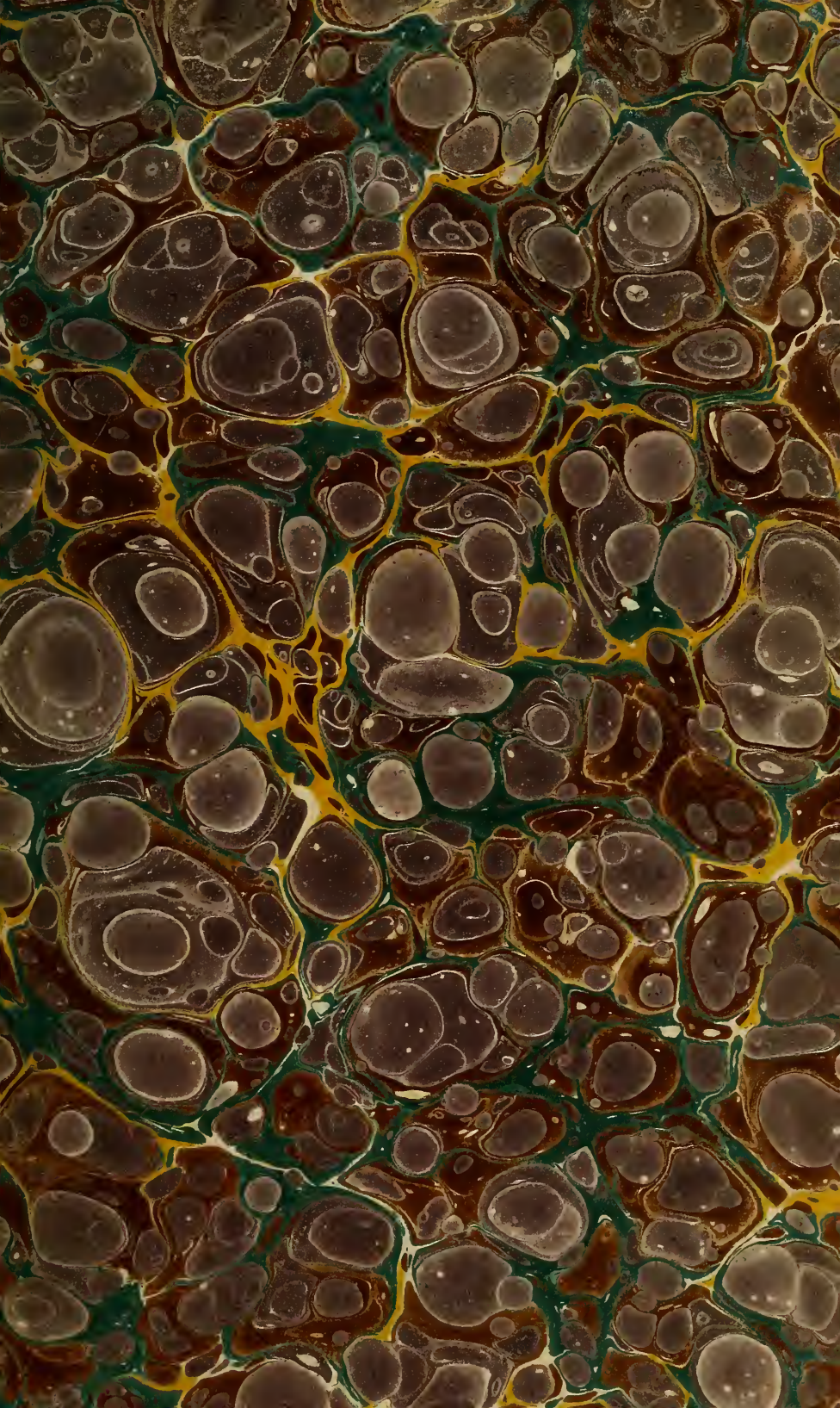
Wm. Standish Standish.

No. P. 11.393 v. 7-8
The Public Library of the City of Boston.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/mmoiresdunecon78sain

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME SEPTIEME.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire :
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos*.

TOME SEPTIÈME.

Troisième Édition.

PARIS.

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,

ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

v. 7-8

Galatia Collection
Carnegie Fd.

8 v. in 4
V. 7-8

June 13. 1900
G.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

SUR LES TOMES VII ET VIII DE SES MÉMOIRES.

Ma tâche est donc remplie, mes *Mémoires* retraçant la grande époque qui s'est écoulée depuis 1792 jusqu'en 1815. On pourrait croire, à tous les événemens qui s'y pressent, à toutes les vicissitudes qui ont accablé mes jours, que le moment du repos était venu pour moi.

Hélas! pouvais-je rester inactive? pouvais-je trouver la paix dans la solitude? Mes amis étaient proscrits; l'exil m'avait enlevé les seules consolations de tant de malheurs. J'avais besoin d'agiter encore violemment ma vie pour la pouvoir supporter.

C'est la peinture de cette existence aventureuse qu'on verra dans les deux volumes qui doivent compléter mes *Mémoires*. Le sort a voulu que j'expiasse une vie d'erreurs, de prospérités et d'émotions, par toutes les infortunes qui rarement s'accumulent sur la

même tête. Si quelques traits de désintéressement et de bonté, si une courageuse fidélité à de nobles sentimens, ont valu à la première partie de mes aveux quelques regards d'indulgence, je sens au fond de l'ame que ma lutte avec l'adversité, que tant de pieux devoirs remplis, tant de dévouement prodigué sur les terres étrangères au service des proscrits, me concilieront l'intérêt et la bienveillance des lecteurs.

Mille personnages appartenant aux diverses scènes politiques dont la Belgique, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne ont été dans ces derniers temps le théâtre, tels sont, sous le point de vue d'intérêt général, les élémens qui, avec les émotions individuelles d'une destinée singulière, composeront les deux volumes que je promets au Public pour le 1^er^ mars prochain.

Paris, le 1^er^ février 1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE SEPTIÈME VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

Alder, médecin anglais (M.), 385.
Amelot, évêque de Vannes (M.), 11.
Autré (M.), 195, 200 *et suiv.*

Balbi (madame la comtesse de), 220 *et suiv.*
Ball (M.), 321.
Beaujolais (le comte de), 232.
Belzoni, 386 *et suiv.*
Bernier, évêque d'Orleans (M.), 11.
Berton (le général), 299.
Bichat, 292 *et suiv.*
Billaud-Varennes, 232.
Brihaut (M.), 146 *et suiv.*
Brougham (M.), 323.
Byron (lord), 364 *et suiv.*, 398.

Cambacérès, 69 *et suiv.*
Cambon, 256 *et suiv.*

Campana (le général), 186.
Carnot, 190, 192, 241 *et suiv.*
Caroline, reine d'Angleterre, 317 *et suiv.*
Castlereagh (lord), 327 *et suiv.*
Cettini, 169 *et suiv.*, 185 *et suiv.*
Chabrol (M. de), 245 *et suiv.*
Charbonnières, conventionnel, 255 *et suiv.*
Chateauneuf (Arnaud de), 265 *et suiv.*
Chénier (André), 254.
Chénier (Marie-Joseph), 253 *et suiv.*
Clarence (le duc de), 322.
Clarke (mistress), 321.
Cidal, actrice (mademoiselle), 341 *et suiv.*, 347.
Choiseul (le duc de), 296.

Devram (madame), 114 *et suiv.*
Dunderdale (M.) 249 *et suiv.*
Duvernet (le général Mouton-), 22 *et suiv.*, 66 *et suiv.*, 130, 134 *et suiv.*
Duvernot (madame), 260 *et suiv.*

Elisa (la princesse), 297 *et suiv.*

Fellower (M.), 382 *et suiv.*
Fontanes (M. de), 295.
Foscolo (Ugo), 360.
Fugières (le général), 129.

Garnier (le major) 218 *et suiv.*, 239, 241 *et suiv.*, 297.
Genlis (madame de), 136.
Gordan (mistress), 322.
Gruyer (le général), 245 *et suiv.*

Hunt, poète anglais (M. Leigh), 347 *et suiv.*

Jean Casimir, 202 *et suiv.*
Joséphine (l'impératrice), 117 *et suiv.*
Jumilhac (le général), 38.

Kean, acteur anglais, 332 *et suiv.*
Kelly, actrice anglaise (miss), 336.
Kent (le duc de), 43 *et suiv.*, 77 *et suiv.*, 319.

Labédoyère (Charles de), 16, 21, 81.
Lamb (Lady Caroline), 357 *et suiv.*
Lamb (M.), 359, 363 *et suiv.*
Laréveillière-Lepeaux, 130.
Larrey (le baron), 127 *et suiv.*
La Tour-du-Pin (M. de), 136 *et suiv.*, 154.
La Valette (madame), 23, 133.
La Valette (madame de), 15 *et suiv.*, 79, 88 *et suiv.*, 105 *et suiv.*, 126 *et suiv.*, 190, 192.
La Valette (M. de), 105 *et suiv.*
Lecoulteux de Canteleu (M.), 20.
Londonderry (le marquis de), 325 *et suiv.*

Mangrini, 229 *et suiv.*, 233, 236, 241 *et suiv.*, 253 *et suiv.*
Mazeppa, 202 *et suiv.*
Murat, 335.

Napoléon, 118 *et suiv.*
Ney, 6 *et suiv.*, 19, 45, 60, 299.
Ney (madame la maréchale), 61 *et suiv.*
Ney fils (M.), 143 *et suiv.*

Oberkampf, 17 *et suiv.*
Orléans (le duc d'), 232 *et suiv.*
Ortiz (Jacobo), 360.

Pancemont (M. de), 10 *et suiv.*
Platoff (l'hetman des cosaques), 352.
Poret de Morvan (le général), 283 *et suiv.*
Porta, poète italien, 229 *et suiv.*
Portsmouth (lord), 384.

Rabaut (madame St-Etienne), 224 *et suiv.*
Reille (le général), 186.

Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely, 177 *et suiv.*
Renaud, sergent d'artillerie, 214 *et suiv.*

Sabatier (M.), 20 *et suiv.*
Seruzier (le colonel), 295.
Shelley, poète anglais, 392 *et suiv.*

Tallien, 257.
Tallien (madame), 284.
Thérèse (la sœur), 5 *et suiv.*
Thierry (madame), 236.

Ude (M.), 331 *et suiv.*

Van Maanen (M.), 184.
Wellington (lord), 325 *et suiv.*

York (le duc d'), 331.
York (la duchesse d'), 332.

FIN.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE CLXVII.

La sœur Thérèse. — Lettre à D. L***. — Le père de la sœur Thérèse. — Julie. — L'évêque de Vannes, M. de Pancemont. — M. Bernier, évêque d'Orléans. — Fouché. — Conspiration de Georges Cadoudal. — Henriette et sa mère. — Mme de La Valette. — Souvenirs déchirans. — Mort de Julie. — M. Oberkampf, *seigneur de Jouy*.

Il y avait douze jours que tout était fini pour moi; le monde avait comme disparu sous mes larmes. De mes innombrables souvenirs il ne m'en restait qu'un, celui de l'épouvantable catastrophe qui m'avait tout rendu indifférent. Les illusions qui soutiennent l'existence ne pouvaient arriver jusqu'à mon cœur..... Je

vivais uniquement sur un tombeau... La bonne sœur à qui j'eus de si touchantes obligations était la seule personne que j'avais voulu voir et entendre, et dont la présence ne me fût pas odieuse. Je n'étais pas rentrée chez moi. Rien n'aurait pu me décider à revoir les lieux où j'aurais rêvé une félicité éteinte dans les flots d'un sang généreux ; j'avais choisi un autre appartement près la rue de Vaugirard, pour me rapprocher de ma bonne et pieuse consolatrice : elle avait acquis un empire absolu sur mes volontés, parce qu'elle pleurait à mes larmes. Me consoler eût été blasphémer ma douleur... Ah! j'aimais mon désespoir comme je l'avais aimé; c'était tout ce qui me restait de lui... La bonne sœur venait tous les matins me chercher pour la première messe, que nous allions entendre à la chapelle du boulevart des Invalides ; je l'avais suppliée de me laisser le costume sous lequel mon assiduité à l'église pouvait n'exciter aucune curiosité... Pauvre bonne sœur! « Je manque peut-être à la rigidité de quelques réglemens, me disait-elle; Dieu, qui voit les cœurs, sait que le mien attache à cette condescendance pour votre douleur l'espoir de gagner une ame noble, et de la

rendre digne de le connaître; » et elle céda..... Je ne trompais point sa pieuse bienveillance par d'hypocrites promesses ; mais en voyant ma douleur il était naturel à celle qui attendait tout de la religion qu'elle la crût seule capable de me consoler... D. L*** faisait mille démarches pour me parler. Je l'évitais; mais je lui avais écrit : « Je serai fidèle à ma parole, « jamais votre nom ne sortira de ma bouche; « mais toutes nos relations sont finies. Puis-je « oublier que si vous m'eussiez sacrifié vos « abominables devoirs le héros était sauvé?.... « Ne craignez rien de moi; si jamais la ven- « geance pouvait lui rendre la vie, alors vous « devriez trembler..... Renvoyez mes papiers « par le porteur.

« SAINT-ELME. »

D. L*** ne renvoya que mon argent et le peu de bijoux qui me restaient avant le fatal 7 décembre. Je fis peu d'attention alors à mes papiers retenus par lui. Hélas! je ne croyais plus à un lendemain dans ma vie! Quant à ma situation financière, je ne m'en occupais pas davantage; je crois qu'il me restait encore cinq mille francs. N'étais-je pas assez riche

pour un avenir que mes vœux ardens et sincères bornaient à quelques heures?... Changer de religion m'a toujours paru une sorte de lâcheté, et je n'y songeais certes pas; mais je n'en priais pas moins avec entraînement avec la bonne sœur. J'étais si fervente qu'elle dut croire à ma vocation. La religion réformée n'admet point la consolation d'invoquer les saints pour protecteurs, et je sentais que dans les grandes amertumes de l'ame une image est comme un appui visible pour les prières adressées aux amis qu'on a perdus..... Avec quels élans de foi je pressais sur mon cœur quelques restes des cheveux du guerrier, seul bien qui me restait! J'élevais mes yeux noyés de pleurs vers la sainte pour l'éternel bonheur d'une si noble victime. Je vécus ainsi jusqu'au 22 décembre sans repos et presque sans nourriture, et cependant ne succombant pas à ma douleur. La bonne sœur me croyant à jamais divorcée avec le monde, ne fit aucune tentative pour m'en arracher. Mais je voyais que son ame généreuse se complaisait dans l'espérance de ne me voir chercher que le ciel pour consolateur, d'adoucissement à mes souffrances que la prière, et des actes

de charité pour distraction. J'aime à arrêter ma pensée sur ces jours de deuil!

Sœur Thérèse avait une de ces physionomies douces et expressives qui, sans beauté et sans jeunesse, attirent cependant par leur sourire en causant avec elle dans les courts momens enlevés à ses pieuses occupations : soulagement des infortunés, exercices d'une dévotion sincère. Dans un de ces momens où je témoignai à la bonne sœur ma surprise de la voir si bien instruite des bruits de guerre, de nos victoires, et des grands événemens de l'empire, dans l'effusion de ses confidences et de ses souvenirs, elle me donna les détails suivans qui resserrèrent encore les liens de la reconnaissance qui m'attachaient à elle :

« Vous vous êtes peut-être plus d'une fois « étonnée, Madame, de me voir, dans mes ob- « scurs devoirs, si instruite des intérêts terres- « tres. Hélas! dans la grande famille française, « où sont les mères, les épouses, les sœurs, qui « ne virent pas un époux, un frère ou un ami « succomber avec honneur ou revenir avec « gloire, après avoir combattu pour la com- « mune patrie? Bien jeune encore je perdis « mon père à la bataille de Friedland; mon

« frère Philippe fit les campagnes de 1805 et « 1806 avec le sixième corps : dans celle de « Russie il fut blessé de Viazma à Smolensk « où le maréchal Ney combattit dix jours « comme un soldat. C'est là qu'il sauva la vie « à mon frère, qui serait resté sur le champ « de bataille si cet ami du soldat n'eût regardé « comme ses enfans les braves associés à sa « gloire. Ma famille est de Sarrelouis. Mon « frère étant revenu souffrant de ses blessures, « voulut y aller finir ses jours avec moi. Notre « modique patrimoine eût suffi aux besoins de « notre obscure existence. Philippe était l'ora- « cle de nos veillées ; on se pressait autour « de lui pour entendre les actions héroïques. « Alors je lui disais : « Philippe, si l'on se bat « encore, je veux être sœur de charité ; je veux « secourir et consoler ceux qui souffrent. — Je « connais ta vocation, disait-il, elle est noble « et généreuse. » Lorsque tous les rois armés se « levèrent de nouveau contre Napoléon, mon « frère courut aux drapeaux. Mais hélas ! il pé- « rit dans notre dernière campagne. Fidèle à « mon vœu, je me fis recevoir sœur de cha- « rité, et j'obtins la faveur de me rendre à « Mézières. Ah ! Madame, c'est là que j'ai en-

« tendu les derniers soupirs des moribonds « qui ressemblaient encore à des cris de triom- « phes. Je n'appris la mort de mon frère que « plusieurs mois après l'avoir perdu. Ce fut « long-temps après l'accumulation de nos der- « niers désastres, que j'appris l'arrestation du « chef de mon pauvre frère, l'arrestation du « maréchal Ney. Ah! combien alors je trouvai « mon frère heureux de n'avoir pas vécu jus- « qu'à ce jour funeste! J'aurais donné, croyez- « le, ma chère dame, le reste de ma vie pour « que le héros eût trouvé comme Philippe la « mort du champ de bataille... — Chère bonne « Thérèse, ah! je ne veux plus me séparer de « vous, » lui répondis-je; et cette promesse partait du fond de mon cœur. Que de maux, en effet, j'eusse évités! si dès lors je me fusse jetée dans les bras de la pieuse fille qui répétait souvent: « Je suis heureuse! car ma vie se passe « à *secourir* et *consoler*. Vous, si bonne, si « naturellement charitable, puisque le monde « vous pèse, croyez-moi, cet habit vous sera « un abri contre les chagrins. Déjà il soutint « votre agonie dans un moment où la terre « n'avait point de consolations pour de pareilles « douleurs. Lui seul peut consacrer son deuil.

« — Thérèse, bonne Thérèse, ah! vous dites « bien, m'écriai-je en pleurant sur son sein; « oui, je veux comme vous passer le reste de « ma vie à consoler et à secourir... » Ma résolution était sincère. Mais le sort m'attendait encore pour bien d'autres agitations! et le lendemain même du touchant discours de sœur Thérèse, le hasard le plus singulier me rattacha de nouveau à toutes les vicissitudes de ma destinée errante et bizarre.

Ma bonne Thérèse avait promis de venir de grand matin. Je l'attendis long-temps, et avec une impatience bien naturelle dans mon état et après ses promesses. Elle arriva enfin; ses traits étaient altérés. « Je quitte, me dit-elle « avec trouble, une femme malade dont l'ob- « stination à repousser toute parole religieuse « me chagrine et me désespère. Vous qui avez « mieux que moi l'éloquence du monde, ce « langage que peut comprendre une malheu- « reuse créature qui n'ose espérer en une mi- « séricorde qu'elle n'invoqua jamais, oh! ve- « nez, de grâce, à son secours et au mien.

« — Ma chère sœur, j'y consens. Je vous ac- « compagne.

« — A ce trait je vous reconnais. Eh bien,

« venez sous vos habits; la sévérité du mien « l'a effrayée. Son ame souffre et repousse la « prière qui seule adoucit les peines et les re- « mords eux-mêmes. »

Je jetai une robe et un schal sur moi, et suivis aussitôt la bonne sœur, qui me conduisit dans une maison près de Saint-Sulpice. Après avoir parlé au portier, Thérèse m'indiqua le numéro de la chambre et s'éloigna, me promettant de venir dans une heure me reprendre : « Tâchez, ajouta-t-elle, de préparer les « voies du repentir. »

Je montai un étroit et vieil escalier; au dernier étage je trouvai une jeune femme qui se donnait pour la garde, et voulut m'empêcher de voir la malade; quelques pièces de monnaie l'apaisèrent. Jamais je ne vis plus triste réduit: une seule fenêtre, fort élevée, répandait à peine là quelque clarté. J'approchai, tâchant, avec le secours de mon flacon, de ranimer une vie qui paraissait s'éteindre. La malade me regardait d'un air égaré, et se soulevait avec effort; elle repoussa ma main qui lui prodiguait du secours : « Eloignez-vous, qu'on me « laisse mourir; je veux, je dois mourir; et « cependant la mort m'épouvante; j'ai une

« fille, je l'ai perdue. Ah! je crains la mort!

« — Je conçois vos terreurs, vous êtes mère, « mais si vous avez des torts sur la conscience, « faites que votre enfant n'ait pas à vous les « reprocher. Calmez-vous d'abord, je suis ve- « nue pour vous aider.

« — M'aider! et le pouvez-vous, y a-t-il des « secours contre le remords!... Ma fille, c'est moi, « moi, hélas! qui l'ai perdue; je lui laisse pour « héritage la misère et l'opprobre. » Ici cette malheureuse poussa des cris si déchirans, que ma résolution en fut ébranlée. Etant enfin parvenue à la calmer un peu, elle me dit, sans que j'eusse provoqué ses aveux, qu'elle était fille d'une femme qui avait, dans la révolution, sauvé la vie au curé de Saint-Sulpice, à l'époque des massacres de septembre; que celui-ci, pour échapper à une proscription commune, les avait emmenées en Allemagne, d'où ils n'étaient revenus qu'en 1800. « J'avais à mon « retour quatorze ans, et, bientôt après, je per- « dis ma mère. M. de Pancemont s'occupa de « me donner un état; on me trouvait jolie, j'eus « le malheur de le croire, et à mon tour je « devins mère; j'élevai secrètement le fruit de « cette première et coupable séduction; M. de

« Pancemont eut la générosité de ne pas nous « retirer sa protection. L'intelligence précoce « de ma fille le touchant, il se l'attacha, lors- « qu'en 1802 il fut nommé évêque de Vannes. »

M. de Pancemont, était très lié avec un prêtre du parti vendéen, dans le temps de la faveur de ce prélat auprès de Napoléon, avant et à l'époque où il fut sacré par le cardinal Caprara, légat du pape. M. de Pancemont employait souvent cette femme, que je nommerai Julie, à des voyages et à une active correspondance avec l'abbé Bernier. Elle me prouva qu'elle avait été fort avant dans les secrets de l'évêque de Vannes, par les détails qu'elle me donna sur les relations de M. de Pancemont avec l'évêque d'Orléans, M. Bernier, à l'époque et au sujet de la fameuse déclaration des évêques constitutionnels, lors de la restauration du culte ; lorsque M. de Pancemont parcourait son diocèse pour y rétablir la concorde, Julie fit un voyage en Angleterre, où se trouvait M. Amelot, évêque de Vannes, non assermenté et simplement démissionnaire. Là l'imprudente émigrée se lia avec une foule de personnes qui lui firent oublier ce qu'elle devait à M. de Pancemont, qui était fort dévoué à Napoléon. Julie, qui lui

devait tant, devint son ennemie pour un peu d'or; exerçant auprès de son bienfaiteur un espionnage étranger, elle instruisait ses nouveaux amis des secrets d'une intimité qui eût dû être sacrée pour elle; c'est ainsi qu'elle se regarda avec raison comme cause de la mort de l'évêque de Vannes, par l'événement de 1806, lors de l'arrestation de deux individus faisant partie du débarquement effectué sur les côtes de Bretagne, par les affidés de Georges Cadoudal. On arrêta deux de ces individus dans le Morbihan, accusés d'être les principaux auteurs de ce coup de main. Peu de jours après, M. de Pancemont alla donner la confirmation dans un village à quelques lieues de Vannes; sa voiture fut arrêtée, on le saisit, on l'emmena affublé d'habillemens grossiers; une rançon énorme lui fut imposée : il souscrivit à tout pour sauver ses jours et ceux de son secrétaire gardé en otage. M. de Pancemont, ému par l'événement, et malgré les témoignages du plus touchant intérêt, mourut peu de temps après, en 1807, regretté et pleuré par tout le monde. Julie, depuis cet événement, n'avait plus eu de repos; son bienfaiteur lui avait laissé en mourant des preuves d'une bonté

qu'elle avait si indignement payée par l'ingratitude; elle chercha à se rapprocher des agens du gouvernement avec lesquels elle avait eu des relations; ses services honteux furent plus tard employés et largement payés. Mais bientôt encore la persécution succéda à la faveur; un des complices de Georges Cadoudal fut arrêté : instrument obscur d'une trame fort étendue, c'était celui qui avait entraîné Julie à trahir la reconnaissance qu'elle devait à M. de Pancemont.

Fouché était à cette époque tout à Napoléon, et Julie porta la peine de ce double changement de maître et de services; Julie resta en prison pendant deux ans, et ne dut sa liberté qu'aux démarches de sa fille. Cette coupable femme avoua qu'elle avait elle-même poussé sa fille à se livrer à un homme qui mit son intérêt et ses services subalternes, mais puissans, au prix du déshonneur. Cette infortunée, moins dépravée que sa coupable mère, prodigua les plus tendres soins à celle qu'elle venait de rendre à la liberté. A peine sortie de l'enfance, belle, innocente encore, quoique flétrie, la pauvre Henriette voulut travailler pour sa mère; celle-ci spécula sur

d'autres ressources, et réussit à vaincre les résistances de l'infortunée qui lui devait le fatal présent d'une vie de honte. Deux ou trois années d'opulence payèrent tant de sacrifices; mais Henriette, en suivant les conseils de sa mère, avait, en perdant la pudeur, acquis les vices de sa cruelle position, et bientôt, méprisant sa mère, elle s'en sépara sans regret, pour suivre un homme qui l'abandonna à son tour. Une chute de cheval détruisit à jamais tous ses honteux moyens de fortune, en la défigurant hideusement. Elle fut recueillie dans un des hôpitaux de Londres, où son amant l'avait délaissée.

Une lettre déchirante, qu'Henriette écrivit à sa mère, avait hâté, par de tardifs remords, l'agonie de cette malheureuse femme, depuis long-temps commencée. Cette femme ne méritait certes aucune pitié, et m'inspirait même comme un sentiment d'épouvante; mais elle souffrait, elle était seule, pauvre, désespérée, et je ne pus lui refuser ma compassion, surtout lorsque, après mes offres bienveillantes, elle me supplia les mains jointes de faire une démarche qui pouvait, en secourant sa fille, rendre au moins à elle la mort moins amère.

« Je vous promets, lui répondis-je, de vous rendre votre fille si elle existe encore ; indiquez-m'en les moyens. » Alors Julie, se ranimant, me donna l'adresse de Mme de La Valette, épouse du marquis de ce nom, qui avait été receveur des Basses-Alpes, et dont j'ai parlé ailleurs. Elle me plaint, elle connaît celui qui m'a ravi ma fille ; elle vous dira, Madame, les moyens de la faire revenir. Voilà des lettres qui témoigneront de toute ma franchise et de toute ma véracité ; et elle m'en remit plusieurs en effet, portant une signature bien connue. Je laissai quelqu'un près de Julie, et pourvus à ce qu'il ne lui manquât rien, exigeant qu'elle reçût les soins d'une sœur de la charité.

« — Mille fois plutôt mourir de besoin ! » s'écria cette femme endurcie.

J'eus, en pensant à ma bonne Thérèse, presque honte de ma pitié, et n'exécutai ma promesse que par le religieux scrupule qu'elle m'avait inspiré. J'étais restée fort long-temps, et Thérèse qui m'attendait en bas ne s'était point lassée. Je lui dis que j'avais échoué, et que mon dessein était de faire les démarches nécessaires pour le retour de la malheureuse Henriette.

« Ah! oui, je serai de moitié dans cette bonne « œuvre, s'écria-t-elle. Si jeune elle ne sera « peut-être pas endurcie comme sa pauvre pé- « cheresse de mère qu'il ne faut pourtant pas « abandonner. Si nous sauvons ces deux ames, « quelle espérance de pardon pour nos pro- « pres fautes auprès du ciel! »

Je rapporte les propres termes de cette bonne Thérèse. Je ne suis ni dévote ni hypocrite, et j'assure en toute sincérité que jamais dans mes plus beaux jours aucune éloquence ne m'attendrit plus profondément que ce langage simple et ingénument religieux.

Je me rendis chez Mme de La Valette. La réception fut déchirante. Amie dévouée de l'infortuné Labédoyère, elle avait été compromise pour avoir voulu le sauver. Nous pleurâmes sur la même inutilité d'espérances pour les mêmes malheurs. Ce fut un moment cruel, un renouvellement de larmes! Mais j'y recueillis des consolations que je n'aurais pu devoir aux soins pieux et tendres de ma bonne Thérèse; et ce hasard, cette rencontre d'une connaissance qui datait des jours de nos triomphes, m'attacha par la puissante magie des souvenirs.

Mme de La Valette se chargea de tout pour la fille de la coupable Julie, et fit plus encore qu'elle n'avait promis, avec cette courageuse activité d'héroïne qui la distinguait. Je la quittai après être convenues de nous voir tous les jours. Nous avions déjà tant de voyages projetés! De retour chez moi, j'y trouvai Thérèse qui m'annonça que Julie était à l'agonie et totalement sans connaissance. Je me sentais de l'éloignement pour des maux sans remède, et Thérèse elle-même m'engagea à éviter ce funeste spectacle. Elle retourna seule remplir un pénible devoir; et lorsque je la revis, Julie avait cessé de souffrir : ce qui changea les dispositions de Mme de La Valette pour sa fille; et au lieu de la mander à Paris, elle assura son exil à Londres, où je la vis trois ans après. Je trouvai chez Mme de La Valette un ami du célèbre Oberkampf, celui qui établit en France la fabrique des toiles de Jouy, et que Napoléon appelait en plaisantant *le Seigneur de Jouy*. C'était le lendemain de la mort de Julie; et cette rencontre, dont je rendrai compte dans le chapitre suivant, décida mon départ pour la Belgique, et me rejeta de nouveau dans toutes les agitations d'une vie nomade.

CHAPITRE CLXVIII.

La visite au Père-Lachaise. — L'ami d'Oberkampf. — Départ pour Lille. — Mon duel dans cette ville. — Le général marquis de Jumilhac.

J'allais partir..... Quitter la France, où rien de cher à mon cœur n'existait plus, n'était pas un sacrifice; mais la terre de la patrie avait reçu un précieux dépôt, et ce dépôt mortel faisait encore de la France le lieu où j'aurais voulu vivre pour pleurer... Le sort en ordonna autrement; et bien des événemens allaient encore se placer entre le jour d'un éternel adieu et le retour à la tombe du héros... Je me décidai à une visite au cimetière du Père-Lachaise. J'errai là plusieurs heures, au milieu de ces monumens funèbres qui n'attestent

que l'opulence des morts ou l'orgueil de ceux qu'enrichissent leurs héritages. Je cherchais une simple tombe, une inscription touchante, quelque ingénieux emblème d'une immortelle douleur..... Rien..... Rien ne disait plus : *Ici repose Michel* Ney, *naguère encore soldat français, aujourd'hui un peu de poussière* [1].

J'avais voulu venir seule à cette station de deuil, et privée alors de la présence de la religieuse fille qui avait purifié mes chagrins en les partageant, j'avoue que ma douleur se ressentit de mon isolement, et que mon imagination, un moment abattue, s'exaltait ensuite par d'affreuses idées de vengeance; des mots inarticulés s'échappaient de mes lèvres avec des malédictions. Je m'aperçus bientôt que mes bruyantes exclamations devenaient

[1] Toutes les classes, même les plus obscures, avaient été tellement touchées de la mort du prince de la Moskowa, que, pour prévenir ces pieux rassemblemens, qu'alors on eût autrement interprétés, le bruit avait été répandu que le corps du maréchal avait été enlevé du lieu de repos. En effet, de ce moment, aucun signe extérieur n'indiqua à l'intérêt public le lieu qui cachait les restes mortels du *brave des braves;* mais l'amour au désespoir, mais le constant dévouement d'une longue admiration, surent le deviner.

l'objet d'une importune curiosité. N'ayant plus à perdre qu'un seul bien, ma liberté individuelle, je quittai ce triste séjour, après avoir prononcé le serment d'un éternel regret.

Sous l'empire encore du sentiment qui m'avait absorbée, j'allai faire mes adieux à l'homme bon et sensible qui, le premier, avait fait sur la tombe de Ney une démarche que je venais seulement d'imiter. Chez lui demeurait un ami de Mme de La Valette et du célèbre Oberkampf, dont je me rappelais avoir entendu parler à M. Lecouteux de Canteleux, lequel m'avait fait connaître cette charmante apostrophe de Napoléon au grand manufacturier :

« Vous et moi, nous faisons, M. Oberkampf, « une bonne guerre aux Anglais, vous par « votre industrie, moi par mes armes; et c'est « encore vous qui faites la meilleure. »

M. Sabatier, nous dit l'ami d'Oberkampf, était un homme fort instruit, un de ces bons et aimables vieillards, à l'imagination fraîche encore, à la tête droite et vive, malgré les années. Il était parent de ce conseiller Sabatier qui, sous l'ancien régime, avait été enfermé dans le château de Doulens pour s'être élevé contre

l'enregistrement des édits burseaux. M. Sabatier trouvait un incroyable plaisir à parler de son ami; le nom d'Oberkampf était toujours le premier qu'il prononçait. « On était, disait-il, si ignorant encore, et si ennemi de « l'industrie, que ce grand citoyen fut obligé « de tout vaincre pour doter son pays de nouvelles richesses. » Oberkampf fit comme Galilée, pour prouver que la terre tourne, il se mit à mettre en mouvement ses machines; et la France grandit bientôt dans cette nouvelle voie, rivale de l'Angleterre. Sabatier, dans son noble orgueil pour son ami, s'abandonnait à cette effusion de souvenirs intarissables et chers. « Voilà, dis-je, un de ces hommes « utiles à qui on devrait élever des statues. »

Sa modestie repoussa tous ces hommages: le sénat même: il ne voulut point y entrer; il ne voulut recevoir que la croix d'or de la Légion-d'Honneur, que Napoléon lui offrit en la détachant de sa propre boutonnière.

Sabatier était venu à Paris pour être utile à Mme de La Valette, dans les désagrémens qu'elle s'était attirés lors du jugement du malheureux Charles de Labédoyère. Oh! ce bon M. Sabatier était un vrai modèle d'amitié!

« — J'ai besoin de votre obligeance, me dit-il ; « mon amie Mme La Valette m'a assuré que votre « zèle et votre dévouement intrépide apparte- « naient à qui les invoquait. Je suis forcé de « rester ici, et vous savez que les lettres sont « fort peu sûres du secret à la poste ; voudriez- « vous, pourriez-vous faire un voyage à Mont- « Brisson ? » Et l'aimable et bon vieillard me tenait la main serrée dans ses mains trem- blantes, et son regard plein d'une généreuse bienveillance sollicitait la mienne ; elle lui était trop pleinement acquise déjà, pour que je vou- lusse faire valoir comme un sacrifice ce que très sincèrement je regardais comme un véri- table bonheur : « Disposez de moi, de tous mes « momens, et comptez sur mon infatigable ac- « tivité. » Il s'agissait du salut de l'infortuné Mouton-Duvernet, qui s'était soustrait jusque là par la fuite au conseil de guerre devant le- quel il devait être traduit, par suite de l'ordon- nance royale du mois de juillet 1815.

J'avais connu le général Duvernet en 1807, au moment où il venait d'être nommé colo- nel du 63e régiment de ligne, et plus intime- ment pendant la campagne de France. Je l'es- timais pour sa bravoure bien connue, pour les

qualités de son cœur mille fois éprouvées par ses amis; je me trouvai donc heureuse d'être appelée à lui rendre service. Chercher à sauver les victimes des condamnations politiques, quand leurs actions ne se rattachent pas à du sang versé et n'ont pas été jusqu'au forfait, m'a toujours paru un dévouement digne de mon sexe, un dévouement qui prévient souvent les regrets des gouvernemens eux-mêmes, forcés de sévir contre de pareils coupables et qu'à quelques années de distance ils iraient peut-être jusqu'à récompenser. Oui, on eût peut-être rendu service à nos princes, si l'on eût sauvé les guerriers frappés, et ayant failli comme Biron, ce Biron que Henri IV présentait avec un égal orgueil à ses amis et à ses ennemis, et qu'il eût été pour cela si beau de sauver en dépit de sa faute et de lui-même. M. Sabatier me remercia les larmes aux yeux; nous convînmes de mon départ, pour le lendemain et d'une entrevue nouvelle le soir même chez Mme La Valette [1], dont il me vantait avec enthousiasme le noble caractère, et surtout la fermeté hé-

[1] Cette dame n'est point parente de madame de La Valette, dont le nom brille sur une des plus touchantes pages

roïque; hélas! bientôt j'allais la lui voir cruellement mettre à l'épreuve. Mais n'anticipons point sur l'avenir.

Avant de me rendre chez elle pour convenir de mon départ, je passai pour la dernière fois au simple asile dont bientôt j'aurai à regretter l'obscure sécurité. J'y trouvai ma bonne sœur Thérèse; sa vue ne changeait point ma résolution, mais elle rendait bien cruel l'aveu de mon départ; il y a pour moi comme un joug dans les témoignages d'un intérêt sincère; aussi quoique j'aie eu la force de m'y soustraire, je n'oublierai jamais l'expression douloureusement résignée qui accompagna cette phrase d'un regret touchant : « *Nous ne « prierons donc plus ensemble?*

« — Ah! vous prierez pour moi, chère et « bonne sœur; que les vœux d'une amie me « suivent au loin pour me sauver de moi-même « et de ma destinée.

« — Chère dame, pourquoi me quitter?

de l'histoire; mais il y a cependant une étonnante conformité dans leurs infortunes. Celles de l'une sont heureusement finies; l'autre, mon amie, n'a trouvé le repos que dans le tombeau, sur les terres de l'exil.

« — Nous nous reverrons bientôt, je l'es-
« père... Mais non, chère sœur, je ne veux
« point tromper votre sollicitude ; le sort m'at-
« tache de nouveau à des intérêts de ce monde
« que vous devez ignorer. Non, je ne vous
« reverrai plus ici bas.

« — Eh bien! que la sainte volonté de Dieu
« soit faite ; mais ne m'ôtez pas l'espoir
« de nous revoir. Oh! oui, je prierai pour
« vous. »

Son visage baigné de larmes, et ses regards purs levés vers le ciel, me furent témoins et garans de la sincérité de ses pieux souhaits.

Nous nous quittâmes après avoir pris les moyens de donner de mes nouvelles. Au mérite du cœur, la bonne sœur joignait cette grâce naturelle d'un esprit tranquille et droit dont les passions n'avaient jamais bouleversé les principes ; plus tard je citerai quelques lettres, sinon comme modèles de style, du moins comme exemples de tout ce que le courage peut inspirer de tendre et de bon à une faible femme, prodiguant sa vie au soulagement des autres.

Après avoir terminé quelques affaires, il m'en restait une des plus désagréables, et ce-

pendant d'un haut intérêt; mes papiers étaient restés entre les mains de D. L***. Ne redoutant rien au monde autant que de le revoir, je l'informai par billet de mon départ, sans lui en confier le motif ni le terme, le priant simplement de me faire tenir ce qu'il avait à moi. Au lieu de mes papiers, je ne reçus que ces mots : « Je sais tout ce qui vous est ar-« rivé depuis le 7 décembre; je devine vos « projets : je n'ai aucun papier qui vous soit « nécessaire dans un pareil état de choses; « prenez garde à vous. »

Résolue à ne point me laisser intimider, je pris le parti d'affecter une complète insouciance sur ces papiers, et de partir sans passeport. Je me rendis chez Mme La Valette; je la trouvai, non pas désespérée, car cette femme était vraiment extraordinaire pour le sang-froid et la résolution, mais elle venait de recevoir une lettre qui lui donnait de sérieuses inquiétudes pour la liberté de son mari. « J'invoquais vos offices pour un ami « proscrit, me dit-elle, et voilà que j'en ai « besoin pour moi-même, pour M. de La Va-« lette, dont on menace la liberté. Je vais « quitter Paris; adressez-moi vos lettres rue

« des Amandiers : cette voie est sûre. Ce bon « Sabatier m'a parlé de votre obligeant em- « pressement; je ne veux point le détourner « de son objet sacré; hélas! ce pauvre Du- « vernet, plus avide de gloire que de richesse, « se trouve peut-être sans ressource. Ma for- « tune est bien médiocre, la proscription est « suspendue sur toute ma famille; eh bien, « mon amie, je partagerais encore ce qui nous « reste pour sauver Mouton-Duvernet. Tant « qu'il reste quelque chose à faire pour l'a- « mitié et le malheur, on doit le tenter. » Mme de La Valette arrivait à une grande énergie de caractère par une extrême bienveillance de cœur; le contact de cette ame extraordinaire communiquait tout ce qu'elle éprouvait elle-même, et, en l'approchant, je me trouvai heureuse d'obéir à cette voix qui m'appelait à des agitations et à des vicissitudes que peu de jours avant j'avais ensevelies dans l'anéantissement d'une dernière catastrophe.

Toutes mes dispositions étaient prises pour mon départ de Paris, quand, près de monter en voiture pour Lyon, je reçus un mot qui changea mon itinéraire, et je pris la direction contraire de Lille. Il ne peut rien survenir d'ex-

traordinaire sur la route de Flandre, aussi j'arrivai à Lille sans événement. A peine descendue à l'hôtel de Gand, je m'occupai, dès le soir même, de voir les personnes pour lesquelles le bon Sabatier m'avait envoyé des lettres, avec ma *feuille* de route pour cette nouvelle campagne. Je n'eus rien de satisfaisant à transmettre; on ne savait rien du général Mouton-Duvernet, depuis une première lettre de lui d'une date déjà ancienne et antérieure aux inquiétudes de ses amis. Cette lettre annonçait l'intention de traverser la Belgique pour se rendre aux États-Unis : était-il passé ou non? voilà ce qu'on ignorait. Je me décidai aussitôt à me rendre à Bruxelles, à Anvers, et en Hollande même s'il le fallait pour rejoindre le général.

J'étais trop près du champ de bataille de Mont-Saint-Jean pour n'y pas faire un pélerinage; je m'arrangeai avec mon conducteur pour y être conduite le lendemain à la pointe du jour. Je dînai ce jour-là à table d'hôte; j'étais habillée en homme, et l'impression peu avantageuse que je produisis sur un jeune officier qui arrivait à sa première garnison, eut des suites bizarres que je ne veux point passer sous

silence. C'était un petit jeune homme tout gentil, tout guindé dans son premier uniforme; avec cela cependant un profil distingué, des yeux superbes et les plus belles dents du monde. On attendait l'heure du dîner, et le jeune officier parcourait en long et en large la vaste salle à manger, fredonnant avec un accent d'écolier un air de bravoure, s'arrêtant par intervalles pour lorgner en fat plus exercé une jeune et belle femme vêtue en deuil, et assise avec une paysanne fort âgée dans un des coins de la salle, qui causait peu, fort bas, et qui paraissait fort interdite des manières lestes et impertinentes du jeune officier. *Mi mangiava l' anima* [1], comme disent les Italiens; je trépignais d'impatience. Il faisait extrêmement froid; la dame en deuil se tenait loin du feu, parce que, pour en approcher, il lui eût fallu se croiser avec l'officier, qui parfois s'y arrêtait, tournait sa chaise avec un air de prendre racine. Je tenais, moi, le coin opposé. J'étais si bien dissimulée par ma cravate de couleur, et mon bonnet de loutre couvrait si bien mes yeux, que l'on devait me prendre plutôt pour un commis voyageur que pour une femme;

[1] Je me mangeais l'ame.

aussi, lorsque prenant pitié de la gêne et du froid que souffrait la belle inconnue, je me levai et l'engageai à venir se chauffer à ma place, le son de ma voix fit faire un saut en arrière au jeune officier. La dame s'installa au coin de la cheminée, et j'allai moi-même prendre une chaise pour sa vieille domestique, qui me fit force révérences : tous les voyageurs me regardèrent avec surprise, mais avec intérêt. Elle me remercia avec une politesse exquise ; et sa conversation était en si parfaite harmonie avec son extérieur distingué, que je me sus un gré infini de m'être dévouée à sa défense : j'étais prête à devenir son champion au besoin.

Le dîner fut servi, et je me plaçai à côté d'elle : le jeune officier se trouva placé en face de nous à table. La dame, encouragée par mon accueil, me fit part de quelques circonstances de sa situation ; elle venait de perdre une sœur chérie, mariée à un Écossais ; qui laissait une petite fille de deux ans, qu'elle allait chercher à Namur où son beau-frère était mort de blessures reçues à Waterloo, et cet enfant était resté en dépôt chez la fille de la bonne femme que je venais de voir avec elle. « Et vous, lui dis-je, si « jeune, comment vous exposer à des voyages?

« comment ne pas confier cette mission à un « parent, à votre mari ?

« — Parce que la mort de ma sœur me laisse « seule au monde ; l'enfant qu'elle me lègue est « un bien qui doit me tenir lieu de tout, et dont « je ne puis confier le soin qu'à moi seule. »

Je la regardai, et rien au monde ne pourrait reproduire l'angélique expression d'une sensibilité plus naturelle. Je crois aussi que mon regard lui dit tout ce qu'elle m'inspirait d'intérêt, car elle me pressa légèrement la main, en me priant de vouloir bien causer plus intimement dans sa chambre ou la mienne. Les manières de l'officier en question me firent hâter ce moment. Nous quittâmes la table ; et comme ma chambre était au premier, ce fut là que nous nous rendîmes.

L'aimable voyageuse ne m'avait pas parlé un quart d'heure, que j'avais déjà deviné qu'elle était du parti royaliste dans ses opinions ; d'une famille d'émigrés, dont plusieurs membres avaient péri lors des massacres des prisons de l'Abbaye. Je regardais et j'écoutais cette dame avec une inexprimable compassion me raconter les horreurs de ces jours abominables ; je pressais ses mains dans les miennes ;

mes larmes les arrosèrent quand elle me dit : « Mes frères ont péri de la même manière, « mes parens n'ayant pu emmener que ma sœur « et moi. Mariée à un étranger, je devais me « retirer avec eux à Edimbourg. La guerre, ce « cruel fléau, la guerre m'enleva tout. Ah! Ma- « dame, comment se peut-il qu'il y ait des fem- « mes qui se passionnent pour la gloire mili- « taire? Elles doivent avoir un cœur barbare!.. » Si l'on m'eût dit pareille chose avec un air sentencieux ou d'esprit de parti, j'aurais sans hésiter entamé la discussion du *pour* et du *contre*. Mais l'accent était celui du regret, et les regards de l'étrangère exprimaient une douleur si réelle, que je me serais crue vraiment barbare d'oser seulement lui dire que je ne voyais pas absolument comme elle. Nous passâmes une soirée délicieuse et toute d'émotions. La bonne vieille paysanne ne nous en causa pas une médiocre, par les détails qu'elle nous donna de l'arrivée du beau-frère de la dame chez elle, de la cruelle position de sa femme qui avait enfin succombé de douleur. C'est un bien étrange penchant du cœur humain, que cette sorte de plaisir qu'on trouve à s'abreuver de larmes, à déchirer son propre

cœur par des images douloureuses! Singulière volupté des pleurs, dont l'amertume n'enlève jamais le soulagement! Le temps s'écoulait avec délices au milieu de tant de pénibles récits, lorsque j'ouvris ma porte pour reconduire la dame. La pauvre femme, qui nous précédait une lumière à la main, jeta un cri d'épouvante, et laissa tomber le bougeoir à la vue du jeune officier qui se glissait comme un revenant près la rampe de l'escalier. La petite dame tremblait, sa camariste se signait; mais moi, plus aguerrie, je parlai à l'officier en termes presque militaires sur l'inconvenance de sa conduite. Je me hâtai de remettre ma compagne chez elle, où elle s'enferma avec la bonne paysanne. J'étais à peine dans ma chambre, que l'officier sortit de la sienne, vint droit à moi et me dit, avec un ton qu'il crut plaisant, des choses qui n'étaient que plattes et ridicules. Je répondis en lui tournant le dos et en lui fermant ma porte. Interdit un moment, il revint à la charge en frappant du pied. Je m'étais mise à écrire, bien résolue de ne pas répondre; mais impatientée au dernier degré de cette longanimité d'impolitesse, poussée à bout par l'importunité de ses propos qu'il

trouvait moyen de continuer par la serrure, j'ouvre violemment ma porte, repoussant le fluet apprenti de Mars, d'une main vigoureuse, jusqu'à la rampe de l'escalier, en lui disant : « On peut fort bien, Monsieur, vous « trouver un sot, et ce ne sont pas ces gens- « là qu'on prend même pour les étranges fan- « taisies dont si lestement vous croyez toutes « les femmes capables. » Et après ce bel exploit je lui vérouille de nouveau la porte au nez.

J'entendis bientôt que le militaire battu et mécontent appela un des garçons de l'hôtel, qu'il eut une longue conversation avec lui. Ce garçon me dit plus tard qu'il s'était amusé à persuader au jeune officier que j'étais un homme ; que je profitais de ma mine un peu efféminée pour passer en Belgique sans passeport ; que j'avais servi l'usurpateur ; que j'étais de l'armée de la Loire, un agent bonapartiste. Le jeune officier, crédule comme on peut sans ridicule l'être à dix-huit ou vingt ans, à une première année de garnison, le jeune officier se laissa imposer une conviction qui flattait son orgueil, parce qu'il avait à cœur le soufflet reçu. Quoi qu'il en soit, il s'en tira en galant homme, en militaire français, et moi en véri-

table mauvaise tête. J'avais dit à mon voiturier d'être prêt avant le jour; il fut exact, car il n'était pas six heures qu'on vint m'éveiller. Mais mon officier fut encore plus matinal que lui; et rien ne saurait peindre ma surprise ni l'accès de fou rire dont je fus saisie, en trouvant sur le plateau que l'on m'apporta avec mon café un cartel, dûment en règle, de celui à qui ma vanité féminine n'avait pas dû supposer de si belliqueuses intentions.

Très convaincue qu'avant l'engagement on en viendrait à l'explication, je n'eus rien de plus pressé que d'accepter, et presque sérieusement, en relisant le billet, où un terme, dont je n'eus que plus tard l'explication, me choqua au point que, certaine de recevoir la mort, je me serais encore présentée sur le terrain sans sourciller. Le cartel me laissait le choix de l'heure et du lieu, ainsi que *des armes*. Le pistolet m'aurait convenu, si j'avais cru vraiment me battre; mais l'épée m'a toujours paru plus noble, et je répondis : « Je n'ai pas « l'honneur d'être un des *brigands de la Loire*, « mais je porte un cœur français, et j'espère « vous le prouver, mon petit sous-lieutenant, « à huit heures, au bas du rempart, porte de

« Bruxelles : j'ai mon témoin et mon épée. »

Aussitôt cette belle épître envoyée, je contremande ma voiture pour huit heures seulement, route de Bruxelles. Après avoir satisfait mon hôtesse, je courus dans la ville chercher l'ami du bon Sabatier, et lui contai, en riant aux éclats, mon aventure. Il était aussi d'humeur peu traitable, et, au lieu de s'opposer à ce duel, il voulait en partager et même en prendre seul les périls, pour apprendre au petit sous-lieutenant à mieux distribuer les épithètes. Nous voilà partis, et chemin faisant mon témoin ou mon défenseur me disait : « Vous battez-vous ?

« — Oui, en vrai chevalier.

« — Mais savez-vous tirer ?

« — Pas aussi bien que Lamotte ou Saint « Georges, mais.... *j'aurai trop de force, ayant « assez de cœur.* »

Nous arrivâmes les premiers, mais le jeune officier ne se fit pas attendre; et, j'aime à le dire, son visage me parut embelli ; ses manières, son ton, tout avait gagné. Cela me fit penser au malheur des préventions politiques : ce jeune homme était très brave, et il venait se battre pour avoir voulu dénigrer la bravoure de ceux

qui, pendant vingt ans, avaient donné leurs preuves, et qu'il était fait pour apprécier.

Les témoins prirent nos armes; leur éloquence s'épuisa inutilement pour empêcher le combat. Le jeune sous-lieutenant mit bas l'habit; je fus un peu plus lente, quoique précautionnée contre la reconnaissance de mon sexe; et, toute résolue à me battre comme si le terrain m'eût inspirée, je noue aussitôt mon foulard autour de mes oreilles, pour ne plus rien entendre, et ôtant aussi mon habit, je suis en garde au même instant. Le fer est croisé : l'officier fond sur moi par un dégagement que je pare d'un contre de quarte. Voyant les choses si sérieuses, mon témoin crie : « Halte pour Dieu ! « c'est une femme.» Aussitôt mon jeune et brave adversaire posant la pointe de son épée en terre, dit d'un air stupéfait : « Comment ai-je pu vous « méconnaître ? Ah ! Madame, comment m'ex- « cuser ?» Nos témoins arrangèrent tout, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde, en convenant de déjeûner ensemble à onze heures.

Mais l'événement s'était ébruité par les caquetages du garçon de l'hôtel; et à peine avais-je pris un nouvel arrangement avec le voiturier, que je vis arriver le planton du général

de Jumilhac, qui m'invitait à passer chez lui. Je savais cet officier général un ardent royaliste, ennemi déclaré de l'Empereur, et je m'attendais à une verte semonce. Je me trompais fort : le général Jumilhac avait sinon beaucoup d'esprit, au moins infiniment d'usage et fort bon ton. Il fut on ne saurait plus aimable ; seulement, en me faisant l'honneur de m'inviter à dîner chez lui, il m'engagea fort à poursuivre ma route le lendemain, crainte, disait-il plaisamment, de quelque rechute d'humeur martiale, qui pourrait finir par mettre la garnison aux arrêts.

« Mais j'espère, lui dis-je, que le sous-lieute-
« nant n'y est pas ?

« — Pour huit jours.

« — Ah ! c'est une affreuse injustice ; c'est
« moi qui seule ai tort : ce jeune officier est
« brave ; je l'ai frappé, que pouvait-il faire ? m'en
« demander raison.

« — Non ; s'apercevoir de ce qui ne trompe
« personne : voir que vous êtes une femme.

« — Mais, général, il y a dix-huit ans que je
« trompe les plus habiles ; je vous en prie, ne le
« punissez pas de mon extravagance. » Et, grâce à mes instances, l'ordre des arrêts fut révoqué.

La dame qui avait été cause de tout était partie. Il y eut déjeûner militaire à l'hôtel ; et, pour qu'il ne restât aucun doute à mon adversaire, je parus sous mes habits de deuil, en femme. Ce fut un moment de triomphe, et un triomphe de cœur sans aucune vanité; car mon jeune officier, restant comme extasié, répétait : « Que ne vous êtes-vous montrée ainsi, « Madame ; vous eussiez été l'objet de mon res- « pect, en me rappelant les traits adorés de ma « mère.

« — Et vous, Monsieur, que ne vous êtes- « vous montré ce que vous êtes réellement ; « je vous aurais témoigné l'intérêt bienveil- « lant que vous méritez d'inspirer. » Il apprit après mon départ que j'avais empêché ses arrêts, et je reçus à Bruxelles une lettre spirituelle et pleine de bon sens ; je pus à loisir faire des réflexions sur les jugemens précipités ; car, certes, j'avais eu, je puis dire, la plus triste opinion de ce jeune officier, et non pas sans quelque raison. Le dîner chez le général Jumilhac fut gai assez militairement; j'y vis un colonel qui fut fort peu charmé de m'y trouver, ayant quelque peine à accorder son délire pour la restauration de

1815 avec l'enthousiasme du 20 mars, même année. Je me contentai de peindre toutes les *revues* et *fêtes* où s'était montré mon dévouement, dont l'objet seul n'était pas nommé. J'aime tellement la franchise des opinions, que tout en me disputant avec le général Jumilhac, j'admirais cette chevalerie de caractère quand il s'écriait : « Oui! ma vie, mon bras, mon ame, « tout est aux Bourbons ; et s'il faut le prou- « ver, n'en doutez point, nos rois légitimes « trouveront dans l'occasion des braves qui « vaudront ceux d'Austerlitz et de Marengo. » Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, et je pris enfin à deux heures de la nuit la route de Wavres, où j'avais une information à prendre avant d'aller au Mont-Saint-Jean. Je courus cependant sans m'arrêter.

CHAPITRE CLXIX.

Pélerinage à Waterloo. — Le duc de Kent : générosité de ce prince. — Adèle, ou la folle de Waterloo.

En partant de Lille, je franchis la frontière sans avoir aucun plan bien arrêté; l'ami de Sabatier m'avait fait espérer de trouver peut-être des traces de l'objet de notre sollicitude à un petit hameau entre Mont-Saint-Jean et le village de Haye-Sainte : je m'y laissai donc conduire; après m'être convaincue de l'inutilité de nos conjectures, par rapport au général Mouton-Duvernet, je pris un enfant de l'auberge du hameau pour me conduire à ce lieu de souvenir et de deuil, où sept mois auparavant mon cœur se flattait encore de toutes les espé-

rances, où je faisais des vœux pour la victoire; lieux où je n'apportais plus que le déchirant regret de n'y avoir point vu tomber le plus brave au milieu d'une armée de héros. Je marchais au hasard, hélas! sans pouvoir faire un pas qui ne me fît tressaillir, en foulant cette terre abreuvée de sang. J'étais si occupée de mes douloureux souvenirs, que je n'avais pas remarqué un groupe d'étrangers, dont je paraissais fixer singulièrement l'attention; j'avais conservé les habits de mon sexe, et mon deuil, autant que mes manières, durent me valoir cette curiosité. J'avais marché à grands pas; je m'étais assise; on eût pu, sans être injuste, me prendre pour folle. Je m'éloignai à la hâte; un de ces étrangers se détacha du groupe, vint vers moi, et me barra pour ainsi dire le passage; il y avait une émotion touchante sur ses traits nobles, mais altérés, et dans tout son aspect cet intérêt des personnes douées de quelques avantages extérieurs, et qui, je crois encore, succombent aux maux de poitrine, et dont le maintien, l'organe, tout exprime *la peine de vivre*. L'étranger s'arrêta devant moi; en voyant que c'était un Anglais, mon premier mouvement fut du dédain; mais un

regard sur cette noble et pâle figure le changea en vive compassion, que je me reprochai presque d'éprouver pour un des vainqueurs du Mont-Saint-Jean, peut-être!...

Les premiers accens acquirent cependant toute mon admiration au duc de Kent [1] (car c'était lui); il me tendit la main comme pour cheminer ensemble; j'y posai la mienne sans penser que ce fût ni un signe d'amitié, ni de pardon. J'étais déjà trop sous le charme pour m'arrêter à une décence de convention.

« — Vous êtes Française, sœur, veuve ou « mère peut-être d'un Français tombé ici? Vous « ne sauriez croire, Madame, combien votre « surprise à notre aspect, cet éloignement que « vous n'avez pas su maîtriser, vous élèvent à « mes yeux. Il y a courage et non pas ostenta- « tion à la franchise de votre aversion pour « les Anglais, pour les vainqueurs du 18 juin. « Tâchez, Madame, de n'y pas joindre une « prévention injuste; tâchez de vaincre ce « sentiment en ma faveur, car j'ai un bien « vif désir d'être de vos amis. »

[1] Le frère du roi actuel d'Angleterre, et qui mourut à Bruxelles.

Je traduis les propres paroles de ce prince anglais ; car, en ayant montré toute mon opinion, je crois ne pas me donner envers personne le tort d'une haineuse prévention d'esprit de parti. Le duc renvoya sa suite, à l'exception d'un homme d'un âge mûr, et que je sus plus tard être un savant dessinateur, qui m'avait crayonnée dans l'attitude où j'étais lorsque le duc de Kent m'aperçut, mon chapeau passé au bras, mes cheveux en désordre autour de ma tête, et mon vêtement non serré au cou, en forme d'une robe de religieuse. J'ai, en 1823, acheté une lithographie à Paris, qui me représentait exactement, excepté qu'on a beaucoup embelli le visage. Les paroles si bienveillantes, l'intérêt si flatteusement témoigné, opérèrent facilement sur un caractère aussi peu haineux que le mien, et j'avoue que j'éprouvai une orgueilleuse consolation à parler librement de mes regrets, à montrer tout mon enthousiasme pour notre armée au frère du roi d'Angleterre. Il y a un attrait irrésistible dans tout ce qui sort de la ligne commune, et du moment que mon imagination est en jeu, je ne me guide plus que par ses inspirations. Le duc de Kent me dit

qu'il était venu avec le projet de visiter tous les villages environnans, surtout les postes que le maréchal Ney avaient occupés. Si près de douloureux événemens, je ne pouvais, sans tressaillir, entendre ce nom chéri et prononcé avec l'accent de l'hommage par une bouche ennemie; ce fut trop pour ma prudence, et je demandai en sanglottant d'être du pélerinage du souvenir. Le duc de Kent observait dans cette tournée le plus stricte incognito. Je renvoyai mon voiturier, lui donnant ordre pour déposer mes malles à Bruxelles, après avoir toutefois changé mes vêtemens de deuil contre mes habits d'homme, pour moins embarrasser et être moins gênée moi-même. Le duc était en calèche, et deux domestiques seulement conduisaient des chevaux de main.

Notre tournée fut de sept jours : à Gosselies, dernier village où Ney avait culbuté l'ennemi, avant l'attaque des Quatre-Bras, le 16, il nous arriva une scène singulière qui nous fit sentir qu'on ne brave jamais inpunément les convenances, et que les gens qu'on appelle *peuple* en ont, pour ce qui touche au cœur, le sentiment profond. Partout dans ces villages, quand le duc de Kent faisait des questions sur les

Français, les réponses furent autant de chants à leur gloire. Il arrivait même quelquefois que ceux qu'il interrogeait, ne pouvant ou ne voulant déguiser leurs regrets pour les vaincus et la haine des vainqueurs, lui répondaient, en feignant de ne pas le reconnaître pour Anglais, des choses qu'à Paris on n'aurait osé dire, et dont je voyais avec admiration que la fierté plaisait au noble caractère du duc de Kent. A Gosselies, au moment où nous allions remonter en voiture, un des domestiques du duc lui dit quelque chose en anglais, que je ne compris qu'à moitié. Il me l'expliqua aussitôt après avoir donné des ordres pour dételer. « Je ne vous demande pas si « cela vous arrange; je croirais vous faire in- « jure. Il est question d'être utile à une femme « malade qui est ici soutenue par les bons « cœurs amis de vos braves; nous allons la « voir et la secourir, venez. » Et il prit mon bras, m'entraînant sans attendre ma réponse. Nous arrivâmes à une espèce de masure où, sous les vêtemens délabrés de l'indigence, nous trouvâmes un cœur digne des beaux jours où l'amour de la patrie faisait braver la torture et la mort. C'était une femme de

soldat de la grande armée; elle pouvait avoir alors quarante ans; grande, fortement musclée, laide, et le maintien hardi. Elle avait été entraînée par le mouvement de retraite du 18. Vers Beaumont, foulée aux pieds des chevaux et abandonnée, elle dut la vie à un bon paysan qui la mit sur sa charrette et la conduisit chez lui. On la saigna, et elle se rétablit assez pour se lever; mais ses membres, frappés par la chute et les coups qu'elle avait reçus, étaient restés inhabiles à une occupation quelconque, et la malheureuse Adèle (son nom), sentant qu'elle était une charge pour ses pauvres hôtes, avait tenté de se donner la mort. Elle avait inspiré un intérêt sincère aux bonnes gens qui l'avaient recueillie; ils lui firent sentir le tort d'une pareille conduite, le chagrin et les désagrémens qui en résulteraient pour eux, et Adèle promit de vivre. Elle devint plus tranquille, ne courait plus, s'occupait à veiller les deux enfans en bas âge de ses hôtes, et payait ainsi en quelque sorte, par ses soins, le bienfait de leur hospitalité. Tout le village aimait Adèle; tous à l'envi lui faisaient raconter sa vie militaire. Fille d'un caporal et femme de soldat, depuis

l'âge de sept ans, Adèle ne connaissait d'autre vie que celle des camps; partout elle avait suivi les drapeaux français, partout elle avait partagé les fatigues, les périls de ces hommes dont on peut dire :

Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts,
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.

Un malheur vint changer en misère la pauvreté des hôtes d'Adèle. Le mari, ayant dans une dispute voulu séparer d'autres ouvriers, ses camarades, reçut un coup qui le priva de la vue; sa femme, jeune et jolie, disparut avec un étranger, et Adèle se dévoua à solliciter la pitié des bons cœurs pour l'homme honnête qui lui avait donné une si grande preuve de la générosité du sien. Tout ce qui passait à Gosselies allait voir Adèle; même dans les environs on parlait d'elle; les uns comme de la folle de Waterloo, les autres comme de la veuve de la grande armée; et tous ceux qui arrivaient, guidés par la simple curiosité, ne quittaient la masure qui abritait Adèle, son hôte et ses deux enfans, qu'attendris, étonnés du rare assemblage des

qualités les plus nobles sous les livrées de la pauvreté et les dehors rudes et grossiers de la dernière classe du peuple. Le duc de Kent était facile à reconnaître pour Anglais ; et Adèle, en se dévouant pour son malheureux hôte, avait stipulé qu'elle ne solliciterait que la pitié des Français, et qu'elle aurait droit de repousser toute aumône étrangère. Cette condition, qu'elle remplissait avec une sorte d'orgueil, la consolait, disait-elle, de sa triste existence de mendiante.

Le domestique du duc l'avait prévenu de tout cela, et il me disait : « Vous allez entrer seule, « et soyez mon aumônier ; remettez-lui, avec « ceci, de quoi acheter une chaumière et vivre « quelques jours tranquille. » Il me donna un rouleau de guinées. Au moment où j'allais heurter à la porte du triste réduit, Adèle paraît pour aller, avec le plus jeune des enfans, à sa place sur la route de Frasmes à Mellet ; elle s'arrêta avec surprise ; et, ayant aperçu le duc, elle me prit aussi pour une Anglaise, et repoussa ma main et mon offre de service. Elle me dit : « Je « n'en accepte point des ennemis de la France ; « un pain que je devrais à un Anglais, un Prus- « sien ou un Cosaque, m'étoufferait ; j'aimerais

« mieux mâcher une cartouche et y mettre le « feu moi-même.

« — Prenez, Adèle; vous vous trompez, je « suis Française.

« — Vous, je commence à le voir; mais ce « Monsieur est Anglais (désignant le duc), et je « n'en veux pas davantage de votre argent. J'ai « le cœur plus français que vous; car vous « m'avez bien l'air d'une de ces bonnes *luronnes* « qui suivaient nos généraux quand il y avait « des fêtes et de l'or à attraper, et qui ont porté « l'amour qu'elles avaient pour *les napoléons* « *d'or* aux guinées des soldats de *Wellington*. « Allez, allez, vous n'aurez pas le plaisir de « dire : « J'ai fait l'aumône à *la folle de Water-* « *loo*, *à la veuve de la grande armée*. »

Le duc regardait cette femme avec une sorte d'admiration, que je trouvai trop indulgente; et je fus plus que confuse lorsque, s'approchant de lui, elle lui dit : « Monsieur l'Anglais, il y a « beaucoup de Françaises, comme Madame que « voilà, qui sont toujours du parti du vain- « queur; mais s'il y en avait eu seulement dix « comme moi, vos soldats eussent été rôtis « comme vos biftecks au bivac du bois de « Boulogne, ou comme vous fites autrefois rôtir

« la pauvre Jeanne d'Arc, parce qu'à elle seule « elle valait mieux que la moitié de vos ar- « mées. » Et sur ce petit trait d'érudition brutalement patriotique, Adèle nous quitta avec un véritable maintien de port d'arme.

Le duc, qui était aussi sensé que bon, me dit : « Il y a quelqu'un dans la chaumière ; il faut « faire à cette femme malheureuse du bien en « dépit d'elle-même. » Nous trouvâmes un homme infirme, aveugle et perclus ; je portai seule la parole : le duc regardait, visitait ce lieu de misère. « Brave homme, voilà, dis-je, une « bien forte somme que plusieurs officiers fran- « çais m'ont chargée de donner à Adèle, à con- « dition d'acheter ici, aux environs, une petite « ferme, et y vivre avec vous et vos enfans ; nous « viendrons vous voir quelquefois.

« — Ah! mon Dieu, Madame, s'il y a 600 fr., « nous rachèterons mon champ, ma bonne « chaumière, là-bas, et nous serons tous ri- « ches ; mais cela ne se peut pas, il faudrait un *roi*, un *empereur*, un *général* (la chute fit sou- « rire le duc), pour nous donner une somme « comme çà.

« — Mon brave homme, il y a la moitié de « plus ; êtes-vous content ? »

Le pauvre homme voulut se jeter à nos pieds; je l'en empêchai, et lui demandai s'il avait quelqu'un de confiance : il nous indiqua le gendre du maire. Le duc laissa quelque argent à l'enfant qui était resté à la garde de son père infirme, pour aller acheter la nourriture dont ils avaient grand besoin, et nous passâmes une partie de la journée à terminer l'affaire du rachat ou rentrée en possession : tout bien conclu, il restait plus de 500 fr. pour partager entre les acquéreurs. Le duc fit retenir deux logemens à l'auberge, et nous résolûmes de ne repartir que le lendemain, pour voir l'effet de la surprise d'Adèle. Hélas! nous n'en pûmes jouir, et celle qui paya la noble générosité du duc fut pénible et peu méritée.

Le village avait été en un moment au fait de la fortune arrivée au pauvre aveugle et à la folle de Waterloo. Adèle avait un lieu fixe où, assise tous les jours, elle ne sollicitait pas, mais obtenait à son seul aspect d'abondantes aumônes; les commères du village y coururent lui dire qu'un Monsieur et son fils étaient à la chaumière de l'aveugle; qu'ils avaient porté de l'or tant et plus au notaire, que le champ de l'aveugle était racheté; qu'il avait encore Dieu sait

combien de pièces de reste, et que tout cela était *à moitié* pour elle et l'aveugle. Adèle devina très bien que le Monsieur et son fils étaient ceux à qui elle avait le matin parlé avec tant de rudesse ; elle se fit mieux tout expliquer en se rendant vers le soir à l'entrée du village : tout y était en rumeur sur la fortune si inespérée du pauvre aveugle et de la folle de Waterloo. En apercevant cette dernière, on courait vers elle ; c'étaient des félicitations à n'en plus finir.

« Adèle, bonne Adèle, c'est vous qui lui « avez porté bonheur, lui disait-on, entre au- « tres témoignages d'estime et de joie.

« Je lui porterai bonheur tout - à - fait, di- « sait-elle à voix basse, et d'un air calme et « résolu. »

Elle conduisit la petite fille de son hôte chez une pauvre femme, lui disant qu'elle allait venir la prendre. On ne revit pas Adèle, et la consternation fut plus grande, lorsqu'on eut la certitude de sa disparition, que ne le fut la joie de la fortune inespérée qui fut cause de la fuite de cette singulière créature. Lorsque le matin de fort bonne heure, le duc me fit demander comment nous devions nous y prendre avec l'étrange

et fière Adèle, j'allais lui proposer de me rendre seule à la chaumière; au moment même arriva le gendre du maire, que l'infirme avait fait appeler pour l'instruire de la fuite d'Adèle. Nous étions tous consternés; le duc devina ce que je n'avais pas voulu dire.

« C'est un grand et noble caractère, cette « femme, disait cet homme aimable et bon; « elle a deviné d'où vient la fortune de son « hôte, et fuit plutôt que d'accepter un bien « d'une main qu'elle regarde comme celle d'un « ennemi de sa patrie; de pareils sentimens « eussent honoré une Romaine, et placent « bien haut cette malheureuse femme. »

Avec quelle sincère enthousiasme je remerciai le prince anglais d'admirer ainsi une femme qui poussait envers lui ses patriotiques regrets jusqu'à l'injustice. Nous discutions encore, quand un petit paysan vint demander une dame habillée en homme, qui était avec un Anglais. « Je suis sûr, dit le duc, « que c'est un message de la fière Française. » On introduisit le petit paysan : il arrivait des environs de Frasnes, et me remit une lettre qui prouva que le duc avait deviné juste. En la transcrivant, je ne me crois pas permis

de ridiculiser l'orthographe, car le duc pensa, comme moi, que des sentimens tels que ceux de la malheureuse Adèle pouvaient se passer des grâces et de la pureté du style.

LETTRE D'ADÈLE.

« Le jour de la déroute fatale du 18 juin, « où, foulée sous les pieds des chevaux, abandonnée mourante, recueillie par la pitié du « pauvre, je n'avais plus d'espoir au monde « que cette pitié, j'ai moins souffert, j'étais « moins malheureuse qu'aujourd'hui; je vé- « gétais du moins aux environs de la terre qui « dévora nos immortelles phalanges; je pou- « vais errer libre sur leurs tombeaux; je pou- « vais maudire ces *héros du nombre*, si inso- « lens pour notre défaite, et si petits trente « ans devant nos baïonnettes victorieuses. Je « pouvais m'asseoir sur ce tertre, où j'ai te- « nu la main glacée de mon Henri, pendant « que son corps mutilé disparaissait déjà sous « la terre qui le couvre avec ses camarades « de gloire et de mort. J'étais pauvre, mais « heureuse; le pain ne nous a jamais man- « qué, et je ne l'ai demandé qu'aux Français

« qui ne foulent qu'avec respect les terres du « Mont-Saint-Jean. Vous arrivez, vous êtes « Française, et vous osez venir à Waterloo « dans les bras d'un Anglais? N'avez-vous point « de honte? Si vous avez aimé nos braves, « osez-vous bien venir fouler leur cendre avec « un de leurs ennemis, ennemis jurés de la « France? Et, si vous aimez vos rois, pouvez- « vous oublier l'horreur que doivent les roya- « listes aux héros de Quiberon. J'y étais : j'ai « vu foudroyer les malheureux Vendéens qu'é- « pargnait le feu des républicains, je les ai « vus foudroyés par le canon des perfides « Anglais; leur nom m'est en horreur, et leur « vue m'est fatale. *Le geolier de Napoléon est « anglais, ce mot seul immortalise ma haine « pour eux;* la mort et la misère me parais- « sent mille fois préférables au chagrin de leur « devoir de la reconnaissance. Je ne vous re- « mercie point pour le malheureux Jacques, « car votre or le prive d'un cœur dévoué, d'un « cœur français, et l'or de l'Angleterre n'est « bon qu'à payer des traîtres. Je maudis vos « funestes bienfaits.

« ADÈLE,
« Veuve d'un brave, mort à l'attaque de la Haye-Sainte. »

Le duc et moi restâmes à nous regarder; après avoir encore relu cette étrange épître, il fit récompenser généreusement le petit paysan, qui nous disait : « Que la *folle de Waterloo* « était allée à Beaumont avec une de leurs char- « rettes, qu'on lui avait donné beaucoup d'ar- « gent après qu'elle eut fait lire sa lettre à un « Monsieur à la table de la diligence, qui lui « en avait écrit une, et que la folle avait « pleuré en la recevant, mais pleuré de joie « (ajoutait le petit). » Le duc me dit : « nous « pouvons nous flatter qu'en France on nous « rend plus de justice. »

J'avoue que, le voyant si excellent, si aimable, l'admiration pour ses qualités, et le respect dû à sa naissance, et ma franchise naturelle, me mirent dans un embarras qui cependant me prouva que j'avais affaire à un homme d'un grand mérite et de beaucoup d'esprit. Je lui avouai qu'avant de l'avoir rencontré j'aurais applaudi à la rudesse des aveux d'une haine que, jusque là, j'avais eue comme Adèle, haine qui n'était pas éteinte pour la généralité, mais qui admettait de nobles exceptions.

« Ne me flattez jamais, Madame; soyez telle

« que lorsque, avec plus de bienséance, mais « aussi énergiquement, vos regards me prouvè- « rent tout ce qu'a tracé la main de cette in- « fortunée. Croyez-moi, un véritable Anglais « n'estime rien tant que le patriotisme, l'a- « mour du sol natal. Si Napoléon eût réussi « à soumettre l'Angleterre, les femmes de « Londres n'eussent pas reçu avec des cou- « ronnes et des cris de joie les troupes étran- « gères dans les rues de Londres. Occupons- « nous d'abord du pauvre infirme : voulez-vous « lui aller confirmer que tout est à lui? Nous « n'avons pas besoin de recommander Adèle; « si elle revient, elle trouvera toujours amitié « et secours ici. »

J'y fus, et malgré l'heureux changement, je trouvai tout le monde consterné. Je le dis au duc : « Ah! répondit-il, cette Adèle ne doit ef- « fectivement rien ambitionner; elle est chérie « par des cœurs reconnaissans. » Il me parut attristé par cette réflexion, car un sombre nuage passa sur sa noble physionomie. « Ah! « lui dis-je, ce n'est pas vous, M. le duc, qui « devez rencontrer des ingrats. » Je ne sais ce que je n'aurais inventé pour le distraire de sa mélancolique préoccupation; oui, sans que la

prévention où j'étais contre les Anglais me parût une injustice depuis que j'avais entendu le duc de Kent exprimer avec tant de loyauté son admiration pour nos armées, parler sans haine de leurs illustres chefs, j'aurais cru manquer à toute convenance et au savoir-vivre si je n'eusse éloigné, au lieu de les chercher, les occasions de manifester mon opinion. Mais, faisant route avec lui pour Bruxelles, il se présenta un écueil à ma résolution, où toute ma prudence échoua; et cet écueil, qui livra à cet homme noble et sensible le secret de ma vie et de ma mortelle douleur, ne devint pour moi qu'un motif de joindre à une haute estime une douloureuse reconnaissance pour la généreuse compassion que le duc de Kent montra en faveur d'une si haute infortune; il m'apprit la démarche de Mme la maréchale Ney, à l'époque du procès. Cette épouse infortunée s'était confiée à la bonté d'un grand caractère, et avait écrit à un prince français, pour le supplier de rendre le régent favorable à la cause de son époux. J'ai une copie de la lettre : le prince français répondit de la plus noble manière à cette confiance; il écrivit au régent pour l'engager à faire compren-

dre le maréchal, prince de la Moskowa, dans la convention du 12. Cette lettre ne fut connue qu'en Angleterre, me disait le duc de Kent; elle y produisit un effet bien honorable à celui qui l'écrivit, aussi bien que pour l'illustre et malheureux guerrier qui en était l'objet. « Si vous aviez entendu ce qu'on disait « au sujet du maréchal Ney, vous ne croiriez « pas, Madame, la nation anglaise ennemie « de la gloire si brillante de la vôtre; » et le duc me cita plusieurs démarches faites pour favoriser et appuyer près du régent la noble et généreuse démarche du prince français. « Si « sa grâce eût dépendu de moi, disait-il, j'au- « rais mis mon orgueil et mon bonheur à sau- « ver une si belle vie. »

Depuis qu'il parlait du maréchal, mon émotion était visible et allait croissant : à cette assurance, je n'en fus plus maîtresse; je saisis la main de cet ennemi généreux, et la pressai fortement contre mon sein que soulevaient mes sanglots. Le duc, fixant comme avec surprise ses regards sur moi, me dit : « Grand Dieu! « qui êtes-vous?... Se pourrait-il que vous fus- « siez la veuve infortunée du maréchal?...

« — Ah! M. le duc, y songez-vous; serais-je

« ici? m'eussiez-vous trouvée seule?... Madame « la maréchale gémit au milieu d'une famille « qui l'adore; elle est entourée des respects dus à « son rang, et à une si haute et si irréparable in- « fortune. Madame la maréchale est aussi beau- « coup plus jeune que moi; elle se doit à ses « fils, au monde et aux convenances. Hélas! « son deuil même doit avoir de la prudence. « Moi, je suis seule; oh! bien seule au monde! « Mon désespoir est ma seule convenance, et je « m'y livre et vis avec ma douleur, sans m'in- « quiéter si je choque les usages et l'opinion « reçue! Que m'importe ce qu'on pense de moi; « ce qu'on dit! il n'est plus..... ma vie véritable « s'est éteinte le 7 décembre; toutes mes espé- « rances de bonheur et d'avenir se sont brisées « contre un cercueil.....

« — Pauvre infortunée, oh! combien vous « me devenez chère! Combien, combien avec « ce cœur brûlant, cette délirante imagination, « vous avez dû souffrir de morts!...

« — J'ai eu tous mes maux, et sa mort, je « l'ai vue et... j'existe!... » Je n'étais plus à moi. « Ah! M. le duc, la douleur ne tue pas... »

Il tenait mes mains, il les pressa fortement contre son cœur, et, les regards fixés sur les

miens, il me dit : « Vous m'avez surpris, « étonné ; j'avais une vive curiosité de vous « connaître; dès ce moment, je ne sens plus que « l'ardent besoin de vous être utile ; je puis « quelque chose, et tout ce que je puis vous « est offert et acquis. » Et toute sa noble et si touchante physionomie confirmait son offre bienveillante; il fut satisfait, je crois, de l'expression de ma reconnaissance; car ses regards me le dirent : je ne pus m'empêcher de lui faire part des réflexions que me fit naître notre rencontre... « Convenez, M. le duc, qu'il y a dans « ma destinée du vraiment extraordinaire; je « me demande si je suis bien éveillée, lorsque « je pense aux sept jours qui viennent de s'é- « couler, et à me voir ici assise familièrement « dans la voiture et avec le frère d'un roi ré- « gnant. En vérité, M. le duc, je crains d'avoir « un peu abusé de votre excessive bonté.

« — Ma chère dame, un *frère de roi*, quand « il ne vaut pas mieux, est bien près de valoir « infiniment moins qu'un homme ordinaire ; et « je pense, et généralement les princes de ma « famille, que pour valoir quelque chose de « plus il ne faut pas placer entre les hommes « et le trône les sottes entraves de l'étiquette :

« vous m'avez dit que vous désirez voir Lon-
« dres; vous y verrez le roi sans garde, sans
« suite, et sans être moins respecté ni moins
« chéri. Une chose que j'ai souvent remarquée
« moi-même dans mes courses, un matelot, un
« homme du peuple arrive au milieu de ses
« pareils, s'il veut dire qu'il a vu le roi, il crie à
« ses amis : *J'ai vu; je viens de voir Georges;*
« et à ces mots, tous les chapeaux ou bonnets
« sont ôtés spontanément; si par bonheur il
« y a eu quelque mot ou quelque trait de
« bonté à citer, ce sont alors des *god save* à
« n'en finir et qui partent du cœur.

« — Ah! M. le duc, vous voulez me faire
« chérir les Anglais en me forçant de les ad-
« mirer! J'y aurais du penchant, si je pouvais
« oublier les lieux que nous venons de visiter
« et..... le prisonnier de Sainte-Hélène!

« — Ma chère dame, je vous estimerais moins,
« si vous pouviez cesser d'être ce que je vous
« ai vue près de Mont-Saint-Jean. » Nous n'é-
tions plus qu'à une lieue de Bruxelles, et sa-
chant que j'y trouverais quelqu'un qui depuis
plusieurs jours, d'après ma lettre, devait guet-
ter mon arrivée (j'aurais été un peu embar-
rassée d'être vue par un parent du malheureux

Boyer Peyreleau dans la voiture du frère du roi d'Angleterre, et j'étais fort embarrassée aussi pour dire à celui-ci que je voulais me soustraire à l'honneur d'arriver avec lui), je pris encore en cela le parti de la franchise, et fis bien ; car j'y gagnai des conseils amicaux et des marques d'un intérêt que j'appréciai.

« Mon voyage, M. le duc, lui dis-je, a un but « sérieux, et qui m'intéresse beaucoup. J'ai eu « le plaisir de vous le dire; mais je ne vous « ai pas avoué toutes les relations que j'ai à « Bruxelles, ni ne le puis, M. le duc; car ce « secret n'est pas le mien. Je dois à ces rela- « tions de ne pas être vue d'une façon qui « m'honore, mais qui pourrait inquiéter ou du « moins surprendre mes amis, et je désirerais « descendre à une petite distance de la ville, « et.....

« — Je vous comprends parfaitement. J'allais « vous proposer de vous conduire rue de l'Em- « pereur, montagne de la Cour, où vous seriez « bien chez de bons et honnêtes Flamands ; « mais puisque vous êtes attendue, vous aurez « un logement arrêté. Eh bien, écrivez-moi ; « voici mon adresse. Écoutez, vous m'inspirez « un intérêt extraordinaire, parce qu'en vous

« tout est hors du commun de la vie. Je respecte « vos secrets, je ne vous en parlerai jamais; « mais laissez-moi l'espoir de vous voir, celui « de vous prouver mon amitié sincère, et pro- « mettez-moi de la prudence pour vous-même. « Après tant de chagrins de cœur, croyez-moi, « n'assombrissez pas le reste de votre vie par « les terribles craintes et les dangers réels des « relations politiques..... Du reste, en tout « comptez sur moi, et..... n'oubliez pas l'An- « glais du Mont-Saint-Jean.

« — Jamais, M. le duc, jamais. Je vous écri- « rai dès demain.

« — J'y compte, et vous pouvez compter sur « moi. Adieu.....

« — Non, M. le duc, au revoir. »

Et un léger et brillant équipage l'éloigna de ma vue, pendant qu'un funeste pressentiment oppressait mon cœur... Hélas! il était dans ma destinée de pleurer tous les objets de mon admiration et de mon estime! Un an ne s'était pas écoulé que déjà je versais des larmes près le cercueil de ce royal bienfaiteur, ce généreux ennemi que le sort m'avait envoyé comme un consolateur sur le champ du deuil et du souvenir.

CHAPITRE CLXX.

Arrivée à Bruxelles. — Cambacérès à Saint-Gudule. — L'officier à demi-solde. — Départ pour Paris. — Je retrouve Léopold. — Voyage à Lyon et à Marseille. — La pélerine de la Sainte-Baume. — Le château d'If. — Retour à Lyon. — L'ami de Mouton-Duvernet.

Jamais précaution ne fut prise plus à propos que la mienne. Je trouvai mes amis à une petite distance de la porte, et si je fusse arrivée dans la voiture du prince anglais, les commentaires sur cet honneur insigne eussent été longs, et ils auraient bien certainement nui à la cordialité de l'accueil. L'ami de Boyer était depuis peu en Belgique; il l'avait parcourue dans tous les sens, et il me donna la certitude que le général Mouton-Duvernet, non seulement n'avait pas eu le bonheur de s'embarquer, mais

qu'il n'avait même paru dans aucun des ports du pays. Un joli petit logement avait été retenu près la porte d'Anvers, non loin d'un jardin public, espèce de Tivoli belge, où se donnaient d'assez belles fêtes; on m'y conduisit comme en triomphe. J'arrivais de Paris, et on pouvait, à cette époque, tout dire en Belgique. On y parlait tout haut et presque sur les toits. L'ami de Boyer paraissait accablé par la conviction de la perte de Duvernet. « Nos commu-« nications duraient encore à la fin de novem-« bre. Depuis, tout moyen de correspondance « est devenu impraticable. Mouton, dans ces « circonstances si difficiles, ne peut renoncer à « cette insouciante sincérité du brave qui croit « toujours que sa fortune, son courage et son « honneur seront plus forts que le génie de la « proscription. On ne peut avoir des amis plus « actifs que les siens. Eh bien! nos efforts ne « le sauveront pas de lui-même.

« — Il se donnerait la mort?

« — Non; mais il négligera toutes les précau-« tions qui pourraient nous aider à le faire « échapper au sort qui l'attend. Que fait-il en « France? Que n'est-il déjà parti, embarqué « pour l'Amérique. »

On parla ensuite de tous nos exilés volontaires et autres; là se trouvait un personnage pour qui j'avais une lettre de M. Sabatier, personnage fort distingué, fort connu, et que je ne dois pas nommer ici. Son existence est tellement un contraste avec celle du proscrit de 1816, que je ne crois pas qu'il me sût gré de relever en lui la *gloire de l'exil.* Je dois agir ainsi pour une autre raison encore : je dois à cet homme un souvenir de juste reconnaissance pour l'accueil que j'en reçus alors, et des soins qu'il se donna pour nos amis.

Monsieur*** parlait parfaitement italien, et s'il *me lit* (car on lit quelquefois à la cour), il se rappellera qu'au sujet des condamnés pour opinion, en me parlant de la nécessité de passer les mers, il me citait ce vers de l'*Agamemnon* d'Alfieri :

Un istesso paese non cape chi di Thieste nasce e chi d'Atreo [1].

Qu'il me paraissait grand et digne, lorsque, parlant de notre gloire française et de nos cruels revers sur une terre d'exil, mais hospita-

[1] « Un même pays ne peut renfermer les fils d'Atrée et de Thieste. »

lière aux braves, il trouva dans le Corneille de ma patrie cette citation qui exprimait ses sentimens..... d'alors. J'ai revu cette même personne en 1825; il a fallu que je fusse bien changée *extérieurement*, car il m'a été comme impossible de me faire connaître, tout en prouvant que mes sentimens étaient les mêmes. Ce militaire était ou du moins avait été en relation avec le baron de Mont-Brun, non pas celui qui mourut en 1812, mais son frère, celui qui, après s'être acquis quelque réputation à Lunéville contre les Russes, éprouva un échec qui le conduisit à une forte disgrâce, en se repliant sur Fontainebleau, dont il gardait la forêt. Ce baron de Mont-Brun fut un des juges de Boyer-Peyreleau. On savait que j'avais beaucoup connu le brave Mont-Brun dans la campagne de Russie, et, supposant que mes relations pouvaient s'étendre aux deux frères, on voulut me questionner sur beaucoup de choses. Je ne savais même pas que le brave Mont-Brun eût eu un frère, et, aux détails que me donnèrent ces Messieurs, je ne l'aurais pas reconnu pour tel.

On me demanda ensuite de me charger de parler à Cambacérès, pour l'intéresser à une

souscription en faveur des officiers qui étaient arrêtés dans leur départ pour l'Amérique, par une soustraction affreuse que venait de leur faire un individu en qui ils avaient un peu trop légèrement placé leur confiance. Je vis ces trois messieurs le lendemain, et l'espoir de pouvoir être utile me rendit toute l'activité qu'une terrible catastrophe avait semblé anéantir chez moi. Le soir même je déposai deux lignes à la belle maison qu'occupait l'ex-archichancelier de l'empire, et le lendemain matin, sous mon modeste vêtement de deuil, je me fis annoncer chez lui. Un valet de chambre, vêtu comme un quaker hollandais, me répondit que *le prince* était à *la messe* et ne reviendrait de l'église que vers une heure (il en était huit et demie). Je crus un moment à la folie de cet homme ou à une de ces mystifications que les valets de l'opulence se permettent comme passe-temps. « Je « demande, lui répétai-je, *le prince archichancelier;* comprenez-vous ?

« — Oui, Madame, à merveille; et j'ai l'hon- « neur de vous répéter que le prince est à « l'église.

« — Il y a donc aujourd'hui quelque grande « cérémonie ?

« — Non, la messe tout bonnement, comme « tous les jours.

« — Et le prince va à la messe ?

« — Il n'y manque jamais, Madame.

« — Et il reste à l'église de huit jusqu'à une « heure ?

« — Mais il y retourne souvent pour enten- « dre les *vêpres*.

« — A quelle église ?

« — A Saint-Gudule. »

Je sortis fort étonnée de chez le religieux archichancelier, et, je ne sais pourquoi, agitée de la crainte de ne pas réussir dans ma démarche, non que je veuille dire que l'observance de la religion rende insensible, loin de moi un pareil blasphème, mais il y avait, dans cette conversion de Cambacérès une ostentation telle que je n'osais presque plus réclamer un sentiment généreux et bienveillant de celui qui affichait à outrance une si subite vocation dévotieuse.

Voulant toutefois me convaincre avant de me laisser aller à mon imagination, je montai à Saint-Gudule, cathédrale de Bruxelles. A peine entrée, que, de l'église principale, je vis agenouillé sur le marbre, dans l'humble posture

du pécheur pénitent, vêtu non en moine, mais comme son valet de chambre, en quaker hollandais, habit brun, et énorme chapeau qui était posé devant les genoux du prince Cambacérès, ex-archichancelier de l'empire français. Depuis le *fatal* décembre, je n'étais pas entrée dans une église catholique sans émotion ni intention de prier Dieu; mais, je l'avoue, aucune idée attendrissante ni pieuse ne tint dans mon cœur à la vue de cet étonnant changement, qui fit faire malgré moi à mon souvenir un terrible pas rétrograde. Placée à peu de distance et en face de l'ex-dignitaire de l'empire, je le regardais et me demandais encore : Est-ce bien lui? Une laideur, passée en proverbe, ne pouvait laisser subsister le doute, et je me bornai donc à observer. Le prince archichancelier n'est plus, et je crois faire une prière pour son ame en souhaitant que tout ce que je lui vis faire d'exercices extérieurs d'humilité, de repentir et d'extases, fut le résultat d'une conversion sincère et d'une foi pure.

Je crus ne pas devoir tirer le prince de sa pieuse attitude, en m'offrant à lui subitement et en réveillant, par ma vue, des souvenirs mondains qui paraissaient si loin de lui, et

je le laissai sortir devant moi. On monte à l'église de Saint-Gudule par une longue suite de marches en pierre; la moitié de l'espace était envahie par des mendians; l'effet que produisit sur cette foule en haillons la vue de Cambacérès me redonna, pour le sort de mes amis, un espoir que les apparences d'une dévotion outrée avait fort affaiblie. De toutes parts, les mains s'élevèrent pour demander, et toutes se fermèrent sur une large aumône; toutes les voix bénirent le Français charitable que je suivis des yeux. Il faut réellement que la bienfaisance et la vertu aient une beauté bien communicative, car, dans ce moment-là, j'étais tentée de trouver Cambacérès d'une figure supportable. Je le vis lentement descendre les degrés et prendre le chemin du parc; je résolus de demander ma première audience au hasard. Je devançai l'illustre promeneur, je me trouvai en sa présence au moment où il tournait vers le côté du théâtre du parc. Mes douleurs et mon lugubre vêtement avaient bien pu me changer, mais il y avait trop peu de temps que nous nous étions vus à Paris pour que je pusse être méconnaissable aux yeux de l'archichancelier;

aussi fus-je bien étonnée de sa surprise, et de nouveau je tremblai pour la cause qu'on m'avait confiée, et je me disais : l'aumône même aurait-elle ses hypocrites?

Enfin, lorsque j'eus, par toutes les désignations possibles, forcé la mémoire de l'ex-dignitaire de l'empire à reconnaître l'amie du comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely et la *fama volat* de Napoléon, ce furent des empressemens à se débarrasser de moi, auxquels j'eus, par seule malice, l'air de ne rien comprendre ; et des recommandations de prudence, qui me furent garant que l'ex-dignitaire n'en aurait jamais besoin pour lui-même. Je trouvai tant de petitesse dans ces recommandations, que, loin de m'y rendre, j'expliquai le motif qui m'avait fait désirer une audience.

En vérité, l'ex-dignitaire de l'empire était fait pour me faire passer par toutes les alternatives de la crainte, du doute et de l'espérance, au seul mot de *militaire malheureux*... « Assez, assez, disait-il; de grâce, envoyez-le-« moi demain à deux heures. »

L'archichancelier là-dessus hâta le pas, et je ne l'accompagnai plus que de deux ou trois

pour l'assurer de ma reconnaissance et de l'empressement de l'officier.

Je parcourus le parc en me répétant : « Il « est immensément riche ; il dut tout à l'Empe- « reur ; il se fera un bonheur et une gloire d'être « le protecteur des braves qui le défendirent « encore, quand tout l'avait abandonné, hors « l'armée... » On va voir que je comptais on ne saurait plus mal.

En passant sur la place de la Comédie, j'aperçus l'ami de Peyreleau (Boyer de), et le chargeai d'annoncer à notre ami tout ce que j'avais recueilli d'espérances. Il ne me parut pas les partager, ce qui me fâcha presque ; car, rien au monde ne me déplaît autant que de voir l'incrédulité qui doute de tous les sentimens honorables, au lieu de se fier à l'élan des ames généreuses. Je sais bien, hélas ! que l'expérience vit de raisonnemens froids, mais je préfèrerai toujours l'illusion qui me flatte à une raison qui m'afflige.

« Je vous attends à demain après l'audience, » m'avait dit l'ami de Peyreleau en nous quittant ; et j'attendis ce moment avec impatience ; et le moment n'apporta que de tristes réalités. Le malheureux officier revint, tremblant

de fureur et d'indignation. L'insensibilité et le ridicule des observations avaient surpassé tout ce qu'on aurait pu imaginer de plus mal, et ne se pouvaient comparer qu'à l'inconvenance du don offert par l'ex-archichancelier de l'empire. Dix livres à un lieutenant de lanciers de la garde, prêt à passer en Amérique, et victime d'une infamie qui lui enlevait ses uniques ressources !

« Croirait-on, nous disait l'officier, qu'il a « osé me reprocher mon dévouement à l'Em- « pereur? J'ai vu le moment où il m'aurait pro- « posé de me faire moine; il est bien heureux « de son âge qui excuse ses faiblesses, de l'af- « faiblissement de ses facultés qui peut ab- « soudre son esprit, sans cela je lui aurais « rappelé tout ce qu'il oubliait.

« — Qu'avez-vous répondu, au fait?

« — Je lui ai jeté ses deux pièces de cinq « livres aux pieds, en lui tournant le dos, et « je suis sorti du cabinet du prince comme on « sort d'un corps-de-garde, sans salut et sans « façon. »

Je racontai alors à nos amis la rencontre à Sainte-Gudule. La partie fut faite d'aller le lendemain admirer la conversion de l'ex-di-

gnitaire; mais, le soir même, nous nous occupâmes efficacement de réparer la stérile bienveillance de Monseigneur. Je promis beaucoup, et ce n'était pas trop présumer de mes moyens; je songeai à l'aimable sensibilité du duc de Kent, et je me proposai d'user, pour un homme malheureux, du droit qu'il m'avait donné de recourir à lui en toute occasion. Le succès dépassa même ma juste confiance, car en peu de jours notre officier eut tous les moyens de partir. Il m'avait fallu, pour tous ces arrangemens, aller et venir de Bruxelles à Anvers, et d'Anvers à Gand.

Le duc de Kent avait un tact si ingénieux de bienfaisance, qu'il commençait par vous enlever toute idée de refus, en donnant toujours pour prétexte d'une générosité un service rendu dont elle ne semblait plus que le prix mérité. Ainsi, des leçons d'Italien que je lui donnais, pour la prononciation spécialement, rendaient naturels tous nos rapports. Homme aimable et généreux, cet aveu est un tribut d'une immortelle reconnaissance.

« — Nos relations, me disait-il, pourraient « éveiller les soupçons de la malignité ou de la « politique : ajoutons aux charmes de l'étude

« l'attrait du mystère; j'ai un jardin près du « rempart, à la porte de Namur; en voici une « clef, j'y passe régulièrement deux ou trois « heures le matin; que je vous y trouve le plus « souvent possible, et les moyens qu'on croit « propres au rétablissement d'une santé chan- « celante en deviendront plus puissans, vous « me lirez et je tâcherai de lire les poètes ita- « liens; je vous écouterai dans vos récits de « gloire militaire, et quoique vous n'aimiez pas « la nôtre, qu'en effet vous ne devez pas aimer, « je vous écouterai toujours avec plaisir, car « votre opinion a de l'exaltation, mais point de haine.

« — Ah! M. le duc, lui répétais-je souvent, « s'il pouvait me rester des préventions, com- « ment ne céderaient-elles pas à de si généreux « sentimens, à une si noble bienveillance! »

Chaque fois que je prévenais le duc de quelques jours d'absence, il ne me recommandait que de veiller à mon repos, de ne point exposer ma sécurité pour d'inutiles projets et de chimériques espérances. Je n'écoutais pas assez ces conseils du plus touchant intérêt, cette voix d'une sage modération, dont hélas! la mort cruelle allait trop tôt éteindre les accens.

Il y avait quelque temps que j'étais à Bruxelles, lorsqu'une lettre de madame de La Valette vint me donner les plus vives inquiétudes pour la tranquillité de cette dame. Aussitôt je me tins prête à voler près d'elle, et pour être mieux à même de la servir, je ménageai, autant que mon malheureux caractère le pouvait permettre, les ressources que je tenais de la générosité du duc de Kent. Dans une de mes courses à Anvers, j'eus occasion de m'applaudir de ce dernier pas que je croyais avoir fait vers l'ordre et l'économie, et qui, hélas! ne devait pas jeter racine chez moi. Conservant plus que jamais mes habitudes indépendantes, poussée par mes inquiètes réflexions, je parcourais le Strand, à Anvers, pendant une froide et triste soirée; j'étais sous toute la puissance d'un récent et déchirant souvenir, quand tout à coup je vois non loin de moi, dans le plus triste accablement et sous les dehors d'une plus triste misère, cette même Allemande, jeune et alors bien jolie, que j'avais vue chez Regnault de Saint-Jean-d'Angely par hasard, que je méprisais, que j'avais plainte, et qui, dans cette rencontre inopinée, et par le cruel contraste de son extérieur, m'inspira une vive et pénible

compassion. Je l'avais vue entourée de l'éclat des favoris de la fortune, et je la trouvais seule, malheureuse!... La fraîcheur et la jeunesse avaient fui de ses traits charmans... Les passions, la douleur, les remords, y avaient imprimé leurs traces. Tout son maintien était celui d'une profonde et amère méditation; par fois ses yeux se levaient vers le ciel, et comme pour l'accuser de la laisser vivre. Mon émotion devint inexprimable, à l'idée de cette solitude qu'elle avait cherchée si près des ondes; je m'imaginai qu'elle y était peut-être conduite par un projet sinistre, et j'approchai insensiblement pour être à même d'en prévenir l'exécution. Le visage de l'infortunée était baigné de larmes; le nom de Charles sortit de sa bouche avec un accent si déchirant, que je cédai à l'éclat de ma sensibilité. Je l'appelai par son nom et me présentai devant elle, sans réfléchir au saisissement que j'allais lui causer. A ma brusque interpellation, elle s'élança vers le bas-côté du port, comme prête à chercher un refuge dans l'Escaut, me faisait, d'une main, signe de m'éloigner, et de l'autre, pressant fortement un portefeuille et un portrait contre son sein; puis elle cria avec une véhémence énergique :

« Éloignez-vous, ou voilà mon tombeau! Quoi! « ici même, au sein de la misère et de l'obscu- « rité, je ne puis le pleurer en liberté! O Charles, « infortuné Labédoyère, tu as dû repousser un « être couvert d'opprobre, mais ton ame géné- « reuse accueille les larmes du remords et de « mon affreux désespoir.

« — Quoi! vous ne me reconnaissez pas? » lui dis-je.

Pauvre femme! que ses excuses étaient touchantes, et que ses aveux déchirans me la firent plaindre! Un misérable avait profité des premiers troubles de la seconde restauration pour l'effrayer. Elle lui avait confié tout son argent, et il l'avait dépouillée de tout. La malheureuse s'était traînée jusqu'en Belgique, dans l'espoir de s'embarquer pour le Champ-d'Asile, nouvelle patrie rêvée par la valeur aux prises avec le sort, et qui ne devait exister que dans ses songes. Il restait à la dame une dernière ressource, une somme assez considérable déposée entre les mains d'anciens amis établis à Liége. Elle y était arrivée exténuée, malade. On l'avait mal accueillie, et une si ingrate hospitalité s'était encore aigrie au récit de son infortune et de sa juste et légitime préten-

tion du remboursement du dépôt qui en était la naturelle conséquence. Intimidée par l'accueil, Mme de *** fut épouvantée des menaces; elle consentit à un désistement de toute prétention sur quinze mille francs loyalement prêtés, pour une misérable somme de douze cents francs, et le lendemain elle s'enfuit de chez ses indignes hôtes, se croyant assez riche, puisqu'elle avait de quoi payer son passage pour les rives étrangères, où le nom qui lui était cher pourrait du moins ne pas paraître séditieux aux échos. Mais la fatalité dont elle était marquée la poursuivit sans relâche.

Comment résister au bonheur de sécher des larmes! Ah! je puis sans aucune affectation dire que je ne le conçois pas; je n'aimais ni pouvais estimer cette femme; je n'aurais même voulu aucuns rapports intimes avec elle; eh bien! je me trouvai heureuse de pouvoir lui dire : « Je vous offre de pourvoir aux frais de « votre passage. Je vous faciliterai les moyens « d'arriver à ces terres où votre cœur déchiré « espère trouver un soulagement à son déses- « poir. » Je connaissais le frère d'un capitaine dont le bâtiment était en charge pour New-York. Il se rappela heureusement un bien fai-

ble service que j'avais pu lui rendre dans les cent jours, et se fit un devoir et un plaisir de faciliter nos arrangemens. Nous réunîmes à la hâte une petite pacotille des choses les plus nécessaires; je payai la traversée à moitié prix, et glissai dans un nécessaire un peu d'or pour les premiers besoins de l'exil. Mme de *** s'embarqua fortement recommandée au capitaine. Je vois encore son regard douloureux; il y avait dans cette ame place pour les plus nobles qualités; mais elle avait été envahie par de tristes habitudes que le repentir même n'efface plus.

En revenant à Bruxelles, je trouvai une lettre de Sabatier, qui ne me laissa que le temps nécessaire d'arrêter ma place au courrier, et de me rendre aux environs de Montbrisson. La lettre m'indiquait l'asile du proscrit, et celle que j'avais pour lui renfermait les moyens de gagner la Suisse pour y attendre des jours plus prospères. Je descendis à Paris chez une femme dont le fils avait servi sous les ordres de Mouton-Duvernet, et qui fut blessé près de lui, au combat de Cuença, où Mouton fut, sur le champ de bataille, promu au grade de général de brigade..... Cette excellente femme

était au fait et prévenue de tout. « Mme de La « Valette me quitte, me dit-elle; voici ce qu'elle « m'a laissé à votre adresse; elle est partie « pour Lyon. » Sa lettre ne disait que ces mots : « Restez, tout est inutile. L'insouciance a rendu « impuissans les efforts de l'amitié : il est ar- « rêté! L'ordonnance royale du 24 juillet 1815 « aura son exécution. Vous trouverez Sabatier « à Bruxelles. Laissez votre réponse à la bonne « Mme ***. J'ai la tête perdue et le cœur navré. « Adieu. » M. Sabatier avait suivi de près sa lettre, et je résolus aussi de repartir, ne pouvant être utile à personne de mes amis. Nous touchions à la fin de mars, le temps était froid, et Paris me parut triste comme un tombeau. Que de réflexions se pressaient dans mon esprit! Le 20 mars allait luire; mais cette fois sans aucun rayon d'espérance. J'avais pris un cabriolet pour me conduire à la chambre que j'avais occupée depuis le fatal 7 décembre jusqu'à mon départ. J'espérais y rencontrer sœur Thérèse, qui était connue de la propriétaire. Je ne pus la voir; elle était dans un des hospices confiés à ses soins infatigables. Je déposai pour cette excellente femme ces lignes de souvenir : « Bonne sœur, conservez mon

« nom dans vos prières, le vôtre est toujours « sur ce cœur que vous seule avez sauvé du « désespoir [1]. » Je n'aurais pas quitté Paris sans faire mes stations de douleur au Luxembourg et au Père-Lachaise. Je ne voulus pas non plus négliger, n'ayant pas vu la bonne sœur, de plier un instant les genoux devant ce même autel où j'avais prié à ses côtés. Je me rendis à la chapelle du Boulevart. Le sort m'y réservait une surprise que dans la disposition d'esprit où j'étais je fus tentée de regarder comme une visible faveur du ciel.

Le saint lieu que j'allai visiter n'était point en ce moment solitaire ; il s'y faisait un service pour une jeune fille enlevée à ses parens au moment où un hymen heureux allait l'unir à l'amant de leur choix. J'appris ces détails au milieu de la foule rassemblée devant l'église. J'approche, et j'aperçois, appuyé contre un banc et dans l'attitude d'un accablement profond, sous l'uniforme de sous-officier d'un régiment d'élite du nouveau régime, le fils bien-aimé de la baronne de L***, Léopold..., celui

[1] La petite croix d'un rosaire qu'elle me donna et qui ne me quittera jamais ; elle a touché les lèvres glacées du héros.

que j'avais cru mort à Waterloo. Mon premier mouvement fut tout de joie et de bonheur, le second de réflexion si terrible que mon sang reflua vers mon cœur, et que je crus expirer au pied du cercueil où je m'étais agenouillée. Léopold était placé de façon à ne pas me reconnaître, tandis qu'aucun de ses mouvemens ne pouvait m'échapper. Je pouvais lire sur ses traits toutes les émotions de son ame ardente. Il jetait quelquefois autour de lui de ces regards vagues et mélancoliques qui ne voient pas. Plus souvent encore ses yeux restaient fixés sur le côté de l'église où se trouvait un groupe des filles de Saint-Vincent-de-Paul, et alors quelques larmes coulaient de sa paupière. Le fier jeune homme ne s'agenouillait point; mais sa noble tête se penchait sur ses mains saintement et convulsivement rapprochées..... *Il prie pour lui et il pense à moi,* me disait mon cœur, et mon cœur ne me trompait point.

Quelle incroyable confusion de sentimens! Retrouver si soudainement celui que j'avais aimé, dont j'avais pleuré la mort! le retrouver dans un saint lieu, où le souvenir d'un plus vif et plus solennel attachement appelait mes larmes! Ce rayon d'un bonheur inattendu et

d'une douce surprise venant éclairer l'abîme de mon désespoir, il y avait là de quoi bouleverser ma raison, déjà si facile à égarer. Je n'eus ni la force de me lever ni de me faire reconnaître par Léopold, qui sortit avant la messe finie; je le vis s'éloigner, et, lorsque les battans de l'église retombèrent sur lui, il se fit comme un bruit confus dans ma tête. Immobile, je regardais le catafalque; j'écoutais les chants religieux, et je me disais : « C'est une « vision : Léopold n'est-il pas tombé au milieu « des carrés de la jeune garde? »

La messe venait de finir : j'étais toujours dans la même attitude. La femme qui vint ranger les chaises me crut évanouie, et, me prenant pour une parente de la jeune défunte, dont on venait de célébrer les obsèques, m'offrit des soins avec beaucoup de bienveillance. Je sortis de la chapelle dans un état singulier de faiblesse et d'exaltation tout ensemble. Léopold existait..... je venais de le voir.... je l'avais laissé s'éloigner sans lui ouvrir mon ame!..... Qu'était-il devenu?..... mille pensées contraires augmentaient mes regrets. Léopold portait l'uniforme d'un corps d'élite... il a donc passé par bien des vicissitudes!... Comment les

savoir? comment les apprendre de lui-même?...

Je sortis de l'église dans cette perplexité. Au moment même, je fus arrêtée par un ami de Mme de La Valette, qui m'apprit que le général Mouton venait d'être arrêté à Mont-Brisson, de là transféré à Lyon, et traduit devant un conseil de guerre. « Madame de La Valette est « au désespoir, me dit-il; je veux vous montrer « sa lettre. » Je lui donnai mon adresse, en ajoutant que mon intention avait été de retourner à Bruxelles, mais que cet événement changeait mon itinéraire, et que j'allais partir pour Lyon dans la nuit même, si l'on croyait que ma présence pût être de quelque secours ou de quelque consolation à notre amie. « Ah! vous « la sauverez peut-être, me dit le messager; « mais je ne dois pas cependant vous engager à « ce parti : je crois votre départ pour la Belgi- « que plus impérieux pour votre repos. »

C'était juste me dire ce qui pouvait me décider à partir sans délai pour une autre destination; car il y a souvent quelque chose de si peu féminin dans mon caractère, que je rougirais de moi-même si je pouvais reculer pour une chance de danger ou céder à une menace. Chez moi, pourtant, ce n'est pas dureté : nul

cœur ne s'ouvre plus facilement à la plainte et ne compatit avec plus d'abandon au malheur. D'où vient donc ce mépris des dangers ?... d'où vient cet instinct de courage, cette espèce de vocation pour la gloire, qui semblait rendre inévitable mon amour pour *le brave des braves ?* L'ami de Mme de La Valette cessa de combattre une résolution qu'il vit sortir d'une volonté si ferme ; il promit, en conséquence, de m'apporter le soir même deux lettres et autres papiers, s'excusant toutefois de ne pouvoir, comme je l'en priais, se charger d'arrêter ma place et de m'accompagner au bureau des passeports. Je crus découvrir dans ce refus une arrière-pensée ; elle me parut lâche et presque perfide. Mais comme une ancienne estime ne me permettait pas de garder un soupçon avec M***, je lui témoignai ma surprise, et cet ami dévoué me donna, par sa sincérité, lieu de l'estimer encore plus.

« Si vous éprouviez, me dit-il, des malheurs « que la fortune peut soulager, notre amie « commune sait que la mienne lui appartient ; « mais je suis père, et, gardant religieusement « mes souvenirs, j'y ai voué un culte invariable, « mais prudent.

L'on ne me verra point, en indigne adversaire,
D'un facile triomphe insulter le malheur,
Et des Dieux inconnus, adorateur vulgaire,
Leur porter de mes vœux l'hommage adulateur.

« Mais la chance d'un délit politique m'effraya « pour ma famille; je recule devant l'idée de la « proscription, parce que je porte avec moi des « destinées chères et sacrées. La secousse que « la France vient d'éprouver a été violente, « et les précautions sont naturellement au ni- « veau des périls qu'on peut craindre.

« — Mais je ne conspire point, m'écriai-je « en l'interrompant; Mme de La Valette non « plus.

« — Non, mais elle en est soupçonnée; son « mari subit une détention politique : vous « écrivez, vous agissez pour un proscrit; une « lettre peut s'intercepter; croyez-moi, on « peut, par une seule imprudence, faire beau- « coup de malheureux. »

Pendant que ce généreux, mais prudent ami de nos braves me parlait, il s'élevait en mon ame une confusion de pensées rétrogrades, de réflexions et de regrets, de souhaits inutiles, qui, malgré moi, me firent

verser d'amères larmes. L'ami de Mme La Valette les comprit en partie, et sut y compatir, mais rien ne pouvant changer ma résolution prise, je ne crus pas aussi lui devoir une entière confidence de mes réflexions qui dérivaient des siennes, et dont Léopold était aussi l'objet. Si, par la position où j'avais trouvé ce dernier, je n'eusse eu des craintes sur sa fortune, cette position déjà m'eût défendu de chercher à réveiller nos souvenirs ; et depuis les explications de l'ami de Mme de La Valette, je sentais plus encore que je devais au repos de Léopold le *sacrifice* de mon désir de le voir, ne pouvant y immoler mes liaisons, et craignant que la sienne avec moi ne lui fût un reproche aux yeux de ses nouveaux chefs.

Ma vie n'a presque été qu'une scène continuelle d'égaremens et de faiblesses ; mais je me rappelle avoir eu une plus forte lutte à soutenir contre mon cœur et la raison ; la dernière triompha, et je partis la nuit même pour Lyon, après avoir écrit à Léopold les lignes suivantes :

« Vous vivez, cher Léopold ; comment se « fait-il que, du 18 juin 1815 au commence-

« ment de 1816, je l'aie ignoré? tandis que le « lieu où je vous ai vu hier, vos regards, votre « attitude, tout m'a prouvé que vous n'avez « rien ignoré de ce que j'ai souffert d'an- « goisses et de désespoir. J'étais bien près « de vous hier : jugez de l'effort qu'il a dû « m'en coûter pour ne vous point dire : Et « moi aussi, je vis encore! mais le lieu, mon « deuil, et... votre uniforme m'en ont empê- « chée. Quand vous recevrez celle-ci, j'aurai « quitté Paris ; je vous écrirai de Bruxelles, « peut-être même je reviendrai à Paris sous « peu. Vous pouvez m'écrire chez Mme Louis, « rue d'Anjou-Saint-Honoré, où nous avions « le projet de loger votre aimable et malheu- « reuse mère, avant le départ qui l'enleva à « votre filial amour et à ma tendre amitié. Par- « lez-moi de vous, cher Lépold ; dites-moi tout, « tout ce qui vous est arrivé depuis huit mois ; « déposez encore toutes vos peines dans le « cœur de votre seconde mère.

« IDA. »

Je fis porter cette lettre à l'hôtel au nom de la famille que portait le fils du général D***, avec ordre de ne la remettre qu'à lui-même.

La commission fut parfaitement exécutée; et à peine étais-je à Lyon, que mon amie me fit passer une réponse de Léopold, que je placerai peut-être plus loin pour ne pas interrompre le fil des événemens, et que cependant je ne crois pas devoir taire, pour les rapports que plusieurs détails de cette longue épître ont avec les événemens du 18 juin, et quelques éclaircissemens qu'elle donne sur les principaux personnages. Je me mis dans le courrier pour Lyon, et fis ces cent dix-huit lieues comme tant de fois j'en avais fait cinq et six cents, sans m'occuper d'autre chose que du but de ma cause. Je descendis à l'hôtel des Célestins; l'arrestation de Duvernet était le bruit du jour, et la généralité du public en paraissait consternée. C'est une chose à remarquer que l'intérêt qu'inspirent aux gens de tous les partis les victimes de leur opinion: s'ils étaient haïs par le parti qui les punissait, cette haine n'osait se montrer à découvert chez les particuliers; il y avait chez les royalistes les plus exaltés comme une espèce de pudeur politique, qui leur faisait cacher leur joie sous les dehors d'une généreuse compassion. Toutes les personnes que j'ai vues,

pendant mon séjour à Lyon, paraissaient plaindre sincèrement le général Mouton-Duvernet. Je me fis conduire cher Mme La Valette, je la trouvai très agitée, mais résolue : « Je suis *observée*, me disait-elle; la police a « l'œil sur toutes mes démarches; mon mari est « déjà en sa puissance, je voudrais l'instruire « d'une chose bien essentielle. Je connais bien « votre cœur, ma chère Saint-Elme, mais le « mien se fait un scrupule de vous associer à « mes dangers et à mes peines. »

Je la rassurai entièrement et sus lui persuader que, loin de me déplaire, un voyage à Marseille me convenait, puisque j'avais encore quelques intérêts à régler. Alors Mme de La Valette me donna mes instructions. Son mari était détenu au château d'If, mais avec la liberté de se promener une heure par jour; il s'agissait de lui faire tenir une lettre importante et d'en recevoir la réponse. Je le promis à l'admirable femme dont je recueillais la confidence; elle se jeta dans mes bras, en pleurant de reconnaissance; je n'avais plus assez d'argent pour refuser celui qu'elle m'offrit pour le voyage et l'occasion qui pourrait se présenter d'un sacrifice imprévu; mais je puis assurer

que l'économie que je n'ai jamais eue pour ma bourse, je l'eus pour celle de l'amitié. Oui, l'économie me parut un bonheur, lorsque plus tard un nouveau malheur ayant privé mon amie de sa liberté, je pus lui rendre presque la totalité d'une somme qui lui devenait bien précieuse dans cette cruelle circonstance.

Je partis pour Marseille, après avoir écrit à l'ami du célèbre Oberkampf tout ce que j'avais recueilli d'un peu rassurant sur l'objet de son inquiétude; madame de La Valette y joignit deux lignes, exaltant auprès de Sabatier le mérite de la démarche que j'allais faire pour elle. Cette lettre fut retrouvée en 1818 dans mes papiers, et me causa de fort ennuyeuses recherches, comme on le verra plus tard. Arrivée à Marseille, je descendis à la même auberge, où quatorze années avant, emportée par des folies moins sérieuses, j'avais fait un traité d'alliance avec une troupe ambulante de comédiens... Quel changement, grand Dieu! Quelles réflexions déchirantes ce lieu faisait naître! Le ciel de la Provence est doux, et, aux premiers jours d'avril, les soirées offraient déjà l'aspect d'un beau printemps : rien n'est imposant comme l'avenue d'Aix, deux allées d'arbres

énormes, dont l'épais feuillage dérobe entièrement la vue des maisons dont une large avenue les sépare encore. Je comptais me reposer à l'auberge quarante-huit heures, et voir une personne qui devait arriver de Brignolles. Habillée en homme, je sortis pour fuir l'importun tumulte des tables d'hôte; j'emportai mes pensées, mes souvenirs, mes préoccupations ordinaires et extraordinaires. Assise au pied d'un de ces vieux arbres voisins qui avaient attiré mes pas, tous les événemens des dix derniers mois qui venaient de s'écouler se représentaient à moi comme de sinistres présages; cependant, n'ayant plus à perdre que moi-même, et pouvant espérer de servir encore des malheureux et des proscrits, je fis le serment intérieur de leur dévouer ma vie.

CHAPITRE CLXXI.

Paula. — La prison d'État. — M. de La Valette au château d'If. — Le gendarme sensible.

Ma grande méthode, quand je suis dans une ville pour une affaire pressante, pour le plus palpitant intérêt, pour le plus sincère dévouement à mes amis, est de faire précéder d'une promenade sans but les démarches qui ont l'objet le plus puissant et le plus réel. Il semble que la rêverie soit la préface nécessaire de toutes mes actions. Il en fut de même à mon arrivée à Marseille. Dès le soir, j'étais assise sur un banc solitaire qu'ombrageaient de beaux arbres. Mon imagination rassemblait tout à la fois les images du passé et les blessures du présent. Tout à coup des noms qui étaient ceux de la gloire et de mes souvenirs frappent mon oreille; je m'approche du côté d'où les sons paraissaient venir. Que vois-je? une femme en longue robe de pélerine, un énorme chapelet à la main. Je

m'approche davantage de l'étrangère, et sans la provoquer trop indiscrètement, je tâchai de savoir comment elle se trouvait seule et si tard sur une grande route, et m'offris à lui rendre tous les services qui dépendraient de moi.

« Je viens, me répondit-elle dans un lan-« gage qui annonçait une personne bien éle-« vée, je viens de Beaucaire; je me rends à la « Sainte-Baume pour accomplir un vœu avant « de retourner en Pologne, ma patrie. C'est « l'excès seul de la fatigue qui m'a forcée de « m'asseoir. En entendant prononcer le nom « de l'infortuné maréchal, le meilleur ami de « l'époux que je regrette, je n'ai pas été maî-« tresse de ma douleur. » Alors, me remerciant de mes bons offices, elle me montra une lettre qui l'adressait à une dame de la ville, qui demeurait loin encore : j'offris de l'accompagner, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Elle fut reçue avec empressement par une dame âgée, chez laquelle tout respirait la dévotion : mon vêtement d'homme l'effaroucha, je m'éloignai bientôt.

J'avais prié l'étrangère de m'accorder quelques instans le lendemain, et nous étions convenues que je l'accompagnerais à quelque dis-

tance de la ville, sur la route de la Sainte-Baume, et que, pour ne pas exciter la curiosité, j'irais l'attendre à un petit quart de lieue de la ville. Je la quittai donc sans autre explication, et rentrai pour prendre quelques heures de repos. Mais, impossible : l'inquiétude de la mission que je m'étais imposée, les souvenirs qu'en vain je cherchais à éloigner, et dont chaque pensée était une douleur ou un regret ; la nouvelle rencontre que je venais de faire, et qui promettait d'ajouter une aventure bizarre de plus à tant de bizarres aventures, tout cela me tint éveillée dans une extrême agitation ; et, à peine le jour commençait à paraître, que j'étais sur la route de Digne.

Je ne tardai pas à voir arriver celle que j'attendais ; son énorme chapeau cachait ses traits ; un bâton aidait sa marche lente et pénible : la vie semblait s'affaisser sous ses pas. Lorsqu'en approchant, je vis encore ses pieds nus et meurtris, j'avoue que je murmurai hautement contre des vœux pareils.

« C'est un vœu d'expiation, » me dit l'étrangère, et son regard et son ton firent expirer le murmure sur mes lèvres. Nous marchâmes quelques instans en silence ; à un détour de la

route, nous trouvâmes un abri charmant, d'un bosquet de jeunes arbres plantés autour d'un tertre de gazon. « Arrêtons-nous ici, me dit-elle; « je veux encore une dernière fois ranimer mon « ame au souvenir d'un monde que je vais quit- « ter pour toujours ; je veux encore m'abreuver « des douces larmes d'amour que bientôt rem- « placeront le jeûne, la pénitence et la prière. « Encore, mon Dieu, encore quelques regards « vers les chimères du monde, et puis j'accepte « à jamais la solitude, les privations et l'oubli. »

Je la regardais, et sa beauté qui m'avait frappée dépassait en réalité mes premières impressions; je n'ai rien vu de plus céleste, rien vu de comparable. Elle me dit qu'elle se nommait Paula Raphaëli, qu'elle était née dans la capitale du Palatinat de la Russie Rouge, d'une famille qui avait brillé à la cour de Frédéric Auguste. Mariée, à peine sortie de l'enfance, à un Polonais qui suivit la fortune de Napoléon, Paula vint en France avec son mari, qui était officier des lanciers de la garde, devenus Français par droit de courage et de prodiges. Laissée à Paris par son mari, le séjour et les séductions de cette ville eurent de funestes suites pour son honneur et pour son repos.

Paula me donna rapidement tous les détails de sa faiblesse, ajoutant avec de nouveaux sanglots : « Celui que j'oubliais apprit mes « fautes au moment où il venait d'obtenir de « la main de Napoléon l'étoile du brave ; sur « sa croix, il jura de se venger : l'occasion « en vint bientôt. Après la campagne de France, « pendant que je tâchais à Marseille de déro- « ber à tous les yeux mon état de grossesse, « mon mari se trouvait en mission auprès du « maréchal Brune. Attirée par les cris d'une ré- « volte contre les soldats, j'entendis pronon- « cer le nom qui m'avait été cher ; je vis un « homme de la foule ameuter principalement « contre lui la rage sanguinaire des assaillans ; « j'entendis les pas féroces de ces cannibales, « poursuivant le brave qu'ils n'avaient osé com- « battre, mais qu'ils allaient accabler. Ma raison « s'égara à l'idée de ce danger ; à l'horreur de « ce spectacle, d'affreuses convulsions précipi- « tèrent la naissance de l'enfant que je portais « dans mon sein, et qui mourut en recevant la « vie. Je restai neuf mois dans un état complet « d'aliénation : quand mes esprits revinrent, je « ne retrouvai un peu de calme qu'en pronon- « çant un vœu de pénitence entre les mains du

« prêtre vénérable qui me sauva de mes pro-
« pres et aveugles fureurs. Je l'avoue, je n'ai
« pas assez de foi pour remplir sans peine
« le pénible devoir que je me suis imposé ; je
« crois à peine à la récompense qu'on me pro-
« met pour une autre vie, mais j'ai placé entre
« le retour et l'exécution d'un vœu imprudent
« la publicité d'une démarche extraordinaire.
« Il y a eu de la sincérité dans le désespoir
« qui m'arracha ce vœu imprudent, mais au
« fond de mon cœur, je sens que ce n'est
« guère que pour obéir au monde que je le
« remplirai... Ah! lorsque je vous ai entendue
« prononcer un nom qui me rappelle les beaux
« jours d'une brillante existence, je ne sais
« vous rendre ce qui se passait en moi ; je fus
« près de me jeter à vos pieds, de vous sup-
« plier de m'emmener, de me protéger... Mais
« la nuit a calmé ces coupables désirs ; ma
« destinée est irrévocable ; dans peu de jours
« je reviendrai ici. Tout est réglé pour mon
« départ, et un cercueil m'attend aux Carmé-
« lites... Le voyage est long et pénible : qui
« sait, peut-être n'arriverai-je pas? peut-être
« une mort prompte me préservera-t-elle de
« m'ensevelir vivante dans un tombeau ? »

La belle tête de Paula tomba sur son sein, et nous restâmes quelques instans en silence. Je n'osai hasarder de la détourner d'un vœu religieux qui lui a concilié la bienveillance des personnes pieuses et des prêtres dans les villes qu'elle avait parcourues; seulement je crus pouvoir me permettre quelques observations qui ne portaient que sur les inconvéniens de son isolement. Enfin, ayant gagné son entière confiance, j'eus l'heureuse adresse de lui faire sentir qu'une femme de son âge et de sa figure, courant les grands chemins, sous un habit de pélerine, n'est pas plus sûre d'être respectée que si elle s'y trouvait sous le costume le plus mondain; que les vœux de pénitence pouvaient se remplir en se rendant accompagnée ou en voiture à la Sainte-Baume. Elle consentit à prendre un guide au premier village, mais sans vouloir consentir à épargner à ses pieds le reste du chemin. Je la conduisis jusqu'à un village voisin, où deux paysannes, également prêtes au même pélerinage, devinrent à mes yeux des motifs d'entière sécurité et de séparation avec la voyageuse. Elle me pria de lui expédier de suite à Aix, chez Mme Dutertre, quelques objets.

« Mais il me semble, répondis-je, qu'il serait « mieux de charger cette dame elle-même de « cette mission.

« —Non, dit-elle, car il y a quelques uns de « ces objets, dont le zèle de cette bonne dame « pour mon salut me priverait, et dont je ne « veux me séparer; *son portrait,* quelques vo- « lumes choisis, une cassette avec des lettres, « vous adresserez le tout ici. Si la malheureuse « Paula vous inspire quelque amitié, gardez le « recueil renfermé dans l'étui qui porte son « portrait; vous y trouverez des anecdotes de « la cour de Jean Casimir, qui vous prouveront « que les loisirs de mes beaux jours furent « consacrés à de plus doux passe-temps que les « monotones exercices d'une vocation forcée, « qui vont terminer ma carrière, qu'une crimi- « nelle erreur a vouée à l'humiliation, qu'un « long repentir effacera, je l'espère. »

Que Paula était touchante! et que je fus affligée de combattre sa résolution! Je souffris avec un peu de malaise, je l'avoue, les exhortations des paysannes, compagnes et guides de Paula vers la Sainte-Baume. Oh! qu'il y avait loin de cette bigoterie ignorante et fanatique à la religion compatissante et ignorée de ma sœur

Thérèse, que j'aurais voulue pour consolatrice à la malheureuse Paula, humble et douce créature! ses reproches même étaient de la pitié, et ses exhortations pieuses des conseils pour la terre. Ces réflexions m'accablèrent par le contraste, et mes tristes regards suivirent Paula avec un déchirant regret. Je la voyais encore, et involontairement elle cherchait l'appui des bras de ses compagnes, quand ses pieds délicats heurtaient quelque caillou. Mon cœur se soulevait, et machinalement je tendis les bras vers la fugitive, en lui criant de loin : « Paula! Paula! Paula! revenez, revenez! l'a- « mitié aussi a des consolations!... » Hélas! ma voix se perdait dans les airs! L'éloignement emportait les traces de la pénitente ; et, triste, silencieuse, je repris le chemin de la ville, où je trouvai une lettre de Mme de La Valette, qui me fit hâter mon départ. Elle me disait que, « redoutant pour son mari l'effet d'une longue « détention, il fallait ne point lui communi- « quer ses premières instructions, mais sim- « plement savoir s'il se prêterait à une éva- « sion. »

Une demi-heure après avoir lu la lettre, j'étais sur la route du château d'If, où M. de

La Valette était détenu. Je ne revis pas sans émotion ce rocher que j'avais visité déjà, où j'avais éprouvé des émotions si diverses. J'allais le visiter en ce moment dans un bien noble but, compatir aux maux de la proscription, fille moi-même d'un proscrit. Dans la patrie de ma mère, occupée par les armées de la république, j'ai allégé le sort de plus d'un émigré poursuivi par les lois et le malheur, en faisant partager ma pitié à des vainqueurs généreux. Les victimes des bouleversemens politiques sont toujours dignes de ce sentiment, parce que l'opinion est la conscience de l'homme, et qu'elle doit être libre comme sa religion. Avec de semblables idées, qui ne me quitteront jamais, on juge de l'ardente activité de mon intérêt pour M. de La Valette. J'abordai le gardien du château, en lui disant que je venais voir la chapelle où fut si long-temps déposé le corps du général Kléber; mais cet homme me prévint qu'il fallait me tenir à l'écart, près de la chapelle, jusqu'à ce qu'on eût amené un prisonnier qu'il attendait.

« On attend un prisonnier! Peut-on savoir « qui?

« — Non..... Mais c'est encore pour la même

« cause que le marquis..... vous savez? celui qui « a tenté de bouleverser la restauration.....

« — Non, je ne sais rien ni de l'un ni de « l'autre, mon ami; mais je serais bien aise de « voir le prisonnier, si cela se peut sans vous « compromettre; » et aussitôt une petite générosité fit trouver la chose possible..... Le signal se fit entendre; des pas lourds résonnèrent sur l'escalier. « Voilà les gendarmes, me dit le geo- « lier, » et presque aussitôt j'aperçus un homme d'un âge dejà mûr, d'une figure noble et douce, que je reconnus pour l'avoir vu souvent chez le comte Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely. Son visage s'anima au moment où, le cortége faisant halte pour parler au geolier et constater l'écrou, il me découvrit portant la main à mon cœur en signe de compassion et d'intérêt. Son regard répondit au mien de manière à me faire frissonner... Il y avait cependant encore, dans ce coup d'œil, la délicatesse qui comprend et craint de compromettre.

Le cortége passa au fond du plateau : « C'est « là qu'on va le renfermer, me dit le gardien, « là, dans la grande chambre après celle du « marquis de La Valette : dame c'est la plus « belle; rien ne lui manquera que la liberté... »

Je suivis mon garde et vis la chapelle et autres lieux qu'on montre aux étrangers, ayant toujours les yeux fixés sur la plus belle chambre et au-dessous. Au retour de l'escorte, un des gendarmes, qui m'avait observée, m'aborda d'un air libre et me dit : « Allons, petite dame, ne « restez pas plus long-temps à ce triste château; « profitez de notre barque, elle est plus sûre « que celle qui vous a amenée, revenez à Mar- « seille sous bonne et sûre escorte. » Malgré ce ton presque ironique, je trouvai de la bonté dans la voix et les regards de ce *fonctionnaire armé*, et je crus y entrevoir un mystère obligeant, et ne pouvant d'ailleurs rester sans me rendre suspecte, j'acceptai le bras qui m'était offert pour descendre. A peine à moitié du vilain escalier, il m'avait déjà glissé dans la main un papier roulé, accompagné d'un regard qui m'eût fait lui sauter au cou, si ce terrible uniforme de gendarme n'eût été là comme un avertissement de prendre garde même à la pitié... Je répondis par un air de bonté qui témoignait seulement un contentement sensible. Quelle fut mon impatience pendant un long trajet, car la mer était houleuse et haute. J'étais malade à périr, mais mon ame me sou-

tenait; je combattis le mal qui ôte le plus l'énergie, en me disant : Mes amis ont besoin de moi. Tous les hommes de l'escorte furent polis... à leur manière; mais celui qui s'était fait mon cavalier protecteur me témoignait un intérêt qui me semblait, en dépit de ma prévention contre son habit, ne pouvoir naître que de celui qu'il me supposait pour le prisonnier. Je me berçai, comme malgré moi, des plus flatteuses espérances; je dis en secret à l'homme d'armes que je l'attendrais le lendemain sur le port.

« J'y serai en bourgeois, » me dit-il avec empressement. Aussitôt sur le rivage, je courus de la Canobière à la porte d'Aix, et en courant j'ouvris le billet. Voici ce qu'il portait : « Instruisez une famille plongée dans l'affliction, « du lieu où gémit le prisonnier; qu'on soit « tranquille sur son sort. » J'ai rempli ma mission, et je ne compte que sur la reconnaissance d'une famille consolée.

Le lendemain, à sept heures, j'étais au rendez-vous; j'y trouvai le gendarme; il me dit qu'il avait eu pitié du détenu dont il connaissait les parens, qu'il n'avait pu résister au besoin de le tranquilliser; mais qu'il n'eût jamais pu donner

en personne les avis dont le billet me chargeait. Je vis, par son discours, qu'il ne se doutait pas du motif qui m'avait conduite à cette terrible prison d'Etat, et malgré le mouvement généreux auquel il avait cédé, je ne crus pas devoir mettre sa sensibilité à une épreuve trop contraire à ses cruels devoirs... J'appris, dans une causerie que je tâchai de ne pas rendre trop significative, que l'insurrection dont Lyon fut le théâtre au mois de juin avait été pressentie dès l'arrestation du général Mouton-Duvernet; qu'on surveillait bien des *gens imprudens* qui ne se croyaient pas *éclairés* de si près.

A peine avais-je quitté ce gendarme, après des remercîmens bien sincères, que j'écrivis deux lignes à madame de La Valette, ainsi qu'au bon Sabatier, ne pouvant douter qu'ils ne fussent de ceux dont la lanterne sourde de la police *éclairait* tous les pas. Mes avis parvinrent, mais les choses étaient trop avancées; et, sans aucun projet criminel, madame de La Valette fut compromise et eut à subir, comme je le dirai plus tard, les cruels dangers d'un jugement.

Malgré l'idée que je m'exposais aussi à la surveillance, je songeai à retourner au château

d'If, et, le lendemain de grand matin, j'étais encore dans une barque. J'arrivai au moment où M. de La Valette profitait de la liberté qu'il avait de prendre l'air une demi-heure par jour. J'entrevis le prisonnier de la veille, et un imperceptible signe le rassura sur le sort de son billet. Oh! combien je me sentis orgueilleuse de moi-même sur cette triste plate-forme, où les regards de deux prisonniers cherchaient les miens! les uns pour y lire la confirmation d'un service rendu, ceux de l'autre pour y trouver la résolution courageuse prête à le servir également dans ses périls.

Une nouvelle libéralité me rendit le geolier si favorable, que je trouvai presque de l'excès dans sa facilité à me laisser errer librement. Avant de m'avancer vers M. de La Valette, je regardai bien minutieusement autour de moi, pour observer si, dans cette facilité, il n'y avait pas un peu d'espionnage plus habile; mais ma craintive prudence n'était pas méritée. Le Hackinctertof de cette prison d'État était descendu et faisait sa ronde aux autres chambres, j'approchai rapidement vers le bas-côté où se promenait l'époux de mon amie; il laissa glisser une lettre, que je retins heureu-

sement au moment où un coup de vent allait l'emporter dans la mer. Je serrai vite ce précieux billet, car j'entendis revenir le cerbère du lieu. « Ah ! ah ! me dit-il, vous faites la causette avec « les prisonniers ; savez-vous que c'est défendu « çà ? »

« — Il serait un peu difficile de causer de si « haut, » répondis-je, en ajoutant un nouvel argument et plus positif à mon excuse. Cet homme sourit à me faire tressaillir, et je craignis bien d'avoir manqué le but du don en le faisant trop généreux. J'en fus si tourmentée, que je me hâtai presque de fuir du fatal rocher.

Je dois ici faire un aveu : j'éprouve tant d'horreur au nom d'une prison, que je tombai dans des réflexions assez égoïstes sur ma dangereuse manie de me jeter pour les autres dans des menées politiques... Mais comment reculer, quand on espère consoler ou sauver ceux qu'on estime ? Monsieur de La Valette me priait de bien dire à sa femme que tout espoir d'évasion était inutile, et que toute tentative serait une charge de plus contre lui ; qu'elle ne devait rien entreprendre, qu'il l'exigeait ; parce que la crainte des périls où elle pourrait s'exposer, serait pour lui un tourment mille fois plus

affreux que la captivité ; « et, ajoutait-il, la « mienne est très supportable. Laissez-moi su- « bir ici mon jugement ; une fois libre, nous « quitterons la France pour aller demander « asile et repos aux terres de l'hospitalière « Amérique. » Hélas ! il y trouva, ainsi que sa courageuse compagne, le repos..... de la mort !

Munie de cette lettre, et persuadée que je ne pouvais trop me hâter, je résolus de me remettre en route le soir même pour Aix ; mais avant je me présentai à l'adresse que m'avait donnée la pauvre Paula, pour réclamer la cassette et les livres désignés dans sa lettre. Je ne fus pas médiocrement surprise de trouver dans la dépositaire des effets de la belle Polonaise, l'amie des deux aimables voyageuses avec qui j'avais fait route lors de mon premier voyage à Marseille : elle ne me reconnut point ; mais lorsque je lui eus rappelé la part qu'elle avait prise aux peines du *jeune forçat* [1], ce ne furent que transports de joie ; je n'en connais pas de plus vive que celle qu'on éprouve à retrouver d'une manière inattendue des per-

[1] Tome III, chapitre LXVIII des Mémoires.

sonnes avec lesquelles notre cœur a eu de certaines sympathies.

Mme Devram me donna des détails pleins d'intérêt sur Paula, détails que sa modestie n'avait pas voulu me confier. Cette Polonaise avait donné des preuves de dévouement à la cause de l'Empereur, au moment où les projets de Murat forcèrent le général Brune au refus un peu dur d'une escorte; Mme Devram ajouta qu'elle s'était vraiment opposée au vœu déraisonnable de Paula, vœu qui lui fut conseillé par une vieille hypocrite, et que, dit Mme Devram, je soupçonne fort d'être cause du triste événement, en prévenant le mari de la Polonaise de l'arrivée du séducteur de sa femme.

« J'ai, me disait Mme Devram, une somme « très considérable en dépôt; elle m'a dit d'en « faire des distributions, d'en envoyer une « grande partie à une dame Dutertre à Aix; « mais je n'en ferai rien : Paula terminera bien- « tôt son pélerinage; alors si sa tête n'est pas « remise, il n'y a plus d'espoir.

« — Comment! serait-elle privée de sa rai- « son?

« — Vous le demandez! mon Dieu! ne faut-il

« pas qu'une femme soit plus que folle pour en-
« treprendre pieds nus un voyage de vingt ou
« trente lieues pour aller passer des nuits à
« brûler des cierges à une sainte au milieu d'un
« pays désert, comme si Dieu n'était pas par-
« tout? Ma chère, je suis religieuse, mais je ne
« suis pas pour les démonstrations extérieures.
« Paula est d'un caractère faible, que d'adroits
« hypocrites ont exploitée, mais j'espère la re-
« voir; Paula a failli, mais elle est digne de
« pitié et d'intérêt.

« — Ah! Madame, votre cœur comprend
« bien le malheur. »

Mme Devram me remit alors un charmant souvenir; c'était un manuscrit de la main de Paula, contenant plusieurs fragmens de contes polonais. Je n'en transcrirai qu'un; il portait en marge des notes curieuses et quelques vers qui respirent l'expression d'une ame noble et élevée, et d'un esprit cultivé. Mme Devram se demandait comment un esprit si distingué avait pu écouter la voix de l'ignorance et de la superstition.

« Paula a dû être bien malheureuse, puis-
« qu'elle en est venue à regarder ce pélerinage
« comme une consolation; cependant, Madame,

« je puis vous l'attester, rien ne console du « désespoir comme une résolution extraordi- « naire. »

Il me fallut beaucoup de peine pour décider Mme Devram à me permettre de partir la nuit; je ne l'obtins qu'en lui disant qu'il y allait du repos d'une amie bien malheureuse, sans toutefois nommer Mme de La Valette.

A huit heures Mme Devram me conduisit avec son beau-frère à la porte d'Aix, et je repris la route de Lyon, n'ayant laissé en passant qu'un mot à l'adresse de Mme Dutertre, pour être remise à notre pélerine de la Sainte-Baume, et où je lui disais que Mme Devram était restée dépositaire de tout, excepté du charmant recueil qu'elle m'avait remis, et que je conservais comme un précieux souvenir.

A Avignon, le courrier prit un voyageur dont l'esprit singulier me frappa bientôt; ce personnage se mit à raconter une foule d'anecdotes qu'il paraissait avoir puisées à bonne source sur la cour de Napoléon et de Louis XVIII; il parlait avec une égale liberté de l'une et de l'autre, et jouait d'une manière fort originale avec les renommées et les grandeurs. La con-

versation une fois engagée sur ce ton, notre jeune compagnon se mit à s'écrier, après une foule d'autres propos : « Tenez, voici entr'autres un trait de ce pauvre tyran, lequel trait prouve que celui qui imposait assez durement ses volontés aux monarques et aux nations était au fond aussi bonhomme, dans l'intérieur, qu'un simple particulier. Quelques jours avant que Joséphine quittât les Tuileries pour la Malmaison, tout dormait dans le palais ; mais le repos n'avait pas dû gagner la couche déjà veuve de l'aimable et un peu vaine Joséphine. Elle se laissait aller, dans son appartement, à cette causerie pleine d'abandon et de confiance qui, sans rien ôter à la dignité d'une souveraine, élève dans le secret d'une alcove la plus humble de ses femmes jusqu'au rang d'une amie. La question du divorce était sur le tapis ; Joséphine expliquait quelques secrètes particularités de la grande question, et madame R... donnait un timide avis... « Ah ! disait l'impéra-« trice, ce que je crains surtout, c'est l'oubli, « un oubli absolu. Une femme jeune et belle le « captivera, si à ses charmes elle unit quelque « esprit, alors loin de lui je n'aurai même pas « la consolation de me savoir regrettée, et je ne

« trouverai dans le faste des stériles honneurs « dont on m'entourera que des entraves aux « paisibles jouissances d'une obscure fortune. » Madame R... savait qu'on pouvait beaucoup oser avec Joséphine, lorsqu'on avait comme elle son entière confiance, et elle hasarda de lui dire : « Mais Madame parle de l'Empereur « comme si elle en était éprise, et... » Joséphine, levant un regard plein de douceur, lui dit : « Vous pensez donc que je n'aime pas Napo- « léon? bien des gens partagent votre erreur... « Détrompez-vous, et croyez qu'il entre dans « ma douleur sur ce divorce toutes les amertu- « mes de la rivalité plus encore que l'orgueil « blessé de la souveraine... Oui, j'aime Napo- « léon; s'il se détachait entièrement de moi, je « le regretterais avec désespoir. Jeune, il me « donna son nom; déjà couvert de tant de « gloire, n'était-ce donc que pour m'en faire « descendre qu'il m'a élevée sur le premier « trône du monde?...

« — Eh bien! cette injustice ne révolte et « n'indigne pas Madame?

« — Elle me désespère. Si le cœur qu'il re- « cherche allait ne pas comprendre le sien qui « est si sensible, si tendre et si bon? Vous avez

« l'air d'en douter, disait Joséphine à madame « R..., qui faisait une mine d'incrédulité à « l'éloge de la bonté impériale, vous avez tort, « car Napoléon est d'une nature compatissante « et douce; si quelque brusquerie lui échappe, « bientôt il se rapproche du cœur qu'il a blessé, « avec un génie plein de bonté qui semble égal « chez lui à celui du gouvernement et de la « gloire. Vous vous rappelez le jour de cette « vivacité à laquelle vous faisiez tout à l'heure « allusion; eh bien! il vint dans mon cabinet « au moment où je m'y attendais le moins, me « parla d'Eugène comme si nous n'eussions pas « eu le plus léger différend, le nomma son fils, « me dit : *Je vous aime en lui et lui en vous;* « sachant ainsi émouvoir mon orgueil mater- « nel jusqu'à l'enthousiasme. Je voulus me jeter « aux pieds de celui qui savait consoler si no- « blement; il me reçut sur son cœur. Puissions- « nous, lui dis-je, mon Eugène et moi, être « toujours dignes de vous... » Ici un léger bruit se fit entendre sur l'escalier intérieur de l'alcove, et causa une vive émotion à l'Impératrice, en glaçant de frayeur son humble confidente... Après un moment de silence et les yeux fixés sur l'alcove, Joséphine dit en soupirant : « Ce

« n'est qu'une illusion, déjà j'embrassais une « douce chimère; elles naissent facilement dans « les cœurs qui aiment et souffrent. » Puis elle ajouta avec amertume : « Depuis long-temps « cet escalier n'est plus la route du bonheur « pour Napoléon... » En ce moment une voix tonnante prononça le nom de l'Impératrice, et Napoléon se trouva tout à coup en face de Joséphine. L'Empereur dit gaiement à Joséphine : « Il y a long-temps que je vous écoute; Molière « aussi consultait sa servante. »...Joséphine, qui redoutait une humiliation pour sa confidente, dit avec empressement :... « Hélas! je ne fais « point de pièces de théâtre, et mon plus beau « rôle est joué. » Un regard de l'Empereur fit reculer madame R..., qui m'avoua qu'elle se sauva d'abord en courant jusqu'à la dernière antichambre; mais bientôt elle revint doucement se placer dans un dégagement intérieur, d'où elle pouvait entendre et où en effet elle entendit des paroles qui promettaient à Joséphine la certitude d'un attachement et d'une confiance éternels. Un assez long silence succéda à cette scène muette, l'Empereur le rompit le premier. « Vous êtes donc bien sûre de cette femme, « pour l'admettre dans une confidence si intime?

« — Oui, et à dire vrai, l'affliction raisonne « peu ce qui soulage; mon cœur est si triste, « que je n'ai pas la force de me priver du plaisir « de parler de mes peines.

« — J'écoutais, j'ai tout entendu, je vous sais « gré de tout; mais je n'aime pas que vous vous « livriez à ces sortes d'épanchemens... Croyez-« moi, au rang où vous et moi sommes élevés, « il est possible peut-être de rencontrer un « ami; mais il est prudent de ne voir que des « valets de louage dans la plupart des gens « qui sont bien plus du service de notre fortune « que de notre personne. Si votre cœur a besoin « de s'ouvrir, n'avez-vous pas un fils?... Le « meilleur, le plus digne!...

« — Vous avez raison, dit Joséphine, et vos « observations me sont encore des témoignages « de votre attachement.

« — Joséphine, cet attachement ne cessera « jamais.

« — Je ne serai donc jamais malheureuse! » répondit l'impératrice avec ce ton doux et pénétrant dont elle savait le pouvoir..... Ici Mme R*** perdit le fil de la conversation; puis elle entendit l'Empereur répéter d'une voix presque caressante : « Restez, restez toujours

« assez près de moi pour que la distance ne « devienne jamais une impossibilité pour le « bonheur de vous voir. » Mme R*** n'entendit plus que des mots sans suite sur Jérôme et Pauline. Revenue près de Joséphine quand l'Empereur fut parti, Mme R*** tâcha de reprendre la causerie interrompue ; mais impossible. Le tête-à-tête impérial avait ranimé des espérances. Joséphine n'était plus une femme qui souffre, mais une reine replacée sur son trône, et je m'acquittai silencieusement de mon devoir.

« Oh ! ajoutait le conteur, il faut en conve- « nir, c'était un drôle de corps que notre Em- « pereur ; cependant je l'aimais assez.

« — Et moi je l'aime beaucoup, répondit « notre courrier.

« — Et vous le dites ?

« — Pourquoi pas donc? Est-ce que ça se « commande?

« — Comme vous dites, cela ne se commande « pas, » reprit notre conteur. Je l'observais ; le soupçon me disait tout bas : « C'est un agent « provocateur ; » mais sa figure riante, ouverte, et même l'élégance de ses manières, faisaient aussitôt taire cette accusation. Je fus plus convaincue encore de mon injuste prévention,

lorsqu'à un relais un militaire en demi-solde vint parler à notre voyageur, et lorsqu'au nom du général Mouton je le vis pâlir; je m'approchai en lui demandant s'il y avait quelques nouvelles craintes à concevoir pour le général.

« Tout est fini, me répondit-il d'une voix « altérée, le pourvoi est rejeté. »

Cet homme bon et sensible était un ami de Mouton-Duvernet. Il ne reprit point avec nous la voiture. Je le revis deux mois après à Bruxelles : il me dit alors qu'il me connaissait depuis long-temps, qu'il avait été à Marseille à peu près dans le même but que moi, et qu'il avait cherché, dans le courrier, à tenter ma prudence. Je l'ai revu dans l'un de mes voyages à Londres; je l'ai revu encore en Espagne, et toujours pour quelque preuve de zèle, de dévouement à de glorieux souvenirs.

Cet homme spirituel et bon a appris que je griffonnais mes souvenirs. Il m'a écrit à ce sujet, et m'a priée de ne le point nommer dans ces Mémoires. Voici à ce sujet sa prière :

« J'appartiens à une famille qui regarde-« rait comme une calamité en 1826 ce qui au « commencement de 1815 faisait encore son

« orgueil et son espoir. Laissons-les comme ils « sont. Contentons-nous de rester fidèles au « souvenir et au malheur. »

Je ne le désignerai donc que sous le nom de Fez.....

Le reste de la route jusqu'à Lyon se passa en cruelles réflexions sur la nouvelle qu'on venait de nous donner. Le courrier qui avait connu le général Mouton lorsqu'il commandait à Lyon, et qui ne tarissait pas en éloges, en arrivant dans la cour de la poste, me dit vivement : « Prenez-garde, car il y a de l'extraor- « dinaire : voilà un régiment de mouchards. » Je vis en effet beaucoup d'hommes qui rôdaient autour des voyageurs qui arrivaient et partaient. Ils se séparaient et se réunissaient en groupe. Notre voiture en fut bientôt entourée. Je vis un de ces hommes me désigner à son acolyte. Je sautai légèrement hors de la malle.

« Vos passeports ?

« — Ce n'est pas ici, je pense, qu'on les mon- « tre. Je loge aux Célestins ; vous voudrez bien « vous donner la peine de les y venir cher- « cher, si toutefois vous en avez le droit. » Il faut bien que l'air résolu en impose aux gens qui font un vilain métier ; car cet homme se tut et

se retira. Je me fis conduire à l'hôtel, et envoyai de suite chez Mme de La Valette. Une heure après j'étais chez elle.

Je réserve les détails de notre entrevue au chapitre suivant.

CHAPITRE CLXXII.

Madame de La Valette. — Sédition de 1816. — L'ami du baron Larrey. — Retour à Bruxelles. — Tournée officieuse. — Vision. — Affligeantes nouvelles. — Mort du duc de Kent. — M. de La Tour-du-Pin, ambassadeur de France près le roi des Pays-Bas. — Le compatriote de Lemot.

Je ne dois pas entrer dans les détails politiques de la conspiration de Lyon, qui éclata au mois de juin 1816. Je me bornerai aux remarques que je pus faire, ainsi que Mme de La Valette que je voyais assidûment, sur l'intérêt général qu'inspirait aux gens les plus honnêtes une insurrection qu'on pourrait appeler celle de la pitié, mais d'une pitié électrique. Le mouvement de Lyon tenait uniquement aux sentimens d'intérêt qu'inspirait le jugement du général Duvernet. Mme de La Valette était courageuse, spirituelle et décidée. Elle

prit son parti sur la résignation de son mari. Mais quand je tâchais de lui faire entendre qu'elle risquait son repos pour une impossibilité, elle me répondait : « Il n'est rien dont « on ne vienne à bout avec de l'or et surtout « avec une volonté. »

Il y avait quelques jours que je me préparais à partir. Je ne voulais pas m'attacher à des projets qui dépassaient l'amitié. Mme de La Valette était une femme fort extraordinaire; souvent, en l'engageant à être prudente, à ne pas hasarder des démarches ni entretenir des relations qui pourraient élever des charges contre elle, elle ne faisait que prendre plus de résolution à les affronter : on eût dit qu'elle se plaisait surtout à défier la fortune.

Mme de La Valette voyait beaucoup de monde; nous étions au 28 mai, et ce jour-là il y avait eu chez elle une réunion plus nombreuse qu'à l'ordinaire. On m'apporta une lettre; elle était de Sabatier. Comme il n'y pouvait avoir indiscrétion, je le nommai, et une des personnes présentes me dit : « Savez-vous s'il est parent « du célèbre Sabatier, chirurgien des Invalides, « qui forma notre brave Larrey? » Je lui dis ce que je savais, et sans décider la question de la

parenté des Sabatier. Ce commencement de conversation nous amena à parler beaucoup de l'intrépide baron Larrey.

J'ai dit déjà que M. le baron Larrey était la providence de nos militaires blessés : il en était aussi le défenseur. Voici encore un trait qui me fut alors rappelé, et que je me fais un devoir de ne pas omettre. Après les batailles de Bautzen, nos jeunes conscrits blessés, qui avaient fait leur apprentissage sur un si terrible champ de bataille, avaient été accusés d'une lâche et volontaire mutilation : Larrey indigné (et qui mieux que lui pouvait attester un courage dont il avait vu les preuves jusque sous la mitraille ennemie?), Larrey rassembla tous les chirurgiens supérieurs, et démontra la glorieuse légalité des blessures. Napoléon, en lisant le rapport du jour, rendit justice au courage calomnié, et surtout à l'homme généreux qui à toutes ses autres vertus joignait encore le courage de dire la vérité.

« Ah! Monsieur, dis-je au compatriote du « baron Larrey, l'humanité et la gloire lui doi- « vent des autels! J'ai parcouru presque tous les « pays où nos armées ont passé, et dans pres-

« que tous retentit ce nom du chirurgien en « chef, ce nom pacifique et immortel. En Ita- « lie, à Venise surtout, on n'en parle encore « qu'avec attendrissement. Dans le Frioul, ses « prodiges furent encore plus admirés. Mais « le beau trait de cette vie d'héroïsme et de « bienfaits, c'est celui que le maréchal Ney me « raconta plusieurs fois : à la bataille d'Abou- « kir, où Larrey donna, ainsi que le général en « chef, ses chevaux pour le transport des bles- « sés, c'est là qu'il opéra le général Fugières, « sous le canon, et que Bonaparte lui remit « l'épée que Fugières lui avait offerte, en ajou- « tant au don des mots que l'avenir a rendus « prophétiques [1]. »

Je parlais avec beaucoup de feu dans cette réunion d'amis dévoués à la même cause. J'y produisis l'effet que souvent j'avais produit avant la fatale catastrophe de 1815 : c'est de me faire croire profondément initiée aux secrets politiques, tandis que mon cœur et mon singulier caractère furent uniquement cause de ce que j'en appris pour ainsi dire par accident. La personne qui m'avait particulière-

[1] « Général, un jour peut-être vous envierez mon sort. »

ment adressé la parole au sujet du baron Larrey était un riche propriétaire des Hautes-Pyrénées, près de Bagnières. Il était parent par alliance d'un des Girondins condamnés par les comités révolutionnaires, et que le célèbre Laréveillière-Lepeaux accompagnait, dans un sublime dévouement, jusqu'aux pieds de l'échafaud. On parla et on s'inquiéta beaucoup dans cette soirée du sort du général Mouton. Je crus deviner un projet de le soustraire à sa sentence, et j'avoue que je m'y serais dévouée s'il n'eût fallu que ranimer des souvenirs, stimuler un zèle courageux, pour arracher un brave militaire à la mort; mais je crus démêler d'autres intérêts, d'autres vues, et le soir même je prévins Mme de La Valette de mes appréhensions et de ma ferme résolution de partir.

« Je serais fâchée, me dit Mme de La Valette, « de vous retenir, d'autant plus qu'en partant « vous pourrez me rendre des services qui « n'ont rien de contraire aux règles de conduite « que vous vous êtes imposées; vous ne refuse- « rez pas de remettre plusieurs lettres que je ne « veux pas envoyer par la poste, et que je ne « peux confier qu'à votre sûre amitié. » Je me

chargeai de toutes; toutes étaient confiées ouvertes, et non seulement je n'en lus aucune, mais, aussitôt remises, j'oubliai l'adresse. Ces lettres me firent faire de singuliers détours, et il fallut ma grande habitude de courir en voiture, à cheval, en diligence et en poste, sur les grands chemins, pour ne pas prendre en ennui mes courses de Paris, d'où il me fallut aller en premier au Bourget, à Verte-Feuille, à Soissons, à Laon, à Avesnes, d'où enfin je me rendis à Mons, et de là à Bruxelles.

J'arrivai dans cette dernière ville le 18 juillet, malade de corps et d'esprit, et presque folle de l'accumulation de tant de souvenirs, et, malgré mon caractère résolu, dans un accablement mortel; je me mis au lit dans cette disposition d'esprit où *Macbeth* dit que *l'homme le plus fort est à charge à lui-même*. Je restai sans fermer l'œil jusqu'à près de deux heures; enfin, endormie de fatigue et de souffrance, j'avais pleuré, prié, en pensant à ma bonne sœur Thérèse et aux peines que Léopold aurait éprouvées à la lecture de ma lettre, qui lui avait appris ma présence près de lui et mon départ sans le voir. Je ne puis attribuer qu'à ce cahos d'agitations le rêve terrible qui précéda mon réveil... Je me crus

au bras de Léopold, dans un souterrain à peine éclairé par quelques lampes. Une réunion nombreuse d'hommes vêtus bizarrement l'encombrait; ils parlaient entre eux; Léopold me serre vivement dans ses bras, puis me repousse loin de lui; le groupe d'hommes se sépare, et au milieu paraît un piquet militaire; je veux m'élancer au devant de Léopold, je ne puis... Mes cheveux se hérissent, ma langue glacée me refuse un son; une détonation me fait tomber et me réveille; ma lampe de nuit était éteinte, et je n'eus ni la force ni le courage de me lever pour la ranimer; j'aurais craint de heurter un cadavre... A ce moment, l'horloge de Saint-Gudule sonna cinq heures... Ah! me dis-je, étouffant de sanglots, le jour est si peu avancé, ce n'est qu'un rève... Oui, Dieu de miséricorde, faites que ce ne soit qu'un rêve et non un épouvantable pressentiment... Cinq heures... Oh! non, non... J'étais réellement éveillée, le jour commençait à poindre à travers les volets et les doubles rideaux; tout à coup il passa comme un nuage devant mes yeux, et il me sembla entendre une voix, une voix chérie, bien connue, murmurer 7 heures, 7 décembre... Je jetai, non pas un cri d'effroi,

mais une plaintive prière; mon égarement fut tel, que je tendis les bras, que j'invoquai une ombre adorée, une ombre illustre...

Je n'ai eu que bien rarement le soulagement de perdre connaissance dans une grande douleur, mais j'éprouvai un anéantissement si total après cette terrible émotion, que lorsqu'à huit heures la servante m'apporta le déjeûner, elle recula d'épouvante, en jetant les yeux sur mon visage pâle et altéré, et m'en demanda la cause. Il me fut impossible de lui répondre autrement que par des larmes. Cette fille était bonne, les Français étaient très aimés en Belgique, surtout à Bruxelles; je passais pour une veuve de militaire, mort à Waterloo; cette fille se mit près de mon lit, me prodigua tous les soins d'un intérêt touchant. La pauvre Marianne ne pouvait prévoir qu'elle manquerait le but, en me donnant des nouvelles arrivées de France, qu'elle supposait être ma patrie, et elle me remit une lettre qui m'apprenait l'arrestation de mon imprudente amie madame de La Valette [1].

[1] On ne doit pas, je le répète ici de nouveau, la confondre avec la courageuse épouse dont le nom est inscrit sur une des plus touchantes pages de l'histoire contemporaine. Mon

La lettre était du compatriote du baron Larrey; il me mandait d'être sans aucune inquiétude, qu'il était sûr de la non-participation de son amie à l'insurrection, et que je pouvais compter sur une prochaine lettre qui m'annoncerait la mise en liberté. En effet, quinze jours après, une seconde lettre de la même personne en renfermait une de madame de La Valette elle-même, où elle m'annonçait son acquittement et sa résolution de partir pour l'Amérique.

« Je vous trouverai à Bruxelles avec mon « mari et mes enfans; nous nous exilons tous, « m'écrivit-elle; hélas! que n'avons-nous pu y « conduire l'infortuné Duvernet; vous savez, « sans doute, que le conseil de guerre le con- « damna à mort, que le conseil de révision a « confirmé la sentence et qu'elle a eu sa terrible « exécution le 19 juillet, *à cinq heures du* « *matin*... Mouton-Duvernet est mort avec le « courageux sang-froid du champ de bataille, « et la fermeté énergique qui brilla dans son

amie était épouse de M. le marquis de La Valette, ancien receveur général des Basses-Alpes.

« discours à la tribune nationale, et qui fut « cause de sa condamnation. Mon amie, venez « avec nous, nous voguerons en famille vers « les libres rivages du Nouveau-Monde; votre « cœur y trouvera des souvenirs et votre esprit « des inspirations sous le toit hospitalier des « proscrits. Dans quinze jours nous vous em- « brasserons à Bruxelles. »

J'avais lu machinalement la fin de cette lettre, car le récit de la mort de Duvernet m'avait absorbée. J'étais seule, assise au secrétaire. Je ne rougis pas d'avouer que cette singulière coïncidence d'une catastrophe avec un rêve encore présent me causa une sorte de terreur qui me fit fermer les yeux et rester immobile, comme si j'eusse craint de voir autour de moi... Heureusement qu'on vint, en portant les lumières, me rendre à moi-même... Je passai plusieurs jours sans sortir; je n'avais encore donné à aucune de mes connaissances avis de mon arrivée à Bruxelles; j'avais même poussé cette négligence à ne pas m'informer du duc de Kent: j'eus la douleur d'apprendre qu'il était alité et fort dangereusement malade. Ce chagrin me fit sortir de mon apathique léthargie.

L'idée qu'une mort prématurée allait frapper cet homme si bon, si bienveillant et si aimable, me causa une agitation nouvelle qui sauva peut-être ma vie et ma raison, en me rendant le bienfait des larmes. Si la femme célèbre qui a peint d'une manière si touchante les souffrances de l'infortunée Lavalière; si madame de Genlis a raison en disant : *que toutes les larmes viennent du cœur, et que pleurer c'est aimer,* j'aimais le prince anglais; car sa mort m'a fait verser des pleurs, et, je puis l'assurer, sans que mon intérêt y entrât pour la moindre chose. Hélas! les belles qualités de l'ame sont si rares, que les voir enlevées à la terre, dans la personne de ceux qui les possèdent, peut causer des regrets plus désintéressés et plus purs que les regrets de l'amour. Mon plus pénible sentiment, pendant la cruelle maladie du duc de Kent, était qu'il ignorât la part que mon cœur prenait à ses souffrances. Hélas! de bien vives inquiétudes vinrent y donner le change; mais il me faut un moment revenir sur mes pas.

Dans mes nombreuses tournées en France, j'avais eu le bonheur d'être utile à une honnête famille d'Amiens, où M. de La Tour-du-Pin

était alors préfet. Cette famille, restée très royaliste, avait éprouvé je ne sais quelle difficulté avec un employé subalterne. Bien qu'il ne fût pas encore question alors de la cause des Bourbons, ces bonnes gens se figurèrent que le préfet, fils d'un noble père dont la tête tomba sous la hache révolutionnaire [1], et proscrit lui-même, ne sévirait pas contre d'anciens serviteurs de Louis XVI; mais l'employé eut le dessus, et il assura que M. de La Tour-du-Pin était trop zélé serviteur de Napoléon pour manquer à un devoir de dévouement; et soit que le préfet fût ou même ne fût nullement instruit de la vérité, les pauvres braves gens en furent pour le regret d'avoir compté sur sa protection. L'employé avait répété qu'il n'y avait pas en France un préfet plus zélé pour l'Empereur que M. de La Tour-du-Pin, et je trouverais cela naturel et honorable, car cela était de la reconnaissance pour l'homme qui lui avait rendu une patrie. J'éprouvai je ne sais quelle satisfac-

[1] M. de La Tour-du-Pin père, qui parut le 14 octobre comme témoin dans le procès de la reine qu'il salua avec respect, et qui fut condamné et exécuté le même jour, peu après.

tion quand je sus que M. de La Tour-du-Pin était nommé ministre de France près le roi des Pays-Bas. Le moment où il arriva à Bruxelles était bien critique pour quelques Français proscrits. « Toutes ces infortunes trouveront, « me disai-je, auprès de lui aide et protection. « Il est une pitié que dans tous les partis les « nobles cœurs peuvent ressentir ; et la com- « passion peut toujours s'accorder avec les de- « voirs. »

J'étais donc fort contente de l'arrivée de M. de La Tour-du-Pin, et avec ma malheureuse irréflexion me voilà écrivant, implorant, recommandant auprès du nouvel ambassadeur. Il me semblait que j'allais être utile à tous mes compatriotes. Ces belles espérances s'évanouirent bientôt, et peut-être fut-il heureux pour moi de rencontrer un ami dont la prudence calma mon empressement en m'assurant, sur des témoignages irrécusables, « que M. de La « Tour-du-Pin paraissait tellement pénétré du « besoin de constater son dévouement au nou- « vel ordre de choses en France, que nos exi- « lés quels qu'ils fussent ne devaient compter « que sur eux-mêmes.

« — Vous croyez?

« — J'en suis trop certain.

« — Ah ! mon Dieu ! je ne pourrai donc rien « pour mes amis ! » fut la pensée qui vint m'accabler.

J'avais cédé le logement où j'étais descendue lors de ma première arrivée de Paris, à deux officiers dont l'un était parent de Lemot qui avait fait mon portrait [1]. Il m'en avait parlé, et son amitié avec un homme dont j'avais été l'amie m'inspira un intérêt d'autant plus sincère que l'objet en était plus à plaindre. Ce militaire, jeune encore, laissait en France une femme qu'il adorait trop pour lui faire partager son exil, et il n'avait pas assez de force d'ame pour se consoler de son absence. Cet officier allait partir pour Anvers avec un compatriote. Je les avais vus un moment la veille. Je ne rendrai jamais l'effroi dont nous fûmes saisis, en trouvant, au lieu des personnes que nous allâmes visiter ensemble, ce billet :

« Nous serons embarqués quand vous rece- « vrez cet avis. Nous sommes bien aises de ne

[1] Le célèbre artiste dont j'ai déjà parlé, auteur de la Cléopâtre que j'ai donnée dans le temps à M. de Talleyrand.

« vous avoir jamais instruite du véritable mo-
« tif de notre séjour à Bruxelles. Recevez nos
« remercîmens du reste de vos soins obligeans.

« FERDINAND D***. »

« Ah! dis-je, ils sont arrêtés, et ce billet est « une sauvegarde imaginée contre le soupçon « de complicité dans quelque conspiration ima- « ginaire. » M. *** me calma de son mieux; mais on nous observait déjà. Je le priai de me quitter. « Ne nous attirons pas les honneurs de la « persécution, me dit-il; promettez-moi d'être « prudente. » Il avait fait venir son cabriolet à la porte, et me força de me laisser reconduire à mon hôtel : ce que je fis. Mais je lui promis aussi d'être fort tranquille, fort circonspecte, de dîner dans ma chambre, de ne pas sortir. Cela eût été sage, raisonnable; je n'en fis rien, et l'on verra dans le chapitre suivant les nouveaux et fâcheux effets de mon malheureux caractère.

CHAPITRE CLXXIII.

La table d'hôte. — L'étranger mystérieux. — Dispute militaire avec des Anglais. — Détails sur Napoléon. — Surprise nouvelle de Paula.

En rentrant à l'hôtel, j'avais trouvé tout le monde dans la cour, rassemblé autour d'une diligence. Je m'approchai aussi pour voir descendre les voyageurs : il y avait plusieurs Anglais. La douleur que j'avais éprouvée de la mort récente de l'aimable frère du roi d'Angleterre adoucissait beaucoup ma prévention et, il faut le dire, ma haine contre les vainqueurs de Waterloo. Aussi, quoiqu'il y eût réellement de ces caricatures britanniques qui, malgré leur gravité, provoquent un rire difficile à réprimer, je m'abstins de l'hilarité générale. Là, parmi ces voyageurs, il se trouvait, avec deux ou trois autres personnes, un vieil-

lard du plus vénérable aspect. Les cheveux blancs font sur moi un subit et inévitable effet. L'étranger m'observait avec une curiosité bienveillante : il s'était approché de moi, et cherchait à entamer la conversation. Comme j'étais sous mon vêtement d'homme, il me donna le titre de Monsieur. Je le remerciai du respect qu'il portait à mon travestissement. « Mais, lui « dis-je, ayant droit de le porter, et nul motif « pour me cacher, je vous prie de m'appeler « Madame.

« — En vérité, malgré la douceur de votre « organe, je ne vous ai point prise pour une « dame ; d'ailleurs je vous ai vue toucher à des « pistolets.

« — Et même à un sabre ; c'est mon petit « arsenal ambulant.

« — Vous avez donc fait la guerre ?

« — Non..... mais j'ai assisté aux fêtes de la « gloire.

« — Ah ! je crois comprendre ; vous êtes l'é- « pouse de quelque officier supérieur ? vous « restiez en arrière de l'armée ?

« — J'étais avec les Français, et je vous prie « de croire que je n'y étais pas avec des gens « qui restaient en arrière.

« — Pardon, me répondit l'aimable vieillard, « je me reproche l'émotion que je vous ai cau- « sée; vous m'intéressez singulièrement. Vous « avez donc réellement assisté à des batailles?

« — A quatre : Eylau, Leipsick, Mont-Saint- « Jean, et la campagne de France.

« — Ah! me dit-il, j'ai perdu mon fils dans « cette dernière campagne!

« — Consolez-vous, pauvre père, votre fils « est mort sur le lit des braves!

« — Êtes-vous ici depuis quelque temps, » me demanda-t-il, en me remerciant par une légère pression de la main du regret que je venais de lui exprimer. « Vous connaissez Ney; « je le vois à la manière dont vous en parlez. « Savez-vous que son fils est ici?

« — Oh! oui, je serais bien heureuse de voir le « fils du héros qui sauva tant de Français dans « cette fatale campagne de Russie, de celui qui « redevenait soldat en restant général! Ah! je « veux voir le fils de Ney et lui dire : « Si les « regrets et le sort vous conduisent en d'autres « climats, n'oubliez jamais la France! que ja- « mais d'autres drapeaux ne reçoivent vos ser- « mens! Vivez digne de votre illustre père, et « conservez le droit de répéter avec un orgueil

« patriotique : Le sang dont je sors a coulé « pour la France. »

La maison aurait pu crouler, qu'animée comme je l'étais je n'aurais rien entendu. La foule des voyageurs s'était augmentée, et l'on se mit très-bruyamment à table. Le hasard malheureusement me plaça à côté d'un de ces nombreux Anglais venus pour visiter le champ de bataille de Waterloo : il parlait exclusivement sa langue avec ses compatriotes; mais j'en savais assez pour que la conversation et son triste sujet me causassent une nouvelle impatience. Je n'y tenais plus, et voulant éviter un éclat, je fis un mouvement pour me lever. L'étranger n'avait pu se méprendre sur l'impression que produisaient sur moi tous ces discours ; mais ne sachant pas l'anglais, il me retint pour me demander :

« Mais quels sont ces discours?

« — Un indigne tissu de mensonges, » m'écriai-je à haute voix, en me levant et en désignant les Anglais. Je dois l'avouer à leur éloge, en reconnaissant une femme dans l'auteur de cette violente sortie, ils se conduisirent avec un honorable sentiment de convenance et de respect. L'un de ces Messieurs m'adressa la pa-

role en anglais; les autres me regardèrent avec curiosité.

« — Je comprends l'anglais; j'accepte vos « excuses, répondis-je, et vous prie de rece- « voir les miennes sur un mouvement dont je « n'ai pas été maîtresse. Mais des militaires, des « gens d'honneur doivent-ils oublier le respect « dû à la valeur malheureuse? Vous étiez, dites- « vous, à Edimbourg au 18 juin, et moi, Mes- « sieurs, j'étais à Waterloo. Jugez donc qui de « nous a le droit de parler des faits de cette « mémorable journée? » Tout le monde me regarda avec étonnement. Les Anglais se levèrent, me saluèrent respectueusement, à l'exception d'un seul, à la figure blafarde, à la plus ridicule tournure. Il n'était pas du tout content de moi ni de ses compatriotes.

Je me retirai dans ma chambre; elle était au premier, et donnait sur la cour. Mon blond ennemi, car l'Anglais boudeur était blond, se promenait en long et en large. Je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer ses regards de colère. Il commençait à me beaucoup ennuyer, et j'allais descendre le lui dire, quand mon aimable vieillard vint frapper à ma porte, et me demander la permission d'entrer. « Soyez assez

« bon, lui dis-je, pour ne pas me condamner « sans m'entendre; vous ne sauriez croire com- « bien j'ai besoin de penser que vous ne me « désapprouverez pas. » Il me rassura, me faisant toutefois sentir mon imprudence, et m'engageant à plus de circonspection. Je le lui promis; on va voir comment je tins parole. Il me proposa de faire un tour sur le port; j'y consentis. Chemin faisant, il me demanda la permission d'entrer un moment chez un ami où il était certain de savoir si le fils du maréchal se trouvait à Bruxelles ou non. Je l'en priai, et me promenai en l'attendant. Du plus loin que je l'aperçus revenant, je m'écriai : « Hé bien?

« — Il est parti hier; il est en sûreté. »

Ce mot, en me laissant supposer l'existence d'un péril, ne me fit sentir que le bonheur d'y voir dérobé le fils du maréchal par son prompt éloignement, et oublier mon regret de ne point le voir.

Nous décidâmes d'aller au petit théâtre du parc.

« Ne parlez pas haut, me dit M. Brihaut, et « je défie qu'on vous connaisse. Si je rencontre « quelque ami, vous serez un jeune Suédois, « ne sachant ni le français ni le flamand. » Je

cédai à cet obligeant empressement pour me distraire. En entrant dans le parc, j'aperçus au milieu de cinq ou six jeunes gens l'Anglais en question. Sitôt qu'il me vit, son visage pâle et insignifiant s'anima. Il s'approcha des jeunes gens, leur parla en assez mauvais français de ses fureurs politiques; le mot de Waterloo retentit à mon oreille. Un jeune Français là présent mit dans la discussion toute la prévention du parti qu'il aimait, et l'Anglais toute l'injustice de la haine nationale, et celui-ci ne proférait pas une parole sans me regarder, comme pour me braver. M. Brihaut voulut m'entraîner, et j'allais céder à ses sages observations; mais il était écrit là-haut que je n'échapperais à aucune extravagance. L'Anglais me voyant m'éloigner me poursuivit de cette nouvelle apostrophe : « Quoi ! vous ne pensez « pas que lord Wellington soit le plus grand « général de l'Europe?

« — Votre Wellington d'un mot pouvait sau- « ver un héros; mais ce mot, il ne l'a pas dit.

« — Vous parlez de Ney; lord Wellington a « bien fait de ne pas prendre pitié de son « crime. »

Rapide comme la pensée, je m'élance vers

l'Anglais, et lui applique un soufflet qui, à la surprise et à la force du coup, fixe mon adversaire sur la place.

« Jamais, m'écriai-je en le regardant avec « fierté, un Anglais ne prononcera, du moins « en ma présence, une si barbare brutalité. » On fit cercle autour de nous. M. Brihaut montrait une vive inquiétude et voulait m'entraîner. L'Anglais s'était relevé et prononçait le mot de *boxer*. Ma voix avait trahi mon sexe, et tout ce qui était là se moquait du brave.

« Eh bien, puisque je ne puis me battre, « *moi*, *elle* doit me faire des excuses.

« — Des excuses! poltron que vous êtes; ne « profitez pas du prétexte, et vous verrez si « je fais bien les honneurs de mon habit. Si « vous préférez garder le soufflet, qu'il vous « apprenne à mieux parler des militaires fran- « çais, à respecter le malheur et la gloire. »

A ce langage et à la véhémence de mon action, l'auditoire resta muet. L'Anglais répéta le mot *boxer*. Alors un rire général éclata, et, profitant du brouhaha qu'on faisait autour du pauvre champion britannique, je m'éloignai lestement du champ de bataille; mais, comme mes extravagances ne peuvent se faire à demi,

j'eus soin, auparavant, de jeter ma carte dans le chapeau de mon ennemi. J'étais dans une agitation terrible. Le bon M. Brihaut employait vainement son éloquence pour me calmer. « Je « devrais partir ce soir, me dit-il; mais vous « m'inquiétez. Comment, avec une figure si « douce, se conduire en véritable *virago!*

« — Je fais mon possible pour la calmer; « mais avec cet habit cela m'est impossible.

« — Eh bien, me dit l'aimable vieillard, avec « un calme comique, alors on garde ses ju- « pons.

« — En jupons même je n'entendrais pas im- « punément offenser la gloire française, ni sur- « tout d'illustres mânes.

« — Allons, allons, n'en parlons plus, cal- « mez-vous; car s'il est impossible de vous « donner raison, il est trop difficile de vous « gronder; puis si la tête est un peu trop vive, « le cœur est excellent. Mais enfin si vous « eussiez rencontré dans l'Anglais, au lieu d'un « boxeur, un spadassin?

« — Ah! mon ami, malheureusement, ayant « reconnu mon sexe, aucun homme n'eût ac- « cepté la partie, et voilà ce qui est désespé- « rant. »

J'avais mis à cette réponse toute la sincère expression d'un regret qui parut au bon et calme M. Brihaut le comble de l'extravagance.

« Quoi ! s'il eût accepté, vous eussiez eu l'au-
« dace de vous battre à l'épée, au pistolet? ris-
« quer d'être estropiée?

« — J'aurais risqué tout cela, même en lais-
« sant, comme agresseur, le choix des armes.
« Je vous assure que je fais ce que je puis pour
« éviter ces extrémités ; mais quand le hasard ou
« mon caractère m'y entraîne, prendre le parti
« de la prudence est un effort impossible. »
Alors je lui contai mon aventure avec le jeune officier de la garnison de Lille.

« Mais, en vérité, vous périrez par les ar-
« mes !

« — Que le ciel vous entende, Monsieur, et
« que ce soit en défendant la mémoire de ceux
« que j'ai aimés ! et je croirai bien dignement
« mourir. » Et le bon M. Brihaut d'admirer celle qu'il venait de réprimander tout à l'heure.

Malgré l'heure avancée, nous continuâmes une promenade qui durait depuis si long-temps, et qui avait été marquée par une bizarre vicissitude qui nous entraîna dans le récit de toutes les aventures de ma vie passionnée, aux-

quelles l'ame du vieillard semblait sympathiser d'une manière inquiète et sombre, surtout quand mes aveux touchaient aux événemens politiques. Le froid, la fatigue, l'émotion, la vue surtout de cette tête blanchie qu'animaient jusqu'à l'exaltation les réminiscences d'un passé qui semblait avoir agi sur sa destinée, tout cela finit par me jeter dans un saisissement de suppositions à l'égard de mon cavalier sexagénaire : je croyais voir en lui quelque grand criminel, jugé tel par la partiale politique, ou du moins quelque être bien malheureux. Je lui exprimai ma pensée avec toute la franchise de la douleur, en lui demandant qui il était pour être initié dans les secrets dont il m'avait fait l'aveu.

« Je suis, me répondit-il, un homme malheureux, sur qui pèse une horrible destinée. J'étais parvenu, à force de résignation, à supporter le poids de mes souvenirs; mais votre rencontre et tout ce qui vient de se passer me rappelle un passé si près encore et trop brillant dans son existence, trop terrible dans sa fin, pour qu'il puisse n'être pas toujours présent à ceux qui furent attachés à cette fabuleuse et tragique fortune du prisonnier de Sainte-Hé-

lène. Ma destinée a touché de trop près à cette destinée, pour avoir pu s'en détacher sans déchiremens. Mon fils était officier supérieur dans les lanciers de la garde. Un autre de mes enfans est mort au service de Napoléon. Ce n'est pas lui que je pleure; c'est mon Henri, mon aîné, victime d'une passion terrible, mort à la fleur de son âge, pour avoir voulu venger son honneur blessé, frappé par les mains du lâche suborneur de sa femme. Oh! oui, je suis bien malheureux! »

Une pensée soudaine, une illumination terrible sembla me montrer dans le vieillard le beau-père de l'infortuné Paula, et cette espèce de rêve était une réalité. Dans l'effusion de mes idées et de mon intérêt, je racontai au désespoir de ce père comment j'avais rencontré Paula, dont je peignis les remords, en parlant d'un manuscrit et d'un portrait qu'elle m'avait donnés en signe de repentir et d'amitié. Le vieillard me demanda comme une grâce de lui céder l'un et l'autre. Il m'avoua que tous ses voyages avaient pour objet la recherche de Paula; qu'il comptait se rendre à Londres dans l'espoir de l'y trouver enfin. Je lui donnai tous les renseignemens nécessaires pour Marseille,

Aix et la Sainte-Baume, et il résolut de prendre cette route sans délai. A tout ce que je racontais de Paula, le pauvre M. Brihaut passait par l'alternative des sentimens les plus déchirans.

Au lieu de courir les grands chemins en pélerine, c'est près de moi que Paula aurait dû chercher un refuge. N'était-elle pas sûre d'être accueillie par le père trop indulgent qui cacha ses premières erreurs?

Nous reprîmes lentement le chemin de l'hôtel. M. Brihaut, après avoir vu le portrait de Paula, et bien convaincu que la pélerine n'était autre que la belle-fille qu'il cherchait, fit retenir sa place pour le lendemain. Je pleurai avec lui, et lui promis le manuscrit et le portrait, quoique j'y attachasse du prix. Mais je ne le lui remis pas avant d'avoir copié la *nouvelle Polonaise*, qui m'avait le plus intéressée, et plus encore quand M. Brihaut m'eût assuré que Paula descendait par les femmes de l'infortunée Odeska, dont bien jeune encore sa plume facile et élégante avait écrit la vie malheureuse. M. Brihaut, en échange du sacrifice que je lui fis, me força d'accepter une fort belle montre. Mais ce que j'estimai bien

au-dessus du présent, ce fut la confidence qu'il me fit, la lettre qu'il me donna pour une dame Fanny Brouann, dont il peignait l'ame comme semblable à la mienne pour son enthousiasme militaire. Nous convînmes de quelques moyens sûrs de correspondance. Il me donna trois autres lettres, et nous nous quittâmes.

De toutes les confidences que M. Brihaut venait de me faire, celle qui m'occupait le plus se rapportait à un Français arrêté à Bruxelles, mis en liberté par la protection de l'ambassadeur, M. de La Tour-du-Pin, quoiqu'il eût été accusé, comme d'autres Français, d'avoir pris part à une espèce de conspiration. M. Brihaut était persuadé que la disparution de quelques amis dont je lui avais alors parlé tenait aux révélations fausses ou vraies de cet homme, et il m'avait priée de le tenir au courant.

J'avais reçu une lettre qui hâta mon départ pour Anvers, et je fis aussi retenir ma place pour le lendemain dix heures. Je ne pus fermer l'œil de la nuit, et j'en passai une grande partie à copier le fragment du manuscrit de Paula, avant de le remettre à son beau-père, que je re-

gardais dès ce jour comme un ami, après tant de confidences qui toutes étaient en rapport avec ce passé qui avait tant bouleversé ma jeunesse, et qui allait encore par le souvenir me rejeter dans un dédale de nouvelles vicissitudes.

CHAPITRE CLXXXIV.

La route d'Anvers. — La veuve du soldat. — Je perds le manuscrit de Paula. — Arrivée à Anvers.

Rien n'est beau comme la route de Bruxelles à Anvers, surtout pendant trois ou quatre lieues. En allant prendre ma place, je reconnus que c'était en plein air que je ferais mon voyage, car la place qui m'était réservée dans le cabriolet ne me tenta nullement. Le conducteur avait cédé la sienne, et je me serais trouvée entre un séminariste de Malines et un brasseur dont l'embonpoint avait toute l'effrayante circonférence d'une des futailles qu'il employait pour son farô. Je grimpai donc lestement sur l'impériale : un siége commode, à dossier élastique; personne que le conducteur à qui je payai deux places pour n'avoir pas

l'accident de quelque nouveau voyageur, et me voilà contente comme si j'avais été en poste dans la berline ou la calèche la plus confortable. Une fois hors la porte de Laeken, les postillons mirent leur vigoureux attelage au train de poste, et je ne saurais dire quel singulier plaisir j'éprouvai à être ainsi comme entraînée dans les airs; mais je me rappelle que je pensais que si dans cette position j'eusse pu transmettre mes émotions au papier, je n'aurais jamais écrit avec plus d'abandon et de verve. O que de souvenirs amers et de rêves délicieux encore! Mon cœur, au lieu de repousser les premiers, s'y livrait avec cet avide besoin de m'accuser moi-même, que je ne puis appeler encore qu'une douloureuse jouissance. A peu de distance du château de Laeken, la route aboutit au château qui avait appartenu à M. Van M***. Que de fautes, que de malheurs aussi s'étaient placés entre l'heureuse époque de ma jeunesse, ou bien imprudente déjà, mais non criminelle encore! J'entrais dans la vie, entourée de la considération que donnent la richesse et un nom respectable... Oh! comme mon cœur s'oppressait à la vue de ces promenades, de ce jardin où je formais

tous les projets d'un long et brillant avenir... Aujourd'hui il s'était accompli, cet avenir, avec des peines que l'imagination elle-même n'eût jamais pu rêver; et seule, déchue de tous mes titres au respect, enchaînée par mon cœur à toutes les chances d'un imprudent dévouement, je passais ignorée, et heureuse de l'être, devant la somptueuse demeure où j'avais régné en souveraine. Mes larmes coulèrent; mes regards se portent une fois encore vers la grille de Schoonzigt, et s'arrêtent avec surprise sur un groupe de piétons dont la présence excite bien naturellement mon intérêt. Un petit garçon de quatre ou cinq ans, beau comme l'enfance heureuse, devançait de quelques pas une femme d'une taille élevée, qui en portait sur son dos un plus jeune encore. Nous touchions à une montée, et je pus à mon aise observer. Le petit bonhomme était en uniforme de grenadier enfantin. « C'est, me « disais-je, quelque veuve qui, après nos temps « de victoires et de revers, regagne, privée de « son appui, le village où elle vécut heureuse. » Je ne me trompais pas. Je brûlais d'envie de causer avec cette jeune femme. Disposée comme je l'étais, je ne pouvais laisser échap-

per cette occasion de m'attendrir; et cependant comment m'y prendre?..... « Mais, me « disais-je, les mères sont toujours sensibles « aux éloges qu'on prodigue à leurs enfans. « Conducteur, m'écriai-je, faites-moi descen- « dre.

« — Au pont, Madame.

« — Non, ici, et à l'instant. »

Me voilà balancée à côté de la diligence, perdant le point d'appui, et sautant au moins de moitié de la heuteur. Je me fis un mal affreux au genou ; mais j'allais satisfaire ma curieuse envie. Je fis aussitôt mon plan de ne reprendre la voiture qu'à l'auberge prochaine, et d'aborder la mère du joli enfant.

« Vous me paraissez fatiguée; voulez-vous, « Madame, que je vous aide à porter votre joli « fardeau? »

Je mis dans cette offre tout ce que ma voix a jamais pu avoir de douceur, et j'eus la joie de voir qu'elle n'avait pas perdu tout son charme. La pauvre jeune femme me répondit :

« Mon Dieu! Madame, votre habit m'a trom- « pée; mais votre voix me rassure. Ah! j'ai « besoin de pitié pour mon pauvre petit Louis. « Vous permettrez bien que je me place dans

« la voiture avec mes enfans; ils ne sont ni mé-
« chans ni importuns; ma petite Caroline dort
« souvent, et Louis est sage. Ah! mon Dieu,
« que c'est heureux; car je n'aurais jamais pu
« arriver chez nous à pied.

« Prenez mon bras, vous allez déjeûner avec
« moi, et nous monterons ensemble dans l'inté-
« rieur s'il y a place, ou vous avec votre petite;
« laissez-moi arranger cela. » Je tenais le petit garçon d'une main et donnais l'autre bras à sa mère, et nous cheminâmes jusqu'à l'auberge prochaine où je devais retrouver la voiture. Une fois arrivés là, mon costume élégant contrastait trop avec la propreté décente, mais pauvre, de ma petite famille improvisée, pour ne pas nous attirer l'importune curiosité de toutes les auberges; je m'en inquiétai peu et m'emparai d'un coin de table que je fis charger d'une ample provision de gâteaux. Je me trouvai heureuse, dans mon exil déjà nécessiteux, de posséder un reste de capital qui me permettait de ces largesses bien simples et cependant efficaces pour qui est plus malheureux que nous, et, cette fois encore, j'éprouvai combien il est facile de faire beaucoup de bien avec peu de chose; car je suis sûre que les bénédic-

tions de cette veuve s'élèvent encore souvent pour moi, si elle existe, et il ne m'en coûta pas le prix de la plus mince fantaisie, pas quatre napoléons pour procurer presque de l'aisance à une pauvre veuve. J'appelai le conducteur et lui demandai s'il y avait place dans l'intérieur.

« Oui, Madame, car je vous avais promis de « vous sauver de l'impériale.

« — Mais l'impériale aussi m'est nécessaire « pour cette jeune femme et ses enfans. » Cet homme me regarda et me dit d'un air pénétré : « C'est bien ça, Madame; c'est une bonne ac- « tion, j'en veux ma part; si vous le voulez « bien, je ne prendrai que moitié de mon prix. « — Brave homme, votre pour-boire y gagnera.»

Au moment où nous allions monter, une grosse femme richement, mais *follement* vêtue, vint regarder du haut en bas ma protégée, et, se plaçant à son aise, dit au conducteur qu'elle pensait bien qu'il n'allait pas laisser monter à côté d'elle *cette mendiante;* un vieux prêtre, qui allait monter comme nous dans la voiture, réprimanda avec une touchante bonté la vilaine femme. La voiture se ferma sur ce sermon qui en valait bien un autre, et nous partîmes. Je ferai grâce à mes lecteurs des plates

duretés que la vieille mégère murmurait entre ses dents; mais je me rappelle encore le langage doux et affectueux du vieillard respectable, qui encouragea la pauvre veuve à nous conter sa courte, mais touchante histoire. La grosse et riche Anversoise avait beau se déplacer, se plaindre de la mauvaise compagnie, en face de qui s'y connaissait mieux qu'elle, le vieil ecclésiastique n'en tint pas plus de compte que moi, et accablait la veuve de questions pleines d'intérêt. Homme respectable et bon, avec quel attendrissement je vous écoutais; avec quelle vénération j'observais cet extérieur où tout annonçait la modicité des moyens pécuniaires, tandis que dans vos traits vénérables, dans vos paroles consolantes, respirait une ame remplie de toute l'immense charité de l'Évangile. Avant de rapporter l'histoire de la veuve du soldat, je ne puis m'empêcher de rendre ma conversation avec le bon prêtre.

« Vous me paraissez, Madame, connaître et « faire cas de cette famille.

« — Connaître comme vous; mais en faire « cas, certainement. »

Alors la veuve lui raconta notre rencontre; le bon vieillard me serrait la main d'un air

touché; il ajouta cependant : « Je suis fâché de « vous voir sous un costume qui me choque « toujours comme un mensonge et une impru- « dence. Ma chère dame, avec un cœur comme « le vôtre, rempli d'une douce charité pour le « prochain, pourquoi gâter par des dehors dé- « favorables la bonne opinion que vous mé- « ritez? Pardonnez à mon zèle, mais la décence, « la religion et la morale, défendent également « ces travestissemens. » Le besoin que je sentis de l'indulgence de ce respectable ecclésiastique me rendit sans doute éloquente à fournir mes excuses, car il me dit : « J'entre dans votre lo- « gique, la franchise respire dans vos aveux, et « vos bonnes actions plaident pour l'innocence « de cette habitude. »

La grosse femme était au désespoir, et j'avoue que j'avais plaisir à sa peine. Il y a, en général, une certaine joie à voir la sottise en colère et l'orgueil désappointé. Il se trouva, par un heureux hasard, que mon excellent curé allait à un village situé tout près du hameau de la veuve, et il s'offrit pour la conduire chez sa mère, quand la voiture arriverait à la séparation des routes. La veuve, touchée de tous les procédés dont elle venait d'être l'ob-

jet, accepta en ajoutant que son mari, Français de naissance et de cœur, avait été tué dans la dernière campagne. « Je n'avais que quatorze « ans, nous dit-elle, lorsque l'Empereur vint « avec Marie-Louise à Anvers, où je tenais la « maison d'une de mes tantes; ce n'était que « joie, fêtes et plaisirs. Louis servait dans les sol- « dats de la garde. Vous savez ce qu'était alors « dans les familles un militaire français; ma « tante, comme tout le monde chez nous, les « aimait. Louis me demanda pour femme et ob- « tint la permission de l'Empereur même, ce « qui était un honneur, au moins; je partis « avec lui, heureuse et fière; je l'ai suivi à la « dernière campagne d'Allemagne; mon petit « Louis et Henriette sont enfans de troupe, « mais enfans légitimes (avec un regard fier « sur la grosse femme), et quoique je retourne « à mon village, pauvre et bien malheureuse, « j'y reviens comme une honnête femme, et « mon petit Louis pourra regarder même un « prince sans rougir; au village, avec un peu « de travail, notre existence sera possible; « mais, Madame, j'aurais eu de la peine à m'y « traîner. » De grosses larmes avaient accompagné ce récit simple et vrai de la bonne veuve. Le

compatissant ecclésiastique ranima le courage de la veuve, en lui promettant son fidèle intérêt. L'homme de Dieu, j'en suis sûre, a tenu sa parole. Quand je priai la veuve de me permettre de lui offrir quelques secours, j'eus besoin de l'entremise de la voix respectable qui venait de parler, pour combattre et vaincre la générosité de son refus. A l'avant-dernier relais, la belle orgueilleuse nous quitta; alors le bon prêtre nous expliqua plus librement ce qu'il comptait faire pour la petite famille.

Avec quel plaisir j'écoutais ses charitables projets! combien je regrettais de n'être plus assez riche pour pouvoir dire : Acceptez, digne serviteur d'un divin maître, acceptez cet or pour vos pauvres, si bien confiés à votre humanité! Médicamens pour la mère malade, l'éducation du petit Louis, du travail, il promit tout, et j'ai su qu'il avait beaucoup plus tenu encore qu'il n'avait promis. En nous séparant, ce respectable vieillard joignit aux exhortations pleines de sagesse qu'il me fit des éloges que le peu que j'avais fait ne méritait pas; mais ils me flattèrent venant d'une bouche si pure. La jeune mère reprit son doux fardeau; le petit Louis,

chargé des dépouilles militaires de celui qui lui avait donné la vie, sauta gaiement en avant vers l'humble berceau de sa mère qui suivait lentement, appuyée sur le bras de son digne protecteur, en me prodiguant encore au loin les signes de sa reconnaissance.

Nous avions encore trois lieues à faire. Etant seule dans l'intérieur, j'aimai mieux reprendre ma place au-dessus. Le temps était fort beau, et, l'ame rafraîchie par une bonne action, je jouis délicieusement des douceurs d'une belle soirée. Depuis le changement qui avait séparé la Belgique de la France, partout dans les villages catholiques on voyait des processions, des plantations de croix, et par les routes beaucoup de pélerins; à l'aspect de ces foules pieuses, je pensai à Paula. Mais ici c'étaient de grosses paysannes, à face rembrunie, mal enfroquées sous la robe qui se drapait si bien autour de la taille élégante de la belle Polonaise. Depuis le singulier hasard qui m'avait fait rencontrer son beau-père, elle m'occupait mille fois plus encore, et dans la disposition d'esprit où venait de me plonger le peu de bien que je venais de faire, je ne pus m'empêcher de penser qu'il y avait vraiment quel-

que chose d'attaché à ma destinée qui rassemblait autour de moi toutes les aventures des autres; on eût dit que j'étais destinée à être l'historienne de toutes les vicissitudes privées. Une voix funeste semblait me dire : «Tu n'as pas vu Paula pour la dernière fois,» et cette voix, je l'accueillis avec d'autant plus de joie, que depuis la lecture du manuscrit cette étrangère avait acquis un haut degré d'intérêt dans mon esprit. Je voulus vainement le parcourir, le mouvement de la voiture ne me permettait que les jouissances de la riante campagne que nous parcourions, car de Bruxelles à Anvers c'est une ravissante promenade. Je crus bien avoir replacé le manuscrit, et je le perdis. Je ne m'en aperçus que le soir en me déshabillant; il était trop tard pour retrouver le conducteur, il était reparti. On verra dans un prochain chapitre par quelle circonstance il me fut rendu, et comme tout semblait réellement concourir à donner de l'extraordinaire aux plus simples événemens d'une vie déjà si pleine de tourmens.

CHAPITRE CLXXXV.

Séjour à Anvers. — Un Italien exilé. — Mot de Morforio au Pape. — Souvenirs de Paula. — Passage de Regnault de Saint-Jean-d'Angely.

J'ARRIVAI à Anvers dans une disposition d'ame qui me rendit accessible à toutes les impressions ; j'avais déjà demeuré près de la Bourse, aux Trois-Fontaines, et je trouvai le même logement à ma disposition. J'en fus charmée, car j'avais donné cette adresse, et le moindre retard pour mes correspondances eût été pour moi une cruelle contrainte. Le maître de l'hôtel me dit le soir même qu'un étranger, qu'il croyait italien à son accent, était venu plusieurs fois me demander et devait revenir. Je priai qu'on voulût bien le prévenir, et je me fis servir à souper en attendant. Je ne m'ennuyais pas, car je ne sais pas m'ennuyer, et la solitude a toujours une sorte d'at-

trait pour moi. Cependant une foule d'idées, de réflexions, venaient m'assaillir dans la grande et assez triste chambre où je me trouvais assise, et une immense table d'un seul couvert et vis-à-vis d'une glace qui répétait ma personne de la tête aux pieds commençait à me fatiguer. J'avais la tête appuyée sur ma main droite et je regardais, comme sans voir, lorsqu'un léger bruit à ma porte, qui était ouverte, me fait lever les yeux, et me montre derrière ma chaise les grands yeux noirs et bien éveillés du bon Cettini, de Rome, du compagnon de mon premier voyage à Naples.

« Quoi, vous? quoi, cher Cettini?

« — *Son io.* » — Et il restait devant moi, me regardant avec un air de doute et de contentement mêlés.

« Mon cher Cettini, quelle joie de vous re-« voir! mais, mon Dieu! quel motif a pu vous « faire quitter *I Patri Lidi?*

« — Les honneurs de l'exil?

« — Impossible.

« — Très possible; et c'est malheureusement « trop vrai. »

Nous nous assîmes. Après les premières questions, il m'apprit qu'au retour du pape à

Rome, après la chute de l'Empereur, on avait violemment persécuté tout ce qui avait été du parti français, et lui-même, qui n'avait fait que les aimer, sans que cependant ses sentimens eussent eu aucune action directe. Mais les filets de la proscription sont immenses, et le bon Cettini y avait été enveloppé, peut-être pour faire nombre. Cettini avait réuni à la hâte tout ce qu'il avait pu ramasser de sa fortune, et se proposait de passer en Amérique. Nous étions au commencement du rêve brillant *du Champ d'Asile.*

« Je n'ai jamais eu les goûts belliqueux ni le « tempérament conspirateur, me disait Cettini ; « mais je respecte la gloire et les braves ; j'at- « traperai la gente persécutante. Je porterai à « la colonie une pacotille des pacifiques usten- « siles du ménage et les utiles instrumens ara- « toires.

« — Et vous avez tout abandonné ! Quoi ! « mon pauvre et excellent ami, vous voilà, à « plus que moitié de votre carrière, exilé, mal- « heureux. Ah, mon Dieu !

« — Ne me plaignez pas, j'ai la vie sauve ; « laissez-moi tout le bonheur de vous avoir « retrouvée.

« — Bon Cettini ! »

Alors, un peu plus calme, il me donna des détails sur les tristes scènes qui s'étaient passées à Rome, que je ne répèterai pas, car les réactions politiques sont toujours si cruelles ! mais je ne puis m'empêcher de citer une satire qui fut attachée à la statue de *Morforio* [1].

Papa-Santo in che abbiam peccato?
Voi l'avete unto e noi l'abbiam leccato [2].

« Le lendemain, me dit Cettini, il y eut sept « ou huit arrestations; je fus heureusement « averti à temps, et mon jugement n'a frappé « que mes dieux lares. Ah! quels changemens « à Rome, c'est à ne plus s'y reconnaître ! »

Cettini avait eu des relations d'un commerce très étendu avec plusieurs maisons de France et de Belgique; il avait heureusement encore

[1] Morforio et Pasquino sont deux statues types chez les Romains d'aujourd'hui de toutes leurs satires et pasquinades politiques ou autres.

[2] Saint-Père, en quoi avons-nous péché?
Vous l'avez oint et nous l'avons léché.

de très fortes sommes à recouvrer, et du moins sous les rapports de l'aisance je n'eus pas de crainte pour lui, mais pour le reste. Oh! que l'exil me paraît terrible! je me gardais bien de lui en dérouler le tableau, mais mon cœur n'y perdait rien. Le sien éprouvait pour moi les mêmes peines, et il m'exprima librement la part qu'il prenait à mon sort. Lors des événemens de Naples, un ami qui avait passé chez lui, à Rome, lui avait donné de mes nouvelles; et depuis les persécutions exercées contre les partisans des Français, il avait entretenu des relations très suivies avec le docteur Pistorini de Bologne, qui était intimement lié avec Eugène, avec cet ami dévoué et cher, qui m'avait si généreusement aidé dans mon agonie des derniers jours de 1815. Cettini était donc au fait de toutes mes souffrances, et ne m'en parla que pour venir à des offres qui assurassent le repos de mon avenir.

« Je vous ai cherchée, me disait-il, et puis-
« que le sort me favorise, mettez-moi de moitié
« dans vos projets. Si vous voulez passez la
« mer, c'est mon envie; si vous préférez la
« froide Belgique aux doux ombrages des
« platanes : restons ici; hors la France et

« Rome, *sono con lei.* Pour Rome, je ne pense « pas, continua-t-il, que vous y pensiez, car « vous n'avez pas le goût des pélerinages reli- « gieux. Ah ! que je vous conte, à propos de « pélerine ; j'en ai rencontré une dans la Mau- « rienne qui est faite à tourner la tête au pape, « même quand elle ira baiser sa mule. »

Je pensai de suite à Paula, et le signalement fort mondain de sa taille et de sa figure confirma mes soupçons que c'était elle que Cettini avait rencontrée. « Une femme superbe, disait-il, quoique déjà succombant sous la fatigue d'une longue route et de mille privations. » Je fus affligée en pensant à M. Brihaut, et plaignis très sincèrement Paula de chercher le repos de son cœur dans les pénitences dont la publicité ne pouvait que perpétuer le souvenir de la faute à laquelle elle cherchait une expiation. « Je l'ai vue, ajoutait Cet- « tini, d'abord suivant un sentier à côté de la « grande route, marchant péniblement, puis « sortant de Lanslebourg. Je l'ai retrouvée à « genoux devant une chapelle sur le grand che- « min; je lui ai adressé la parole, elle m'a ré- « pondu avec modestie, avec des paroles douces « et simples; je lui offris des lettres pour Rome;

« elle m'a, je l'avoue, étrangement surpris « par la pureté, l'élégance de son langage, « l'esprit qui anime ses discours, et sa sin- « gulière résolution. »

Je dis à Cettini que je la connaissais, et lui racontai comment je l'avais trouvée à Aix, et comment encore j'avais rencontré à Bruxelles son beau-père qui courait sur ses traces pour la rendre au monde et à sa famille.

« Peines perdues! c'est une tête tournée. Fi- « gurez-vous qu'elle se croit sous l'égide visible « d'une sainte qui la guide dans les chemins « impraticables; qu'elle a entendu et entend la « voix de son mari l'appelant à Rome; et dans « ces extravagances il perce tant d'esprit que « ma foi, je croyais à tout en la regardant. » Je montrai à Cettini le fragment écrit par Paula.

« Ah! je ne suis plus étonné, me dit-il; une « tête à roman, au premier malheur, tourne « toujours à la dévotion; mon amie, je ne se- « rais pas surpris de vous trouver un jour « comme cette belle et singulière Polonaise.

« — Peut-être sœur de charité, peut-être re- « ligieuse; mais jamais en pélerinage sur une « grande route, je puis l'assurer. »

Pendant que notre conversation avait pris

ce tour un peu moins triste, nous n'avions pas observé ni l'un ni l'autre deux individus qui étaient arrêtés sur le carré, et qui nous épiaient très attentivement. Cettini les aperçut et sauta en fureur vers eux avec des termes peu ménagés. Aussitôt un des deux s'avance et dit, avec une très maussade politesse : « Monsieur, « vous allez nous suivre ; voici l'ordre de vous « arrêter ; » et effectivement il l'exhiba. J'étais extrêmement saisie ; Cettini fit par son sang-froid honneur au nom romain. « C'est une mé- « prise, dit-il ; mais il faut obéir, Messieurs, au « lieu d'écouter à la porte. Il fallait tout bon- « nement vous annoncer de suite ; car je pense « que de notre conversation vous ne rappor- « terez guère..... (Nous avions toujours parlé « italien.) Où me conduisez-vous ?

« — Chez le commissaire de police. »

Je leur demandai si je pouvais accompagner mon ami. La faveur fut accordée, et nous voilà à onze heures dans les solitaires quartiers d'Anvers, escortés par quatre gardes. Le commissaire était aussi poli que ces messieurs le sont peu en général. La méprise fut prouvée, et après deux bonnes heures d'explication on nous laissa la liberté de regagner notre au-

berge. Cettini me dit : « Voilà qui me dégoûte « du séjour de cette ville. Je veux aller voir « Gand. Venez-vous avec moi? c'est une pro- « menade. »

J'en fus tentée; mais j'attendais des lettres, et je le laissai partir après être convenus que nous nous écririons régulièrement, et qu'au premier mot on se joindrait, si je me décidais à passer la mer.

A peine rentrée, on me dit qu'un jeune homme, qui écrivait au Constitutionnel d'Anvers, était venu et devait revenir. Il était trop tard pour l'attendre. Combien j'eus de regrets d'avoir sacrifié mon pressentiment aux convenances! car mon cœur me disait qu'il venait m'annoncer une chose agréable, quoique douloureuse aussi. Regnault de Saint-Jean-d'Angely passait cette nuit même à Anvers. Ce jeune homme avait reçu une lettre pour me la donner à moi-même, et cette lettre je ne la reçus que lorsque Regnault était déjà loin. J'avais manqué une preuve de souvenir à un ami malheureux; oh! j'étais vraiment inconsolable!

CHAPITRE CLXXXVI.

Souvenir de Regnault. — Augustine. — L'ex-procureur impérial Van Maanen. — Les frères d'armes. — Départ pour Gand.

A peu de distance d'Anvers, un parent de Lepeltier-Saint-Fargeau habitait une maisonnette fort jolie; Regnault m'avait souvent parlé de cet ami et me disait que je n'étais pas au monde quand ils obtenaient déjà des prix ensemble au collége du Plessis; il aimait à se rappeler ces jours heureux d'une enfance studieuse, à répéter combien il avait été fier et glorieux, lorsqu'en 1782 il avait obtenu une place à la prévôté de la marine, qui l'avait mis à même de soutenir l'aisance de son père frappé d'une cécité absolue. Ah! Regnault était bon, oui, parfaitement bon; j'aime ici, en retraçant son exil, à rappeler ses qualités obscurcies par de mal-

heureuses bruqueries, mais encore plus calomniées par la malveillance. J'ai entendu des gens traiter Regnault de révolutionnaire; lui qui jamais n'appartint à aucune faction, et dont la voix éloquente ne s'éleva[1] que pour raffermir la monarchie menacée. La réunion dont il a été membre avait lieu chez le duc de La Rochefoucauld, où se trouvaient *Lafayette*, *Bailli*, *Castellane*, *Noailles*, *Liancourt*, *Mathieu de Montmorency*, *de Tracy* et *d'André*. Non, non, Regnault ne fut pas un révolutionnaire; lui qui ne dut la vie qu'à l'erreur des forcenés de sa section, qui, en égorgeant le malheureux Suleau, crurent l'immoler. Regnault, à cette terrible époque, n'échappa au massacre que par les soins d'amis fidèles et dévoués; jusqu'au 9 thermidor, il ne dut la vie qu'à la plus profonde retraite; son nom était sur la fatale liste qui proscrivait Bailly, Barnave et Thouret.

Quand l'orage se calma un peu, Regnault, retiré chez lui, se livra à des spéculations de

[1] Dans l'Assemblée constituante, il avait été chargé par le collége électoral de la sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angely, de la rédaction des cahiers du tiers-état.

commerce; il acquit une honorable aisance, et c'est alors qu'il épousa la fille de M. de Bonneuil qui, au départ de Louis XVI, avait été jeté en prison pour son dévouement à *Monsieur*. Madame Regnault est parente de monsieur et madame Desprémenil, morts tous deux sur l'échafaud, victimes de leur attachement aux Bourbons. Si Regnault eût été souillé des crimes révolutionnaires, eût-il osé demander et surtout eût-il obtenu la main de mademoiselle de Bonneuil?

Regnault, enthousiaste et plein d'imagination, fut ami et partisan des idées généreuses, de tout ce qui promettait la grandeur de sa patrie, depuis que ses missions en Italie le lièrent avec le vainqueur de Rivoli et le pacificateur de Radstadt; il fut à Napoléon de tout le dévouement d'une ame de feu. S'il poussa loin le zèle pour celui qui imposait des souverains à l'Europe, du moins ne déshonora-t-il pas son admiration; car malgré les plus vives sollicitations pour se détacher d'une cause que depuis les désastres de la Russie on regardait comme perdue, Regnault ne fut jamais plus dévoué que depuis que l'étoile de l'Empereur semblait pâlir. Ah! j'aime à rendre cet hom-

mage à son souvenir, avant que je n'aie même à retracer le terrible moment où, le sachant enfin rappelé dans sa patrie, je n'appris son retour que pour apprendre en même temps les persécutions qui le forcèrent de se traîner mourant d'asile en asile, et qui ne lui accordèrent que la triste faveur de venir à Paris [1] exhaler son dernier soupir.

Le jeune homme, qui était venu le soir où Cettini fut arrêté chez moi, avait une lettre de N***, qui me disait que Regnault allait passer à Anvers la nuit; qu'il était accompagné de sa courageuse et noble épouse; que si je voulais le voir il m'envoyait deux lignes qui seraient agréables au noble exilé. On a vu que le messager ne me trouva point. Lorsque je sus le contenu du message, je fus au désespoir, mais consolée promptement; car le matin même M. N*** apprit que sa lettre avait éprouvé un long retard, et que le comte Regnault et sa belle compagne d'exil étaient déjà heureusement embarqués au moment où on espérait le voir passer à Anvers.

Je trouvai chez l'ami de Lepelletier de Saint-

[1] 10 mars 1819.

Fargeau un militaire dont on nous raconta l'histoire et les chagrins qui plus que les événemens politiques l'avaient amené sur les terres de l'exil.

Ce militaire avait une fille d'une grande beauté; elle avait été l'appui de sa famille. Mais en donnant des leçons, la jeune Augustine avait rencontré dans une maison opulente et d'un grand nom, un de ces hommes dépravés à qui le malheur n'inspire que le désir d'en abuser, pour y ajouter l'opprobre. Augustine avait écouté la voix perfide qui lui promettait le bonheur, pour la couvrir de honte. Un grade plus élevé pour son père, ses frères et sœurs placés dans des pensionnats, tout fut offert; et en tombant dans le piége de la séduction, la belle et innocente Augustine crut faire un sacrifice généreux à l'amour filial. Elle écrivit une lettre qui ne fut point envoyée; on expédia des présens, et le vil corrupteur osa y joindre de l'or... De l'or à une mère, pour payer le déshonneur de sa fille! Le tout fut déposé entre les mains d'un magistrat intègre dont les recherches pour trouver Augustine furent long-temps infructueuses. La mère d'Augustine tomba malade, et suc-

comba en pardonnant à sa fille, conjurant son époux, de sa mourante voix, de ne jamais maudire l'enfant de leur amour, et d'accueillir son repentir qui, disait la pauvre agonisante, « pé-« nètrera tôt ou tard son cœur que j'avais formé « à la vertu. Alfred, si tu veux me voir mourir « sans désespoir, promets, oh! jure-moi de « ne point maudire la pauvre fille. » Le malheureux père promit; mais désespéré de la perte d'une épouse adorée, il lui fut impossible de ne point haïr celle qu'il regardait justement comme cause de la mort de sa mère. C'était peu avant le retour de l'île d'Elbe. Il avait réalisé sa petite fortune, placé ses autres enfans en apprentissage, et se préparait à quitter la France, lorsque les événemens donnèrent un nouvel élan à son ame abattue. Ayant fait partie de l'armée de La Loire, il partagea le sort d'une grande partie de ces militaires, et vint, en ayant vainement cherché à retrouver sa fille, tâcher de l'oublier sur les terres de l'exil. Chez les femmes les plus vertueuses, l'indignation que leur causent les égaremens de la jeunesse ont quelque chose de tendre qui tient à la pitié. Chez un homme d'honneur, tout ce qui touche ce dépôt sacré

l'irrite et lui inspire des désirs de vengeance. « Je découvrirai le vil suborneur, s'écriait en- « core le malheureux père d'Augustine; je lui « arracherai son odieuse vie, et sa misérable « complice expiera son crime dans la longue « agonie d'une réclusion perpétuelle. » M. N*** avait cherché à le calmer, mais inutilement; et peu de jours avant son embarquement pour l'Amérique, un nouveau chagrin vint fondre sur lui. Une lettre de sa malheureuse et coupable fille lui apprit qu'abandonnée de son séducteur elle languissait souffrante, sans appui. Elle implorait le pardon de son malheureux père qui, ne pouvant retarder son départ, laissa Augustine, ainsi que ses autres enfans, recommandés à la noble bienfaisance de l'ami de Lepelletier.

Cet officier se nommait Regnault; il était du département de l'Eure, et parent de Wilfrid Regnault, qui fut condamné pour une accusation d'assassinat, et qui du fond de sa prison intenta un procès en calomnie au marquis de Blosseville, député de la Chambre de 1815, qui l'avait accusé d'être un septembriseur. Wilfrid gagna son procès contre le marquis de Blosseville, mais perdit son procès capital; sa

peine de mort fut commuée, par la clémence royale, en vingt ans de réclusion. Cette cause avait fait grand bruit. La non culpabilité de Wilfrid parut prouvée par un éloquent plaidoyer de M. Mauguin. M. N*** s'y intéressait vivement, et rien n'était actif comme son zèle. M. N*** était lié avec plusieurs Belges et Hollandais; il aurait voulu que le père d'Augustine ne passât pas les mers, se flattant de réussir à l'occuper par le moyen de ses connaissances. Je ne sais par quel hasard il avait su que je parle hollandais; mais il crut voir en cela un grand avantage pour nos amis qui pourraient avoir besoin des autorités, et voulut absolument que je me chargeasse d'une démarche près de M. Van Maanen, ministre de la justice du roi des Pays-Bas.

Je connaissais très bien M. Van Maanen, depuis 1795; je l'avais vu ensuite procureur impérial. Je savais à quel point il avait toujours poussé le zèle. Je me serais bien gardée de croire ces souvenirs un titre, pour en être favorablement accueillie; il n'y a rien de si terrible que les gens en place qui ont changé de maître : il semble en honneur qu'ils se font un devoir de persécuter ceux avec qui ils en ont servi

un autre, pour persuader de leur dévouement. La suite me prouva combien j'avais bien deviné et prudemment agi. M. Van Maanen, dans ses nouvelles fonctions, porte une telle confiance du total oubli du passé, qu'il siége souvent à côté de M. Repelaer Van Driel, son ardent adversaire politique, royaliste batave très prononcé; celui que le réquisitoire du premier, alors procureur fiscal, manqua d'envoyer à l'échafaud. Il y a de bien singulières choses dans les variations politiques. Je contai à M. N*** que Cettini avait été arrêté chez moi; que très heureusement on l'avait de suite mis en liberté, mais que je n'en avais pas moins été agitée.

« — Mon Dieu! êtes-vous bien sûre qu'il est « libre?

« — Nul doute; il est à présent sur la route de « Gand, où il va passer quelques jours; puis il « se rendra à Ostende.» N*** était impotent des deux jambes, et ne pouvait servir ses amis que de cœur, de tête et souvent de sa bourse. Je le vis dans une si vive agitation, que je lui offris aussitôt de faire n'importe quel voyage, de courir après l'Italien exilé, s'il avait besoin de le voir, ou bien de lui porter une lettre.

« En l'arrêtant ici, on l'a pris pour un autre.

« — Cet autre est mon intime ami, celui que « j'attends avec anxiété, qui aurait dû me ve- « nir avertir de la route de Regnault, qui ne « vient pas, et qui me fait mourir d'inquiétude « et d'impatience. Vous concevrez pour lui mon « attachement : il servait avec mon fils dans le « 5e corps, lorsqu'ils marchèrent au feu à Sals- « feld et à Iéna. Il sauva la vie à mon Victor, « qui s'était jeté en avant avec plus de bravoure « que de prudence, au moment où le général « Gudin fut blessé, et où le général Reille prit « le commandement. Ils étaient toujours en- « semble au feu. Le maréchal Lannes les dis- « tingua à Ostrolensks. Mon fils tomba au mo- « ment où le brave général Campana perdit « aussi la vie dans cette journée où s'immor- « talisa le brave Reille. C'est le sosie de votre « Italien exilé qui me rapporta la croix et les « cheveux de mon Victor. Lui il est revenu avec « la croix qu'il gagna au siége de Stralsund, « et une jambe de moins qu'il perdit en Cata- « logne. En voilà assez pour vous y intéresser, « et vous prouver l'intérêt qu'il m'inspire. C'est « une tête difficile à mener. Il faut cependant « qu'il cède, qu'il écoute la raison. Ah! je don- « nerais dix années de ma vie pour savoir de

« votre compatriote quelles questions on lui a « faites, et si on pourrait tirer quelques indi- « ces certains sur le lieu où on soupçonne que « mon pauvre ami s'est retiré. Je crains une « arrestation. Il faut la prévenir. Il y a ici un « lieu sûr à ma disposition, et je veux l'y con- « duire.

« — Puisqu'il y va d'un tel intérêt, je vais « courir après mon exilé. Gand n'est pas un « voyage; le temps est superbe; ainsi dans une « heure je pars, et demain je vous dirai avec « points et virgules tout ce que j'aurai pu savoir « du Romain. »

Il faut que la résolution et une sorte de courage aillent pourtant bien à mon sexe, et soient peu ordinaires au degré où j'ose dire les avoir portées dans ces sortes d'occasions! car, à ces offres faites sans nulle ostentation, je crus que le pauvre N*** perdrait la tête. C'étaient des transports d'admiration..... Je m'y laissai aller. Il y a quelque chose de si séduisant à se voir admirer, louer avec enthousiasme, pour une qualité *à part* de notre sexe! Je quittai N*** aussi charmée de sa reconnaissance et de ses éloges qu'il pouvait l'être de mon dévouement. Je trouve que rien ne donne de l'attrait aux

liaisons les plus passagères comme la conformité d'opinion, de souvenirs et de regrets ou d'espérance. En rentrant à l'hôtel, je trouvai une lettre qui fit battre mon cœur bien superstitieusement; car elle était de Léopold, et avant de l'ouvrir même je me disais : « J'entre- « prends une bonne action, en voilà la récom- « pense; » et je pressais contre mon cœur qu'elle faisait battre violemment la lettre qu'on va lire au chapitre prochain.

CHAPITRE CLXXXVII.

Arrivée à Gand. — Nouvelles de Carnot. — Lettre de madame de La Valette. — Les frères Faucher. — M. Niret. — Le mari ressuscité. — Lettre de Léopold.

Je ne connais rien au monde de plus triste que l'énorme ville de Gand; on dirait un immense cloître. Les Gantois sont Belges aussi, mais ce ne sont plus les Belges de Bruxelles. Ces derniers, amis des Français dont ils ont adopté les manières, les opinions et les habitudes, ne voient pas encore et ne voyaient pas surtout en 1816 et 1817 arriver des Français sans se souvenir qu'eux aussi l'ont été, et que dans notre gloire ils avaient eu leur part noble et large. A Bruxelles, la fraternité n'avait point perdu ses liens et ses souvenirs; mais à Gand la fusion des mœurs avait eu moins de puissance, et le flegme plus lourdement flamand

de ses citoyens ne savait offrir que la froideur de l'étiquette aux exilés qui sentaient bien en arrivant que cette ville ne pourrait guère être pour eux qu'une halte et point un séjour. C'est au premier abord que Gand me fit cet effet; plus tard j'y trouvai des amis, mais sans pouvoir jamais m'accoutumer à son cérémonieux ennui. Je descendis à l'auberge de la poste, à côté du théâtre français, salle fort laide, déserte alors, et dont le mauvais goût semblait avoir été l'architecte. Mais en revanche, l'hôtel de la poste était une des meilleures auberges que j'aie pratiquées dans mes nombreux voyages; table parfaite, service leste, appartemens propres et riches, et même prix modéré. A peine descendue de voiture, je courus à la poste aux lettres; je me rappelais avoir écrit le jour de mon arrivée à Anvers que j'allais me rendre à Gand et de là à Bruges, et qu'au lieu d'Anvers l'on m'adressât mes lettres, poste restante, à la première de ces villes. J'en trouvai trois, une de Mme de La Valette, une de Carnot et une de Léopold. Cette dernière, je ne l'aurais pas ouverte avant d'être retirée dans ma chambre; car à la seule vue de ces caractères bien

connus et bien chers, mon cœur retomba dans une émotion qui me fit trembler pour mon avenir.

Le premier éclair de bonheur qui m'ait surprise depuis le fatal 7 décembre fut de savoir Léopold vivant. J'avais eu la force de fuir une explication ardemment désirée, parce que chaque battement de mon cœur me disait : « Tu l'aimes avec passion, et il ne doit être « que ton fils ; » mais il n'avait pas une minute cessé d'être présent à ma pensée. Déjà je l'avais accusé d'un trop long silence, et pourtant j'étais moi-même cause du retard que sa lettre avait subi. Les femmes seules sont juges de ces inconséquences, elles seules me comprendront. Enfin je la tenais cette lettre, et, sans aucune exagération, je puis dire qu'elle brûlait mon sein où je l'avais placée. Ce moment est peut-être le seul dans ma vie où j'ai senti un regret de la perte de ma jeunesse et de ma beauté ; car je ne pouvais tomber dans l'affreux ridicule d'une liaison avec un homme qui eût pu être mon fils ; mais je sentais qu'aimer, être aimée de Léopold, eût rempli au delà tout ce que jamais j'avais pu goûter de félicité terrestre.

La lettre de Mme de La Valette était affligeante en partie ; elle m'annonçait des pertes de fortune, sa prochaine arrivée, et en même temps une vive inquiétude sur le sort de Sabatier, qui tout à coup avait cessé de donner de ses nouvelles. « J'en suis d'autant plus tourmentée, « m'écrivait Mme de La Valette, qu'il m'a mandé « son projet de faire un voyage à Bordeaux « avant de partir pour le Nouveau-Monde. » Sabatier était intimement lié avec les infortunés frères Faucher. Mme de La Valette ajoutait en *post-scriptum* : « Gardez cette lettre ; à « mon passage, je vous donnerai d'autres dé- « tails sur notre situation. Je suis toujours « d'avis, chère Saint-Elme, que vous feriez « fort bien de vous embarquer avec nous ; « pour moi, il me semble que je ne serai bien « que loin de la France. Le sort m'y a per- « sécutée dans tout ; je ne quitterai que des « tombeaux. » Pauvre amie, hélas! elle devait bientôt trouver le sien au delà des mers près de celui de son époux.....

Quant à Carnot, il m'annonçait son départ pour Cassel, et me disait qu'ayant besoin de faire parvenir des papiers à un ami à Anvers, et sachant que j'y faisais séjour, il me de-

mandait la permission de me les adresser; cet ami ne devait arriver à Anvers que dans quelques jours, et il ne voulait pas laisser tomber ces papiers en d'autres mains. Sa lettre était aussi stoïque, aussi romaine, que toute sa vie.

Je m'enfermai avec la lettre de Léopold pour la lire, pour la relire mille fois. En passant devant le grand café, sur la promenade où est situé l'hôtel de la poste, je m'entends nommer comme par une joyeuse exclamation, et presque aussitôt je me trouve arrêtée par un officier qui avait servi sous les ordres du général Razout, et que depuis Eylau je n'avais pas vu. Je fus charmée de le revoir, quoique craignant que sa présence dans l'hospitalière Belgique ne fût une preuve de quelque peine politique.

« Non, me dit-il, je n'ai point eu mes épaulettes « enlevées par les ordonnances, mais je viens de « les déposer volontairement. J'ai échappé aux « honneurs de l'exil, mais je cours en mari Don « Quichotte sur les traces d'une femme faible, « coupable, repentante. On m'a fait espérer que « je la trouverais ici avec mon père; Bruxelles, « Anvers, Ostende, Bruges, j'ai tout parcouru; « partout où j'arrive, elle vient de partir...

« — Ah! mon Dieu, mon cher, vous voilà le « modèle du sentiment. Mais, partez-vous « de suite?

« — Non, j'attends ici le résultat des démar- « ches que je viens de faire pour la décou- « vrir.

« — Dînez-vous avec nous?

« — Très certainement. Comment! vous n'a- « vez pas entendu parler de ma malheureuse « affaire?

« — Non.

« — Mais j'ai passé pour mort, j'ai tué.....

« — L'amant de votre femme; vous êtes, « m'écriai-je en l'interrompant avec feu, vous « êtes donc le mari de la belle Polonaise?

« — Oui, en savez-vous des nouvelles?

« — Je l'ai vue ainsi que votre père. » Alors je lui fis la relation exacte de ma rencontre avec Paula. Le pauvre homme n'en pouvait revenir, et malgré sa joie, sa douleur, et toutes les émotions attendrissantes sur les souffrances de sa jeune et belle femme, l'idée de ses pélerinages le faisait parfois éclater de rire, et dans un autre moment il me demandait, d'un grand sérieux, si je ne la croyais pas un peu folle; puis la jalousie reprenait ses droits; il

ne voulait pas absolument croire que, seule, elle aurait osé parcourir les grandes routes. Je lui répétai que je l'y avais trouvée, que je l'avais vue le lendemain entreprendre nu-pieds une route de huit ou dix lieues, et qu'elle était décidée alors à finir ses dévotions par la prise du voile dans un couvent en Pologne, mais que depuis elle avait été à Rome. Il perdait la tête, cet infortuné d'Autré. Je lui montrai la copie du manuscrit de Paula ; si c'eût été l'original, il n'y eût pas eu moyen de le refuser à ses vives instances.

« Ah! me disait-il, si vous saviez combien elle « a d'esprit et surtout d'instruction, vous ces- « seriez de vous étonner de mon étonnement. « Se jeter dans un couvent, cela se conçoit « encore; mais courir, s'exposer à un vagabon- « dage qui, pour être religieux, n'en est pas « moins imprudent! ah! c'est moi qui en per- « drai la raison. »

Puis par une fort plaisante transition, passant des plus touchans regrets aux réflexions de la plus puérile vanité, le voyageur plaignait seulement les pieds mignons et le beau teint de la pélerine.

« Elle sera horrible.

« — Et qu'importe ! n'est-ce pas toujours « elle? songeons d'abord à la retrouver: si bien « sincèrement vous pouvez lui pardonner, « vous serez très heureux avec elle, car j'ai « pu apprécier dans Paula une ame peu com- « mune. »

Enfin, je le consolai de mon mieux et lui remis la copie qu'il lut et relut. Je reviens à ce fragment que je place à la fin de ce chapitre, parce que c'est au simple récit des amours et des souffrances de deux cœurs passionnés que je dus les premières inspirations de quelques opuscules qui me valurent d'honorables encouragemens. L'heure du dîner arriva tout en causant, sans que j'aie pu trouver un moment pour monter à ma chambre et lire cette lettre qui m'étouffait le cœur. Après le dîner, un autre retard survint, et ce ne fut que lorsque d'Autré (nom du mari de Paula) se fut rendu au spectacle, que, montant à mon appartement et défendant l'entrée à tout le monde, je pus dans toute la solitude de mon bonheur, baiser les signes d'une main chérie que j'ai encore là devant les yeux. Aujourd'hui, où aucune illusion ne peut plus arriver à mon cœur, je ne me les représente qu'avec l'émotion d'un doux rêve, et (cette fran-

chise me sera-t-elle pardonnée ?) qu'avec le regret de n'avoir osé accepter l'enivrante réalité de cette passion.

Lettre de Léopold.

« Vous avez passé à Paris, vous m'avez vu, « vous étiez dans le même lieu, et si près, que « nos vêtemens se touchèrent presque...vous me « l'écrivez, et ce lieu où vous m'avez trouvé, qui « dut vous parler en faveur de tous les senti- « mens qui pouvaient nous unir, ce lieu ne vous « a inspiré que le besoin de me fuir, l'affreux « besoin de me laisser sans courage, sans con- « solation et anéanti par la conviction de vous « être indifférent!...Ah! je suis au désespoir. Vous « me dites de vous parler de mon sort... il est « horrible et vous en êtes cause!...Vous me fuyez, « tandis que près de vous aucun bonheur n'é- « galerait le mien...Que pouvez-vous craindre? « Que redoutez-vous? une passion qui n'a su « vous toucher, l'expression d'une douleur sur « laquelle vous seule pouvez quelque chose...Je « contraindrai l'une et l'autre. Je ne vous de- « mande qu'un *amour de mère*, mais d'une « mère tendre, qui, au lieu de fuir, console son

« fils. Oh! que j'ai besoin de vous voir, d'enten-
« dre cette voix chérie toujours animée par
« les nobles inspirations du cœur ou du génie:
« ne repoussez, ne dédaignez pas mon dévoue-
« ment. Je pleurai votre perte, et, unissant toutes
« mes douleurs, je végétais avec l'espoir de suc-
« comber. Oh! combien d'heures précieuses j'ai
« passé à *pleurer*, *prier* et *croire*. Ayez pitié de
« moi, de cet avenir qui peut être si long en-
« core; *revenez*, ou dites *venez*. Je puis être libre
« demain, aujourd'hui, quand vous l'ordonne-
« rez : mais songez que je ne puis vivre loin de
« vous; vous avez promis de me servir de mère,
« et sans vous tout espoir de bonheur et de re-
« pos sont à jamais perdus pour

« LÉOPOLD. »

P. S. « Je ne veux ni pourrai vous rien dire
« de ce qui a suivi la fatale journée du 18. Ah!
« c'est à vos pieds, invoquant d'illustres mâ-
« nes, que je veux redire les immortels exploits
« de nos braves et... les siens...

J'avais fermé ma porte; j'étais assise, la tête sur mes deux mains, en face d'une énorme

glace; il y avait sur la table un volume des belles poésies de madame Dufresnoy; en lisant cette lettre, cette déclaration d'un amour dont la sincérité ne pouvait m'être suspecte, tout mon être sembla se bouleverser :

« Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
« Je sentis tout mon corps et transir et brûler. »

Je ne puis le nier, j'eus un moment d'hésitation; il se fit en moi un changement absolu, mais très heureusement momentané; ma vanité voulut ressaisir l'espoir de plaire encore. Il m'aime, ne me le prouve-t-il pas? pourquoi refuserais-je un bonheur offert? suis-je donc si vieille, trop vieille déjà? ne me trouve-t-on point belle encore, et l'amour de Léopold tient-il à ma figure? Jetant tour à tour un coup d'œil sur sa lettre naïve, et parcourant du regard les vers délicieux de notre muse française, je cédai insensiblement à l'attrait d'une illusion que je brûlais de pouvoir ressaisir encore. Pendant quelques instans, j'éprouvai toute l'exaltation délirante de mes belles années; mon imagination allait au devant de toutes les chimères d'un amour partagé. J'avais

son portrait, je n'avais osé le regarder que bien rarement; je le pris, le pressai contre mon cœur... il me rendit à moi-même. Oui, je puis l'assurer avec vérité, en regardant cette physionomie noble et douce, parée de tout l'éclat de la jeunesse, je la comparai à la mienne qui se reflétait dans la glace, et je sentis que la jeunesse seule peut répondre à la jeunesse : Je me dois cet aveu après tant d'autres; le désespoir suivait pour moi cette conviction d'impossibilité, j'y succombais, et ce ne fut qu'après un long et déchirant combat que ma raison, assez maîtresse de mes soupirs, put répondre à Léopold comme une mère eût écrit à un fils bien-aimé; et si des circonstances m'ont, dans la suite, mise bien près de la plus séduisante des erreurs, je puis du moins me rendre témoignage que, non seulement je n'y ai jamais cédé, mais que je n'ai plus regardé celui qui eût pu me la faire partager, que comme un fils, un fils chéri et respecté plus encore.

Je passai la nuit la plus agitée; et à peine était-il jour, qu'on frappa à ma porte pour me demander si je voulais permettre à M. d'Autré de venir me faire ses adieux; je jetai vite une robe et un schall sur moi et le reçus. D'Autré

venait de recevoir une lettre de son père, qui avait enfin retrouvé les traces de Paula, et qui engageait son mari à venir les chercher à Gênes, où elle était légèrement indisposée; il assurait à d'Autré que sa femme était, depuis son pélerinage à Rome, absolument revenue de l'idée de se faire religieuse; il disait : « Paula, mon « fils, est encore digne de toi; Paula est une « excellente femme, et belle, oh! belle comme « les plus belles vierges qui ornent ici toutes « les galeries. » M. Brillant d'Autré connaissait la faiblesse un peu vaniteuse de son fils, il le flattait pour gagner du temps; aussi d'Autré ne rêvait plus que Paula; il me montrait son portrait, ses souvenirs, et me demanda, comme une faveur, de lire avec lui le fragment que voici, et d'écrire quelques lignes en marge du manuscrit que je lui avais offert. D'Autré était un excellent homme, et de ce caractère qui, parmi les militaires, se désigne par *un bon enfant;* sans instruction ni beaucoup d'esprit, mais néanmoins aimable, de cette gaieté française que donne une heureuse nature. D'Autré me quitta avec promesse de m'écrire. La lettre à Léopold était restée non achevée sur la table: j'y jetai un regard, hésitai encore un moment,

tout près d'y joindre quelques mots plus tendres ; enfin, je la cachetai et je la fis porter bien vite à la poste. Ayant de nouveau défendu ma porte, je me mis à lire le récit suivant :

« Dans une des solitaires, mais superbes campagnes du Palatinat de Podalie, vivait depuis deux ans la jeune et belle Odeska, fille d'un noble Polonais, unie par ordre paternel à l'opulent, mais sauvage possesseur de ces contrées. Odeska, élevée dans le goût des lettres et des arts par une mère qui fut long-temps la brillante idole de la cour de Jean Casimir, la jeune Odeska aspirait au bonheur d'être aimée. Hélas! elle ne goûta un instant ce bonheur si pur que pour le payer par le désespoir et les larmes. Au nombre des pages qu'un grand nom sans fortune attachait à la cour de Pologne, se distinguait le jeune Mazeppa. A peine entré dans son adolescence, doué de tous les avantages extérieurs et surtout d'une de ces physionomies qui semblent porter sur leurs traits des destinées extraordinaires, Mazeppa joignait, au don de faire naître un vif intérêt au premier coup d'œil, le mérite plus réel de justifier cet intérêt par les qualités d'une ame pleine d'enthousiasme et d'une énergie qui semblait,

dans cet âge si tendre, défier déjà le destin. Jean Casimir faisait des vers, et toute la brillante jeunesse de sa cour soupirait des élégies ou des madrigaux aux pieds de la beauté. Mazeppa eut bientôt distingué la plus jolie, et son hommage ne fut point repoussé par Odeska, libre alors. Trois mois s'écoulèrent au milieu des délicieuses illusions de l'espérance et des courts et mystérieux instans d'une intime confiance, dérobée à la vie de cour et d'étiquette.

« Ordinairement le jeune page de Casimir attendait sa belle maîtresse sous un berceau, où les attentions de l'amour avaient mêlé le doux parfum de mille fleurs aux fraîches émanations d'un épais feuillage. Là, cachés à tous les regards, une couronne eût été peu pour celui qui, plus tard, devait mourir sur les terres de l'exil, pour avoir voulu conquérir un trône; le banc de mousse qui recevait son amie était celui qui occupait l'ambition du jeune page de Jean Casimir. Il y faisait résonner sous ses doigts la guitare, accompagnait la romance que soupirait la mélodieuse voix d'Odeska; dans d'autres instans, l'enthousiaste Mazeppa répétait à son amie les vers sublimes des poètes d'Italie, ou les héroïques inspirations d'Homère. L'A-

mour vit de superstitions dans le cœur des femmes; au milieu des pressentimens, un cruel événement se préparait pour les deux amans, et le cœur d'Odeska en reçut d'avance la fatale prévision dans un rêve funeste. Descendu avant l'aurore au bosquet, Mazeppa fut surpris d'y trouver déjà son amie, que son ardeur y devançait toujours. Il fut étonné du désordre de sa beauté. Des larmes furtives, que voilaient mal ses paupières, tombaient de ses yeux baissés vers la terre.

« Pourquoi ces larmes? quel malheur peut menacer nos beaux jours? » s'écria l'impétueux Mazeppa, et il enlaçait d'un bras protecteur la jeune fille, comme pour lui faire de son corps un rempart...Odeska, dans ce trouble délicieux qu'augmente le bonheur des larmes, la main sur son cœur, dit à son amant : « Cher Mazeppa, « je rougis de ma terreur et je ne puis la vaincre; « elle me poursuit jusque dans tes bras; mon « ami, tu en es l'objet : oh! ne m'accuse pas de « faiblesse; que l'adversité arrive, et tu verras « si mon attachement ne sera pas plus fort « qu'elle; mais te perdre...ah! c'est plus que « mourir! »

« A ces mots, elle laissa tomber sa belle tête

sur le sein du jeune page, qui épuisa tous les accens de la tendresse pour dissiper ses noirs pressentimens. Elle répondait comme poursuivie d'une affreuse vision : « O mon cher « Mazeppa ! je t'ai vu entraîner loin de moi ; « la terre et le ciel te refusaient un appui. J'ai « vu des supplices et de trompeuses grandeurs. « Mazeppa, la terreur glace tous mes sens. « Helas ! le charme de l'amour n'est-il plus avec « nous?...et ta voix expire dans les sanglots ! » Tout à coup le bosquet retentit des cris du reproche et des menaces de la colère que proférait le père d'Odeska : il venait de surprendre les deux amans... En vain la mère de la jeune amante de Mazeppa intercéda-t-elle, en vain ce dernier fit-il valoir sa naissance et son amour ; peu de jours après Odeska fut unie, malgré sa résistance, à un homme puissant qui l'éloigna de la cour et des bras de sa mère, pour la reléguer, comme sa proie, dans une terre près des frontières de l'Ukraine. Les regrets d'Odeska s'envenimèrent encore par la présence d'un époux que son cœur repoussait, et qui ne justifiait que trop ses dégoûts.

« Après la perte de son amie, malgré la faveur dont il jouissait auprès de Jean Casimir, le

jeune Mazeppa n'eut qu'une seule pensée : celle qu'on avait arrachée à son cœur. Odeska, loin d'avoir tenté d'adoucir son tyran, du moins par les apparences de la soumission, repoussait ses caresses et ne répondait à l'invitation des droits de l'hymen, que par le nom de Mazeppa. La seule distraction de l'épouse était d'aller aux confins des terres qu'elle habitait, parcourir d'un regard douloureux cette immensité qui la séparait des lieux témoins de son amour. Un soir, appuyée contre l'orme dont le tronc portait sur son écorce noueuse le nom de Mazeppa et les emblèmes de la fidélité, un nuage de poussière s'élève au loin et appelle l'attention d'Odeska. Un cri de joie et de terreur échappe de sa bouche : « C'est lui! s'écria-t-elle; oui, cette « course rapide me l'annonce. Quel autre que « Mazeppa guiderait ainsi un coursier sur la « plaine? C'est lui! Dieu! ayez pitié de nous. « C'est aussi le fantôme de mon rêve horrible! « Oh! privez-moi, grand Dieu, du bonheur de « le revoir, si le réveil de cette félicité doit être « celui d'un songe affreux. » L'infortunée tomba à genoux, les bras étendus vers les sables dont la poussière la dérobait encore à la vue de son amant : car le cœur d'Odeska avait bien

deviné, c'était Mazeppa; il reconnut aussi le céleste visage de son amie. L'impétueux jeune homme poussa son coursier et gravit le rocher couvert de ronces, où venait de lui apparaître Odeska, qui laissa échapper un cri en se sentant enlacée dans les bras et pressée sur le cœur du fougueux favori de Jean Casimir.

« J'ai tout quitté pour te revoir; m'appartiens-« tu encore? Odeska, es-tu toujours mienne?

« — Près de toi, l'univers n'a rien qui puisse « causer un regret ni un remords à ton amie.» Hélas! elle oublia sur le sein de son amant qu'aucun serment ne permet impunément de parjure. Le châtiment se pesait déjà dans la balance de la justice divine.

« Le Cheval de Mazeppa portait les chiffres de son maître et d'Odeska sur sa housse richement brodée par les mains d'Odeska, et selon l'usage d'une cour galante, cette housse montrait aussi des emblèmes de l'amour. Abandonné par son maître, le coursier parcourut lentement les détours qui conduisaient à la grille principale du château de l'époux d'Odeska. Les chevaux sont pour les Polonais, comme pour les Tartares, les objets d'un culte. La beauté de celui de Mazeppa, son riche harnois, l'absence

de son cavalier, tout excita la curiosité des nombreux habitans du château et surtout du maître. Des mains caressantes attirèrent le coursier, il se laissa prendre. A peine l'époux d'Odeska a-t-il jeté un regard sur la housse, qu'il s'écrie dans un transport de fureur : « Il « est ici l'infame qui ose me disputer son cœur ! « voilà le chiffre de Mazeppa...Courez, volez « après les coupables...Ah ! je vais donc me « venger de tes dédains orgueilleux : femme, « frémis !... chaque goutte du sang de ton amant « va te coûter mille larmes ! Couple per- « fide ! les supplices, la mort, vont vous unir ! » Une heure après l'ordre donné, Mazeppa et Odeska, enchaînés, parurent en présence de leur bourreau. « Femme parjure, et toi, vil su- « borneur, qu'avez-vous à répondre ?

« — Le cœur d'Odeska était mon bien avant « que ton or l'eût acheté de son père, dit Ma- « zeppa ; Odeska ne t'appartient point, elle ne « fut point à toi, et je venais reprendre mon bien, « mon bien unique et sans prix. Le sort tra- « hit notre espoir ; nous allons payer par la « mort les doux rêves de l'amour ! Mais la « mort, nous l'acceptons, lui cria Odeska, « il y a un Dieu vengeur, appui des cœurs in-

« nocens, je vais l'implorer pour toi. » Odeska tomba anéantie aux pieds de son barbare époux, et ne revint à la vie que pour se trouver dans un affreux cachot où elle languit pendant trois années. »

CHAPITRE CLXXXVIII.

La première grenade d'honneur. — Madame de Balbi. — Cambacérès et le major Garnier. — La protégée de l'abbé Raynal, ou la femme savante.

Je ne rendrai pas compte de tous les combats que j'eus à me livrer pour ne pas céder à la voix du bonheur et de l'espérance qui me parlaient pour Léopold; il m'en coûta, mais heureusement, comme je l'ai dit, la raison eut le dessus, et heureusement encore les singuliers hasards de ma destinée m'offraient à tout instant des distractions; je me trouvai de nouveau attachée à des intérêts que j'avais crus éteints, et auxquels, sur les libres terres de la Belgique, tous les malheurs, les persécutions, l'exil et la mort, semblaient donner une activité nouvelle. Je me préparais à faire la commission dont me chargeait la lettre de Carnot,

lorsqu'à Ath je fis une rencontre qui m'intéressa singulièrement. Ath est un fort vilain bourg entre Gand et Anvers : ne voulant pas rester dans la salle de l'auberge avec une demi-douzaine de fumeurs, je me promenais dehors en attendant le départ de la voiture. A quelques pas de la porte était assis un militaire qu'au seul aspect je reconnus pour un Français, à la cravatte noire, à la redingote de route, au large pantalon bleu, à la mine d'un philosophe de bivac. Il était adossé contre un de ces gros arbres entourés d'un banc en cercle, si communs dans les villages de Hollande. Son sac était à ses pieds, et il le poussait avec un air tantôt triste, tantôt de mauvaise humeur et d'impatience. Aussitôt je me laissai aller au même mouvement qui me valut un si rude accueil de la part du colonel espagnol [1]. « Pardon, mon brave, dis-je au vé-« téran, vous me paraissez fatigué et las d'at-« tendre ici? »

A ma voix de femme, il m'avait regardée avec surprise, puis avec un sourire bienveillant : « Une Française, cela me fait plaisir à ren-

[1] 5e volume, page 190, chapitre 130.

« contrer dans ce pays de buveurs de bière « où on me disait qu'on nous aimait tant, et « où je ne trouve pas seulement à me faire « comprendre. »

Nous voilà, nous, intallés sous une espèce de treille, et moi de faire appeler un excellent déjeûner.

« Je viens de loin, me dit le militaire; plus « de paie, et me voilà lancé dans l'émigra- « tion.

« — Je ne suis pas riche, mais deux napo- « léons, je les ai toujours au service d'un mi- « litaire, d'un ancien camarade.

« — Vous avez servi? tenez, je voyais qu'il « y avait quelque chose de ça dans votre tour- « nure; vous êtes d'une jolie taille au moins! « Là, vrai, avez-vous vu le feu? A quelles jour- « nées étiez-vous? parlons-en, cela fait oublier « que me voilà vieux, pauvre, cherchant à « gagner ma vie en philosophe. »

Je pensai que c'était vraiment un don particulier de Napoléon que cet attachement qu'il inspirait aux soldats, à ceux qui même après vingt années de fatigues et de périls n'avaient encore pour récompense que ces fatigues et ces périls. Je renouvelai mon offre, y joignant

celle d'adresser le militaire à Anvers à quelqu'un de sûr qui pourrait lui être utile.

« — Je l'accepte, ma petite dame, avec le « même bon cœur que vous l'offrez ; ça se con- « naît de suite, et je devine que vous êtes ici « depuis que nous sommes des brigands ; te- « nez, votre double napoléon me fera pour « toutes sortes de raisons grand bien ; mais « j'aime autant votre offre de m'adresser à des « amis, car c'est du travail que je cherche et tout « ne me convient pas, car voilà bientôt trente « ans que je n'ai manié que le fusil, et ça « gâte la main pour tout autre métier. Le seul « état que j'ai su, c'est la reliûre.

« — Eh bien! tant mieux, j'ai votre fait à « Bruxelles ; si vous savez relier, vous serez « placé en arrivant.

« — Eh bien alors, gardez votre double na- « poléon, ça vous servira.

« — Prenez toujours, il ne faut pas qu'en « arrivant vous soyez forcé de demander des « avances ; tenez, voilà un mot (et je l'écrivis) « pour vous loger. » En y jetant les yeux et en lisant : *Rue de l'Empereur*. « Cela me portera « bonheur ; oh! c'est que nous avons, tels que « nous voilà, des raisons très particulières pour

« ne pas l'oublier, c'est une vieille connaissance, « ça date de Marengo; tenez, il y a dans ce « sac un habit qui a été à l'île d'Elbe, je veux « être enterré dedans. Je ne le donnerais pas « pour une fortune, mon pauvre habit que « j'aime, et j'ai là dedans un autre trésor.

« — Votre croix?

« — Celle-là reste ici cachée, » et il pressa son cœur. « Mais l'autre est un souvenir d'un « ami bien cher, d'un pays, d'un frère d'ar- « mes, c'est une grenade d'honneur.

« — Qu'est-ce que cela veut dire, mon « brave?

« — C'était dans ce temps-là comme la croix, « une récompense de la bravoure, et c'était « à mon bon, mon brave Renaud, que Napo- « léon donna cette première récompense sur « le champ de bataille. Il était sergent d'artil- « lerie; nous sommes tous deux de Selangey, « Côte-d'Or. Renaud fit au passage du Sim- « plon des actions qui déjà le firent remarquer « de Napoléon, connaisseur en soldats. A Ma- « rengo il se coucha sous sa pièce, et y mit « le feu au moment où les Autrichiens ve- « naient s'en emparer; figurez-vous la débâ- « cle, c'est là-dessus que Napoléon lui décerna

« la grenade d'honneur qui était la première « donnée ; à la même journée, il démonta encore une batterie autrichienne. Oh ! c'était « un homme extraordinaire, brave comme « l'épée de Napoléon, et humain et doux « comme une bonne femme. Mon Dieu! c'est « un trait d'humanité qui lui coûta la vie, « et c'est comme cela que malheureusement « j'ai cette grenade d'honneur qui ne me quittera plus. Nous étions à Neuhaff, quand un « terrible incendie vint à éclater; la maison où « le feu faisait le plus de ravages était habitée « par un père de famille, un ami intime aussi « de mon camarade, qui à la vue du danger « n'en fit ni une ni deux, mit habit bas et « s'élança au secours de son ami ; je l'avais « suivi et tâchais vainement de l'arrêter quand « je vis pour lui une mort inévitable et horrible. Il faut que je parvienne jusqu'à lui, « cria-t-il, et il enfonça une porte ; il croyait « trouver là son ami ; la flamme qui s'échappait avec fureur l'enveloppa ; j'étais moi-« même suspendu sur une poutre près de l'escalier embrasé ; je vis le malheureux et intrépide Renaud tomber et disparaître dans « un tourbillon de fumée et de feu ; une seule

« parole me parvint : *Garde ma grenade.* Ce « cri, Madame, je crois bien souvent encore « l'entendre, et cette grenade, prix de la bra- « voure, signe de l'honneur militaire, je l'ai « portée avec moi sur les champs de bataille « d'Iéna, Wagram, Austerlitz, de la Mosko- « wa et de Mont-Saint-Jean ; aujourd'hui, « c'est-à-dire depuis les jours de paix et de « délivrance, je l'ai cousue dans mon uniforme, « et voilà mon linceul, c'est une relique pour « ceux qui sont comme moi fidèles à la reli- « gion du soldat, au souvenir du drapeau.

« — J'ai vu des sabres d'honneur, répondis- « je, mais je ne savais même pas qu'on eût « donné des grenades. Je serai bien aise de « la voir quand j'irai vous trouver à Bruxelles ; « mais n'en parlez pas, il faut maintenant, « comme vous dites, vivre en philosophe. » Il me témoigna beaucoup de regret de ce que je n'allais pas à Bruxelles, et voulut défaire son sac ; je m'y opposai, non par défaut d'intérêt, mais parce qu'on mettait les chevaux, et que je voulus voir emballer ma nouvelle connaissance, que je quittai avec le doux sentiment d'avoir peut-être assuré son existence par cette rencontre.

Ce brave homme s'appelait Bois-Marie et se disait parent d'une jeune fille sacrifiée dans la révolution à la haine féroce d'un ami intime de Robespierre, si Robespierre put avoir des amis.

Renaudin de Saint-Remi, qui quitta son siége de sage pour déposer comme témoin contre l'innocente et infortunée Marie, opina ensuite pour la mort comme juré. J'appris plus tard d'autres détails de ce *grognard* de l'île d'Elbe. Quelques uns sont honorables à la mémoire de Tallien; je les placerai dans le cours de ces volumes. Il monta sur la voiture, heureux et joyeux, en chantant d'une voix qui était plus propre à commander *à droite, gauche, fixe*, qu'à fredonner la romance; il chanta l'air de *Cendrillon : Dieu protégera j'espère.*

A une lieue d'Ath, je descendis et pris un chemin de traverse qui me conduisit à une fort jolie maison de campagne où j'avais quelqu'un à prendre pour venir à Anvers. J'y trouvai grande société; on m'y donna des nouvelles de Mme de La Valette. Tous les convives étaient amis ou connaissances de mes amis, et la conversation se ressentit de la confiance que produit naturellement la conformité d'opinion.

Parmi les convives était le major Garnier: c'était de tous celui que je connaissais le moins; et je n'en parlerais même pas, n'ayant pas de bien à en dire, si, malheureusement trop crédule pour tout ce qui est service à rendre, je ne me fusse trouvée attachée à des intrigues et projets d'embauchage que j'atteste sur mon honneur avoir toujours ignorés. Quêter pour ceux qui partaient ou affectaient de vouloir partir pour le Champ-d'Asile, beau rêve des proscrits; courir, écrire, user de tous mes moyens pour leur être utile : voilà ce que j'ai constamment fait pendant quatre années que j'ai voyagé de Bruxelles à Anvers, Gand, Bruges, Ostende, Londres et Amsterdam; j'ai même été souvent dupe de mon exaltation; mais j'ai séché quelques larmes, et je ne saurais regretter une facilité d'attendrissement qui a eu de pareils résultats. D'ailleurs, je ne me cite jamais en exemple à imiter; mes défauts, mes qualités, tiennent ensemble, si bien que ne pas agir de premier élan est pour moi d'une impossibilité absolue; céder à ce premier mouvement a même pour moi un charme inexprimable; aussi dès que le major Garnier, avec sa laideur toute militaire m'eût prononcé les

noms magiques de Ney et Waterloo, unissant par une déchirante pensée de regret ces deux affreuses époques d'amertume et de deuil, je supposai à celui qui m'en parlait avec ame tous mes regrets, toute ma douleur, et dès ce moment la réflexion qui n'eût pas été en faveur du major n'eût pu se faire jour dans mon esprit ; il me disait qu'il avait vu Ney, lorsque exténué de fatigue, blessé, à pied, et guidé par un sous-officier de la garde, il arriva, après le fatal 18, au lieu où un officier du général Desnouettes lui donna son cheval pour se rendre à Marchienne-au-Pont. Dès ce moment nous fûmes amis, de mon côté avec la plus loyale franchise, du sien avec toutes les confidences qui pouvaient le mieux m'attacher à ses vues, et me les faire servir malgré moi et à mon insu.

Le major Garnier avait alors près de cinquante ans ; il annonçait avoir servi dans les gardes françaises, et racontait fort bien une infinité d'anecdotes. Il était lié avec l'hôte de l'Aigle-Noir, à Liége.

« Je vous y adresserai, me dit-il, vous cou-
« cherez dans la chambre ou Louis XVIII,
« alors MONSIEUR, coucha avec son fidèle d'A-

« varay, ce modèle des amis, ce Bertrand « de 92. »

Les détails qu'il nous donna sur ce prince étaient remplis d'intérêt; mais je ne crois pas, ne pouvant en garantir l'authenticité, devoir les rapporter ici, puisqu'il s'agit d'un personnage auguste; je ne puis taire pourtant un mot de Mme Balbi, femme du gouverneur du Luxembourg, et qui, ayant montré la plus constante fidélité au sort du prince, avait contribué à sa fuite, et bravé toutes les tristes chances de l'émigration. Je fus bien un peu surprise de voir un soldat d'Arcole, comme se prétendait le major, si bien au fait des secrets des princes; car presque tous ceux qui vécurent sous les drapeaux ignoraient aussi bien les actions d'un courageux dévouement, que les crimes affreux qui signalèrent cette époque de la révolution.

« Rien, disait le major, n'était aimable et « séduisant comme la comtesse de Balbi. Dans « les différens pays que, pendant sa longue « émigration, cette dame a parcourus, on « chante ses louanges. »

Madame de Balbi parlait des malheurs de Louis XVI et de l'infortunée Marie-Antoinette,

et leur faisait des partisans en arrachant des larmes. J'ai logé en Allemagne dans une maison où Mme de Balbi avait habité; un émigré, qui alors était devenu un des plus zélés sujets de Napoléon Ier, le major Garnier, conta un mot de cette dame qui ne fit pas fortune dans la haute société germanique, peu faite encore à l'élégant laisser-aller des favoris. Mme de Balbi se trouva à un cercle nombreux qui se pressait pour la voir et l'entendre. Une jeune et naïve allemande passa sa belle tête blonde et son frais visage entre les épaules un peu tudesques de son fiancé, et l'émigré en question laissa échapper cette naïveté : *Is das ein kœnings hoer* [1] ? Mme de Balbi, qui entendit l'insolente épithète, se tourna avec cette aisance que donne la cour, et répondit : « Ma chère, « *le sang des princes ne tache pas.* »

Je me rappelai avoir, sous le consulat, entendu parler d'une Mme de Balbi qui vivait sous les dehors de la médiocrité dans une ville de province; je demandai au major s'il croyait que ce fût de la même famille.

« Bien mieux, c'est, dit-il, la même per-

[1] Est-ce là une parole de roi?

« sonne. Mme de Balbi a servi les princes de « toutes les manières. Rentrée en 97, elle a su « intéresser le Consul en excitant la sensibilité « de l'excellente Joséphine, dont le faible à pro- « téger l'ancienne aristocratie a bien un peu « nui peut-être à la solidité du trône impérial. « Mme de Balbi est, sans nul doute, intervenue « dans quelques tentatives politiques, mais elle « a eu l'heureuse adresse d'en esquiver les con- « séquences, et cela à une époque où la police « n'était pas mal faite; c'est qu'elle a de l'esprit « comme un démon, l'esprit des affaires.

« — Vous ne jugez pas cela comme moi, lui « dis-je; je vois Mme de Balbi noblement dé- « vouée à la cause de la royauté, seule cause « légitime pour elle; je la vois toujours mar- « chant au but: j'aime ce courage de constance, « cette longue résignation; les princes ne trou- « vent déjà pas si souvent ces vertus dans les « hommes aux jours de l'adversité, qu'il n'y ait « un mérite de plus pour une femme. La seule « chose que je n'approuve pas, c'est d'avoir « affecté les dehors de la pauvreté, d'avoir joué « le rôle de solliciteuse près de l'homme dont « elle devait désirer la chute; c'est trahir les « bienfaits: qu'on demande des renseignemens

« pour sauver ses amis, bien permis; mais ac-
« cepter les dons, demander les grâces de ceux
« qu'on hait, il y a là dedans quelque chose
« qui ne va ni à la fierté du malheur ni à la
« dignité d'une cause. »

Je mis dans ce discours assez de véhémence pour attirer l'attention, et j'eus le plaisir de voir tout le monde de mon avis. Le major Garnier se rendait à Bruxelles ; il avait des lettres pour Cambacérès : je ne pus m'empêcher de lui parler de l'affaire de l'officier à demi-solde avec l'ex-archichancelier.

« J'en espère mieux, me dit le major; j'ai
« une recommandation qui ne peut manquer
« son effet, c'est un souvenir de jeunesse...

« — Pas avec vous, j'espère, major, lui dis-
« je en riant.

« — Ce n'est pas ce que votre malice s'ima-
« gine.

« — Ah! tant mieux, car j'aurais regretté de
« voir invoquer de pareils souvenirs.

« Voilà qui s'appelle pousser loin l'intérêt
« du sexe. »

Le major, à ce dernier mot, fit une singulière grimace qui le rendit si laid qu'il n'y eut plus moyen de douter de la parfaite inno-

cence des souvenirs qu'il allait invoquer; du reste, sa morale était si facile que le moyen qui réussissait lui paraissait toujours le moyen par excellence; je lui donnai mon adresse à Anvers, et il quitta la société avant moi.

La maîtresse de la maison était une parente du fameux Rabaut-Saint-Étienne, et née à Nîmes, comme lui, professant la religion réformée. Cette dame, dont la destinée fut fort bizarre, devenue victime d'un mariage d'inclination, se plaisait à citer un important service que lui rendit le célèbre abbé Raynal.

« C'était déjà, disait-elle, un vieillard en 92, « mais l'homme le meilleur, le plus aimable, « et d'une figure noble et belle. J'étais bien « jeune alors, et le zèle officieux, les services « de ce défenseur de l'humanité, qui habitait « une retraite dans le midi de la France, me « sauvèrent l'honneur et la vie. »

On voyait, dans les discours et le caractère de cette dame, que la société du philosophe avait un peu déteint sur sa conversation travaillée et presque oratoire; mais je n'ai guère vu de cœur plus dévoué à ses amis que celui de Mme Étienne Rabaut; elle se prit d'extrême amitié pour moi.

« Puisque vous avez habité la Hollande, « me dit-elle, voilà un ouvrage qui vous in- « téressera : » c'était l'*Histoire du Stathouderat*, par l'abbé Reynal. Madame Étienne y avait écrit quelques notes qui me prouvèrent qu'elle visait au savoir, et ce fut sans doute mon invincible dégoût pour cette prétention, qui m'a fait mettre moins d'empressement à cultiver l'amitié d'une personne d'ailleurs si distinguée. Nous parlâmes beaucoup de Carnot, cet homme intègre et philosophe, sorti pauvre de toutes les situations de sa vie. Madame Étienne fit les honneurs de la soirée par son savoir et ses citations toujours justes, ce qui n'est pas peu pour qui cite beaucoup. Je l'admirais, mais sans me dire : *J'en voudrais savoir autant.* Là où perce l'étude chez les femmes, il me semble que le charme disparaît; presque toujours un succès que nous avons trop l'air de chercher nous échappe; non que je veuille faire l'apologie de l'ignorance, et dénigrer les supériorités; mais avec un peu moins de prétentions, madame Étienne eût été une personne parfaite. Comme c'est chez elle que je voyais la plupart de mes amis, j'aurai plusieurs fois occasion de revenir sur son chapitre. Je

partis dans la nuit pour Anvers, afin d'y remplir la commission dont je m'étais chargée, commission qui eut pour résultat mon premier voyage à Londres, comme je le dirai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE CLXXIX.

Embarquement. — Rencontre d'un poète italien. — Un épisode de la révolution. — Arrivée à Douvres. — Le major Garnier.

Je résolus d'aller prendre le paquebot à Ostende, et partis d'Anvers aussitôt ma commission faite. L'argent que j'avais eu de mes leçons d'italien, si largement payées par l'aimable et infortuné duc de Kent, cet argent commençait non seulement à diminuer, mais la crainte d'en manquer dans un pays où les Français paient double, me décida au sacrifice d'une fort jolie montre de chasse à répétition. Le profil de Napoléon, gravé dans l'intérieur de la double boîte, me la fit vendre trois fois plus que sa valeur, et moi qui, si long-temps, n'avais regardé cent et mille louis que comme une bagatelle, je ne saurais dire quelle fortune je crus posséder en comptant douze cents malheureux francs. Hélas! les jours se préparaient où le

plus strict nécessaire me devait seul rester pour bien des années.

J'arrivai à Ostende et descendis à la grande auberge à côté du théâtre ; il était sept heures : il y avait spectacle ; et quoique je connusse par expérience toute la portée des talens de province, je n'eus rien de plus pressé que de courir au théâtre. La troupe était fort au-dessus du médiocre : on donnait la *Femme jalouse*. J'ai l'habitude de toujours écouter le spectacle, bon ou mauvais. Tout à coup mon attention fut détournée par cette vive exclamation : «*che « seccatura mio Dio! Porta mio, che diresti?* — *Direbbe che è poco garbato il parlar cosi* [1], » répondis-je aussitôt au personnage, en le regardant assez fièrement. Il s'excusa de son mieux, toujours dans la même langue, et m'exprima avec une vivacité tout italienne son bonheur de rencontrer une personne qui parlait *la tosca favella*, dans un pays où les oreilles étaient au supplice. La connaissance fut bientôt faite, et, pendant la petite pièce, *la*

[1] Quel ennui, mon Dieu ! Porta, mon ami, qu'en dirais-tu ? — Il dirait que c'est très impoli de parler comme vous faites.

Jambe de bois ou l'Amour filial, je m'amusai à contrarier Mangrini, en lui soutenant ce que j'étais loin de penser, que nos opéras comiques valaient mieux que les opéras buffa de l'Italie. A tout, il me répondait en faisant de ridicules grimaces. « *Ma, per bacco, non cantano quei « personnagi*[1] *!* » Le spectacle n'était pas fini, que j'étais aussi enchantée de cette rencontre, que Mangrini l'était de la mienne; les Italiens en général ont la parole un peu retentissante. Je voyais qu'on nous remarquait; je l'en prévins et l'engageai à quitter le spectacle; il me dit qu'il partait aussi par le paquebot, et j'en fus charmée, car sa vivacité spirituelle promettait un compagnon de route fort agréable, et mon attente ne fut point trompée. Mangrini était Romain, parent du célèbre musicien de ce nom, et ami intime du célèbre Porta, poète milanais, dont il me parla avec cette abondance de détails, que relève cependant la pantomime italienne. Mangrini me cita entre autres la bizarre épitaphe que cet homme original composa lui-même en milanais, et dont le sens

[1] Mais, de par tous les diables, ils ne chantent pas, ces gens-là!

est : « Je suis parvenu à faire pitié même à un « prêtre qui ne vit que d'enterremens », faisant allusion aux maux cruels que la goutte lui faisait souffrir.

Porta était un poète populaire; les événemens du jour s'embellissaient sous sa plume par le trait d'une fine satire qui attaquait tous les ridicules, tous les vices en masse, sans personnalité aucune; l'esprit enjoué et caustique de Porta était tempéré par un caractère noble et généreux. « Croirez-vous, me disait Man- « grini, que Porta, dont toutes les poésies res- « pirent une gaieté et un enjouement parfait, « est l'homme le plus triste, le plus mélanco- « lique; c'est une contradiction bien singulière « et qui existe pourtant. Presque toujours les « poètes expriment dans leurs vers le contraire « de ce qu'ils éprouvent... » Je ne fus pas du tout de l'avis de Mangrini : « Je ne m'élève pas, « lui dis-je, à la hauteur de la poésie; mais ce « que j'écris en prose est toujours l'image des « sentimens que j'éprouve... » Il répondit par des complimens si bizarres et si chargés de superlatifs, que j'en éclatai de rire. On vint à l'hôtel avertir les voyageurs pour l'Angleterre, que si le vent ne changeait pas, on mettrait à

la voile à quatre heures. Nous résolûmes de ne pas nous coucher et de parcourir la triste ville d'Ostende; mais à peine eûmes-nous commandé notre souper, que le matelot revint dire qu'il fallait se rendre au port. Mangrini, qui avait compté se régaler avec des *talladelli à la milanese*, exprima d'une façon si comique son désappointement de gourmand, que je ne me souviens pas d'avoir jamais ri d'aussi bon cœur; mais nécessité fut de se soumettre, et bientôt nous fûmes en chemin pour le port. Il y avait fort peu de passagers, et la traversée fut heureuse. Mangrini avait, à l'époque dont je parle, de quarante-cinq à cinquante ans; il avait vécu en France, et s'y trouvait aux premiers temps de la révolution. Il s'était arrangé pour *schivare* [1], disait-il, *les mesures de salut public*, en se mettant à la suite d'Antonelle, chef du jury, qui présida à la condamnation du duc d'Orléans, père du duc actuel.

Cette confidence nous mit naturellement sur le chapitre de ce prince malheureux, qui, dans sa captivité et surtout à sa mort funeste, se montra fidèle au caractère qui avait marqué le commencement de sa carrière. Mangrini me

[1] Esquiver.

raconta un trait d'une pauvre mère de famille, sauvée d'une affreuse misère par les charitables dons du duc d'Orléans, alors encore duc de Montpensier.

« Cette femme, sitôt que le duc d'Orléans eut été enfermé à l'Abbaye; cette femme, dont le mari fréquentait les clubs, se donna le mouvement le plus honorable pour son bienfaiteur, arrêté avec son plus jeune fils, le comte de Beaujolais, âgé seulement de treize ans alors. Le jour où cette ame reconnaissante apprit que Billaud Varennes avait proposé d'ajouter le nom du duc d'Orléans à la liste des députés qu'on allait mettre en accusation, et qu'on allait le chercher au château de Marseilles, elle parvint à s'introduire à la conciergerie, où elle savait qu'on conduirait le prisonnier; elle espérait lui faire passer un avis, réussir à le sauver; elle n'avait point calculé l'active haine de ses ennemis. La nuit du 5 novembre arriva, le duc comparut le lendemain devant le tribunal; la pauvre femme s'y était portée avec quelques amis de son mari, espérant toujours que le prince ne serait pas condamné, son mari et les siens ayant promis de s'entremettre pour le sauver.

« Hélas! disait Mangrini, la pauvre femme était encore chez moi à me prier de rendre Antonelle favorable au duc, que celui-ci marchait déjà à l'échafaud. Le prince, ajoutait-il, par le grand caractère qu'il a déployé devant un odieux tribunal, a effacé quelques autres pages de son histoire. Quand, après sa brève et simple défense, il se vit condamner, il dit à ses juges : « Puisque mon sort est décidé, je vous « demande de ne pas me faire languir ici jus- « qu'à demain, et d'ordonner que je sois con- « duit à la mort sur-le-champ ; » seule grâce que les bourreaux d'alors pouvaient accorder. Antonelle rentra, continua Mangrini; la femme était toujours dans mon cabinet, je lui demandai si le duc était *acquitté;* il tira froidement sa montre, et répondit avec un affreux sourire, *exécuté maintenant.* A ce mot, la malheureuse qui l'entendit tomba évanouie derrière un paravent qui la cachait par bonheur. Je frissonnai de la tête aux pieds; si Antonelle l'eût aperçue et dans cet état, elle eût couru le danger de quelque expiation à son généreux dévouement. Je parvins avec beaucoup de peine à la faire sortir de chez moi. J'eus soin, dès le soir, d'aller voir cette excellente femme; j'ap-

pris, sur la jeunesse du duc d'Orléans, des détails pleins d'intérêt et que la pauvre femme racontait avec le charme d'un cœur que la reconnaissance inspire.

« Lorsque le duc d'Orléans épousa en 1769 la fille du duc de Penthièvre, à la chapelle de Versailles, disait cette dame, j'avais à peine quatorze ans; j'étais au milieu de la foule qui regardait le beau mariage : au moment de la bénédiction, le prince, qui n'avait pas pris la place assignée au mari dans ces sortes de cérémonies, sauta, aussitôt qu'on lui fit remarquer son erreur d'étiquette, par-dessus la queue de la robe de la royale mariée. En bas, tout le monde riait de cela; mais en haut, dans les tribunes, on avait l'air bien mécontent. Huit jours après le mariage, je me trouvai en bas du parc comme le prince y passa; un gros chien s'élance, le prince court à moi, saisit le chien, le terrasse; il appelle et dit à un de ses gens de conduire la jeune personne qu'il vient de sauver, en ajoutant un don au bienfait de la vie; nous n'étions pas pauvres alors; mon père voulut rendre le don au prince; mais je fis tant que je l'avais encore trois ans après mon mariage, au moment

où le duc de Chartres fut nommé lieutenant général des *armées de mer* en 1778. Mon mari était de Brest, attaché au port; nous éprouvâmes de grands malheurs. J'eus l'idée d'implorer le prince, qui, enfant, m'avait sauvé la vie et dont la générosité nous sauva encore du désespoir. Je lui peignais, dans une lettre, ma situation; vingt-quatre heures après, mon mari était placé près du comte d'Orvilliers, qui commandait comme vice-amiral, et le soir, étant assise à réfléchir à cette lettre que j'avais osé écrire, je vois entrer le duc de Chartres avec un de ses gentilshommes; il me dit : « Je vous remercie de vous être rappelé le bon-« heur que j'eus peut-être de vous sauver la vie; « je veux qu'elle soit heureuse, l'existence que « je vous ai conservée; vous êtes mère, je vous « donnerai un parrain, continua le *bon sei-« gneur,* et voilà pour la layette; » là-dessus il « me donna une somme si énorme, cinquante louis, que j'en étais comme folle; et cette main généreuse fut étendue sur moi jusqu'au terrible moment où la révolution commença. Alors, craignant pour mon bienfaiteur, je suis venue à Paris le jour où l'on y promenait les bustes de M. Necker et du duc d'Orléans. La

bonne madame Thierry m'avouait, continua Mangrini, qu'elle était heureuse de ces hommages; comme elle le disait encore, ni son mari ni elle n'entendaient rien à la politique, et prenaient tous les changemens pour des espérances; son mari allait dans les clubs, et là il apprenait que le parti populaire, loin d'être tout dévoué au duc d'Orléans, cherchait des prétextes pour s'en séparer. La veille des terribles journées des 5 et 6 octobre, un républicain exalté offrit de l'or au mari de madame Thierry, pour lui faire avouer qu'il en recevait du duc d'Orléans dans un dessein anarchique; Thierry promit par peur, avertit sa femme, qui instruisit fidèlement celui sur lequel grondait l'orage. »

Mangrini, qui avait beaucoup d'esprit et un esprit sans aucune prétention, me faisait remarquer la reconnaissance de cette pauvre femme, résistant au malheur et qui, disait-il, par cet attachement si rare dans les classes inférieures, m'inspira un intérêt plus fort que la prudence qui m'était commandée par ma position auprès de gens que j'abhorrais et que j'étais obligée de servir pour sauver ma tête. J'ai même puisé, dans d'autres aveux de cette femme, la

certitude que le duc d'Orléans fut étranger à quelques uns des mouvemens révolutionnaires dont on a prétendu trop souvent qu'il fut l'ame. D'autres raisons, puisées dans les confidences des coryphées de ces temps, que j'étais si souvent contraint d'entendre, me disposent à me rendre à la déclaration faite par M. Chabroud. Cette déclaration absout le prince de toute participation à un événement très grave.

Vous aimez à vous instruire, répondis-je, et tiendrais à vous convaincre de mes idées sur le personnage dont nous venons de parler longuement; lisez la correspondance : *Louis Philippe, duc d'Orléans;* vous y trouverez une lettre au Roi, et d'autres aux différens ministres. Je vous prêterai également la procédure, l'exposé de la conduite du duc d'Orléans dans la révolution; celui de la consultation délibérée à Paris, le 29 octobre 1790; le mémoire à consulter pour L. P. J. d'Orléans, qui sont dans les mémoires du marquis de Ferrières. Quand il s'agit de si illustres accusés, on ne saurait trop chercher la vérité; et j'ai lu toutes les pièces de cette longue procédure. Un singulier intérêt de souvenir m'attachait à cette recherche; j'avais comme un besoin d'ame de

trouver innocent d'une horrible inculpation le père du jeune prince que j'avais vu, au prix de son sang, défendre, contre l'invasion de l'étranger, les frontières de sa patrie. C'est long-temps après, et à mon retour à Paris, qu'en lisant les mémoires si touchans du duc de Montpensier, je me suis applaudie de la patience qui me fit lire tout ce qui tend à atténuer la gravité des bruits répandus contre la mémoire de son père; malheureusement la postérité est quelquefois aussi crédule que les contemporains, et par paresse on s'arrête aux opinions faites d'avance.

J'ai voulu sur ce point penser d'après moi-même, et j'ai eu quelquefois, et pour plusieurs faits, l'occasion de m'applaudir d'une constance d'études qui m'a valu le droit de penser et de dire que le prince, dont les torts ont été si chargés de circonstances aggravantes, valait mieux que sa renommée.

Nous étions partis à trois heures du matin du port d'Ostende, et à sept heures du soir nous étions aux prises avec les aubergistes de Douvres. Ma première pensée, en touchant le libre rivage de l'Angleterre, fut un regret si terrible que je n'en pus cacher la déchirante

amertume à mon bon et spirituel compatriote et compagnon de voyage. J'avais saisi son bras convulsivement en m'écriant : « que ne m'a-t-il « écoutée ! que n'ai-je pu le conduire ici, le voir, « le sauver du moins, mourir à ses pieds ou « le consoler et le servir. » Cette pensée rétrograde fit place aux ennuis d'une arrivée, et d'une arrivée en Angleterre ; ni chagrin ni humeur ne pouvaient tenir heureusement contre les contestations comiques et bruyantes de ce bon Mangrini, qui ne pouvait se persuader qu'une fille d'auberge du duché de Kent ne comprît pas le mauvais français d'un poète italien. On m'a toujours dit que je prononçais parfaitement les langues que je parle ; j'en fis une utile expérience avec la servante de l'auberge de Douvres, qui, après mes cinq ou six mots d'anglais, me fit le même compliment, et aussi brutalement qu'à mon compagnon de route. En entrant dans la salle, je ne fus pas médiocrement surprise d'y trouver le major Garnier, que je croyais à Bruxelles, sollicitant auprès de Cambacérès pour les exilés du Champ d'Asile ; il me parut soucieux, mais fort content de notre rencontre, et la confidence qu'il me fit me le prouva. Je la réserve pour le cha-

pitre suivant, ainsi que les détails de mon départ pour Londres et de mon arrivée dans cette capitale ; du commerce, de la liberté, et cependant aussi des préjugés et des abus.

CHAPITRE CLXXX.

Confidence du major Garnier. — Départ et arrivée à Londres. — L'orgueil britannique.

Une fois installée à Douvres, Mangrini, qui me vit très occupée à causer avec le major Garnier que je venais de rencontrer, s'éloigna pour parcourir la ville, et disparut jusqu'au souper. Garnier, frappé sans doute de son accent italien, me demanda, avec un air qui me déplut, des renseignemens sur lui. « Vous les « lui demanderez, lui dis-je; il n'est pas avare « de paroles. » Le major vit qu'il avait été indiscret, et s'excusa avec politesse. Il m'étonna singulièrement en me parlant de la commission que j'avais faite à Anvers, et des papiers que j'avais remis et que j'étais convaincue m'avoir été adressés par Carnot. Garnier m'assura que depuis que Fouché avait inscrit Carnot sur

une liste d'exil, celui-ci était venu à Cassel, peut-être; mais qu'au moment où nous en parlions, il avait la certitude que Carnot était à Varsovie. « C'est tellement vrai, ajoutait Gar-« nier, que nous savons la manière dont le « grand-duc Constantin a accueilli le vainqueur « de Wattigny, et l'ex-ministre de l'empire, qui, « avec sa fierté toujours républicaine, n'a pas « mieux répondu aux offres superbes du prince « russe, qu'il ne le fit lors de sa belle défense « d'Anvers au prince-royal de Suède, son ancien « co-religionnaire en politique. Connaissez-« vous cette réponse? La voici : J'étais l'ami du « général Bernadotte; mais je suis l'ennemi du « prince étranger qui tourne ses armes contre « ma patrie.» J'écoutais Garnier les yeux fixes, la bouche béante; il ne parut pas y faire attention, et me montra une liste de souscription, me disant qu'il comptait sur moi, mon activité et mon esprit, pour voir tous les Français à Londres, pour les intéresser en faveur d'un projet qui allait assurer un asile à la valeur malheureuse. Avec ces mots-là, on m'eût fait traverser un brasier allumé. Je promis plus qu'il ne demandait. Je lui dis que, me prévalant de la généreuse bienveillance d'un prince, du

duc de Kent défunt, je tâcherais de voir et d'approcher les princes ses frères; enfin je me dévouai encore par pure exaltation à des gens que je ne connaissais que de nom. Mais je restai néanmoins fort inquiète des papiers que j'avais portés à Anvers chez M. Van B***. Il n'y a pas dans cette ville une maison où l'on ne prononce le nom de Carnot avec respect. On se rappelle avec vénération qu'en prenant de sages et fortes mesures pour la défense de la ville, il en protégea les intérêts, en ne voulant pas consentir à la démolition du faubourg Belgrade. Tout le monde sait à Anvers que le général Carnot reçut d'un des agens des puissances l'offre de quatre millions pour livrer la ville, et Carnot refusa.

Ayant remis ce paquet, adressé au général, chez des amis sûrs, je ne pouvais donc en être inquiète; mais je l'étais davantage par l'étrange nouvelle que m'apprenait Garnier. Je ne sais pourquoi je ne lui montrai pas la lettre que j'avais crue et croyais encore de Carnot, mais, sans aucun soupçon arrêté, mon esprit ne se sentait point attiré vers le major par cette aveugle confiance qui nous fait un impérieux besoin de tout confier à l'amitié; aussi gardai-

je toute mon incertitude; mais le soir même j'écrivis à M. Van B***, à Anvers, pour lui expliquer ce qui venait de m'être communiqué, l'engageant, au lieu de garder les papiers soi-disant adressés par Carnot, à les ouvrir, à en voir le contenu, pour ne pas être victime d'une perfidie à laquelle j'aurais si innocemment coopéré; je ne reçus aucune réponse, et lorsque plus tard je revins à Anvers, M. Van B*** venait de s'embarquer pour rejoindre le général Carra Saint-Cyr, nommé par S. M. Louis XVIII gouverneur de la Guiane française; j'appris bien quelques détails, mais ne sus jamais positivement le motif réel de ce singulier voyage. La poste ou plutôt les postes de tous les pays exposaient singulièrement alors à la plus inexacte correspondance certaines personnes, et il fallait souvent qu'elles se revissent pour savoir qu'elles s'étaient écrit. Ce que j'avance est si vrai, que long-temps après le départ de Van B***, et lors de mon second voyage à Londres, j'appris d'une personne attachée au gouvernement des Pays-Bas, qu'il avait lu dans les bureaux un passage extrait de mes papiers.

Garnier me demanda si j'avais traité de ma place pour Londres; lui ayant répondu néga-

tivement, il s'en chargea, et revint tout naturellement encore à me parler de Mangrini. Je ne me gênai pas pour lui déclarer que son insistance me déplaisait.

« Il y a beaucoup d'Italiens à Londres, me « dit-il; il ne faudra pas vous lier avec eux.

« — A propos de quoi?

« — Parce qu'on les surveille bien plus que « les Français.

« — Mais, mon Dieu, je ne voyage pas pour « conspirer, mais pour *secourir* et *consoler*, si je « puis.

« — Je le sais, et je vous en indiquerai une « belle et touchante occasion; je vous ferai « connaître une personne intimement liée avec « le brave et malheureux général Gruyer [1], l'ami « du préfet de Paris; oui, son ami et son com- « patriote.

« — On me l'a dit.

« — Ces traits de générosité sont si rares « dans les temps de parti et de la part des « hommes du pouvoir, que je suis heureux de « vous apprendre que M. de Chabrol a eu le « courage de le sauver.

« — Eh bien! je tiens M. de Chabrol pour

[1] Condamné à mort en 1816.

« un des plus honorables caractères de nos « temps de passions aveugles et sottes. Mais « est-ce le brave Gruyer qui réclame à Londres « la chaleur de mes services?

« — Non, mais un de ses intimes amis.

« — Eh bien! aussitôt arrivée, vous me le « ferez connaître. »

Au moment où le major me quitta pour aller arrêter nos places, je vois entrer Mangrini, rouge de colère, serrant les poings et débitant en italien toutes les hyperboles furibondes de l'indignation; je le priai d'abord de se calmer, puis de me dire le motif de son émotion. « Oh! « *maledellittissimi inglesi!* ils insultent, et quand « on leur en demande raison, ils vous montrent « leurs poings fermés comme des *facchini*. Ah! « vivent les Français! cela n'hésite pas pour un « coup d'épée ou de pistolet, c'est un plaisir; « mais les Anglais, la sotte et orgueilleuse na- « tion; grossière, insupportable! Voulez-vous « fuir aussitôt avec moi de cette terre maudite?

« — Mais à qui en avez-vous? Que vous est-il « donc arrivé?

« — J'en ai à une quinzaine d'ivrognes; je « veux voir Douvres, je parle mal l'anglais, j'ai « demandé un guide, on s'est moqué de moi;

« ils m'ont poursuivi du nom de Français, de « propos sur Waterloo, sur leur Wellington. « Je leur ai crié qu'il ne valait pas une chique- « naude d'un des grognards de l'île d'Elbe.

« — Mais vous êtes fou, mon pauvre ami; « songez-vous que nous sommes à Douvres?

« — Oh! j'en ai dit bien d'autres! J'ai prédit, « car j'étais sur mon trépied, que la France se « relèverait un jour grande et forte, qu'elle « étendrait un bras vengeur des funérailles de « Mont-Saint-Jean; alors, bravement, ils se « sont tous mis contre moi; j'ai proposé la par- « tie, un à un, à six des plus furieux, ils m'ont « répondu en me montrant leurs poings fer- « més; je les ai appelés poltrons, et puis ils « m'ont laissé tranquillement partir. »

Quelques Anglais entrèrent alors; ils regardaient tous mon bon Mangrini, et dix minutes après il était au milieu du groupe, criant, pérorant et disant hautement, dans la salle d'une auberge de Douvres, ce qu'on n'aurait pu, à cette époque, dire dans un salon à Paris. La dispute allait finir, je le crus du moins, comme une réconciliation britannique, par un bol de punch; mais malheureusement un des adversaires avait parlé de Naples, de Nelson, et

Mangrini ne se posséda plus; il reprocha aux Anglais la conduite barbare de leur amiral envers le malheureux Corraccioli, qui valait à lui seul mieux qu'une flotte. On disputait encore quand le major Garnier rentra; je m'étais tenue à quatre pour ne pas prendre part à l'action; on n'avait pas fait attention à moi plus qu'aux autres voyageurs, et mes cheveux encore presque blonds, mon teint assez frais, m'avaient sans doute, à Douvres comme à Bruxelles, fait prendre pour un enfant de la Grande-Bretagne. Garnier, en m'adressant la parole, détruisit l'illusion, et j'entendis trois ou quatre fois répéter *french lady,* et tous les yeux se tournèrent sur moi; il y eut un jeune anglais qui m'interpella avec beaucoup de politesse, comme arbitre contre le fougueux Mangrini. Je déclinai ma compétence, disant qu'il s'agissait d'un de mes compatriotes, et que, son emportement à part, je trouvais qu'il avait non seulement raison, mais que je remerciais sincèrement Mangrini de son zèle à défendre la gloire française, et surtout de son horreur pour un genre de combat que, dans tout autre pays, en France surtout, on appelle *la bravoure du peuple.* J'ai retrouvé depuis, à

Anvers, ce jeune Anglais appelé Charles. Dunderdale me regarda avec un air où ma vanité flattée me fit trouver de l'admiration; ce qu'il me dit de mon enthousiasme pour la gloire militaire de la France nous lia aussitôt d'amitié. Celui-là était un véritable Anglais, plaçant son pays au-dessus de tout, mais par suite des mêmes idées, n'estimant également chez les autres que l'ardente préoccupation et l'exclusif amour de la nationalité : « Et tenez, Madame, je préfère « une Française qui parle comme vous de notre « victoire du Mont-Saint-Jean, à d'autres belles « dames de France que j'ai vues embrasser les « bottes de nos cavaliers, et adorer la pâle fi- « gure de notre Wellington. Vous voyez donc « que la prévention n'a aucune prise sur moi; « mais je ne cède jamais non plus à celle des « autres, et ce M. Mangrini était à son tour « bien grossier d'insulter les gens chez eux. » M. Dunderdale parlait parfaitement français, et je ne trouvais pas un mot à dire à sa réponse sage et modérée. Pour finir la dispute, il proposa de dîner ensemble et de porter un toast aux braves des deux pays : « Oui, volontiers, « disait Mangrini, mais avant tout, au retour « de la gloire française!

« — Pas au détriment de ma patrie, pas « comme vous le pensez, Monsieur, » répliqua Dunderdale. J'avais, pendant toute cette discussion, observé assez attentivement le major Garnier, et je ne fus satisfaite ni de sa physionomie ni de son action; car avec son air d'être uniquement occupé de la rédaction de la carte, il écrivait avec une dextérité qui ne m'échappa point tous les détails de la scène, et quand nos yeux se rencontrèrent, ses regards et ses grimaces d'intelligence me rappelaient la scène de *Jacquinet*, d'*Une Folie* [1]; et l'envie me prit de dire aussi au major, comme la pupille du malin tuteur : « Je crois que cet imbécile me fait des « signes. » Un peu plus tard, je ne m'aperçus que trop que le major méritait une épithète plus énergique.

Enfin, grâce à l'aimable et bienveillante intercession de M. Dunderdale, tout se calma; on dîna du meilleur accord; les toasts furent portés à la gloire des braves morts à Waterloo, et aux braves de l'Angleterre; ce dernier, non sans une grimace de la part de Mangrini. Dunderdale nous fit des adieux d'ami, et s'embar-

[1] Opéra comique.

qua pour Calais ; et Garnier, Mangrini et moi, après avoir, chacun dans une chambre dépourvue de tout le *superflu* nécessaire, passé une détestable nuit, nous montâmes sur la galerie d'une voiture élégante, parfaitement attelée, et roulâmes avec la rapidité de l'éclair jusqu'à Londres, par le comté le moins beau de l'Angleterre, mais qui, pour les étrangers, offre encore l'aspect d'un immense parc régulièrement, c'est-à-dire ennuyeusement, vert et beau.

CHAPITRE CLXXXI.

Route de Douvres à Londres. — Rencontre. — Les proscrits. — Lettre de Léopold.

Si le ciel de l'Angleterre n'était pas chargé, même dans la plus heureuse saison, de cette froideur nébuleuse qui n'offre jamais aux yeux l'éclat de cette pureté azurée dont brille l'Italie et même la France, l'Angleterre serait un assez beau pays; et quoique le comté de Kent en soit la moins belle partie, nous trouvâmes encore admirable l'uniforme magnificence des routes, des prairies et des jardins. Il y a entre les paysages anglais et ceux de la Hollande une grande ressemblance; mais j'aime mieux ceux de ma patrie. Le nom du duché de Kent, que je parcourais, me rappelait tout naturellement le souvenir d'un bienfaiteur trop tôt enlevé à ma recon-

naissance, et ce souvenir embellissait la contrée.

Le major Garnier tenta de me tirer de la rêverie profonde dans laquelle j'étais tombée, en me parlant d'un projet dont le charme disparaissait à mesure que j'avançais. Je ne lui répondais qu'avec la plus désobligeante distraction, et l'ennui de la route ne diminuait que par les piquantes boutades de l'impétueux Mangrini. Sa conversation s'élevait quelquefois, et son esprit riche en lectures et en souvenirs m'était d'une précieuse ressource. Il passait en revue toutes les personnages célèbres qu'il avait connus : j'appris dans ses confidences plusieurs traits de la vie du célèbre auteur [1] de Fénélon et d'Henri VIII, qui me donnèrent, pour son caractère, autant d'estime que j'avais eu d'admiration pour son talent. Mangrini, qui avait été secrétaire d'un des membres du Comité de salut public, et qui, dans une position forcée mais confidentielle, avait vu à fond la vérité des hommes et des choses, défendait avec un accent de cœur Chénier de l'accusation d'avoir trempé dans la condamnation de son frère : « J'ai vu, s'é-

[1] Chénier.

« cria Mangrini, Marie Joseph solliciter au « risque de sa vie, auprès des bourreaux Marat « et Robespierre, la grâce d'André. La haine « des partis, toujours prompte à inventer des « fables atroces, l'a appelé terroriste; mais je « sais, moi, à la rage avec laquelle les jacobins « purs parlaient de lui, qu'il ne participa jamais « à leurs crimes. Il a sauvé des victimes et il « n'en a point fait. Le général Montesquiou et « Talleyrand lui doivent leur retour en France. « Ce ne fut qu'après le 9 thermidor que Chénier « eut quelque crédit dans les affaires; lisez ses « vers adressés aux mânes de son malheureux « frère : d'ailleurs, s'il eût été couvert de son « sang, eût-il osé se réfugier dans les bras de « sa mère?

« — Ce raisonnement me suffit, je n'en veux « point d'autre, m'écriai-je à mon tour; je vous « remercie de cette religion d'amitié pour un « homme célèbre. »

Nous arrivâmes en causant à Cantorbéry; je ne voulus pas accompagner ces messieurs pour aller, en courant, visiter la cathédrale; on ne s'arrête que peu d'instans à Cantorbéry; et quand je voyage, je veux avoir tout le temps de sentir à mon aise la beauté des objets.

De Cantorbéry à Worchester, la vue de la Tamise excita l'enthousiasme de Mangrini. Ces sites bien élégans, ces eaux bien limpides, avaient trop de monotonie pour mon cœur; il me faut des spectacles plus mouvans, plus de grandiose, il faut à mon imagination les Alpes ou l'Océan.

A Worchester, Mangrini rencontra un autre exilé de sa connaissance et qui était aussi de la mienne, quoique je ne le remisse pas; c'était Charbonnières, conventionnel que j'avais quelquefois rencontré chez l'amiral Gantheaume, et que la société de l'amiral, qui n'était pas celle des jacobins, séparait des agens intéressés ou coupables de cette époque si cruelle de la terreur.

Charbonnières était en effet d'un caractère élevé et généreux; opiniâtre, il est vrai, à la manière de Carnot dans son républicanisme romain, mais aussi le plus intègre des hommes; attaché long-temps au ministère de la marine, il s'y était fait estimer et chérir jusqu'au moment où la loi d'amnistie du 12 janvier 1816 le rejeta loin d'une patrie qu'il aimait toujours.

Après les premiers embrassemens des deux camarades, Charbonnières parla à son ancien

commensal de trois autres amis qui se trouvaient également à Rochester, dans l'espoir d'y voir arriver le général Lefebvre-Desnouettes, dont l'absence prolongée leur causait les plus vives alarmes.

Mangrini avait des lettres de change sur un banquier de Londres, qui devaient servir à son embarquement. Je sus depuis qu'il en employa la plus grande partie an soulagement des amis qu'il venait de rencontrer. Avec Charbonnières il venait de retrouver le célèbre Cambon, le grand financier de la Convention, qui, par une contradiction commune dans ces temps, sut allier à toute la douceur des mœurs privées toute la frénésie des passions politiques; vieillard chez lequel l'âge n'avait amorti aucun des principes de sa jeunesse, et qui, ayant reparu à la Chambre du Champ de Mai, avait par cette seule apparition gagné l'exil. J'avoue qu'en voyant de près dans le malheur des ames qui savaient le supporter avec noblesse, qu'en écoutant les récits de leur vie passée, des effroyables nécessités qui avaient presque toujours pesé sur leurs actions, je revenais un peu de l'ancienne horreur que certains noms avaient toujours excitée en moi.

Cambon me parut instruit, peu aimable, regrettant les désastres de notre gloire militaire, et ne maudissant point sa patrie. Au milieu de tant d'événemens qui venaient de précipiter une partie de l'Europe contre l'autre, la grande préoccupation de Cambon, sa grande colère était encore contre les nobles et les prêtres. Il les haïssait avec une franchise qui à tout instant lui échappait. Les ministres du culte anglican ne lui plaisaient pas plus que les catholiques; et, à défaut de capucins, il épanchait sa bile à Londres contre les quakers. Eh bien, à quelque temps de là, j'ai appris de la bouche de Tallien un fait qui contraste singulièrement dans la vie de Cambon avec son antipathie si violente contre toute association religieuse : après quelques observations, il avait laissé libre la vocation d'une de ses sœurs, entrée dans un couvent, et était resté son protecteur et son ami.

Une fois installés, notre petite colonie s'occupa du sort commun de tous les exilés à secourir. Cambon, en assemblée générale, pensa que pour assurer les moyens d'un embarquement avantageux il était bon de se concerter avec la Belgique et une société d'hommes gé-

néreux, très ardens à y seconder l'entreprise du Champ-d'Asile. J'offris mes services, ma présence en Hollande pour cet objet important. A cette proposition, tous ces Messieurs m'entourèrent avec des acclamations de reconnaissance. Rien cependant ne fut encore arrêté. Mais le lendemain on prit un parti sur la cotisation de dévouement et de démarches que chacun devait apporter à la cause du malheur. On pensa que mes relations avec un illustre personnage pouvaient rendre ma présence plus utile à Londres. Je devais donc y rester avec le major Maingredini. Cambon eut Douvres pour mission, Charbonnier et Tareni Maidstoe, tous avec des recommandations, et, ce qui est la meilleure, avec une bourse bien garnie. J'étais descendue à Londres dans le Strand, chez une dame qui tenait des appartemens garnis fort propres, mais dépourvus de cette élégance, de ce luxe qu'on se donne à Paris avec seulement de l'aisance. Londres est encore bien en arrière pour la distribution et l'ameublement des maisons; mais tout ce qui tient à la propreté extérieure y est soigné jusqu'à la coquetterie, comme en Hollande. Mon hôtesse paraissait une fort bonne per-

sonne, parlait fort passablement le français, et était assez favorablement disposée pour notre nation; elle nous dit, presque dès la seconde parole, qu'elle attendait un de nos généraux exilés. Le major qui m'avait accompagnée pour le choix de ce logement, m'offrit de se charger de toutes les informations qui pourraient faciliter mes démarches. Je le remerciai de son zèle officieux, sans en être touchée le moins du monde. Je ne sais quoi retenait ma confiance. Ce jour-là il revint le soir chez moi, tout consterné, m'annonçant qu'il était forcé de repartir pour Douvres, où il avait oublié son portefeuille. Aussitôt il m'entra mille vilains soupçons dans l'esprit, et assez justement.

Mon hôtesse se prit tout à coup pour moi d'une tendresse à laquelle je répondais très peu, et qui m'impatientait fort. Il faut à mon cœur des témoignages d'amitié auxquels la physionomie puisse me faire croire, et j'avoue que la glaciale figure de miss Buller détruisait à mes yeux toutes les expressions de son subit attachement. Ne me sentant aucune sympathie d'affection pour l'ennuyeuse Anglaise, je m'occupai de chercher un appartement où ma li-

berté fût plus entière. Je m'arrangeai à merveille avec une veuve française qui demeurait dans Bond-Street. Pour comprendre tout ce que ce nouvel arrangement avait d'agréable pour moi, il faudrait savoir à quel point, dans mes courses, j'aime à rencontrer des compatriotes. Un instinct invincible m'emporte vers des contrées étrangères, et dans ces contrées étrangères un second mouvement de mon cœur m'y rend nécessaire de ne parler presque que de ma patrie.

La physionomie ouverte et spirituelle de Mme Duvernot équivalait, pour ma confiance, à dix années d'intimité. Elle élevait avec elle la fille d'une sœur malheureuse, et cet aimable enfant rendait sa société encore plus douce et plus animée. Mon appartement répondait à mon exigence et à mes habitudes; il était assez élégant pour me faire souhaiter d'y prolonger mon séjour; mais quand mes yeux se portaient sur le triste ciel de Londres, je sentais comme une impossibilité d'y respirer heureuse; et le mois que je devais passer à Londres m'eût paru un siècle, sans ce charme d'un intérieur où toutes les conversations me reportant aux souvenirs et aux intérêts de la France, me faisaient pres-

que oublier que j'en étais absente. Une des premières questions que m'avait adressées Mme Duvernot avait été relative à mon compagnon de voyage. Je lui nommai le major. Ayant été en relations avec presque tous les Français que les derniers changemens politiques avaient amenés à Londres, elle me promit de sûres informations sur mon compagnon de route. J'en rendrai compte plus loin, et l'on sera peut-être étonné de toutes les formes que savait prendre le plus odieux espionnage, pour ajouter encore aux malheurs de l'exil ces mille piéges du faux intérêt devenant bientôt un surcroît de surveillance. Je n'étais pas installée depuis huit jours, que déjà ma correspondance devenait active.

Il n'aurait vraiment tenu qu'à moi de me croire un agent diplomatique. Parmi mes nombreuses lettres, il s'en trouva une de Léopold. Je n'en citerai rien, parce qu'elle contenait l'expression d'un délire que je ne pouvais partager. Léopold me peignait en traits inconcevables la préoccupation de son esprit, l'emploi entier de sa vie pour découvrir les traces de chacun de mes voyages. Léopold finissait par me dire qu'heureux enfin après tant de démarches,

puisqu'il savait où j'étais, il m'envoyait un de ses amis pour me confier tout ce qu'il n'osait encore confier à son amie... à sa mère.

La lecture de cette lettre me jeta dans mille pensées plus extravagantes les unes que les autres; mais, le lendemain, ma raison fut encore victorieuse de ces nouveaux combats, et j'eus la force de ne répondre à Léopold que comme une mère. Quand je me rappelle tout ce que ce courage de refus me coûta d'efforts, je suis fière et heureuse de cet empire sur moi-même qui m'a valu, en échange des joies passagères que j'avais fuies, un de ces contentemens du cœur, une de ces ressources pures de la vieillesse dont l'affection, l'estime de Léopold me sont garans.

Après la lecture de la lettre de Léopold, j'avais un besoin de solitude, d'air et de liberté. On ne remporte jamais de grandes victoires morales sur soi-même, sans en payer l'effort par une espèce d'anéantissement physique; les courses, les promenades, sont mes ressources quand je tombe dans cet état. Je sortis donc en voiture et me fis conduire à Kensington; ce n'était point l'heure à la mode, l'heure du beau monde, plus ridiculement

aristocratique en Angleterre que partout ailleurs, même dans le choix de ses plaisirs. Je pus donc m'enfoncer en toute liberté sous les ombrages de ce jardin royal plus beau que ceux de Paris, car il met mieux, si je puis m'exprimer ainsi, la campagne dans la cité la plus populeuse; les cerfs et les chevreuils y courent avec cette indépendance qui vous transporte à cent lieues d'une capitale, véritable Babel de la civilisation. Là, appuyée au pied d'un arbre, je me laissai aller à tout ce désordre d'idées où vous jette le retentissement d'une grande passion; là, je n'étais plus une femme combattant son cœur avec sa raison; je redevenais un être faible et ému, ne regrettant pas une immolation, un devoir, mais ressaisissant avec délices les riantes images, les douces chimères du sentiment que j'avais étouffé; les heures s'écoulaient dans ce rêve enivrant, j'oubliais les années, les obstacles, les distances; j'oubliais tout, excepté Léopold. Je venais de faire un acte de vertueuse raison; mais les vertus humaines sont si peu de chose, que je dois avouer que la mienne, dont peu de femmes eussent pu être capables après pareil assaut, ne tint peut-être qu'à l'ab-

sence de l'objet qui la mettait en péril. Cette absence me sauva seule d'une faiblesse qui m'eût rendue à jamais malheureuse, car elle m'eût privée de tout droit de m'estimer moi-même.

Toutefois, je me levai plus forte que je ne m'étais assise; le parc commença à s'animer par la foule élégante des deux sexes. La curiosité de ce spectacle m'arracha au trouble de mes émotions. Je remarquai le nombre incroyable de jolies femmes; mais ce qui en diminuait peut-être le mérite, c'est qu'elles paraissaient toutes l'être de même. Quoiqu'en général les femmes anglaises soient grandes, ma taille parut fixer l'attention des belles promeneuses, et ne voulant pas subir l'importunité de tant de regards, je doublai le pas, et mis encore plus d'empressement dans cette espèce de fuite, à la vue d'un groupe de ces jeunes fats dont Londres fourmille, et qui ont dans ce genre une supériorité réelle sur ceux de Paris. Ne connaissant pas du tout les localités, je m'égarai complétement; au lieu de sortir du parc, je m'y enfonçai encore davantage. Quelques jeunes gens avaient l'air de vouloir me barrer le chemin : je levai mon

voile, les engageant en français, et d'un ton très expressif, à me laisser l'espace libre; aussitôt l'un des plus jeunes me regarde, et s'écrie : « Quoi ! mon Dieu ! Madame de Saint-« Elme, c'est vous? Vous, à Londres?» Je ne remis pas dans le moment le jeune Châteauneuf [1]; mais, heureuse de m'entendre interpeller en bon français, je répondis avec un joyeux sourire; j'acceptai aussitôt le bras qu'il m'offrit, après avoir congédié ses amis. Je l'avais alors reconnu.

Armand de Châteauneuf était la rencontre la plus agréable que je pusse faire à Londres; il y était pour ainsi dire naturalisé, tant par ses divers voyages que par un long séjour. Il m'offrit ses services, et je les employai utilement pour quelques uns de nos malheureux compatriotes. Châteauneuf me reconduisit, et, une fois rentrée chez moi, raffermie dans toutes mes idées de devoir, j'écrivis de nouveau à Léopold, et dans des termes qui, moins courts et plus tendres, pussent lui persuader et lui

[1] Parent du fameux comte Châteauneuf-Randon-de-Montesson, et paré d'autant de qualités et de mérite que son exécrable parent était souillé de crimes.

faire partager ma résolution raisonnable. Au surplus, voici cette lettre :

« CHER LÉOPOLD, MON AMI, MON FILS,

« Lisez-moi sans trouble, il y va de votre « bonheur et de tout mon repos... Je ne veux « entre nous d'autre juge que votre cœur. « Votre lettre, si vivement désirée et si affli- « geante, cette lettre me décide à rendre nos « destinées inséparables, et je vais vous en « expliquer les seuls moyens. Oui, Léopold, je « consens à vous appeler près de moi. J'accepte « votre appui, mais à une inexorable condi- « tion, c'est que j'acquerrai un fils et vous une « mère, mais *seulement une mère*. Je ne vous « blâme point de fautes déjà expiées; je vous « plains trop sincèrement pour vous trouver « encore coupable. Il faut, en attendant votre « congé, prendre une permission de trois ou « six mois ; il faut les aller passer dans le « lieu de votre naissance, ou du moins là où « s'écoula votre enfance. Vous ne pouvez dou- « ter de l'émotion que m'ont causée les dé- « tails de votre blessure; mais je n'y répondrai « pas en ce moment, car j'ai besoin de ma rai-

« son, et je l'exposerais. Tant que vous serez « militaire, cher Léopold, j'exige que vous ne « m'interrogiez jamais sur mes amis, sur mes « voyages, sur mes relations; je ne fais rien « dont j'aie à rougir; tout ce que je fais est de « souvenir, et mes souvenirs sont ma vie; mais « je ne dois pas les mettre en contact avec vos « nouveaux devoirs. Ecrivez-moi, en ne me par- « lant que de vous et de moi. Réglez vos inté- « rêts sans songer à moi. Plus de lettres comme « le commencement de la dernière. Votre dé- « vouement, je l'accepte; votre amitié, j'y ré- « ponds par l'amitié la plus tendre : mais le mot « d'*amour* prononcé, nous séparerait à jamais. « Si j'avais besoin d'argent, c'est à vous, mon « ami, mon fils chéri, que j'oserais dire : *Ai- « dez-moi!* Adressez-moi toujours vos lettres « poste restante. Vous me demandez si l'Angle- « terre est un beau pays? Non, et il me faut « pour en supporter le séjour l'objet impor- « tant qui m'y a conduite. Si votre attache- « ment s'épure, si à tout votre attachement vous « joignez une raison qui me rassure, nous irons « au printemps prochain visiter l'Italie. Oui, je « conduirai le fils de mon adoption sous les « doux ombrages de Val-Ombrosa, où, me

« retraçant mon heureuse enfance, je veux, « par la religieuse image de ma mère, en ap- « prendre moi-même les devoirs sacrés. C'est « demain l'anniversaire de votre naissance, « cher Léopold; vous avez vingt-trois ans : j'en « ai eu trente-neuf il y a six jours. Ainsi me « voilà atteinte par la fatale quarantaine; ce « sera la plus heureuse époque de ma vie, si je « trouve dans votre cœur les sentimens qui « peuvent seuls répondre à l'attachement, à « l'amour de mère que je vous ai voués pour la « vie.

« IDA SAINT-ELME. »

Les combats que j'avais eu à soutenir avec moi-même m'avaient absorbée depuis quelques jours, et toute ma sensibilité employée pour mon propre compte s'était, sinon refroidie pour le service de mes compatriotes, du moins singulièrement ajournée dans toutes les démarches que j'avais promises. Mon cœur une fois plus tranquille, ma raison un peu plus raffermie à l'égard de Léopold, je repris mon activité, et ce dévouement aux autres, en même temps que je le remplissais comme un devoir, me soulagea comme une distraction.

Ceux de mes compagnons de voyage qui s'étaient détachés dans diverses directions, revinrent successivement à Londres, mais sans avoir pu réussir à nouer un ensemble de volontés et de ressources. C'étaient les belles promesses de Paris qui s'en allaient en fumée, les correspondances de Belgique qui avaient manqué, la diversité des opinions empêchant d'agir, enfin toutes les mille difficultés que les proscrits et les malheureux se créent à eux-mêmes, rien n'avait été épargné par le sort contre nos projets.

Pour redonner à mes amis un peu de ce courage, qui naît de l'union et du bon accord, je tentai, auprès d'un grand personnage, une démarche qui, en leur assurant la protection sinon ouverte, du moins efficace du gouvernement anglais, les enchaînât comme malgré eux à un centre d'action et de volonté. Ce personnage, que j'avais entrevu quelquefois à Bruxelles auprès du duc de Kent, m'avait peu remarquée; mais le prince généreux qui m'avait traitée avec tant de bonté, m'avait parlé du jeune lord *** dans les termes d'une grande confiance, et sur ma recommandation, l'avait prié, quand il retournerait à Londres, de s'in-

téresser à quelques Français fort persécutés. Je pensai qn'en me présentant chez le jeune pair, le souvenir de son royal ami suffirait pour qu'il me facilitât quelques ouvertures utiles auprès des puissances.

Lord Édouard me reçut avec cette politesse aristocratique, véritable attribut des grands seigneurs anglais, et même avec une sorte de respect à ma seule invocation d'un nom auguste. Je lui expliquai le but de ma visite; il me comprit, et je le remerciai presque de la noblesse de ses refus de me servir presque autant que d'une promesse chaleureuse de dévouement. « Je prends séance depuis fort peu de temps au parlement, me dit-il; le ministère me déplaît, je suis d'un tempérament d'opposition; ma place a été bientôt choisie, je ne veux rien devoir, rien demander, pas même une bonne action à nos hommes d'État, qui d'ailleurs me la refuseraient. Je regrette bien vivement que mes devoirs parlementaires ne me permettent pas de remplacer celui que son haut rang eût mis au-dessus de ces convenances. Mais, Madame, ce que le membre de l'opposition ne peut faire auprès du pouvoir, le véritable Anglais, l'ami de l'humanité, doit s'en

acquitter autrement. Je proposerai à mes amis une souscription pour vos réfugiés; moi-même je m'inscrirai à la tête, et comme mon offre au malheur sera considérable, l'idée de ne pas me céder en magnificence grossira la liste, et la bonne œuvre est bien capable d'obtenir chez nous la fortune d'un pari. »

Je convoquai ma petite colonie le jour même, et lui fis part de ma démarche, de son résultat négatif sur un point, de son succès plus complet sur un autre. Mangrini parla le premier, et fit remarquer que, quel que fût le malheur de la position, des Français ne pouvaient accepter la proposition de lord Édouard, honorable pour lui, mais peu flatteuse pour eux: qu'isolément on pouvait accepter de qui offre, mais que faisant dans cette circonstance corps de nation, la thèse changeait; que le nom de Français était la seule chose qui leur restât, et qu'ils la pourraient compromettre par les apparences d'une aumône formée de l'or des étrangers, de ces étrangers surtout avec lesquels nous devions conserver le plus rigoureusement notre honneur.

Les avis furent unanimes, et j'avoue que par une verve égale de patriotisme, je par-

tageai ces religieux scrupules que le ton noble, affectueux et digne de l'Anglais m'avait empêchée d'apercevoir dans l'effusion d'une intime conférence. J'écrivis à lord Édouard, séance tenante, et pour éviter les persécutions aimables qu'allait de sa part m'attirer sa manière de procéder, je résolus de quitter Londres dans les quarante-huit heures. Cela fut d'ailleurs une conséquence de nos projets dès lors avortés; chacun prit son parti. On convint de s'isoler, de disputer chacun de son côté contre le sort, de s'abandonner enfin à la fortune privée, puisque la fortune commune ne pourrait qu'être à charge à quelques uns, sans profit pour les autres.

Le lendemain même, je fis mes adieux à Mme Duvernot, non sans la remercier beaucoup de tous ses soins, car l'hospitalité, lors même qu'on la paie, mérite encore plus que votre argent, quand elle est aussi agréable que celle dont je venais de jouir.

CHAPITRE CLXXXII.

L'hôtel Meurice à Calais. — Inquiétudes politiques. — Les dames anglaises. — La pièce de quarante sous. — Départ mystérieux.

J'ÉTAIS malade et triste en arrivant à Calais; je sentais que j'aurais dû rester à Londres encore : jamais traversée ne fut plus pénible. Je m'étais fait conduire à l'hôtel Meurice, après avoir subi l'ennui d'une inspection douanière fort superflue avec moi sous le rapport mercantile, car par goût et par honneur je déteste la fraude, mais visite qui était un peu plus utile sous le rapport de la politique. Dans mes papiers se trouvait un bagage de journaux anglais et belges, qui n'étaient rien moins qu'innocens, et dont l'entrée était interdite.

Après une courte toilette, je descendis au salon du magnifique hôtel que j'avais choisi. Mon œil, naturellement inquiet et pénétrant,

aperçut dans un des coins du salon, une figure dont l'impression faillit me faire tomber à la renverse : c'était *l'ame damnée* de D. L***, un de ces hommes de mystère comme lui, que j'avais vu chez lui, avec lui; qui dans les cent jours était *très napoléoniste*, se disant brouillé avec D. L***, mais le voyant toujours. Je ne saurais dire à quel corps appartenait cet homme, mais je l'avais souvent remarqué sous des habits très bourgeois, et des habits très militaires. Je fus tellement saisie par cette rencontre, que je me demandais *in petto* : ai-je quelque chose à redouter? J'ai eu de la compassion pour le malheur, mais on n'est pas factieuse pour avoir été sensible. Cependant le système des interprétations peut faire sortir le crime de la pensée la plus pure, et alors je me rappelai qu'il y avait dans mes papiers quelques strophes à Napoléon, sur l'hospitalité qu'il avait demandée à l'Angleterre, qui la lui avait donnée dans une prison, sur un rocher, au bout du monde. Au souvenir de l'indignation qui m'avait dans ce moment rendue poète, je tremblai de l'énergie de ma philippique, et me sentis atteinte d'une sueur froide. J'étais comme clouée à ma place par un pouvoir d'imagina-

tion plus fort que ma volonté, et je restai à regarder le *basilic* dont l'aspect m'avait pétrifiée. La foule qui arriva pour se placer à table me força de changer, et je me trouvai malgré moi portée tout auprès de l'être que j'aurais voulu expédier à deux mille lieues de là. J'étais bien sûre de me préserver de ses questions par le silence, mais j'étais, d'un autre côté, bien convaincue que tout ce qui pourrait se dire serait soigneusement écrit : j'étais au supplice.

Le dîner finit sans que l'argus osât me regarder. Il perdit même les frais de son attention, car, chose merveilleuse, une table d'hôte fut silencieuse; il est vrai que les Anglais y étaient en force. Je suivis l'exemple de leurs dames, dont la désertion fut prompte, et j'accompagnai les deux plus jeunes.

Deux de ces dames se donnaient un petit air d'importance en parlant italien. Je ne résistai pas à la vanité de leur montrer que j'étais plus forte qu'elles; je les saluai donc en italien, et de ce moment il n'y eut plus moyen de nous quitter. Leur politesse avait en une minute fait tomber toutes mes préventions; rien n'était moins pédant que ces deux charmantes Anglaises, et nous passâmes une soirée qui nous rendit pé-

nibles les adieux du lendemain. Je les ai retrouvées à Londres plus tard, et j'aurai plus loin à rendre compte du vif intérêt qu'elles prirent à ma bizarre destinée. Le soir même, ayant appelé un des garçons de l'hôtel pour lui demander quelques volumes laissés avec mes bagages, cet homme en me les apportant m'annonça que le monsieur qui avait dîné à côté de moi me demandait un moment d'entretien. « Quel est ce monsieur? demandai-je; « comment s'appelle-t-il? » Le garçon regarda autour de lui, puis, avec un air mystérieux, il me dit : « Je le crois, entre nous, Madame, « un de ces voyageurs qui ne voyagent pas « pour leur compte. Les maisons, les voitures, « les paquet-boat en sont remplis; et, Madame, « il en a toujours été ainsi. En douze années « d'auberge on voit bien des gouvernemens « passer, et entretenir des espions qu'ils met- « tent en croupe avec eux. Vous avez quelque « chose d'extraordinaire qui affriande les cu- « rieux de cette espèce. Vous veniez de Lon- « dres, vous passiez pour veuve de militaire, « les Anglais parlaient beaucoup de vous, c'en « était bien assez pour l'intéresser. Que faut- « il que je lui dise, Madame?

« — Que je ne suis aux ordres de personne, « que je ne reçois que mes connaissances, et « que je ne veux pas faire la sienne.

« — Il faut dire comme cela ? — Tout comme « cela, et ne plus accepter de pareil message. »

Après cet accès de courage et de fierté pardevant témoin, je tombai dans un trouble extrême. Je n'étais point en coupable mêlée à la politique, mais mon cœur m'avait cependant jetée dans des démarches susceptibles des interprétations les plus dangereuses. J'avais en outre des lettres d'amis qui, sans être plus criminels que moi, les avaient également écrites sous des inspirations capables de compromettre. Je passai une nuit fort agitée, et en maudissant de nouveau le souvenir de D. L*** qui semblait me poursuivre.

Mon projet était de me rendre de Calais à Dunkerque, et de prendre la barque pour entrer en Belgique par Bruges. En descendant le lendemain matin, j'aperçus l'argus en grande conversation avec le garçon de l'hôtel, auquel il faisait subir un interrogatoire. Je me glissai jusqu'à l'escalier, où j'entendis ces mots de la bouche du *quidam* : « c'est une femme suspecte, une bonapartiste. »

« Vous n'allez pas, j'espère, l'arrêter ici à « l'hôtel ?

« — Malheureusement je n'ai pas d'ordre, « mais elle est recommandée ; elle a fait viser « son passeport pour Bruges, elle ira par Dun- « kerque.

« — Oh ! sans doute », répondit le garçon avec un accent qui me fit deviner que son intention était de m'avertir. L'honnête domestique vint me raconter bientôt que l'homme, comme il l'appelait, lui avait offert 40 francs pour lui laisser seulement voir le nécessaire qui recélait mes lettres. « Oh ! Madame, servir « ces gens-là, plutôt gratter la terre. » Je n'étais plus dans l'heureuse position de pouvoir récompenser de si nobles sentimens ; j'offris deux pièces au pauvre homme qui n'en voulait accepter qu'une de quarante sous, parce qu'elle était trouée, et qu'il allait, disait-il, l'attacher à sa montre pour la conserver toujours. « Ma- « dame, ajouta-t-il, au lieu d'aller à Dunkerque, « allez à Boulogne. Je vais faire charger vos « effets ; il croit que vous ne partez qu'après « dîner, vous sortirez comme pour une simple « promenade, vous monterez hors la porte, et « vous pouvez être à Boulogne, à Amiens avant

« seulement que le mauvais génie ne sache « votre départ. »

Je pris la résolution de suivre le conseil de l'honnête garçon; car, sans avoir des craintes positives, l'idée de cette escorte de police me poursuivait; puis ces voyageurs utiles ont souvent des velléités arbitraires qu'il leur est toujours facile d'exécuter, au moins un moment. Disparaître me parut encore le plus sûr, et sans délibérer davantage je rassemblai mes effets, payai ma carte, et, après avoir recommandé mon bagage à la prudence du bon Louis, je fus en me promenant attendre la diligence sur la route de Boulogne. Je fis de bien singulières réflexions pendant cette promenade, et je ne sais pas si je ne trouvais point quelque orgueil à me voir ainsi persécutée comme un grand personnage. Je me sentis alors une humeur d'héroïne contre toutes les chances que le sort pourrait me réserver. Au lieu de renoncer prudemment à tous ces voyages qui n'étaient pas mes affaires, je m'emportai à une orgueilleuse obstination de dévouement aux souvenirs. Assise sur la route, je rêvais péril, gloire et mort. « De tant de personnages célè- « bres que j'avais vus au plus haut degré de

« prospérité, que reste-t-il? me disais-je; l'exil... « la mort. »

Jamais, ou du moins je puis dire rarement, l'idée de l'avenir pénétrait dans mon esprit, et le regret de tout ce que j'avais eu de luxe et d'abondance ne m'a jamais, je puis le garantir, coûté un soupir. Mais dans ce moment, seule sur un grand chemin, inquiétée dans mes démarches, n'ayant aucun plan fixe, n'osant reposer mon cœur sur le seul sentiment qui eût pu le soulager, accablée du sort de tous les objets de ma reconnaissance et de mon admiration, je puis dire que leur malheur seul me touchait encore.

Le bruit sourd de la diligence vint heureusement m'arracher à mes affreuses rêveries. Aussitôt je monte lestement, et m'informe du sort de mes effets. Le conducteur me dit d'être tranquille, que Louis a tout surveillé, et je crus voir une intention marquée dans ces mots. Je me trouvai dans la voiture avec un Anglais fort âgé et souffrant de la goutte, qui ne comprenait pas un mot de français. Je me fis une loi d'un rigoureux silence, et ne répondis que par le signe qui l'impose à tout ce qui se débitait dans la voiture; et, véritable événement! j'ar-

rivai à Boulogne sans avoir proféré une parole. Que mon arrivée dans cette ville ressemblait peu à ma présence brillante du camp et de la campagne de 1804! Les rêves du bonheur avaient disparu pour moi comme ceux de la gloire pour ma patrie. Alors dans la ville tout était ardeur et haine contre l'Angleterre; aujourd'hui le nombre des Anglais y fait dominer une sorte de patriotisme étranger. Du reste, toute cette cohue britannique donnait à Boulogne un aspect mouvant et animé; ce n'étaient que courses, que promenades, que femmes et jeunes gens courant par cavalcades bruyantes dans tous les environs. Mon humeur n'était pas de nature à sympathiser avec ces bruyans plaisirs; mais il en était un que je voulais me ménager : c'était d'aller visiter la maison où j'avais passé un si doux moment d'attente. J'eus le bonheur de trouver le même appartement disponible, et il me sembla qu'en le louant pour quelques jours je reprenais possession d'une partie de mes souvenirs. Une fois installée, je m'empressai de satisfaire les inquiétudes que j'avais eues sur mes papiers. En fouillant mon trésor de secrets, d'émotions, de confidences, je trouvai beaucoup de choses suspectes, mais rien de

coupable, et je pris le parti de ne rien détruire, mais de tout arranger de façon à échapper sûrement aux recherches susceptibles de me causer des ennuis. La précaution était excellente, et n'en fut cependant pas plus heureuse, comme on le verra plus tard.

Lors de mon premier voyage à Boulogne, j'avais connu une famille qui m'avait vivement intéressée; ce n'étaient que de bien petits bourgeois, mais que de vertus et de qualités se cachaient dans leur humble asile! J'eus encore à m'applaudir d'être restée fidèle à ce sentiment de bienveillance qui me fait un besoin de revoir les personnes dont j'ai eu à me louer. Ce qui me reste à dire me fait un devoir de ne point nommer cette famille; ma seule désignation sera celle de M. et Mme Louis. Je fus reçue par ces braves gens avec attendrissement; ils venaient de donner asile à un officier, dans lequel je reconnus un ancien camarade du général Poret de Morvan, et parent de madame de La Valette. Cet officier était à Boulogne pour attendre les facilités de s'embarquer. «On «prépare une conspiration, me dit-il, et je «voudrais être loin; car j'ai vu trente ans le «feu de l'ennemi sans effroi, mais l'idée d'une

« arrestation politique me fait peur. Il est trop « dur de se voir fusiller comme imbécile; tout « le monde n'a pas le bonheur d'avoir un ange « gardien, un bon génie comme les La Valette « et Poret de Morvan. » Là-dessus il nous donna les détails de la courageuse conduite de l'épouse de ce général, qu'une ordonnance royale venait de rappeler en France.

Je n'avais point connu le général Poret de Morvan, mais j'avais entendu parler de lui par le maréchal Ney, avec l'enthousiasme d'un vrai juge. J'écoutai de la bouche de l'officier, et avec un incroyable intérêt, les détails de l'arrestation du général Poret de Morvan. « Vous « étiez à la campagne de France, ajouta le ca- « pitaine Mil...Vous étiez à Waterloo; je n'ai « donc pas besoin de vous raconter des exploits « que vous avez en quelque sorte partagés; « mais, Madame, toute cette gloire est au- « jourd'hui ce que nous devons le plus cacher; « je vous conseille de retourner en Belgique; « là, seulement, il nous est permis encore d'a- « briter nos souvenirs. »

Ce pauvre capitaine Mil..., qui trouvait des consolations a m'offrir, était frappé lui-même dans tous ses intérêts et tous ses amis. Parent de

Tallien, il m'apprit que ce dernier ayant perdu la pension de 15,000 fr. que Napoléon lui avait accordée et dont il avait continué de jouir en 1814, était réduit à la misère. « Tallien vit à « Paris dans un réduit obscur; si vous faites un « voyage en France, allez voir un homme bon, « généreux, de qui le monde entier s'est retiré. « Naguère consul à Alicante, il y a contracté le « germe d'une mortelle agonie. »

« — Est-ce qu'il n'a plus, m'écriai-je, aucune « relation avec sa femme?

« — Aucune.

« — Quoi! elle est opulente, et l'homme dont « elle a porté le nom, à qui elle dut le bonheur « et la gloire d'arracher plus d'une victime à la « mort, cet homme reste par elle abandonné!

« — Oui, Madame, le cœur de madame Tal- « lien s'est entièrement fermé.

« — Détrompez-vous, madame Tallien est « aussi bonne qu'elle fut belle. Ce que vous « croyez de l'insensibilité n'est que l'ignorance « de l'affreuse situation de Tallien. Voulez-vous « que je lui écrive?

« — Écrire, non; mais si vous la voyez, « tâchez de l'émouvoir en faveur de mon cou- « sin. En le secourant, madame Tallien s'ho-

« norera elle-même, et cela consolerait double-
« ment.

« — Je ferai, si je la rencontre, tout ce qu'il
« faudra pour l'émouvoir. »

Le capitaine Mil... me renouvela l'exposé de toutes les raisons qui devaient me faire préférer la Belgique pour asile; tout notre petit conseil d'amis opina pour ce parti. En attendant, je quittai Boulogne pour me rendre directement à Dunkerque, où j'avais une lettre de change à toucher, dernier débris de ma fortune, avec la détermination de me rendre de là à Ostende, afin de me rapprocher de ma famille, de laquelle je croyais avoir le droit de réclamer ma mince pension. Après de bien sincères adieux de la part de mes hôtes, je me mis en route pour Dunkerque.

Une fois arrivée là, j'attendis l'heure de me présenter dans la maison sur laquelle j'avais une traite; l'argent touché, je fis mes préparatifs d'embarquement pour Ostende. Dans le trouble où venait de me jeter une lettre de Léopold retrouvée dans mes papiers, j'oubliai les précautions indispensables pour soustraire ma correspondance aux harpies de la douane; qu'on explique cette incroyable mobilité du cœur. La lettre

de Léopold, pour laquelle j'avais eu le courage des refus au moment même de sa réception, dont le temps eût dû affaiblir les impressions, cette lettre m'inspirait, à trois mois de distance, des résolutions contraires. J'étais restée plongée dans une sorte d'anéantissement; j'allais prendre la plume lorsque j'entendis la cloche de l'hôtel. L'heure du départ de la barque était passée; mes effets seront partis sans moi, fut la seule réflexion qui me rendit à moi-même; je sonnai aussitôt, et la fille de l'auberge vint m'apprendre, en effet, que j'avais manqué l'heure, ajoutant, avec une stupidité intéressée, que, puisque je n'avais pas prévenu, ce n'était pas aux aubergistes à dire aux voyageurs de s'en aller. En arrivant à la barque, de Dunkerque à Ostende, j'acquis de nouveau la triste conviction que mes malles étaient en avant et parties la veille. La personne qui me donnait cet avis avait éprouvé l'inquiète sollicitude des visiteurs des douanes. J'allais à mon tour passer par leurs mains, et j'en tremblais. Heureusement j'avais sur moi quelques uns des plus précieux papiers qui eussent pu me compromettre; mais mes terreurs n'en étaient que plus vives pour le reste. A peine arrivée, il me fallut

retourner à Dunkerque, où je découvris enfin que mes papiers n'étaient point partis. M'embarquant de nouveau, j'eus occasion de m'apercevoir que j'étais accompagnée d'un observateur. J'inspirais un si vif intérêt à ce que Gilblas eût appelé la Sainte-Hermandad, que je fus réduite à faire quelque séjour dans la juridiction de ces messieurs, qui cependant, je leur dois cette justice, me rendirent le dépôt dont la perte m'avait condamnée à tant de marches et de contre-marches.

CHAPITRE CLXXXIII.

Le commissaire de police. — L'ami du général Lefebvre-Desnouettes. — Le colonel Seruzier. — Le marquis de Fontanes. — Le duc de Choiseul. — Papiers brûlés.

Quand tout nous abandonne, ce n'est que lorsqu'on s'abandonne soi-même que tout est perdu. J'ai toujours été si pénétrée de ce principe, que dans tous les événemens qui ont marqué ma carrière, j'ai tâché de me conduire en conséquence ; à Dunkerque il fut encore ma règle. Je n'avais pas mis le pied à l'hôtel, qu'un ordre de me rendre chez le commissaire de police m'y suivit. L'objet que j'aperçus, déposé sur son bureau, me fit sentir combien j'allais avoir besoin de ne pas me laisser abattre par les persécutions de la fatalité. C'était un foulard dont je croyais avoir fait une cachette, et qui était resté dans la barque que nous venions de quitter. Des lettres de mes amis, des

réponses, des notes de toutes les personnes qui s'intéressaient à leur sort; enfin une foule de ces choses dont l'obligeance ne peut refuser d'être dépositaire : tout cela ne formait point le nœud d'aucune entreprise séditieuse ou coupable, mais fournissait des motifs de surveillance, et des entraves très probables à mes voyages; enfin il y avait dans cette affaire matière à bien des désagrémens. Ils se fussent multipliés pour moi, si le commissaire de police ne se fût trouvé un honnête homme, un être compatissant et juste.

J'eus le bonheur de rencontrer, chez le fonctionnaire dont le titre me faisait trembler, Bichat, ami intime du général Lefebvre-Desnouettes. Il mérite une place dans mes souvenirs; mais que je me débarrasse de mon interrogatoire.

D'après ce que me dit le commissaire de police, j'avais été *signalée* par les agens du gouvernement français, comme étant en relation avec tous les anciens partisans de Bonaparte, en correspondance avec tous les généraux, comme liée en outre et protégée par des Anglais de distinction, et tous ennemis du gouvernement royal; que mes voyages n'é-

taient autre chose qu'une affaire montée ; qu'enfin j'avais été notée à l'époque des troubles de Lyon comme amie intime de Mme de La Valette.

« Je m'en glorifie, Monsieur, répondis-je au « commissaire ; mon amie a été acquittée de « la fausse accusation portée contre elle ; mais « eût-elle eu à subir la peine d'un délit poli- « tique, je l'avouerais encore, et j'aurais cher- « ché à lui en adoucir l'amertume. Sa corres- « pondance est en partie entre vos mains. Elle « l'a adressée à l'amitié, et point du tout écrite « pour les gouvernemens ; vous y trouverez « l'expression d'une ame souffrante. Des re- « grets ne sont pas des conspirations, aussi « j'attends de votre équité que vous fassiez la « part de la douleur et celle de la politique. » L'homme du devoir me regardait tout en classant mes papiers qu'il n'ouvrait pas. Nous étions dans son cabinet particulier, mon portefeuille ou plutôt ma cassette était devant lui, posée sur le foulard. On vint parler bas au commissaire ; aussitôt il se lève et suit la personne. Le portefeuille était à portée de ma main ; je n'avais qu'à l'étendre pour rentrer en possession de mes secrets les plus

intimes, des confidences de mes amis, qui, au fait, m'appartenaient bien uniquement, et nullement à l'avidité inquisitoriale de la police. Avec la rapidité de la pensée les papiers passent près de mon cœur. Certes, ce n'était pas une mauvaise action; eh bien! mon cœur battait avec violence, et mes mains tremblantes parvenaient avec peine à cacher mon trésor. Le commissaire me laissa long-temps seule, ce qui fit qu'à son retour j'étais absolument remise. En y pensant depuis et d'après l'excessive indulgence de ce fonctionnaire envers moi, j'ai toujours supposé que sa longue absence fut un calcul de sa bonté même pour me laisser le temps de faire ce que je fis en effet.

En revenant auprès de moi, le commissaire continua l'inspection des lettres. Il ne s'ensuivit pas un terrible procès-verbal, mais une sage et bienveillante recommandation d'éviter des démarches qui éveillaient l'attention de l'autorité, et qui ne pouvaient que troubler mon repos et celui de mes amis, sans résultat. Ce brave homme visa mon passeport, et me conseilla de voyager avec ce seul papier plutôt que de m'exposer à oublier les autres. Je le

quittai fâchée de mes premières impressions. A l'idée de ses terribles fonctions, je comprimai mon penchant à l'abandon, de peur que la voix du devoir ne fît taire celle de la générosité. A ma grande satisfaction, je quittai le cabinet du commissaire. Dans la seconde pièce j'aperçois Bichat, qui, avec un visage alongé d'impatience, se promenait en attendant audience. J'hésitais à l'aborder ou à lui parler; mais il mit fin à mon incertitude en venant à moi avec empressement. Je lui donnai le nom de mon hôtel et je fus l'y attendre.

Bichat vint me retrouver une heure après. Brave comme Desnouettes, dont l'intrépidité fabuleuse a laissé tant de souvenirs, Bichat avait partagé quelques unes des vicissitudes de son général. Mis à la retraite et officier jeune encore, il me raconta qu'assailli et sollicité par une foule d'anciens frères d'armes, il avait écouté leurs conseils, leurs projets chimériques; et que, mêlé sans le savoir à une entreprise dont il ignorait la fin et toutes les intentions, il avait lieu de craindre pour sa liberté; « et pourtant, ajoutait Bichat, je me suis « tenu à l'écart. Obligé récemment de faire un « voyage à Paris, mon beau-frère, qui en sa-

« vait plus que moi, sans vouloir davantage,
« exigea par plus de prudence que je partisse
« pour la Belgique, jusqu'à ce que tout fût
« calmé. Nous avions quelques intérêts avec
« une maison de cette ville, et j'ai voulu m'en
« occuper, avant de quitter la France, peut-
« être pour toujours. J'ai passé par Amiens,
« Boulogne, Calais, et je me suis un peu trop
« arrêté. Pendant ce temps, les dénonciations
« ont été leur train; et tout cela m'a valu l'hon-
« neur involontaire de voir M. le commis-
« saire, contrainte dont je ne me plains pas,
« puisque sans elle je ne vous aurais pas re-
« trouvée.

« — Mon pauvre ami, il ne s'agit pas ici de
« politesse ni de galanterie; avez-vous votre
« liberté, vos passeports? pouvez-vous quitter
« la France sans délai? voilà de quoi il faut
« nous occuper. On a donc intercepté quelque
« lettre? on l'a donc ouverte? Ah! ma malheu-
« reuse amie Mme de La Valette avait bien rai-
« son de me dire souvent: Craignez Dieu et...
« la poste. »

Bichat me rassura faiblement sur ses moyens de gagner les libres rivages, où à cette époque les exilés français comptaient réaliser le beau

rêve d'un champ de repos et de souvenirs. Il me restait peu d'argent et moins d'espoir d'en obtenir; mais l'heureuse insouciance de mon caractère était là pour ne me faire sentir que le délicieux espoir d'être utile, je me fis aussitôt riche de cent louis de pension. J'offris, et Bichat consentit à accepter ce qu'il eût été mille fois plus heureux d'offrir lui-même. Il n'y a rien de tel pour électriser les ames, pour les disposer à bien faire, comme les bouleversemens politiques. Jamais je n'ai lu les sanglantes annales de la terreur, sans enthousiasme pour tant de femmes, honneur de notre sexe, qui bravèrent l'épouvante des massacres, même la prison et l'échafaud, pour sauver ou consoler ceux qui leur étaient chers.

Bichat, sans avoir personnellement pris aucune part à d'aventureuses tentatives, avait eu des relations et des correspondances innombrables avec des amis moins prudens. Je citai à Bichat un exemple pour lui faire sentir le danger de garder des papiers dont mille circonstances imprévues peuvent changer le sens et aggraver l'interprétation. L'intrépide militaire ne concevait pas mes terreurs. « Non, je « ne puis livrer tout cela au feu, disait-il; je

« croirais une seconde fois être oublié de tous « mes amis. » Enfin Bichat entendit raison, et nous fîmes ensemble la visite. Au nom du brave colonel Seruzier qui sortit d'abord de la fouille, je fus la première à ne pas vouloir anéantir une seule des paroles d'un homme d'un caractère si franc, d'une droiture si militaire. La pièce qui nous tomba bientôt après sous les yeux était signée de M. de Fontanes; Bichat la prit, et, la froissant entre ses mains, la jeta au feu. « J'ai « des obligations à l'ancien grand-maître, mais « elles datent de l'empire; je respecte ses opi- « nions, son talent, son esprit; mais il n'y a « pas entre nous sympathie de conduite, de « sentimens. Son amitié protectrice a cessé; il y « aurait de ma part faiblesse à retenir des té- « moignages qui ne seraient plus exacts au- « jourd'hui. »

Je ne partageais pas les idées un peu exagérées de Bichat sur M. de Fontanes; je me rappelais son noble vote, sa compatissante conduite dans le procès du maréchal Ney, et je ne pouvais qu'accorder plus de prix à sa générosité dans cette circonstance, quand je songeais que chez lui la bonté avait eu à vaincre l'opinion politique.

« C'est vrai, répliqua Bichat, et vous con-« naissez sans doute la réponse du duc de Choi-« seul, proscrit et victime lui-même; il s'est « souvenu de cette terrible fatalité de la politi-« que, caractère admirable de loyauté qui « transporte dans les idées nouvelles, dans les « principes de la liberté, cette chevalerie des « nobles sentimens, apanage de quelques « noms historiques. »

Enfin, laissons tous les souvenirs, dis-je à Bichat, et occupons-nous du présent. Brûlez tous ces papiers, il y a trop de noms propres mêlés à ces confidences de l'amitié, des notes, des expressions, toutes choses où l'œil de la malveillance, s'il y pénétrait jamais, trouverait toujours matière suffisante à vous tourmenter. Après bien des réflexions, bien des résistances de la part d'un militaire qui ne croyait pas au crime de sensibilité, notre petit auto-da-fé de précautions fut enfin résolu et accompli.

Malheureusement l'opération fut incomplète; une foule de papiers ne furent point compris dans le sacrifice, soit par négligence, soit par un noble mouvement de l'officier, qui eut plus tard à se repentir de cette généreuse imprudence.

En me quittant, au lieu de se rendre immédiatement de Dunkerque à Calais et de là à Douvres, Bichat ayant une lettre pressante du major Garnier, partit pour Gand, où douze jours après il fut arrêté avec plusieurs autres Français, et mis à la disposition du procureur du roi. Mais le major Garnier se tira d'affaires, car il fut très poliment reconduit à la frontière de France.

Très entendue avec mes amis sur notre correspondance, je ne manquais jamais de trouver de ville en ville quelque énorme paquet de dépêches. Mais comme ma dernière halte avait été forcée, et qu'elle n'avait été cette fois officielle pour personne, je trouvai, poste restante, un paquet dont la possession immédiate m'eût été bien précieuse. C'était un souvenir, un secours, une pensée de la princesse Elisa, de ma généreuse bienfaitrice. Hélas! ma vie errante me priva et du plaisir de profiter à temps de cette surprise et du bonheur d'en exprimer ma reconnaissance. Moins poursuivie par le sort qui semblait me chasser de contrées en contrées, j'eusse pu vous prouver que le temps, le malheur, l'éloignement n'avaient point altéré les

sentimens d'une femme dévouée à toutes vos fortunes, et qui n'avait pas besoin d'un dernier bienfait pour être prête à courir encore au bout du monde pour vous servir.

La lettre de la princesse Elisa m'engageait à m'embarquer pour aller la rejoindre à Trieste; une lettre de change de 2,000 francs accompagnait l'invitation. J'étais heureuse, je dévorais déjà l'espace qui se trouvait entre moi et ma bienfaitrice; je sentais pourtant quelque peine de laisser en souffrance les intérêts dont je m'étais volontairement chargée. Je sentais qu'en partant les lettres qui pouvaient m'arriver resteraient sans réponse, et que mon brusque départ allait être funeste à beaucoup d'amis. J'étais dans une étrange alternative de joie sur mon avenir et de crainte pour celui des autres; je n'ose affirmer la résolution que j'aurais pu prendre, si les nouvelles de Paris n'eussent tranché toutes mes irrésolutions en me présentant la nécessité de ce départ. Triste sort des proscrits! ils raisonnent toujours leur situation, et ils ne savent pas qu'elle se décide toujours malgré eux et sans eux. Dans le nombre des lettres que je venais de recevoir, il y en avait une

de mes amis de Bruxelles; on m'y parlait d'un précis historique que le général Berton avait publié sur les fautes de la journée de Waterloo; lorsque je vis qu'on m'engageait à y répondre, je me surpris à hausser les épaules. J'étais si loin de toute espèce de prétention d'auteur, que je trouvai la proposition ridicule; mais quand j'eus lu l'ouvrage, qui me sembla une sorte d'accusation contre une gloire sortie pure même de la mort, j'oubliai la faiblesse de mes talens pour ne songer qu'à mes devoirs d'amie.

J'étais d'autant plus affectée de l'assertion du général Berton sur la conduite du maréchal Ney, dans la journée du 18 juin, que non seulement j'en connaissais l'absolue fausseté, mais que je savais l'estime personnelle dont l'illustre guerrier avait mille fois renouvelé les témoignages à l'égard du jeune général. Quand mon cœur est fortement ému, les pensées m'étouffent, et ma plume, brûlante comme mon cœur, peut à peine en exprimer la chaleureuse abondance. Aussi, dans l'impétuosité d'une réfutation qui me semblait aussi sacrée que possible, je passai le jour, je passai la nuit à jeter sur le papier ce que j'avais entendu d'une bouche

auguste et chère sur la bataille de Waterloo. Je me livrai à cette œuvre de justice avec toute la chaleur d'une conviction qui devait me servir de talent, et qui me tenait presque lieu de bonheur dans l'accumulation de mes peines. Je fus cruellement arrachée à ce travail par la présence, dans ma retraite, d'un personnage semblable à plusieurs de ceux dont l'œil avait déjà suivi et persécuté mes démarches. Le personnage en question était un sieur d'A*** que j'avais vu en Italie, parlant de sa famille émigrée, intéressant fort la bonne compagnie du régime impérial par quelque peu de l'esprit et des manières alors si goûtées de l'ancien régime, et vivant sur l'intérêt de sa ruine, consommée par la révolution, qui pourtant n'avait eu rien à lui prendre, comme s'il avait eu les dix mille livres de rente qu'elle ne lui avait pas enlevées.

Ce même d'A***, je l'avais rencontré dans les cent jours; je l'avais rencontré depuis la restauration, et toujours au service intime et très tendre du gouvernement existant; je l'avais aperçu et évité à Bruxelles; j'avais cru le voir aussi à Londres, et javais remarqué qu'alors, à son tour, il m'avait évitée.

Rien ne saurait égaler mon étonnement, de voir un pareil homme tomber inopinément sur moi, lancer un regard sur mes papiers beaucoup plus vite que sur ma personne; je m'attendais à voir entrer chez moi ses alguazils. Loin de là, je le vois au contraire s'asseoir d'un air abattu, fermer la porte et s'écrier : « Je « suis proscrit et malheureux; voici une lettre, « vous pouvez me sauver, et je sais que vous de- « mander une bonne action c'est l'obtenir. » Il me présenta une lettre d'une écriture pitoyable, me débita une fable plus ridicule encore, mais tout cela était signé du nom d'une personne qui m'était chère, et qui, de Bruges, me recommandait ce Français malheureux. Incapable de soupçonner toute la noirceur des agens mis à ma poursuite par l'inquiétude de D. L***, je fus encore dupe d'un homme qui n'était que son émissaire; mais en offrant ma bourse à d'A***, ma simplicité n'alla point jusqu'à lui livrer ce qu'il eût aimé davantage, quelques lettres d'introduction auprès des personnes avec lesquelles il me supposait en sûreté.

L'être le plus sot peut, en s'adressant à ma pitié, m'entraîner comme un enfant; mais pour le compte des autres je suis moins facile; je

songe plus à leur sûreté; et le souvenir de ces intérêts me ramena à ma vague méfiance. Ainsi tout en payant la dette de la compassion par quelques louis, je remplis aussi celle de la prudence, en tenant à d'A*** ce langage : « J'ai pris « le parti de me rendre à Ostende, pour voler « de là sur les traces d'une bienfaitrice, pour « aller rejoindre la princesse Élisa à Trieste. Je « ne puis rien pour vous ni à Londres ni ici. « Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de « brusquer le visa de vos papiers, et de vous « embarquer. »

La face de mon auditeur parut un peu altérée par mes paroles.

« L'exil, me disait-il, on peut le prendre « partout, et Trieste vaut Londres pour un mal- « heureux. »

Ces argumens n'ébranlaient nullement ma conviction, et la défiance seule ne me donnait pas de la fermeté; mes goûts d'indépendance étaient ma résistance et ma force. D'A*** prit alors un autre ton.

« Vous pouvez, Madame, ne pas me per- « mettre de vous suivre; mais je ne vous en « suivrai pas moins. Il le faut, c'est mon de- « voir, je ne puis faire autrement. » A cette sur-

veillance hautement déclarée, je tombai de surprise et de mépris pour la pauvre humanité, produisant de pareils caractères. Cet homme tenait encore à la main les cent francs offerts par ma générosité à sa misère, et il était sitôt ingrat. Je regrettais mon argent; mais j'en voulais encore plus à d'A*** de me faire maudire ma pitié, et de m'enlever ainsi jusqu'aux illusions de la bienfaisance.

Par une singulière mobilité de ma nature, en une minute, de la sensation la plus pénible, je passe au plus confiant abandon par l'effet d'un mot, d'un regard, d'un geste. Il en fut ainsi avec d'A***. Cet homme eut l'art d'expliquer, de justifier les paroles qu'il m'avait dites, de les tourner dans un sens qui, de nouveau, me rendit imprudente. Excepté le nom de mes amis, d'A*** reçut de nouveau, je ne dis pas mes confidences, mais les trop faibles indiscrétions d'une tête trop préoccupée; par je ne sais quel mouvement de faiblesse ou de vanité, je fus entraînée jusqu'à lire à qui devait si peu la comprendre, une réfutation que je venais de tracer du précis du général Berton sur la bataille de Waterloo. Dans le feu de mon débit, dans l'incroyable renouvellement

d'émotions que causait ce souvenir, je m'exaltai jusqu'à ne plus croire mon auditeur présent. Je ne suivais plus ni les regards ni les mains industrieuses d'un écouteur si intéressé, et j'ai la certitude qu'il profita de ma préoccupation pour y placer une lettre et une note de noms qui se retrouva sur le bureau du procureur du roi à Gand.

Malgré ce retour de faiblesse pour les importunités de mon cavalier malgré moi, je le congédiai le soir même, et envoyai retenir ma place pour Ostende avec l'intention de m'embarquer.

Au moment de ce départ, je songeai à faire mon état de caisse. Elle ne se composait plus que de 600 florins et du don encore récent de la généreuse Elisa. Jusqu'à ce dernier renfort pécuniaire, les bontés magnifiques du duc de Kent avaient fourni à mes courses nombreuses, aux prodigalités de cette vie nomade de Belgique en Angleterre, qui se dépensait comme ma bourse pour les autres. Avec mon insouciance pour ce qu'on appelle avenir, je me trouvai de nouveau presque riche, et très revenue de mes préventions contre le vil d'A*** aussi vite que je les avais conçues. Je lui don-

nai rendez-vous à Ostende, à l'hôtel d'Angleterre; nous nous quittâmes, ni lui ni moi ne nous doutant de la triste cause qui allait, en changeant ma résolution, me sauver momentanément des embûches qu'il m'avait tendues.

CHAPITRE CLXXXIV.

Séjour à Bruxelles. — Lettre anonime. — Résolution subite. — Second voyage en Angleterre. — Je revois lord Édouard.

Je changeai tout à coup d'idées, en fouillant mes papiers pour mon départ, et en y trouvant une lettre de crédit de quelques mille francs sur Bruxelles. Cette pièce s'étant intercalée dans d'autres, je l'avais perdue de vue, et je fis un saut de joie à cette découverte. Elle ne portait point d'époque fixe d'échéance, ce qui la rendait aussi disponible que le jour où j'eusse pu en user. J'avais vécu, j'avais pourvu à bien des dépenses, et même à quelques bienfaits, et je me trouvais encore des ressources. Ainsi une fois dans la vie j'avais été économe; il est vrai, comme on vient de le voir, que c'était par hasard.

Quoi qu'il en fût, je me rendis immédiatement à Bruxelles, je m'y installai dans l'un de mes hôtels favoris, et je me mis immédiatement en course pour la rentrée des cent louis, devenus tout à coup une fortune pour celle qui en avait souvent englouti le triple dans un mois. Munie de cette ressource inespérée, je menai pendant quelque temps une existence libre, assez heureuse, mais monotone. Les réfugiés français étaient moins nombreux en Belgique : quelques uns avaient obtenu la permission de rentrer en France; la plupart avaient de gré et souvent de force pris d'autres directions; enfin, je ne rencontrai cette fois dans la capitale des Pays-Bas que très peu des connaissances qui m'en eussent rendu le séjour agréable. L'idée d'être devenue inutile aux autres, de n'avoir plus de services à rendre, de n'avoir point d'intérêts actifs dans la vie, me devint insupportable. Les jours, les mois, s'écoulaient sans m'apporter la moindre de ces vives impressions nécessaires à mon bouillant caractère. La fièvre me saisit un soir en sortant du grand théâtre. Mon humeur se jouait de la maladie comme de tous les autres accidens, et je croyais qu'une guérison devait, ainsi que

tout le reste, se brusquer et se faire en poste. Cette négligence me fut fatale: je tombai dans des fièvres intermittentes que tout l'art du médecin que je m'étais décidée à faire appeler, ne parvint à vaincre qu'au bout de six mois.

Un incroyable incident, un mystère encore inexplicable pour moi, vint tout à coup donner à mon esprit une secousse qui, par cette utile diversion, m'arracha à la langueur dont mon corps était consumé. Une lettre de Londres, portant bien minutieusement mon nom, l'adresse de l'hôtel que j'occupais à Bruxelles, m'arriva par la poste. Elle ne portait aucune signature, et contenait simplement ces mots :

« MADAME,

« Quel que soit l'état de votre santé, que d'ail-
« leurs on dit beaucoup améliorée, faites un de
« ces efforts qui n'ont jamais coûté à votre dé-
« vouement pour le malheur, l'amitié et le sou-
« venir; partez pour Londres au reçu de ces
« lignes tracées à la hâte par un grand intérêt.
« Le procès de la reine va s'instruire ; la mé-
« moire du duc de Kent peut être invoquée.
« Dans tous les cas, la présence qu'on réclame
« de vous peut être utile aux autres, et ne peut

« être nuisible pour vous. On connaît assez « la générosité de votre caractère pour se dis- « penser de plus amples renseignemens. Dans « tous les cas, soyez à Londres au plus vite ; « on vous en conjure au nom de vos sou- « venirs. »

« *P. S.* Le voyage que l'on implore de la gé- « nérosité de madame Saint-Elme étant un « acte de dévouement à des personnes qui y « trouveront la garantie de leur fortune, et sa « position présente pouvant être un obstacle à « la promptitude si nécessaire du départ, le « banquier M...lui comptera, sur son reçu, une « somme de cinq cents livres sterling. »

Cette lettre énigmatique, cette pièce mysté- rieuse, cette somme mise à ma disposition, toute cette accumulation de circonstances sin- gulières, redonnèrent à ma tête l'exaltation dont l'assoupissement venait de m'être si fatal. Accepter, obéir, fut pour moi comme une de ces résolutions capricieuses que les malades éprouvent, comme une de ces envies indéfi- nissables qui emportent la volonté sans le concours de la raison.

Au lieu de me fatiguer le cerveau à chercher les motifs et l'auteur de ce singulier billet d'invitation que je venais de recevoir, au lieu de réfléchir, je me mis à agir cette fois comme toujours. En deux fois vingt-quatre heures, j'étais maîtresse du pactole anonime qui venait de couler pour moi, et ce qui est bien autre chose pour ma nature volcanique, j'avais repris avec l'idée d'une course nouvelle, d'une romanesque entreprise, la fraîcheur et la santé qui avaient si mal à propos fui d'un visage qui avait bien assez des années, et que le surcroît des souffrances physiques était venu fort mal à propos assiéger.

A peine en chaise de poste, il me sembla que je redevenais jeune et brillante; et ce dernier argument, en faveur d'un voyage aussi étrange que celui dans lequel je m'étais jetée, on voudra bien reconnaître qu'il était irrésistible pour une femme. D'ailleurs, j'avais tellement l'habitude des choses et des événemens extraordinaires, que l'invraisemblable même commençait à me paraître tout naturel. Les seuls soupçons qui me vinssent à l'esprit, avec une apparence d'application possible sur la source de l'événement qui était venu me cher-

cher à Bruxelles, tombaient sur lord Edouard, cet Anglais généreux, ce noble ami du duc de Kent, dont j'avais pris si brusquement congé lors de ma première apparition dans la capitale de la Grande-Bretagne. Depuis ce temps, je n'avais eu avec lui aucune relation; mais, alors, j'avais cru produire sur lui quelque impression, et, soit souvenir, soit arrière-pensée de profiter de mon caractère entreprenant, je me figurai qu'il avait pu, dans tous les cas, songer à moi dans l'intérêt de ses amis de l'opposition, au moment où le procès de la Reine multipliait de tous côtés les mines et les contre-mines d'un grand mouvement politique.

J'imaginai bien encore que tout ceci pourrait être une mystification de quelques uns de ces innombrables intrigans qui ont toujours rôdé autour de *la Contemporaine* pour faire tourner à leurs projets l'exaltation de sa pauvre tête, très disposée aux aventures, mais jamais avec les idées d'intérêt ou de politique, que j'ai toujours repoussées quand je les ai aperçues. Cependant je trouvais la mystification un peu trop dispendieuse pour ceux qui auraient pu l'organiser, les arrhes des entrepreneurs trop considérables; car, enfin, on ne

mystifie pas d'ordinaire avec indemnité préalable pour les mystifiés. Plus je réfléchissais, ainsi qu'il arrive toujours des profondes méditations sur un objet qui conduisent souvent à plus de doutes et d'incertitudes, et moins je devinais ce nouveau et mystérieux accident de ma destinée; mais ce qui achèvera de confondre la pénétration de mes lecteurs comme elle confondit dans le temps la mienne, c'est qu'une fois arrivée à Londres, je n'entendis plus parler de rien, et ne pus me mettre sur la voie de la combinaison qui m'y avait appelée. Lord Edouard, que j'y vis plusieurs fois et auprès duquel je m'en expliquai avec franchise, me dit que j'avais très bien fait de venir; que je serais peut-être utile aux *bons*, mais qu'il était étranger à l'*affaire*. J'eus beau insister, je n'en pus obtenir davantage, et j'ai toujours cru cependant que le solliciteur secret ne pouvait être un autre, et que ces dénégations n'étaient qu'une ingénieuse libéralité pour m'empêcher de rendre la somme dont j'avais été gratifiée.

Quoi qu'il en fût de toutes mes suppositions et des démarches innombrables auxquelles je me livrai pour saisir le fond de toute cette

affaire, je n'en entendis plus parler, une fois à Londres; elle est restée impénétrable, et mon séjour se prolongea en vain pour ma curiosité à cet égard. Mais j'en pris mon parti: j'engage mes lecteurs à imiter ma résignation; si je ne découvris pas ce que j'allais chercher, je surpris beaucoup de choses que je ne cherchais pas; et, à défaut du mot d'une énigme, on trouvera dans mon second voyage en Angleterre des vérités et des révélations plus importantes que celles qui pouvaient concerner ma personne. Plus grands que moi occuperont la scène dans les chapitres qui vont suivre, et mes impressions s'agrandiront de toute l'importance des événemens et des personnages qui se pressèrent sous mes yeux pendant un séjour de plus de six mois.

CHAPITRE CLXXXV.

Arrivée à Londres par la Tamise. — Douane et Alien-Office. — La reine. — Portraits de famille.

Lors de mon premier voyage, tout entière à mon enthousiasme pour les proscrits, je n'avais cherché qu'eux sur les bords de la Tamise : ma plus vive émotion, c'était un portrait de Napoléon qui l'avait faît naître ; je me promettais cette fois de ne plus me contenter de voir l'Angleterre à travers le voile nébuleux de son climat, mais de pénétrer au moins dans quelques unes de ses maisons et d'en enlever le toit, comme l'Asmodée de Lesage le fit pour celles de Madrid en faveur de don Cléophas. Mais que les dames anglaises, si réservées, si jalouses de leurs foyers domestiques, ne s'effraient pas d'avance de mes révélations : à l'âge où j'ai reçu en Angleterre des compli-

mens qui pouvaient me rappeler ma jeunesse, Asmodée n'était que trop réellement pour moi un *diable boiteux*.

J'arrivai dans Londres par la Tamise, orgueil de la nation britannique : long-temps encore avant de se confondre avec la mer, le fleuve-roi, par son immensité et par la foule de navires qui se croisent en tous sens sur son sein, paraît lui-même un autre Océan ; quand ses rivages se rapprochent l'illusion dure encore, grâces au nombre des mâts à travers lesquels il faut les chercher. Enfin Greenwich se montre, monument rival de l'Hôtel des Invalides ; et à quelques milles plus loin, on découvre la coupole de Saint-Paul, au milieu des mille clochers en pointes qui semblent en quelque sorte continuer la forêt de mâts du port de Londres. A peine débarquée et échappée aux mailles du vaste filet auquel il me prend fantaisie de comparer l'inquisition de la douane, j'allais me faire inscrire, je ne sais trop par quelle idée, comme italienne à l'*Alien-Office* : « Gardez-« vous-en bien, me dit un de mes compa-« gnons de voyage avec qui j'avais échangé « quelques paroles de la langue du Tasse, on « vous prendra pour un des témoins du procès

« de la reine, et il vous faudra opter entre « l'ovation ou les huées, suivant l'opinion que « vous laisserez percer au sujet de la question « qui occupe aujourd'hui la Grande-Bretagne. » Je préférai donc en cette occasion mon origine hollandaise; cependant je pensai avec plaisir que le drame de cette cause extraordinaire devait donner au pays cette physionomie de sédition qu'on dit lui aller si bien. C'était pour moi l'annonce d'un spectacle, et rien de plus; mais à peine établie depuis vingt-quatre heures dans *Old Slaughter's Coffee-House*, maison où je choisis mon logement, je faillis jouer un rôle qui eût doublé pour moi l'attrait de curiosité que ce procès fameux avait pour tout le monde. Je ne saurais me rappeler jusqu'à quel point j'avais pu, dans le paquebot, parler à mon donneur d'avis sur l'*Alien-Office*, de ma liaison avec le duc de Kent; j'ignore même si je devinai juste en soupçonnant que cet inconnu avait des relations mystérieuses avec la reine; mais de quelque part que me vînt cette importance, je reçus un billet qui me priait de passer à South-Audley-Street, où est située la maison de l'alderman Wood. C'était chez cet ex-maire de Londres que résidait la

reine : je m'y rendis ce jour même avec empressement. Il me tardait de voir cette princesse, accusée par les uns d'être une Messaline, proclamée par les autres l'innocence calomniée. Malheureusement il se mêlait à cette dernière opinion un caractère évident d'opposition politique. Si les accusateurs de Caroline étaient des ministériels, l'esprit démocratique de ses réponses aux adresses populaires n'était pas moins suspect ; mais elle était femme et opprimée : c'eût été déjà un titre pour une femme plus scrupuleuse que je ne saurais l'être. Pourquoi ne le dirais-je pas avec ma franchise accoutumée? je sentais qu'une partie de ma sympathie pour la reine provenait de ces mêmes torts de conduite que son mari prétendait faire prouver par cent et quelques témoins. Singulière inspiration de mon amour-propre! je me comparais un moment à cette Majesté errante qui avait conquis une si équivoque illustration dans ses amoureux pélerinages. Née sur le trône, aurais-je été, me demandai-je, plus fidèle à un premier époux? hélas! non, sans doute. Mais quand je venais à penser au choix tout physique de Caroline, je repoussais avec un orgueil qu'on

qualifiera comme on voudra, cette triste comparaison. Il me semble que reine comme femme obscure, je n'aurais jamais pu aimer que des héros ou des rois ; si un caprice m'eût fait déroger, j'eusse trouvé encore assez de pudeur pour penser alors à l'histoire qui enregistre si impitoyablement les moindres faiblesses des têtes couronnées. Mais, après toutes ces belles suppositions, je m'arrêtai au côté romanesque des amours nomades de l'épouse de Georges IV. Mon imagination vagabonde aimait à errer avec elle en Afrique et en Asie, sous la tente de l'arabe au désert, et sous le toit des harems dans les États barbaresques, sous l'abri d'un couvent de la sainte Jérusalem, et dans les palais profanes de l'Italie. Enfin j'entrai chez la reine d'Angleterre toute disposée à la trouver riche de noblesse, de beauté même, et à saluer en elle une autre Cléopâtre, digne à la fois de César et d'Antoine. Hélas ! en apercevant une femme bourgeonnée, petite, grosse, commune, je fus tentée de m'écrier : ô courageux Bergami ! Cependant c'était une reine, et son affabilité agit sur moi : l'affabilité est tout ce qu'il y a de plus légitime dans le pouvoir qu'exerce

la royauté sur l'imagination. Caroline me fit asseoir auprès d'elle, et entamant la conversation : « On m'a parlé de vous, me dit-elle, « comme d'une amie de mon beau-frère le duc « de Kent; venez-vous ici grossir la liste des « témoins italiens recrutés contre moi par les « ministres? Dans une conférence de mes avo- « cats avec les commissaires de mon époux, « j'ai été menacée d'une révélation éclatante, « d'un irrécusable témoignage! Tous les té- « moins ont parlé et ont été confondus; faites- « vous partie du corps de réserve dans cette « guerre de dénonciateurs subornés? Mon frère « de Kent possédait, je le sais, une pièce impor- « tante. En seriez-vous dépositaire? Dans ses « épanchemens avec vous a-t-il jamais prononcé « mon nom, et dans quels termes? C'était un « honnête prince, je le dis d'avance, quelle que « soit votre déposition... »

Aussi brusquement interpellée, j'aurais pu perdre contenance; mais ce qu'il pouvait y avoir de sévère et de dur dans ces mots était tempéré par un regard d'amitié ou de douceur. J'étais, d'ailleurs, forte de ma nullité dans cette circonstance, et je répondis avec une simplicité qui persuada tout d'abord à la

reine qu'elle avait été bien maladroitement alarmée sur mon voyage : j'ajoutai ensuite de moi-même quelques explications tout aussi naïves sur mes véritables rapports avec le duc de Kent. Ma vivacité et ma franchise amusèrent Sa Majesté.

« Vous avez eu du bonheur, me dit-elle ; « vous pouviez plus mal tomber dans cette « royale famille. » Je crus qu'elle faisait involontairement allusion à son propre mari, et me rappelant les trois mots anglais *fat, fair and forty*, je pensai en souriant que je n'aurais eu que deux des qualités requises pour mériter que l'Assuérus britannique préférât *la Contemporaine* à Vashti. On sait qu'on a dit de Georges IV, que pour lui plaire il fallait être grasse (*fat*), blonde (*fair*), et âgée de quarante ans au moins (*forty*); tels étaient alors et tels sont encore les titres de la Marquise de Coningham qui a succédé à mistress Fitz-Hebert. Mais la reine répudiée comprenait dans sa réflexion amère tous les princes de la famille, à l'exception sans doute du duc de Sussex, qui, embrassant toujours le parti démocratique d'une question d'Etat, s'était récusé comme juge dans le procès de sa belle-sœur.

« Oui », continua la reine, qui, comme toutes les femmes qu'un violent dépit dévore, aimait à trouver un nouvel auditeur pour recommencer ses plaintes; « oui, vous pouviez plus « mal tomber; car ne croyez pas que ce soit, « comme ils le prétendent, au nom de la mo- « rale publique, au nom de la dignité du trône « outragé qu'ils me poursuivent : comment la « respectent-ils eux-mêmes, cette morale pu- « blique? comment l'honorent-ils, ce trône? Ce « très saint duc d'York qui mourait, disait-il, « pour la religion de son père, à quel prix « allait-il visiter le vieux roi à Windsor? moyen- « nant un subside accordé par la chambre bé- « névole à sa piété filiale. Qui n'a entendu par- « ler de ses amours avec l'intrigante mistress « Clarke, qui vendait les emplois militaires d'a- « près un tarif connu? Le jeu l'a ruiné plus « d'une fois, et la nation a payé; mais il lui « reste des dettes d'honneur : comment le roi « et lui s'acquitteront-ils, par exemple, avec « le bon M. Ball [1], qui, tout ravi d'être ad- « mis à la cour, se laissait tricher par ses prin-

[1] Richard de Londres, qui a épousé mademoiselle Mercandotti, et qu'on a surnommé Golden-Ball (la boule d'or).

« ces affables avec toute la générosité d'un « loyal sujet? Le duc de Clarence, dont les fils « illégitimes formeraient seuls un bataillon, a « été entretenu par la pauvre actrice mistress « Gordan, qu'il a laissée aller mourir de misère « en France; savez-vous pourquoi il affiche à « mon occasion tant de respect pour les mœurs « publiques? il a besoin d'une dot pour Eliza « Fitz-Clarence, sa troisième fille naturelle, « qu'il est question de marier au comte d'Er- « rol. »

Sa Majesté était en verve et continua à faire ainsi des portraits de fantaisie de chaque membre de son auguste famille. Cette colère de Junon n'était pas tout-à-fait épique, et toutes ses expressions n'étaient pas choisies. Je fis de mon mieux pour paraître touchée.

« Vous me plaignez, me dit-elle, mais vous « avez tort, j'ai la nation pour moi. Le scan- « dale retombera sur ses auteurs, et leurs pe- « titesses m'amusent. Ils sont occupés mainte- « nant à me faire surveiller par les argus de « Bow-Street [1]; la visite que vous me faites vous « en fera faire une autre; attendez-vous à être

[1] Les bureaux de la police à Londres.

« mandée chez lord Castlereagh, qui voudra « jouer auprès de vous l'homme de cour. Le « héros lui-même, le grand Wellington, tien- « dra peut-être à vous prouver qu'il est aima- « ble, et mettra ses lauriers à vos pieds. »

Nous fûmes interrompus par l'entrée de M. Brougham; je pris congé de la reine qui fit à son avocat un signe me concernant, à ce que je pus croire. J'aurais bien pu rester ; mais j'aurais voulu au moins en être priée. D'ailleurs, soit ennui, soit caprice, la figure de M. Brougham ne me prévint pas en sa faveur, ou du moins excita peu ma curiosité; je l'ai revu depuis : tout son talent n'a pu me réconcilier avec son air aigre et dur.

On croira probablement que je n'ose qu'indiquer mon entrevue avec la reine : j'avouerai que je ne dis pas tout; mais je dois ici sacrifier à certaines convenances quelques détails de mon histoire. Les journaux du temps en ont cependant assez dit pour m'excuser, si je voulais en dire davantage : j'y ai lu ma visite singulièrement interprétée, et si mon nom n'avait été encore plus défiguré par ces feuilles, je serais tenue ici à une explication. Qu'il me soit seulement permis de déclarer que, quoi qu'on ait

dit et imprimé, je ne touche aucune pension de la part ni de Georges IV, ni même de cet excellent duc de Kent dont l'amitié me fut si douce pendant sa vie. Si je laisse quelque secret sous le voile, l'histoire, en dépit du *non mi ricordo* d'une analyste inexacte, n'y perdra pas grand'chose dans cette Angleterre, où la liberté de la presse n'oublie rien dans son magique miroir.

CHAPITRE CLXXXVI.

Visite chez Castlereagh. — Lord Wellington. — Jeu muet. — Retraite du vainqueur de Waterloo. — Lord Castlereagh.

La reine avait deviné : le lendemain je fus invitée à passer chez le marquis de Londonderry. Je ferai grâce cette fois au lecteur de mes réflexions, et je l'introduirai d'abord avec moi chez ce noble ministre qui fut le vainqueur diplomatique de Napoléon, le négociateur de la paix générale, caressé et flatté par tous les rois de l'Europe. Entrée dans son cabinet, j'y remarquai d'abord au coin d'une table, parcourant une gazette, un homme dont la figure, moitié aigle, moitié mouton, me frappa, quoiqu'il eût la précaution de se couvrir de la feuille politique comme d'un masque; c'était Wellington, à qui je trouvai bien mauvaise grâce de se cacher ainsi derrière ce bouclier de pa-

pier : ce petit manége me fit sourire aux dépens du ressentiment dont je ne saurais me défendre contre le prince de Waterloo : mais tout aussitôt, me reprochant de laisser en cette présence un sourire même de haine effleurer mes lèvres, j'appelai dans mes regards cet éclair de menace qui est redoutable pour ceux à qui il s'adresse, à ce que j'ai entendu dire quelquefois. Le noble duc avait autorisé l'attaque, en se mettant sur la défensive ; il ne put soutenir mon coup d'œil, et éludant son embarras par une impolitesse, il retourna tout-à-fait sa chaise ; puis, ne pouvant rester ainsi à me tourner le dos, il se leva, frappa impatiemment la terre de sa botte éperonnée, et battit enfin retraite, comme s'il y avait pour lui un coup de poignard dans le regard d'une amie de Ney. Si j'avais été moins émue, je me serais beaucoup amusée de cette bizarre et muette entrevue avec le *Turenne* anglais. Wellington, du reste, jouait alors un triste rôle en Angleterre ; il ne pouvait être reconnu dans une foule sans qu'on le forçât de crier *vive la Reine!* Et ce cri, comme l'*amen* de *Macbeth*, lui serrait cruellement la gorge. On sait cependant qu'il osa un jour ajouter à l'exclamation obligée de

vive la Reine! — oui, vive, vive la Reine! et puissent toutes vos femmes lui ressembler! Malgré ce bon mot, Wellington ne brille nullement par ses saillies : c'est un grand administrateur d'armée, un pauvre politique ; sa tête a besoin d'être montée à *l'héroïsme* par le son du tambour. En temps de paix elle est vide ; une petite intrigue de cour épuise tous ses moyens ; il n'a plus de sa gloire que la vanité. Ses loisirs, pour être ceux d'un général, devraient se passer dans le parc d'un grand château, avec une meute et un lion à poursuivre ; il préfère les frivolités des fats de ville, et s'enorgueillit de donner son nom à un col de chemise ou à un pantalon.

Le lord Castlereagh ne me laissa pas longtemps seule ; après un aimable salut et quelques adroites questions, il s'aperçut, comme la reine, que mon importance était bien exagérée ; il se tira en homme d'esprit de la mystification dont je lui persuadai que la reine, lui et moi surtout nous étions peut-être dupes. J'avais sans doute usé toute ma bile de ce jour dans ma scène muette avec Wellington ; il me prit fantaisie d'être aimable avec Castlereagh, ou plutôt il fit lui-même assez de frais pour

m'inspirer l'envie de le paraître : je réussis ; mais, par un nouveau caprice, quand le grand homme voulut essayer d'être tendre, je feignis de ne voir dans ses prévenances qu'un piége de la politique : plus il me disait qu'il manquait quelque chose à son bonheur, plus je lui vantais ses talens en diplomatie et sa toute-puissance. Jamais je n'ai vu un homme à qui la grandeur pesât davantage ; il se sentait attiré par un besoin d'épanchement ; je l'exilai dans un cercle de complimens flatteurs dont il tentait en vain de s'échapper : ce fut enfin avec l'accent d'une douloureuse franchise, que, s'écriant qu'il était le plus malheureux des hommes, il sortit tout à coup de l'appartement, comme dans un accès de désespoir ou de délire. J'allais profiter de ce moment pour disparaître moi-même ; mes yeux s'arrêtèrent sur un volume entr'ouvert sur la table : je le pris, comme pour trouver dans cette lecture peut-être favorite de lord Castlereagh une indication de sa pensée la plus habituelle ; c'était *la Nouvelle Héloïse*, et le passage où l'impression du doigt avait laissé son ombre était l'apologie du suicide. Lorsque j'ai appris depuis que le marquis de Londonderry avait terminé sa vie

en s'ouvrant l'artère carotide, j'ai compris que cette mort pouvait bien avoir été méditée depuis plus long-temps qu'on ne l'a cru, et je tiens de personnes sûres que *la Nouvelle Héloïse*, ouverte à la même Lettre de Saint-Preux, était encore sur la table du ministre suicidé, le jour de la catastrophe. J'aurais omis cette particularité, si je ne pouvais citer l'autorité respectable de M. le vicomte de Marcellus, alors secrétaire d'ambassade, pour en rendre témoignage.

Cependant, tout en étant persuadée, avec les amis du marquis Londonderry, qu'il y avait dans le cerveau de cet homme d'État un germe de folie, je ne suis pas éloignée de croire que son suicide fut causé par un désespoir raisonné. Terme mémorable d'une politique toute machiavélique! A l'extérieur, la grande pensée de Castlereagh a été l'humiliation de la France: et il a laissé grandir le colosse effrayant de la Russie, en oubliant que l'intérêt de l'Angleterre voulait que sur le continent les fils des Gaulois pussent au besoin jeter l'épée de Brennus dans la balance. En Angleterre, en prétendant comprimer les whigs, Castlereagh en avait grossi le camp des radicaux : il s'en aperçut lorsqu'il n'était plus

temps de sortir avec honneur de son système. Sa conscience lui criait de céder la place à Canning, et sa haine envoyait ce rival de son influence dans l'exil honorable du gouvernement de l'Inde. Mais Canning retardait sans cesse son départ, comme s'il eût deviné que l'Europe allait enfin avoir une chance de salut. Son nom poursuivait chaque matin Castlereagh dans quelque paragraphe de journal. Dans ce combat entre la haine et le remords qui agitait l'ame du premier ministre, il conçut la possibilité d'une disgrâce, et lui préféra ce suicide qu'il s'était habitué à envisager de sang-froid ; mais je fais ici de la politique après l'événement, et je dois rentrer dans mon rôle de simple observatrice.

CHAPITRE CLXXXVII.

Le théâtre anglais. — Shakespeare. — Kean dans *le Marchand de Venise* : critique.

Je quittai l'hôtel du ministre avec une certaine tristesse, et sentant un vrai besoin de distraction, je fus heureuse de trouver, en rentrant à mon logement de Saint-Martin's-Lane, l'honnête figure du maître-d'hôtel du duc d'York, qui venait m'offrir le jeton d'ivoire ou ticket de la loge de Son Altesse Royale au théâtre de Drury-Lane. J'avais été adressée à M. Ude lors de mon précédent voyage à Londres, et je suis presque une ingrate de ne pas l'avoir alors mentionné ; car j'avais fait chez lui un dîner de gourmand et goûté d'un excellent vin qui avait acquis ses quartiers de noblesse dans les caves du duc d'York. Son Altesse Royale avait la plus

grande confiance en son maître-d'hôtel, qui la méritait à juste titre. Le duc aimait les arts ; M. Ude régalait volontiers les artistes; pour eux, il daignait ceindre encore ses reins du tablier de cuisine, et se souvenir de ses talens en gastronomie. Ce jour-là, M. Ude vint lui-même me chercher, et m'annonça que nous jouirions de la loge en tête-à-tête, à moins qu'il ne prît fantaisie au duc d'y venir incognito : le duc y vint en effet passer une heure ; il était alors en deuil de la duchesse ; mais on prétend qu'il ne la regrettait pas beaucoup, sous prétexte que Sa Grâce aimait plus ses chats que son mari; en effet, la duchesse d'York avait toujours autour d'elle un bataillon de ces animaux domestiques. Respectant l'incognito du duc, j'admirai à part moi la belle physionomie, la noble taille et les manières distinguées de ce prince, qui réunissait tant de vices à tant de qualités. Mais il faut dire aussi que j'en aurais voulu au roi lui-même de me distraire du spectacle; on jouait *le Marchand de Venise*, et Shylock était représenté par Kean : ce personnage va admirablement à la figure de cet acteur, qui affectionne les rôles où un mélange d'énergie et de trivialités lui donne l'oc-

casion d'étonner les spectateurs par ces brusques transitions d'accent, de gestes et d'attitude, que Talma ne dédaignait pas dans sa noble simplicité. Kean est petit, mal fait des jambes, et avec des épaules inégales ; mais il y a du charme dans sa physionomie, et une vraie fascination de serpent, qui séduit, dit-on, les femmes, même au delà des planches du théâtre. On cite ses bonnes fortunes, et la dame du respectable alderman Coxe a prouvé depuis, par un procès célèbre, que le Roscius de Drury-Lane s'expose quelquefois à des affaires de *crim-con* [1] ; mais je reviens à Shylock : Kean exprime admirablement l'instinct de haine et de vengeance qui dicte au juif le singulier traité du prêt d'argent qu'il fait à Antonio. Au moment où, se croyant sûr de gagner sa cause, il se prépare à se rendre justice à lui-même, il y a dans les yeux de l'acteur une soif de sang qui fait frémir ; les scènes de son désespoir ne sont pas moins déchirantes. Shakespeare, écrivant sous l'influence des préjugés de son siècle, a rendu son juif hideux : Walter Scott, en faisant de Shylock son juif Isaac

[1] Conversation criminelle, procès en adultère.

dans *Yvanhoe*, a adouci quelques traits de cette figure, non moins dramatique dans le roman que dans la pièce.

Les spectateurs anglais ne sont pas moins habiles à saisir les allusions que les spectateurs français. Quand Gratiano, dans la grande scène du 4e acte, parle de sa femme qu'il voudrait voir au ciel, on n'a pas manqué d'appliquer à Sa Majesté Georges IV la réponse de Shylock: *There be the christian husbands*, etc. [1]. Les assemblées populaires savent merveilleusement détourner le sens d'un mot, et traduire le pouvoir sur la scène pour le siffler ou l'applaudir ironiquement.

Ayant visité plusieurs fois les théâtres de Londres, j'oserai hasarder ici un jugement général sur le théâtre anglais. Kean est le Talma britannique; mais qu'il est loin de Talma! C'est du moins le jugement d'une femme qui ne saurait concevoir le génie sans dignité. Ayant vécu avec des rois et des princes parvenus, je me suis habituée peut-être à leur noblesse factice, comme si c'était en eux une nouvelle nature. Cependant mon idée est aussi celle du peuple,

[1] Voilà bien les époux chrétiens, etc.

qui a besoin qu'on prenne avec lui des airs de grandeur, pour qu'il accorde son respect. On ne contestait pas à Napoléon sa tournure d'empereur; l'envie était réduite à supposer qu'il prenait des leçons de Talma pour se draper; Murat en prenait réellement de l'acteur Philippe. Il faut dire aussi que Kean pourrait se faire *homme* sans confondre la bonhomie avec la trivialité, comme cela lui arrive quelquefois. Quant à sa déclamation, elle est saccadée, inégale : il se réserve pour les momens d'éclat, les mots d'effet; tout le reste est pour lui de la *vile prose* qu'il daigne à peine prononcer. Les acteurs secondaires de Drury-Lane ont dans la voix une monotonie de débit qui est tout aussi peu naturelle que le récitatif de l'opéra français : les actrices surtout cadencent désagréablement leur plaintive déclamation; aucune de ces dames ne joue, il est vrai, passablement la tragédie. Quant aux acteurs, Kean a des rivaux : Young, Wallack, et un jeune homme qui ira loin, Macready.

La comédie anglaise est bien pauvre; la haute comédie, veux-je dire, car les Anglais ont une foule de pièces bouffonnes qu'ils jouent à merveille. Liston est un farceur qui

grasseie assez comiquement. En résumé, le triomphe d'un acteur comique est ici dans la peinture de l'ivrognerie; le triomphe d'un tragédien dans les combats des dénouemens. Les ivrognes du théâtre excellent à reproduire la *bonne ivresse*, celle du peuple, comme dit Figaro; les assauts d'armes du tyran et de l'amoureux sont dignes de Saint-Georges. Dans Richard III, par exemple, Kean ne consent à mourir qu'après une demi-heure d'escrime; et les spectateurs d'applaudir son adresse encore plus que ses scènes de passion la plus profonde. Le professeur en fait d'armes du bon M. Jourdain eût trouvé tout naturellement Shakespeare un plus grand homme que Corneille et Racine.

Je serais injuste si, après avoir été si sévère pour toutes les actrices en général, je n'avouais que j'ai versé des larmes à *la Pie voleuse*, jouée par miss Kelly avec un pathétique déchirant. Cette actrice élève par son jeu le mélodrame au rang de la tragédie.

S'il m'était permis de juger les pièces anglaises, après avoir jugé les acteurs, j'ajouterais, d'après mes impressions, que le goût britannique est en contradiction avec toute espèce

de sens commun. Shakespeare n'est plus de ce siècle ; il faudrait l'excepter de ma critique, si l'on n'avait refait ou arrangé ses pièces ; mais telles qu'on les joue, elles font partie du système dramatique le plus faux qui existe. Ou l'*art* dramatique est un *art*, ou ce n'en est pas un; si c'en est un, il doit avoir ses règles et ses conditions : or, il est impossible, quelque *lâches* qu'on les suppose, que ces conditions et ces règles permettent de violer l'unité d'intérêt aussi bien que les unités de lieu et de temps. Une œuvre dramatique doit composer un tout, un ensemble; les scènes doivent se suivre et se lier entre elles, mais non dépayser continuellement l'attention et la curiosité, comme les scènes d'une lanterne magique.

Parmi ces scènes incohérentes, le hasard en amènera quelques unes de comiques, de touchantes, de sublimes; mais cela suffit-il pour faire une pièce? Peut-être me dira-t-on que le hasard préside au théâtre anglais comme à la vie réelle, que l'art en est banni, et que tout doit y avoir un air de nature et d'improvisation ; alors pourquoi cette poésie ampoulée, ou cette prétention de bouffonnerie, qui ne sont

ni l'une ni l'autre ni dans la nature ni dans la spontanéité de la langue parlée? pourquoi ces saluts des acteurs au public au milieu d'une tirade? pourquoi ces fanfares de trompettes pour annoncer un roi ou une reine? Les Romains de Shakespeare parlent souvent par allusions anglaises; ses bourgeois de Londres jurent par Jupiter. Il fallait, en mutilant Shakespeare, faire disparaître avant tout ces défauts du siècle pédant auquel le *poète naturel* paya tribut aussi bien que Johnson, le *poète classique*. C'est ainsi que dans leurs costumes les acteurs anglais ont bien, comme ceux de France, abandonné l'habit de cour et la perruque poudrée pour jouer les personnages historiques; mais, au lieu d'imiter en tous points le goût éclairé de Talma et sa noble simplicité, ils ont un luxe d'oripeaux et de paillettes qui les confond avec les funambules et les comédiens de pantomime.

Voilà une critique bien générale, mais elle est vraie; restent les exceptions à faire. Shakespeare, poète dramatique, est le Thespis encore barbouillé de lie des anciens, ou, si l'on veut, le Tabarin moderne. Shakespeare, moraliste et poète, est un génie extraordinaire : il

y a dans son théâtre une mine inépuisable de caractères, et tous les élémens de la vraie tragédie. Les Anglais ont taillé quelques facettes sur ce diamant; mais ils l'ont gâté en ouvriers maladroits.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Sermon anglais; évêque anglican. — La nouvelle Manon Lescaut.

Je pourrais être aussi sévère au prêche qu'au théâtre, car au moins le théâtre ne m'a pas ennuyée; le sermon anglais m'a paru bien long et bien monotone; mais on rira peut-être de l'occasion qui m'y a fait aller. Parmi les commissions que j'avais pour Londres, j'étais chargée d'une dette à payer. Le capitaine Ernest*****, aujourd'hui major dans la garde royale et précédemment proscrit pour sa conduite dans les cent jours, s'était trouvé tout à coup, à Londres, dans une pénurie vraiment désespérante. Le jour où il s'aperçut que sa bourse était vide, il avait justement un rendez-vous galant chez une jeune compatriote engagée au théâtre français de Totenham-Street, qui lui avait dit en

plaisantant, derrière les coulisses, que l'homme qui viendrait chez elle avec un rameau d'or ne trouverait pas de Cerbère à sa porte. Ernest arrive chez M^lle^ Cidal, l'air triste et soucieux. Il se sentait réduit à l'alternative de la tromper, ou de subir l'humiliation d'un congé. Cependant le luxe de l'appartement semblait lui annoncer que ce ne pouvait être la disette qui le rendait maître de la place. Pendant qu'il attend, dans le parloir, que M^lle^ Cidal soit habillée, il jette un regard dans la rue, et aperçoit ou croit apercevoir un créancier qui s'est mis en faction sur le trottoir avec un homme de mauvais augure. M^lle^ Cidal paraît en ce moment radieuse d'abord et surprise bientôt de l'embarras de son hôte et de sa pâleur. Ernest se décide à un acte de franchise : « Mademoi-« selle, dit-il, je serais un lâche de vous trom-« per; vous m'avez pris pour quelque grand « seigneur venu à Londres afin d'y rivaliser « de folie et de dépense avec les *fashionables* « nationaux : je ne suis qu'un exilé, pauvre et « même endetté. » M^lle^ Cidal sourit et lui répond : « Croyez-vous que j'ignore qui vous êtes? « Vous me parliez hier de Gustave votre ami, « et qui fut le mien : il vous a recommandé à

« moi dans une lettre qui contenait mille écus « qu'il vous prête et dont vous voudrez bien « me faire un reçu que je lui enverrai. » Ernest accepta les mille écus; et trop bien né pour parler de tout autre sentiment que de la reconnaissance avant d'avoir payé sa dette, il respecta d'autant plus la généreuse Cidal qu'il conçut pour elle une affection véritable. De retour en France, il avait plus d'une fois formé le projet de revenir à Londres chercher lui-même la quittance dont on se doute bien que l'ami Gustave n'avait jamais ouï parler; mais le capitaine ne pouvait se dissimuler que les mille écus, si noblement prêtés, n'en étaient pas moins les dépouilles d'un amant anglais. Se défiant de sa faiblesse, il s'était contenté de me charger de la somme, ayant su mon projet de voyage en Angleterre. Ernest m'avait tout raconté. J'étais curieuse de voir, de connaître cette nouvelle Le Couvreur. Je m'y rendis un dimanche matin; je fus accueillie en amie, et M^lle^ Cidal me pria de passer toute la journée avec elle. J'y consentis. Mais quel fut mon étonnement quand, au lieu de me voir engagée à une partie de plaisir, j'appris que mon actrice se proposait de m'emmener avec elle à l'église

pour entendre, me dit-elle, un sermon prononcé par le très vénérable et surtout très éloquent lord évêque B....t. Allons, pensais-je, cette petite fille a de la religion une fois la semaine, ou peut-être est-ce quelque plan de conquête, un complot contre la liberté de quelque ame pieuse. La conquête était déjà faite; nous entrâmes dans la chapelle, et nous nous plaçâmes gravement en face du prédicateur. Jamais femme n'entendit aussi dévotement un sermon que Mlle Cidal; et quel sermon! sermon de deux heures, froidement composé, plus froidement débité, en un mot un sermon anglican. Mais ma nouvelle amie en semblait enchantée; ses émotions se peignaient dans ses yeux et dans le mouvement onduleux de son sein. Je fus donc édifiée de l'actrice, si je fus peu touchée du prédicateur. Mais quand nous fûmes de retour, je ne pus m'empêcher de m'écrier, après un bâillement étouffé avec la main :

« Ma chère amie, que vous êtes heureuse de « comprendre si bien l'anglais! Vous avez l'air « bien contente du savant dignitaire que nous « venons d'entendre.

« — Je le crois bien, me répondit-elle; je suis « payée pour cela!

« — Comment? expliquez-vous.

« — Eh bien, ajouta Mlle Cidal, vous n'y êtes « pas! C'est mon évêque à moi : il m'aime; c'est « bien le moins que je l'admire. Il a une femme « fort jolie, mais qui a eu le malheur de lui dire « un jour comme Gilblas à l'archevêque de Gre- « nade : Monseigneur, ne faites plus d'homé- « lies. Quant à sa très humble servante, tant « qu'elle recevra de Monseigneur mille guinées « par mois, il sera pour elle un Bossuet anglais; « comme l'abbé Pellegrin.

« Je dîne de l'autel et soupe du théâtre. »

Je partis à ces mots d'un grand éclat de rire. Cet amour me parut si comique, ce contrat d'amour-propre et de fidélité si nouveau, que je pardonnai à monseigneur tout l'ennui de son discours interminable. Comme on le voit, Mlle Cidal était une espèce de Manon Lescaut, bonne, mais folle; sensible, mais étourdie; originale enfin et amusante par le mélange des qualités les plus opposées. Une plaisanterie chez elle n'était jamais une méchanceté, mais l'expression de la bonne humeur. Si elle allait jusqu'à la malice, le sourire qui épanouissait

son visage en émoussait même alors toute la pointe; enfin elle ne pouvait croire à la colère ou à la bouderie des autres : elle vous persuadait à vous-même que vos reproches ou vos airs sévères n'étaient qu'une feinte, un jeu de théâtre. Ce jour-là elle avait à dîner une partie de la troupe; ce fut un vrai repas de comédiens. On parla beaucoup de Paris, et l'on compara souvent les acteurs anglais aux acteurs français. Le Champagne fit partir au moins dix bouchons; les têtes s'animèrent en faveur de Mars et de Talma contre les descendans de Shakespeare. Au dessert, on était déjà bien loin de cette conversation sur l'art en général : chacun faisait son propre éloge ; notre hôtesse seule avait conservé toute sa modestie, et s'amusait de voir ses convives si contens d'eux-mêmes. Enfin, après beaucoup de cris et de gros rires, la société se dispersa. J'allais me retirer aussi, lorsqu'entra le lord évêque qui venait chercher son compliment de tous les dimanches. Le compliment lui fut donné avec beaucoup de grâce, et le mit en bonne humeur. Je lui fus présentée, et ayant témoigné, dans la conversation, la curiosité de faire une excursion à Oxford, j'eus le plai-

sir de trouver monseigneur assez obligeant pour m'offrir une lettre de recommandation ou d'introduction, comme on dit en Angleterre.

CHAPITRE CLXXXIX.

Oxford. — Coup de patte à la reine Élisabeth. — L'hetman des cosaques. — Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre.

Je ne partis pour Oxford que le surlendemain, et le lundi j'eus le plaisir de voir au théâtre de Totenham-Street le dignitaire anglican recevoir, d'un air ravi, une leçon de déclamation de mademoiselle Cidal. Mais ma bonne fortune me fit rencontrer derrière les coulisses le poète critique, Leigh Hunt, ami de lord Byron et de Shelley. M. Leigh Hunt a dans ses manières une façon d'indolence capricieuse qui lui donne la tournure d'un fat langoureux : en l'entendant nommer je le pris d'abord pour le fameux Hunt le Radical; mais celui-ci n'est ni poète ni petit-maître. Leigh Hunt me demanda si je n'étais pas curieuse de connaître quelques uns des grands noms

de l'Angleterre littéraire. « Byron, lui dis-je, « est absent: mais il est, parmi vos collègues « de la presse périodique, le fameux Cobbet, « qui mérite bien d'être connu. »

L'évêque qui m'avait écoutée me fit signe de m'approcher de lui. « Je vous ai donné, me « dit-il tout bas, une lettre pour Oxford; vous « en trouverez une autre chez vous, qui vous « introduira chez une femme dont nous avons « dit hier quelques mots, et que le nom de « Byron me rappelle. Quand vous aurez vu « Oxford, nous nous retrouverons au château « de lady Caroline Lamb, où je vous annon- « cerai, si j'arrive avant vous. »

Après ces offres aimables, monseigneur s'éclipsa. Je m'aperçus que Leigh Hunt le regardait d'un air sardonique : « Vous voyez, « me dit-il, que notre aristocratie sacerdotale « a ses petites félicités terrestres. Car je le re- « connais, c'est un prince de notre église. « C'est au théâtre que cet évêque vient mé- « diter la liturgie : moi j'ai composé mon « meilleur poëme en prison. »

Leigh Hunt aime à parler de son génie, et heureusement pour lui, dans cette occasion, il pouvait s'aider de l'italien pour se faire com-

prendre. On sait que la littérature italienne lui a fourni le sujet de sa *Francesca de Rimini*, imitation affadie du Dante, vraie périphrase en trois ou quatre chants de ce vers :

« Qual giorno piu non vi leggiamo avante[1]. »

Le lendemain, j'étais sur la route d'Oxford.

Si j'aimais les descriptions, j'aurais beau jeu pour peindre les coupoles et les flèches de clocher qui dominent cette cité savante, où chaque édifice semble temple et palais : j'étais placée sur l'impériale de la diligence aux approches d'Oxford, et je n'étais pas la seule femme à ce poste élevé; mais j'avais surtout pour voisin un étudiant qui s'efforçait de me faire admirer tous les dômes et les tours carrées qui se dessinaient de plus en plus distinctement à l'horizon. Si je les cite à mon tour, c'est, je l'avoue, une affaire de mémoire plutôt que de sentiment; mais l'étudiant ne pouvait me croire si indifférente, et il s'offrit pour être mon *cicerone* dans cette excursion au pays latin de la Grande-Bretagne : c'était m'éviter la peine de porter la

[1] Ce jour-là nous ne lûmes pas davantage.

lettre de l'évêque, j'acceptai; et le lendemain matin de mon arrivée, je vis entrer à l'hôtel mon guide obligeant: il avait changé de costume; un manteau noir pendait à ses épaules et une toque à glands d'or était posée élégamment sur sa tête blonde et bouclée. Il m'expliqua que c'était le costume de rigueur. Ce costume n'est pas le même pour tous les étudians: l'étudiant noble, l'étudiant bourgeois, l'étudiant boursier, ont chacun le leur. Singulière distinction de rangs dans l'enceinte toute républicaine d'un temple d'études classiques. J'en fis l'observation; mon jeune *nobleman* avait ses raisons pour y tenir. « La manie de l'éga-« lité, me dit-il, est une maladie française; elle « n'existe pas en Angleterre : on nous accou-« tume de bonne heure, du moins, à n'y pas « croire: et en cela nous sommes conséquens. « Si l'étudiant-peuple se faisait ici mon égal « pendant trois ou quatre ans, pour ne plus « retrouver en moi dans le monde qu'un su-« périeur, il ne s'y accoutumerait pas, et me « demanderait raison de mon rang et de ma « fortune. » Il fallut bien me contenter de cet argument, et je suivis mon jeune ergoteur pour visiter tous les monumens universitaires,

la bibliothèque Radcliffe et son dôme digne de Sainte-Geneviève; Sainte-Madeleine, avec sa tour quadrangulaire et sa chapelle gothique; le collége de la Reine et sa colonnade comparable à celle du Louvre; la bibliothèque Bodleienne et ses trésors; le collége du Christ; le muséum d'Ashmolle; les colléges d'Oriel, de Merton, de Baliol, de Toutes-les-Ames, de Lincoln, de la Trinité, du Nez-de-Bronze, etc. Je retrouve tous ces noms alignés sur mes tablettes d'annotation, et à la marge du papier je reconnais l'écriture de mon *cicerone,* qui avait pris la peine d'ajouter l'épithète obligée à chaque édifice. C'est à lui que je renvoie la comparaison de la coupole de Radcliffe et du collége de la reine avec le dôme de Sainte-Geneviève et la colonnade du Louvre. Quand je cherche à recueillir mes propres impressions, je me figure encore une galerie de portraits qui décoraient une immense salle, et représentaient les notabilités de l'université, mais plutôt les grands hommes qui en sont sortis que les élèves qui se sont distingués comme *élèves* à Oxford même : Canning est du nombre, et Pitt, je crois. Mais je fus surtout frappée des images étrangères d'Alexandre et du roi de

Prusse. « Quoi donc, demandai-je, ces têtes « couronnées n'ont pas dédaigné le laurier « scholastique !

« — Ah! me dit mon étudiant, je vous ai « épargné une cruelle torture en enlevant aux « guides habituels le plaisir de vous montrer « toutes nos richesses : ces guides n'oublient « jamais de vous dire : Le roi de Prusse « admira beaucoup cette salle ; l'empereur « Alexandre fit ici une halte de cinq minutes ; « dans cette cour le roi de Prusse mit la main « à sa poche ; dans cette autre l'empereur « Alexandre se gratta l'oreille. Le plus curieux, « c'est que ces nobles souverains voulurent, en « compagnie avec Georges IV, être décorés du « titre de docteurs d'Oxford : leur réception eut « lieu dans les formes ordinaires, et c'est ce « qui nous a valu leurs portraits; mais il faut « tout vous dire, avec eux fut reçu docteur en « droit l'hetman des cosaques, le fameux Pla- « toff. Vous conviendrez que rien ne manque à « la gloire d'Oxford.

« — Un cosaque docteur en droit, m'é- « criai-je.

« — Oui, reprit mon guide, l'hetman Platoff « parut comme candidat devant nos illustres

« professeurs, et faisant céder *les armes à la* « *toge*, il revêtit la robe doctorale sans se per- « mettre de rire.

« — Oui, repris-je, mais les autres rirent « pour lui.

« — Pas du tout, continua l'étudiant. » O Molière! pensai-je, quel pendant à ta scène de la réception d'un mamamouchi.

Je ne quittai pas Oxford sans me promener sous les arbres d'"Élisabeth; c'est une allée superbe, qui date du règne de cette reine, grande protectrice des pédans. On dira peut-être que je mentionne ici un peu lestement une princesse qui mourut vierge, selon l'histoire : on avouera, au moins, que ce dernier titre ne saurait la relever aux yeux de *la Contemporaine;* mais je déteste dans Élisabeth le despote en jupon et la reine régicide : en voilà assez pour la brouiller à la fois avec les libéraux et les ultras.

Non loin de l'allée d'Élisabeth coule l'Isis, où les étudians font de joyeuses parties en bateau.

A huit milles d'Oxford est situé Woodstock : le roman auquel ce joli village donne son nom vient de lui procurer une illustra-

tion nouvelle, et je le cite d'autant plus volontiers qu'il me fournit l'occasion de placer ici comme souvenir le nom d'un ami dont j'aimerai toujours à parler, M. Alexandre Duval, qui, au moment où j'écris, compose une comédie en trois actes, intitulée aussi *Woodstock*.

A l'époque de mon voyage, Woodstock n'avait pour moi d'autre attrait que l'espoir d'y reconnaître les traces de la belle et malheureuse Rosemonde. Mais elles y sont toutes effacées; le labyrinthe d'amour est devenu l'emplacement de Blenheim, château donné jadis au grand Marlborough. Le mauvais goût de l'architecte Vanburgh est connu : ce château, qu'on voudrait comparer à Versailles, est un édifice sans grâce : mais, comme tout ce qui est vaste et riche, il a un caractère de grandeur. Le parc et les jardins sont magnifiques; les tableaux, les statues, l'ameublement des appartemens, annoncent un prince. Les Van Dycke, les Rubens, les Carlo Dolce, les Titiens, etc., etc., sont en grand nombre; mais ce n'est pas moi qui décrirai tous ces trophées d'une gloire étrangère.

J'interromps volontiers ce chapitre, et,

disant adieu aux pompes de Blenheim, je me transporte avec mes lecteurs dans l'asile plus modeste de lady Caroline Lamb, où je passai huit des plus heureux jours de ma vie.

CHAPITRE CXC.

De l'égotisme. — Brocket-Hall. — Ugo Foscolo. — Lady Caroline Lamb. — Amours de Byron; ses aventures.

Un voyageur et encore plus un auteur de mémoires sont toujours leurs propres héros. Les Anglais ont une heureuse expression, celle d'*égotisme*, qui n'est pas odieuse comme le mot français *égoïsme*, pour caractériser la manie ou quelquefois la nécessité de mettre au premier rang, dans un récit, les pronoms personnels *je* et *moi*. Quoique dans cette histoire d'une vie aventureuse et agitée, j'aie souvent à me reprocher le péché d'*égotisme*, le *moi* individuel me fatigue et m'ennuie moi-même : je brusque de bon cœur une transition, je supprime maintes remarques personnelles, et j'aime à mettre en scène, sans préparation, ceux dont l'intimité flatte le plus *la*

Contemporaine. La reconnaissance m'oblige cependant à dire ici en quelques lignes que je reçus à Brocket-Hall l'accueil le plus hospitalier : une sympathie presque romanesque m'initia dès le second jour aux secrets de lady Caroline Lamb. La célébrité littéraire de cette dame auteur, ses amours presque publics avec l'illustre lord Byron, ses relations d'amitié avec Wellington, Canning, Hobhouse, madame de Staël, Ugo Foscolo et une foule d'autres noms fameux de la France, de l'Italie et de l'Angleterre, étaient sans doute beaucoup à mes yeux; mais ces titres à ma curiosité ne sont rien en comparaison des droits que son affectueuse confidence lui donna sur mon cœur. « Mon amie, me disait-elle, je me suis quelque-« fois crue au-dessus des préjugés : j'ai essayé « de parler de moi comme des autres avec une « véritable impartialité, après l'avoir fait avec « tant de passion : eh bien! je me trompais « moi-même; je cédais encore à une sotte pru-« deric. Votre franchise a vaincu mes dernières « réticences; je me sens le courage de me pein-« dre en pied et non pas seulement en buste. » Lady Caroline pouvait avoir, en 1820, 36 ans; elle était petite de taille, mais bien faite : elle

n'était pas précisément jolie et ne l'avait jamais été; mais il y avait un charme tout particulier dans l'expression de ses traits; ses cheveux blonds et son teint d'une blancheur tout anglaise contrastaient avec ses yeux noirs comme ceux d'une Espagnole; ses manières étaient séduisantes; ses égales pouvaient, au premier abord, la trouver un peu fière; mais quand on faisait le premier pas ou qu'on devenait son obligé, elle s'abandonnait à son caractère expansif, et quand elle vous disait : je vous aime ou vous me plaisez, il y avait dans son accent quelque chose qui vous le persuadait : j'ai entendu critiquer son manque de dignité; mais c'était en elle un abandon plein de naturel et de grâce que généralement les Anglaises ne sauraient comprendre; son premier mouvement, quand on blessait son amour-propre ou sa tendresse, était à craindre. Le roman de *Glenarvon* atteste encore sa rancune contre lord Byron; mais je lui ai entendu dire que c'était ce même ouvrage qui avait tempéré cette susceptibilité fatale : « Croyez-moi, répétait-elle, ma ven-« geance m'a coûté bien des larmes; je n'ai pu « m'en consoler qu'en me disant sans cesse que « le portrait n'était pas ressemblant. »

Lady Caroline était fille du comte de Bemborough. C'était en 1805 qu'elle avait épousé l'honorable William Lamb, second fils du lord Melbourne et, par la mort de son frère aîné, appelé à succéder un jour à ce titre. Depuis sa rupture avec lord Byron, lady Caroline a publié outre *Glenarvon,* le roman de *Graham Hamilton* et celui d'*Ada Reis;* mais s'étant condamnée bientôt à la solitude, elle a dû laisser en manuscrit plusieurs autres ouvrages de prose et de vers; car elle était poète, et je suis fâchée de ne pas pouvoir citer ici de mémoire sa jolie romance sur le don des larmes.

Ne sais-tu pas qu'il est doux de pleurer?

. . . . . .

Son mari lui avait rendu son estime, et venait souvent passer plusieurs jours avec elle à la campagne, mais il ne prenait que le titre d'ami. Elle ne parlait elle-même de M. Lamb qu'avec un certain respect : « C'est, me disait-« elle, un frère pour moi; pas davantage, au-« jourd'hui du moins. Si l'on recommence à « aimer dans l'autre monde, M. Lamb y sera « encore l'époux de mon choix, et j'espère lui « être plus fidèle. » Ugo Foscolo était un des

hôtes de Brocket-Hall, il ramenait volontiers la conversation sur la poésie italienne; lady Caroline le prévenait souvent et trouvait même l'occasion de citer à propos quelques unes de ses pensées ou de ses vers. Les lettres de Jacobo Ortiz étaient aussi rappelées souvent, et je m'aperçus que Foscolo tenait surtout à cet ouvrage dont le héros a été avec raison appelé un Werther politique. Un homme de talent hésite avant de parler de son esprit, tandis qu'il trouve un orgueil légitime à rappeler son patriotisme. Les lettres de Jacobo Ortiz sont un livre national, une éloquente protestation en faveur de l'indépendance italienne. Foscolo n'a pas seulement plaidé la cause de l'Italie sous la forme d'un apologue littéraire, ses discours au congrès de Lyon, sa disgrâce quand la république cisalpine n'exista plus, son noble refus de prononcer le serment de fidélité au gouvernement autrichien, et son exil volontaire immortalisent comme patriote ce noble martyr de la patrie italienne. Dans la conversation, Ugo Foscolo me surprenait par sa facilité, son accent dramatique et surtout ses gestes animés; car j'avais entendu dire qu'en public il parlait des heures entières les mains fixées

sur une chaise, debout et immobile; malgré cette absence d'action il a été proclamé un *parlatore felicissimo e fecondo*. Qu'on juge de l'impression qu'il devait produire lorsqu'il ne s'imposait pas cette contrainte? car chez lui c'était un système d'éviter en parlant aux assemblées populaires toute espèce de charlatanisme : je l'ai entendu critiquer sous ce rapport les orateurs des Hustings et des chambres anglaises. Les gestes, selon lui, étaient une invention de la décadence de l'art oratoire. « Périclès, disait-il, pérorait sans geste et sans « mélodie, enveloppé dans sa chlamyde; *nella « clamide senza gesto nè melodia.* »

Avec Ugo Foscolo toutes les discussions littéraires aboutissaient à la politique; bien qu'elle ne fût étrangère à aucune question, lady Caroline accusée à tort d'être un bas-bleu, comme on appelle les femmes pédantes en Angleterre, laissait volontiers Ugo Foscolo haranguer dans le salon, et me faisait signe de la suivre dans le parc. « Mon républicain ita- « lien, disait-elle, a mis de la politique dans « ses romans, c'est une usurpation : voilà main- « tenant notre Walter Scott qui met de l'his- « toire dans les siens; il est bienheureux que

« nous autres femmes nous nous mêlions en-
« core un peu de cette partie de la littérature
« pour la ramener à son origine, l'amour.

« — N'avez-vous pas reculé devant le titre
« d'auteur qui va si mal à une jolie femme,
« demandai-je un jour à lady Caroline.

« — Quoi donc, me répondit-elle, est-on
« auteur pour avoir publié un roman? Mais
« oui, ma foi, vous avez raison; les gazettes
« sont là pour nous en avertir : pauvres
« femmes, comme nous souffrons des coups
« d'épingles de leur critique. J'ai manqué
« mourir deux fois de dépit; la première, c'é-
« tait dans un bal où deux vieilles femmes,
« assises à dix chaises de la mienne, épilo-
« guaient sur ma toilette et ma tournure : je
« n'osai plus me regarder au miroir, elles avaient
« fini par me persuader que j'étais mise à faire
« peur. Chaque compliment qu'un danseur
« m'adressait de bonne foi me semblait une
« épigramme ; la critique empoisonne jusqu'à
« l'éloge : j'éprouvais une sensation analogue
« lorsque je reçus le journal malveillant qui
« rendit compte de mon premier ouvrage; une
« amie officieuse s'était hâtée de me l'apporter,
« en affectant la plus grande colère contre les

« vampires du journalisme. J'en voulus plus « à mon amie qu'à l'aristarque malveillant. »

« — Ma chère lady, répondis-je à mon ai- « mable hôtesse, vous oubliez le dépit de l'a- « mour... il vaut bien celui de l'amour-propre.

« — Vous vous trompez, ma chère, reprit « lady Caroline, il faut dissimuler l'un, on « peut pleurer de l'autre. Le dépit d'amour- « propre nous étouffe ; j'ai aussi passé par celui « de l'amour. »

Cette conversation se termina par la confidence entière de lady Caroline : je vais la rapporter en supprimant les réflexions dont je l'interrompis, et qui pourraient impatienter mes lecteurs; je les en préviens pour expliquer un long discours qui, certes, ne fut pas prononcé comme ceux de Foscolo, les mains sur le dos d'une chaise.

« J'avais été ce qu'on appelle un enfant précoce, me dit lady Caroline; fille unique, je fus aussi un enfant gâté. Mes petits succès de famille me firent trouver tout naturels mes succès dans le monde, lorsque j'y fis mon entrée sous les auspices de M. Lamb. Mon mari était fier de moi, et me vantait peut-être trop lui-même : nous recevions beaucoup d'amis, nous

étions de toutes les parties à la mode : le bruit de ces plaisirs et de ces fêtes, qui se succédaient sans cesse, suffit pour me distraire de toute séduction directe; mais je m'aperçus enfin que je m'étais habituée à ne plus voir dans mon mari qu'un homme aimable de plus, qui n'avait guère plus de droit qu'un autre de m'occuper : j'oubliai que mon premier devoir était de lui plaire et que ce devoir serait devenu un bonheur : quand l'ennui me saisit, jeune encore, et que j'en fus réduite à la fatigue de Xercès demandant sans cesse quelque distraction nouvelle, je confondis M. Lamb avec la foule des hommes frivoles qui m'importunaient par leurs fadeurs. Je sentais le besoin d'une passion pour y puiser quelque énergie contre l'ennui de moi-même : au lieu de me réfugier dans le calme des affections domestiques, je crus qu'il fallait à mon cœur une tendresse romanesque pour échapper au dégoût de la vie. J'étais dans cette exaltation, qui tenait de la folie, lorsque j'entendis parler pour la première fois de lord Byron. Ses singularités autant que son génie poétique faisaient alors sa renommée : je riais des contes qu'on répandait sur ses voyages, et cependant j'étais

curieuse de le voir, comme si je les croyais : bientôt je me surpris à ajouter moi-même des attributs fantastiques à ce caractère étrange, et à embellir d'aventures imaginaires le roman de sa vie. L'idéal de Byron me poursuivait partout; endormie, dans mes songes; réveillée, dans mes rêveries. Je lui parlais comme s'il était présent, attentif, quoique invisible : ses réponses, je les cherchais dans ses ouvrages, que j'ouvrais au hasard, comme un oracle mystérieux; quand je tombais sur un passage ou un vers qui cadrait avec ma pensée du moment, je me l'appliquais, je l'apprenais par cœur, et puis je rimais à mon tour ma réplique. Cette singulière passion me charmait comme la lecture d'un poëme ou d'un roman. Je la comparais à celle de la Sophie de Rousseau pour *Télémaque;* elle ne me faisait aucune peur, ou plutôt quand je me reprochais ma folie, je me disais que la vue de Byron suffirait pour la terminer, en me montrant que le Byron de mon imagination n'existait pas. Cependant quand on me citait quelque femme que la médisance de la ville donnait au poète pour maîtresse, je m'aperçus qu'un instinct de jalousie me rendait toute contrariée, injuste et

même indiscrète contre cette rivale vraie ou fausse : il me tardait de rompre ce lien romanesque qui me paraissait ridicule dans mes lueurs de bon sens, et qui n'était pas innocent, puisque je me serais bien gardée d'en parler à mon mari ; à compter de ce moment, il me vint à l'idée que M. Lamb était pour moi un censeur incommode : je lui fis un crime de mon indifférence pour lui ; je lui en voulus de ses attentions conjugales à un prosaïque mari placé entre moi et l'amant imaginaire que je m'étais donné : enfin un soir, chez lady Jersey, on annonça l'auteur de *Childe-Harold*. Je le vis entrer et saluer la maîtresse de la maison, puis porter un regard distrait sur le reste de la société : je l'observais, à l'écart, émue, tremblante et bien embarrassée : ni son visage ni sa démarche, ni le son de sa voix, ni le geste de sa main, de cette main si belle cependant, et dont il était fier comme Napoléon de la sienne ; rien n'était conforme à mon idéal ; mais ce visage, cette démarche, cette voix et ces gestes, me rendirent infidèle au portrait imaginaire. Toute l'attention du cercle fut absorbée par le vrai Byron : tous les yeux cherchaient les siens ; pour lui, il paraissait presque timide en se voyant

ainsi le point de mire des autres. Désirant s'asseoir, il choisit tout juste le canapé où j'étais, parce qu'il était placé dans un enfoncement à l'écart. On ignorait si j'étais connue de lui. On crut qu'il venait à moi pour me parler, et l'on respecta le coin privilégié, où je me trouvai presque dans un tête-à-tête avec Byron : nous en restâmes à une suite de lieux communs dans ce premier entretien. J'étais désespérée de me trouver si sotte : Byron, trop heureux d'échapper à ces espèces de thèses que les femmes alors lui faisaient soutenir dans le monde, *se reposait sans doute de son esprit* dans l'insignifiance de nos complimens ; il affectait d'être intéressé: et quand il me quitta, on vint me féliciter de ma conversation, moi qui me disais que Byron avait dû prendre une bien pauvre idée de moi. Cette crainte ne me quitta que lorsque j'eus formé la résolution de lui prouver par une lettre que je valais mieux qu'il n'avait pu me juger en si peu de temps.

« De retour à l'hôtel, je pris la plume sans remords ; je veux, disais-je, engager avec lui une correspondance littéraire; je déchirai dix lettres, enfin j'y renonçai; je trouvai mille objections contre cette imprudence, et je m'arrê-

tai à l'idée de le revoir auparavant. Quand nous voulons courir à notre perte, il semble que tous les chemins nous y mènent; je ne tardai pas à revoir Byron, à le revoir tel que je voulais qu'il fût pour l'aimer; lui cependant, il évitait de me comprendre; ce fut alors que je lui écrivis; mais il ne s'agissait plus de littérature ou plutôt la littérature était une manière de m'associer à sa destinée, ma tête romanesque m'identifiant tour à tour aux diverses héroïnes du poète.

« Je portai moi-même ma lettre, et voici comment : je fis faire une livrée à ma taille, et demandai à parler à Byron, insistant pour le voir seul et affectant un air de mystère qui devait éveiller les soupçons de son valet de chambre. Ce valet, nommé Fletcher, ancien cordonnier que Byron avait amené de Newthead-Abbey, était une espèce de Sganarelle, simple, avec une prétention de malice, confident discret d'ailleurs, quoique moralisant aussi en vrai valet de don Juan; il hésita longtemps à m'introduire. « Milord n'était pas seul. « — J'attendrai. — Milord ne voulait voir per- « sonne aujourd'hui. — Je ne pouvais attendre « le lendemain. » Je fus enfin introduite. Byron

était penché nonchalamment sur un canapé; ses mains tenaient avec grâce un livre sur lequel ses yeux, à demi-fermés, ne s'arrêtaient que par momens. Au lieu de parler, je tendis ma lettre : je ne me souviens que du sens. Faisant allusion au corsaire, j'offrais à Conrad l'amour de Gulnare ou les services de Kaled. Je m'étais bien reproché d'être si hardie, de faire les avances, car il faut au moins oser ici employer le mot propre; mais le génie de celui que j'aimais me semblait mon excuse. Byron se retourne et me reconnaît. « Je suis bien coupable, « me dit-il, car je me laisse prévenir, et cepen- « dant mon cœur est libre! » C'était abréger, de son côté, toutes les phrases, tous les préliminaires de la galanterie. Combien cette déclaration qui m'apprenait qu'il était libre, me ravit! « Je suis à vous, lui dis-je; mais pour aujourd'hui « je veux être Kaled. Cette lettre vous apprend « où vous trouverez Gulnare. » Byron semblait hésiter à me laisser sortir sans rançon; je l'avais prévu, et je lui montrai un poignard caché dans une poche de ma livrée. « Voilà qui « est turc tout de bon, mon page, dit Byron; « mais auriez-vous le courage de me tuer? — « Oui, lui répondis-je; j'ai bien eu celui de

« venir; je suis prête à tout. — Et moi, je ne « le suis pas, répondit-il; mais puisque chez « vous le myrte et les roses cachent un poi- « gnard, je vous reverrai quand j'aurai fait « mon testament. » J'étais bien sûre qu'il viendrait au rendez-vous, et il n'y manqua pas. Cette fois le poignard dormit dans son fourreau. On prétend que Byron a écrit ses Mémoires; sans doute il n'y aura pas oublié un incident qui faillit me mettre dans un grand embarras. A la suite d'un bal, je lui avais donné l'hospitalité pour la nuit : nous dormions tous les deux, moi dans mon lit, Byron sur un divan. Tout à coup je m'entends appeler, je m'éveille et reconnais la voix de M. Lamb. « Caroline, me dit-il tout bas, levez-vous; mon « domestique prétend qu'il y a un voleur dans « la maison; nous l'avons cherché partout; « nous allons maintenant faire l'inspection de « votre chambre; que le bruit ne vous effraie « pas. — Ciel! m'écriai-je, un voleur! » et je me hâtai de regarder du côté où Byron s'était endormi; il n'y était plus, et je vis son ombre se dessiner contre le mur, puis disparaître. « Ciel! « un voleur! » M. Lamb voulait m'empêcher de crier. « Je ne reconnais pas votre courage,

« me dit-il; mais vous voilà avertie, je vous « laisse. » En ce moment, nous entendîmes rouler un homme dans l'escalier, et M. Lamb courut de ce côté : heureusement c'était le domestique qui avait glissé. Je craignais qu'il n'eût rencontré Byron, mais il était resté caché derrière la porte; il rentra en ce moment. « Caro- « line, me dit-il, le poignard de Kaled! » Je sautai hors du lit; j'ouvris un tiroir, je pris le poignard et je le lui remis. « Maintenant, me « dit-il, vous êtes sauvée; il s'entoura la tête d'un mouchoir de manière à se cacher un œil, serra son manteau autour de son corps, l'y fixa, avec un léger schall à moi pour ceinture, et ainsi déguisé : « Caroline, me dit-il, « maintenant je suis un voleur véritable; « votre écrin, ou vous êtes morte! » Je lui donnai mes bijoux; il sonna. « Que faites-vous? « m'écriai-je! — Vous allez voir, continua-t-il, « en me poussant vers la porte; dites que « M. Lamb peut seul entrer. » M. Lamb accourut en effet au bruit de la sonnette. « Je « ne suis visible que pour vous, lui dis-je », sachant à peine ce que je faisais en obéissant ainsi aux ordres et aux signes de Byron. M. Lamb entre et ferme la porte; il m'aperçoit

à genoux, et le prétendu voleur me tenant par les cheveux, prêt à me frapper le sein avec le poignard : « Elle est morte ! dit-il à M. Lamb « d'une voix creuse, si vous ne me jurez, elle « et vous, de m'accompagner jusqu'à la rue, et « de me laisser ces diamans. » Je n'avais pas besoin de feindre la terreur dans cette scène de comédie. M. Lamb fut trompé sur les motifs ; le traité eut lieu, nous descendîmes avec le voleur et lui ouvrîmes nous-mêmes la porte. Le lendemain les bijoux nous furent renvoyés, avec un billet à peu près conçu ainsi pour M. Lamb : « Le voleur vous doit la vie ; les bijoux sont de « trop pour lui cette fois : mais tenez-vous bien « sur vos gardes, il espère aller les reprendre ! » Malheureusement ce voleur romanesque avait laissé tomber dans la maison une lettre à l'adresse de Byron. M. Lamb me la montra.

« Vous l'avouerai-je, la contrainte que m'imposait un reste de mystère me pesait; je laissai deviner à M. Lamb qui était le voleur. C'était du moins renfermer le scandale de cette scène dans la maison : bientôt, hélas ! le monde découvrit aussi quelques uns de nos secrets, peut-être aussi ai-je été bien imprudente. J'étais parvenue à croire que Byron

m'aimait : j'exigeai davantage de lui. Fier de ma conquête, je triomphai de trop de rivales pour n'en avoir pas de jalouses ; je voulus me précautionner contre une infidélité : je demandai à Byron, en public, une assiduité qui constatât mes titres au cœur de mon amant. Ce fut ce qui me perdit : on lui fit honte de son servage ; les séductions ne lui manquaient pas. Ah! s'il publiait la moitié des lettres galantes qu'il a reçues! J'en ai vu une d'une dame qui lui proposait sa fille à condition qu'elle passerait elle-même par-dessus le marché. Enfin, il y en eut une plus heureuse que les autres, et je fus avertie qu'elle irait à tel jour et à telle heure chez Byron pour me supplanter; j'avais ma police, et mes espions me servaient bien; je me déguisai en voiturier, sous une grande blouse, et Fletcher ne me reconnut pas, sans cela je n'eusse pas pénétré au-delà de l'antichambre du rez-de-chaussée, tant les ordres étaient sévères; j'étais si bien instruite, que ce ne fut pas Byron que je demandai, mais la dame elle-même, comme si je venais par son ordre la chercher ; j'entrais dans la chambre où je trouvai ma place prise sur le canapé comme dans le cœur de Byron. Je me découvris sans

plus tarder. Connaissant tout mon empire sur mon amant, et la peur qu'il avait des *scènes*, je m'avançai vers la dame, la pris par le bras et la mis à la porte, en lui défendant de reparaître dans cette maison. Quand nous fûmes seuls, je déclarai à Byron que je cessais de l'aimer, que je renonçais à lui, mais qu'il n'aurait pas d'autre maîtresse sans ma permission. Jugez si un dépit aussi extravagant ne doit pas justifier un peu Byron de m'avoir traitée avec tant de rigueur.

Quelques jours après, dans un bal, on vint me proposer une walse : « Puis-je l'accepter, « demandai-je à Byron.

« — Comme vous voudrez, me répondit-il « avec froideur. » Cette froideur était à mes yeux une révolte publique; j'étais décidée à le tourmenter; je walsai, mais je me trouvai mal; j'eus un accès de folie, je l'appelai, je ne voulus revenir à moi que dans ses bras; sa confusion amusa beaucoup tout le cercle des danseurs. J'étais contente de toutes ces scènes, et je ne vous les cite que pour m'en accuser amèrement. Un jour je me rendis chez Byron, il était sorti; je m'installai dans son cabinet, et apercevant le roman de *Vatheck* ouvert sur sa

table, j'écrivis sur la première page *souvenez-vous de moi:* Byron était décidé à une rupture définitive, il déchira le feuillet et me le renvoya avec ces vers :

Remember thee! remember thee!
Till Lethés, etc.

« Me ressouvenir de toi! me ressouvenir de « toi! Ah! jusqu'à ce que la flamme de ta vie « s'éteigne dans le Lethé, le remords et la honte « s'attacheront à toi, et te poursuivront comme « un songe délirant. Me ressouvenir de toi! Ah! « oui, n'en doute pas... et ton époux aussi s'en « ressouviendra; ni l'un ni l'autre nous ne t'ou- « blierons, femme perfide pour lui, et démon « pour moi. »

« Ma réponse à ces paroles accablantes fut le roman de *Glenarvon*. La composition de ce livre trompa du moins ma fureur; quand il fut fini, la distraction avait produit son effet. Bientôt d'ailleurs je fus bien autrement vengée : Byron se maria. Hélas! aujourd'hui je le plains; il est plus malheureux que moi-même; car, je le connais, son exil lui pèse : l'Angleterre est son Athènes. C'est ici qu'il est lu dans sa langue natale. A chaque occasion il rentre dans la

lice des discussions littéraires, religieuses ou politiques. Chaque chant de son *Don Juan* est un cartel envoyé à nos critiques, à nos lords, à nos femmes. Voyez, comme par ses allusions aux mœurs de la Grande-Bretagne il se transporte du fond de l'Espagne, des îles de la Grèce et de l'enceinte du sérail, dans ce climat du nord, objet de ses fausses moqueries! Soyez sûre qu'il finira par conduire son héros à Londres, et alors, gare à nous, pauvres femmes qui l'avons aimé! »

Lady Caroline était parvenue à parler en effet avec une certaine impartialité de Byron et de sa liaison avec lui. Mais au milieu de ce calme philosophique, elle sentait, comme Didon, que le trait fatal déchirait encore secrètement son sein. Elle avait aimé Byron d'imagination et de cœur : elle lui avait sacrifié sa réputation et sa conscience. Que de larmes elle devait garder en réserve pour la solitude des nuits! Au moment où je trace ces lignes, j'apprends qu'elle a cessé de vivre, et qu'elle passait depuis trois ans pour être privée de sa raison. Il m'en coûte de rapprocher ces dernières scènes de sa vie du récit de ses amours. La nouvelle de la mort de lord Byron à Misso-

longhi avait fait en apparence peu d'impression sur Lady Caroline. On évitait d'en parler à Brocket-Hall, M. Lamb étant alors dans le château. Un jour Lady Caroline et lui se promenaient à cheval sur la route de Nottingham : tout à coup les chevaux s'arrêtent en apercevant devant eux un long cortége noir. Des constables et des hérault ouvraient la marche ; puis venait un coursier de parade richement caparaçonné en velours noir brodé d'or, conduit par deux pages et monté par un cavalier qui soutenait une couronne de lord sur un coussin cramoisi ; immédiatement après roulait lentement un char attelé de six chevaux, couvert de tentures de deuil, et contenant une urne sépulcrale. La marche était fermée par d'autres voitures funèbres et une foule de cavaliers la tête baissée et l'air recueilli. C'était le convoi qui transportait à Newstead Abbey les cendres de lord Byron. M. Lamb et lady Caroline s'étaient rangés de côté pour laisser défiler le cortége lugubre. Lady Caroline immobile, pâle et glacée, ne reconnut que trop les écussons du poète, et cette devise qu'elle avait si souvent baisée tendrement sur le cachet de ses lettres. Elle fut ramenée mourante

à Brocket-Hall, et une maladie longue et sérieuse succéda à cette scène de douleur. Pendant cette maladie, un délire presque continuel avait inspiré à lady Caroline les paroles les plus étranges, expression des visions les plus horribles : la santé du corps revint seule; sa raison était restée avec ses songes. Cependant elle s'aperçut elle-même, dans quelques momens plus calmes, du désordre de ses idées. Ses souvenirs étaient si funestes qu'elle exagérait encore tout ce qu'ils devaient prêter d'extravagance à son langage dans les heures de son délire. Elle repoussa les soins de son mari, et lui déclara qu'elle ne pouvait plus le revoir qu'à de longs intervalles. « Je vous trompe-« rais, dit-elle, je n'ai jamais cessé de l'aimer; « mais désormais je serais deux fois coupable « de vous rendre témoin de la préférence que « je donne sur vous à une ombre. Oui, je l'aime « encore, mort comme vivant; je le vois, je lui « parle; il habite ce château : chassez-le ou « laissez-moi seule avec lui. » M. Lamb respecta ces regrets d'une passion, criminelle sans doute, mais désormais associée à une folie qui ne méritait plus que la pitié. Il venait chaque mois saluer son épouse, et retournait le même

jour à Londres. Il lui écrivait en son absence, et entrait dans toutes ses idées. La mort seule a terminé le délire de lady Caroline. On m'assure cependant que ses derniers instans ont été plus calmes. Mais n'était-ce pas chez elle l'effet du pressentiment qu'elle devait avoir de son départ pour ce monde de fantômes, où, depuis la mort de Byron, elle vivait déjà par l'imagination avec celui qu'elle avait tant aimé.

Je m'aperçois qu'après le récit de cette catastrophe, je ne saurais plus rien dire d'intéressant sur mon séjour à Brocket-Hall. Je revins à Londres avec Ugo Foscolo, avant que l'évêque B*** fût arrivé, malgré sa promesse; mais je ne le retrouvai plus chez M^lle^ Cidal. Nous nous étions croisés en route. Je fus donc dispensée le dimanche d'aller m'endormir à ses sermons.

CHAPITRE CXCI.

Excursion à Brighton. — Vente de journaux. — Idiotisme de lord Portsmouth. — Pavillon chinois. — Rencontre avec Belzoni.

Je me proposais de rentrer en France par Douvres et Calais; j'étais cependant curieuse de voir Brighton : profitant de cette facilité de voyager, qu'on ne trouve qu'en Angleterre et qui s'accorde si bien avec ma vie errante, les caprices de mon caractère et la spontanéité de mes résolutions, je partis un matin pour Brighton, projetant d'y séjourner au moins deux fois vingt-quatre heures. Le bon monsieur Ude m'adressait à mistress W...., la femme de charge du pavillon royal. Avide d'air et d'émotion, je pris place sur l'impériale d'une diligence, qui nous descendit au Glocester-hôtel. J'admirai dans la route un commerce tout particulier à l'Angleterre : un revendeur de journaux, por-

tant sous son bras et à la main cent exemplaires humides du *Morning-Chronicle*, s'était assis à côté du cocher, après avoir payé sa place une guinée. Il y avait dans une des colonnes de ce journal vingt lignes sur la reine; chaque voiture que nous rencontrions était saluée par notre nouvelliste : *Voilà le procès de la reine*, criait-il, et comme l'intérêt de cette affaire ajoutait encore à l'appétit des gazettes, avec lequel tout Anglais se réveille chaque jour, les cent exemplaires du *Morning-Chronicle* furent vendus à trois schellings pièce, avant que nous fussions aux portes de Brighton; qu'on juge si le voyage du marchand lui fut payé. Voilà certes un homme, me dis-je, qui ne sait peut-être pas lire, mais qui combattrait jusqu'à la mort pour la liberté de la presse, tant il doit en comprendre les avantages matériels.

Je répétai cette réflexion tout haut le soir à l'hôtel de Glocester, en m'adressant à un Anglais qui prenait un bol de punch sur une table voisine de celle où je soupais solitairement. Ce *gentleman*, s'arrêtant à la partie de ma phrase qui l'intéressait personnellement, me répondit qu'il lui tardait que la reine fût mise hors de cour ou hors de cause, parce qu'elle lui faisait

un tort peut-être irréparable. La conversation s'engagea; tout ce qu'il y a en moi d'esprit communicatif appela bientôt la confidence presque sans réserve du jeune Anglais; si je m'en souviens bien, son nom était Fellower ou Fellows :

« Je suis, me dit-il, le neveu de lord Ports-« mouth; me trouvant à la veille de faire un pro-« cès à ma tante, j'ai besoin que ce procès fasse « du bruit, et comme je crains la concurrence « du procès de la reine, je diffère. » Cette manière originale de s'ouvrir à moi m'amusa, et de question en question, de réponse en réponse, j'appris que M. Fellower avait à faire à l'oncle le plus extraordinaire des trois royaumes. Il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir son interdiction du grand chancelier; je crois qu'il y est parvenu depuis, et, en attendant, il était obligé d'emprunter sur ce procès, qui mérite de compter parmi les nombreuses affaires de *conversation criminelle* que chaque année voit se succéder dans la Grande-Bretagne.

« Ma chère tante, me dit M. Fellower, vient « de me pousser à bout, en me donnant un « cousin malgré moi; je l'avais bien prévenue « que cela nous brouillerait, elle n'en a pas

« tenu compte. Figurez-vous d'abord que mon « vieux oncle, quoique marié en secondes no- « ces, ne connaît du mariage que la cérémonie « religieuse. Feu ma première tante, femme res- « pectable en tous points, me l'a dit cent fois, et « reconnaissant avec toute la famille que milord « était *incapable* de toute espèce d'affaires, elle « avait consenti à lui donner quatre curateurs « pour administrer ses biens. Mais la bonne « lady est morte, et l'attorney Hanson n'a rien « eu de plus pressé que de marier sa fille à mon « oncle; il a trouvé des témoins complaisans, « entre autres lord Byron, pour signer cette « alliance presque secrète, mais qui a eu lieu « enfin très légalement. La nouvelle tante s'est « bientôt aperçue que le mariage était une *sine-* « *cure* pour mon pauvre oncle : savez-vous à « quoi celui-ci passe son temps? il va dans les « écoles de village, et fait donner le fouet aux en- « fans en sa présence, pour son plaisir. Quand « les écoliers ont été tous assez sages pour qu'en « conscience le magister n'en puisse légitime- « ment faire punir aucun, milord promet une « récompense à celui qui voudra se prêter de « bonne volonté à la fustigation. Une autre de « ses manies est d'ensevelir les morts; quand il

« entend sonner les cloches d'un enterrement,
« il court chez l'entrepreneur des pompes funè-
« bres, et réclame la faveur de servir de cocher
« au corbillard. »

Voyant que M. Fellower, malgré sa rancune contre sa tante, mettait de la bonne humeur dans ce récit, je lui payai mon écot d'anecdotes, en lui racontant celle qui a valu douze cents francs de pension à un ancien colon de Saint-Domingue : je veux parler de M. de Léomond, à qui le médecin avait ordonné de l'exercice, et qui, comme le comte de Portsmouth, était continuellement sur la route de l'église au cimetière, avec cette différence que le lord anglais montait sur le siége des voitures de deuil, tandis que le colon français prenait place dans l'intérieur avec les parens du défunt : aussi se vit-il invité un jour à prononcer une oraison funèbre, sans savoir seulement le nom de celui qu'il avait accompagné avec la tristesse d'usage jusqu'à son dernier asile...

« Quand ma première tante mourut, conti-
« nua M. Fellower, lord Portsmouth lui rendit
« ainsi par partie de plaisir les derniers de-
« voirs. La pauvre femme, que ne vit-elle en-

« core ! ses soins affectueux, sa prudente amitié,
« procuraient du moins quelques jours de calme
« à son mari. La nouvelle lady Portsmouth gou-
« verne un peu plus despotiquement ; c'est par
« la terreur qu'elle parvient à contenir mi-
« lord. Elle a appelé dans la maison un méde-
« cin officieux, un certain M. Alder, qui cu-
« mule les fonctions de docteur et celle de ca-
« valier servant. Aussi mon oncle, tout idiot
« qu'il est, appelle sa femme mistress Alder ;
« c'est vous apprendre que le cousin dont je
« viens d'être gratifié est un présent d'Escu-
« lape. Ma tante a pris ses précautions ; chaque
« soir, depuis dix mois, elle avait soin de se
« coucher devant témoins dans le même lit que
« lord Portsmouth ; mais quand tout le monde
« était retiré, milady tirait de dessous l'oreiller
« un fouet confisqué à son mari, et le frappant
« de cet instrument, que le pauvre lord aimait
« tant à voir appliquer sur un postérieur étran-
« ger, elle le forçait d'aller chercher lui-même
« M. Alder pour le faire coucher en tiers dans
« le lit conjugal. Enfin, ma chère dame, me
« voilà forcé de prouver au lord chancelier et à
« toute l'Angleterre, que le fils de ma tante
« n'est nullement mon cousin. »

Je passai avec M. Fellower deux heures fort gaies; le lendemain il offrit de me donner le bras pour aller visiter le pavillon : nous y fûmes reçus d'une manière fort aimable par mistress Wh.... le Kislar-aga féminin de ce sérail anglais, où Georges IV aime à deviser avec lady Coningham pendant quelques mois de la belle saison. Un étranger y était admis en même temps que nous, et il attira notre attention par sa taille de plus de six pieds, ses larges favoris et sa figure italienne : il y avait en lui quelque chose de Bergami, et certes la rencontre eût été curieuse dans cet asile des plaisirs de Sa Majesté. L'étranger était Italien en effet : il avait aussi sa réputation, mais dans un autre genre que le postillon royal de Caroline. Nous reconnûmes plus tard en lui le fameux Belzoni.

Les cheminées en minarets du pavillon, les coupoles surmontées d'une aiguille, les aiguilles surmontées d'une boule, et tous les détails extérieurs de l'architecture des pagodes dont les termes me manquent par malheur, seraient fort mal décrits par moi. J'admirai également en profane tous les appartemens intérieurs de cet édifice, presque fantastique, qu'on croirait transporté

par enchantement du pays des Mandarins au milieu d'une ville anglaise. Partout l'or moulu, les tentures de soie, la peinture des boiseries, la forme des meubles, les dragons ailés qui supportent les lustres, l'abondance de la porcelaine, les tapis, les tableaux représentant des vues de Pékin ou des Chinois et des Chinoises de tous les rangs, entretiennent l'illusion et amusent les regards comme un spectacle d'opéra. Tout à coup nous fûmes régalés par les accords ravissans d'une musique d'orgue qui nous joua un *God save the king* capable de convertir le membre le plus radical de l'opposition : nous sortîmes enchantés du pavillon chinois. M. Fellower me servit de cavalier pour visiter ensuite les principales librairies de Brighton. Ces librairies sont de véritables cercles littéraires où les dames sont admises; il est reçu d'y critiquer la coupe d'une robe aussi bien que le style d'un livre.

Le soir, je retrouvai à l'hôtel l'Italien du matin, et nous liâmes connaissance très facilement. Belzoni s'occupait de mettre en ordre la relation de ses découvertes en Égypte : il me parla beaucoup de ses aventures dans la terre antique des Pharaons, et je lui dois la

première idée d'un projet que j'exécuterai dès que j'aurai moi-même publié mes Mémoires. Oui, j'espère ne pas mourir avant d'avoir salué ces pyramides désormais associées à la gloire française impérissable comme ces gigantesques monumens qui datent déjà de quarante siècles. Belzoni m'apprit qu'il était né à Padoue, quoiqu'il eût passé sa première jeunesse à Rome où il se destinait à être moine, lorsque la révolution française vint faire répéter aux échos du Capitole les noms presque oubliés de république et de liberté. L'ame active et entreprenante de Belzoni trouva l'enceinte du cloître trop étroite : il jeta le froc aux orties pour mener une vie errante. En 1803, il se rendit en Angleterre où il se maria.

« Je n'étais pas riche, me dit-il; je le fus bien « moins avec une femme. Je résolus d'utiliser « quelques connaissances que j'avais en physi- « que, et je parcourus les villes d'Écosse et « d'Irlande, en faisant voir aux curieux des ex- « périences d'hydraulique. Ce spectacle ne suffi- « sant plus pour attirer du monde, j'eus recours « à la force musculaire que le ciel m'a donnée, « pour surprendre mes spectateurs par d'autres « prodiges. Je soulevais comme une plume des

« poids énormes, et j'ai porté jusqu'à vingt « personnes qui, les unes montaient sur mon « dos, les autres s'attachaient à mon col, à mes « bras, à ma ceinture. Les bons paysans irlan- « dais s'avisèrent enfin de prendre le physicien « pour un sorcier. Je partis pour Lisbonne où « je m'engageai au théâtre de San Carlos, et je « jouai le rôle de Samson, dans *un Mystère*. Un « prédicateur me cita à son prône pour prouver « aux bonnes ames portugaises que l'Écriture « n'avait pas exagéré la vigueur du vainqueur « des Philistins. De Lisbonne je me rendis à « Madrid, où je fis l'admiration de la cour de « Ferdinand VII, revenu depuis peu de Valen- « cey. D'Espagne j'allai à Malte, et c'est là que « je rencontrai Ismaël Gibraltar, l'agent du pa- « cha d'Égypte, qui me persuada de me rendre « au Caire, pour y construire une machine hy- « draulique propre à introduire les eaux du Nil « dans son jardin. »

A ces détails Belzoni ajouta plusieurs circonstances de sa vie en Égypte. On croira sans peine qu'un homme constitué comme lui avait plus qu'un autre les moyens d'en imposer aux Arabes. Nous revînmes ensemble à Londres où je le revis encore une fois avant mon départ.

J'espère un jour, je le répète, retrouver ses traces dans cette Égypte que d'autres voyageurs ont explorée sans doute avec plus de science; mais aucun avec un esprit plus naturellement observateur, aucun avec plus de persévérance et de courage que Belzoni. La cupidité avait, depuis des siècles, uni ses recherches à celles de la passion des antiquités, pour obtenir accès dans la pyramide de Cephrènes; Belzoni le premier descendit dans les entrailles de ce monument mystérieux. Non seulement Belzoni découvrit l'intérieur d'un temple funéraire qui était resté jusqu'à lui impénétrable, mais encore il a eu l'industrie de transporter en Europe ce souterrain tout entier, que nous avons vu à Paris, et que Londres a admiré comme la capitale de la France.

CHAPITRE CXCII.

Départ de Londres. — Calais. — Shelley. — Nouveaux détails sur lord Byron en Italie.

Le procès de la reine fut l'occasion de plusieurs scènes populaires dont je fus témoin, et que je ne décrirai pas, ayant été prévenue par les journaux qui ont tout dit sur ce drame, moitié tragique, moitié bouffon, donné gratis à l'Europe par Leurs Majestés Britanniques. Je quittai l'Angleterre avant le dénouement, et m'embarquant à Douvres, un matin, à dix heures, j'étais à deux heures après midi installée à l'hôtel Dessein, à Calais, où j'eus le plaisir de dormir dans la chambre de Sterne : l'hôtel était plein, et je dus cette chambre d'honneur à la galanterie d'un jeune Anglais qui me la céda pour en occuper une plus haute et moins commode. C'était bien le moins de lui adresser

quelques remercîmens; il voulut bien venir les recevoir dans la chambre même, et je n'appris pas sans quelque émotion que j'étais l'obligée de l'illustre et malheureux Percy Bisshe Shelley, ami de lord Byron, avec lequel il a vécu long-temps à Genève et à Pise. C'était pour moi l'occasion de m'entretenir de nouveau d'un poète que j'admire comme le premier génie du Parnasse anglais moderne. C'était un double bonheur d'en parler avec un autre poète qui ne le cède peut-être qu'à lui en énergie et en originalité. D'après tout ce que j'en avais ouï dire, Shelley me semblait devoir être un misanthrope farouche. Bien loin de là, l'infortuné avait une douceur de regard et un accent affectueux qui gagnaient les cœurs dès qu'on l'avait vu et entendu une fois.

D'une taille au-dessus de la moyenne, mais un peu voûté des épaules, Shelley avait une figure qu'on pouvait citer comme le type d'un phthisique, et entre autres ces taches rouges sur les os des joues que Byron compare quelque part à la couleur écarlate des feuilles d'automne. Son air de souffrance inspirait l'intérêt. Sujet à des attaques de nerfs qui le forçaient de s'étendre par terre pendant des heures en-

tières pour éviter de tomber avec violence, il y avait dans l'accablement qui succédait à ces crises une étrange empreinte de fatalité, comme si c'était une force mystérieuse qui le domptait tout à coup; ces évanouissemens lui procuraient aussi, disait-il par fois, des espèces d'extases; enfin sa santé et la tournure toute individuelle de ses idées avertissaient Shelley qu'il n'était pas de ce monde. J'osai lui demander si l'athéïsme dont on l'a accusé et qui l'a fait bannir d'Angleterre, n'était pas une calomnie de ses ennemis. J'ouvris indirectement par cette question une plaie mal fermée; j'ignorais que le lord chancelier lui avait fait d'autorité retirer ses jeunes enfans de peur qu'un tel père ne corrompît leur instinct moral.

« C'est une erreur commune, me dit Shelley « sans aigreur, de confondre le scepticisme avec « l'athéïsme : comme tant d'autres jeunes gens, « j'ai eu mon petit orgueil voltairien, mais « l'idée d'un Dieu ne répugne nullement à ma « conscience. Ce Dieu, quel est-il? c'est ce que « j'ignore : il n'est pas, certes, tel que le font « *à leur image* le roi d'Angleterre, le primat de « Cantorbery, le chancelier, etc., etc., mais

« j'adore un Dieu indéfinissable que mon cœur « me porte à croire bon autant que grand ; « l'unité du catholicisme me répugne bien « moins que l'étroite et prosaïque bigoterie de « nos anglicans. Voilà ce que j'ai dit et im- « primé : au lieu de me réfuter, on a crié à « l'athéïsme ! l'Angleterre s'humilie depuis quel- « ques années sous le joug d'une d'hypocrisie in- « tolérante ; j'ai préféré l'exil à la honte de faire « passer ma raison sous ces fourches caudines « de la tartuferie anglicane.

« — Mais on vous accuse aussi de républica- « nisme, dis-je à Shelley. — Sans doute, reprit-il, « j'ai parlé de la nécessité d'une loi agraire pour « rétablir l'équilibre entre notre aristocratie et « le peuple. J'appartiens à l'aristocratie moi- « même, et j'en connais les secrets. Voici mon « idée révolutionnaire : quelques familles pos- « sèdent toutes les terres dans la Grande-Bre- « tagne, je crois qu'il serait temps de suspendre « le système des substitutions, afin de faciliter « l'admission de l'industrie au partage des pro- « priétés, et de forcer l'aristocratie à se régé- « nérer par une concurrence avec les classes « industrielles : les seigneurs trouvent plus « commode de borner le nombre de leurs en-

« fans. L'aîné ajoute une branche de plus à « l'arbre héraldique; le second entre dans les « ordres et obtient un rectorat ou un bénéfice; « de là vient l'alliance intime du haut clergé et « de l'aristocratie, c'est une même famille : le « lord perçoit les rentes; le prêtre la dîme. On « me dira que les fils des lords forment du moins « un clergé éclairé : oui, le haut clergé; mais « un bénéficier réside-t-il? Nullement; il reste « titulaire de son rectorat et paie un substi- « tut qui dessert l'autel à bon marché. Com- « mencez-vous à comprendre mon athéisme? « — On vous accuse encore, dis-je, à Shelley, « qui me peignait ainsi à grands traits cette An- « gleterre si libérale et si morale; on vous « accuse de prêcher le concubinage, etc., etc. « — En effet, continua-t-il, calculant les nom- « breux procès en adultère de nos annales ju- « diciaires, j'ai hasardé de déclarer que le ma- « riage était un lien contre nature dans un « pays où il fait si peu d'heureux, où l'on se joue « de tout ce qu'il a de sacré, d'inviolable, et où il « est contracté si légèrement. Moi-même j'ai pu « me marier à peine sorti de l'adolescence; ma « femme était un enfant, moi un autre; au bout « d'une année, notre séparation est devenue

« nécessaire. Ma femme est morte; on a pré-
« tendu que c'était de désespoir; vous voyez
« donc que je suis convaincu d'être l'ennemi
« juré du mariage légitime; je me suis cependant
« marié une seconde fois. »

La seconde femme de Shelley est la fille du célèbre Godwin, femme de lettres elle-même.

Le pauvre Shelley, comme on voit, regardait en pitié ses persécuteurs; il me développa avec plus de détail toute sa métaphysique, mais je n'ose me vanter de l'avoir retenue, et je ne serai pas ici pédante plus long-temps. J'aime mieux citer un trait de sa vie qui peint assez bien son esprit d'opposition. Ce trait me semble à moi du moins avoir été dicté par une charité digne de celui qui ne repoussa pas de sa présence Madeleine pécheresse. Hélas! quand je n'aurais pas dit moi-même franchement mon âge, au nouveau goût de mes conversations avec les hommes remarquables que je rencontre, je sens bien que pour moi est arrivée enfin l'heure de ne plus pécher. Shelley se trouvait à un bal de province, où, parmi un groupe de femmes, les unes jolies, les autres distinguées par leur toilette, il en était une qui avait eu le malheur de se laisser séduire par un des merveilleux de

l'endroit. Négligée même par celui qui avait été au moins complice de sa faute, elle entendait chuchoter autour d'elle avec un air de dédain ou de moquerie. Tout semblait la menacer de l'humiliation d'être abandonnée sur sa chaise pour l'édification des prudes de la fête. Shelley, dont le père était un riche baronet et le seigneur du canton, ne pouvait qu'honorer celle avec laquelle il daignerait ouvrir le bal. La hiérarchie de la société anglaise est organisée d'après les lois d'une étiquette rigoureuse ; Shelley eut pitié de la victime d'un préjugé qui serait juste s'il ne faisait pas une cruelle distinction entre les deux coupables. A la surprise générale, ce fut la malheureuse jeune fille qui se vit l'objet d'une préférence enviée. Cet acte de compassion fut considéré comme un affront sanglant fait à la vertu.

Je ne crois pas que Shelley ait jamais prétendu détruire la société telle qu'elle existe pour y substituer l'anarchie, ou la licence d'un état sauvage ; mais sa haine des hypocrites le rendait tolérant pour ceux qui servaient de texte à leurs anathèmes. Je lui parlai, par exemple, des torts matrimoniaux de son ami Byron. Il était convaincu que ce grand poète était vic-

time d'une conspiration de femmes et de tartufes. Il trouvait assez légitime qu'il se consolât avec la comtesse Guiccioli de l'inexorable ressentiment de lady Byron.

«Lord Byron, me disait-il, a le cœur d'un bon père : parler de sa fille est son plus grand plaisir; la raison d'un âge plus mur, jointe à ce sentiment, aurait fini par le réconcilier tout-à-fait aux habitudes paisibles du bonheur domestique. La mode avait fait de lui un héros de salon, la mode a renversé son idole pour la traîner dans la boue. Byron a préféré l'exil dans un pays catholique, aux tortures de l'inquisition des chrétiens d'Angleterre.»

Pour écarter les questions de religion et de politique, je demandai à Shelley quelques détails sur cette dame Guicioli qui avait le privilége de rendre constant, depuis deux ans, le *Don Juan* anglais. Shelley me la peignit comme une blonde à l'air voluptueux, c'est-à-dire, douée de cette grâce facile que nous appelons en Italie, *desenvoltura*. C'est, me dit-il, une vraie tête du Giorgione. Mariée à un homme d'un certain âge, elle a pu, sans être trop blâmée, prendre quelque chose de mieux qu'un Cigisbée honoraire : la seule objection de son

mari était que Byron étant un hérétique, il ne se sentait pas la concience tranquille sur un pareil suppléant de ses fonctions. Mais ce n'était là qu'une excuse pour s'éloigner lui-même de sa femme : la séparation a eu lieu, et Byron a pris chez lui Thérésa et la famille. Rien d'amusant comme d'entendre la jolie Comtesse prêcher son *Inglese :* elle ne désespère pas de le convertir à la foi romaine : il y a dans le caractère de Byron une teinte de superstition qui lui donne quelque espérance d'en venir à bout. Un moine lui a prédit qu'il mourrait martyr de cette religion dont il n'avait pas toujours respecté le mystère. »

Le pauvre Shelley n'a pas vécu assez pour voir son ami vérifier une partie de cette prophétie, en mourant sous l'étendard de la Croix.

Shelley lui-même était grand partisan des Grecs; il dédia un poëme à Maurocordato, et la liberté des Hellènes était un de ses rêves chéris.

S'il était sévère sur la société anglaise (je dis sévère mais juste et sans aigreur), il savait aussi peindre avec esprit les travers de la société italienne. Malgré son goût pour la solitude et la méditation au grand air, comme il

appelait ses promenades, il avait fréquenté, à Florence, le cercle du prince Borghèse; il y avait vu aussi la duchesse d'Albany, la veuve du dernier des Stuarts et d'Alfieri. Il m'assura que malgré les regrets qu'elle ne cessait d'exprimer sur ce second époux, la Duchesse s'était crue quitte avec lui, moyennant le mausolée qu'elle lui avait fait élever par le grand Canova, et qu'elle s'était secrètement unie en troisièmes noces au peintre Fabre. D'après Shelley, les Anglais qui passaient à Florence donnaient à la Duchesse le titre de Majesté : je crois qu'elle est morte en 1823, dans un âge très avancé.

Chacun sait comment ce pauvre Shelley a péri lui-même dans une tempête : son corps, retrouvé après avoir été le jouet des flots pendant quinze jours, a été brûlé selon son désir; ses cendres furent déposées dans une urne pour être placées à Rome auprès de celles d'un de ses amis, près la pyramide de Caius Sextus.

Malgré le bonheur de ma rencontre à Calais, je ne tardai pas à partir de cette ville, d'où Shelley lui-même devait incessamment se rendre en Italie, en traversant la France.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

Pages.

Chapitre CLXVII. La sœur Thérèse. — Lettre à D. L***. — Le père de la sœur Thérèse. — Julie. — L'évêque de Vannes, M. de Pancemont. — M. Bernier, évêque d'Orléans. — Fouché. — Conspiration de Georges Cadoudal. — Henriette et sa mère. — Mme de La Valette. — Souvenirs déchirans. — Mort de Julie. — M. Oberkampf, *seigneur de Jouy* 1

Chap. CLXVIII. La visite au Père-Lachaise. — L'ami d'Oberkampf. — Départ pour Lille. — Mon duel dans cette ville. — Le général marquis de Jumilhac. 18

Chap. CLXIX. — Pélerinage à Waterloo. — Le duc de Kent : générosité de ce prince. — Adèle, ou la folle de Waterloo 41

Chap. CLXX. Arrivée à Bruxelles. — Cambacérès à Saint-Gudule. — L'officier à demi-solde. — Départ pour Paris. — Je retrouve Léopold. — Voyage à Lyon et à Marseille. — La pélerine de la Sainte-Baume. — Le château d'If. — Retour à Lyon. — L'ami de Mouton-Duvernet..... 66

Pages.

CHAP. CLXXI. Paula. — La prison d'Etat. — M. de La Valette au château d'If. — Le gendarme sensible..... 97

CHAP. CLXXII. — Madame de La Valette. — Sédition de 1816. — L'ami du baron Larrey. — Retour à Bruxelles. — Tournée officieuse. — Vision. — Affligeantes nouvelles. — Mort du duc de Kent. — M. de La Tour-du-Pin, ambassadeur de France près le roi des Pays-Bas. — Le compatriote de Lemot..... 126

CHAP. CLXXIII. La table d'hôte. — L'étranger mystérieux. — Dispute militaire avec des Anglais. — Détails sur Napoléon. — Surprise nouvelle de Paula. 141

CHAP. CLXXIV. La route d'Anvers. — La veuve du soldat. — Je perds le manuscrit de Paula. — Arrivée à Anvers..... 156

CHAP. CLXXXV. Séjour à Anvers. — Un Italien exilé. — Mot de Morforio au Pape. — Souvenirs de Paula. — Passage de Regnault de Saint-Jean-d'Angely..... 168

CHAP. CLXXXVI. Souvenir de Regnault. — Augustine. — L'ex-procureur impérial Van Maanen. — Les frères d'armes. — Départ pour Gand..... 177

CHAP. CLXXXVII. Arrivée à Gand. — Nouvelles de Carnot. — Lettre de madame de La Valette. — Les frères Faucher. — M. Niret. — Le mari ressuscité. — Lettre de Léopold..... 189

Pages.

Chap. CLXXXVIII. La première grenade d'honneur. — Madame de Balbi. — Cambacérès et le major Garnier. — La protégée de l'abbé Raynal, ou la femme savante..... 210

Chap. CLXXXIX. Embarquement. — Rencontre d'un poète italien. — Un épisode de la Révolution. — Arrivée à Douvres. — Le major Garnier..... 227

Chap. CLXXX. Confidences du major Garnier. — Départ et arrivée à Londres. — L'orgueil britannique..... 241

Chap. CLXXXI. — Route de Douvres à Londres. — Rencontre. — Les proscrits. — Lettres de Léopold..... 252

Chap. CLXXXII. L'hôtel Meurice à Calais. — Inquiétudes politiques. — Les dames anglaises. — La pièce de quarante sous. — Départ mystérieux. 273

Chap. CLXXXIII. Le commissaire de police. — L'ami du général Lefebvre-Desnouettes. — Le colonel Seruzier. — Le marquis de Fontanes. — Le duc de Choiseul. — Papiers brûlés..... 288

Chap. CLXXXIV. Séjour à Bruxelles. — Lettre anonime. — Résolution subite. — Second voyage en Angleterre. — Je revois lord Édouard..... 306

Chap. CLXXXV. Arrivée à Londres par la Tamise. Douane et Alien-Office. — La reine. — Portraits de famille..... 314

Chap. CLXXXVI. Visite chez Castlereagh. — Lord

Pages.

Wellington. — Jeu muet. — Retraite du vainqueur de Waterloo. — Lord Castlereagh..... 325

Chap. CLXXXVII. Le théâtre anglais. — Shakespeare. — Kean dans *le Marchand de Venise* : critique..... 331

Chap. CLXXXVIII. Sermon anglais; évêque anglican. — La nouvelle Manon Lescaut..... 340

Chap. CLXXXIX. Oxford. — Coup de patte à la reine Élisabeth. — L'hetman des Cosaques. — Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre..... 347

Chap. CXC. De l'égotisme. — Brocket-Hall. — Ugo Foscolo. — Lady Caroline Lamb. — Amours de Byron; ses aventures..... 356

Chap. CXCI. Excursion à Brighton. — Vente de journaux. — Idiotisme de lord Portsmouth. — Pavillon chinois. — Rencontre avec Belzoni..... 380

Chap. CXCII. Départ de Londres. — Calais. — Shelley. — Nouveaux détails sur lord Byron en Italie..... 391

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

TOME HUITIÈME.

SE TROUVE ÉGALEMENT

Chez PONTHIEU, Palais Royal;

ET A LEIPSIG,

PONTHIEU, MICHELSEN ET C^ie^.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales « du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire : « sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de « mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes « de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos*.

TOME HUITIÈME.

Troisième Édition.

PARIS.

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,

ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LE HUITIÈME VOLUME

DES

MÉMOIRES D'UNE CONTEMPORAINE.

A'court (sir William), 121.
Almoth (M.), 25 et suiv., 268.
Alpuente (Romero), 126.
Angoulême (le duc d'), 175 et suiv.
Arguelles (Augustin), 140 et suiv.
Arnault (M.), 369.

Béclard, médecin, 370 et suiv.
Beltrand de Lys, négociant, 103.
Bessières, 148 et suiv.
Bonnier, 14 et suiv.
Brunetti (le comte de), 120.
Bulgari, 121.

Byron (lord), 214 et suiv., 227 et suiv., 235 et suiv., 245 et suiv., 254 et suiv.

Castagnos (le général), 33 et suiv., 44, 45.
Coulman (M.) 222.
Cyrille, général des franciscains (le père), 155, 160 et suiv., 180 et suiv.

Decandole, professeur de botanique, 208 et suiv.
Dumoulin (M. Evariste), 409.
Duncan Stewart (M.), 216 et suiv., 235 et suiv.
Duro, chanoine espagnol, 65, 68.
Duval (Alexandre), 288, 290 et suiv., 336, 339, 357 et suiv., 379 et suiv., 403 et sviv.

Élisa (la princesse), 4 et suiv.
Éroles (le baron d'), 118.

Ferdinand VII, 73 et suiv., 101, 127, 132.
Fressinet (le général) 2 et suiv.

Galiano, 122, 141.
Gérard, peintre (M.), 309.
Gironella (M.), 33 et suiv.
Godoy (Manuel), 66.
Goeffieux, 117.
Guiccioli (la comtesse), 252.
Guilleminot (le général), 147.

Hugo (M. Victor), 279.
Hunt (M. Leighs), 214 et suiv., 242.

Jouy, de l'Académie (M. de), 219, 222.

Labisbal (le général), 142 et suiv.

Ladvocat (M.), 379, 409 et suiv.
Lagarde (le comte de), 120.
Lamb (lady Caroline), 248.
Landaburu, 98.
Lemot, 367 et suiv.
Lenoir (M. Dominique), 299 et suiv.

Mars (mademoiselle), 383 et suiv.
Martinez de la Rosa (M.), 91 et suiv., 127, 146, 157.
Merières (Adèle), 8 et suiv.
Milans (le général), 50 et suiv.
Mina, 142.
Montiyo (le comte de), 140.
Moore (Thomas), 248.
Morillo (le général), 98 et suiv.

Ouvrard, 154, 158 et suiv.

Quesada (le général), 118, 155.
Quiroga, 122.

Rabaud (madame Etienne), 15.
Regato, médecin espagnol, 126.
Riego, 122, 145, 179 et suiv.

Santa-Crux (marquis de), 134.
Sheppard, prédicateur méthodiste (M.), 262 et suiv.
Sheppard (mistress), 262.
Stael (M. le baron Auguste de), 209 et suiv.
Stendhal (M. le baron de), 222.

Talleyrand, 407.
Tallien, 6 et suiv.

Talma, 17 et suiv., 288, 290 et suiv., 336, 357 et suiv. 401 et suiv.
Thérèse (la sœur), 294, 295 et suiv.
Thouillier, directeur de spectacle, 20.
Turo (Dona pepa), 67.

Venneza, curé espagnol, 111 et suiv.
Vicente, prêtre espagnol (don), 50 et suiv., 57 et suiv.
Villanova (D. Félix), 38 et suiv., 47 et suiv., 55 et suiv., 104 et suiv.

Wismann (M.), 60 et suiv.
Wismann (madame), 63.
Wright (M.), 253.

Zayas (le général), 70 et suiv., 93 et suiv. 124 et suiv., 138 et suiv., 153 et suiv.

FIN.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE CXCIII.

Retour et voyages à Calais, Dunkerque, Boulogne, Bruxelles. — Le général Fressinet. — Les deux Espagnoles. — Mort de la princesse Élisa. — Souvenir de Tallien.

En remettant le pied sur la terre française, je repris bientôt l'inévitable habitude de promener de droite et de gauche mes préoccupations politiques, et surtout je sentis renaître en moi le culte des sentimens qui depuis une fatale époque me faisaient chercher les personnes avec lesquelles je pouvais être en rapport d'opinion et sympathiser complétement. Il me semblait que je n'étais point quitte envers mes amis, et que je devais à tout prix forcer en quelque

sorte leur indifférence par tous les moyens en mon pouvoir.

Londres est un vrai gouffre pour l'argent, et j'en étais revenue riche de quelques impressions de plus, mais pauvre d'espèces. J'avais eu là tout à coup comme un retour d'âge pour la folie, et j'avais dépensé les ressources extraordinaires qui m'étaient tombées du ciel avec presque aussi peu de raison que la fortune en avait mis à me les envoyer. Pour m'étourdir sur ma position autant que pour remplir un devoir, je m'occupai de nouveau de celle des autres; c'est ainsi que les malheureux oublient quelquefois leur malheur.

Le général Fressinet était au nombre des amis que M^me^ de Lavalette, Sabatier et tous ceux auxquels je m'étais dévouée, m'avaient le plus recommandé de voir en Belgique. Le général Fressinet avait été compris dans l'ordonnance du 24 juillet. Exilé comme tant d'autres, le général, par un singulier privilége du malheur, était plus particulièrement harcelé d'inquisitions.

Depuis que j'étais en Belgique, mon quartier-général était partout dans chaque ville où je passais; quand j'arrivais quelque part, j'écrivais

et faisais parvenir les lettres de mes amis les uns aux autres. Plusieurs fois j'avais rencontré le général Fressinet ; Anvers était sa retraite. Un certain fonctionnaire du pays, sous les dehors d'un vif intérêt, était le véritable cerbère de Fressinet. Une lettre de moi l'en prévint. Il eût dû être sur ses gardes ; mais se cacher toujours, se précautionner sans cesse, cela va si peu à l'homme d'honneur, que le général suivait bien peu mes avis. Il y avait déjà bien long-temps que je n'avais entendu parler de lui. Je voulus en avoir des nouvelles ; l'on ne sut que me dire : elles sont tristes. Impossible d'en savoir davantage.

Hélas ! en plaignant le général Fressinet comme on plaint l'incertitude plus encore que le malheur, j'ignorais que j'allais avoir à subir une douleur plus personnelle, plus directe et plus terrible.

J'allais partir, mes petits comptes étaient réglés avec mon hôtesse, et j'étais allée à quelques pas de l'auberge faire des emplettes nécessaires pour ma traversée. Là, pendant que la jeune fille du magasin cherchait ce que j'avais demandé, moi, debout devant le comptoir, je prends machinalement un journal qui se trou-

vait là pour servir d'enveloppe; je le parcours avec une nonchalante distraction, et m'arrête tout à coup le regard fixe, la bouche béante en lisant à l'article Trieste : « *Hier on a célébré* « *dans la cathédrale les obsèques de la ci-devant* « *grande-duchesse de Toscane, Élisa Bacchio-* « *chi, sœur de Napoléon.* » Non, de toutes les révolutions subites, imprimées à mon sang par tant de scènes extraordinaires de ma vie, je n'en saurais comparer aucune à la puissance de saisissement et de douleur que me causa un si cruel événement, si cruellement appris. Je faisais des préparatifs pour aller rejoindre ma bienfaitrice; le jour même j'allais traverser les mers, croyant trouver Élisa heureuse ou du moins résignée à l'adversité par son grand caractère et le dévouement de quelques rares amis. J'étais encore sous le charme de la reconnaissance, et les dernières espérances, comme les plus beaux souvenirs de ma vie, se trouvaient de nouveau flétris et brisés par la mort.

« Élisa! ma bienfaitrice! Élisa! » Ce fut, pendant une heure, tout ce qu'il me fut possible de dire. Je ne voyais, je n'entendais rien autour de moi. Les bonnes gens, chez lesquels je venais d'être si cruellement surprise, me

montrèrent une de ces compassions délicates qui n'interrogent pas, mais qui plaignent. « Mon Dieu ! madame, s'écriait une jeune fille de « dix-huit ans, la présence de la mort a dû être « moins pénible à une princesse exilée; hélas ! « on m'a dit bien des fois que ceux qui survi- « vent sont les plus malheureux. » Ce doux visage d'une jeune fille consolant une inconnue me fit un bien inexprimable. Ce n'est pas trop dire que d'attribuer aux soins de cette famille mon salut. Ces aimables femmes ne voulurent pas consentir à me laisser partir, et me forcèrent, par les plus douces instances, à remettre mon départ à quelques jours. J'y consentis d'autant plus volontiers qu'il était, hélas ! devenu sans objet. Je renonçais naturellement au voyage à Trieste. On envoya prendre mon léger bagage à l'hôtel, et, au bout d'une heure, je me trouvai tout installée et comme en famille chez les personnes excellentes qui venaient de me secourir. La triste surprise qui venait de m'acquérir deux amies était dans ce moment le seul sujet de nos entretiens. Nous parlions d'Élisa, de ma bienfaitrice, de ses qualités, du bonheur qu'elle eut d'avoir conservé dans son exil des cœurs amis.

Je fus bientôt l'amie de cette excellente famille où l'on voulut, pour quelques jours, me recueillir. Mes deux hôtesses n'étaient point Flamandes, mais Espagnoles, et si je dois taire leurs noms, je puis dire par quelle étrange vicissitude elles avaient quitté leur patrie; je puis dire, sans indiscrétion pour la plus tendre hospitalité, les rapports qui, en les liant dans leur ville natale avec un des personnages les plus connus de notre révolution, devinrent la cause innocente de leur exil volontaire.

Au mois de germinal an... Tallien reçut du gouvernement français, comme proscription ou comme récompense, la place de consul à Alicante. J'ai sous les yeux une lettre de sa main, portant cette date. Arrivé dans cette ville, il devint par hasard l'hôte de la sénora Plati, veuve et mère d'Inès, alors âgée de 10 ans. Après quelque temps de séjour, Tallien subit le triste effet du climat. Une maladie cruelle, un affreux érysipèle lui couvrit le visage. Tous les soins lui furent prodigués. La jeune Inès devint gardienne de son lit de souffrances; j'étais là toujours, me disait-elle; je montrais au Français malheureux, mes images de la vierge, et il me répondait : « Inès, elle était pure et belle,

« tu as aussi son innocence comme sa beauté; « j'osais le croire, madame, et le ciel m'en a « punie. » Ce qu'Inès appelait un châtiment n'était, hélas! que la contagion de la cruelle maladie à laquelle l'avait exposée sa continuelle présence. Ses traits en furent altérés, ses regards presque éteints; Inès devint méconnaissable, même à l'œil de son ami, qui, n'ayant pris à la petite Inès que l'intérêt que fait naître un aimable enfant, ne cacha point l'impression produite sur lui, par l'altération d'une beauté fanée pour toujours. Inès devint triste et sérieusement malade. Dans cette nouvelle maladie, Tallien rendit avec usure à la jeune malade les soins qu'il en avait reçus. Inès sembla renaître, et ne pensa plus qu'elle dût regretter sa beauté.

Tallien sollicitait depuis quelque temps un congé, pour se rétablir en France. Il l'obtint, et retourna dans sa patrie. Inès languit... puis, se jeta dans le sein de sa mère pour ne pas succomber au désespoir. Les événemens avaient marché. Tallien avait conservé sous la première restauration la pension de 15000 fr., qu'il devait au gouvernement impérial; mais, ayant signé depuis l'acte additionnel, il fut privé de ce traitement, et vécut pauvre et oublié, même de

ceux dont il avait sauvé la vie, mais non pas des cœurs qui l'avaient véritablement aimé pour lui. Inès et sa mère, persécutées dans leur patrie, se réfugièrent en France. Hélas ! un coup nouveau devait y frapper Inès. Tallien, depuis long-temps était uni à une Française, dont l'attachement dévoué fut sa dernière consolation. [1] Inès et sa mère virent Tallien dans la modeste retraite qu'il occupait, allée des Veuves, aux Champs-Élysées. Il leur avoua tout avec loyauté; Inès n'eut pas même l'idée de se plaindre; elle ne sentit qu'un besoin, celui de quitter Paris. La mère et la fille prirent la résolution de chercher une retraite dans une ville de province, pour y vivre obscures et ignorées. Il y avait trois ou quatre ans qu'elles habitaient Dunkerque. Depuis quelque temps elles avaient appris la mort de Tallien; Inès me disait en pleurant : « Ah! madame, si vous l'eussiez connu, « si vous eussiez entendu cette voix douce, cette

[1] Adèle Mézière fut vingt-cinq années l'amie de Tallien; c'est dans ses bras qu'il rendit le dernier soupir. Par ses démarches et ses vives instances, elle lui obtint un tombeau. Madame Tallien connut Adèle Mézière, et lui a rendu justice.

« facilité de mœurs intérieures, vous croiriez « comme moi, que la calomnie n'a point fait la « part des bonnes actions dans une vie que la révo- « lution a rendue si orageuse. Ah ! madame, il « avait conservé trop de sérénité dans le regard « pour n'avoir pas été bon au milieu du terrible « rôle auquel la révolution l'avait condamné. « Il me semble le voir encore dans sa retraite, « cultivant des fleurs, élevant des oiseaux, se « plaisant aux seules images de la nature. Les « peines de l'ame, les infirmités du corps, n'al- « téraient jamais son front. »

Inès resta un moment abattue, puis elle ajouta vivement : « Nous avons quelques éco- « nomies, nous irons à Paris; nous irons voir « celle qui a reçu les derniers soupirs de Tal- « lien. » La mère, qui venait d'écouter encore les épanchemens de sa pauvre fille, confiés déjà tant de fois à son cœur, me pria de lui faire comprendre que ce voyage serait pour elles la ruine de leur petit établissement, de leur existence déjà médiocre et malheureuse. « On peut « pourtant, n'est-ce pas, madame, prier pour « *l'âme des pécheurs?* » Cette pauvre mère, faisant le signe de la croix, me rendit en un instant les émotions que j'avais éprouvées à la vue

de la foi si vive et si compatissante de ma bonne sœur Thérèse.

J'employai toute la sympathie de ma sensibilité pour adoucir les chagrins d'Inès, pour la faire céder aux sages observations de sa mère, et j'eus le bonheur de la convaincre. Mais, tout en me promettant une religieuse obéissance, elle reparlait de celui qui avait tant agi sur sa destinée. Elle revenait sans cesse sur sa renommée de tribun, sur la qualification de jacobin qu'elle lui avait entendu donner et qui semblait la poursuivre.

J'écoutais cette Espagnole avec un intérêt inconcevable, car son organe avait un accent particulier, et le sentiment qui animait ses paroles tenait à une nuance si extraordinaire de passion que tout était singulier dans ses récits.

« Voilà, me dit-elle, les lettres que Tallien « écrivait sur moi à l'amie qui sans le savoir m'a « fait tant de peines. » Je rapporte le texte même de cette lettre.

TALLIEN A MADAME MÉZIÈRE.

Alicante, 20 fructidor an XIII.

« Ce n'est point impunément, ma bonne amie, que l'on est malade en Espagne, et les convalescences y sont plus douloureuses et plus longues que les maladies. Ce que j'éprouve depuis quatre mois, ce sont des rechutes continuelles. Je viens d'en éprouver une qui m'a mis dans un état de faiblesse incroyable; je ne puis plus sortir, même en voiture. Mon visage est couvert d'un érysipèle qui me gêne horriblement.

« J'ai reçu du ministre un congé illimité pour venir rétablir ma santé en France. Je suis si mal ici que j'en eusse profité de suite si je m'étais senti en état de supporter le voyage; mais je suis loin d'être dans cette position. D'ailleurs je serais obligé de faire quarantaine, et je tomberais bientôt dans la mauvaise saison. Cependant, comme je suis convaincu que je ne me rétablirai jamais ici, voici mon projet. Si les forces me reviennent et que la quarantaine soit levée dans les premiers

jours d'octobre, je me mettrai en route. Je me rendrai à Montpellier pour y consulter un célèbre médecin et séjourner le reste de la belle saison dans le midi de la France. J'irai ensuite passer à Paris trois mois pour me soigner, et au printemps prochain je me rendrai aux eaux qui me seront ordonnées. Si au contraire je suis retenu ici, je n'exécuterai mon plan qu'au mois d'avril prochain. Je te dirai d'ailleurs, en confidence, que ma bourse est assez mal garnie : mon établissement de maison, ma maladie, ont commencé à me ruiner, et le voyage de France m'achèvera; ce ne sera qu'en m'endettant que je pourrai le faire; mais pour la santé il faut tout sacrifier. Ainsi tu vois, mon amie, que de toute manière avant peu nous nous reverrons; ce sera pour moi un grand bonheur. J'espère te retrouver bien portante et toujours la même pour moi. Je t'embrasse bien tendrement, ma chère et bonne Adèle, et suis pour la vie ton ami.

P S. « Bien des choses à tous mes amis et surtout au cher Loubeau, à Beauvoisin, à Journal et à Duchazal. »

Hélas! me disait la pauvre Inès, il se plaignait à cette maîtresse chérie des embarras et des

privations dont il nous enviait le bonheur de le soulager. Vingt fois ma mère (nous étions riches alors), vingt fois elle a prié, stimulée par moi, l'aimable Français de permettre qu'elle fît les frais de sa maison. Il était délicat jusqu'au scrupule, et ne voulut même jamais rien accepter. « Non, madame, jamais je ne l'oublie-« rai », disait Inès; et ses regards et sa voix annonçaient une de ces douleurs sans fin, semblables à celles dont je portais moi-même le germe dans mon sein.

CHAPITRE CXCIV.

L'officier à demi-solde secouru. — Lettre et nouveau bienfait de Talma. — Nouvel essai dramatique dans Jeanne d'Arc. — Mes premières inspirations littéraires.

Outre mes bonnes Espagnoles, j'eus encore le bonheur de rencontrer un ami de tous mes amis, un neveu de Bonnier, qui sut bien découvrir ma retraite, et qui, se rendant à Bruxelles, me détermina facilement à faire route commune pour cette capitale, sorte de halte de toutes mes courses. Bonnier ne se proposait pas d'y faire un long séjour : venu là dans l'intérêt de Boyer de Peyreleau, il s'occupait particulièrement du sort de son ancien chef, qui avait eu à fuir la sentence capitale prononcée contre lui, et toujours suspendue sur sa tête.

Bonnier était las de la vie errante à laquelle le condamnaient les lois, le sort de ses amis,

l'épuisement de ses ressources. « J'hésite, me « disait-il, à tout ce que je veux entreprendre; « j'hésite même à vivre. »

— « Quoi! vous écouteriez une indigne fai- « blesse? l'avenir n'est-il pas là comme un refuge? »

«—D'avenir! il n'y a en plus pour les proscrits. « Je suis, ajouta-t-il, signalé sur le livret noir « de toutes les polices; je suis recommandé « particulièrement aux Garnier, aux d'Ac.., et « autres surveillans cosmopolites. »

— « D'Ac! c'est possible?

— « Oh! vous aussi vous y êtes; on vous serre « de près : lisez une petite note de prudence « qu'on m'a donnée chez madame Étienne Ra- « baud. Décidément la police, pour exister, a « le soin de nous faire passer toujours pour des « séditieux. Nous faisons vivre la délation, et « l'on nous fait mourir de fatigues et de cha- « grins. Croyez-vous que, pour la disputer aux « raisons d'état, la vie vaille la peine d'être « gardée? »

— « Non; mais vous savez l'opinion de Na- « poléon sur le suicide. » Ce seul mot de sou- venir fut plus puissant que toute ma harangue.

Ce jeune et brave officier me raconta qu'on lui avait pris sa bourse et son portefeuille. Dans

l'une il y avait de quoi me faire vivre, et dans l'autre il y a de quoi me faire fusiller dix fois pour une.

Bonnier, seriez-vous réellement d'une conspiration! en existerait-il une? lui demandai-je avec un ton de crainte et de mécontentement. Sa réponse franche et vive me rassura. — Conspirer! et pour qui? pourquoi? pour quelque prince étranger? un soldat français ne se sépare pas ainsi de sa nation; — pour le fils de l'homme qui nous mena si souvent à la victoire? mais il est aux trois quarts autrichien. Ah! madame, on se trompe sur nos braves, on prend leurs regrets de la victoire pour des complots. J'ai mon opinion, mais je ne prétends l'imposer à personne. Malgré la sincérité de cette déclaration, je tremble pour mes papiers. Il y a aujourd'hui des gens si habiles, qui font si bien la conspiration, qu'il faudrait beaucoup moins de notes que mon portefeuille n'en contient pour se faire de fort beaux états de service auprès des puissances. Pendant ce colloque, je fus abordée par un peintre de Bruxelles que j'avais un peu connu, qui me donna de fort mauvaises nouvelles de la plupart de nos amis, tous bien tourmentés par l'ambassadeur fran-

çais, qui leur portait réellement trop d'intérêt. Mais à ces tristes nouvelles il y avait une compensation, c'était l'annonce d'une tournée de Talma dans le nord, et la certitude de sa présence à Calais, à Boulogne, à Dunkerque. Ce nom était magique sur moi, et au souvenir de tous les services qu'il m'avait rendus, je me sentis comme une nouvelle puissance de faire du bien; et dans mes ressources déjà épuisées, je trouvai le moyen d'offrir encore quelque utile assistance à mon compagnon d'exil. Je puisai courageusement dans ce qui me restait d'argent. J'étais sûre de trouver ce qu'il me faudrait au besoin auprès de l'ami généreux dont on m'avait annoncé l'arrivée. Mais ne voulant pas abuser de cette facilité de Talma qui m'était connue, je lui écrivis que, pour dérouter les soupçons qui planaient sur le but de mes courses, j'allais devenir reine, et donner quelques représentations à Calais et à Boulogne, et que je le priais d'y venir pour que le produit de son talent aidât à la pacotille de quelques malheureux.

Je reçus, courrier pour courrier, 1,200 fr., avec une lettre toute bonne, tout aimable, toute lui, où il me disait « que je faisais bien,

qu'il fallait prendre l'emploi de M^lle^ Duchesnois, débuter par *Jeanne d'Arc*, puis se lancer en même temps dans la *Femme jalouse*, sans oublier *Sémiramis*, *Phèdre* et *Gabrielle de Vergy*, où vous avez, ma chère Saint-Elme, des momens admirables. » Je cite ces paroles, croyant qu'après avoir si franchement consigné mes disgraces dramatiques, je puis rapporter ces témoignages de talent donnés par l'homme qui en avait un si inimitable. Talma m'exprimait son regret de ne pouvoir m'aider de sa présence, son congé étant expiré; mais il me conseillait positivement de reprendre la carrière du théâtre, puisque celle des grandeurs m'était fermée. Sans adopter ce projet, je mis toujours à exécution celui de jouer six représentations tant à Boulogne qu'à Calais, et je fus chez Bonnier, très joyeuse de pouvoir remplacer la bourse qu'il avait perdue, l'engageant à partir le plus tôt possible, ce qu'il résolut de faire le surlendemain. Il me serait bien impossible de peindre l'exaltation de sa reconnaissance à la lecture de la lettre de Talma.

Fidèle à une résolution derrière laquelle je voyais quelques secours pour des malheureux, je me rendis au noble théâtre pour m'entendre

avec les artistes qui en composaient la troupe ; je ne parlerai point de leur composition : comme partout, c'était un mélange de talent et de médiocrité. En province, l'opéra, le chant ayant seul le privilége de plaire au public, la pauvre Melpomène a bien de la peine à pouvoir de temps en temps chausser son cothurne. Au lieu d'une tragédie, on ne put organiser que la déclamation de quelques scènes. Je choisis dans la tragédie de *Jeanne d'Arc* le moment où, interrogée par le duc de Bedfort, la jeune héroïne de Vaucouleurs lui révèle sa naissance, ses visions célestes, ses inspirations guerrières. Je ne saurais attribuer l'unanimité des applaudissemens que j'obtins, dans plusieurs endroits de la longue tirade du rêve, qu'au bruit qui s'était répandu de mon intime amitié avec Talma. Enfin j'eus un succès complet, surtout dans les imprécations contre les Anglais ; et pourtant les Anglais étaient alors en faveur dans les départemens du nord.

La soirée finit par la comédie des *Femmes*, de Dumoustier. J'y remplis aussi un rôle. Presque toutes les actrices étaient jeunes et jolies, et la pièce parut bonne. Dans la scène du déjeuner, où toutes les femmes sont autour de Germeuil,

tout à coup, par un de ces souvenirs qui nous saisissent comme des remords, je me rappelai avoir vu à Lyon mademoiselle Contat dans le rôle de madame de Saint-Clair. Quelle était alors ma brillante position, quel glorieux nom je portais! Involontairement je me voyais accompagnée de Moreau; j'étais à la scène d'alors beaucoup plus qu'à celle du moment. Ma mémoire ne me trahit point, mais ce fut un miracle.

Je me sentais tout au fond de l'abîme que j'avais placé entre ma brillante existence passée, mon triste présent, mon plus triste avenir; je rends grâce au hasard qui voulut bien permettre que les spectateurs ne souffrissent pas du bouleversement qui venait de frapper ma pauvre imagination. La soirée rapporta moins de recette que d'applaudissemens, mais j'eus encore cependant lieu d'être contente de mon œuvre. Le directeur, M. Thuillier, se conduisit avec une grande délicatesse: il ne voulut point prélever les frais, quoiqu'ils eussent été stipulés. J'avais annoncé l'intention de donner quelques autres représentations; mais les petites intrigues, les amours-propres jaloux, se retrouvent dans les plus chétives réunions dramatiques; et

comme je n'enviais nullement la place de la première reine ou coquette du Pas-de-Calais, je pris le parti de couper court aux terreurs des chefs d'emploi par mon départ.

Je me croyais encore bien en fonds, mais, en faisant mon inventaire, je m'aperçus que j'avais mal compté, et que j'étais réduite au plus décourageant nécessaire.

J'attendais des lettres de madame Étienne Rabault, du père de Paula, de Cettini, de Mingrini et de vingt autres personnes encore; aucun signe de souvenir ne me fut donné. Je ne suis plus utile, me disais-je, on m'oublie; je puis donc maintenant m'appartenir à moi seule; et pourtant cette idée de solitude, cette réflexion d'égoïsme, m'accablèrent plus que mes malheurs. Il me sembla que la dernière illusion de ma vie m'était enlevée, puisque je ne pouvais plus me dévouer à ceux que j'aimais. Mon courage m'abandonnait; de ce jour seulement je me croyais à plaindre.

Dans cet état de mélancolie et presque de désespoir, je ne trouvai un peu d'adoucissement à mes idées qu'en me nourrissant des souvenirs de mon album, et de la lecture de

toutes les lettres de mon portefeuille. Mon imagination, ressaisissant avec délices ces trésors du passé, conçut la pensée de mettre en ordre toutes ces précieuses notes. Ma plume, obéissant à tous les sentimens qui m'agitaient, fut entraînée à une sorte de brûlant récit de toutes les impressions du passé.

Le jour me surprit au milieu d'un travail déjà considérable, que je relus ensuite comme le produit d'un rêve. J'avais déjà composé quelques nouvelles à une époque où ces délassemens n'étaient guère que de simples occupations du loisir; mais cette nuit de délire, et les pages qu'il m'avait inspirées, élevèrent plus haut mon ambition littéraire. Je me disais : Si un peu de talent pouvait m'être échu en partage, si ce peu de talent pouvait suffire pour peindre beaucoup de gloire, j'élèverais un monument à tout ce que j'ai connu, aimé, admiré et plaint. Je mis un soin religieux à classer ce que j'appelais toutes mes époques.... Et c'est de cette nocturne et solitaire méditation que date pour moi non pas encore la pensée d'une carrière littéraire, mais la certitude de pouvoir traduire mes impressions. C'est dans cette disposition d'esprit que je montai en diligence

pour Boulogne, et, grâce à la malheureuse versatilité de mon humeur, au bout d'une demi-heure de séjour j'étais déjà lancée dans d'autres projets.

CHAPITRE CXCV.

Nouvelle tentative dramatique à Boulogne. — Heureuses rencontres. — M. Almoth. — Don Pedro, fils du duc Del...., grand d'Espagne. — Mon passage par Paris.

Ma vie de courses commençait à me peser, comme on vient de le voir, et je croyais que Boulogne, où j'espérais trouver quelque argent, bien nécessaire à ma gêne réelle, serait le terme de ces promenades de ville en ville, qui n'avaient plus même pour objet le dévouement à des amitiés dispersées de toutes parts et partout oublieuses. Malgré la pénurie de ma caisse, je m'installai comme d'ordinaire dans un fort bel hôtel, et cette espèce d'imprudence financière (je n'avais pas de quoi m'assurer un loyer de trois mois) devint au contraire une ressource par les rencontres heureuses qu'elle me procura.

En entrant dans la ville je vis d'abord an-

noncer le spectacle extraordinaire pour le lendemain et les jours suivans, par une troupe assez forte pour la tragédie; je cite textuellement le programme. J'allai droit au directeur lui offrir mes services; il les accepta, et en fut si joyeux qu'il m'offrit immédiatement le prix des représentations auxquelles je voudrais consentir. J'en acceptai une, celle du surlendemain.

Je dus à cette nouvelle tentative dramatique, dont l'intrépide Jeanne d'Arc fit encore les frais, quelque chose de mieux que des applaudissemens; les félicitations, après le spectacle, de deux étrangers de distinction qui se trouvèrent dans les coulisses à la fin du spectacle : c'était M. Almoth, Anglais fort instruit, petit vieillard façonné aux bonnes manières par de nombreux voyages et un long séjour à Paris. Le second était don Pedro del***, fils d'un grand d'Espagne, obligé de vivre loin de sa patrie comme tous ceux que dans son pays on avait inquiétés comme afrancesados. Ce fut le directeur qui, en me présentant ces messieurs me donna brièvement ces détails pour m'engager à répondre à tout ce que sans doute il leur avait dit de moi. Je fus expansive et polie comme une

reine qui vient d'être saluée par son peuple, et qui sourit à qui l'approche après les acclamations populaires. Ces deux messieurs offrirent de me reconduire à mon hôtel, en me disant qu'ils l'occupaient aussi depuis quelques jours. Cette circonstance toute fortuite devint l'un des incidens les plus importans de ma vie, comme on va voir.

Le ton respectueux, les manières affables et élégantes de ces étrangers, ne me firent trouver aucun inconvénient à un déjeuner qu'ils me proposèrent pour le lendemain, en l'appelant une cotisation de l'amitié. Ce petit repas avança entre nous l'intimité. L'Anglais avait entendu parler de moi, et sut habilement provoquer l'abandon de mes récits. A toutes mes scènes militaires l'Espagnol prenait un vif intérêt, et il redoubla, de la part de mes deux auditeurs, au dénouement d'une vie si brillante, qui réduisait au rôle d'une reine de théâtre une femme qui avait vu de si près les trônes réels et les grandeurs positives de la terre. Mes deux commensaux se disputèrent le plaisir de contribuer à me faire sortir d'une position qui ne leur paraissait point en harmonie avec mes antécédens, comme on dit aujourd'hui.

Le bon M. Almoth me déclarait qu'avec ma connaissance des langues, mon talent de lecture, il se fesait fort de me créer en Angleterre une existence honorable d'abord, lucrative ensuite; qu'un célèbre libraire de ses amis avait procuré presque une fortune à plus d'un émigré français, par des travaux de ce genre dans la haute société; que, commanditaire de la maison, il saurait bien lui en faire une loi.

Le noble Espagnol parla avec plus de feu des avantages que je trouverais dans sa patrie. Une ère nouvelle commence pour la Péninsule, dit-il, je pars immédiatement; ma famille, mêlée à tous les événemens politiques de la régénération espagnole, me donnera accès auprès du gouvernement. Je vous ferai connaître, apprécier. La cour, arrachée aux vieilles influences, va offrir des chances aux ambitions nouvelles. Je vous réponds de vous faire obtenir une place égale à tout ce que vous avez pu rêver de mieux, même dans cette loterie de l'empire, qui avait des lots pour tous les talens et toutes les capacités. Et puis, d'ailleurs, si nous échouons de ce côté, vous pourrez chercher à Madrid l'équivalent de ce que monsieur vous propose à Londres. Un gouvernement libre, dans un pays

où les lumières ont été si long-temps étouffées ou concentrées dans le clergé, offrira mille débouchés, puisque l'éducation deviendra son premier moyen de succès. Avec votre esprit, avec l'habitude d'écrire, les relations innombrables que vous avez eues, on peut établir à Madrid un journal rédigé dans les principes nouveaux, et dont la fortune sera rapide comme celle des idées dont il saluera l'aurore. Tout bien considéré, je crois qu'une révolution est une nouveauté à mille faces, et surtout à mille issues pour la fortune. Et ne fût-ce qu'un spectacle que vous iriez chercher au-delà des Pyrénées, n'y a-t-il pas quelque chose de plus poétique, de plus attachant pour une imagination telle que la vôtre, que la résurrection d'un peuple? La fierté castillane réveillée, et s'élançant vers un meilleur avenir, vous promet plus d'émotions que l'orgueil britannique emprisonné dans les ennuis d'une société depuis tant de siècles classée et stationnaire.

Don Pedro m'offrait de l'extraordinaire, M. Almoth du régulier; mon choix, on le pense bien, fut bientôt fait. Je remerciai l'aimable vieillard de ses bontés, je lui demandai de me conserver un souvenir auquel je ne manquerais pas de

me rappeler quelquefois. Je parlai avec tant d'entraînement du besoin, après tant de chagrins, de les étourdir continuellement par une vie active, que l'Anglais, malgré ses cheveux blancs, comprit mon choix, et ma naturelle et irrésistible prédilection pour tout ce qui pourrait m'arracher au sentiment de mes peines, à la solitude de mes souvenirs, enfin au poids d'un passé qui m'avait laissé sans ressources, comme sans consolations. Puissance singulière de l'imagination ! un froid enfant d'Albion, un homme dont les années avaient encore plus amorti les illusions, s'identifiait avec les folies de la Contemporaine. J'avoue que cet accueil d'un vieillard aux impressions qui ne sont plus de son âge porte je ne sais quoi d'aimable et de touchant ; et cette espèce de renaissance qu'il éprouve le fait toujours aimer.

Le bon M. Almoth se tourna alors vers don Pédro et lui dit : « Mon cher, songez au dépôt « que je vous ai confié ; songez que dans tout « ce que je vous ferez pour madame, je serai de « moitié de cœur et de reconnaissance. » Impatient de retourner dans sa patrie, l'Espagnol me demanda si je ne voyais aucun obstacle à partir le lendemain. Aucun, lui répondis-je. En effet,

dès le matin, après avoir fait nos adieux à notre bon et généreux commensal, qui voulait également retourner promptement en Angleterre, nous nous mîmes en route pour Paris.

Qu'on admire ici la mobilité de mes impressions, et l'incroyable résolution avec laquelle j'agite et dépense ma vie. Absente depuis plusieurs années de ma patrie, en revoyant ce Paris où plusieurs de mes amis exilés étaient déjà revenus, je sentis comme un mouvement rétrograde dans mes volontés : même malheureuse, il me semblait que je devais préférer la patrie à de nouvelles courses.

Mais don Pédro était si pressé de partir de la capitale, que je n'eus pas le temps de rester sous le poids du combat qui commençait à s'élever dans mon cœur. D'un autre côté, l'idée que si je revoyais mes amis ils s'opposeraient à mes nouvelles aventures m'empêcha de me mettre en contact avec eux. Mon cœur me disait bien que je devais à plusieurs les témoignages d'une reconnaissance qu'il n'était pas dans mon caractère de leur refuser; mais ma tête, incapable de supporter le conseil, et d'entendre les observations de la raison, me représentait aussi l'embarras de ces disputes qui, pour

être affectueuses, ne sont pas moins cruelles à subir.

Toutes réflexions bien faites, si l'on peut appeler réflexions les bonds souvent contraires de la Contemporaine, je me décidai à ne voir personne, et seulement à écrire à Talma, en m'arrangeant encore pour que ma lettre ne lui parvînt qu'après mon départ. Don Pédro commanda les chevaux pour le lendemain soir de notre arrivée, et nous partîmes de la place Vendôme pour les Pyrénées. La rapidité de la route acheva de me convaincre de l'excellence de ma résolution, et le caractère affectueux et la conversation attachante de mon compagnon de route me firent arriver à Bayonne n'ayant plus de regrets, et déjà avec des espérances.

CHAPITRE CXCVI.

Arrivée en Espagne. — Séjour à Barcelone. — Mœurs catalanes. — Portrait du général Castagnos. — Don Felix de Villanova. — Le galant chanoine.

J'arrivai à Barcelone au mois davril 1821. J'avais parcouru fort agréablement les quarante lieues de distance entre cette ville et Perpignan. Je descendis à l'hôtel de la Fontaine-d'Or, qui mériterait de faire pardonner à la mauvaise réputation des hôtelleries espagnoles. Don Pédro se logea dans le même hôtel que moi, et continua naturellement son rôle de *cavaliere servente*. Quoique depuis plusieurs années il n'eût point résidé à Barcelone, il connaissait parfaitement la ville, et plusieurs de ses anciens amis s'empressèrent de le visiter. De ce nombre étaient MM. Gironella et Dupré, pour lesquels j'avais aussi des lettres de recommandation données par M. Almoth, et qui nous firent doublement bon accueil.

Dès le lendemain de mon arrivée à Barcelonne, je reçus de M. Gironella une invitation pour aller dîner à sa maison de campagne située à Sarria, à une lieue à peu près de la ville. Sarria est un fort joli village où les habitans de Barcelone ont leurs maisons de plaisance, et où ils reçoivent leurs amis deux fois la semaine.

J'avais toujours ouï dire qu'en Espagne on ne trouvait aucune des commodités de la vie; qu'on juge de mon étonnement en entrant dans une maison charmante, qui rappelait le luxe de Paris et le confortable de Londres. J'en témoignai ma surprise à D. Pedro, invité comme moi : « Vous trouverez, me dit-il, bien d'autres « sujets de vous étonner; » et l'attrait d'une société brillante vint encore compléter l'illusion.

Mon heureuse étoile plaça auprès de moi un homme dont le nom a retenti dans toute l'Europe, et sert de date au premier revers éclatant que les armées de Napoléon aient essuyé sur le continent; c'était le général Castagnos, alors capitaine général de la Catalogne, où il était adoré. Sa physionomie vive et spirituelle, autant que sa conversation, la manière facile et élégante

avec laquelle il parlait le français, me l'auraient fait prendre pour un de nos grands généraux voyageant à l'étranger, si le titre de général, que tout le monde lui donnait, et celui d'Excellence, qu'il recevait de quelques personnes, n'avaient révélé son rang et son nom. Le général Castagnos est plus communicatif qu'un Espagnol; et mis au courant de mon caractère, sans doute, et de mes aventures, il me parla aussitôt des grands hommes de guerre que j'avais connus, et particulièrement de Moreau, dont il était grand admirateur. Ce fut un des plus doux momens de ma vie, que cette espèce d'apothéose de notre gloire faite par un étranger et un ennemi.

Après le dîner, les hommes sortirent de la salle à manger et allèrent fumer leur cigare; car, en Catalogne, il n'est pas aussi commun que je l'ai vu en Andalousie, de voir cette cérémonie commencer et s'achever devant les dames. Un seul homme resta avec nous; c'était un ecclésiastique, qui me demanda en français assez intelligible si j'irais le soir entendre Galli et la Sala dans *l'Italiana en Algieri*. Je lui répondis que je n'avais pas formé de projets, et il m'offrit une place dans une loge dont il était co-pro-

priétaire. J'avais entendu dire, sans le croire, que les prêtres espagnols fréquentaient les spectacles. J'étais au moment d'accepter, lorsque le général Castagnos rentra en me faisant la même proposition. L'ecclésiastique me dit en souriant : « A tout seigneur tout honneur; un « capitaine général doit avoir le pas sur un cha- « noine. Mais je me flatte que Son Excellence « ne trouvera pas mauvais que j'aille faire ma « cour à l'aimable étrangère dans sa loge? » Je m'empressai de remercier le général Castagnos, qui nous emmena tous, y compris le galant chanoine, qui redoubla d'attentions et déjà presque de soupirs; ce qui lui attira quelques plaisanteries du malin général, dont je ne compris que le sens, parce qu'il les lui adressait en espagnol. Le nom de Dona Dolores revenait souvent dans ces propos, et me frappa au point que je crus que le général Castagnos faisait quelque allusion à la duègne Doloride de Don Quichotte. Je lui en demandai l'explication, et j'appris, à la grande tranquillité de mon amour-propre, qu'en Espagne plusieurs femmes du nom de Marie portaient aussi celui d'un des attributs de la Vierge : ainsi Dona Dolores voulait dire Marie des douleurs; Dona Concepcion

Marie de la conception; Dona Pelar, Marie del Pelar, etc.

J'appris en outre que mon chanoine était soupçonné et presque convaincu d'une grande intimité avec Dona Dolores M...., qui avait dîné avec nous, et que les attentions dont j'étais l'objet avaient paru déplaire à cette dame. Quelque idée que j'eusse pu me former en Italie du peu de régularité de mœurs d'une partie du clergé, et quoique j'eusse entendu souvent faire de bons contes sur ce sujet aux officiers qui avaient fait la dernière guerre d'Espagne, je ne laissai pas que de trouver assez étrange que, dans une société aussi distinguée que celle où je me voyais, on parlât comme d'une chose toute simple d'une liaison de cette nature entre un chanoine et une dame de haute qualité.

La salle était entièrement remplie, et je pus juger par le premier coup d'œil que je jetai sur les loges, que les dames catalanes méritent leur réputation. Le général Castagnos me fit remarquer Dona Dolores en face de nous. « Vous « verrez, me dit-il, que notre chanoine ne tar- « dera pas à aller la joindre, et il vous sera facile « de vous apercevoir qu'il aura à se justifier des

« soins qu'il a paru vous rendre, car la dame « n'entend pas la plaisanterie. »

Après quelques signes d'impatience très significatifs, notre chanoine prit congé de nous, et nous nous aperçûmes qu'il était accueilli par une bouderie, et relégué dans le fond de la loge, sans doute en forme de pénitence de sa conduite.

« Permettez-moi, dis-je au général, de vous « témoigner mon étonnement de ce qui vient « de se passer sous mes yeux, et je dois juger « que les exemples n'en sont pas rares, d'après « le peu d'importance que vous semblez y attacher. »

« — Nos mœurs sont entièrement différentes « de celles des autres peuples. Il serait beaucoup « trop long de vous en expliquer la cause, vous « la trouverez probablement vous-même si « vous faites un long séjour en Espagne, surtout si vous visitez nos provinces méridionales. Notre clergé n'est pas, comme en France, « entièrement séparé de la vie sociale. L'opinion publique ne lui impose pas la privation « des plaisirs que donne le monde. Nous regardons le ministère ecclésiastique comme une « profession. Nos prêtres sont très indulgens et

« nous font faire notre salut de la manière la « plus aimable; nous sommes à notre tour in- « dulgens par reconnaissance; je ne vous ca- « che cependant pas que je crains qu'un pareil « état de choses ne puisse durer. » On verra bientôt combien étaient exactes les prévisions du général Castagnos.

J'ai déjà dit que j'étais peu sensible aux charmes de la musique. Le général eut la bonté de causer avec moi pendant toute la soirée, et j'avouerai que je sentais quelque orgueil à cette attention du vainqueur de Baylen.

La maison du capitaine général devint l'objet de mes fréquentes visites. Une sorte de sympathie militaire me lia bientôt, à la suite de nos rencontres avec le jeune D. Félix Villanova, aide-de-camp du général. « Je me sens attiré « vers vous, me disait souvent ce bouillant Es- « pagnol, par une confiance qui me fait vous « révéler sans préparation un mystère dont les « moyens d'exécution seulement sont encore « un secret. Il s'agit de la liberté de notre patrie. « Quelque chose que je ne puis vous expliquer « me fait espérer que vous pouvez y concourir. « Il est possible, ajouta-t-il, qu'à cette grande « ambition se mêle l'irrésistible velléité d'un

« sentiment plus tendre pour un complice tel « que vous. »

Dussé-je en rougir, je dois confesser que, malgré la pensée continuelle de mon âge, qui m'avait disposée à tous les doutes et à toutes les réserves, je trouvai quelque plaisir à cette déclaration singulière, et cette compensation offerte à la politique par la galanterie me fit sourire aux résolutions du jeune Espagnol. J'oubliai un moment mes malheurs passés, et, tête baissée, à la manière des belles dames de la Fronde, j'entrevis sans effroi ma complicité probable dans des intrigues politiques. D. Félix me quitta, et désirant être seule, je prétextai un grand mal de tête, dont je crois que D. Pédro, qui vint un instant me visiter, ne fut pas la dupe.

Le lendemain, je me levai pensant encore à ce que m'avait dit D. Félix. J'avais eu toute la nuit son image devant les yeux. D. Félix était doué d'une figure très expressive quoique irrégulière. D. Félix revint, et m'aborda d'un ton à la fois familier et respectueux; il me parlait comme à un complice, lorsqu'il était question de ses projets politiques, et avec une galanterie respectueuse quoique très pressante, lors-

qu'il voulait, disait-il, avoir un titre de plus à ma discrétion. Je repoussais en riant cette partie de ses opinions libérales, mais je n'y parvenais efficacement qu'en le remettant sur le chapitre des conspirations; ce moyen était le rempart de ma vertu. D. Félix s'exaltait à un degré incompréhensible lorsqu'il parlait de la liberté de son pays; il m'exaltait moi-même, et me mettait dans cet état que les dévots appellent quiétisme, où l'imagination est absorbée par un ardent amour de Dieu. La partie physique de notre être est comme séparée de l'ame, et agit de tout côté sans que celle-ci y participe. D. Félix me rappelait Oudet, c'était quelque chose de ce prestigieux empire exercé par une âme puissante sur une âme faible.

D. Félix s'étant assuré de mon consentement et de ma coopération, me confia qu'il allait partir pour Valence, ayant eu l'adresse de se faire donner par son général une mission pour cette ville, où l'appelaient des affaires de la plus haute importance pour le succès des plans dont il était un des agens les plus actifs. Il me proposa de l'accompagner, et finit par l'exiger. Je m'étais déjà engagée avec D. Pedro, qui comptait se rendre à Madrid en passant par Sarragosse.

D. Felix voulut non seulement que je rompisse ce voyage, mais encore que je gardasse le plus profond secret sur nos entretiens. Je n'étais que trop disposée à me séparer de D. Pedro, dont la présence était devenue gênante pour moi depuis ma liaison avec D. Felix; mais il m'en coûtait beaucoup de lui dire que j'allais partir pour Valence. Je proposai à D. Felix de mettre D. Pedro dans la confidence de ses projets. Dieu m'en garde, me répondit-il, la coopération d'un homme qui a trahi une fois sa patrie nous porterait malheur. Personne ne rend plus de justice que moi à D. Pedro. Le cas que vous en faites, ainsi que mon général, me donne de lui la plus haute idée, mais c'est un *afrancesado,* il a porté les armes contre son pays; il ne doit y avoir rien de commun entre un soldat de la liberté et un traître. Il me fut impossible de le faire changer de sentiment, et je fus obligée de me résigner à annoncer à D. Pedro que je passerais par Valence. Je fus plusieurs fois tentée de partir sans le voir, et de m'excuser par une lettre, mais j'avais été devinée; et un matin, comme j'étais occupée à réfléchir sur la nouvelle situation dans laquelle le sort semblait encore me jeter,

D. Pedro entre dans ma chambre ; son air ordinairement grave était plus mélancolique que de coutume. Eh bien ! me dit-il, vous voilà lancée dans le mouvement qui se prépare. Vous êtes enrôlée sous les bannières des mécontens. Je ne saurais vous approuver, non que je blâme le but, mais j'en vois les obstacles. D. Felix ne vous quitte plus ; et je parierais que vous êtes initiée à tous ses secrets. Je ne chercherai point à les pénétrer, ils sont en Espagne ceux de tout le monde. Le général seul ignore ou feint d'ignorer le rôle que joue D. Felix. Si vous me permettez de vous donner un conseil, je vous engagerai à aller attendre l'explosion à Madrid ; elle sera moins dangereuse, à moins toutefois, me dit-il en souriant, que vous n'ayez vous-même un rôle actif dans le drame. J'en serais affligé, parce que vous ne pouvez manquer de commettre beaucoup d'imprudences. Mes compatriotes, que vous n'avez pas encore eu le temps de juger, ne ressemblent en rien aux autres peuples de l'Europe. Le sang africain, long-temps mêlé avec le sang espagnol, se fait encore reconnaître en eux.

Je vis bien que le moment était venu de par-

ler franchement à D. Pedro ; et profitant de la force que me donnait un petit mouvement d'humeur causé par ses dernières paroles. J'ai changé d'avis, lui dis-je assez sèchement; je passerai par Valence pour me rendre à Madrid. J'ajoutai, d'un ton plus doux : Mon intention était de vous proposer.... A ces mots il m'interrompit, et me dit : Je vous entends, le sort en est jeté, vous partez avec D. Felix. Je n'essaierai point de vous dissuader ; je sais, par ce que vous m'avez raconté des aventures de votre vie, que vos décisions sont irrévocables. Je me sépare de vous avec un vif regret : j'ai l'espoir que vous ne vous compromettrez pas : de mon côté je pars demain pour Sarragosse. Je me rendrai à Madrid dans quelques mois. J'éprouverai une grande satisfaction si vous voulez bien, à votre arrivée dans cette capitale, me faire prévenir, si j'y suis moi-même, ou m'écrire à Sarragosse. J'aime à croire qu'il vous sera agréable de me donner de vos nouvelles jusqu'à cette époque, et de recevoir des miennes. D. Pedro s'attendrit en me parlant ainsi. J'étais moi-même fort ému ; il prit ma main, qu'il baisa tendrement, et sortit à l'instant. J'espérais le revoir, mais j'appris une heure après qu'il était allé coucher à deux

lieues de Barcelone sur la route de Sarragosse.

Quoique sérieusement affligée du départ de D. Pedro, je me sentais soulagée par son éloignement, tant me pèse toute espèce d'inquisition, même celle de l'amitié. Je ne pouvais me dissimuler que j'obéissais à une influence, à un entraînement pour D. Felix, qui, pour n'être pas de l'amour, n'en était pas moins comme irrésistible. Mes réflexions commençaient à devenir pénibles, lorsque D. Félix entra, en m'annonçant que le départ était fixé pour la nuit même, et qu'une calèche à deux mules nous conduirait jusqu'à Reus, où un *colleras* nous attendait. Je représentai à D. Félix que je ne pouvais me dispenser de prendre congé du général Castagnos, et des personnes auxquelles j'avais été présentée. Il m'engagea à le faire dans la soirée, mais à ne pas dire que je partais avec lui. Il me quitta, et je sortis moi-même peu de temps après pour aller prendre congé du capitaine général, que je ne trouvai point chez lui. Je me décidai à aller lui rendre visite au théâtre, où il était tous les soirs. J'allai, en attendant l'heure du spectacle, me promener sur le bord de la mer, dans le joli faubourg de Barcelonette, bâti hors des murs de la ville. J'y rencontrai le chanoine dont

j'ai parlé, avec Dona Dolores; elle me fit un accueil très froid, jusqu'à ce que j'eusse annoncé mon départ pour le lendemain. Dès ce moment, cette dame fut extrêmement polie avec moi, et sur ce que je lui dis que mon intention était d'aller au théâtre pour prendre congé du général Castagnos, elle s'offrit fort obligeamment à m'y conduire dans sa voiture, ce que j'acceptai. Les femmes sont toujours généreuses quand elle cessent d'être jalouses. Je me rendis immédiatement dans la loge du capitaine général, qui parut surpris de mon départ, et qui me demanda tout bas et en souriant, si je partais seule. Je lui répondis avec un d'embarras, qui ne fut, je crois, aperçu que de lui seul, que peut-être j'aurais un compagnon de voyage. Dans ce moment D. Félix entra, et je sentis que je rougissais. Il ne fit que remettre un papier au général, et sortit immédiatement. J'allais sortir aussi, mais le général me retint, en m'engageant à attendre que la première pièce fût finie, pour voir danser le *bolero* et le *fandango*, dont il supposait que je n'avais aucune idée. Ce spectacle en effet était nouveau pour moi. Je saluai le général après que le *bolero* fut terminé. Il m'engagea poliment à lui écrire lorsque je me rendrais à Madrid,

afin qu'il pût m'envoyer des lettres pour quelques uns de ses amis de la capitale. Il ne m'en offrait pas, dit-il, pour Valence, attendu qu'il y connaissait fort peu de personnes.

CHAPITRE CXCVII.

Voyage à Valence. — Le général Milans. — Déjeûner à la Chartreuse d'Ara-Cali. — Don Vicente. — Souvenir du maréchal Suchet. — Les moines napoléonistes et constitutionnels.

Je rentrai chez moi pour faire mes préparatifs de départ, ignorant encore à quelle heure D. Félix viendrait me chercher. J'eus terminé mes apprêts en peu de temps, et à minuit précis j'entendis une voiture s'arrêter à la porte de l'hôtel. D. Félix monta, suivi d'un soldat qui lui servait de domestique, pour prendre mes effets; ils furent chargés en quelques minutes, et nous partîmes par une nuit superbe. Pleine des sentimens de la plus haute estime pour le général Castagnos, j'interpellai vivement D. Félix sur le sort qu'on lui réservait, lui rappelant (ce qui n'est jamais inutile avec les gens à innovations) que la reconnaissance est toujours un devoir.

« Le général est l'honneur même, il sera res-
« pecté. »

Quand D. Félix eut achevé la confidence de ses projets, je lui demandai en quoi je pouvais y être mêlée.

— « Voici *votre utilité*, et vous êtes trop gé-
« néreuse pour nous la refuser. Notre triomphe
« en Espagne était assuré bien avant votre
« arrivée ; notre partie était liée pour en ac-
« croître et en affermir les développemens;
« mais en entendant parler de vous et en vous
« voyant, il m'est venu une idée qui a séduit
« tous mes amis: j'ai proposé, dans une de nos
« réunions secrètes, de me faire présenter chez
« vous, et d'essayer de vous mettre dans nos
« intérêts.

« — Mais dans quel but? repris-je.

« — Vous allez le voir. Nous avons dans notre
« parti une foule de timides adhérens, qui
« craignent l'intervention des puissances étran-
« gères; nous n'avons encore pu les rassurer
« entièrement. J'ai imaginé que si je pouvais
« vous inspirer de la confiance et de l'intérêt,
« vous pourriez, par la connaissance que vous
« avez de la France, de l'Europe même, nous
« indiquer des appuis extérieurs, et de ces in-

« fluences particulières qui nous serviraient de « lien ensuite avec quelques gouvernemens eux- « mêmes. Je ne comptais pas beaucoup sur votre « consentement, je vous l'avoue, mais il s'est joint « en moi un autre motif, dont je ne vous ex- « pliquerai pas la nature par des fadeurs qui « ne sont point dans mon caractère. Est-ce un « sentiment de tendresse qui m'a attiré vers « vous, ou est-ce un amour-propre caché dans « les replis de mon cœur qui m'a fait souhaiter « d'attacher à la cause que je sers l'amie des « grands capitaines? » Don Félix se tut, et je restai comme pétrifiée par cette communication. Je ne puis pas dire que ce fut de regret de m'être mise en voyage avec un homme d'une si vive imagination; on est si disposé à céder aux qualités qui sympathisent avec les nôtres. Je me recueillis un moment, et je répondis : « Mon « cher don Félix, vous vous êtes ouvert à moi « sans trop savoir ce que vous faisiez; de mon « côté, j'ai reçu vos confidences avec la même « facilité de caractère; ni l'un ni l'autre ne s'en « repentira, j'espère, et nous n'avons pas en- « tièrement perdu notre enjeu. Contentez-vous « pour le moment d'un très vif intérêt que je « porte au succès de votre entreprise. J'ai passé

« ma vie à respirer de la gloire, de l'ambition, « du bonheur des autres. »

Le jour commençait à poindre. Nous avions dépassé Molien del Rey, et laissé à droite la route de Saragosse pour prendre celle de Valence. Nous changeâmes de mules, et nous entrâmes dans la soirée à Reus, où nous descendîmes dans la maison de don Pédro Milans, qui s'est rendu célèbre dans la dernière guerre d'Espagne. Le maître de la maison, bon Catalan, déjà avancé en âge, nous accueillit avec une cordialité toute hospitalière. Don Félix dit quelques mots en catalan à don Pédro Milans, qui durent le prévenir singulièrement en ma faveur; car ce brave homme s'approcha à l'instant de moi, et, me prenant la main, il m'adressa en langue catalane un compliment que je compris, grâce à la vivacité d'un œil espagnol. Le bon M. Milans me parlait souvent, et je ne savais que lui répondre. Un ecclésiastique là présent essayait de me parler français, mais ce français-là était moins intelligible encore que de l'espagnol. Enfin don Félix, voyant mon embarras, me prévint que l'ecclésiastique, qui se nommait don Vicente, parlait fort bien l'italien. *Un peu*, me dit celui-ci avec modestie; et certes il aurait pu dire *benissimo*, car son accent était

aussi pur que celui d'un Toscan. Je m'aperçus qu'il était initié aux secrets de don Félix; quoi qu'un peu moins exalté, il n'en était pas moins ferme dans son opinion, qu'il raisonnait un peu plus. Je ne pus m'empêcher de lui faire une question qui était tout au moins inconsidérée. Je m'avisai de lui demander si la révolution de l'Espagne ne serait pas nuisible à la religion.

« Vous êtes, me dit-il, dans l'erreur; vous « pensez à tort que la religion est incompatible « avec la liberté. Vous croyez aussi que nos « réformes ont pour but d'anéantir la religion « catholique; détrompez-vous, madame, tel « n'est pas notre dessein. Si quelques abus se « sont introduits dans la religion, si l'ambition « du clergé l'a fait intervenir trop souvent dans « les choses temporelles, ce n'est que par oubli « de l'Évangile. La république est aussi bien « dans l'Évangile que la monarchie; on peut « être bon catholique sous toutes les formes de « gouvernemens. »

Les discours de don Vicente firent sur moi beaucoup plus d'impression que l'enthousiasme irréfléchi de don Félix. Je sentis naître en moi une sorte d'estime pour des réformateurs qui

mettaient leurs innovations sous la protection de l'Évangile : tant il est vrai que la vertu est en toutes choses le meilleur des argumens! et si dans ce moment on eût exigé de moi les plus grands sacrifices pour le succès des desseins de don Vicente et de ses amis, je n'aurais rien refusé.

Le lendemain on vint m'éveiller de bonne heure pour la messe des voyageurs, que devait réciter don Vicente. La prière, on le sait, a souvent consolé mon âme. Quoique élevée dans la religion protestante, il m'était souvent arrivé de m'unir aux fidèles dans les temples catholiques. On se rendit donc à la chapelle où don Vicente célébra la messe et donna aux assistans la bénédiction divine, dont je retins ma part avec autant de foi que le plus fervent catholique. Après cette cérémonie nous montâmes dans un coche de Colleras, don Vicente, don Félix, un officier appelé don Luiz et moi. Les coches de Colleras sont des voitures à quatre places où l'on est assez commodément; elles sont attelées de six mules. Tout cela est conduit par un cocher principal nommé *mayoral;* un postillon appelé *zayal*, ancien mot arabe qui veut dire jeune garçon, est chargé de diriger les mules;

ce garçon est presque toujours à pied, courant à côté des mules. Ces animaux, quand ils sont bien dressés, obéissent à la voix, comme le soldat le mieux instruit obéit au commandement de son sergent. Le *mayoral* parle constamment à ses mules, les excitant par leurs noms de *coronela*, *capitana*, *golendrina*, *etc.* Lorsqu'on voyage de cette manière, avec des relais on parcourt en peu de temps des distances incroyables. On cite un voyage de M. Ouvrard fait de cette manière en quarante et quelques heures de Bayonne à Madrid. Nous ne fîmes pas de tels prodiges, parce que nous n'avions que trois relais jusqu'à Valence. Don Félix nous fit détourner de la route afin de visiter la célèbre chartreuse d'*Ara-Cœli*, ayant d'ailleurs à parler au père procureur du couvent, qui était un des plus ardens partisans de la révolution.

Nous fûmes reçus par le père procureur, qui parut ravi de la visite de don Felix et de don Vicente. Il y eut quelques difficultés pour permettre à une femme l'entrée de la chartreuse, mais l'intervention de don Vicente, qui alla solliciter cette permission du supérieur, leva tous les obstacles; et la Contemporaine, après avoir

vu des champs de bataille, put comparaître dans un monastère.

En visitant le réfectoire, nous trouvâmes un déjeuner presque splendide servi en maigre, et dont le père procureur fit les honneurs avec beaucoup d'aisance. Il nous raconta que pendant la guerre de l'indépendance, après la prise de Valence, le couvent avait été vendu comme bien national, mais que les religieux durent au maréchal Suchet, dont le nom à Valence n'est prononcé qu'avec vénération, la conservation de tout le mobilier du couvent qui leur fut partagé, ainsi que les fonds que lui père procureur avait dans sa caisse. « Que Dieu bénisse « cet illustre guerrier! » s'écria le père procureur. Don Félix dit au bon père que je connaissais le maréchal Suchet; que j'avais été l'amie de Moreau et de Ney, et que j'avais parlé plus d'une fois à Napoléon. A ce nom magique, le père procureur se leva en signe d'admiration et d'hommage. Le bon religieux était tenté de baiser le bas de ma robe : « Nous l'avons com- « battu, s'écria-t-il, mais nous l'avons admiré! « Plusieurs de nos pères n'ont cessé, depuis sa « chute, de faire commémoration de lui dans « le saint-sacrifice de la messe, et prient encore

« pour lui tous les jours : le monde ne l'a pas « connu, et n'a senti qu'après sa chute la perte « irréparable qu'il avait faite. Si cet homme prodi- « gieux était encore sur le trône de France, la « malheureuse Espagne, qui lui pardonne les « maux de l'invasion, parce qu'elle reconnaît « aujourd'hui qu'il a été trompé, ne se trouve- « rait pas dans la situation déplorable où elle « est. Nous aurions fini par nous entendre, et, « soit qu'il nous eût rendu Ferdinand, soit qu'il « eût laissé son frère sur le trône d'Espagne, « nous ne serions pas maintenant entrés dans « une révolution dont les bons Espagnols se « voient réduits à courir les chances pour se- « couer le joug intolérable qui nous accable. »

Je vis que le père procureur n'était pas un des moins chauds conjurés, et que son ardent amour pour Napoléon avait pour motif principal le mécontentement que lui causait le régime de l'Espagne. Nous prîmes congé de lui, et nous partîmes pour Valence où nous arrivâmes dans l'après-midi.

CHAPITRE CXCVIII.

Valence. — M. et Mme Parad... — Arrestation de don Félix. — Le bon Gitano. — Madrid. — Premier aspect de cette capitale.

Arrivés à Valence, nous descendîmes chez M. Pared.., ami et confident des projets de don Félix. Madame Pared.. paraissait elle-même initiée dans tous les secrets, de sorte qu'après quelques minutes de complimens, la plus grande confiance régna entre nous. Cependant, comme la politique menaçait d'occuper ces messieurs, la maîtresse de la maison me proposa une promenade, et j'acceptai. Suivies de deux laquais, nous nous rendîmes à l'Alaméda. Cette promenade, d'une longueur extraordinaire, n'est autre chose que le chemin de Valence à la mer. On y a planté à droite et à gauche des doubles contre-allées d'orangers, de palmiers et de peu-

pliers d'Italie. Au moment où nous arrivâmes, je me crus transportée aux Champs-Élysées de la fable. Mon illusion venait de ce que dans les belles soirées d'été, les femmes des artisans et même de la bourgeoisie viennent respirer le frais à l'Alaméda, vêtues d'une simple tunique de mousseline blanche, serrée seulement autour du cou, et qui descend jusqu'aux pieds.

Malgré une absence de deux grandes heures, nous trouvâmes nos messieurs aussi occupés de leurs affaires. MM. Luitz et Pared.. prirent congé de nous, après quoi nous nous retirâmes dans nos appartemens. Le lendemain matin, don Talliani et D. Vicente me firent demander la permission d'entrer chez moi; il était à peine huit heures, mais dans ces climats, l'heure est très légale pour entrer chez une femme. D. Félix m'apprit que D. Louis était parti le matin pour Murcie, et que lui-même partirait le lendemain pour Alicante, d'où il reviendrait dans cinq ou six jours au plus tard. Pendant ce temps-là, me dit-il, vous voudrez bien agréer D. Vicente pour votre cavalier. Amusez-vous, ajouta-t-il, pendant que je vais veiller aux grands intérêts qui me sont confiés; à mon retour, j'aurai probablement à vous communiquer des choses im-

portantes, et peut-être à vous demander des conseils.

D. Félix sortit et me laissa avec D. Vicente, qui, à travers sa gravité habituelle, laissait percer un air de satisfaction qui me frappa et dont je lui demandai la cause. Vous avez, me répondit-il, « deviné juste, madame, je suis on ne peut « plus satisfait de l'entrevue que j'ai déjà eue « avec deux de mes amis, avant que vous ne « fussiez éveillée. Tout va bien. »

Je n'avais pas le projet de faire un long séjour à Valence, et il me tardait que D. Félix revînt d'Alicante, pour lui déclarer que je voulais me rendre à Madrid. Il revint au bout de six jours. Je passai ce temps dans la société de madame Pared... Le matin son mari venait chez moi et s'y entretenait avec D. Vicente, du grand objet qui les occupait exclusivement. Ils paraissaient persuadés l'un et l'autre que mon voyage en Espagne avait une grande importance politique; et plus je cherchais à les en dissuader, plus ils le croyaient.

D. Félix arriva le soir même; il me parut très satisfait de son voyage.

Il sortit pour une affaire pressante, mais ne revint pas; notre inquiétude devint extrême,

quand déjà fort avant dans la nuit, un gitano se présenta chez M. Pared.. ; il apportait un billet de D. Félix, conçu en ces termes : Le parti ennemi m'a fait assaillir; j'ai été un moment entre les mains d'Elio; mais j'ai été délivré par nos fidèles. Je suis en sûreté à deux lieues d'ici. Le porteur de ce billet vous servira de guide pour vous conduire à Madrid, où nous nous retrouverons.

Je pris une décision sur-le-champ; mais j'insistai pour voir D. Félix avant mon départ. M. Pared.. et D. Vicente me firent comprendre que cela était impossible, mais ils me firent espérer que pour peu que je fisse diligence, je pourrais rejoindre D. Félix à San Clemente, dans la Manche, pour continuer avec lui le voyage jusqu'à Madrid. Jusef loua un calesin et deux bonnes mules. Je quittai mes hôtes de Valence, après bien des témoignagnes d'intérêt et d'amitié.

Le lendemain, à l'ouverture des portes, je sortis de Valence, et je pris la route de Madrid. Mon brave gitano, étendu sur le brancard à mes pieds, me racontait ses campagnes; nous arrivâmes en six jours à San Clemente, où je trouvai pour la première fois un gîte humain,

mais, malgré l'industrieuse activité de Jusef, je ne pus rien apprendre de D. Félix. Nous arrivâmes enfin à Madrid, moins fatigués que je ne m'attendais à l'être; grâces aux soins de Jusef, qui trouva moyen de m'épargner une foule de désagrémens auxquels n'échappent dans ces voyages de l'intérieur de l'Espagne que les personnes qui voyagent à grands frais, et avec leurs propres relais. Je descendis à l'auberge de la Fontaine d'or, située dans une des plus belles rues de Madrid, près de la place célèbre, qu'on appelle *La puerta del Sol*, rendez-vous de tous les oisifs de la capitale. Mon premier soin fut d'envoyer Jusef, qui connaissait parfaitement Madrid, à la découverte, pour avoir des nouvelles de D. Félix. Il n'apprit rien ce jour-là, et je me couchai peu de temps après mon arrivée. Le lendemain matin de bonne heure j'envoyai les lettres de recommandation et de crédit, dont m'avait muni M. Pared..; et deux heures après je reçus la visite de M. Wismann, chef d'une maison anglaise, établie à Madrid. Il me remit une lettre à mon adresse, qu'il avait reçue le matin même. Elle était de D. Félix, qui m'écrivait d'une petite ville de la Manche. Il s'excusait de n'avoir pu passer par San Clemente,

et m'annonçait sa très prochaine arrivée. M. Wismann me demanda si je comptais faire quelque séjour à Madrid; et sur ma réponse affirmative, il m'engagea à me loger ailleurs qu'à l'auberge, et se chargea obligeamment de me chercher un logement décent. A Madrid comme à Londres, plusieurs propriétaires sous-louent des appartemens meublés. En effet, dès le jour même, j'occupai dans la belle rue d'Alcala un appartement de la meilleure tenue.

Tous ces arrangemens domestiques une fois pris, j'attendais avec impatience l'arrivée de don Félix. Il arriva enfin, et vint me témoigner une satisfaction que je ressentais également; car je ne l'avais pour ainsi dire pas revu depuis Valence. Don Félix me félicita sur mon logement qui lui parut fort bien disposé, quoique, me dit-il, il se fût attendu à ce que nous logerions ensemble. Je lui fis sentir que les convenances ne permettaient pas que je me misse, pour ainsi dire, en ménage avec une personne et de son âge et de ses habitudes. J'ajoutai que, bien que je m'intéressasse vivement au succès de ses desseins, dans la persuasion où j'étais qu'ils n'avaient que l'ardent amour de son pays pour mobile, je ne voulais, au moins en apparence,

avoir l'air d'y prendre la moindre part. Cette déclaration ne lui plut pas; mais après quelques observations de ma part, où perçait peut-être malgré moi la preuve d'un vif attachement, il se rendit, mais en ajoutant qu'il comptait toujours sur moi si l'occasion se présentait de rendre un grand service à sa cause. Nous changeâmes de discours, et je lui demandai s'il se proposait de rester long-temps à Madrid : Jusqu'au bout, me dit-il. Et l'impétueux jeune homme se répandait en espérances infinies sur la régénération de l'Espagne, devenue depuis si fatale à ses partisans.

Je n'avais pas écrit à don Pédro depuis notre séparation ; je réparai cette impardonnable négligence par la lettre la plus affectueuse. La réponse de don Pédro était bienveillante, mais avec restriction. Il y a danger pour vous, me disait-il, avec la personne qui vous accompagne; au nom du ciel, ne vous compromettez pas. Permettez que, pour vous rendre le séjour de Madrid plus sûr, je vous adresse à don Joseph A...., l'un des premiers avocats de la capitale; je lui annonce votre visite. Je ne doute pas qu'il ne vous prévienne et n'aille vous offrir ses services. Si, comme je le présume, vous

êtes curieuse d'observer le peuple que vous êtes venue visiter, vous en trouverez l'occasion dans la maison de don Joseph qui reçoit beaucoup de monde.....

Ma première entrée dans la société se fit cependant chez M. Wismann, qui me présenta à sa famille. Mme Wismann recevait principalement les négocians étrangers établis à Madrid, et qui formaient entre eux une espèce de colonie. On s'occupait beaucoup de politique dans cette maison que fréquentaient aussi plusieurs membres du corps diplomatique, dont M. Wismann était le banquier. Les opinions du maître de la maison étaient fort libérales, mais on n'y conspirait pas. Je m'aperçus en général que dans la capitale la conspiration avait un autre caractère que dans les provinces. Il y avait moins de mystère.

Je voulus, en profitant des lettres d'introduction que j'avais reçues de don Pedro, étudier des mœurs si nouvelles pour moi. L'Espagne, plus qu'aucun autre pays, avait conservé une physionomie particulière, quelque chose, si je puis m'exprimer ainsi, de primitif, que je n'avais observé ni en Italie ni en Allemagne, où la population des capitales se rapproche plus

ou moins dans les goûts et dans les habitudes de celle de Paris. Cependant ce n'était point de la même manière, et, sauf la classe relativement peu nombreuse qui partout se donne à elle-même le titre de bonne compagnie, il y avait dans les coutumes et dans les usages habituels de la vie des différences notables que je n'avais point remarquées dans les autres grandes villes de l'Europe que j'avais habitées.

J'envoyai la lettre de don Pèdre à don Joseph A. qui, dès le lendemain, vint me visiter et *m'offrir sa maison*; cette expression officielle donne en Espagne, chez la personne qui l'adresse, tous les droits d'une présentation dans toutes les règles. Celui ou celle qui en est l'objet est, dès ce moment, ce qu'on appelle *visita de casa*, c'est-à-dire, qu'il est de toutes les fêtes, bals ou assemblées qui se donnent dans la maison, sans avoir besoin d'autre invitation qu'un avis verbal.

Don Joseph A... recevant beaucoup de monde, il y avait tous les soirs chez lui, après l'heure de la promenade, une *tertulia* habituelle, et deux fois la semaine une assemblée beaucoup plus nombreuse.

Don Joseph A... était fort instruit, et quoique

toutes les études de sa vie eussent été dirigées vers la jurisprudence, il avait beaucoup de littérature, et sa conversation était fort intéressante. J'aimais à lui entendre raconter les anecdotes du temps du Prince de la Paix qu'il avait été à même de bien connaître, ayant eu une liaison fort intime avec le chanoine don J. Duro, confident de ce célèbre favori, et avec la comtesse de C..... qui exerçait la même influence sur le chanoine que celui-ci sur son patron.

CHAPITRE CXCIX.

Confidences de D. J. A..... sur le Prince de la Paix et les mœurs espagnoles sous son ministère; les salons de la haute société de Madrid. — Portrait du général Zayas. — Audiences mystérieuses du roi. — Ferdinand VII.

Parmi les faits curieux que me racontait don Joseph A. sur cette époque, je me bornerai à une légère esquisse de l'état dans lequel la faveur du Prince de la Paix avait plongé la société en Espagne. Pour se faire une idée de la corruption espagnole à cette époque, il faudrait rassembler les doubles images de la régence et du directoire, et encore l'histoire de France n'aurait peut-être pas le prix de l'immoralité.

L'amour de la reine pour don Manuel Godoy, prince de la paix, et l'inconcevable aveuglement de Charles IV, avaient réellement mis le sceptre des Espagnols aux mains de ce favori. La haine publique lui était une recommanda-

tion, le pouvoir pas autre chose qu'une caisse de plaisirs, et une source de caprices désordonnés et nouveaux. La passion pour les femmes dominait chez lui toutes les autres. Sûr de son empire sur le roi, il ne ménagea plus la reine, et il entretint publiquement une maîtresse qu'il avait, dit-on, épousée, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir la main d'une princesse de la famille royale, nièce du roi. Il ne cessa pas de fréquenter dona Pepa Turo, la maîtresse dont j'ai parlé, qu'il logea magnifiquement dans le Retiro, résidence royale, et dont il eut des enfans auxquels passèrent les titres les plus magnifiques de la monarchie.

Le Prince de la Paix habitait alternativement la capitale et les maisons de plaisance où résidait le roi. Sa cour était plus nombreuse que celle du monarque; tous les jours, de onze heures à midi, accouraient dans ses palais une foule innombrable de personnes de toutes les classes, jalouses d'obtenir un regard. Là, on voyait confondus pêle-mêle les grands d'Espagne, les généraux, les magistrats, les prélats, les moines, les plébéiens, les duchesses et les courtisanes. Les plus jolies femmes de l'Espagne accouraient à ce bazar de la fortune. On

passait même les mers pour prendre part à ce concours de la beauté; on venait d'Amérique exposer ses charmes au prince roi, et on remportait, à la suite de quelques complaisances, les meilleurs emplois des colonies. Il y en avait pour les maris, pour les frères et pour les amans. Je n'oserais pas raconter à mes lecteurs le trait suivant, si don Joseph A. ne m'avait assuré en avoir été le témoin avec plus de mille autres personnes.

La marquise de....., encore vivante en 1822, sollicitait depuis long-temps une audience particulière du prince de la paix sans pouvoir l'obtenir. Elle la dut enfin aux sollicitations et aux importunités dont elle accabla le chanoine Duro et la comtesse de C.....; son but était d'intéresser le prince à une affaire d'une haute importance pour sa fortune, en essayant sur lui le pouvoir de ses charmes. Son audience fut indiquée quelques momens avant l'heure à laquelle le prince se montrait à ses courtisans dans les vastes salons du palais. La marquise entra dans son cabinet en traversant la foule déjà réunie, y resta à peine un quart d'heure, et, chiffonnant ses falbalas que le prince avait respectés, affecta de sortir dans un désordre qui

pût lui donner l'étrange relief, et l'honneur si scandaleusement poursuivi par les plus grandes dames, d'avoir excité les désirs du satrape. Le bruit de cette aventure, que tout le monde crut réelle, ne tarda pas à venir aux oreilles du prince, qui la démentit, et qui fut cru d'autant plus facilement qu'on savait qu'il n'aurait pas mis le moindre scrupule à l'avouer.

Je passe sous silence un bon nombre d'autres anecdotes que je sus de la bouche de don Joseph A. et qui m'intéressaient alors, parce que j'avais occasion de voir souvent plusieurs des personnages qui y avaient joué un rôle.

Je fus présentée par don Félix à la baronne de C....., parente du général Castagnos. Sa maison réunissait la plus haute société de Madrid. J'y fus parfaitement bien accueillie. Le ton de cette maison, à quelques nuances nationales près, était celui de la très-bonne compagnie de Paris. Je fus frappée d'un usage que je n'avais pas trouvé aussi généralement répandu dans la société de don Joseph A. Presque toutes les femmes se tutoyaient entre elles; j'en demandai l'explication au spirituel général Zayas, habitué de la maison, et qui se fit mon chevalier dès le premier jour de mon introduction chez la baronne

de C..... Il me dit que les grands d'Espagne se tutoyaient tous entre eux, et que les *titulos de castelli*, qui sont après eux la première noblesse du royaume, suivaient cet exemple pour s'assimiler autant que possible à la première classe de la nation.

Le général Zayas est né à la Havane; il avait été prisonnier en France, où il fut traité, par le gouvernement impérial, plus sévérement que ses compagnons d'infortune, ayant subi une longue détention à Vincennes. Après la restauration il resta quelque temps à Paris, et en avait conservé un souvenir très agréable. Instruit par don Félix de mes liaisons avec Moreau et avec Ney, il me mettait souvent sur ce chapitre, et la manière dont il me parlait de ce dernier ne contribua pas peu à m'inspirer une estime qui donna, pendant quelque temps, de l'ombrage à don Félix, qui m'en témoigna, non de l'humeur, car cet excellent jeune homme n'en eut jamais avec moi, mais de la tristesse. Il cessa bientôt de s'en plaindre, et je ne tardai point à apprendre la cause de ce changement. Don Félix, qui sacrifiait tout au triomphe de ses opinions politiques, témoigna autant d'attachement au général Zayas, qu'il

avait manifesté d'éloignement quand il sut que ce général était constitutionnel.

J'entendais dire tous les jours à une foule de personnes qu'elles avaient été à la cour. Je demandai au général Zayas ce que cela signifiait: j'appris que ce qu'on appelait aller à la cour était tout simplement se présenter le dimanche dans les salons du roi à midi, que personne n'en était exclu pourvu qu'il portât un uniforme, ou un habit à la française, qu'en Espagne on appelait *traje diplomatico*. Si vous voulez voir le roi et lui parler, me dit le général Zayas, il n'y a rien de plus facile; faites demander au capitaine des gardes, ou au premier gentilhomme de la chambre de service, une audience qui n'est jamais refusée, et prenez le premier prétexte qui vous passera par la tête; sa majesté vous accueillera très bien. Cependant, si vous tenez à obtenir quelque distinction personnelle, adressez-vous particulièrement au duc d'A...., qui est l'intermédiaire officiel des présentations intimes. Je ne me proposais pas de suivre ce conseil; mais don Félix, à qui j'en parlai, me pressa de voir le duc d'A....., et lui écrivit sur-le-champ en mon nom pour lui demander un rendez-vous. Le duc ne me fit pas attendre

long-temps sa réponse, car il vint lui-même au moment où je me disposais à sortir pour aller à la promenade. Ce seigneur passait pour le confident des promenades nocturnes que Ferdinand faisait de temps en temps. Je le remerciai de sa politesse, d'autant qu'il ignorait le motif du rendez-vous que je lui demandais; mais, comme il était fort galant et accoutumé à ce que les femmes s'adressassent à lui pour obtenir, par ses entremises, quelque grâce, il s'imagina que j'avais plus que des vues politiques sur son maître; et rien ne me parut plaisant comme l'air d'importance que se donnait ce noble duc pour un office dont personne ne lui enviait le triste honneur. Pendant les fadeurs de l'ennuyeux gentilhomme, je trouvai un prétexte d'audience, et même un prétexte sérieux et réel : je me rappelai une ancienne affaire de créances hollandaises sur l'Espagne, dont j'avais les titres dans mes papiers. Je dis au duc d'A..... que je voulais présenter un placet à ce sujet. Le duc m'assura de son exactitude, de son empressement, et même de la gracieuseté du souverain.

Peu de temps après, j'eus la visite de don Félix, auquel je racontai ce qui venait de se passer

entre le duc d'A..... et moi. « Oh! oh! me « dit-il, notre ci-devant jeune homme est vif; il faut qu'on lui ait parlé de vous, et qu'il en « ait déjà parlé plus haut. »

— « Peut-être la police... »

— « Il est nécessaire que vous éclaircissiez « ces soupçons. Rendez-vous demain au palais, « et parlez au roi. » Et comme je faisais quelques objections, don Félix me répondit : « Fer- « dinand VII est le plus accessible des souve- « rains. » J'en eus la preuve le lendemain; car, m'étant rendue au palais à l'heure indiquée, je fus introduite par un officier supérieur dans une grande salle, où je vis plus de vingt personnes. Une personne qui sortit d'une pièce attenante à celle où j'étais vint me demander si je venais de la part de son excellence M. le duc d'A..... Sur ma réponse affirmative, je fus conduite dans un grand cabinet, dont la porte entr'ouverte me laissa voir le roi, qui, en passant dans la première salle, parla tour à tour aux personnes qui y étaient réunies. Peu après le duc d'A..... vint me joindre; et, s'asseyant à côté de moi : « Le roi, me dit-il, est favorablement « prévenu; il sait qui vous êtes : vous avez des « amis ardens, mais indiscrets. Sa majesté est

« très bien disposée pour vous. » Je ne comprenais rien à ce discours, et j'allais en demander l'explication au duc lorsque je fus interrompue par l'arrivée du roi lui-même, que je ne reconnus pas d'abord, parce qu'il avait quitté l'uniforme qu'il portait. Il était vêtu de noir, et me parut assez bel homme, et d'une physionomie expressive. Le duc se retira et me laissa avec sa majesté, qui me dit en très bon français : « A..... m'a « parlé de toi; nous te connaissons, beau mas- « que : je me ferai rendre compte de la créance « que tu réclames. Mais Madrid, comment est-il « vu par la maligne Française? Que dit-on de « moi à Paris? Comptes-tu rester encore quel- « que temps? » Je fus tout étourdie de ce tutoiement, signe de la grandeur royale, singulier privilége de la souveraineté, qui se trouvait le même que le symbole de l'égalité pour nos sans-culottes. Je ne fus pas moins interdite des brusques et innombrables questions du monarque castillan. » Sire, répondis-je en balbu- « tiant, j'ai sollicité l'honneur d'être présentée « à votre majesté, pour lui demander.... »

— « C'est bon, c'est bon; A..... se mêlera « de cela; parlons d'autre chose. Est-il vrai que « tu aies reçu des confidences de Napoléon? »

— « Sire, votre majesté paraît avoir reçu beau-
« coup de renseignemens sur mon compte; mais
« elle me permettra de lui faire observer qu'ils
« peuvent n'être pas fort exacts. »

— « Oh! que si : j'ai mes correspondances à
« Paris. Je sais tout, puisque je sais, quant à toi,
« simple particulière, tes relations avec Moreau
« et avec le maréchal Ney. Tu cours le monde
« pour te consoler. Est-ce pour cela que tu as
« fait connaissance d'un certain don Félix? J'ap-
« prouve tes projets de distraction; et, pour les
« seconder, voici une carte à l'inspection de la-
« quelle tout te sera ouvert. » Là-dessus le roi me salua de la main, et se retira. J'avoue que, malgré son affabilité, Ferdinand n'exerça point sur moi ce prestige des grandes figures historiques qui avaient passé sous mes yeux.

Je trouvai D. Félix à la porte du palais, fort impatient de savoir ce que sa majesté m'avait dit. Je l'inquiétai beaucoup en lui disant qu'il avait été question de lui. « Mais rassurez-vous; Fer-
« dinand n'a pas mêlé un mot de politique à
« toutes ses gracieuses paroles. Tout ce que
« j'en ai obtenu se réduit à cette carte, qui me
« donne l'entrée de toutes les maisons de plai-
« sance où le public n'est pas admis. »

— « Comment diable ! s'écria don Félix; mais « c'est un brevet de sultane favorite que vous « avez là. Vous ne tarderez pas à voir le duc « qui vous engagera à aller, à un jour fixé, soit « au petit jardin du Retiro, soit au Casino de « la porte des Ambassadeurs; et, si vous accep- « tez, vous êtes certaine que vous y verrez « le roi. »

« — Soyez tranquille, Don Felix; j'ai beau- « coup failli, mais j'ai souvent aussi résisté; et « si mon âge ne me mettait à l'abri des persé- « cutions galantes que vous craignez, je trou- « verais encore de quoi m'en préserver dans « mes souvenirs. »

Le duc d'A..... ne manqua pas de venir me voir le lendemain, et me félicita de mon succès auprès du roi : « Sa majesté vous a fait une « faveur dont elle est avare en vous donnant « une de ces précieuses cartes que toutes les « dames de Madrid vous achèteraient au plus « haut prix. » Je souris de l'idée que le duc d'A..... avait de la vertu des femmes de cette capitale.

« Vous profiterez des bontés du roi? » me dit-il.

« — Mais c'est selon : si je ne puis m'y faire

« accompagner, il n'en sera rien. Une femme « seule, étrangère, peut-elle se présenter décem- « ment?

« — Qu'à cela ne tienne; je serai votre cava- « lier. Vous n'avez qu'à m'indiquer le jour, et « nous ferons ensemble une promenade au « petit jardin du Retiro.

« — Nous verrons, dans quelques jours.

« — Mais c'est demain que j'espère que vous « me ferez cet honneur? »

J'acceptai enfin, poussée par cette curiosité qui m'a si souvent et sans réflexion fait aborder les situations les plus extraordinaires.

Le duc fut fort exact le lendemain, et nous montâmes en voiture. Nous nous rendîmes au Retiro. Le duc d'A..... ne cessait de me vanter l'amabilité du roi; je commençais à croire que don Felix avait raison, et je ne tardai pas à prendre quelques vertueuses terreurs. Depuis une demi-heure à peine nous étions, le duc et moi, dans un tout petit pavillon fort élégamment meublé que la porte s'ouvre et que je vois entrer Ferdinand, qui dit au duc, en espagnol : « Ah! tu « donnes des rendez-vous chez moi? » Je m'étais levée à l'aspect du roi. « Qu'on s'asseye, me

« dit-il, que je sois un moment en tiers dans la « conversation. » Un moment après, il dit au duc : « Je pense que madame doit avoir besoin de « se rafraîchir. Fais-nous apporter un *refresco*. » Le duc sortit immédiatement, et le roi me dit en souriant : « Ce bon A..... eût été bien étonné « que je l'eusse retenu; il n'est pas accoutumé à « ces manières. » Un laquais apporta un plateau sur lequel étaient des sorbets, des confitures, du chocolat et des cigares. S. M. m'engagea à prendre quelque chose et me servit une glace. Elle en prit elle-même, et fit un signe au laquais qui se retira. J'avais contre Ferdinand VII quelques préjugés; mais j'avoue que ce jour-là je le trouvai fort aimable. Je me sentis toute disposée à attribuer, ainsi qu'il le faisait lui-même, toutes les fautes de son gouvernement à la difficulté des circonstances.

Notre conversation fut longue, et je fus la première à m'apercevoir que la nuit était venue. Le roi sonna, et le duc d'A. parut. Ferdinand alla rejoindre sa suite au pavillon de l'étang du Retiro, où il était attendu, et je repris avec le duc le chemin de ma maison. Il me quitta à la porte pour se trouver au palais en même temps que son maître. Je trouvai chez moi un billet

de don Pedro, qui, arrivé ce jour même à Madrid, était venu me voir immédiatement. Il m'annonçait qu'il repasserait le soir après le spectacle. Je ne pus m'empêcher d'être frappée de l'apropos qui faisait arriver à Madrid le seul homme auquel j'eusse fait une confidence presque entière de ma vie le jour même où j'avais à ajouter une nouvelle aventure au grand livre de celles qui m'étaient arrivées.

Don Pedro revint en effet vers onze heures. J'eus le plus grand plaisir à revoir cet excellent ami, et de son côté il me témoigna la plus vive satisfaction, surtout lorsqu'après lui avoir fait part de la manière dont je vivais dans la capitale de l'Espagne, il vit que je m'occupais fort peu de politique. J'en suis d'autant plus charmé, me dit-il, que moi-même, partisan des améliorations, moi-même habitué aux dangers, je ne vois pas sans effroi les épouvantables excès qui sortent toujours comme les premiers fruits d'une révolution. Je parlai à don Pedro de ma présentation au roi, et de confidence en confidence, j'en vins à lui révéler que ce jour même, et au moment où il était venu chez moi, j'étais au retiro en tête à tête avec S. M. C. Don Pedro resta comme ébahi à cet aveu. Vous êtes, me dit-il,

une singulière femme; quand vous manquez d'aventures, elles viennent vous chercher. Trente femmes à Madrid briguent la faveur de ce qu'on appelle ici *la llavè secreta*, la clef secrète, et ne peuvent l'obtenir; et sur une idée, demander par passe temps une audience au roi; toutes les combinaisons s'accumulent pour vous faire réussir. Cependant je dois vous prévenir que cette intimité ordinairement peu durable a des inconvéniens. Je ne cherche point à deviner ce qui peut s'être passé dans cette entrevue, mais le roi est peu discret. On dirait même qu'il n'agit que pour parler, et qu'il ne recherche les aventures, que pour les frais de sa conversation avec sa camarilla.

— N'allez pas si loin, mon ami, dans vos suppositions, toutes vos alarmes tombent devant l'*innocence*, et pour que l'avenir ne m'expose pas plus que le passé, j'ai grande envie de quitter Madrid qui commence à me peser, et je le ferais immédiatement si je trouvais une occasion agréable de parcourir l'Andalousie, et de visiter Cadix.

— Je serai votre compagnon de voyage si vous voulez, et moyennant un délai de quatre jours. J'acceptai avec empressement, et je pro-

mis de faire mes préparatifs en conséquence. Je fis observer à don Pedro que j'avais quelques comptes avec lui, et que dans la crainte d'être à charge à son amitié j'attacherais un grand prix à la vente de la créance pour la liquidation de laquelle l'audience de sa majesté me donnait bon espoir. Don Pedro se chargea de m'en débarrasser, et sans savoir comment il s'y prit, mais grâce à cette négociation sur laquelle je n'eusse jamais compté, je me trouvai encore une fois riche.

CHAPITRE CC.

Excursion en Andalousie. — Cadix. — Révolution de l'île de Léon. — Les contrebandiers. — Le Mameluck. — Société de Cadix.

Je ne pouvais quitter Madrid sans prévenir don Félix et sans m'excuser auprès de lui, non pas de la rupture de notre liaison, mais de l'éloignement qui allait en détendre les liens. Je craignais la susceptibilité de l'amour-propre, qui fait souvent que l'idée d'une séparation inspire aux hommes une jalousie subite; ce qui était de la bonne amitié se change alors quelquefois en passion. Il n'en fut point ainsi avec don Félix. Cet excellent jeune homme avait de la candeur, et ne vint point réclamer par vanité des droits qu'il n'avait point eus par amour. Il était d'ailleurs si possédé de sa fièvre

politique qu'il convint ne pouvoir m'offrir qu'un dévouement trop distrait. « Don Pédro, « me dit-il, est un compagnon de voyage d'un « âge plus convenable pour une femme. Du « reste, ajouta don Félix, je serai à vos ordres; « qu'un mot de vous commande démarches, « présence, vous pouvez de moi tout attendre. « Nous nous retrouverons d'ailleurs probable- « ment en Andalousie. »

Le duc d'A..... revint me voir; il me parla beaucoup de l'estime que le roi faisait de ma personne, et m'engagea à venir de temps en temps à l'audience du soir. Je le priai de présenter mon respect à Ferdinand et de lui offrir mes adieux. Je lui annonçai mon départ pour Cadix, ce qui le surprit; mais il ne me fit pas d'objection. Je pris congé des personnes auxquelles je devais un accueil si obligeant, et je partis en poste avec don Pédro et le fidèle Yusef. Nous étions dans une bonne calèche de voyage; nous traversâmes très rapidement la province de la Manche, et nous arrivâmes au pied de la fameuse Sierra-Morena que nous franchîmes sans accident, ce qui est presque un miracle; mais je me pressais trop de m'en féliciter ainsi qu'on va le voir.

Nous avions couché à Cordoue, où don Pédro voulut me montrer la superbe cathédrale, ancienne mosquée bâtie par les Maures, où trois cent soixante colonnes de marbre blanc témoignent de la civilisation de ces barbares dominateurs de l'Espagne. Nous arrivâmes à Écija de trop bonne heure pour nous y arrêter, et nous nous trouvâmes à la nuit close dans une espèce de désert, qui est entre un village tout neuf qu'on nomme la Louisiane et une maison de poste appelée la Portuguesa. Nous entendîmes un vigoureux coup de sifflet : « Allons, dit don « Pédro, voilà sans doute une anecdote qui se « prépare pour votre album. Dieu veuille que « ce ne soit pas la bande de *los siete ninos de* « *Écija.* » Le postillon adressa quelques mots en Espagnol à mon compagnon qui me dit : « Rassurez-vous, nous n'avons affaire qu'aux « *Mamelucks.* » Tout étonnée de ce que me disait don Pédro, je lui demandai ce qu'il entendait par les *ninos d'Écija* et par les *Mamelucks.* La ville d'Écija a été le berceau d'une bande de sept voleurs, qui a fini par devenir une sorte de peuple constitué ; toutes les fois qu'un de ces voleurs privilégiés est pris, de puissantes protections le font toujours acquitter. Quant

aux Mamelucks qui ont reçu ce nom d'un Mameluck resté en Espagne dans la dernière guerre, et devenu leur chef, ce sont tout simplement des contrebandiers fort honnêtes qui exercent leur état avec une sorte de probité chevaleresque. C'étaient à eux que nous allions avoir affaire. Il en parut au moment même deux à la portière de notre voiture. Don Pédro leur adressa poliment la parole et demanda leurs ordres. « Dix onces d'or, voilà votre contribution : vous « savez ce qu'il nous faut. Dix onces d'or en « échange de ce rouleau de tabac, et voici un « sauf conduit jusqu'à Séville. » Don Pédro présenta sa bourse au contrebandier en lui demandant s'il était de la bande du Mameluck; celui-ci répondit affirmativement.

Yusef, qui était sur le devant de la voiture, crut reconnaître quelque chose de national dans l'accent du contrebandier, et lui dit à voix basse quelques mots dans une langue que ni don Pédro ni moi n'entendîmes. Tout à coup ce contrebandier siffla fortement, et six hommes armés jusqu'aux dents parurent à nos yeux. Je crus que nous allions être égorgés, et je tremblais de tous mes membres. Don Pédro n'était guère plus tranquille; mais Yusef nous rassura

en nous disant : « Calmez-vous, nous sommes « en pays de connaissance; il ne vous sera fait « aucune offense, et vous ne perdrez pas une « obole. » Ce contrebandier, qui est le lieute- « nant de l'intrépide Mameluck, est un gitano « comme moi. Il exerce la contrebande, qui « est un métier tout comme un autre, mais ce « n'est point un voleur. Nous allons être ac- « compagnés jusqu'en vue de Carmona, et au « moyen d'un signe qu'il vient de me com- « muniquer, vous aurez, si cela peut vous « être agréable, un entretien avec le Mame- « luck lui-même. » Yusef nous assura que cette protection nous serait bien nécessaire; car la nouvelle du prochain passage d'un convoi d'argent a mis sur pied toutes les bandes de voleurs et de contrebandiers qui ont élu domicile entre Cordoue et Séville. A une lieue de Carmona nous rencontrâmes les contrebandiers; à leur tête parut un homme à moustaches épaisses, au teint cuivré, qui nous fut présenté par Yusef, dont il prit la main, qu'il tint longtemps serrée dans la sienne; c'était ce Mameluck. Averti par Yusef, il nous salua, et un peu pressé par nos curieuses questions, il nous apprit qu'à la terrible journée du 2 mai 1808, à Madrid, il

fut laissé pour mort dans une maison où il était logé avec un officier de son corps, et que, par les soins de la servante, il avait été rappelé à la vie et caché par elle; qu'à sa guérison, sa reconnaissance se changea en amour, et l'avait conduit avec cette Espagnole dans la Sierra-Morena, où la maison qu'elle habitait servait de retraite habituelle aux contrebandiers. « Je me suis alors, « ajouta-t-il, enrôlé dans une compagnie de con- « trebandiers, et à force de services rendus, j'en « suis devenu le chef, et ai donné mon nom à « leur compagnie. Voilà onze ans que je règne « dans ces contrées; mais je crains d'être obligé « de jouer un rôle politique, attendu que l'hon- « neur des contrebandiers exige qu'on ne les « confonde pas avec ces coquins de voleurs, qui « sont tous serviles. » Le Mameluck nous offrit quelques rafraîchissemens; et après avoir fait quelques présens à Yusef, qu'il connaissait depuis long-temps et auquel nous devions le dénouement heureux de cette aventure, il nous salua; et peu d'heures après, nous arrivâmes à Séville.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour dans cette grande ville, que don Pédro me dit cependant être digne d'être visitée en détail. Je ne vis que

la cathédrale, qui est fort belle. Nous partîmes pour Cadix, et nous arrivâmes le soir au port Sainte-Marie, jolie petite ville séparée de Cadix par une baie de trois lieues de large.

Je ne ferai pas la description de Cadix, que tout le monde connaît. Don Pédro me conduisit dans un hôtel situé sur la place de San Antonio, qui est le rendez-vous général. Nous allâmes le soir au théâtre, où je vis danser le *bolero* et le *fandango*, qui me parut plaire beaucoup aux spectateurs et surtout aux spectatrices. Je remarquai que celles-ci étaient presque toutes habillées à l'espagnole, contre l'usage que j'avais observé à Barcelone et à Madrid. A la sortie du spectacle nous passâmes la soirée dans une des maisons les plus opulentes de la ville, celle de don Isidore. Je ne fus pas peu surprise de voir des tables de jeu où de jeunes et jolies femmes tenaient la banque. On ne peut se faire d'idée de la fureur avec laquelle on amoncelait de l'or sur des tapis verts. Une chose qui ne me surprit pas moins, ce fut dans quelques parties du salon, la cigarine plantée aux plus jolies bouches. Les femmes andalouses fument presque autant que des marins hollandais.

Je m'ennuyai bientôt à Cadix comme je m'étais ennuyée à Madrid. Cependant les détails du commencement de la révolution à l'île de Léon me captivèrent singulièrement. Don Félix ne tarda point à passer par Cadix, et lui, plus engagé que don Pédro dans le parti innovateur, m'en apprit plus long. Il m'annonça que, nommé colonel et attaché au ministère des affaires par suite du triomphe chaque jour croissant du système constitutionnel, il avait une mission à remplir auprès d'un des cabinets de l'Europe les plus récalcitrans. Il n'exagérait rien en me faisant le tableau de ce triomphe. Il a été de peu de durée, mais il avait été cependant général. Certes ceux qui ont dit que la révolution d'Espagne n'a été qu'une insurrection militaire, n'ont pas vu ce qui se passait en ce pays dans les premiers jours de ce mouvement. Ils n'ont pas été témoins de l'unanimité des sentimens de toutes les classes de la nation. Je n'apercevais aucun dissentiment nulle part dans l'expression des vœux publics. J'avais déjà vu dans la société de la baronne de C., où se réunissait la haute noblesse, chez don Joseph A., où se rendaient la haute bourgeoisie et le haut commerce, chez M. Wismann,

dont la maison était fréquentée par tous les étrangers de distinction qui étaient à Madrid, une conformité de vœux et d'espérances qui était extraordinaire.

CHAPITRE CCI.

Retour à Madrid. — Le parti modéré. — M. Martinez de la Rosa. — La saint Ferdinand. — Journées des 6 et 7 juillet. — La garde royale et les miliciens. — Les généraux Morillo et Ballesteros. — Les deux fuyards. — Beau trait de Yusef.

Comme don Félix quittait Cadix, et que je désirais me rapprocher du théâtre des événemens, je repartis pour Madrid. Ce n'est pas sans plaisir que je me retrouvai dans cette capitale, dont l'aspect cependant me parut changé. L'air de liberté qu'on y respirait n'était cependant pas aussi pur que je m'en étais flattée. Quelques symptômes menaçans annonçaient la tempête qui ne tarda pas à éclater. Les constitutionnels s'étaient déjà divisés; et, comme en France et en Angleterre, tous les hommes modérés étaient accusés de trahison. C'est dans ce parti que Ferdinand avait choisi son ministère. M. Martinez de la Rosa, qui, avec le comte de Toréno,

avait, dans les Cortès précédentes, été à la tête du parti constitutionnel, également opposé aux empiétemens de la couronne et aux entreprises démocratiques, était le chef du conseil. M. Martinez avait une grande réputation comme orateur, et passait à juste titre pour l'un des hommes les plus intègres de l'Espagne. Littérateur plus distingué peut-être qu'homme d'état habile, il n'avait réellement de crédit que dans la haute classe de la société, où son amabilité, sa jeunesse et sa physionomie expressive lui avaient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les femmes. Ses ennemis (et il en avait, parce qu'il avait beaucoup de rectitude et d'impartialité) le traitaient de servile, et ne lui pardonnaient pas d'avoir, lorsqu'il était membre des Cortès, soutenu, avec un grand talent, des droits de propriété attaqués avec plus de violence que de raison, par l'inique motif que ces droits avaient la même date que des priviléges que M. Martinez n'entendait pas défendre.

J'étais arrivée le 25 mai, époque à laquelle la cour est ordinairement à Aranjuez, séjour délicieux qui paraît un Oasis au milieu des campagnes dépouillées de verdure de la Nouvelle-

Castille. Il est d'usage à Madrid, parmi toutes les personnes auxquelles leur fortune le permet, d'aller passer dans cette résidence les mois d'avril et de mai. La Saint-Ferdinand, fête du roi, est célébrée le 30 de ce dernier mois. Don Félix, qui était attaché à l'état-major de l'armée en qualité de brigadier, me proposa d'aller passer trois jours à Aranjuez. J'acceptai son invitation, et nous partîmes le 28 au soir; nous arrivâmes vers minuit, et descendîmes chez une parente de don Félix, dont le mari était employé auprès du premier ministre. Dans la même maison que moi logeait le général Zayas, dont j'ai déjà parlé. Il était venu, comme les autres, pour faire sa cour dans ce jour solennel. Nous nous revîmes mutuellement avec grand plaisir. Il me demanda le motif d'un retour qui le surprenait. « J'ai bien peur que nos « chers Espagnols soient fous, me dit-il; votre « ami don Félix tout le premier : ils perdent leur « temps sur des questions oiseuses, ils suscitent « des ennemis au gouvernement constitutionnel, « en effrayant les citoyens. Le clergé, qu'on a « généralement aliéné, remue les provinces. Le « cordon prétendu sanitaire de la France va « devenir bientôt une armée. Riégo, Quiroga

« et tous les héros de 1820 comptent sur un « enthousiasme, réel sans doute, mais qu'il ne « faudrait pas laisser évaporer en hymnes pa- « triotiques. Si c'est la curiosité seule qui vous « a conduite en Espagne, vous pouvez vous « promettre satisfaction, et je crains bien que, « de même que vous vous êtes trouvée à l'ex- « plosion de la révolution, vous ne soyez bientôt « témoin de la contre-partie. » Ce discours du général Zayas, dont j'appréciais le jugement et l'esprit, me peina. Je le répétai à don Félix, qui ne fit qu'en rire, et qui me dit que le général avait voulu me faire jaser, d'autant qu'il était lui-même le chef d'un des partis dont il m'avait fait la peinture. Cet officier général en effet était à Madrid le grand-maître des francs-maçons. Cependant, malgré les assurances de don Félix, je ne tardai pas à voir que le général Zayas ne m'avait point trompée. La veille de la Saint-Ferdinand, la ville se remplit d'une foule de paysans de la Manche, et il y eut dans la soirée quelques rixes entre eux et les miliciens d'Aranjuez. On appelait alors miliciens nationaux en Espagne ce que nous nommons en France garde nationale. J'en parlerai plus au long lorsque je raconterai les scènes du 7 juillet.

Le matin du 30, le roi et la famille royale reçurent dans leur palais les félicitations d'une innombrable quantité de personnes; après quoi, suivant un ancien usage, leurs majestés, suivies des princes et des princesses, du corps diplomatique, des ministres et de toutes les personnes qui avaient été admises à faire leur cour, descendirent dans les jardins, et s'y promenèrent pendant une heure. Le coup dœil de cette espèce de procession politique était admirable. Les hommes et les femmes qui avaient assisté au baise-mains portaient le plus riche costume. Une foule immense devenait comme le peuple magique de ces magiques jardins. Cette frivolité ne semblait rien présager de politique; aucun sentiment violent ne paraissait gronder au fond des cœurs; mais à peine le roi se fut-il retiré, que quelques cris de *vive le roi absolu!* se firent entendre. Ils furent étouffés par ceux de *vive le roi constitutionnel!* poussés par les miliciens. Ces cris effrayèrent la foule des promeneurs, et en peu d'instans les jardins furent déserts. Vers les quatre heures, et avant que la famille royale sortît pour la promenade obligée de ce jour-là, on entendit dans les environs du palais les mêmes cris; mais cette

fois il y eut des rixes : la garde royale prit les armes, ainsi que la milice, et l'on craignit un moment que la garde, qui, depuis quelque temps, était mécontente, ne saisît cette occasion de vengeance, d'autant qu'on savait que les troupes étaient travaillées dans un sens anti-constitutionnel. Le général Zayas, auquel la qualité d'aide-de-camp du roi donnait à toute heure l'entrée au palais, alla trouver sa majesté catholique, et lui représenta énergiquement la nécessité de témoigner hautement son mécontentement des cris inconstitutionnels. Le roi chargea son frère, l'infant don Carlos, de parcourir la ville et de déclarer, en son nom, que le seul cri qui plût à son cœur était celui de *vive le roi constitutionnel !*

Cette démarche du prince calma les esprits sans leur ôter cependant la sourde conviction que le mouvement anti-constitutionnel n'était qu'étouffé et qu'il se reproduirait bientôt si l'on ne s'assurait de la garde royale.

Je revins à Madrid le soir même avec don Félix, qui commençait à croire que le général Zayas pouvait bien ne pas s'être trompé dans ses prévisions. L'événement d'Aranjuez fut diversement interprété ; le ministère n'y vit ou

feignit de n'y voir qu'une malveillance imprudente de quelques paysans séduits; mais les cortès ou les exaltés, qui étaient en nombre à peu près égal à celui des modérés, prirent les choses plus sérieusement. Les tribunaux informèrent. Il se forma des réunions, et la fermentation augmenta au point que les cortès engagèrent les ministres à prier avec instance le roi de revenir dans la capitale.

Tout le mois de juin se passa dans un état de tranquillité équivoque. La populace des faubourgs, alors fort constitutionnelle, insultait fréquemment les soldats de la garde royale. Les miliciens, dont la conduite dans ces circonstances critiques est au-dessus de tout éloge, étaient constamment sur pied, et ce n'est pas sans peine qu'on atteignit sans trouble le 30 juin, jour où le roi devait faire en personne la clôture des Cortès.

Sa majesté s'y rendit en effet avec son cortége ordinaire. La garde royale et la garnison étaient sous les armes. Une foule nombreuse était rassemblée aux portes du palais et dans la rue voisine de la salle des Cortès. La populace des faubourgs paraissait agitée; cependant il n'y eut point de cris inconvenans pendant le

trajet non plus qu'au retour; mais à peine le roi fut-il rentré au palais, que la garde fut insultée par le peuple, qu'elle avait, à la vérité, provoqué par le cri de *vive le roi absolu!* poussé par quelques soldats. La journée se passa assez tranquillement; mais vers le soir on apprit qu'un officier aux gardes, appelé *Landaburu*, avait été assassiné dans le palais par ses propres soldats. Cet officier était connu par ses opinions constitutionnelles très prononcées. La garde royale prit les armes, et la milice en fit autant. Le capitaine général Morillo, le même qui était revenu d'Amérique, se rendit au palais, et dès ce moment Madrid présenta l'aspect d'une ville assiégée. Les deux bataillons de la garde qui étaient de service au château témoignèrent, par leurs démonstrations, qu'ils étaient disposés à la résistance si on venait leur demander raison du meurtre de Landaburu. Les autres bataillons de ce corps manifestèrent qu'ils soutiendraient leurs camarades. La guerre paraissait déclarée entre les deux partis, et l'on s'attendait à une catastrophe sanglante. Le 2 juillet au matin, don Félix vint m'apprendre que dans la nuit les deux régimens de la garde royale étaient sortis de la ville, et que les deux

bataillons qui étaient au palais s'étaient établis militairement et ne laissaient pénétrer au palais que les ministres, les officiers généraux, et les personnes employées dans le gouvernement et dans la maison du roi. Je logeais dans une large rue appelée de San-Bernardo, non loin du palais ; je sortis, et, en passant sur la place de Saint-Dominique, j'aperçus à peu de distance les sentinelles avancées de la garde, tandis qu'à cent pas et du côté de la ville étaient établis des piquets de miliciens. Je poussai jusqu'à la porte del Sol que pressaient les flots d'une multitude en délire. J'ai déjà dit, et je répète exprès dans cette occasion, que la populace de Madrid, presque toute présente sur ce point, était fort constitutionnelle en 1822. J'en fais la remarque parce que cette même populace manifesta dix mois après des sentimens absolument opposés ; ce qui prouve que partout les populaces se ressemblent dans leur mobilité, et qu'en Espagne, cet instinct grossier qui dresse et abat des idoles a quelque chose de plus insaisissable encore.

La contenance martiale de la milice urbaine annonçait beaucoup de confiance ; et quoique les deux régimens de la garde, même les deux ba-

taillons de service au palais, fussent campés à deux lieues de Madrid, au château royal du Pardo, les habitans de la capitale ne paraissaient rien redouter. Les rebelles étaient assez embarrassés; ils avaient compté, sur la parole de leurs chefs, que le reste de la garnison et une partie de la population de Madrid se joindraient à eux; personne ne remuait, et il n'y eut de défection que dans leur propre parti. Beaucoup d'officiers, qui avaient obéi au mouvement dont ils ignoraient le but au moment du départ, revinrent dès qu'ils le purent ainsi qu'un grand nombre de soldats, et se placèrent sous les ordres du général Morillo, qui prit le commandement en chef de toutes les forces.

Partout ailleurs qu'en Espagne un pareil état de choses n'aurait pas duré vingt-quatre heures; mais dans ce singulier pays tout est contraste, contradiction, différence. Pendant cinq jours entiers près de quatre mille hommes des meilleures troupes restèrent campés à deux lieues de la capitale, qu'elles avaient quittée sans ordre comme sans motif; car, dans les pourparlers qui eurent lieu entre quelques chefs de la garde et le ministre de la guerre, ceux-là n'articulèrent d'autres griefs que des insultes lé-

gères de la part de la populace. Le roi continuait de travailler avec ses ministres. Le conseil d'état s'assembla plusieurs fois, et sa majesté catholique lui soumit quelques observations vagues sur la nécessité de donner à l'autorité royale un peu plus d'extension : Ferdinand VII se plaignit de ce que Riego affectait des airs de domination offensans pour la majesté royale; mais ni sa majesté ni les chefs des troupes rebelles ne proposaient aucune mesure positive. Il semblait qu'on attendît du dehors l'annonce d'autres événemens pour prendre un parti.

Cependant, comme je l'ai déjà dit, la ville présentait l'aspect d'une place de guerre, sans que toutefois il y eût aucune interruption dans le cours ordinaire des affaires : les boutiques ne furent pas fermées un seul instant; il n'y eut pas le moindre désordre; personne ne fut insulté; les théâtres et les promenades étaient fréquentés comme à l'ordinaire; on entrait et on sortait librement par toutes les portes, même par celle qui allait au Pardo. Les environs du palais étaient gardés par les deux bataillons dont j'ai parlé, lesquels étaient comme cernés par une ligne de miliciens qui bivaquèrent pendant huit jours. Le quartier-général était à la grande

place, où avait été établie une batterie d'artillerie. La caserne des canonniers de la garde, située à très peu de distance du château, devint le rendez-vous des officiers sans troupe et de tous les militaires appartenant à divers corps, tandis qu'un peu plus loin, sur la place de Saint-Dominique, il se forma un autre rassemblement tout composé d'officiers, qui prirent le nom de bataillon sacré. Don Félix était un des chefs de ce rassemblement.

Je logeais, comme je l'ai déjà dit, dans la rue Saint-Bernard; et soit que je sortisse de chez moi, soit que j'y rentrasse, je passais devant le corps-de-garde de la place Saint-Dominique, qui ressemblait à un bivouac. Je connaissais plusieurs des officiers qui s'y étaient réunis; et tous les soirs, pendant toute la durée de cette espèce de siége, un grand nombre de dames avaient fait de la place le rendez-vous à la mode, la promenade favorite.

Le 5 et le 6 juillet, il y eut de nouveaux pourparlers entre les ministres, le général Morillo d'une part, et deux des chefs des troupes du Pardo, de l'autre; mais on ne put pas s'entendre. La commission permanente des cortès, présidée par l'amiral Cayetano Valdès, voulut intervenir,

mais en vain. Les révoltés ne s'expliquaient pas sur leurs intentions, et paraissaient attendre. Dans la journée du 6, il commença à courir des bruits d'une prochaine attaque de la part de la garde royale. Ce jour-là seulement les théâtres furent déserts, ainsi que le Prado. On apprit qu'il s'était manifesté quelques symptômes fâcheux dans le quartier Saint-François, où se trouve situé l'hôtel du duc de l'Infantado ; mais un corps de deux cents volontaires, que M. Beltran de Lys, riche négociant, avait levé à ses frais, maintint l'ordre. Je me retirai, ce jour-là, vers une heure du matin. J'étais accompagnée de don Félix, qui s'arrêta à la place de Saint-Dominique, et pria un de ses amis de me conduire jusque chez moi, à portée de fusil à peu près de cette place. Je crus remarquer de l'inquiétude, et j'ai su depuis que, quelques minutes avant l'arrivée de don Félix, le capitaine général Morillo avait reçu un avis auquel il avait refusé d'ajouter foi. Une personne sûre l'instruisait que les bataillons du Pardo avaient pris les armes à neuf heures du soir, et que l'attaque était imminente. Don Félix courut auprès du général Morillo, qu'il ne put convaincre

et qui n'ordonna pas de dispositions, prétendant que si la garde opérait un mouvement, ce serait pour s'éloigner de Madrid.

Je m'étais couchée, et je commençais à m'endormir, lorsque je fus réveillée en sursaut par le bruit d'un chariot qui passa devant ma porte, destiné, comme on l'a vu plus tard, sans pouvoir jamais découvrir par qui, à embarrasser l'une des rues par où les miliciens auraient pu venir s'opposer à l'entreprise des révoltés. Mon fidèle Yusef, qui ne s'était pas couché, vint frapper à ma porte, et me dit qu'il ne doutait pas, d'après les bruits qui avaient couru dans la journée, que cette nuit ne fût celle qu'avaient choisie les soldats de la garde pour attaquer : « Et tenez, me dit-il, je crois entendre le pas « lourd et régulier d'un régiment. » Ma curiosité et l'inquiétude me décidèrent à me lever, et je m'approchai de la fenêtre de ma chambre, dont j'entr'ouvris les croisées. J'entendis en effet un bruit qui augmentait de minute en minute, et je crus distinguer la voix de don Félix. Je sortis tout-à-fait sur le balcon, et je vis que je ne m'étais pas trompée : il était avec cinq autres officiers devant ma maison. Il me reconnut, et me

dit assez bas de refermer mes volets et de me coucher. Il ordonna en même temps à Yusef de ne pas me quitter.

Il est peu dans ma nature de suivre les conseils, surtout quand quelque grande inquiétude me travaille. Je restai donc derrière mes volets entr'ouverts, et je ne tardai pas à entendre crier *qui vive?* Il ne fut fait aucune réponse. Don Félix et ses cinq compagnons tirèrent leurs coups de fusil, auxquels il fut riposté par une décharge du premier rang des troupes insurgées; mais en même temps, et par suite d'une terreur panique inconcevable, cette troupe, qu'on a dit être de deux bataillons, se débanda et prit la fuite par la rue de la Lune, qui était en face de chez moi, laissant trois morts sur le carreau, et quelques havre-sacs, shakos et fusils. Si c'était par suite d'un plan combiné que ces deux bataillons exécutèrent une manœuvre qui ressemblait à une fuite devant six hommes, il faut que les chefs de la garde royale eussent des renseignemens bien inexacts, car en attaquant le poste de Saint-Dominique, qui n'aurait certainement pas pu tenir puisqu'il comptait à peine cent hommes dans ce moment-là, ils pouvaient facilement

opérer leur jonction avec les deux bataillons de service au palais, et cerner la caserne d'artillerie, tandis que par leur droite ils mettaient entre deux feux le quartier-général de la grande place. Ces troupes étaient à peine disposées que j'entendis le bruit du canon de la place. Dans mon impétueuse curiosité je proposai à Yusef de sortir avec lui pour voir ce qui se passait. Vainement il voulut m'en dissuader; je pris mes habits d'homme, et, suivant la rue de la Lune, où j'avais vu entrer la garde en désordre, j'arrivai sans rien découvrir jusqu'au haut de la rue de la Montera. Il était environ quatre heures du matin. Là je trouvai quelques curieux qui s'étonnèrent, ainsi que moi, de ne plus entendre le bruit du canon ni de la fusillade. Voici ce qui était arrivé, et que je tiens d'un témoin oculaire. Dans le temps que les bataillons entrés par la porte de Saint-Bernard exécutaient l'attaque vraie ou simulée qui eut lieu sous mes fenêtres, d'autres bataillons du même corps attaquèrent la grande place avec aussi peu de succès; les uns et les autres se voyant repoussés, se réunirent à la porte del Sol, sans doute pour y combiner quelque nouveau plan qui ne réussit pas mieux, comme on

va le voir. En effet, depuis quatre heures jusqu'à dix heures et demie que je restai avec d'autres personnes sur le haut de la rue de la Montera, je pus facilement voir ces troupes, dont les sentinelles avancées étaient placées jusqu'à l'église de Saint-Louis; elles étaient l'arme au bras sans faire aucun mouvement. Mais pendant ce temps le général Morillo, qui croyait enfin à l'agression des révoltés, ne perdit pas une minute. Aidé du général Ballesteros, qui vint se placer sous ses ordres, il réunit un bataillon de grenadiers et de chasseurs, pris dans la milice, et une pièce de canon. Il fit attaquer avec impétuosité la garde réunie à la porte del Sol, et, ce que je ne croirais pas si je n'en avais été témoin, ces troupes qui passaient pour les meilleures de l'Espagne ne tinrent pas trois minutes devant des bourgeois. Un malheureux instinct qui leur coûta cher les fit s'enfuir par une rue nommée de l'*Arsenal*, qui aboutissait au palais où étaient leurs camarades. Ils y furent chargés par les soldats du régiment de cavalerie du Prince, alors en garnison à Madrid. Le carnage eût été beaucoup plus affreux si, à la prière du roi, le général Ballesteros, à qui ce monarque en fit porter la de-

mande par un officier, le général ne leur eût permis de se retirer au palais.

Dès ce moment la victoire fut assurée aux patriotes. Il n'y avait plus d'ennemis au dehors, et tous ceux du dedans étaient cernés de manière à ne pouvoir remuer. Chose assez extraordinaire, aucun désordre ne suivit cet événement. Les ministres, qui avaient été retenus depuis vingt-quatre heures au palais (ce qui a fait croire, avec quelque apparence de raison, que les révoltés y avaient des intelligences), les généraux et la commission permanente s'occupèrent du sort de ces troupes. Il faut dire, à la louange des constitutionnels espagnols, qu'on a peints comme si exaltés, qu'ils se montrèrent favorables à des mesures qui n'avaient rien de sévère contre des hommes pris en flagrant délit. On voulut bien confondre dans la même catégorie les bataillons vaincus et ceux qui étaient de service au palais, et il fut convenu, sous l'approbation du roi, que la garde royale partirait le soir même pour des cantonnemens qui furent désignés à une certaine distance de la capitale.

Au moment où cet arrangement allait s'exécuter, la sédition se mit dans une partie de ces

troupes, tandis que l'autre partie, sous la conduite de ses chefs, partit à l'instant même pour Leganes, à trois lieues de Madrid. Ce moment fut le plus critique de la journée. La milice et les troupes de la garnison coururent en masse à la poursuite des fuyards, sans que personne songeât à placer une garde au palais, où la famille royale resta assez long-temps sans avoir un seul homme de service militaire auprès d'elle. Je me trouvais alors très près du palais, et je m'avançai sur la place qui naguère était occupée par la garde royale. Des groupes immenses s'exprimaient très vivement sur les événemens du jour, mais pas un homme ne passa le seuil de la porte de la cour intérieure. Je vis sa majesté au grand balcon; elle était accompagnée de deux ou trois personnes seulement. Je crus entendre que le roi parlait très haut, étendant la main d'un air fort animé vers l'endroit où l'on voyait encore les soldats fugitifs que poursuivait la cavalerie commandée par le général Morillo en personne. J'ai ouï dire ce jour-là, par des témoins dignes de foi, que Ferdinand témoignait hautement sa satisfaction de la déroute des rebelles, ce qui prouve l'injustice des

accusations qui désignaient le monarque comme secret instigateur du mouvement.

Je profitai de mon costume masculin pour parcourir la ville avec Yusef. Je puis attester que je remarquai partout une grande joie de la défaite des révoltés. J'allai le soir même chez don Joseph A. à qui je causai une grande surprise par mon habit; je n'y trouvai qu'un ecclésiastique qui se félicitait sincèrement de la tournure que venaient de prendre les affaires. Ce digne homme, que don Joseph me dit être un modèle de toutes les vertus, croyait naïvement que les ministres étrangers ne manqueraient pas d'envoyer à leurs cours respectives une relation fidèle des événemens qui s'étaient passés depuis huit jours, et d'insister sur un fait qui, selon lui, était concluant. « En effet, disait-il, « ces messieurs sont témoins qu'une troupe « nombreuse, l'élite de l'armée, est restée cam- « pée pendant cinq jours aux portes de la capi- « tale, avec des intentions évidemment hostiles « contre notre nouveau gouvernement. Pen- « dant toute cette crise, les portes de la ville « ont été ouvertes, et non seulement personne « n'est allé se réunir aux rebelles, mais plusieurs

« de ces rebelles font déjà cause commune avec « la masse. Et nous, constitutionnels, que l'é- « tranger calomnie, nous respectons jusqu'à « ceux qui, s'ils eussent été vainqueurs, nous « eussent massacrés sans pitié. Vous verrez, « j'ose le prédire avec assurance, que nous n'a- « seburons pas du triomphe. Un seul crime a « jusqu'à présent souillé notre cause. »

Don Joseph A., que je priai de m'expliquer cet endroit de l'apostrophe de son ami, me dit qu'il faisait allusion à l'assassinat du curé Venueza, massacré dans sa prison le 5 mai 1821. Il avait été convaincu de conspiration contre le gouvernement constitutionnel, et condamné à dix années de réclusion: un rassemblement de trente à quarante personnes se forma à l'heure de la sieste, força les portes de sa prison, et donna la mort à ce malheureux. Ce crime, que personne n'excusa, fut hautement blâmé par le gouvernement et par les cortès, qui en poursuivirent les auteurs. Il est juste de dire que c'est le seul attentat de cette nature dont les Espagnols se soient souillés pendant toute la durée du régime constitutionnel.

Ce bon ecclésiastique me rappelait mon ami don Vicente. Il ne se trompa pas en prédisant

que le vainqueur du 7 juillet userait de modération; mais il fut cruellement déçu dans son espoir de bienveillance de la part des ministres étrangers.

Telle fut la journée du 7 juillet, dont j'ai été le témoin oculaire. Je me suis étendue sur cet événement plus que je n'ai coutume de le faire sur les grandes circonstances politiques, parce que j'ai l'intime conviction que mon récit, plus exact que tout ce qui a été publié, ne sera pas inutile à l'histoire.

Je rentrai chez moi vers minuit, extrêmement fatiguée, comme on peut le penser; j'étais sur pied depuis vingt-quatre heures. En arrivant à la maison, je trouvai Yusef qui m'attendait dans une chambre pour me communiquer un grand secret, ce fut son expression. Voici ce qu'il me raconta : « En revenant de la « porte Saint-Vincent, je me suis arrêté chez un « de mes amis qui est servile dans l'ame, parce « qu'il est proche parent d'un palefrenier du « palais; mon ami n'est pas seulement servile, « il est très poltron, et je l'ai trouvé dans un « embarras extrême et prêt à une méchante ac- « tion que j'ai voulu lui épargner, en vous com- « promettant peut-être. Voici ce que c'est, ma-

« dame : ce matin, après la déroute de la garde,
« deux officiers, dont l'un grièvement blessé, se
« sont réfugiés chez mon ami, qui les a cachés
« dans un galetas où ces malheureux, le blessé
« surtout, sont restés toute la journée dans des
« angoisses mortelles. Mon homme voulait bien
« les sauver, mais il ne voulait pas s'exposer, et
« vingt fois il a tâché de les persuader qu'ils
« pouvaient sans danger gagner la campagne.
« Lorsque je suis arrivé, mon ami était au mo-
« ment d'aller faire sa déclaration à l'alcade. J'ai
« pris sur moi de l'en détourner et d'amener ici
« ces deux malheureux dès que la nuit a été
« close. J'ai mis le blessé dans mon lit, et j'ai
« pansé sa blessure du mieux que j'ai pu. J'ai
« placé un matelas pour l'autre, et j'ai donné à
« manger et à boire à tous les deux. J'espère
« que madame m'approuvera, et qu'elle inven-
« tera un moyen de sauver ces deux victimes
« d'un parti qui pourtant n'est pas le mien. »

Je fus touchée jusqu'aux larmes de la belle action de mon *gitano*, constitutionnel jusqu'à l'exaltation, et se dévouant jusqu'au danger pour deux serviles, tandis qu'un homme qui partageait leurs opinions avait été si prêt de les livrer à l'autorité. Je chargeai Yusef d'aller

rassurer mes deux hôtes, et je lui ordonnai de faire en sorte de joindre don Félix de très bonne heure dans la matinée, et de me l'amener. Il vint en effet avant huit heures, instruit déjà par Yusef, et tout-à-fait disposé à seconder mes efforts en faveur de nos deux prisonniers. Yusef nous conduisit dans la chambre, où je vis avec attendrissement que mon bon gitano avait épuisé tout ce que la bienfaisance la plus ingénieuse peut inventer, pour que ces deux malheureux passassent une bonne nuit. Le blessé reconnut don Félix, qu'il avait vu à Barcelonne. Son compagnon et lui nous firent les plus vifs remercîmens, mais ils paraissaient fort effrayés pour l'avenir. « — Rassurez-vous, « leur dit don Félix; je ne crois pas que vous « ayez à craindre une vengeance qui serait peut- « être légitime. Il n'est cependant pas prudent « de quitter encore cet asile. Je songerai au « moyen de vous faire passer en France sans « danger. » Nous laissâmes le malade prendre quelque repos, et nous passâmes avec son camarade dans mon appartement. Don Félix nous quitta, et je restai avec l'officier, qui, ayant servi dans les gardes walonnes, parlait fort bien le français. Il me parut d'une humeur fort en-

jouée, et me débita quelques unes de ces fadeurs de l'ancienne galanterie dont il avait appris la langue des officiers qui étaient en très grand nombre dans le régiment des gardes walonnes. Je n'étais pas disposée à cette galanterie surannée, et je tournai la conversation à la politique. Je demandai à l'officier quel était le projet des chefs des deux régimens des gardes, lorsqu'ils sortirent de Madrid et lorsqu'ils y rentrèrent. Il me répondit que la plupart d'entre eux ne savaient pas où ils allaient lorsqu'on les rassembla dans la soirée du 1er juillet. « Nous crûmes, me dit-il, que nous allions « à l'Escurial ou à Saint-Ildefonse où le roi vien- « drait se mettre à notre tête, pour se rendre « de là à Ségovie ou à Valladolid, et y convo- « quer les cortès, afin de les obliger à modifier « la constitution; car, excepté peut-être les « officiers étrangers qui servent dans notre « corps, il n'y en a pas dix d'entre nous qui vou- « lussent le renversement total du système ac- « tuel. Quand nous fûmes arrivés au Pardo, nos « chefs nous firent exposer que la garnison et « une partie de la population de Madrid sui- « vraient notre étendard levé; mais personne « n'est venu. Avant hier, au retour de deux de

« nos chefs qui avaient eu une conférence avec « le ministre de la guerre, l'anarchie se mit « dans le camp; les troupes prirent les armes à « peu près sans ordre, deux ou trois sous-lieute- « nans proposèrent de venir attaquer Madrid, « en disant que nous n'avions qu'à nous mon- « trer. Nos chefs, qui, entre nous, sont l'inca- « pacité en épaulette, cédèrent à cette impul- « sion, et nous partîmes sans autre plan que « d'entrer par deux portes différentes. Vous sa- « vez le résultat. Pour moi, si on veut m'am- « nistier, je ne demande pas mieux que de re- « prendre du service; je n'ai pas la moindre « envie de m'expatrier, ni de m'exposer pour « une cause que le roi lui-même paraît ne pas « vouloir défendre. »

CHAPITRE CCII.

Ministère d'Evariste San-Miguel. — Le corps diplomatique. — Portraits de MM. de Lagarde, de Brunetti, Bulgari, sir William A'Court, ambassadeurs de France, de Russie, d'Autriche et d'Angleterre. — Don Philippe ***, ami du roi. — La Camarilla. — Nouvelle entrevue avec le roi.

Pendant quelques jours la ville présenta un aspect tout militaire; mais peu à peu tout reprit l'allure ordinaire. Le ministère de M. Martinez de la Rosa fut remplacé par celui auquel on donna le nom d'Evariste San-Miguel, chargé alors des affaires étrangères. On instruisit des procédures d'après les formes judiciaires espagnoles, qui sont interminables: la seule victime du 7 juillet fut le malheureux Goeffieux, officier aux gardes, qui succomba à une accusation qui aurait pu être intentée avec plus de justice contre beaucoup d'autres de ses camarades; mais Goeffieux était Français. Ses juges eurent le double tort de le condamner sur des preuves très insuffisantes, et de témoigner une partialité

qu'on attribua peut-être avec raison à la qualité d'étranger de l'accusé.

Mon hôte blessé se rétablit promptement. Don Félix lui procura un passe-port pour Paris, où je l'ai revu depuis, car il y est resté. Son compagnon obtint du service dans l'armée que Mina commandait en Catalogne.

Cependant l'horizon politique se chargeait de nuages : le congrès de Vérone avait été mystérieux et décisif; des bandes nombreuses s'organisaient dans plusieurs provinces contre la constitution; car, en Espagne, quel que soit le parti qui domine, il y a du mécontentement toujours prêt, enfin de quoi faire de la révolte, parce que l'idée du pillage y sert d'auxiliaire à tous les partis. Les insurgés prirent le nom d'armée de la foi, par contraste sans doute avec leurs actions; car, malgré toutes les sentimentales admirations dont, en France, ils ont été l'objet, je puis attester qu'à l'exception du baron d'Eroles et du général Quesada, ces héros-là n'étaient guère que des héros de grands chemins.

Peu de temps après l'installation du nouveau ministère, les cortès furent convoquées extraordinairement. Le parti exalté y domina, en tom-

bant bientôt dans la division. Les ministres et la plupart des membres distingués des cortès inclinaient à la modération ; tous membres des sociétés maçoniques, ils firent par là donner à leur parti le nom de maçon ; leurs adversaires s'appelèrent *comuneros*, nom ressuscité du temps de Charles V. Don Félix m'expliqua fort au long l'origine de ces dénominations ; j'en ferai grace au lecteur. Au reste, quoique la division fût bien prononcée, elle paraissait moins à la chambre que dans les gazettes. Ma qualité d'étrangère me permettant et même m'ordonnant la neutralité, si blâmée par Solon, je passais ma matinée dans un camp, ma soirée dans l'autre, et je savais le secret des deux. Don Félix penchait pour les maçons, parce qu'en général ce qu'on appelait la bonne compagnie tenait pour cette nuance politique, laquelle dominait également dans la milice urbaine, composée de l'élite de la population. Les *comuneros* au contraire s'étaient recrutés dans les classes inférieures de la nation, y compris cependant beaucoup de prêtres et de moines.

Malgré les événemens de juillet et l'agitation des provinces, la capitale était fort tranquille ; car je ne puis pas donner le nom de troubles à

quelques légères émeutes dans lesquelles l'autorité fut respectée. Les promenades, les spectacles et les églises, qui le soir sont aussi des spectacles, étaient fréquentés comme de coutume; plusieurs maisons réunissaient une nombreuse société où l'on dansait, car en Espagne les bals ont lieu en été comme en hiver. Je voyais souvent dans ces réunions les membres du corps diplomatique, qui, sachant mieux que les Espagnols la marche des affaires d'Espagne au congrès de Vérone, se laissaient assez aller contre l'ordre des choses.

La France était alors représentée à Madrid par M. le comte de Lagarde, le même qui faillit périr à Nîmes en 1815 ou 1816, en réprimant *le zèle* de cette époque. M. de Lagarde, que j'ai peu vu, mais que la droiture chevaleresque de son caractère entourait d'une haute estime, professait des opinions très modérées.

Le ministre d'Autriche, comte de Brunetti, était taillé sur un autre patron. Qu'on se figure un homme d'état prenant sa toilette pour de la politique, persuadé que le soin de sa personne, d'ailleurs fort bien, entrait dans les intérêts de son cabinet: papillon diplomate, il poursuivait les dames de complimens, ce qui n'est pas de

principe dans la galanterie espagnole. Le comte de Brunetti était regardé comme l'inspirateur du parti servile européen ; mais je n'ai jamais pu croire qu'il soit entré dans cette tête d'autre souci beaucoup plus sérieux que la broderie d'un habit.

L'agent diplomatique le plus actif était le comte Bulgari, Grec de naissance, ministre de Russie. Il s'était prononcé hautement contre le système constitutionnel, et ce fut lui qui pressa le premier le gouvernement espagnol de notes menaçantes.

Le représentant de l'Angleterre était sir William A'Court, homme réellement habile et fort, sorte de capacité ambulante que la prévoyance du cabinet britannique place et déplace toujours à merveille. Sa conduite était beaucoup plus mesurée que celle de ses collègues ; il entretenait des relations assez intimes avec quelques membres influens des cortès, et c'est le seul des ministres étrangers qui reçût des Espagnols depuis la journée du 7 juillet. Sir William A'Court était agréable aux constitutionnels, qui le visitaient fréquemment.

Il fallait sans doute tout l'intérêt d'une immense nouveauté, pour que je prolongeasse

ainsi mon séjour ; car je puis dire qu'il ne m'offrait guère que des plaisirs de curiosité. J'allais peu dans le monde, parce que j'ai toujours préféré l'attendre que l'aller chercher, et que le monde pour moi c'est l'intimité. Je continuais seulement mes habitudes de société chez don Joseph A..... et chez M^me^ G...., avec laquelle j'avais fait connaissance dans la journée du 7 juillet. Don Félix, qui la connaissait beaucoup, m'engagea à aller à ses soirées, où se réunissaient plusieurs des principaux membres des cortès et quelques officiers supérieurs ; c'est chez elle que je fis connaissance avec le célèbre Quiroga, qui, je l'avoue, me parut fort au-dessous des rôles qu'il avait joués. J'y vis aussi le jeune Galiano, orateur très populaire des cortès, et qui fut un moment le chef des exaltés. Riego y venait plus rarement, mais jamais sans me persécuter de déclarations que j'arrangeais peu avec son caractère de Catilina. Il était souvent d'une timidité remarquable pour un soldat et pour un conspirateur, et quelquefois d'une jactance qui ne semblait pas naturelle, et que je prenais plutôt pour un effort de son rôle que pour un trait de son caractère. En général, il y avait de la présomption plus que

de la grandeur dans les personnages du drame qui se déroulait sous mes yeux. Ni dans les militaires ni dans les politiques je ne trouvais ce cachet héroïque de nos hommes de tribune ou de nos hommes de guerre, cette soudaineté de génie, de force et de valeur qu'avait suscitée la révolution française dans quelques uns de ses premiers partisans. Le trait le plus saillant des acteurs de la révolution espagnole que les salons de madame G.... firent passer sous mes yeux, c'était l'incroyable confiance, la présomptueuse sécurité avec laquelle ils parlaient de leurs forces et de leurs obstacles. La raison n'est guère mon lot, eh bien! j'étais le raisonneur de la société; moi seule connaissais le mot objection, et il m'est si peu naturel de m'en servir, que je cessai presque d'aller chez madame G.... parce qu'il y avait trop à faire.

La société de la baronne de C...., qui m'aurait convenu plus que toutes les autres, était dissoute. Cette dame avait suivi son mari, qui obtint un commandement du côté de Murcie. Je finis par ne plus sortir le soir, et don Félix m'amena quelques uns de ses amis avec lesquels nous passions la soirée en causant. J'allais cependant au spectacle de temps en temps. Le

général Zayas, que j'y rencontrai un jour, me dit : « Vous avez donc une tertulia; je pensais « que don Félix était le seul homme qui fût ad- « mis habituellement chez vous?

« — Vous êtes dans l'erreur, lui répliquai-je, « et cela fût-il vrai, je ferais volontiers une ex- « ception en votre faveur.

« — J'accepte, et dès demain je me présen- « terai à votre hôtel. » Il fut exact, car le jour suivant, en rentrant de la promenade de la Floride où j'étais allée respirer le frais, je trouvai chez moi le général qui m'attendait. « Vous « voyez, me dit-il, que je suis homme de parole; « je profite de la permission que vous m'avez « donnée, et je viens de bonne heure pour « jouir des charmes de votre conversation avant « que vos habitués ne viennent vous obliger à « être aimable pour tout le monde. Je ne vous « ennuierai point de politique, dont vous devez « être rassasiée et que vous devez trouver « bien vide dans la bouche de nos prétendus « hommes d'État. Parlons plutôt de vous, et « dites-moi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, « quel est le démon qui vous pousse à rester « en Espagne dans des circonstances aussi cri- « tiques; car je ne pense pas que votre liaison

« avec don Félix ait un caractère grave. D'ail-
« leurs, certaines confidences du duc d'A.....
« que vous devez très bien vous rappeler, m'ont
« appris que le jeune brigadier n'a pas été l'ob-
« jet le plus sérieux de vos pensées. »

Malgré le ton de cette préface, je ne témoignai aucun mécontentement au général Zayas, qui parlait avec une grâce parfaite, et qui d'ailleurs avait l'art singulier d'habiller les pensées les plus délicates d'un langage qui les faisait passer partout. Je ne pouvais pas nier l'aventure à laquelle il faisait allusion, et au fond je n'avais aucune envie de le dissuader. « Ce qui
« m'étonne, reprit-il, c'est que le roi, qui est
« très curieux, et qui, malgré la captivité où
« l'on dit que nous le retenons, voit qui il veut
« dans son palais et au dehors, ne vous ait pas
« envoyé quelque message secret. Connaissez-
« vous quelqu'un de la Camarilla?

« — Qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce mot
« de Camarilla? est-ce qu'il y en a encore une?

« — Sans doute; outre quelques débris de
« l'ancienne, S. M. a fait de nouvelles recrues.
« Les courtisans, ce sont des champignons qui
« poussent sous tous les régimes. La nouvelle
« Camarilla s'est formée du parti en minorité

« parmi les constitutionnels. Dans le moment « où je vous parle, les comuneros, mécon- « tens de n'avoir pas profité de la victoire du « 7 juillet, qui a fait tomber toute l'influence « entre les mains des maçons, se sont introduits « dans la Camarilla. L'un d'entre eux, le médecin « Regato, homme de beaucoup d'esprit, et « qu'entre nous je regarde comme se moquant « de tous les partis, a beaucoup d'influence au- « près du roi. Le vieux Romero Alpuente, le « seul jacobin peut-être qu'il y ait parmi les « constitutionnels, a eu, par le moyen de ce Re- « gato, une longue audience du roi, et il vient « de publier une brochure dans laquelle il se « plaint vivement du peu d'égard qu'on té- « moigne pour S. M., dont les prérogatives sont « le palladium de nos libertés : ce qui ne l'em- « pêchera pas d'être pendu, ainsi que moi, dans « le cas d'une contre-révolution que nos habiles « hâteront par leurs étourderies. Vous devriez, « ajouta le général Zayas, aller voir le roi; votre « conversation l'amuserait, je vous assure; d'ail- « leurs, le système constitutionnel n'a point mis « d'obstacle aux promenades du petit jardin du « Retiro, et quoique le duc d'A..... soit absent, « vous ne manquerez pas de cavaliers.

« — Je suis peu curieuse, réponds-je, de revoir « S. M., et peu disposée aux promenades du « Retiro ; et croyez-vous que le roi lui-même « soit fort gai dans ce moment ?

« — Ferdinand VII, me dit le général, ne « manque pas d'une certaine philosophie ; il « se trouverait heureux, si les insinuations de « l'étranger ne l'assaillaient pour lui persuader « le mécontentement. Il est autant impatienté « des conseils qu'on lui donne de toutes parts, « que des entraves mises par nos nouvelles lois « à une autorité qu'il n'a jamais exercée par lui- « même, et dont il sera bien embarrassé si ja- « mais il en recouvre la plénitude. Notre roi est « bien mal jugé, non seulement en Europe, « mais en Espagne même. Demandez à Martinez « de la Rosa, qui a été son premier ministre, « quel fut son étonnement au premier conseil ; « je tiens de lui-même qu'il fut surpris de la « sagacité avec laquelle le roi discutait les ma- « tières mises en délibération, et de l'instruc- « tion plus qu'ordinaire dont il donna des « preuves. On l'accuse d'être peu sincère ; j'a- « voue que les apparences sont contre lui ; « mais réfléchissez que presque en naissant il a « dû se faire une habitude de ne pas montrer

« sa pensée, et je crains bien pour lui qu'il ne « soit jamais, quelque chose qui arrive, en po- « sition de n'être que franc. Son caractère, le « quoiqu'il ne manque pas de courage personnel « (vous avez pu le voir le 7 juillet), est aux prises « avec des circonstances trop fortes, soit que « système constitutionnel se maintienne comme « je dois le croire officiellement, soit qu'il soit « renversé par les puissances étrangères, ce que « je crains fort, je vous le dis tout bas. Mais nous « voilà encore parlant politique. Je vous laisse « et vous engage à aller au palais. Je vous amè- « nerai quelqu'un qui vous donnera des rensei- « gnemens à ce sujet. » Le général se leva et sortit. Don Félix et deux autres officiers arrivèrent peu après. L'un d'eux, comunero très exalté, me lut quelques pages de la brochure de Romero Alpuente, qui était fort mal écrite, et d'une incohérence ridicule. L'auteur conseillait au roi de se mettre à la tête des vrais patriotes, d'exterminer ces *infâmes modérés* qui entravaient tout. J'acquis une nouvelle preuve de la vérité de cette maxime, que les différentes sectes d'une même religion se haïssent plus entre elles, qu'elles ne détestent les religions les plus opposées. Romero Alpuente se serait plutôt

arrangé des serviles que des libéraux franc-maçons. Son amour pour la liberté n'était que de l'envie et de la haine.

Je réfléchis pendant la nuit à l'idée qu'avait fait naître en moi le général Zayas d'aller voir le roi, auquel je devais de la reconnaissance, car il ne m'avait pas promis en vain, et mon affaire de la vieille créance s'était arrangée. Aussi, après avoir résisté aux propositions du général Zayas, je désirai secrètement qu'il me les renouvelât. Quand il revint me voir, il ne me parla plus de rien, et me dit seulement qu'il me présenterait une personne qui me déterminerait probablement à faire la démarche qu'il m'avait conseillée; et moi de répondre que je la recevrais volontiers.

Le lendemain, à sept heures du soir, le général Zayas me présenta en effet un homme que je reconnus pour un ecclésiastique à sa cravate noire; car les prêtres en Espagne, surtout à Madrid, portent souvent des habits séculiers, et ne se distinguent que par la cravate noire. « Voici, me dit le général Zayas, mon ami don « Philippe N***, qui désirait fort d'avoir l'hon- « neur de vous voir. J'espère que vous me re- « mercierez de vous l'avoir présenté, car il est

« fort aimable et homme de conduite, puisque, « malgré les gages nombreux qu'il a donnés au « nouvel ordre de choses, il est très bien chez « le roi, qui daigne souvent fumer un cigare « avec lui, ce qui ne l'empêche pas d'être égale- « ment en crédit auprès de nos plus fameux « constitutionnels. Il faut être femme ou prêtre « pour savoir ainsi se maintenir dans une situa- « tion où tout autre eût déjà commis mille im- « prudences. » Don Philippe prit la parole et m'adressa un compliment fort bien tourné, auquel je répondis de mon mieux. La conversation s'engagea, et le général fut ce jour-là d'une amabilité presque française. Je m'animai moi-même, et don Philippe parut fort content de nous. Le récit de mes campagnes l'amusa beaucoup. Quand j'eus fini de les lui raconter, le général dit à don Philippe: « Vous ne pouvez payer « madame en même monnaie; mais, au lieu des « expéditions que vous n'avez pas faites, racon- « tez-nous comment vous vous y êtes pris pour « être bien avec tout le monde et pour avoir « des amis dans tous les partis; car je ne doute « pas que, si les serviles eussent triomphé au « 7 juillet, vous ne fussiez à l'heure qu'il est « archidiacre de Tolède tout au moins.

« — Je ne sais pas au juste ce que je serais,
« mais, à coup sûr, je n'eusse pas été proscrit.
« Mon habileté que vous vantez a consisté en
« deux choses fort simples : d'abord à ne dire
« que ce que je pense, mais presque jamais tout
« ce que je pense; ensuite à ne dire du mal de
« personne, et à ne refuser mon appui à qui
« que ce soit. Soyez certain qu'un bon calcul
« même d'égoïsme serait l'obligeance; qu'il reste
« toujours dans l'esprit de la personne qu'on
« sollicite pour un autre que soi un commence-
« ment de bienveillance qui profite souvent
« dans l'occasion. Mes premiers rapports per-
« sonnels avec sa majesté sont antérieurs à la
« révolution. Je vins exprès de Valence à Ma-
« drid, en 1818, pour implorer la clémence du
« roi en faveur d'un conspirateur obscur que
« le général Élio voulait faire fusiller, et dont
« la mort aurait plongé dans la désolation une
« famille nombreuse. Je fus assez heureux pour
« avoir cette grâce, que j'obtins par une con-
« stance à rester pendant quatre jours aux portes
« du palais, renouvelant quatre fois par jour mes
« instances auprès du roi et de tous les membres
« de la famille royale. Lors de l'émeute à laquelle
« donna lieu, il y a deux ans, l'imprudence de

« quelques gardes du corps, le roi me reconnut « dans la foule, et m'appela auprès de sa voi- « ture pour me demander quel était le motif du « tumulte. Je répondis à sa majesté qu'il était « au milieu d'un peuple qui respecterait tou- « jours sa personne, mais qu'il fallait excu- « ser un moment d'exaltation qui venait d'un « malentendu. Le roi fut satisfait des explica- « tions que je lui donnai, et m'ordonna de me « présenter dans la soirée au palais. Je m'y « rendis et me fis annoncer. Ferdinand VII me « rappela la grâce que, sur ma prière, il avait « accordée, et me demanda en souriant si j'étais « bien constitutionnel. Je répondis que je trou- « vais de bonnes choses dans le nouveau régime, « et que d'ailleurs je ne me permettrais pas de « trouver mauvais ce que sa majesté elle-même « semblait approuver. Bonne pièce, me dit le « roi; *hombre con faldas*[1], c'est tout dire. Sa ma- « jesté me fit présent d'une douzaine de cigares « et m'engagea à revenir, en me prévenant de « faire savoir à son valet favori, Chamorro, qu'il

[1] Littéralement homme à jupon, par allusion aux longs habits des ecclésiastiques. Quand on dit en Espagne *gente de faldas*, cela signifie femme, ecclésiastique, ou magistrat.

« m'accordait l'entrée. Depuis ce temps j'ai très « souvent l'honneur de voir ce prince; et, sans « jouer le vil rôle d'espion, je l'instruis de ce « qui se passe. Mes amis, et parmi eux beau- « coup sont des constitutionnels très ardens, « n'ignorent pas mes assiduités au palais; je ne « leur cache pas mes conversations avec le roi, « auprès duquel j'avais interrompu mes visites « depuis le 1^er^ juillet. Le 8, Chamorro est venu « me chercher, et j'ai continué depuis à aller « tous les jours au palais, où il est rare que « je me présente plus de deux fois sans avoir « l'honneur de voir sa majesté. D'ailleurs je ne « me mêle de rien. »

Cette première visite dura plus de deux heures. Trois jours après, don Philippe revint seul et me dit sans préambule : « Je croyais « apprendre une nouvelle au roi, en lui disant « que j'avais fait la connaissance d'une dame « étrangère fort aimable, et en lui rapportant « une partie des anecdotes intéressantes que « vous nous avez racontées. Comment! s'est « écrié notre gracieux souverain, elle est ici. Je « ne me suis donc pas trompé en croyant l'aper- « cevoir dans le jardin d'Aranjuez le jour de la « Saint-Ferdinand. C'est bien mal à elle d'abord

« d'être partie sans prendre congé, et de n'être « point venue me voir depuis son retour. Craint- « elle de se compromettre en venant au palais? « J'ai cru pouvoir certifier à sa majesté que « vous étiez bien éloignée de pareils sentimens, « mais que probablement vous craigniez d'être « importune. Le roi m'a expressément chargé « de vous assurer le contraire, et je vous engage « fort à aller présenter vos hommages à sa ma- « jesté. » Je répondis à don Philippe que je demanderais une audience. « Vous avez tort, me « dit-il; le marquis de Santa-Crux, grand cham- « bellan, tout constitutionnel qu'il est, fait « rigoureusement observer l'étiquette, et vous « aurez à subir tout l'ennui d'une présentation « en forme : il vaut mieux arriver par Chamorro; « je lui en parlerai ce soir et vous rendrai ré- « ponse demain. »

Don Philippe m'apporta en effet, le lendemain à midi, l'avis de me rendre le soir par la porte de l'Orient au palais. Je sortis à pied, vêtue à l'espagnole, à sept heures et demie, accompagnée de Yusef; et je trouvai sur le seuil de la porte qui m'avait été indiquée, un laquais qui me demanda si je venais de la part de don Philippe. Sur ma réponse affirmative,

il me fit une grande révérence et m'invita à le suivre. Je monte, toujours accompagnée de Yusef, et j'entre dans une chambre où étaient don Philippe et un autre homme que j'appris être Chamorro. Ce dernier alla immédiatement prévenir le roi, et me fit passer dans un beau salon où sa majesté entrait en même temps. « J'ai à me plaindre de vous, me dit ce « prince : vous me traitez un peu trop consti- « tutionnellement.

« — Sire, je ne me flattais pas que votre ma- « jesté me fît l'honneur de se rappeler les mo- « mens que j'ai passés auprès d'elle, et je craignais « d'être indiscrète en lui demandant la permis- « sion de lui renouveler l'hommage de mon pro- « fond respect.

« — Il s'est passé bien des choses depuis que « nous ne nous sommes vus : que pensez-vous « de ma situation nouvelle ? Vous devez avoir « eu bien peur le 7 juillet, car je sais que vous « étiez à Madrid.

« — Je ne puis pas dire à votre majesté, ré- « pliquai-je, que je n'ai pas éprouvé un peu de « crainte, mais je dois ajouter que ma curiosité « était plus forte encore; car, depuis le moment « où la garde royale a attaqué dans la rue Saint-

« Bernard, j'ai été témoin oculaire de tous les « événemens de la journée, et lorsqu'à quatre « heures votre majesté se mit au balcon de la « place du palais, j'étais dans cette même place, « où m'avait conduite mon inquiétude pour « la personne de votre majesté.

« — Je vous remercie, mais sachez que je n'ai » pas craint un seul moment pour mes jours. Je « ne croirais jamais qu'aucun Espagnol ait eu la « pensée d'y attenter. Au reste, ce mouvement, « ou cette insurrection, comme on voudra l'ap- « peler, est une *bêtise* (l'expression est tex- « tuelle); mais il n'y avait pas de conspiration, « au moins que je sache, car beaucoup de gens « se servent de mon nom sans mon aveu. Je suis « l'homme de mon royaume qui sais le mieux « tous les articles de la constitution. Qui voyez- « vous ici? Zayas, je le sais, homme d'esprit, ai- « mable, mais un peu dangereux, je vous en « préviens. »

Le roi continua sur un ton de plaisanterie qui devenait plus vif de moment en moment; mais je gardai une contenance froide et respectueuse, et je me levai plusieurs fois pour engager sa majesté à me permettre de me retirer. Le roi se leva enfin : « J'espère, me dit-il, que

« vous ne me tiendrez pas rigueur, et que je ne « vous vois pas pour la dernière fois. » Je saluai et sortis par où j'étais entrée. Don Philippe me reconduisit chez moi, où je trouvai don Félix qui m'attendait pour m'annoncer son départ pour Barcelonne, où il allait prendre le commandement de quelques troupes destinées à la poursuite des rebelles catalans.

CHAPITRE CCIII.

Une séance des cortès. — Les orateurs espagnols. — Argüelles et Calliano. — Départ du roi Ferdinand pour Séville. État de Madrid. — Affaire de Bessières et du général Zayas. — Capitulation avec les Français.

Je fus tentée de partir pour Barcelonne ou tout au moins pour Valence, afin d'y passer l'hiver, qui est assez froid à Madrid. J'en fus dissuadée par le général Zayas, qui me conseillait de rentrer en France, parce qu'il regardait la guerre comme inévitable. En effet, il était difficile de se faire illusion sur les projets des puissances, d'après la protection ouverte qu'on accordait aux bandes insurgées de Navarre, de Catalogne et d'Arragon, décorées du nom d'armée de la Foi. Je ne suivis pas le conseil du général Zayas, et je restai à Madrid. Je ne pouvais croire à la guerre, parce que je supposais, d'une part, que le gouvernement français ne deman-

dait pas mieux que de l'éviter, et de l'autre, je ne croyais pas le ministère espagnol assez imprudent pour repousser toutes les propositions d'arrangement qui lui étaient faites.

Pendant que les ministres de France, d'Autriche et de Russie cherchaient à nouer des négociations avec le ministre San-Miguel, qui n'osait guère s'y prêter de peur de perdre sa popularité auprès des cortès, car le fanatisme politique n'est pas facile à servir, arriva à Madrid lord Fitz Roy-Sommerset, ancien aide de camp du duc de Wellington. On le disait chargé par le gouvernement anglais de prendre des renseignemens sur le véritable état des choses. Je le vis chez sir William A'court, ministre d'Angleterre, où il eut quelques conférences avec le général Alava et avec l'amiral Cayetano Valdès, tous les deux membres des cortès. Je sus par le général Zayas que le gouvernement anglais ne s'opposerait pas aux projets de la France, et dès ce moment je ne doutai plus de la chute des cortès; car il me paraissait impossible que l'Espagne pût résister à une attaque sérieuse. Je ne croyais cependant pas que l'invasion se fît avec autant de rapidité que je la vis s'accomplir quelques mois plus tard, d'au

tant que les troupes constitutionnelles commandées par Mina et d'autres généraux, en Catalogne, en Arragon et en Navarre, battirent sur tous les points les bandes de la Foi, qui furent obligées de se réfugier en France. Ces succès enhardirent les constitutionnels, qui se regardaient déjà comme invincibles. Le général Zayas ne partageait pas ces illusions, et me disait souvent : « Je combattrai avec mes compa-« triotes contre les Français, mais croyez que « nous serons vaincus. »

Plusieurs personnes se flattaient encore d'un arrangement, mais ces espérances s'évanouirent à la remise des notes présentées par les ministres de France, d'Autriche et de Russie, lesquelles donnèrent lieu à une discussion très orageuse dans le sein des cortès, auxquels le roi en fit donner communication par le ministre San-Miguel.

J'étais à cette séance avec don Philippe, qui avait voulu m'y accompagner. Je fus assez peu émerveillée des Mirabeau et Barnave castillans. Riego et Quiroga, très chers à l'assemblée, n'avaient rien d'oratoire; mais le député Augustin Argüelles soutint la brillante réputation qui lui avait valu aux cortès de 1812 le surnom de

divino. Son crédit avait baissé dans ces derniers temps, parce qu'on le regardait comme le chef du parti modéré. Son rival aux cortès nouvelles était Galiano, député de Cadix, plus impétueux qu'éloquent, mais le seul rival d'Argüelles. Je n'ai pas lu Aristote, je n'ai même pas lu Démosthènes, je ne prétends donc pas juger les orateurs espagnols, car tout jugement littéraire imposé au public me paraît toujours bien près de l'impertinence; je dirai seulement qu'aux cortès on consommait bien des paroles avant de dire quelque chose. J'ai ouï dire cependant que M. le comte Toreno, homme plein d'instruction, d'élévation et de noblesse, d'une admirable justesse d'esprit; que M. Martinez de la Rosa, littérateur de génie, politique conciliant, portant dans les affaires la timide candeur d'un jeune homme, avaient souvent prononcé des discours dont les tribunes publiques d'Angleterre ou de France auraient être jalouses.

Dans la séance dont je parle, MM. Argüelles et Galiano, animés sans doute par le puissant intérêt du moment, me parurent s'élever à une certaine hauteur. Ils excitèrent un véritable enthousiasme, et je fus émue moi-même, lorsque,

se précipitant dans les bras l'un de l'autre, ils se promirent de renoncer à toute rivauté politique, et de n'avoir qu'un but, le salut de la patrie. Argüelles fit un appel véhément au patriotisme des Espagnols. Cette séance porta quelques fruits. Le gouvernement ne trouvant plus d'entraves put ordonner de grands préparatifs. Les ministres de France, d'Autriche et de Russie prirent leurs passe-ports, et furent bientôt suivis du nonce et de l'envoyé de Sardaigne. Il fut décidé que la cour, les cortès et le gouvernement iraient à Séville dès qu'on aurait la certitude que l'armée française avait commencé son mouvement. Le comte de Labisbal (Henri O'Donnel) fut nommé général en chef d'une armée qui devait se rassembler à Madrid; mon ami Zayas eut le commandement en second. Les généraux Morillo et Ballesteros eurent aussi des commandemens en chef, et Mina resta chargé de défendre la Catalogne, dont il avait déjà chassé toutes les bandes de la Foi.

Si l'activité que déployèrent les généraux Labisbal et Zayas eût été imitée sur les autres points de l'Espagne, et si de nouvelles divisions entre les constitutionnels ne fussent pas venues tout ruiner d'avance, il est probable que l'ar-

mée française n'aurait pas fait une campagne aussi rapide.

La guerre n'était plus une appréhension, mais une certitude. Le discours de sa majesté Louis XVIII à l'ouverture des chambres avait tout éclairci. Le comte de Labisbal et le général Zayas déployèrent une activité à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés. Comme je l'ai remarqué en France et en Italie, les crises politiques retrempent l'amour des plaisirs qu'elles devraient éteindre; et le carnaval, qui commençait presque au bruit du canon, fut fort gai. Aussi, en voyant l'ardeur de ses compatriotes pour les fêtes, le général Zayas s'écriait-il : « Ils s'en donnent pour la dernière « fois! »

Cependant le départ du roi fut fixé au 20 mars. Sa majesté parut s'y résoudre sans répugnance, et sanctionna de bon cœur le décret de translation du gouvernement à Séville. Tous les employés, depuis les ministres jusqu'au moindre commis, reçurent l'ordre de suivre le roi. Les ministres d'Angleterre, des Pays-Bas, de Suède, de Dannemark, dont les gouvernemens n'avaient pas rompu avec le ministère constitutionnel, se rendirent aussi dans

la capitale de l'Andalousie. Le général Zayas me détourna de ce voyage, et je lui en sus beaucoup de gré depuis, surtout lorsque j'appris combien de fatigues et de privations avaient endurées beaucoup de femmes qui avaient fait cette partie. Deux régimens d'infanterie de ligne, un de cavalerie, une batterie d'artillerie et deux bataillons de la milice urbaine de Madrid qui s'offrirent volontairement pour servir d'escorte au roi, n'empêchèrent pas que, sur les flancs et sur les derrières du convoi, plusieurs personnes ne fussent dépouillées par des bandes prétendues royalistes, qui, tout en pensant bien, agirent fort mal. Depuis la guerre de 1808, toutes les bandes de voleurs de grand chemin se prétendent armées contre le gouvernement existant : elles ont été tour à tour royalistes ou constitutionnelles, s'inquiétant fort peu des principes de ceux qu'elles dépouillent, pillant toutes les opinions, et dévalisant avec une impartialité rare les voyageurs de toutes les nuances.

Le départ de la cour, des cortès et des tribunaux laissa un grand vide dans la capitale. Toutes les réunions de société furent dissoutes ; il ne resta de maison ouverte que celle

de la marquise de Regalia, où j'allais très rarement.

On ne tarda pas à apprendre à Madrid que les Cortès avaient décrété la translation du siége du gouvernement à Cadix. Le roi se refusant à quitter Séville, les Cortès déclarèrent que sa majesté était dans un état de maladie qui ne lui permettait pas d'exercer les fonctions royales. En conséquence son autorité fut suspendue momentanément par un acte souverain de cette assemblée, et le général Riego fut chargé de l'exécution du décret de translation, qui eut lieu sans autre résistance qu'une protestation verbale de la part du roi, lequel consentit cependant, après être entré à Cadix, à reprendre les rênes de l'État.

Dès que le roi et les Cortès eurent quitté Madrid, il n'y eut plus d'unité dans le gouvernement. Les généraux en chef exercèrent l'autorité suprême chacun dans son arrondissement. Le comte de Labisbal commanda souverainement dans la capitale, autant en firent Ballesteros en Arragon, Morillo en Galice, Mina en Catalogne, et Lopez Baños en Andalousie. Les Français franchirent la Bidassoa le 7 avril; la nouvelle en fut connue promptement à Madrid,

et Labisbal, sous prétexte de prendre position, dissémina ses troupes de telle manière qu'aucun point n'offrait de résistance. Quelques personnes supposèrent qu'il voulait faire un arrangement particulier, on en parlait beaucoup, et j'en fis plusieurs fois la question au général Zayas, qui ne voulut jamais s'expliquer à ce sujet. Quant à lui, que le général Labisbal avait chargé du commandement particulier de la capitale, il se contentait d'entretenir la tranquillité, et jusqu'à la fatale journée du 20 mai, dont je parlerai tout à l'heure, la paix publique ne fut pas troublée un seul instant.

Les Français arrivaient avec beaucoup de lenteur. Ils paraissaient prendre des précautions qui eussent été bien inutiles s'ils avaient su ce qui se passait en Espagne. L'enthousiasme qui s'était manifesté après la séance des Cortès, dont j'ai parlé, s'était entièrement amorti. Les proclamations de monseigneur le duc d'Angoulême circulaient librement dans Madrid. Beaucoup de constitutionnels, rassurés par les déclarations d'un prince dont on connaissait la loyauté, étaient restés dans la capitale, entre autres Martinez de la Rosa. On apprit enfin par une lettre imprimée du comte de Montiyo, adressée

à Labisbal, et répandue avec profusion, que ce dernier se proposait d'entrer en arrangement avec les Français. Mais sans doute il avait mal pris ses mesures, car il fut obligé de se cacher pour échapper à la fureur du soldat.

Le général Zayas resta seul chargé du commandement en chef dans ces circonstances difficiles. Il ne croyait nullement au succès de la résistance, mais il avait trop d'honneur pour ne pas résister. Néanmoins la prudence lui commandait de ne pas exposer la capitale aux horreurs d'un assaut : aussi, dès qu'il apprit que l'armée française avait paru sur la chaîne du Guadarrame, à quinze lieues de Madrid, il se rendit en personne à Buytrago, pour y traiter avec le major général Guilleminot de la remise de la ville à l'armée française. Il fut convenu que, le 24 mai, à cinq heures du matin, les postes espagnols seraient relevés par des troupes françaises, qu'immédiatement le général Zayas se rendrait au delà du Tage, et qu'un armistice de quelques jours aurait lieu entre les deux armées pour éviter l'effusion du sang. Zayas était revenu de Buytrago dans la nuit du 19 au 20. Je le vis le 20 au matin, et il me fit part de sa négociation. Je restai à déjeuner chez lui,

et nous quittions la table lorsqu'on vint le prévenir que des hommes à cheval de la division royaliste de George Bessières étaient à la porte d'Alcala, et s'annonçaient comme l'avant-garde de ce partisan, qui prétendait prendre possession de la capitale de l'Espagne au nom du roi. Quatre ou cinq éclaireurs étaient même entrés par cette porte, gardée seulement par un poste peu nombreux, car le général Zayas se reposant sur la convention signée avec le major général de l'armée française, et approuvée par le prince généralissime, n'avait point pris de précautions contre une attaque qu'il ne pouvait prévoir.

Le général Zayas sortit lui-même, accompagné de ses aides de camp, pour vérifier ce qui se passait, et donna en même temps l'ordre à la garnison de prendre les armes. Arrivé à la hauteur du Prado, il apprit que Bessières était lui-même en dehors de la porte, et qu'il témoignait le désir d'avoir une conférence. Zayas y consentit, et s'approcha de la porte; Bessières s'avança, et le somma de rendre la ville, étant résolu de l'enlever de vive force. Le général Zayas lui répondit que non seulement il n'obtempérerait pas à sa demande, mais que voulant s'en tenir strictement aux stipulations

de la convention arrêtée entre le général Guilleminot et lui, il allait l'attaquer lui-même et le forcer à abandonner les environs de la capitale. Bessières se retira, les portes furent fermées, et sa division se mit en bataille à cinq cents pas de la porte d'Alcala. Cependant le bruit de l'approche de Bessières se répandit à l'instant dans la ville, et une foule d'individus de la populace sortit avant que toutes les issues de la ville fussent interceptées, et se porta à la rencontre de Bessières. Pendant ce temps-là le général Zayas prit rapidement des mesures énergiques, il distribua les troupes dans les divers quartiers de Madrid, et empêcha la circulation des habitans dans les rues qui avoisinaient la porte d'Alcala. Il sortit lui-même avec un corps de cavalerie et d'infanterie par cette porte, et attaqua vivement la division de Bessières, qui ne tint pas un instant contre les troupes constitutionnelles. Celles-ci firent un bon nombre de prisonniers, et ramenèrent plusieurs des personnes qui étaient allées à la rencontre de Bessières. La faible garnison qui occupait Madrid pendant que Zayas poursuivait la bande de Bessières, fit si bonne contenance, que la populace, qui était devenue très royalistes depuis

qu'elle avait appris l'invasion de l'armée française, n'osa pas bouger. Le général rentra bientôt; il me trouva chez lui, où j'étais dans une grande inquiétude sur son compte: je craignais que les troupes françaises qu'on savait être à Alcala, à quatre lieues de Madrid, n'eussent cru devoir soutenir Bessières, et que, par suite de cette malheureuse échauffourée, la convention de Buytrago ne fût annulée. Zayas me rassura et me dit : « Je viens de rendre à la ville de « Madrid un immense service, en la sauvant « d'une occupation de trois jours par les hon- « nêtes héros de Bessières; mais je ne m'abuse « point sur les suites de mon dévouement: on « va m'accuser d'avoir fait massacrer la popu- « lation de la capitale, parce qu'une coïnci- « dence fatale a fait rencontrer dans les rangs « de cette troupe des sots qui croyaient bonne- « ment que j'allais céder à l'insolente sommation « d'un aventurier. »

Au moment du dîner, on annonça deux parlementaires français qui venaient s'informer auprès du général Zayas du motif du combat qui venait d'avoir lieu. Après en avoir appris la cause, ils témoignèrent leur indignation contre Bessières; et l'un d'eux, qui était un colonel attaché à l'état-

major général du prince, se chargea d'un rapport que ce général Zayas envoya à son altesse royale. J'ai su que ce rapport avait valu à Zayas une lettre du général Guilleminot, écrite par ordre de monseigneur le duc d'Angoulême, dans laquelle la plus positive approbation était donnée à sa conduite. Ces officiers français ayant traversé la ville au moment où finissait le tumulte extérieur excité par l'apparition de Bessières, la populace s'imagina que l'armée française allait entrer immédiatement dans la ville, et déjà il se formait des rassemblemens dans les faubourgs; mais dès qu'ils virent que le général Zayas, au lieu de se préparer à évacuer Madrid, faisait renforcer la garde des postes, et que les aides de camp reconduisaient les parlementaires hors de la ville, tout rentra dans l'ordre.

Les journées du 21 et du 22 se passèrent fort tranquillement; à neuf heures du soir du 22, le général Zayas fit prendre les armes aux troupes qui formaient la garnison de Madrid, et fit diriger les équipages et l'artillerie sur la route de Tolédo. Je voulus prendre congé de lui, et ce n'est pas sans attendrissement, car je voyais peut-être pour la dernière fois ce brave général qui avait répandu tant d'agrémens sur mon séjour à Ma-

drid. Il partait le cœur serré de tristesse. J'espère beaucoup, me dit-il, dans la sagesse de monseigneur le duc d'Angoulême; mais que d'obstacles n'aura-t-il pas à vaincre! Difficilement il pourra se former une idée exacte de la profonde ignorance du parti auquel les armes françaises vont livrer mon malheureux pays. Je n'ai pas une haute opinion, vous le savez, des talens de nos hommes d'État constitutionnels; mais, les plus médiocres et les plus exaltés d'entre eux sont des aigles et des anges en comparaison de ceux qui vont triompher. Le protectorat de la France, dégagé de l'influence de la sainte-alliance, eût été profitable aux deux nations; mais la manière dont elle va l'exercer va lui coûter fort cher, et détruire peut-être pour long-temps la sympathie qui s'était établie entre les deux peuples depuis 1814. Je dis un dernier adieu à Zayas, et je rentrai chez moi.

CHAPITRE CCIV.

Entrée des Français à Madrid. — Portrait du père Cyrille. — Mes entrevues avec ce personnage. — M. Ouvrard, munitionnaire général. — La régence. — Les généraux Eguia et Quesada. — Le duc de l'Infantado. — Ordonnance d'Andujar.

Le lendemain je me levai de très bonne heure, et je me dirigeai vers le Prado pour me trouver à l'entrée des Français annoncée pour neuf heures du matin. En passant par la porte du Sol, je la trouvai occupée par un bataillon de la garde royale. Je sus que le général Latour-Foissac était entré à la pointe du jour, et avait pris possession de la ville, que le général Zayas évacuait au même instant. J'aperçus M. D***, que j'avais connu employé supérieur de la police à Paris; j'en fus reconnue, et après les premières expressions de sa surprise de me trouver à Madrid, il m'apprit qu'employé à l'état-major général du prince, il était arrivé incognito à

Madrid pour y voir le duc de l'Infantado, qu'on se proposait de mettre à la tête du gouvernement provisoire de l'Espagne; mais qu'il avait eu toutes les peines du monde à découvrir ce seigneur, qui, me dit en riant M. D***, tremblait encore de la peur qu'il avait eue au 7 juillet. « Je l'ai ce- « pendant décidé, ajouta-t-il, à se présenter à « son altesse royale; mais je vous avoue que la « conversation que j'ai eue avec lui m'a laissé « une idée peu favorable de ses talens, et je « doute fort qu'il soit capable de remplir le rôle « qu'on lui destine. »

M. D*** m'apprit que le fameux Ouvrard était aussi de l'expédition, et qu'il venait exploiter en personne l'immense entreprise dont il avait obtenu l'adjudication. « Vous allez être bien « étonnée, me dit M. D***, quand vous verrez « l'étrange ménagerie que nous traînons après « nous. En premier lieu, une régence provisoire « présidée par une espèce de vieux fou qu'on « appelle Éguia, général, à ce qu'il dit, et qui « ressemble à un vieux procureur; à leur suite « vient un guerrier improvisé par les moines « et connu sous le nom de Trappiste; et enfin « une division, ou soi-disant telle, de défen- « seurs du trône, qui se donnent pour les héros

« du 7 juillet, et qui ne savent pas même mar-
« cher au pas militaire. Tous ces gens-là ne
« sont bons qu'à détruire l'effet des proclama-
« tions et des sages mesures du prince. Je n'ai
« trouvé de raisonnables dans cette tourbe, que
« deux hommes, le général Quésada, qui, dans
« son parti, se trouvait en très mauvaise com-
« pagnie, et le père Cyrille, général des Fran-
« ciscains, homme fort aimable et qui blâme
« tout bas ce qu'il approuve tout haut. Je vou-
« drais que vous connussiez ce religieux, qui n'a
« du moine que l'habit, et qui est un des plus
« jolis hommes que jamais le froc ait couverts. »

M. D*** m'offrit de m'accompagner au Prado, où était déjà arrivé le régiment des chasseurs de la garde française. La matinée était superbe; beaucoup d'habitans de Madrid, rassurés par la tranquillité qui régnait dans la ville depuis que les Français en avaient pris possession, s'étaient rendus au Prado pour jouir du spectacle de l'entrée du prince. Un bataillon des gardes espagnoles habillées en France ouvrait la marche. Il est probable que ce bataillon avait été recruté parmi les soldats de la Foi; car, malgré l'espace immense qu'offrait la grande allée du Prado, ses officiers ne purent parvenir

à le faire défiler en ordre, et l'on fut obligé de le faire ranger dans une des contre-allées pour que le cortége ne fût pas arrêté dans sa marche.

Le prince parut entouré d'un brillant état-major; venait ensuite une division de cavalerie et de l'artillerie. Les Espagnols furent émerveillés de la belle tenue de ces troupes. Après l'entrée du prince, les habitans de Madrid eurent aussi le spectacle d'un passage non interrompu de trois divisions d'infanterie de ligne et sept à huit régimens de cavalerie qui traversèrent la ville pour aller prendre leurs cantonnemens dans les villages environnans. Le prince refusa le logement qui lui avait été proposé au palais, et voulut occuper l'hôtel du duc de Villa-Hermosa, situé auprès du Prado.

En revenant chez moi, je rencontrai des bandes nombreuses d'hommes et de femmes qui parcouraient les rues en dansant, en criant *mort aux negros!* c'est ainsi qu'on appelait depuis quelque temps les constitutionnels. Quelques moines étaient mêlés à ces danses, mais en petit nombre; plusieurs femmes dont les maris étaient connus pour avoir fait partie de la milice urbaine furent insultées, mais des

patrouilles françaises eurent bientôt rétabli l'ordre, et la gendarmerie assura par sa vigilance la tranquillité de la ville. Il ne se passa plus de scènes de cette espèce pendant tout le temps que la garnison française fut seule chargée de garder la capitale : ce n'est que lorsque la régence fut parvenue à créer quelques compagnies espagnoles, que le désordre éclata de temps à autre.

Pendant plusieurs jours la ville fut illuminée tous les soirs, et jusqu'à l'installation de la régence personne ne fut persécuté. Mais à peine ce gouvernement provisoire fut-il établi, que, malgré les soins généreux et concilians du prince, les vexations se multiplièrent. Beaucoup de modérés, même de ceux qui avaient appelé les Français de tous leurs vœux, furent obligés de sortir de Madrid. Martinez de la Rosa, quoique ouvertement protégé par les autorités françaises, se vit contraint d'obéir à un ordre de la régence qui lui enjoignait de quitter l'Espagne; la ville se dépeupla de ses plus honorables habitans, au grand regret des officiers français, qui préféraient de beaucoup être logés chez des constitutionnels, où ils trouvaient de la politesse et tous les agrémens de la société, que

dans les maisons des serviles, gens ignorans et en général peu riches.

M. Ouvrard était arrivé en même temps que le prince, et ses maréchaux-des-logis avaient marqué sa résidence dans un des plus beaux hôtels de la capitale; mais il dut le céder au prince de Carignan, qui ne jugea pas à propos de se déranger pour le munitionnaire général. Celui-ci prit son parti en homme qui sait dépenser son argent à propos; il loua le magnifique hôtel d'Arriza, dans la rue d'Alcala, et il y installa sa nombreuse suite, qui ne tarda pas à s'augmenter par l'arrivée de deux dames qu'il présenta comme ses nièces, mais que tout le monde savait être deux des filles qu'il avait eues de madame Tallien, maintenant princesse de Chymay. On fut étonné que M. Ouvrard eût seul, dans toute l'armée, le privilége d'amener des femmes en Espagne, et qu'il montât leur maison sur un pied de magnificence extraordinaire. Tout le monde savait par cœur la vie de M. Ouvrard: cependant il donnait des fêtes si belles, tenait une table si exquise, que tout le monde allait chez lui. Je me trompe, ce n'était pas une maison, c'était une cour. Bientôt M Ouvrard fit venir sa famille réelle et légitime, M^me^ de

Rochechouart et sa sœur, deux personnes des plus distinguées. Le palais Ouvrard, comme je l'ai entendu appeler, devint le rendez-vous de toutes les notabilités militaires et diplomatiques. On ne cessait de dire du mal de ce fournisseur, et on eût été bien fâché de n'être pas admis à ses fêtes et à sa table; et tel qui, dans la discussion de ses fameux marchés, a le plus déclamé contre lui, était, à Madrid, un de ses plus assidus commensaux.

Je voyais de temps en temps M. D. Il me tenait au courant des nouvelles politiques et des intrigues de toute espèce dont Madrid était le théâtre. Je sus par lui que le prince était excédé des exigences et des absurdes projets du parti qui croyait avoir vaincu la révolution, et ne regardait les Français que comme des auxiliaires. Son Altesse aurait voulu réconcilier tous les Espagnols et éviter des réactions; elle aurait désiré surtout que le bien qu'elle méditait fût opéré par eux, et leur en laisser tout le mérite. Son major général, homme d'un sens droit et d'une rare capacité, guerrier et administrateur habile, malgré l'enveloppe simple, modeste et bourgeoise qui honore ses talens sans les cacher, le général Guilleminot enfin, partageait toute

la magnanimité de cette politique, qu'il ne m'appartient pas d'apprécier. Mon ancien ami don Joseph A..., que je voyais quelquefois, en gémissait avec moi, et me prédisait tout ce qui ne s'est que trop réalisé depuis.

M. D*** me parlait souvent du père Cyrille, qui jouissait d'un très grand crédit auprès de la régence. Il me donna l'envie de connaître ce singulier personnage, mais je ne voulais pas que M. D*** fût dans ma confidence; je pensais que don Philippe devait plutôt la recevoir. Je ne me trompai pas, car lui ayant demandé s'il connaissait ce moine célèbre, il me répondit : « Vous pensez bien qu'ayant toujours fait en « sorte d'avoir des amis puissans dans tous les « partis, je n'ai pas négligé celui-là; et si vous « voulez prendre du chocolat avec sa révérence, « je me charge de l'en prévenir; mais je vous « préviens que, quoiqu'il comprenne très bien « le français, il le parle avec difficulté. » Je savais assez d'espagnol, et, à l'aide de l'italien, j'étais parvenue à suivre de longues conversations avec des Espagnols qui ne savaient que leur langue. Don Philippe me promit que sous peu de jours il me mettrait à même de satisfaire ma curiosité. En effet, il vint le surlende-

main me dire que, si je voulais me rendre, le soir même à six heures de l'après-midi, au couvent de Saint-François, le père Cyrille me donnerait audience. Qu'on ne s'étonne pas de cette expression; un général des franciscains est, en Espagne, un personnage très important, et il n'accorde pas indifféremment la faveur d'un entretien particulier. Je dis à don Philippe de venir me prendre à l'heure indiquée, et nous nous rendîmes ensemble au couvent de Saint-François.

Au lieu d'entrer dans le monastère, don Philippe alla frapper à la porte d'une petite maison contiguë au péristyle de l'église. Un jeune moine vint ouvrir la porte, et nous introduisit dans une salle basse, où il nous invita à nous asseoir, en attendant que sa révérence pût nous recevoir. Nous attendîmes un quart d'heure à peu près, et nous vîmes sortir d'une porte intérieure un homme décoré de plusieurs ordres, que don Philippe me dit être le duc de Montemar, membre de la régence. Un moine, dont la belle figure me frappa, l'accompagna jusqu'à quelques pas en arrière de la porte, et rentra dans un appartement intérieur. Peu d'instans après, le même religieux qui nous avait ouvert la porte

de la maison vint nous prévenir que le père général nous attendait; nous entrâmes dans une vaste cellule, qui aurait pu passer pour un salon. L'ameublement, des plus simples, consistait en quelques chaises à bras, extrêmement propres, un grand fauteuil en cuir, une table recouverte d'un tapis et une petite bibliothèque. Le père Cyrille, que je reconnus d'abord pour être la personne qui avait accompagné le duc de Montemar, vint à moi d'un air extrêmement gracieux, et me salua avec une aisance remarquable. Il prit la main de don Philippe d'un air de protection, et nous invita l'un et l'autre à prendre séance.

Le père Cyrille ne me parut pas avoir plus de trente-huit à quarante ans, sa figure est parfaitement régulière et fort expressive, ses yeux brillent de tout l'éclat méridional; mais il a en même temps le regard fort doux. La grâce de sa taille, un peu au-dessus de la moyenne, triomphe du froc qui, pour la première fois, me parut un vêtement élégant. Enfin, je remarquai dans l'arrangement de la robe, dans le chapelet, dans les ordres de l'anachorète, une certaine industrie, ou, si je puis m'exprimer ainsi, une coquetterie de cordelier.

Après les premiers complimens qu'il m'adressa en espagnol avec beaucoup d'aisance, le père Cyrille me demanda quel était le motif qui lui procurait l'honneur de ma visite. Je lui répondis sans détour, qu'ayant vu de très près tous les hommes célèbres de la révoluion d'Espagne, je désirais connaître également ceux de la contre-révolution, et que sur le portrait avantageux qu'un de mes amis qui était venu à Madrid avec l'armée m'avait fait de lui, j'avais cédé à la curiosité en priant don Philippe de me présenter. « Je me félicite, ajoutai-je, de vous avoir « vu, et je ne m'étonne plus maintenant de vo- « tre haute position. Qui sait si vous n'êtes pas » destiné au rôle que Ximenès, franciscain « comme vous, mais probablement moins aima- « ble, joua autrefois en Espagne. »

« — Ces temps sont passés, me répondit le « père Cyrille. Je ne m'abuse pas sur le crédit « momentané que donnent à ma personne, et « plus encore à mon habit, les circonstances « passagères où nous nous trouvons. Le secours « que nous avons été obligés d'implorer de la « France, pour renverser le système constitu- « tionnel, finira par nous être nuisible. Les sol- « dats français ne se prêtent pas de bonne grâce

« à l'emploi de protecteurs des moines. D'ailleurs,
« et malgré la mission que l'armée française rem-
« plit au nom de la Sainte-Alliance, elle nous
« fait sentir, involontairement peut-être, que
« son instinct ne la porte pas vers nous. Voyez
« le peu de cas que vos généraux et vos officiers
« font de nos soldats de la foi; j'avoue qu'ils ne
« sont pas attrayans. Je vous dirai même entre
« nous que la plus grande partie de leurs chefs
« sont des gens sans nom, et ceux-là sont les
« plus honnêtes. J'ignore quelle sera l'issue de
« tout ceci, non pas quant aux opérations mi-
« litaires qui seront bientôt terminées; mais ce
« n'est pas tout que de vaincre, il faut gouver-
« ner, et quoique, sous ce rapport, les consti-
« tutionnels nous aient donné l'exemple de la
« plus grande ignorance en matière de gouver-
« nement, je crains bien que nous ne trou-
« vions le moyen de renchérir encore sur leurs
« sottises. Vous trouverez peut-être que je
« m'explique bien légèrement dans une première
« conversation, mais outre que je compte sur la
« discrétion de don Philippe, je ne suppose pas
« que vous vous occupiez beaucoup de politi-
« que, et vous oublierez tout ce que je viens de
« vous dire. »

J'étais on ne peut plus surprise d'entendre le père Cyrille s'exprimer avec tant de raison et de grâce, son habit disparut entièrement à mes yeux, et je ne vis plus en lui qu'un homme extrêmement aimable dont la conversation était pleine de charmes. Il sonna et ordonna à un frère qui entr'ouvrit la porte, d'apporter le chocolat qui nous fut servi sur un plateau d'argent avec les confitures d'usage; quant à lui, sa tasse lui fut apportée sur une assiette de faïence commune. Nous causâmes encore quelque temps, et, lorsque nous prîmes congé de lui, il me dit que, quelqu'envie qu'il eût de me rendre une visite, il ne le pouvait pas, les convenances et ce qu'il devait à la place qu'il occupait, ne lui permettant pas de faire des visites à des personnes de mon sexe; « mais je reçois toujours, « lorsque je suis prévenu d'avance, et, si j'étais « assez heureux pour qu'un service à vous ren« dre, ou à vos amis, me valût la faveur d'au« tres entretiens, je m'en féliciterais. »

Je sortis de chez le père Cyrille, enchantée de lui, me promettant bien intérieurement de le revoir. Je fis beaucoup de questions à don Philippe sur son compte. J'appris que c'était à l'habileté avec laquelle il avait su profiter des cir-

constances qu'il devait son élévation. Exilé par ses supérieurs en Amérique, pour quelques imprudences de jeune homme, il alla à Rio-Janeyro, où il acquit un grand crédit auprès de la reine qui se connaissait en mérite. Il imagina et parvint à exécuter le double mariage de deux infantes de Portugal, avec le roi Ferdinand VII et son frère don Carlos. Il fut à cette occasion comblé de faveurs des deux cours, et promu au généralat de son ordre. Au commencement de la révolution, il manifesta des idées assez libérales. On prétend même qu'il a été franc-maçon; mais les constitutionnels, qui auraient pu se l'attacher par un évêché, le rebutèrent, et dès qu'il vit se présenter des chances de contre-révolution, il s'y jeta avec toute l'ardeur de son âge et de son état.

Je proposai à don Philippe d'aller au Prado pour finir la soirée. Cette belle promenade était remplie de monde; j'y vis une quantité innombrable d'officiers français, et surtout de gardes du corps qui, presque tous, donnaient le bras à des dames espagnoles. D'après ce que j'ai ouï dire, les Français n'ont pas eu à se plaindre des rigueurs du beau sexe dans cette campagne. On cite messieurs les gardes du corps parmi ceux

qui y firent le plus de conquêtes; mais ces dames ont aussi obtenu une victoire, car beaucoup d'officiers entrés en Espagne, avec des idées fort opposées au libéralisme, en sont sortis dans des sentimens bien différens, et j'ai entendu des dames de Madrid se vanter d'être la cause de ce changement.

Il me tardait beaucoup de revoir le père Cyrille. Je ne voulais pas que don Philippe s'aperçût de mon impatience qui, je l'avoue, était fort grande. Je cherchais depuis quelques jours un prétexte pour lui écrire que j'avais à lui parler, lorsque je reçus une visite qui me fit connaître, à ma grande satisfaction, que le père Cyrille ne m'avait point oubliée, et qu'il souhaitait lui-même de faire naître une occasion de me revoir.

J'avais quelquefois rencontré dans les sociétés, une dame B. que je savais être l'une des directrices d'un établissement de charité à Madrid. Nous avions eu ensemble quelques conversations dans lesquelles je lui avais fourni des renseignemens sur les associations de ce genre qui sont si communes à Paris. Un matin, madame B. vint chez moi, et après les premiers complimens, elle m'annonça que le but de sa visite

était de m'engager à solliciter des autorités françaises des secours que le départ de Madrid, de la plupart des familles riches, rendait urgens. Elle me dit que le père Cyrille, qui avait repris sa place d'aumônier de cette œuvre pieuse, m'avait désignée à elle, comme très propre à remplir le but qu'on se proposait, et qu'elle venait m'en prier de sa part. Je m'empressai de promettre à madame B. que je ferais volontiers ce qu'on désirait de moi, et, dès qu'elle fut partie, j'écrivis au général des franciscains, en lui demandant une audience. Je reçus une heure après, un billet fort poli du père Cyrille, qui m'offrait de me recevoir le soir même à six heures. Je me fis accompagner par Yusef, et je me rendis à l'heure indiquée au couvent de Saint-François, où je fus reçue de la même manière que je l'avais été avec don Philippe, dans le petit parloir dont j'ai parlé plus haut, situé hors du couvent, avec lequel il communiquait par l'intérieur. Le père Cyrille parut à l'instant, suivi du moine qui m'avait introduite. Celui-ci se retira dès que je fus assise. Le père Cyrille me remercia avec beaucoup de vivacité de mon empressement et me témoigna combien il était fâché de n'avoir pu m'éviter la peine de me ren-

dre chez lui. « Je suis condamné par ma place, « me dit-il, à ne pouvoir aller publiquement que « chez les ministres ou chez les grands. Je ne « saurais, sans me compromettre, me rendre « chez vous, à moins toutefois qu'il ne fût bien « public, même par la gazette que vous êtes en- « trée dans l'association des dames de charité. « Le départ de la plupart des femmes des grands « d'Espagne qui en faisaient partie, laissa va- « cantes plusieurs des premières places ; si vous « daignez en accepter une, votre qualité d'é- « trangère ne sera point un obstacle, surtout « dans ce moment-ci. Je désire d'autant plus « vous voir accepter ma proposition, que ce « sera me fournir des occasions fréquentes et « bien précieuses pour moi de vous entretenir. « Je n'aurais pas eu besoin d'apprendre par « don Philippe que votre conversation était « pleine de charmes. Je ne m'en suis que trop « aperçu, » ajouta-t-il en me lançant un de ces regards, à la fois tendres et hardis, qui caractérisent particulièrement les physionomies du midi de l'Espagne. Pendant cet entretien qui devenait de plus en plus animé, je ne pus m'empêcher de jeter un coup-d'œil en arrière, et de me rappeler à la fois tous les hommes célèbres

que j'avais vus de près; et malgré moi le général des Franciscains me paraissait à la hauteur des généraux de nos armées. Quel enchaînement bizarre de circonstances n'avait-il pas fallu pour amener celle où je me trouvais dans ce moment. Le père Cyrille me parla beaucoup des divers personnages fameux avec lesquels j'avais eu des relations. « Je suis loin de faire entre eux « et moi la moindre comparaison, me disait-il, « mais je serai comme eux digne d'être votre « ami. » Je le trouvais modeste de s'humilier à mes yeux; car, sous le rapport de l'esprit, il ne le cédait à aucun de ceux auxquels il faisait allusion, et il était incontestablement celui d'eux tous que la nature avait le plus généreusement traité.

Cet entretien, auquel j'avouerai que je me plus extrêmement, dura plus de deux heures. Je dus enfin mettre un terme à ma visite. Je lui déclarai, en prenant congé de lui, que je n'acceptais pas l'emploi qu'il m'offrait, mais que je servirais comme volontaire dans le corps des Dames de la Charité de Madrid, ce qui me donnerait l'occasion de le voir quelquefois.

« A ces conditions, me dit-il, j'accepte au « nom de ces dames, et j'espère que vous n'ou-

« blierez pas le chemin du couvent de Saint-
« François. »

Je retrouvai mon Yusef sous le péristyle de l'église. Je rentrai chez moi; et don Philippe, qui s'y trouvait, m'apprit qu'on parlait du prochain départ de M. le duc d'Angoulême pour l'Andalousie. On venait aussi de recevoir la nouvelle de la convention conclue entre le général Morillo, commandant en chef l'armée constitutionnelle de Galice, et le général français Bourke. Les libéraux exaltés, surtout parmi les femmes, crièrent à la trahison; mais beaucoup de constitutionnels sincères conçurent de grandes espérances de ce traité fait au nom et avec l'approbation du prince généralissime. Ils espérèrent que les autres généraux imiteraient l'exemple de Morillo, et que par ce moyen l'Espagne obtiendrait quelques concessions que le roi sanctionnerait dès qu'il serait sorti de Cadix: ils ne s'attendaient pas à l'inconcevable audace de la régence, qui, tenant ses pouvoirs de S. A. R., osa refuser de ratifier cette convention. Elle fut exécutée toutefois en partie; mais elle donna de vives craintes pour l'avenir. Ces craintes ne se sont que trop réalisées; et les Espagnols ont vu les engagemens pris par l'hé-

ritier de la couronne de France, à la tête de cent mille hommes victorieux, violés par un gouvernement qui, un an après la restauration, n'eut pas encore un soldat dont il pût disposer.

J'allai voir le père Cyrille, et je lui témoignai mon étonnement de la conduite de la régence, que je traitai d'insolente. « Ils ont raison, me « répondit-il, et ils l'auront toujours dans un « cas pareil. Ils savent, et je le sais aussi, que « le gouvernement français n'osera pas soutenir « le duc d'Angoulême : c'est la France qui com- « bat et qui paie, mais ce n'est pas elle qui « commande. Les Français, s'il le faut, pren- « dront Cadix d'assaut; mais ils échoueront « contre le duc de l'Infantado, qui, entre nous, « est la plus faible tête de l'Espagne, mais qui « est gouverné par Victor Saez et par l'évêque « d'Oscua, membre de la régence comme lui, « et qui est bien le plus encroûté Servile de « toute l'Espagne. Je me garderais de dire à « d'autres qu'à vous que je pense que le gouver- « nement français devrait agir en souverain, et « arranger les choses de manière à ce que notre « roi, lorsqu'il sera libre, trouvât un système « raisonnable établi sur des bases tellement « solides, que les personnes qui ne manqueront

« pas de l'entraver ne puissent pas l'ébranler. « Mais on ne le fait pas; et, pour mon compte, « je crie plus haut que qui que ce soit que la « régence a raison, et qu'il n'y a aucune com- « position à faire avec les *negros*. Je sais très bien « où cela nous mènera dans quelques années; « mais je n'y puis, et probablement n'y pour- « rais rien. L'habit que je porte me place dans « une ligne dont je ne sortirai qu'à bon es- « cient. » Ce que me disait le père Cyrille me rappela Zayas qui, dans le parti contraire, me tenait un langage dont le sens était le même. Le général constitutionnel et le général des Franciscains étaient deux hommes de beaucoup d'esprit et d'un grand sens; l'un et l'autre jugèrent très sainement les hommes du parti dans lequel ils se trouvaient engagés : le militaire partagea le sort des vaincus dont il déplorait les fautes, et le moine profita de celles des vainqueurs.

Je reçus dans ce temps-là une lettre de don Félix, qu'il trouva le moyen de me faire remettre par don Joseph A..... Il avait été blessé dans une des affaires très chaudes que les troupes constitutionnelles de Catalogne avaient eues avec les Français. Il était caché dans les montagnes, et me priait de lui obtenir du major général

un sauf conduit pour se rendre en sûreté à Bayonne. Sa lettre était fort triste : « La liberté est « perdue, me disait-il; elle n'eût certainement « pas succombé, si toutes les armées avaient fait « leur devoir comme celle de Catalogne; mais « nous avons été trahis à la fois par la fortune « et par la plupart de nos généraux. Cependant, « si je ne meurs pas de douleur ou de mes bles- « sures, je suis assez jeune pour voir encore « mon pays délivré du joug que lui imposent « les Français : fils aînés de la liberté, ils ont « répudié leur noble héritage. Puisse le spec- « tacle hideux dont ils vont être les témoins « les faire repentir d'avoir souillé leurs armes « en protégeant le despotisme! » Je montrai cette lettre au père Cyrille, qui me dit : « Votre « ami a la tête chaude; mais il pourrait bien avoir « raison dans quelques années. En attendant il « fait très bien de se réfugier en France; il fera « encore mieux d'y rester lorsqu'il sera guéri. »

Don Joseph A..... me prévint que, si je pouvais obtenir le sauf-conduit de don Félix, il avait des moyens certains de le lui faire parvenir. J'allai immédiatement voir le général Guilleminot, que je trouvai faisant ses préparatifs de départ. Il m'accueillit avec beaucoup de grâce, et

ne fit aucune difficulté d'accéder à ma demande. En sortant de chez lui je rencontrai plusieurs voitures et une longue file de fourgons, le tout escorté par une troupe dont je ne reconnus point l'uniforme, qui était gris avec des revers jaunes. Je crus d'abord que je voyais les équipages du prince; mais on me dit que c'étaient ceux de M. Ouvrard qui se rendait en Andalousie. J'admirai le train du munitionnaire général : je ne présumais pas alors que tout cet étalage finirait par la Conciergerie.

S. A. R. partit à la fin de juillet, laissant le commandement de Madrid au maréchal Oudinot, duc de Reggio; le prince ne prit point avec lui les gardes du corps, qui continuèrent à résider à Madrid, à leur grand regret, mais à la grande satisfaction d'une foule de dames espagnoles qui applaudirent très sincèrement à une décision qui laissait dans la capitale deux ou trois cents jeunes gens dont une expérience de deux mois leur faisait apprécier le mérite. Pour toutes les personnes qui n'avaient pas cette consolation, le départ du duc d'Angoulême et de la garde rendit Madrid fort triste; plusieurs habitans notables, qui y étaient restés, rassurés par la présence du prince, dont la protection ne

fut jamais implorée en vain, en sortirent dans la crainte des vexations de la régence. Il ne resta de mes anciennes connaissances que don Joseph A....., dont la maison était devenue fort solitaire. La société de la marquise de Reyalio était toujours fort nombreuse; mais elle était presque toute composée de Français que je ne connaissais pas. Je n'avais rien qui me retînt en Espagne, qu'une vague curiosité d'être témoin de la fin d'une campagne que je voyais bien ne pas devoir être longue, quoique beaucoup d'Espagnols se flattassent que Cadix tiendrait jusqu'à ce que le mauvais temps en rendît le siége impossible. Mais le père Cyrille, qui avait des correspondances partout, m'assurait qu'avant trois mois le roi serait à Madrid; il ne croyait pas à une résistance sérieuse de la part des cortès, et il était assuré que le gouvernement anglais ne ferait aucune démonstration pour empêcher la chute de ce dernier boulevard des libéraux.

Peu de jours après le départ du duc d'Angoulême, un convoi apporta la célèbre ordonnance d'Andujar, qui fut reçue avec un applaudissement universel par l'armée française, par les libéraux et par les modérés, et avec un dépit mal déguisé par la régence. La joie fut au comble

à Madrid pendant vingt-quatre heures. On crut et on dut croire qu'elle allait être exécutée. J'allai triomphante en apprendre la nouvelle au père Cyrille. Il la savait déjà; mais il modéra singulièrement mon allégresse, en m'annonçant de la manière la plus positive qu'elle ne serait suivie d'aucun effet. « Vous allez voir, me dit-« il, le corps diplomatique faire des représen-« tations; l'ambassadeur de France se croira forcé d'y joindre les siennes, et le duc de Reggio cédera. Tout se passa exactement comme il me l'avait dit. Les résultats de l'ordonnance d'Andujar se bornèrent à la création d'une commission mixte d'officiers français et de magistrats espagnols. Quelques prisonniers furent élargis, et trois semaines après, les prisons furent plus encombrées que jamais sur toute la surface de l'Espagne. J'étais indignée du rôle que jouaient l'armée française et son auguste chef. Je ne comprenais pas que le gouvernement français se laissât en quelque sorte insulter par des gens qui, s'il leur eût retiré son appui, auraient dû solliciter de lui un asile.

Je passai encore trois mois à Madrid, pendant lesquels je ne voyais guère que don Joseph A***, don Philippe et le père Cyrille. Ce dernier

me tenait au courant de tout ce qui se passait; j'étais tous les jours plus étonnée de sa sagacité; mais c'est en vain que je tâchais de le déterminer à adopter un autre système politique. Je vois aujourd'hui qu'il avait raison dans sa position, et qu'il eût perdu tout son crédit en cessant de se montrer un des plus zélés fauteurs du servilisme; car on n'avait pas encore inventé les mots *apostolique* et *absolutiste* pour désigner le parti dont il était un des chefs principaux.

CHAPITRE CCV.

Soumission du reste de l'Espagne. — Capitulation de Ballesteros. — Entrevue avec Riego dans sa prison. — Ses derniers momens.

Quelque temps avant la reddition de Cadix eut lieu la bataille d'Arenas, dans le royaume de Grenade, où le général Molitor défit entièrement et dispersa l'armée de Ballesteros, qui par suite capitula avec les Français, en stipulant pour lui et pour ses soldats des conditions qui n'ont pas été tenues, quoique consenties au nom du duc d'Angoulême. Riego, qui était sorti de Cadix à la tête de quelques troupes, s'était réuni à cette armée et prit le funeste parti de chercher à s'évader après la déroute. Il partit du champ de bataille, suivi de quelques officiers, et se dirigea vers l'Estramadure, en traversant une partie de l'Andalousie. Il fut mal-

heureusement reconnu par les paysans d'une ferme où il s'était arrêté pour prendre quelque repos. Pendant son sommeil il fut entouré, et à son réveil il se trouva désarmé, au pouvoir d'une bande de furieux qui le conduisirent à la Caroline, où l'on eut bien de la peine à empêcher la populace de le mettre en pièces. C'est par le père Cyrille, toujours instruit avant tout le monde, que j'appris l'arrestation de Riego. Je ne doutai pas qu'il ne fût réclamé par l'armée française, qui, à mon avis, devait le regarder comme compris dans la capitulation de Ballesteros. Le père Cyrille voulut m'en dissuader, et me prédit que cet infortuné serait livré aux tribunaux espagnols, qui le condamneraient sans miséricorde. Je refusai de le croire, non sans raison; car on apprit à Madrid qu'un détachement français était allé à la Caroline pour se faire remettre le prisonnier. Le père Cyrille persista à me dire que cette démarche n'empêcherait pas Riego d'être jugé et exécuté. Il n'avait que trop raison; car à quelques jours de là il arriva à Madrid, et fut déposé dans une maison qu'on appelait le *séminaire des nobles*, qui avait plusieurs fois servi de prison d'état pendant les troubles de l'Espagne. Son arrivée répandit la

consternation parmi les constitutionnels. Cependant on espérait encore qu'il serait conduit en France; mais cette illusion s'évanouit quand on sut que son procès allait commencer. Pendant les premiers jours il fut permis à quelques personnes de le voir. Des officiers français qui avaient eu cette curiosité me racontèrent les entretiens qu'ils avaient eus avec lui. Je désirais beaucoup le voir, et j'en parlai à M. D***, qui m'offrit de m'en fournir les moyens : « Mais il « faut, me dit-il, prendre des habits d'homme ; « je viendrai vous chercher demain soir à l'heure « où on lui apporte son repas, et vous entrerez « avec le commandant du poste français. » Je prévins le père Cyrille de la visite que je devais faire à Riego, et je lui promis de venir le voir immédiatement après.

M. D*** me tint parole. Il se rendit chez moi entre cinq et six heures, et nous allâmes ensemble à la prison. L'officier français qui commandait en chef la garde composée de soldats des deux nations nous introduisit dans un appartement assez propre où était le prisonnier. Il nous salua fort poliment. Je le trouvai assez tranquille et plein d'espoir. Il se flattait d'être envoyé en France, parce qu'il se regardait

comme prisonnier de l'armée française. Ses argumens me paraissaient fort justes, et je crois sincèrement qu'il avait raison. L'habit que je portais était le même que j'avais lors de ma visite à San Juan de las Cabezas; j'étais surprise qu'il ne me reconnût point. Je lui parlai de don Félix, et à peine eus-je prononcé ce nom qu'il me dit: « Mais vous êtes le jeune officier qui l'accompa-« gnait. Je le suis en effet, lui dis-je, mais je ne « suis plus obligée de garder l'incognito. Je n'ai « pris aujourd'hui des habits d'homme que « pour pouvoir arriver plus facilement auprès « de vous. » Riego s'imagina probablement que ma visite avait un motif important pour lui; car il témoigna le désir de m'entretenir en particulier. Le commandant y consentit, et on nous laissa seuls dans l'appartement, en vue toutefois des gardes qui étaient dans l'antichambre.

Je m'attendais à quelques communications de sa part, mais je m'aperçus que sa tête, que je n'avais jamais jugée bien forte, était encore affaiblie par son malheur. Il témoignait du courage, mais ce n'était pas celui que j'aurais voulu voir dans le héros de la révolution espagnole. Il se repentait presque de ce qu'il avait

fait pour la cause constitutionnelle. Il se borna à me prier d'employer mon crédit, qu'il supposait immense, à obtenir son exil en France. Je lui promis de faire toutes les démarches possibles en sa faveur; mais je ne voulus pas l'abuser sur le peu d'espoir que j'avais de réussir. Je lui insinuai qu'il serait peut-être plus utile de faire solliciter les autorités espagnoles; mais il refusa constamment de croire qu'il leur fût livré. Le commandant rentra avec M. D*** et me pria de mettre fin à ma visite. Je me retirai fort émue, et avec le funeste pressentiment que le malheureux Riego ne quitterait la prison que pour monter sur l'échafaud.

M. D*** m'accompagna chez moi et me laissa à ma porte. Dès qu'il fut parti, j'appelai Yusef, et, sans me donner le temps de changer d'habits, je me rendis au couvent de Saint-François. Je ne fus pas reconnue par le moine qui venait ordinairement m'introduire. Je lui remis deux mots que j'avais tracés à la hâte en le priant de les donner sur-le-champ au père Cyrille. Celui-ci vint à l'instant; mais comme il ignorait mon travestissement, il crut que je lui envoyais un message. Il me reconnut enfin et me fit compliment sur ma bonne grace en habit militaire.

J'étais peu disposée à écouter ses aimables propos. « J'ai, lui dis-je, le cœur navré de douleur; « je quitte ce malheureux Riego qui se flatte « d'être envoyé en France. Je l'ai trouvé bien « abattu; et qu'eût-ce été s'il avait soupçonné « vos cruelles prédictions? Je viens vous propo- « ser une belle action, je viens vous proposer « de la gloire. Déclarez-vous le protecteur de « Riego, sauvez-lui la vie. Donnez à l'Espagne et « à l'Europe un noble démenti des opinions et « des sentimens qu'on vous impute. Je vous fais « l'honneur de croire que vous n'êtes pas cruel, « et je vous pardonne ce que souvent vous im- « posent votre habit et votre position. Je vous ai « donné et j'ai reçu de vous des preuves d'un « grand attachement, joignez-y celle de vous « intéresser vivement au sort de Riego. »

La physionomie du père Cyrille me montra que mon apostrophe l'avait vivement ému. J'attendais sa réponse, qui fut précédée d'un silence de quelques instans. « Vous me rendez justice, « me dit-il, en pensant que je m'emploierais « volontiers pour sauver la vie de Riego; mais « soyez certaine que mes démarches seraient « non-seulement inutiles, mais me feraient « perdre mon crédit; croyez d'ailleurs que les

« ministres eux-mêmes n'oseraient pas, quand « bien même ils ne seraient pas les plus mortels « ennemis de Riego, comme ils le sont, inter- « céder pour lui. Ce n'est pas comme prisonnier « de guerre qu'il sera jugé, c'est comme premier « fauteur de la révolution; c'est pour avoir été « chargé de l'exécution du décret de suspension « des fonctions royales, lorsque les Cortès em- « menèrent le roi à Cadix. On veut faire un « exemple, et rien au monde ne peut l'empêcher. « Si vous avez assez d'influence sur les chefs « de l'armée française pour les engager à enle- « ver Riego, il ne mourra pas. Vous voyez donc « bien qu'il est perdu sans ressource. » Les raisonnemens du père Cyrille étaient sans réplique; mais ils me donnèrent de l'humeur contre lui, et je le quittai fort mécontente. Toutes les fois que je le revis depuis, avant mon départ, nous évitâmes, comme si nous en étions convenus, de parler de Riego.

Quelques jours après, Riego fut condamné à mort; et par un raffinement de cruauté, il fut privé du droit que lui donnait sa qualité de gentilhomme, d'être garrotté, et non pendu comme un roturier.

En Espagne il est d'usage de laisser trois jours

d'intervalle entre la sentence et l'exécution. Pendant ce temps le condamné est placé dans une chapelle où il reçoit les secours de la religion. On obtient facilement la permission d'entrer dans la chapelle, et beaucoup de personnes charitables en profitent ordinairement pour aller consoler le patient et prier avec lui. Je voulais proposer à don Philippe d'aller voir Riego ; mais il me prévint en m'annonçant qu'il avait formé le projet de s'y rendre. Je l'engageai à venir me voir au retour. Il vint en effet, et me confia sous le sceau du plus grand secret qu'il avait été chargé par d'anciens amis de Riego d'avoir avec lui un entretien que la qualité d'ecclésiastique lui faciliterait, et de lui remettre une dose de poison, pour lui éviter de mourir sur un échafaud. « Je « me disposais, me dit don Philippe, à remplir « ma commission ; mais la conversation que j'ai « eue avec Riego m'y a fait renoncer. Ce mal- « heureux est tout-à-fait résigné et se regarde « comme réellement coupable. Il a pris au pied « de la lettre les premiers mots que je lui ai « adressés, et que j'avais préparés pour entrer « en matière, de crainte d'être entendu par les « surveillans. Il a continué sur le même ton, « témoignant un repentir sincère, et me deman-

« dant de la meilleure foi du monde si Dieu lui « pardonnerait d'avoir été le principal agent de « la révolution. J'ai, comme vous le pensez, re- « noncé à lui faire la proposition dont je m'étais « chargé. » Ce que me dit don Philippe me prouva que j'avais bien jugé Riego dans la visite que je lui avais faite dans sa prison.

L'exécution eut lieu le lendemain à midi sur la place appelée *de la Cebada*. Riego fut placé dans une espèce de panier de paille tressée, tiré par un âne. Il mourut dans des sentimens fort chrétiens, et laissa après lui la réputation d'un homme fort au-dessous de la situation où les circonstances l'avaient placé.

CHAPITRE CCVI.

Départ de Madrid. — Entrevue périlleuse avec Léopold à Lyon. — Scène d'auberge. — Excursion en Suisse.

Malgré tout l'ascendant d'une prompte conquête, l'influence des Français disparaissait chaque jour devant la mystérieuse domination du parti apostolique en Espagne; les conseils de Ferdinand, les autorités subalternes, tout s'était empreint de cette maladie épurative et réactionnaire qui n'a guère de limite que la chute d'un système. Ce spectacle de vengeances sans dignité, et de proscriptions sans discernement, toutes les dégoûtantes orgies des factions me firent bientôt prendre le séjour de Madrid en horreur. Tous mes amis avaient successivement été obligés de fuir, tous, même ceux que la prudence de leur conduite, la couleur réservée

de leurs opinions, leur royalisme même, mais un royalisme honnête, auraient dû faire respecter. C'est bien dans ce moment que les modérés étaient poursuivis comme des traîtres. Don Félix était parti pour Gibraltar; don Pédro, mon premier introducteur dans sa patrie, avait été obligé de disparaître en vingt-quatre heures pour éviter tous les ennuis d'une instruction dans laquelle des ennemis de sa famille l'avaient compromis, et dont il craignait encore plus l'issue qu'un exil volontaire. Ces deux amis et quelques autres n'avaient même pu échapper aux conséquences plus graves de la réaction qu'à l'aide de quelques recommandations que j'arrachai à la généreuse bienveillance du père Cyrille, qui, plus fort et plus magnanime que son parti, m'avoua bientôt le danger de ses complaisances pour sa popularité absolutiste, et l'impossibilité de les continuer.

Réduite à la solitude, déçue de toutes les espérances que j'avais attachées à un ordre de choses tombé sitôt, reportée vers ma patrie par cette abondance de souvenirs que des courses perpétuelles et des agitations journalières ne venaient plus distraire et étourdir, rappelée en quelque sorte vers la France par le réveil de

tout ce que j'y avais laissé, et surtout par une lettre de Léopold auquel j'avais écrit plusieurs fois pendant la durée de mon long séjour dans la Péninsule, j'avais repoussé avec tout l'accent d'une mère les élans passionnés et dangereux d'une ame qui mêlait l'amour aux expressions de son profond attachement, mais en nourrissant l'espoir de conserver plus pur et par cela même plus durable un lien dont je sentais tout le prix pour mes vieux jours, et dont je n'ignorais pas non plus la puissance sur le bonheur raisonnable et possible de celui qui seul était resté fidèle à ma mémoire.

La lettre de Léopold était tout ce qu'on pouvait imaginer de mieux pour rassurer les terreurs qui se rattachaient toujours pour moi aux témoignages des sentimens trop exaltés d'un jeune homme. Celui que déjà je pouvais appeler mon vieil ami me demandait comme seule grâce de ne point le laisser sans conseils, sans appui : « J'ai mis ordre à toutes mes affaires, moins « une, celle qui m'a contraint de reprendre du « service; mais enfin, malgré cette chaîne si « cruellement acceptée, plus péniblement subie, « quelques momens de liberté me sont enfin « possibles, et ces momens précieux, qui peuvent

« décider de mon avenir, je vous demande de « les consacrer aux besoins de mon cœur. Quit- « tez cette Espagne où l'on dit que des dangers « de toute espèce entourent les étrangers. Je ne « sais quels intérêts peuvent vous tenir si long- « temps éloignée, loin de tout ce que vous avez « aimé, de tout ce que vous devez plaindre « toujours. Un congé me permet d'abréger les « distances qui nous séparent; ne refusez point « non plus de faire quelques pas pour vous « rapprocher d'une ame qui a besoin de s'épan- « cher dans celle d'une mère.

« Quand on en appelle à votre généreuse « sensibilité, on est si sûr de la réponse, qu'en « vous jurant aujourd'hui que c'est un fils seule- « ment que vous viendrez affermir et consoler, « j'ai la certitude que, quelles que soient vos « autres vues, vous les sacrifierez toutes aux « vœux impatiens de votre ami, et que je vous « rencontrerai à Lyon, que je vous supplie en- « core une fois d'accepter pour rendez-vous « dans le délai d'un mois. »

Dans la disposition d'esprit où j'étais, dans cet accablement où m'avait jetée ma vie de Madrid, devenue si inutile, si maussade, et même si dangereuse, la lettre de Léopold ne fit que hâter

de quelques jours un départ qui était déjà résolu et nécessaire.

Je pris congé du petit nombre de personnes qui m'étaient restées des sociétés si nombreuses que j'avais vues pendant mon séjour, et que le régime nouveau avait presque toutes dispersées, et partis immédiatement pour Bayonne. Aucun incident ne marqua heureusement mon passage; et j'avoue qu'en mettant le pied sur le territoire français, j'éprouvai comme un soulagement merveilleux à la mélancolie qui s'était emparée de toutes mes sensations; et quoique la France ne fût pas tout ce que j'aurais voulu la voir, je sentis cependant, à son aspect comparé aux hideux spectacles de l'Espagne telle qu'une faction voulait la faire, un orgueil et un bonheur dont on devinera toute la délicatesse. Je pris quelque repos à Bayonne, où j'eus quelques démêlés pour le *visa* de mon passe-port, mais trop peu sérieux et trop tôt finis pour que je les mentionne.

Je quittai Bayonne au bout de trois jours, résolue de ne m'arrêter qu'à Lyon; car, vaincue par les instances de Léopold, forcée de reconnaître, dans plusieurs années de fidèle respect et de tendresse épurée, les gages d'un attache-

ment sans péril, je sentis qu'il y aurait ingratitude et dureté, si je refusais à mon fils d'adoption, le seul ami qui me restât au monde, une entrevue depuis si long-temps demandée, et devenue nécessaire peut-être à son existence. De Madrid j'avais déjà écrit à mon jeune ami qu'à sa voix je quittais l'Espagne, et qu'il pouvait être sûr de me rencontrer à Lyon. De Bayonne je renouvelai par une seconde lettre ma promesse, de peur que celle de Madrid, qui avait eu à traverser les vilaines routes d'Espagne, ne fût pas arrivée à son adresse. Ces deux lettres contenaient les temoignages d'une affection vraie, sincère, et les conseils d'une raison qui sur ce point était du moins solide et inébranlable. J'ignorais pourquoi Léopold avait choisi Lyon comme centre de notre rendez-vous; mais comme les distances et les lieues ne sont rien pour moi, j'arrivai là aussi lestement, aussi rapidement qu'ailleurs.

Je descendis à un hôtel dont Léopold m'avait indiqué le nom dans sa lettre, et que d'ailleurs je connaissais pour un des plus confortables de la ville. Je n'étais pas débarquée depuis plus d'une demi-heure dans une espèce de salle d'attente, où je vérifiais mes effets, quand tout à

coup j'entends les sons d'une voix qui m'était une surprise, une reconnaissance, une joie, une de ces émotions indéfinissables qui nous font trembler. Les paroles réitérées de cette voix, qui s'élevait davantage, ne furent bientôt plus que du bonheur : c'était Léopold demandant aux gens de l'hôtel la chambre de la voyageuse, de la dame arrivée récemment, le jour même peut-être.... C'était lui, et les réponses n'allant pas aussi vite que son impatience, il avait deviné en quelque sorte la pièce où j'étais assise, et il était à mes pieds.

— « Mon amie, s'écria Léopold, ne me fuyez « plus, je ne me reproche plus rien, je ne dois « plus rien vous faire craindre, j'ai un congé « illimité, j'en puis disposer pour mes affec- « tions, j'en voudrais disposer de manière à le « rendre éternel. Mon amie, après tant d'an- « nées de courses, je voudrais me reposer près « de ce cœur, le seul qui me représente la vie, « le seul qui fasse battre le mien. » Léopold se calma aux vives expressions de mon dévouement. Il me parla de mon voyage, de mes relations en Espagne. Je lui en racontai les circonstances avec une franchise qui cette fois avait moins de mérite; car ce voyage si long

avait été moins significatif que le voyage si court dont il est fait mention dans le tome IV de mes Mémoires. Léopold me fit promettre de renoncer à toutes ces courses pour une vie enfin assise et tranquille. Hélas! que n'ai-je suivi plus tôt ces conseils, je me serais épargné toutes les peines dont la versatilité de mes projets et mon malheureux défaut d'ordre m'accablèrent dans le court espace de trois années.

Ce sont ces trois années d'une existence vouée à l'oubli et à toutes les vaines espérances qui par instant les soutenaient, qu'il me reste à retracer, jusqu'au moment où la plus noble, la plus généreuse amitié vint ranimer mon courage en le flattant de la certitude d'un honorable succès. Avant de dérouler sous les yeux de mes lecteurs le tableau de ces dernières scènes, quelquefois si déchirantes, auxquelles a pu seule me faire survivre mon invariable opinion : « Qu'il y a plus de mérite à lutter avec le sort que de courage à s'y soustraire par la mort; » avant d'entrer, dis-je, dans cette nouvelle série de souvenirs, il me reste encore à retracer quelques vagabondes excursions, précédées d'une dernière lutte de ma liaison avec Léopold, lutte dont les sacrifices sont devenus

les garans éternels d'un attachement saint et respectable. J'en atteste le ciel comme l'amour de la meilleure des mères, j'ai amené Léopold à ne me donner que ce nom révéré. Me dire *qu'il n'est point mon fils* serait m'ôter ma dernière illusion. Depuis la lutte et le sacrifice que je vais peindre ici dans toutes ses circonstances, un jour ne s'est point écoulé sans que je n'aie remercié le ciel de m'avoir fait attacher assez de prix à l'estime et au respect de mon fils d'adoption, pour avoir eu la force d'une immolation qui, repoussant quelques momens d'ivresse bien doux, devint la conquête d'un plus pur et plus réel bonheur.

Heureuse de revoir Léopold, je lui faisais l'aveu du plaisir que devait me causer sa présence. Je ne détaillerai pas tous les projets, toutes les espérances qui occupèrent les heures d'un tête-à-tête de deux jours. J'eus soin d'en affaiblir le danger en affectant une grande liberté d'esprit, et plus de gaieté que je n'en avais, enfin *una vera desinvoltura*. J'avais pris mon parti, j'étais sûre de moi, je voulais l'estime de Léopold, et pourtant en le voyant là près de mon cœur, ne formant pas un vœu dont je ne fusse l'objet, cela devint un effort difficile.

Nous partîmes ensemble de Lyon assez tard, avec l'intention de nous arrêter à..... Arrivés à cette première destination nous entrâmes dans une auberge, point central des diligences. La première salle était remplie de monde. Des gendarmes étaient là, à leur poste, pour visiter les passe-ports des voyageurs. Léopold demanda aussitôt qu'on nous préparât deux chambres, et qu'on nous fît souper dans l'une. Armée du bougeoir d'usage, l'une des servantes nous précéda par un corridor long et étroit, où se trouvaient plusieurs chambres, sans regarder en arrière, et se dirigeait vers l'extrémité du bâtiment. Léopold pressait mon bras; il était dans une agitation convulsive; sa voix entrecoupée ne prononçait que des mots de tendresse: tout à coup il me serre vivement, pousse une porte entr'ouverte, et la refermant soudain, nous voilà debout au milieu d'une chambre obscure. Je ne repoussais pas ses mains qui m'enlaçaient, je soupirais à ses soupirs; la crainte, le mystère, ajoutaient au charme de son langage. Quelques monosyllabes, quelques prières étouffées me demandaient le bonheur. Le visage de Léopold brûlait mes mains. On ne m'accusera pas, j'espère, de vouloir me tar-

guer d'une tardive sagesse, puisque j'avoue que plus jeune j'aurais *rendu amour pour amour*. Ma vertu intraitable dans cette dernière crise n'était donc méritoire que par l'effort qu'elle me coûtait et non par son motif, puisque l'âge seul de Léopold, et la douleur de perdre bientôt le cœur auquel j'aurais cédé, faisaient seuls ma force. En résistant, mes erreurs passées devenaient même des gages d'un noble attachement, par l'admiration qu'elles commandaient pour une victoire que le besoin d'être estimée et chérie de lui me faisait remporter sur une passion dont depuis long-temps il connaissait la violence.

Je prolongeai avec une sorte d'enivrement un danger qui me donnait une dernière fois toutes les délicieuses émotions d'une tendresse partagée; et je suis forcée aussi d'avouer que je manquai faillir malgré ma volonté, par trop de confiance dans ma résolution. Enfin, épuisée par le danger, je sentis que le moment était venu de rompre le charme, en rappelant à celui qui me demandait le bonheur de sa vie, que nous étions à la veille du jour anniversaire de la mort de sa malheureuse mère. « Léopold, peut-« être est-ce l'heure d'une agonie allégie seule-

« ment par l'espoir que vous deviendriez mon « fils.

« — Ah! vous me donnez la mort. Je le vois, « je ne vous serai jamais qu'un fils!

« — Qu'un fils..... oui..... mais quel titre est « plus doux, est plus cher? Sortons, Léopold; « je crois voir auprès de nous les mânes de « votre malheureuse mère. » Et je l'entraînais doucement vers la porte. « Ah! disait l'ardent « jeune homme, si elle nous voit, si les ames « de ceux qui nous chérirent veillent sur nous « encore, que ma mère intercède pour moi au « lieu de me faire repousser. » En ce moment nous entendîmes la fille dire au bas de l'escalier : « Mais où donc ont passé ce monsieur « avec sa mère? Je viens d'en haut, ils n'y sont « pas. — Retourne sur tes pas, porte à ces « voyageurs le complément de leur souper, » répondait la grosse voix du maître de l'hôtel. « Sortons, sortons, Léopold, m'écriais-je; que la « servante nous trouve à table. » Il résistait, il cherchait à me retenir : « Vous voulez donc me « compromettre, Léopold; vous voulez m'ôter « le bonheur de passer pour votre mère? » Il ouvrit la porte, et nous étions déjà à table quand la lourde créature parut au milieu de

l'appartement, occupé à sa grande surprise. Elle fit une mine qui donna aussitôt un tour moins dangereux à notre tête-à-tête ; car j'éclatai de rire, et le sérieux un peu triste de Léopold n'y put tenir : « Mais où étiez-vous donc, monsieur « et madame, s'il vous plaît?

« — Ici, ma chère, à table.

« — Vous voulez me plaisanter?

« — Je n'en ai nulle envie, disait Léopold en « me regardant d'un œil expressif. »

J'ai dit que Léopold était d'une figure remarquable : cette figure avait dans ce moment un charme extraordinaire. La paysanne en fut frappée, et malgré l'innocence du village, témoigna assez par un air de soupçon qu'elle connaissait toute la fragilité de la vertu. Léopold, après avoir tout fait servir, ordonna à l'Agnès rustique de nous laisser. Elle s'en fut communiquer ses observations à ses habitués du coin du feu, messieurs les gendarmes de l'endroit, qui avaient élu domicile dans l'auberge comme sur le point le plus militaire de leur résidence, celui où l'ennemi se rencontre, celui où les voyageurs descendent et ont à exhiber leurs passeports.

Léopold avait un congé, mais sous l'habit

bourgeois il avait conservé la moustache, la cravate noire, la mine enfin de ce qu'il était. La servante n'avait rien de mieux à faire que de parler des voyageurs, et surtout du *beau militaire*. Aussitôt le brigadier de songer à son devoir et de monter avec cette sotte fille pour demander les passe-ports. Nous crûmes entendre quelques mauvais propos des arrivans.

Je tâchai de prendre le ton de la plaisanterie pour reprocher à Léopold d'avoir excité de ridicules suppositions par ses manières trop peu filiales. « Quoi, s'écria-t-il, vous vous feriez un « jeu de mon tourment, vous, si bonne, si bien- « veillante pour tout le monde! Serais-je destiné « à vous paraître ridicule par un délire digne « d'intérêt? » Ici la violence de son émotion me saisit réellement jusqu'à l'épouvante. Je lui prodiguai, pour le calmer, tous les doux noms de la tendresse; mais je ne me rendis maîtresse de sa volonté que par la menace de séparer à jamais ma destinée de la sienne, de lui devenir étrangère, s'il ne me promettait que ce serait là son dernier oubli des vœux de sa mourante mère. « Et si je vous immole tout mon amour, « vivrai-je du moins près de vous? vous verrai- « je tous les jours? » Et ses regards supplians

dévoraient les miens. Je lui promis de renoncer aux voyages, de chercher une occupation utile, et de vivre pour lui près de lui. Enfin je parvins à rassurer Léopold sur toutes ses craintes, en lui parlant le langage d'une confiance illimitée. Nous convînmes de la façon de vivre qu'il fallait adopter; nous fîmes des projets d'avenir, d'un avenir que l'estime pût entourer.

La présence d'un brigadier de gendarmerie vint troubler notre tête-à-tête, qui n'était plus alors que celui de la raison. Léopold montra ses papiers avec une docilité et une soumission qui eurent beaucoup de prix à mes yeux, d'après son caractère très facile à irriter. Je regardai sa conduite dans cette occasion comme un gage de tous les efforts qu'il ferait sur lui-même pour se résigner à une filiale obéissance.

Le lendemain matin nous délibérâmes sur la suite de notre voyage. J'ai oublié de dire qu'à Lyon nous avions fait le projet de parcourir la Suisse, d'aller ensemble saluer les lieux qui m'ont vue naître, renouveler sous les ombres de Villa-Ombrosa et sur le souvenir de ma vertueuse mère les sermens d'un attachement que d'en haut nos parens pussent approuver, c'est-à-dire la promesse d'une union fraternelle, qui

mettrait tout en commun entre Léopold et moi, tout, excepté les remords d'une faute. Mais le moment n'était point venu encore d'une entière sécurité. Léopold promettait plus qu'il ne pouvait tenir, et les volontés fermes de son dévouement et de sa soumission, après avoir éclaté en ma présence, expiraient dans son cœur au moindre moment de solitude. Nous fîmes cependant le trajet de Lyon jusqu'à la frontière dans les doux épanchemens d'une amitié résignée, et d'une amitié heureuse, contente, fière même de sa résignation. En approchant du dernier village de la frontière de Suisse, nous résolûmes d'y passer la nuit, de manière à commencer notre pèlerinage avec le jour. Nous soupâmes très gaîment dans l'auberge du petit village. Seulement quand je fis observer à mon jeune compagnon que, devant partir le lendemain de bonne heure, le moment me semblait venu de nous séparer et de nous retirer chacun dans notre appartement, il parut s'élever en lui comme un combat de soumission amicale et de révolte amoureuse; il prononça quelques mots de pressante sollicitation, quelques soupirs; mais cédant bientôt à l'intrépidité apparente de ma vertu, aux cor-

diales expressions de mon attachement, tel qu'il venait d'être encore mutuellement consenti et accepté, il se retira avec quelques murmures étouffés par le souvenir de ses promesses.

Le lendemain je me levai fatiguée d'un sommeil que de pénibles rêves avaient agité. Je ne sais quel noir pressentiment couvrait mes yeux et me voilait presque l'azur du matin. Je ne savais s'il était tard, s'il était de bonne heure. Léopold n'était point encore descendu, je l'attendais péniblement en respirant l'air dont ma poitrine était affamée. La servante de l'auberge vint m'arracher à mes méditations pour m'offrir à déjeuner. Elle me remit aussi un mot que le militaire de ma connaissance lui avait bien recommandé au moment de son départ. Léopold était parti depuis trois heures. Le billet était de lui; je l'ouvris avec effroi. Il ne contenait que ces mots :

« Mon amie, ma mère, car c'est ce mot sacré qui me rappelle vos bontés et mes devoirs, la soirée d'hier m'a révélé tout le danger d'un voyage qui me semblait si doux, mais dont je ne pourrais soutenir plus long-temps le charme sans craindre de le détruire par les retours d'une passion que je vais encore m'efforcer d'é-

teindre. Continuez votre route, car mon cœur se dit encore avec délices que c'est pour moi que vous l'aviez entreprise. Je connais votre itinéraire, Genève, la Suisse, l'Italie; je suivrai vos traces jusqu'à l'expiration de mon congé, dont le terme me ramènera à Paris, où je vous retrouverai sans autant de périls. Si d'ici là cependant la reconnaissance me rend tout-à-fait sûr de moi-même, je volerai sur vos pas. Je serai bientôt à vos pieds, si mon cœur me promet de ne venir m'y jeter que comme un ami, que comme un fils. Oh, oui! je sens que le besoin de vous revoir me donnera la force de n'être que ce que je dois être pour mon amie, pour ma mère. »

Cette lettre m'inspira de l'admiration tout à la fois et de l'attendrissement. Il me sembla aussi que ce voyage solitaire, cette séparation, m'étaient nécessaires; car je sentais qu'en ce moment Léopold eût été plus puissant que la veille. J'éprouvais une espèce de contentement de ne savoir où écrire à Léopold, car j'aurais laissé percer cette satisfaction de femme heureuse, d'inspirer un tel sacrifice un peu plus peut-être que la raison du sentiment estimable auquel ce sacrifice était fait. L'espoir de revoir

bientôt Léopold me rendit très agréable le moment de mon départ, j'espérais le retrouver : je ne le revis qu'à Paris ; mais j'ai de trop curieux détails à donner de l'excursion dans laquelle il devait m'accompagner, pour ne pas les consigner ici. Cette course est la dernière de mes longs voyages, et quoique ma vie ait encore depuis été remplie par bien des émotions, et des plus amères, Paris seul en fut le théâtre. Mais je ne suis point encore à ces derniers épisodes de mon histoire ; je vais être à Genève. Je ne serai que trop tôt à Paris, où Léopold seul et quelques admirables amis m'ont plus tard empêchée de mourir.

CHAPITRE CCVII.

Trois mots sur la Suisse et Genève. — Promenade à Coppet. — Nouveau voyage improvisé.

Je pourrais faire encore un voyage en Suisse qui ne serait pas sans intérêt, si je croyais que mes lecteurs attendissent de moi un voyage pittoresque. J'ai eu, à la vue des monts géants des Alpes et des lacs des treize cantons, mon enthousiasme tout comme un autre: j'ai compris ce qu'il y avait de sublime dans ces cimes couronnées de neige, remparts en apparence inexpugnables, mais que les soldats français ont franchis, guidés par le vol de l'aigle, devenu l'emblème vivant de leur gloire. J'ai rêvé doucement sur les bords de ces vastes nappes d'eau qui semblent les réservoirs de tous les fleuves de l'Europe : mais je suis un peu comme saint Paul, appelé le pêcheur d'hommes; mon ame

est douce, d'une force expansive qui lui fait bientôt ressentir le cruel malaise de la solitude. Si je décrivais la Suisse et ses beautés naturelles, ce ne serait pas *con amore*.

Je fis un séjour d'une semaine à Genève, mais je n'ai jamais connu l'ennui dans toute sa décourageante anxiété comme dans cette ville. Ce devait être une assez belle préfecture, mais quelle mesquine république! comme on se sent à l'étroit dans Genève, ville indépendante! qu'il y a peu de poésie dans cet assemblage de maisons tristes, et dans l'intérieur de ces ménages genevois, où chaque membre de la famille a son pédantisme, car chaque membre a son petit talent d'amateur à faire valoir! Le fils aîné a suivi un cours de botanique, le fils cadet un cours de chimie, une demoiselle dessine, une autre touche du piano : — charmantes études, utiles délassemens sans doute, mais qui ne doivent pas éternellement revenir dans la conversation sous forme de thèse. Moi-même je me laissai entraîner à aller entendre le professeur de botanique, et, je l'avoue, je n'en eus aucun regret. Il est impossible de parler avec plus d'élégance que le savant M. Decandolle, et de mieux conserver l'air d'homme du monde sous la robe

du professeur. Monsieur Decandolle a professé à Montpellier, mais les épurations de 1815 ont privé la France savante de cet illustre botaniste.

Trouvant peu d'agrémens à Genève même, je passai le temps à visiter les environs de la ville. Je vis à Ferney les reliques de Voltaire, tant de fois décrites par les voyageurs. Je visitai Coppet, où Corinne repose à côté de son père. Monsieur le baron Auguste de Staël y résidait à cette époque, et daigna satisfaire ma curiosité avec cette grâce de grand seigneur qui donne tant de prix aux moindres égards. Malgré une sorte de bégaiement qui au premier moment sonnait à l'oreille comme l'accent fade de Jocrisse, monsieur de Staël captivait l'attention par ses paroles; quand il s'animait, quelques étincelles de l'ame de sa mère brillaient dans ses regards, et sa voix s'imprégnait d'une énergie inattendue. J'en fus témoin pendant deux heures que je passai à Coppet, monsieur Auguste de Staël ayant eu occasion de réfuter devant moi un voyageur anglais qui croyait faire sa cour au propriétaire de Coppet en lui disant que madame de Staël était plus Anglaise que Française. Monsieur le baron ne put souscrire à ce juge-

ment, et s'exprima sur la France avec une chaleur toute patriotique.

Une de mes excursions eut pour but le fameux château de Chillon, où Bonnivard endura une si cruelle captivité. Sur un des piliers de ce fatal souterrain célébré par lord Byron, je reconnus le nom de ce grand poète, et à mon retour à Genève son nom devint le texte de mes questions dans l'hôtel où j'étais logée. Les Genevois ont conservé peu de vestiges du séjour que lord Byron a fait dans leur ville. Alors, il est vrai, sa réputation n'était pas européenne : il fallut les égards que lui témoignait madame de Staël pour le désigner comme un étranger de distinction. Pauvre Shelley, je pensai aussi à lui plus d'une fois en même temps qu'à son ami : hélas ! il n'était plus. Il est rare qu'un nom illustre n'agisse pas comme un talisman sur mon imagination : je sentis bientôt en moi une impérieuse curiosité de voir le Dante anglais. Il fallait, pour contenter ce désir, aller jusqu'à Gênes ; mais j'aurais été bien plus loin encore pour être sûre d'obtenir une audience du roi des poètes romantiques : on sait qu'un projet une fois conçu par la Contemporaine est bientôt exécuté : je partis. On a prétendu que

j'avais auprès de lord Byron une mission des *liberales* d'Espagne; mais qu'on compare les époques, cette supposition tombera d'elle-même. Dans ce voyage comme dans plusieurs autres auxquels mes amis ou mes ennemis ont voulu attacher de l'importance, je n'obéis qu'à mon inspiration personnelle.

CHAPITRE CCVIII.

Gênes. — Albaro. — Leigh-Hunt. — Maison roulante. — M. Duncan Stewart. — Lord Byron. — Sylla. — M. de Jouy. — Rencontre singulière, etc.

Il n'en fut pas pour moi de la patrie italienne comme de la Suisse. Je venais chercher un poète en Italie : j'étais donc dans une excellente disposition d'esprit pour m'abandonner à toutes les idées poétiques, idées qu'excitera toujours le sol de l'Italie elle-même. Chaque pas que je faisais sur cette terre sacrée réveillait un écho dans mon sein ; à mes transports secrets, à la vivacité de mes regards, à mon admiration curieuse pour tout ce qui m'entourait, je me sentais rajeunie et d'âge et de cœur. Je me disais avec un amour-propre bien trompeur sans doute, qu'il y avait en moi quel-

que chose de Corinne. Tout ce que je voyais de grand et de beau, loin de me rabaisser en me forçant à un humble retour sur moi-même, me transportait hors de la sphère des pensées communes, m'exaltait et me grandissait à mes propres yeux.

Gênes surtout m'inspira au plus haut degré ces impressions; Gênes la superbe, dont les palais de marbre semblent destinés à réunir dans l'enceinte d'une seule ville une assemblée de monarques. Non seulement ce sont les maisons des riches habitans qui méritent le titre de palais; mais les peintures à fresque ou sur stuc dont les Génois décorent volontiers leurs façades, donnent un air de magnificence à des ateliers de simples ouvriers et aux plus modestes demeures, comme aux hôtels occupés par les descendans d'André Doria. Doria! ce nom ne rappelle plus qu'une grandeur éclipsée; et ce doge qui s'étonnait de se voir dans la foule des courtisans à Versailles, que dirait-il aujourd'hui s'il était forcé de saluer les insignes du roitelet de Sardaigne sur les tours de sa cité humiliée. J'errai pendant plusieurs heures dans Gênes pour Gênes elle-même, tantôt longeant la strada Balbi et la strada Nuova, tantôt m'ar-

rêtant immobile comme une statue sous un portique près de la *piazza delle amorose fontane*. Quand je rentrai à l'hôtel où j'avais laissé mes paquets, je montai précipitamment au cinquième étage : j'avais reconnu que la maison se terminait par une de ces terrasses pavées de *lavagna*, si fréquentes à Gênes, et où les habitans aiment à prendre le frais. Là, j'admirai encore la « *Superba Genoa*, » avec l'amphithéâtre de ses palais de marbre formant un croissant sur le penchant de la montagne dont les hauteurs plus aériennes sont couronnées de châteaux de plaisance. A gauche les Alpes, à droite les Apennins bornaient l'horizon. Puis, portant les yeux vers le golfe, au delà des vaisseaux, je regardais et regardais encore à travers le lointain d'azur où les yeux de Colomb eurent sans doute la première vision d'un monde inconnu.

On me dit que le « Dante inglese » s'était établi à Albaro, petit village situé sur une colline, à peu de distance de Gênes. J'étais accourue pour ainsi dire, ne doutant de rien, et comptant bien brusquer la connaissance de lord Byron; je fus heureuse cependant d'apprendre que M. Leigh Hunt et sa famille, que j'avais

rencontré à Londres, vivait aussi à Albaro, dans la casa Negroto, non loin de la casa Saluzzi qu'occupait milord. Je me rendis directement à la casa Negroto. M. Leigh se promenait dans un parterre lorsqu'il me vit entrer. Soit qu'il ne me reconnût réellement pas après m'avoir si peu vue, soit qu'il redoutât mon importunité de voyageuse, il me fit un froid accueil qui m'eût bien découragée, si je n'avais résolu de braver tous les obstacles pour voir Byron: j'invoquai le souvenir de Shelley; M. Leigh Hunt se montra moins discret; mais alors il m'avoua que son illustre ami redoutait les visites et les conversations des étrangers; que, quant à lui, il avait reçu quelques reproches un peu aigres pour avoir présenté à sa seigneurie des étrangers venus comme moi pour l'apercevoir et s'en vanter. « Enfin, me dit-il pour éluder « ma demande par un compliment, madame « Guiccioli est jalouse. Récemment lord Byron « était allé au spectacle pour le bénéfice de la « signora Bonville; le lendemain il envoya vingt- « cinq guinées à la bénéficiaire; celle-ci se crut « obligée d'aller le remercier en personne : elle « fut reçue ; on lui servit des rafraîchissemens, « mais lord Byron se dispensa de paraître. » —

« Sans doute, dis-je à M. Leigh Hunt, la « signora Bonville est jeune et jolie, tandis que « jeunesse et beauté sont pour moi déjà loin. » M. Leigh répéta ici ses complimens, et je le quittai avec un peu d'humeur et de dépit. Je verrai Byron, me dis-je, malgré lui-même, s'il le faut, et malgré M. Hunt. Pauvre Shelley, tu n'aurais pas été si réservé !

J'errais, pensive, sur le rivage du côté de Vado, lorsque j'aperçus une véritable maison montée sur huit roues, et traînée par huit chevaux qui venaient de s'arrêter à l'abri d'un rocher. Une fenêtre s'ouvrit au moment où je m'en approchai : je m'attendais à en voir sortir la tête de quelque lion ou autre bête, me figurant que cette maison mobile conduisait à une foire les animaux d'une ménagerie; mais ce fut la tête d'un homme, qui, me voyant admirer cet édifice mobile, alla au devant de mes questions, en me disant que cette maison appartenait au milord [1] Duncan-Stewart, dont il était portier. On voyait sur la figure de cet

[1] M. Duncan-Stewart tout court. Mais ce *portier* était Italien ; et les Italiens comme les Français donnent volontiers le titre de milord au dernier bourgeois de l'empire britannique.

homme qu'il avait une vive démangeaison de parler, et qu'il se promettait un vrai plaisir de son histoire. « Quel est donc ce milord « Duncan ? » lui demandai-je ; et comme si cet homme eût pu me comprendre, j'ajoutai en riant : « Descend-il du roi Duncan si mécham- « ment mis à mort par Macbeth, ou est-il de « la dynastie plus moderne des Stuarts ? » Le portier de la maison ambulante se souciait peu de comprendre une question aussi littéraire ; il voulait, avant tout, faire son conte pour prouver qu'il n'était pas le portier d'un maître ordinaire. « Milord Duncan, me répondit-il, « est Écossais, et pourrait être roi d'Écosse s'il « voulait, car il a acheté la moitié des îles « Hébrides ; mais ayant été long-temps dans les « Indes secrétaire du puissant roi Tippo-Saïb, « il a vu d'assez près le métier de roi pour « en être dégoûté : il a même horreur des « palais, et ici où tant de belles maisons se- « raient à son service, il préfère vivre en Arabe. « Grâces à cette habitation dont je suis portier, « il fixe son domicile où bon lui semble, et « jouit toujours de la plus belle vue des pays « qu'il parcout. Dans ce moment, il est sous « cette tente que vous voyez là-bas, sur le bord

« du golfe, avec milord Byron : ils fument tran-
« quillement leurs pipes turques, après avoir
« nagé pendant deux grandes heures. Si vous vou-
« lez visiter notre maison d'hiver dont je suis
« le portier, vous en avez le temps, car ces mi-
« lords n'en finissent pas quand ils se racon-
« tent leurs aventures. » Je remerciai cet honnête bavard, et, comme on pense bien, je me dirigeai de préférence vers la tente indiquée. Le portier de M. Duncan-Stewart ne m'avait rien dit de trop : ce riche Écossais avait longtemps servi Tippo-Saïb, à telles enseignes que pour une petite négligence dans ses fonctions, il lui fut donné un jour deux cents coups de bâton sur la plante des pieds ; heureusement il se trouvait dans Seringapatam quand cette ville fut prise d'assaut par le général Harris, et il eut le bonheur d'être fait prisonnier. Il obtint de revenir en Europe avec ses trésors et acheta une grande partie des îles Hébrides ; mais il passait sa vie à voyager en nomade, séjournant partout où il se plaisait, donnant des fêtes, ou fuyant dans la solitude, suivant le caprice de son humeur.

Je n'étais qu'à quelques pas de la tente lorsque j'aperçus contre un banc de gazon une bro-

chure qui avait été probablement oubliée; je la ramassai, je l'ouvris, et sur le revers du premier feuillet je lus ces mots : Offert à lord Byron par l'auteur, E. de Jouy : c'était la tragédie de *Sylla*. Je pensai que cette pièce venait à propos me tomber sous la main pour me servir d'introduction. J'entrai plus hardiment sous la tente, où j'aperçus le poète anglais et l'asiatique M. Duncan-Stewart nonchalamment assis, mais qui se levèrent à mon approche. « Voici, dis-je, un livre égaré que j'ai pris la liberté de vouloir remettre moi-même à lord Byron; » et lord Byron fit alors un pas vers moi pour me remercier. M. Duncan et lui ne savaient peut-être que penser de mon intrusion; je leur épargnai l'embarras de demander qui j'étais, en avouant que lord Byron ne me devait aucun remerciement, car c'était la curiosité de le voir plutôt que *Sylla* qui m'avait amenée sous la tente. Heureusement M. Duncan-Stewart prit mon indiscrétion en bonne part, et m'offrit poliment un siége fait de bambou des Indes. Byron s'était ravisé, et après quelques mots très insignifians, il laissa son ami faire les honneurs à l'étrangère. « Madame, me « dit M. Duncan, je vous donne l'hospitalité à « l'asiatique; daignez accepter un verre de sor-

« bet. » Ce fut à mon tour de remercier, et dans ma phrase, je me ménageai une transition pour que la conversation n'en restât pas là. « J'ai vu « de près, dis-je, toutes les gloires de l'Europe; « mais il m'en manquait une avant d'avoir vu « Childe-Harold. » M. Duncan voyant que Byron, avare de paroles, ne répondait que par un signe de tête, affecta officieusement de se mettre en scène lui-même pour donner à son ami le temps de se décider à faire attention à moi. « Madame, « me dit-il en riant, je ne crois pas être un poète « inférieur à mylord; j'ai à ma disposition toutes « les riches comparaisons de l'Orient, et qui « plus est, je suis un poète d'action, car per- « sonne n'a voyagé autant que moi, tantôt à « cheval, tantôt à pied, tantôt sur un éléphant. « — Je sais, répondis-je, que je suis chez « M. Duncan-Stewart.

« Ah! reprit M. Duncan, vous avez rencontré ma maison, et ce bavard de Giacomo vous aura dit toute mon histoire; je ne lui en veux pas, car cela nous donnera un prétexte, madame, pour vous demander la vôtre. J'étais bien déterminée à attirer au moins l'attention de Byron, qui ayant repris de mes mains la tragédie de Sylla, en parcourait les feuillets du doigt et de

l'œil, comme pour se donner une contenance. — « Mon histoire, dis-je, est un peu longue. Je « suis une de ces femmes à qui il sera beaucoup « pardonné, selon l'Évangile, parce qu'elles ont « beaucoup aimé. » Ce singulier aveu fit sourire Byron. — « Milord, lui dit M. Duncan-Stewart, « je prévois que madame nous apporte un épi- « sode tout fait pour votre Don Juan. — J'y « pensais, reprit Byron qui se livra dès ce mo- « ment à tout l'abandon de son affabilité natu- « relle; je craignais que madame ne fût une de « ces Bas-bleus enthousiastes d'Italie ou de France « qui viennent une fois par mois faire de l'esprit « avec ma pauvre célébrité. Vous parlez le pur « italien, madame, mais votre tête a quelque « chose de polonais. Seriez-vous une actrice? » On peut bien penser que je ne débitai pas mes six premiers volumes de Mémoires sous la tente de M. Duncan; mais je me voyais encouragée, j'étais en verve, inspirée même, et ceux qui m'ont entendue savent que je parle quelque-fois de moi avec une certaine éloquence. J'en dis assez à mes hôtes pour leur donner la curio-sité d'en entendre davantage, et Byron me fit promettre de me rendre le lendemain *à la casa Saluzzi.* — Je pourrais citer cette conver-

sation avec un grand poète, elle fut brillante; mais ayant besoin de capter sa bienveillance, je m'emparai du beau rôle, et cette première fois je fus la propre héroïne de mes récits; je dirai seulement que *Sylla* fit naturellement tomber un moment l'entretien sur M. de Jouy. Byron paraissait très flatté de l'hommage de ce spirituel académicien.—« Sa tragédie, me dit-il, m'a « été envoyée avec d'autres brochures par un jeune « Français à figure saxonne, que je croyais trop « aimable pour être auteur : le connaîtriez-vous? « il s'appelle M. Coulman. Je passai avec lui quel- « ques heures fort agréables; il me donna des nou- « velles de tous les beaux esprits de Paris avec « une grâce toute parisienne. J'ai été surpris « de trouver parmi les ouvrages qu'il vient de « me faire passer, un brochure de sa façon « qui est aussi élégamment écrite que noblement « pensée. En général les auteurs n'ont pas de « ces belles manières, le *gentleman* est plus « rare que l'homme de lettres..... Connaissez- « vous aussi un autre écrivain amateur, M. le « baron de Stendhal, qui s'est amusé à me dé- « noncer aux libéraux de France comme un aris- « tocrate? Le reproche m'a amusé : il y a cette « différence entre nous deux, que je suis né aristo-

« crate et me suis fait libéral, tandis que M. de « Stendhal s'est fait baron de son autorité privée, « sur le titre de ses livres en faveur des idées libé- « rales. C'est du reste un homme d'esprit, ori- « ginal même, ce qui est rare chez les auteurs « hommes du monde. Je suis trop heureux qu'on « parle de moi à Paris : il n'y a que les brevets « d'immortalité venant de ce Paris qui valent quel- « que chose au Parnasse. Croyez-vous que si j'é- « tais né Français je serais de l'Académie ! Peut- « être que non : je suis trop romantique. M. de « Lamartine en est-il, lui qui me trouve moitié « ange, moitié démon? » Malgré lui, à ce mot, il regarda son pied droit. On sait que les Anglais représentent toujours le diable boiteux.

Je viens de réunir ici quelques unes des phrases de lord Byron : elles ne furent pas prononcées dans le même ordre, mais j'ai supprimé mes propres réflexions. Je serai peut-être plus exacte une autre fois.

Ce jour là, Byron avait une veste de nankin, un gilet et un pantalon blancs, une cravate négligemment nouée, et une toque de velours bleu sur la tête. J'admirai d'abord sa physionomie dans son ensemble, elle était expressive plus

que belle; son sourire avait peut-être quelque chose de dédaigneux, mais on s'y accoutumait par l'idée de la supériorité de son génie. Je me souviens que ses cheveux grisonnaient déjà, quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans au plus. Son front était élevé et sa tête forte, avec une tendance à la forme conique; ses yeux d'un bleu clair et son nez très régulier. C'était du pied droit qu'il était boiteux. Sa taille pouvait avoir cinq pieds trois pouces et semblait acquérir de jour en jour un embonpoint qui commençait à le gêner. Une des choses qui me servit le plus dans mes confidences, fut mes relations avec Napoléon. — Il aimait à en entendre parler, et à trouver quelques rapports entre quelques unes de leurs singularités. On sait qu'il signait volontiers N. B. (Noël Byron), parce que ces initiales étaient aussi celles de l'empereur.

La part que monsieur Duncan-Stewart prit à la conversation ne fut pas sans intérêt. Ses souvenirs de Seringapatam trouveraient plus de place dans mes Mémoires, s'ils n'y entraient en concurrence avec mes propres souvenirs de Byron. Je quittai la tente au comble de mes

vœux, par l'espérance de ma visite à la *casa Saluzzi*. M. Duncan m'accompagna presque jusqu'aux portes de Gênes, pendant que Byron s'éloignait à cheval, après m'avoir répété: à demain, *signora*.

CHAPITRE CCIX.

Le château de Saluzzi et le cabinet de lord Byron. — La saignée. — Un bâtard de cardinal. — Conversation politique. — Messes pour une ame en peine.

Le lendemain je fus exacte au rendez-vous. Aux approches d'*Albaro*, la *casa Saluzzi* me fut indiquée par un habitant du village. On entre dans ce palais par de grandes grilles de fer qui conduisent à une cour plantée de vieux ifs taillés d'une manière assez bizarre. L'architecture du château tient un peu de celle d'une abbaye; mais au lieu d'un portier de couvent, ce fut une espèce de géant en habit militaire qui m'ouvrit. Cet homme avait une barbe épaisse comme celle d'un sapeur; son uniforme se rapprochait de l'uniforme des housards. Son air avait quelque chose de farouche, il me rappelait le Goliath du château de Kenilworth, et par

une association naturelle d'idées, je comparai intérieurement à Flibbertigibbet un petit jockey vêtu de vert qui me précéda jusque dans une large salle de billard, d'où il me fit passer dans la pièce qui servait de cabinet à lord Byron. Là, je fus priée de m'asseoir: je préférai, en attendant le poète, faire l'inspection des lieux. Je m'arrêtai tour à tour devant une gravure représentant Ugolin, et deux portraits d'Ada, cette fille chérie, objet de tant d'amour et de regrets. Sur une table étaient une guitare, quelques cahiers de musique et quelques livres, les uns ouverts, les autres fermés, tous dans ce *beau désordre* qui n'est pas un *enfant de l'art*, mais bien un désordre d'artiste. Dans un coin je remarquai une sorte de trophée, c'est-à-dire deux épées, deux pistolets et deux poignards croisés sur une pique surmontée d'un casque.

Je n'avais pas attendu dix minutes, que lord Byron survint. Il ne m'adressa que deux mots et un signe de main en excuse comme pour me demander une minute; il était avec un jeune homme qui déposa sur la table un plat rempli de sang. Je tressaillis, et le jeune homme et lord Byron regardèrent ce sang avec attention. Ma tête romanesque commençait à s'échauffer,

comme s'il y avait là quelque mystère de terreur. J'étais dans un de ces châteaux italiens où Anne Ratcliffe aimait à placer les scènes de sa fantasmagorie; mon hôte était ce poète bizarre sur lequel on faisait encore courir alors tant de fables et qu'on accusait des goûts les plus dépravés. N'avait-on pas été jusqu'à prétendre qu'il avait une horrible sympathie pour les vampires! Lui cependant continuait à regarder avec une certaine anxiété le vase que le jeune homme avait déposé sur la table, tandis que celui-ci disserтait froidement, comme un anatomiste, sur ce sang dont la vue m'inspirait un involontaire effroi. Il sortit enfin, et Byron venant à moi s'aperçut de mon trouble: — « Sur ma parole, dit-il, je croirais presque que vous avez peur: d'après ce que je sais de votre histoire, je vous croyais aguerrie contre la vue du sang. Celui que vous voyez dans ce vase sort des veines d'une personne qui m'est chère... la pauvre comtesse Guiccioli qui, a eu un accès de fièvre cette nuit. Mais devinez quel est ce jeune frater qui vient de la saigner? C'est un bâtard du dernier des Stuarts, de ce cardinal d'York qui est mort, comme vous savez, à Rome, membre du sacré conclave. Ce pauvre jeune homme vit de

sa lancette, il est apprenti chez un chirurgien de Gênes. J'aurais quelque idée de l'envoyer à mes frais dans quelque université: qui sait s'il ne deviendrait pas un grand docteur, peut-être un médecin de cour? Et alors si nos Guelfes lui tombaient entre les mains, il pourrait fort innocemment les traiter en Gibelin [1]. Vous voyez que je me rappelle mon origine jacobite. » Cette sortie moitié bouffonne, moitié sérieuse, engagea la conversation sur la politique. — « Je « suis un peu carbonaro, me dit lord Byron. « J'ai fait de la *casa Saluzzi* un nid de conspi- « rateurs, car j'ai la famille Gamba, famille « de proscrits, coupables d'avoir rêvé la liberté « en Toscane; et moi je me prépare à aider la « révolution d'un peuple tout entier. N'est-il « pas singulier que la liberté soit du fruit dé- « fendu pour les pays qui furent son berceau: « la vieille Grèce, la vieille Italie, qui furent « libres au milieu des ténèbres du paganisme? « Patience, il faut tout attendre du tems. Mais « j'oublie, madame, vous êtes un peu bonapartiste « par amour de la gloire! » Je répondis à lord

[1] La maison régnante d'Angleterre se prétend alliée aux guelfes d'Italie.

Byron que le grandiose de l'empire m'avait séduite en effet, mais que je croyais comprendre aussi la gloire des hommes libres. — « C'est que « la liberté a bien aussi sa poésie, continua « lord Byron. Mais, tenez, les femmes sont un « peu enfans dans leurs opinions : les femmes « et les peuples aussi, ajouta-t-il... Il leur faut « autre chose que des mots et des théories. La « liberté, être de raison, ne saurait les captiver « autant que la pompe visible de la gloire. Aussi « n'aime-t-on jamais la liberté toute seule; on « s'accoutume à l'associer à un chef, à un hé- « ros. Voyez en Espagne, c'était, vive Riégo ! Et « en France, en 1815, vive Napoléon ! par un « singulier contre-sens, signifia un moment aussi « vive la liberté ! Les noms collectifs n'ont pas la « même influence sur l'imagination que les « noms individuels : l'idée d'un grand pouvoir « emporte l'idée d'une unité très compacte. « Jamais les Indiens, me disait M. Duncan-Ste- « wart, n'ont pu se figurer que la *Compagnie des* « *Indes* était un conseil de négocians; ils se la re- « présentaient comme une vieille femme, bien « vieille, qui survit à tous ses enfans. »

« — J'espère, dis-je, et j'entrai probablement « dans l'amour-propre secret du poète, j'espère

« que les Grecs vaincront bientôt au nom de « *vive Byron!* et que ce nom sera synonyme de « *vive la liberté!* » Byron n'éluda pas le compliment : « Oui sans doute, reprit-il, c'est un « principe que je vais défendre encore plus que « les Hellènes; c'est la cause de l'Europe, la « cause des idées nouvelles. Et quel beau champ « de bataille pour combattre le despotisme que « la Grèce! quel honneur de renouer la chaîne « interrompue de ses temps héroïques! Aujourd'hui c'est ma pensée exclusive. » Il me fit observer le casque dont j'ai parlé : « Voilà, me « dit-il, une partie de mon équipement. On doit « apporter ce soir deux casques à peu près semblables; il y en aura un pour Pietro Gamba, « et l'autre pour mon ami Trelawney. » Comme femme, je triomphai d'un mouvement de coquetterie martiale qui échappa au grand poète. Il s'avança vers le trophée, prit le casque et le mit sur sa tête. « Comment me trouvez-vous?» dit-il. Mon sourire exprima que je l'admirais : ce sourire dut le satisfaire; car, en voyant sous ce casque la tête du grand poète, j'oubliai en effet ce qu'il y avait de puéril dans sa vanité, je ne vis plus qu'un héros. « Tenez, me dit-il « en ôtant le casque, pesez-le. Il faudra encore

« du temps pour m'habituer à cette coiffure. » Je pris le casque de ses mains, fière d'avoir touché le casque de Byron.

Nous fûmes interrompus par l'entrée d'un domestique que je reconnus bientôt pour ce Fletcher dont lady Caroline Lamb m'avait parlé. Il venait avertir son maître qu'une vieille femme demandait avec instance à être amenée devant lui. « Une vieille femme, me dit lord Byron, « entendez-vous, au moment où nous parlons « de gloire! Elle vient nous rappeler à des pen- « sées plus humbles. Faites entrer la vieille « femme! C'est peut-être une des sorcières de « Macbeth : voyons si je dois être au moins « Thane de Cawdor et de Glamis.

Lord Byron faisait comme celui qui chante parce qu'il a peur, il riait d'avance d'une crainte superstitieuse dont il ne pouvait tout-à-fait se défendre : mais déjà Fletcher introduisait la vieille qu'il avait annoncée. Je l'ai encore présente devant mes yeux, avec ses cheveux gris s'échappant de sa coiffe génoise, le teint couleur bistre, les pomettes saillantes, le front sillonné de rides, mais la tête haute, et avec ses yeux, quoique baignés de larmes, conservant encore l'étincelle de ce regard méridional si mobile et

si expressif. « Ma bonne vieille, lui dit lord « Byron, évidemment touché de son air de can- « deur, en quoi puis-je vous consoler? » La vieille, rassurée par ce ton affable, voulut s'essuyer les yeux; mais ses mains retombèrent presque au même instant et se joignirent sur son sein, comme si elle renonçait à tarir ses larmes. « Mon bon seigneur, dit-elle après « quelque hésitation et avec des sanglots, je « suis la mère de ce pauvre ouvrier du port que « vous avez si généreusement secouru. — Eh « bien! se porte-t-il mieux? — Il est mort, re- « prit la vieille, mort depuis huit jours. Que le « bon Dieu ait pitié de moi; mais le curé que « j'ai consulté sur son ame, que Dieu veuille « l'avoir, prétend qu'il souffre en purgatoire, et « qu'il ne faut pas moins de vingt messes pour « le délivrer. — Vingt messes! dit lord Byron, « qui entra aussitôt dans les idées de la vieille. » Un philosophe à cœur dur eût commencé par raisonner. « Vingt messes! et à combien la « messe? — Mon bon seigneur, trois francs « chaque; mais, si je les payais toutes d'avance, « on me les passerait à quarante sous. » Lord Byron courut à son secrétaire, et y prit cinq ou six pièces d'or : « Tenez, bonne femme, dit-il

« en les remettant à la vieille; allez, marchan-
« dez si vous pouvez, et gardez le reste pour
« vous..... » La vieille se précipita sur la main de lord Byron, la baigna de ses larmes, et s'en alla en faisant des signes de croix en son intention.

« Vous paraissez saisie, me dit lord Byron;
« croyez que c'est de l'argent bien placé. Je
« suis un sceptique; mais celui qui doute de
« tout est prêt à tout croire. J'ai fait dans ma
« vie l'aumône aux Grecs comme aux Turcs,
« aux catholiques comme aux protestans : nous
« verrons là haut qui aura le mieux prié pour
« moi. Ces aumônes, qu'on a d'ailleurs exagé-
« rées, vous expliquent les prédictions diverses
« qui m'ont été faites : selon les unes je dois
« mourir moine, selon les autres méthodiste.
« Une prédiction n'est qu'un souhait. Mais,
« ajouta-t-il en regardant par la fenêtre, je vois
« entrer mon ami le Nabab [1]; c'est un esprit
« fort, parlons d'autre chose. »

[1] M. Duncan-Stewart : les enrichis de l'Inde s'appellent vulgairement nabab en Angleterre.

CHAPITRE CCX.

Une scène de pillage. — Rencontre d'un signor Broccolo. — Mauvaise réputation des Génois.

Lord Byron profita du temps que M. Duncan-Stewart mit à traverser les appartemens pour appeler un domestique et lui dire d'emporter le vase de sang qui m'avait fait tant de peur; il replaça aussi le casque sur le trophée d'armes; et quand le Nabab entra, tout était en ordre dans le cabinet..... « Je vous « trouve en tête-à-tête, dit M. Stewart, et je « viens vous déranger tout de bon, milord. « Croiriez-vous que ma maison roulante vient « d'être dénoncée à la police sarde, et que je « suis menacé d'une visite domiciliaire, comme « si je recélais des conspirateurs? — Je me rends « avec vous dans votre maison, dit Byron, je

« connais l'*autorité locale* d'Albaro, pour avoir « eu affaire à elle : ma présence lui en imposera « peut-être. » M. Duncan accepta volontiers l'offre du poète, qui s'absenta un moment pour aller voir la comtesse Guiccioli, et revint tout prêt à monter à cheval. J'abrégeai donc ma visite, et fus heureusement invitée à la renouveler. J'allais retourner à Gênes lorsqu'il me prit comme un remords de curiosité, et je me dirigeai du côté du rivage où la veille j'avais vu la maison roulante de l'ancien secrétaire de Tippoo-Saïb. Lord Byron et son ami, suivis de quelques domestiques, avaient mis leurs chevaux au galop : je cessai bientôt de les apercevoir derrière le nuage de poussière soulevé sur leurs traces. J'hésitais encore à les suivre, même de loin, lorsque je n'en eus bientôt plus le choix. En tournant la tête je vis une bande de douze à quinze Génois qui venaient à un demi-quart de lieue de distance, et qui marchaient si vite qu'ils furent sur mes talons en sept minutes : alors ils ralentirent le pas; si je m'arrêtais, ils s'arrêtaient aussi en se rangeant en ligne, comme pour me faire comprendre que je ne devais pas penser à rebrousser chemin. C'était si bien leur intention de se rendre ainsi

maîtres de la route, qu'un individu que nous rencontrâmes à cent pas de là, et qui se dirigeait du côté d'Albaro, fut forcé comme moi, bon gré mal gré, de prendre le chemin de la mer. Cet individu était armé d'une longue ligne, et portait sur son dos une espèce de petite hotte remplie de poisson ; mais son costume n'était pas celui d'un pêcheur de profession. J'appris en effet de lui qu'il était le Broccolo du théâtre de Gênes : c'est ainsi qu'on appelle, en jargon de théâtre, le mari de la *prima dona*. Il s'approcha de moi, et me demanda si c'était volontairement que je servais de tambour-major à cette bande qui ne paraissait pas composée de gens de très bonne mine? Sur ma réponse négative, il se hasarda à me communiquer tous ses soupçons, en me disant qu'il croyait reconnaître parmi eux un tapageur de théâtre qui mettait à contribution les pauvres comédiens sous prétexte de les faire applaudir : « C'est un « mouchard, selon les uns, me dit-il, et selon « les autres c'est un *picarone* qui exploite les « poches du public pour son compte, mais qui, « ayant figuré dans les réactions des dernières « révolutions politiques, brave la police au lieu « de la servir. Où diable vont donc ces ban-

« dits? » Les soupçons du signor Broccolo commençaient à me gagner; et en voyant ces hommes dangereux se diriger sur la maison roulante de M. Duncan-Stewart, que nous apercevions déjà, je désirais de bon cœur que le magistrat inquisiteur d'Albaro n'oubliât pas sa visite domiciliaire. Mais il paraît que le Nabab avait reçu un faux avis; et comme je n'écris pas un roman, pour lequel j'aurais besoin de tenir la curiosité du lecteur en haleine jusqu'au dénouement, je vais expliquer d'avance tout le mystère de cette aventure.

La bande qui nous chassait ainsi devant elle, le signor Broccolo et moi, était une bande de pillards, comme il est facile d'en réunir un bon nombre dans la canaille génoise. Le bruit s'étant répandu que la maison roulante du seigneur indien contenait un riche trésor, un complot avait été formé depuis plusieurs jours pour s'en emparer : de là ces rumeurs sourdes, ces dénonciations de carbonarisme contre M. Stewart. On devine maintenant de quoi il était question. Le signor Broccolo et moi nous fûmes laissés sous la surveillance d'un de ces brigands, audacieux en plein jour; les autres s'avancèrent vers la porte de la maison, et frappèrent au

nom de sa majesté sarde. Point de réponse. Ils se mirent alors en devoir d'enfoncer la porte; les uns avec des pierres, d'autres en se servant de stylets en guise de coins, sur lesquels ils frappaient à coups redoublés après les avoir introduits dans les fentes de la boiserie. Cette opération dura une bonne demi-heure, parce que les portes et les fenêtres de cette singulière habitation étaient plaquées en fer. Mais enfin quelques planches cédèrent; la brèche fut ouverte, et les voleurs s'y précipitèrent pour chercher le butin des prétendus carbonari.

Cependant M. Duncan-Stewart et lord Byron, arrivés avant les bandits, avaient trouvé des renseignemens plus exacts sur le péril dont ils étaient menacés. Ignorant à combien d'hommes ils pouvaient avoir affaire, et se défiant de la protection des autorités locales, ils avaient jugé plus prudent de fermer la maison et de se rendre à bord du brick anglais *the Blossom*, qui était en rade, pour y demander du secours. Le portier italien seul avait fait un long détour pour aller avertir les gens et les amis de lord Byron à la casa Saluzzi. Le pillage n'était pas encore consommé lorsque les voleurs génois aperçurent un corps de matelots anglais qui s'avan-

çaient pour les surprendre d'un côté, tandis que de l'autre des cavaliers accouraient d'Albaro pour leur couper la retraite. Celui qui nous gardait, le signor Broccolo et moi, eut le premier recours à ses jambes après avoir crié *sauve qui peut !* les autres se sauvèrent après lui à droite et à gauche, et disparurent bientôt, grâces aux inégalités du terrain. Chose singulière, non seulement on ne put en saisir aucun ce jour-là, mais encore les perquisitions de la police furent inutiles. Cette violation du droit des gens fut mise sur le compte d'un parti de contrebandiers. Le signor Broccolo en voyant la déroute des voleurs m'avait bien recommandé de ne pas le compromettre en nommant l'homme qu'il avait reconnu : il y allait de sa vie, me dit-il, et du talent de la *prima dona.* Je lui promis le secret. Les cavaliers venant d'Albaro étaient Pietro Gamba, les domestiques de lord Byron et ceux de M. Duncan-Stewart, y compris le portier qui trouva sa loge dévastée comme le reste de la maison. M. Stewart et lord Byron étaient à la tête du détachement de matelots. En voyant le dégât fait dans son domicile, le Nabab prit la chose en bonne part : « On « ne dira plus, s'écria-t-il, que j'esquive l'impôt

des portes et fenêtres. Mais les voleurs doivent être bien attrapés ; car ils s'attendaient sans doute à trouver tout l'or des Indes dans mon arche roulante, et je ne prends jamais chez mes banquiers qu'au fur et mesure de mes besoins. « Nous avons pourtant bien fait, dit-il plus bas à Byron, de conduire ma pauvre bégum à bord du *Blossom.* » J'entendis aussi ces paroles *d'a parte*, car je m'étais approchée de deux amis. « — Ah! « madame, vous voilà ! et comment cela, me « demandèrent-ils tous les deux à la fois? » Je leur racontai mon aventure et celle du signor Broccolo : nous fûmes invités, le signor et moi, à nous rendre à bord, où nous trouvâmes la bégum du nabab. La bégum était une dame qu'il avait amenée des Indes et qui composait, avec une suivante, tout son zenana, comme les Indiens appellent, je crois, leur harem. C'était une femme charmante, un peu alarmée au milieu des matelots, car elle se tenait sur le tillac pour voir plutôt revenir son protecteur. Si j'avais été sollicitée de me rendre à bord, c'était, me dit M. Duncan, afin que la présence d'une personne de son sexe rassurât la pauvre étrangère. Mais lord Byron avait fait demander une voiture : nous y entrâmes, la bégum, la sui-

vante, M. Duncan et moi, pour être transportés à *casa Saluzzi*, où nous dînâmes tous ensemble, et le soir je fus reconduite jusqu'à Gênes par le comte Gamba. Les événemens de cette journée avaient suffi à la conversation du dîner; la conclusion de Byron fut que les *Genoëse* étaient des voisins dangereux: « Ce sont les *Bravi* « de l'Italie, dit-il, je m'en suis toujours méfié. « J'avais connu un domestique de l'amiral Rowley « qui parlait plusieurs langues et qui excellait « dans son service : il quitta la livrée de l'amiral « et se présenta à moi. Je me félicitais de pouvoir « m'attacher un serviteur aussi utile : heureuse- « ment je lui demandai où il était né. — A Vado, « près de Gênes, me répondit-il.—Près de Gênes, « répliquai-je! adieu, cherchez un autre maître. « Aussi vais-je bientôt me rendre à Livourne [1]. »

Quelqu'un parut un peu surpris de ne pas voir M. Leigh Hunt. « Ah! dit Byron, il n'y a

[1] Lord Byron répétait volontiers le proverbe qui dit de Gênes qu'on y trouve une mer sans poisson, une campagne sans arbre, des hommes sans foi et des femmes sans pudeur; proverbe qui est l'expression de la rancune de quelque étranger, et que, malgré ce que je viens de raconter, il ne faudrait pas croire à la lettre ni pour la mer, ni pour la campagne, ni pour les hommes, ni pour les femmes. Néan-

« pas encore vingt-quatre heures que le péril « est passé. » Je compris par ce trait mordant que M. Leigh n'était plus si bien avec le noble poète ; en effet, lord Byron me dit le lendemain que c'était une vipère qu'il avait réchauffée dans son sein, et que sa femme était une..... Il se servit d'un mot italien qui répond à celui de bégueule. Cela m'expliqua l'espèce de froideur avec laquelle M. Leigh avait accueilli ma demande.

moins, Louis XI, qui s'y connaissait, disait déjà de son temps, quand on lui demandait un jour ce qu'il ferait de Gênes si cette ville était à lui : « Je la donnerais au « diable. »

CHAPITRE CCXI.

Nouvelles visites à la casa Saluzzi. — Mémoires de lord Byron. — Vœux pour la Grèce et l'Espagne. — Souvenir de lady Caroline Lamb... — La première nuit des noces. — La comtesse Guccioli.

J'ÉTAIS née pour aimer la gloire sous quelque forme qu'elle s'offrît à mon imagination pour me séduire; mais en atteignant cet âge de la vie où, reine découronnée, une femme qui ne fut que belle ne pourrait plus obtenir que le stérile hommage des souvenirs, je commençais à comprendre que la supériorité de l'intelligence sera toujours la plus durable. Un grand poète devenait facilement à mes yeux le premier des rois de la terre. Devenue un peu homme moi-même, je suis sans doute suspecte à le dire; mais j'en appelle au témoignage de mes amis, le talent, le génie poétique ont toujours excité en moi

une admiration naïve. Aujourd'hui mon amour pour les lettres est aussi de la reconnaissance. Vainement j'aurais été associée par l'amitié ou un sentiment plus intime aux plus grands capitaines et aux premiers hommes d'état de l'Europe moderne, je passerais oubliée avec les distractions de leur jeunesse; tandis que cette plume qui m'a donné du pain, me donne aussi une célébrité dont il faut bien avouer que je suis un peu vaine, puisque j'ai pris l'engagement de me faire connaître tout entière dans ces Mémoires. Je reviens à la *casa Saluzzi*, où je continuai à me rendre assez exactement pendant six jours que dura ma résidence à Gênes. Trois jours auparavant, apercevoir seulement lord Byron eût presque suffi à mon ambition : combien je m'estimais heureuse d'être arrivée si à propos pour me trouver mêlée à une aventure qui établissait entre nous une véritable intimité. Je ne pouvais plus craindre d'importuner par de trop fréquentes visites le noble lord; je m'étais dévoilée à lui avec toute la bizarrerie de mon caractère, et je l'avais intéressé par le côté romanesque de ma vie errante et ma fortune capricieuse. « Vous figurerez dans *don* « *Juan*, » me dit-il; dans un de nos entretiens

« je me serais donné bien de la peine peut-
« être pour imaginer un personnage aussi poé-
« tique, et j'aurais craint qu'on ne le trouvât pas
« vraisemblable; vous serez un excellent pen-
« dant de mon héros. Vous pensez à écrire vos
« mémoires: à merveille, ils serviront de com-
« mentaires à mes vers. » J'avais répondu à trop de questions pour ne pas avoir le droit d'en faire à mon tour quelques unes. Je préviens seulement mon lecteur que je ne citerai peut-être pas dans un ordre très exact ni mes demandes ni les réponses; mon *exactitude* consistera à ne rien dire de trop, et à taire ce qui ne vaudrait guère la peine d'être redit; car on peut bien penser que même avec un grand poète il échappe dans la conversation plus d'un lieu commun; et qu'il n'est pas possible de voyager toujours avec lui par delà les nuages.

Lord Byron m'ayant parlé de mes Mémoires, qui alors étaient encore à faire, je lui parlai des siens, que tout le monde savait être faits. « En
« les écrivant, me dit-il, j'avais pour but de
« me délivrer de quelques importuns souvenirs
« et de faire ensuite pénitence comme un catho-
« lique qui vient de se confesser. On pense bien
« moins à une chose qu'on sait écrite et qu'on

« est sûr de ne plus oublier sans retour. Il y a « long-temps que je vis de l'espérance de régé- « nérer ma réputation, en me montrant au « monde sous un jour nouveau. Je vais cher- « cher en Grèce le baptême de sang. Je suis un « homme de bruit; j'ai un de ces noms qui « gagnent à s'attacher à une grande idée. Cha- « teaubriand, en France, donnerait toute sa re- « nommée littéraire et la mienne par-dessus le « marché pour jouer le rôle qui m'est destiné. « S'il avait comme moi trente-cinq ans, ce ne « serait plus avec le bourdon du pèlerin, mais « avec l'épée du croisé, qu'il recommencerait le « voyage de Grèce. Quand j'aurai associé mon « nom à une victoire ou même à une retraite « illustre, car il y a des chances, qui est-ce qui « se souviendra de lord Byron grand seigneur « libertin! Quant à mes vers, je vais leur donner « une autorité classique: on les gravera sur les « débris des temples, sur ces colonnes de marbre « que la liberté relèvera de la poussière. Jus- « que là je ne suis qu'un *phrasier:* après une « campagne, mes paroles seront distribuées « parmi les peuples comme des mots d'ordre. »

Cet enthousiasme du poète se communiquait à moi comme une flamme électrique. Byron

continua en changeant de ton pour me parler de l'Espagne : « Vous avez vu le dernier soupir « de la liberté espagnole, dit-il; j'ai eu quelque « velléité de me jeter de ce côté-là. J'ai rougi « pour l'Angleterre du résultat de l'appel fait à « sa générosité par sir Robert Wilson; mais que « vouliez-vous que j'allasse faire, moi huitième, « contre les Français? D'ailleurs il y avait guerre « civile en Espagne. En Grèce, deux peuples bien « distincts se livrent bataille, et point d'esprit de « parti dans le patriotisme. » Le poète se trompait alors, dans ce sens que les petites passions des Grecs ont bien nui à la cause de la Grèce, et lui ont occasioné à lui-même de cruelles contrariétés. Il revint à ses Mémoires, et s'exprima sur l'homme qu'il en avait rendu le dépositaire avec une confiance bien mal récompensée : « Je « les ai donnés à Thomas Moore; il n'y changera « pas une syllabe; il ne se laissera pas intimider « par la tartuferie anglaise; et pour plus de « sûreté, il les a vendus d'avance à Murray : il « a donc un double engagement à remplir, « celui de l'amitié envers moi, celui d'une vente « vis-à-vis du libraire. »

Je ne laissai pas ignorer à lord Byron que j'avais connu lady Caroline Lamb... « Ah! la

« pauvre brebis, me dit-il en jouant sur son nom,
« nous nous sommes mutuellement bien trahis!
« Elle occupe trois grands chapitres dans mes
« Confessions. Dans le temps elle publia un ro-
« man sur moi; je l'ai réfuté dans mes Mémoires
« en restant *historien;* hélas! elle sera en nom-
« breuse compagnie : j'ai eu plus d'une madame
« de Warens. Mais je suis surtout très exact sur
« la vraie cause de ma séparation : lady Byron
« n'y sera pas accusée; mais je serai justifié du
« moins pour ma part. » Je demandai à lord Byron qui avait raison de ceux qui le prétendaient toujours amoureux de sa femme, ou de ceux qui le croyaient indifférent. « Les uns et
« les autres, me répondit-il, mais chacun à leur
« tour. Tenez, par exemple, en addition à mes
« Mémoires, j'ai là une boîte aux lettres qui
« serait très curieuse; elle contient toutes les
« épîtres que j'ai écrites à lady Byron depuis
« mon départ de Londres; et je lui écris sou-
« vent, mais les lettres restent dans la boîte.
« J'épanche sur le papier mon humeur conju-
« gale, bienveillante ou boudeuse : tantôt j'écris
« pour quereller ma femme, tantôt pour faire un
« tendre commentaire sur cette élégie d'*Adieu*
« qui plaisait tant à madame de Staël! Si jamais

« le hasard me réunissait à lady Byron, je la « condamnerais à lire ces pièces justificatives de « mes regrets et de mon ressentiment. La même « contradiction me poursuit quand je rime sur « le mariage, tantôt maudissant ce lien, tantôt « le célébrant comme utile au bonheur. Poètes « et maris sont de vrais lunatiques. » Cette explication me fut donnée avec une certaine gaieté de bon ton. Lord Byron était en train d'en ajouter davantage sur ce sujet..... « Je voudrais, « me dit-il, pouvoir vous lire le chapitre de la « première nuit de mes noces; car j'ai tout écrit. « Cette première nuit peint à merveille la pru- « derie de lady Byron, et explique la cause de « la haine que m'a jurée cette miss Charlm..., « que j'ai si bien drapée dans une de mes satires. « Miss Charlm... avait tant alarmé son élève sur « cette première nuit, que celle-ci, après avoir « bien versé des pleurs, lui déclara qu'elle « aimait mieux mourir que de ne pas faire lit « à part. Il y eut entre elles un long débat, « pendant que je me morfondais dans une salle « voisine de la chambre nuptiale, en atten- « dant qu'on daignât m'introduire. Bref, miss « Charlm..., par un dévouement que je ne sau- « rais qualifier, offrit de remplacer ma femme

« pour la première nuit, afin de pouvoir dire « le lendemain à miss Noël ce qu'il en était. « Quand j'entrai, je vis une femme s'éclipser « par la porte du boudoir, et je crus tout na- « turellement que c'était mis Charlm... qui me « laissait seule avec ma femme, tandis que c'était « celle-ci qui allait se réfugier innocemment « dans le lit de sa gouvernante. La faible clarté « d'une veilleuse devait favoriser cette *substitu-* « *tion*. Il faut vous dire que j'étais horriblement « fatigué; j'aurais dormi debout. Témoin d'une « partie des terreurs pudiques de ma femme, « je m'étais d'autant plus impatienté de ses dé- « lais que j'étais résolu de lui laisser passer une « chaste nuit, afin de l'apprivoiser. Je m'ap- « proche du lit; ma *compagne* me semble déjà « plongée dans le sommeil. Je suppose que les « ennuis et les fatigues de la journée ont agi « sur elle comme sur moi; je me hâte de me « glisser à son côté, mais bien doucement, de « peur de la réveiller. Je dépose sur son front, « tourné du côté du mur, un baiser modeste; « je croise mes bras sur ma poitrine, selon mon « usage, et je ferme les yeux comme l'eût fait « un marié de soixante ans. Le lendemain matin « je fus tout surpris en me réveillant de trouver

« ma femme tout habillée sur le canapé. Je me « lève moi-même, et le jour fut calme comme « la nuit. Il n'en fut pas de même probablement « la nuit suivante; car j'entendis lady Byron, le « sur-lendemain, reprocher à miss Charlm... de « l'avoir bien trompée; et c'est depuis ce temps- « là que miss Charlm... a tout fait pour per- « suader à son élève qu'elle avait épousé un « monstre. Jugez si je ris de bon cœur quand « le hasard me fit découvrir le secret de miss « Charlm... »

Lord Byron terminait cette anecdote lorsque entrèrent madame Guiccioli et l'odalisque indienne de M. Duncan-Stewart. Je n'avais pas encore été présentée à la comtesse, qui se levait pour la première fois depuis sa saignée. Elle était, comme de raison, un peu pâle, et son déshabillé de malade ajoutait sans doute beaucoup à son air intéressant; mais il y avait naturellement en elle quelque chose de cette physionomie un peu fatiguée que les peintres donnent à sainte Madeleine. Ses cheveux d'un blond d'or tombaient en boucles nombreuses sur ses épaules; tous les traits de son visage étaient réguliers; mais son nez surtout d'une forme très élégante. Quand elle souriait, ses

yeux à la fois malins et tendres *s'harmoniaient* admirablement avec la courbure gracieuse de ses lèvres. Lord Byron alla au-devant des deux dames avec une courtoisie affectueuse. M. Duncan-Stewart ne tarda pas à venir nous rejoindre, et nous annonça son prochain départ. Lord Byron reçut aussi ce jour-là un jeune Anglais, M. Wright, qu'il avait converti à la cause des Grecs, ce jeune homme ayant d'abord servi dans la marine turque. Ils parlèrent beaucoup de l'état des affaires en Grèce. M. Wright venait prendre congé de sa seigneurie, qui l'adressait à Mavrocordato, et qui lui remit une somme assez considérable.

Je fus encore retenue à dîner à la *casa Saluzzi*, et je ne retournai à Gênes que fort tard.

CHAPITRE CCXII.

Aventures de la jeunesse de Byron. — Le missionnaire méthodiste.

Les uns ont vanté le talent de Byron pour la conversation, d'autres ont prétendu qu'il était à peu près nul sous ce rapport : sans adopter aucune de ces deux opinions, on peut dire que le poète ne saurait s'inspirer à l'heure ou à la minute, ni être aimable et amuser au premier ordre de ses interlocuteurs, comme un perroquet dont le vocabulaire est borné à quelques phrases. J'ai trouvé, pour ma part, lord Byron très inégal dans ses improvisations familières ; je regrette seulement de le traduire si mal là où peut-être il excita en moi le plus d'admiration. En relisant ce qui me reste de ces entretiens fugitifs, je tronque ou j'efface tel passage, parce

qu'il rend trop faiblement, ou défigure même les expressions qui me charmèrent. Si on parvenait à faire deviner son style de conversation par des lambeaux de questions et de réponses, sans l'accent, sans le regard, sans le geste qui leur donnait la vie et le mouvement, il faudrait encore dire ici du poète anglais comme Eschine de Démosthènes : « Que serait-ce si vous aviez « entendu le *monstre ?* »

J'avouai franchement à lord Byron quels ridicules soupçons avait éveillés en moi la vue du sang de madame Guiccioli apporté par lui dans son cabinet, et nous rîmes beaucoup ensemble des bruits étranges qu'on se plaisait à répandre sur lui d'après des apparences tout aussi vagues. « Ces bruits, me dit-il, viennent la plupart d'An- « gleterre; ils feront le succès de mes Mémoires, « où je donnerai le mot de maintes énigmes de « ma vie. On a pu vous dire, par exemple, que « je buvais le sang humain dans les crânes des « morts, comme mes ancêtres les Danois, dans « le palais d'Odin. Voici l'origine de cette « absurde histoire. Un crâne parfaitement con- « servé avait été trouvé par le jardinier de New- « stead-Abbey dans un des caveaux de la vieille « chapelle; j'en fis artistement scier la couronne,

« sans laisser aucun fragment de ce qu'il y a de « vraiment hideux dans un crâne, je veux dire « cette face humaine à laquelle Milton applique « l'épithète de divine, mais qui ne saurait plus « être, je pense, l'image de la Divinité quand « elle est dépouillée de ses chairs. Un cercle « en argent en bordait le pourtour, avec une « anse pour saisir cette coupe qui eût pu passer « pour une coupe d'ivoire, sans l'inscription « que j'y fis graver. Quand je traitais mes amis « à Newstead-Abbey, c'était au dessert que la « coupe était apportée sur la table, et nous la « faisions circuler pleine d'un excellent vin de « Bordeaux qui nous prêtait de l'esprit à tous. « Cependant l'ouvrier que j'avais employé pour « façonner ce crâne fut mandé devant le recteur « de la paroisse, qui lui adressa une verte mer- « curiale sur la profanation dont il s'était rendu « coupable. J'invitai le recteur à un de nos ban- « quets : en vrai *chanoine* de l'église anglicane, « il se rendit exactement à l'heure marquée; et « quand il eut soif, on lui versa à boire dans la « coupe profane. Je vous jure qu'il y dégusta, « sans grimace, plus d'une pinte de mon meil- « leur vin; il serait entré même, si nous l'avions « pressé, dans l'ordre du Crâne. — Quel était

« donc cet ordre, demandai-je à lord Byron? »
Le poète me répondit que c'était un ordre fondé par lui, et qui se composait de douze membres admis au privilége de boire dans la fameuse coupe : « J'en étais le président ou le grand-
« maître, continua-t-il, et j'en réglai les statuts et
« le costume, qui consistait en une robe noire.
« On verra dans mes Mémoires que le vœu de
« chasteté n'était pas exigé de nos chevaliers.
« C'est à cette époque que j'étais un homme à
« bonnes fortunes; mais j'avais un malheur : si
« les femmes se jetaient à ma tête, elles me fai-
« saient payer bien cher mes faciles succès en
« voulant me dominer. Puisque lady Caroline
« Lamb vous a fait ses confidences, vous savez
« que la tyrannie me trouve rebelle en amour
« comme en politique. J'ai connu des despotes
« sous d'autres jupes que les siennes. J'en étais
« venu à avoir peur d'une robe de femme comme
« un enfant de la soutane d'un magister; et
« ayant inspiré un caprice à la jolie miss G....,
« je déclarai que je ne m'attacherais à elle qu'à
« condition qu'elle me suivrait partout en habit
« de page. La condition fut acceptée. Miss G....
« passa avec moi près d'un an sous ce costume.

« Pauvre miss G....! le souvenir de sa mort tra-
« gique me poursuit encore. »

Je pressai lord Byron de contenter ma curiosité sur cette aventure de sa jeunesse, et il y consentit. Je ne suis pas assez sûre d'avoir retenu ses propres expressions pour le laisser ici raconter lui-même; je vais donc parler de lui à la troisième personne.

Miss G*** était avec Byron à Newstead-Abbey depuis près d'une année, page le jour, femme la nuit; attentive, tendre, et si sincère dans son amour, qu'elle pouvait espérer peut-être qu'un nœud légitime la réconcilierait un jour avec le monde. Cette illusion entretenue secrètement par elle, et un caractère naturellement gai, aveuglaient cette jeune fille sur sa position véritable. Elle avait abandonné à Londres un père peu fortuné, auquel elle envoyait chaque quinzaine des secours, lorsqu'une amie indiscrète lui écrivit que ce père délaissé s'était tué lui-même dans un moment de désespoir : était-ce l'effet du dérangement de ses affaires ou du déshonneur de sa fille? Miss G*** s'arrêta à cette dernière supposition, mais elle n'en dit rien à lord Byron qui s'aperçut seulement qu'elle s'éloignait quelquefois de lui pour écrire, et qui parvint à surprendre son se-

cret. Miss G*** avait résolu de s'empoisonner et en écrivait la déclaration, afin que personne ne fût accusé de sa mort. Byron la fit épier, et s'emparant du poison qu'elle s'était procuré, y substitua une poudre tout-à-fait innocente. Un soir miss G*** affecta plus de gaîté qu'à l'ordinaire, et feignit de s'endormir à côté de son amant, qui, n'ignorant pas qu'elle avait cru avaler, ce jour-là même, la potion qui devait lui donner la mort, s'attendait à rire le lendemain matin de son réveil imprévu, après un sommeil qu'elle comptait bien être pour elle le dernier. Il ne craignit pas de s'endormir lui-même tout de bon; mais quelle fut son inquiétude au jour naissant de ne plus trouver miss G***. La lettre qui annonçait sa funeste détermination était sur la table de nuit; sans doute pensait-il, convaincue que le trépas circule dans ses veines, elle se sera éloignée pour m'éviter la première vue de son cadavre sans vie; mais elle va reparaître guérie par sa tentative même... Byron devenait juste; cependant miss G*** ne revenait pas; toutes les perquisitions furent inutiles, ce ne fut qu'au bout d'une semaine que l'infortunée fut retrouvée, mais rendant le dernier soupir dans le caveau de la sépulture des Byrons où

elle s'était enfermée de manière à ne plus pouvoir sortir. Quelles durent être ses angoisses pendant huit longs jours d'agonie, prenant sans doute les tortures de la faim pour celles du poison? « Cette catastrophe, me dit Byron, a « influé sur mon imagination et mon caractère « plus que tous les vains motifs par lesquels on a « voulu expliquer les caprices de mon humeur ; « ma gaieté naturelle étant tarie dans sa source, « je cherchai désormais le bruit d'une gaieté fac- « tice pour m'étourdir : vous devez comprendre « pourquoi il y a quelque chose d'amer dans « mon sourire. » Comme pour se distraire de la pensée actuelle de cette sombre histoire, lord Byron eut recours à des réminiscences d'un genre tout opposé, sans se donner la peine de chercher une transition pour en commencer le récit : « Savez-vous qu'en France on a, me dit-il, « de singulières idées de la pruderie des dames « anglaises? Ma chère amie, nous avons eu à « Londres (Dieu sauve notre bon roi Geor- « ges IV!) nos mœurs de la *régence*. Vous con- « naissez le mot de Fox; son père lui disait : « Mon fils, prenez une femme... — La femme de « qui, mon père? répondit le fils. C'est qu'en « effet, il y a à choisir parmi les dames des au-

« tres : aussi les procès en adultère sont-ils un « objet de commerce parmi les maris anglais. Il « y a un tarif connu ; les gens qui n'aiment pas « le bruit s'abonnent avec le cher époux : il y a « d'ailleurs l'économie des frais. J'ai dit tout cela « naïvement dans mon Don Juan, et l'on ne me « le pardonne pas ; il n'y a que la vérité qui « offense : je suis à l'*index*. Qu'arrive-t-il ? On « me chasse des rayons de la bibliothèque, mais « je suis caché mystérieusement sous le chevet « du lit avec mon ami Thomas Moore. Vous sen- « tez bien que là, comme le serpent de Milton « tapi à l'oreille de notre mère Ève, je fais rêver « celles qui se sont endormies en me lisant ; mais « là aussi je suis bien placé pour découvrir de « nouveaux secrets, et je parlerai, je parlerai pen- « dant plus de vingt chants encore. » Lord Byron, passant tour à tour de son Don Juan à ses aventures personnelles, me raconta aussi la mystification qu'il fit subir à deux dames qui venaient rendre visite à sa femme, chacune avec l'intention de le dénoncer comme un mari inconstant et de dénoncer l'une d'elles comme sa complice. « J'arrangeai, dit-il, les choses de manière que « les deux dénonciatrices se trouvèrent toutes les « deux ensemble dans notre salon en attendant

« milady ; et se soupçonnant réciproquement du « même projet d'accusation, elles firent un traité « tout contraire pour leur mutuelle sécurité, « en convenant de porter aux nues ma fidélité « maritale. Avec de telles recommandations, « j'aurais été un petit saint de ménage ; mais je « vous ai raconté comment M. Charlm... avait « acquis la preuve que j'étais un monstre. »

Il est temps d'abréger les confidences de lord Byron ; j'espère d'ailleurs que M. Moore n'a fait que semblant de brûler les mémoires du noble lord. J'aurais oublié plus long-temps la France dans la casa Saluzzi, si une lettre que je reçus à la poste restante de Gênes ne m'eût rappelé à Paris en me donnant l'espoir d'y retrouver Léopold. Le hasard me procura pour mon retour un singulier compagnon de voyage. La veille de mon départ était arrivé à la casa Saluzzi un nommé M. Sheppard, prédicateur méthodiste, venu exprès d'Angleterre pour convertir lord Byron à la foi évangélique ; ce M. Sheppard avait écrit déjà depuis une année au poète pour lui dire que sa femme lui adressait tous les jours de ferventes prières au ciel pour racheter son ame de l'esclavage du démon. Mistress Sheppard était une enthousiaste

dont l'amour mystique pour le noble pécheur allait si loin, qu'en mourant à Margate, après une maladie de deux mois, elle avait dit à son mari que, pleine de confiance en la bonté divine, elle croyait que la porte du paradis lui était ouverte, mais qu'elle n'y entrerait pas sans un mélange de regret, si M. Sheppard ne lui permettait à son lit de mort de faire personnellement une dernière tentative sur l'objet de leur commune charité. M. Sheppard avait promis solennellement à sa compagne expirante de tout faire pour amener le poète au bercail du méthodisme. Il était parti dans ce dessein, composant en route un sermon qu'il croyait irrésistible, dans la simplicité de son cœur. Lord Byron ne vit d'abord que le côté ridicule de cette mission; le bon M. Sheppard avait, il faut l'avouer, une de ces figures à mystification qui provoqueraient le rire des plus austères quakers. Mais ce qui intriguait le poète, c'était de savoir si la défunte n'avait pas eu à son insu un intérêt plus terrestre dans sa conversion tant désirée; n'aurait-elle pas été par hasard quelqu'une des nombreuses victimes de sa jeunesse, qui trouvait dans sa charité généreuse un prétexte pour nourrir un sentiment qu'il eût fallu

oublier sans retour si la religion ne l'eut modifié et consacré? Quand ce soupçon l'emportait dans son esprit, lord Byron écoutait avec plus de complaisance l'apôtre méthodiste; mais à peine celui-ci se croyait-il sûr de l'attention de son catéchumène, qu'il quittait le ton de la conversation pour débiter les périodes monotones de son sermon. Alors l'impatience de lord Byron prenait le dessus, et il ne pouvait échapper à l'impolitesse de rire au nez du prédicateur qu'en l'interrompant par quelque frivole objection : jamais le bon M. Sheppard ne put parvenir à aller jusqu'à son second point. Enfin, lord Byron lui déclara qu'il ne se ferait méthodiste qu'à son retour de Grèce, et il lui donna rendez-vous, je ne sais plus en quel lieu, pour continuer les conférences. M. Sheppard aurait bien voulu essayer son discours sur la comtesse Guiccioli, ou sur la Begum de M. Duncan, ou même sur quelque membre de la famille Gamba; mais les oreilles italiennes ou indiennes étaient encore plus inabordables pour le méthodiste que l'oreille anglaise du grand poète; il se décida à repartir : ce fut le compagnon de voyage qui me fut confié, ou plutôt à qui lord Byron et M. Duncan me recommandèrent jusqu'à Ge-

nève. Ce qui me décida fut la considération d'une bonne calèche dans laquelle repartait le sectateur de Wesley, car ce n'était pas un apôtre à pied. On lui persuada que j'avais aussi une ame digne d'être méthodiste ; mais par malheur je n'entendais guère mieux l'anglais que la Begum et la Guiccioli : le sermon fut perdu.

La route fut calme, les paroles courtes et les repas précipités ; nous arrivâmes à Genève sains et saufs, mon compagnon et moi ; lui toujours bon méthodiste, moi toujours une pécheresse, mais dont la pénitence allait, hélas! commencer.

CHAPITRE CCXIII.

Arrivée à Paris. — Plan de conduite. — Première maladie. Soins de Léopold. — Folies. — Sœur Thérèse. — L'opinion. — Misère et découragement. — Je rencontre Duval. — Le trio bienfaisant.

Après avoir couru pendant près de trente années, je résolus de me reposer la trente et unième ; et cette fois, Paris dut être la retraite éternelle de mes fatigues, de mes chagrins, et de ma pauvreté alors bien déclarée. Ami fidèle, Léopold fut aussitôt à mes côtés, et comme s'il avait eu le généreux pressentiment de mes prochaines infortunes. Nous cherchâmes un logement conforme à notre position, et nous en trouvâmes un fort agréable rue de Vaugirard. Orné bientôt par les soins de l'amitié qui a aussi son luxe, même quand elle n'est pas riche, cet appartement, en abritant les malheurs des plus obscures années de ma vie,

les vit cependant entourer d'un intérêt bien fécond pour moi en consolations.

Voici quel avait été notre plan, et quel fut pendant long-temps notre mode d'existence avec Léopold, consentant à grand'peine à n'être que mon fils, mais redoublant de respects à chacun de mes refus répétés. Léopold passait près de moi tous les instans dont il pouvait disposer le matin, de dix heures jusqu'à quatre, et le soir de cinq jusqu'à neuf. Je l'aidai à se perfectionner dans l'italien; et autant que je le pouvais, je fortifiai son goût par la lecture des meilleurs auteurs. Doué d'un organe sonore et flexible, j'aimais à l'entendre me réciter les chefs-d'œuvre de nos poètes, me consulter sur des beautés que son intelligence devinait par le seul instinct d'une ame brûlante! Oui, nous étions heureux, quoique la fortune nous eût tout retiré. Ma demeure était peu éloignée du lieu où huit ans avant s'était passée une scène d'effroi et de sang. Que de fois, dans les belles soirées, nous allâmes pleurer à la place du *dernier regard!* Que de fois, à cette place, je fis renouveler à Léopold la promesse que ses sentimens n'offenseraient jamais mes immortels souvenirs!

J'avais déjà en porte-feuille quelques faibles productions. Je résolus d'en tirer parti en Angleterre, où le bon M. Almoth m'avait dit que le roman était la ferme très commode de beaucoup de femmes qui, en écrivant un peu, vivaient fort bien de cette ressource. Avec la facilité que je me supposais, je tablais à six volumes par an; et ce travail, qui ne devait pas dépasser mes forces, suffisait à mes besoins. Léopold souriait à mes espérances, et y répondait par d'autres projets. « Moi, disait-il, je profiterai de mon « petit talent pour le dessin. Je ferai des cari- « catures; les sujets ne manquent pas à Paris, et « l'on trouve toujours des amateurs qui achètent, « et des modèles qui posent. Quand je serai « libre de mon engagement militaire, nous irons « en Italie; je m'y perfectionnerai sous le ciel « des nobles inspirations, et je deviendrai artiste. « La carrière militaire n'est plus qu'un service « d'invalide; les arts et les lettres, voilà les « gloires nouvelles et possibles. Nous vivrons « indépendans et heureux. » Je me gardais de l'éveiller; le rêve était si doux!

J'avais trop d'imprévoyance et Léopold trop de candeur, pour qu'aucun de nous deux eût songé aux interprétations que la curiosité publique

pourrait tirer d'une liaison aussi singulière que la nôtre. Nous n'avions songé ni l'un ni l'autre, en nous livrant en sécurité à nos projets, aux suppositions que cette constante intimité allait faire naître. La maison que j'occupais l'était en même temps par une veuve, sa demoiselle, un étudiant et une fort jolie ouvrière en dentelle. J'ai si peu l'habitude de songer à ce qui se fait autour de moi, quand mon ame est vivement occupée, que je ne connaissais encore aucun des locataires, tandis que nous étions déjà, Léopold et moi, les objets continuels de leurs discours, et, sans être méchante, je puis dire du bavardage de leur sottise. J'en parle, parce qu'ils eurent quelque fâcheuse influence sur ma tranquillité que je provoquai moi-même, peut-être par une trop grande indifférence des préjugés et de l'opinion.

Depuis trois mois, ignorée de tout le monde brillant dont il est inutile d'affronter l'ingratitude, tant elle est sûre, j'habitais mon humble retraite. Tout à coup je tombai dangereusement malade. Léopold ne quittait plus mon chevet que la nuit; et l'ardeur qu'il mettait à me recommander à la garde, l'empressement, l'exactitude de sa continuelle présence, la touchante

sensibilité de ses soins, devinrent pour cette femme une riche moisson de conjectures et un abondant sujet d'inventions peu charitables. Moi, dont la conscience était pure, je me livrais avec une exaltation passionnée au bonheur d'exprimer ma reconnaissance et toute ma tendresse à celui que je croyais bientôt quitter pour toujours. Un coup que j'avais reçu au-dessous du sein gauche, dans une de mes expéditions militaires, telle était l'origine d'un mal dont je devinai dès ce moment toute la gravité. Je me serais décidée à l'opération, comme je le fis plus tard, sans l'effroi et la prière de Léopold, qui me conjura, avant d'en venir à cette extrémité, d'essayer d'un remède qui avait guéri, disait-il, sa nourrice d'un mal semblable. M. Béclard, qui me donnait des soins, pensa qu'il n'y avait aucun danger à tenter le remède avant d'en venir au plus violent; et les souffrances disparurent.

Ceux qui prétendent que la reconnaissance est un sentiment froid, ne l'ont jamais éprouvée pour un objet aimé. Quelle plume rendrait jamais ce que je sentis dans cette nuit terrible et pourtant heureuse qui me sembla quelques instans la dernière de ma vie, et où je revins

à la vie, pressée dans les bras de celui qui venait de me sauver! J'avais depuis six mois de séjour et d'intimité lutté bien souvent contre les douces prières de Léopold, et je puis attester qu'il m'était cher comme s'il eût été mon fils. Je ne redoutais donc rien; mais je sentais cependant tout ce que les tendres preuves de son constant attachement venaient d'ajouter de périls aux continuels tête-à-tête de ma pénible convalescence. Comme je faisais tous mes efforts à y porter le plus de sang-froid possible, j'observais dans toutes ses nuances le pouvoir que le désir non satisfait exerce sur le caractère des hommes, et quel épais bandeau il place sur leurs yeux. J'avais près de quarante-cinq ans; l'inquiétude et d'affreuses douleurs avaient ajouté aux rides de l'âge la pâleur et toutes les traces de la maladie; et pourtant tout ce qui eût dû éloigner l'idée d'une passion auprès de Léopold, ne faisait qu'en accroître les tourmens inexplicables. On me jugerait mal si on supposait de la coquetterie dans cet aveu. Revenue de toutes les vanités de la jeunesse et de la beauté également évanouies, mon ame avait cependant conservé quelque chose de cette sensibilité électrique

qui jamais n'abandonne les femmes ; ma raison était devenue assez puissante pour déterminer la droiture de mes sentimens ; mais elle n'était point peut-être assez forte pour me laisser insensible au charme de me croire aimée. Ma bienveillance naturelle me fait un besoin de la bienveillance des autres. Je suis bonne, car j'ai toujours voulu l'être, et on m'a toujours dit que je l'étais. Ne serait-ce point un raffinement d'égoïsme? car rien ne me rend heureuse comme de voir heureuses par mes attentions les personnes avec lesquelles je vis. Léopold ressentit tellement l'influence de ces dispositions, que ce qu'en colère il appelait mes *rigueurs injustes* ne put un instant ni l'éloigner ni le refroidir. Par la bizarre religion d'un sentiment qui fut toujours de ma part partagé sans être satisfait, Léopold a toujours soustrait à ma connaissance les goûts passagers que d'autres femmes ont pu lui inspirer.

J'ai dit, je crois, que nos voisins n'étaient pas sans s'être beaucoup occupés de la dame étrangère et du beau militaire. La loge du portier était, comme partout, une espèce de congrès de tous les bavards de la maison. On discutait là sur notre état civil. « Ce n'est pas son fils,

« c'est son amant. — Son amant! disait la jeune « ouvrière, elle serait sa grand'mère. — Eh! « mon Dieu, l'âge n'y fait rien. Est-ce qu'une « femme riche est jamais vieille. — Mais cette « dame n'est pas riche puisqu'elle écrit pour les « libraires.

« — Tiens, c'est une savante; eh bien, on ne « le dirait pas, car elle n'a pas l'air fier. — Elle « est l'aide, et lui est bien bel homme; mais elle « est bonne et lui bien fier. Je l'ai dix fois ren- « contré sans qu'il m'ait seulement dit un mot. »

Tous ces dialogues qui se renouvelaient souvent vinrent à mon oreille par une petite fille chargée de mes commissions. Tout cela, au lieu de me chagriner, m'amusait beaucoup.

Au lieu de trembler devant la sottise et la malveillance, j'ai toujours aimé à la braver; il me parut donc piquant de désespérer les interprétations par mon laisser-aller. Aussitôt que mes forces me le permirent, je sortis souvent avec Léopold. J'affectais en le rencontrant de lui parler avec une familiarité particulière; Léopold enchanté y répondait à compléter les soupçons, et une charitable dévote qui, dans la maison, semblait à la tête du complot moral dirigé con-

tre moi, annonça qu'elle déserterait la maison qui cachait de pareilles abominations.

Il y a dans la rue que j'habitais, un couvent fort en grande renommée pour la fabrication de l'eau de mélisse. Je m'y rendis un jour pour en acheter. Quelle fut ma soudaine joie, en reconnaissant mon excellente sœur Thérèse au milieu d'un groupe de femmes de son ordre, réunies dans la cour. Sœur Thérèse ne m'aperçut pas, je ne voulus pas lui parler devant ses compagnes, mais je me promis bien d'aller le lendemain la demander, la voir. J'étais heureuse de cette rencontre, plus que je ne saurais dire, et cependant il s'y joignait une secrète inquiétude. Que dira-t-elle de ma manière de vivre? J'étais bien sûre que son ame vraiment religieuse ne concevrait aucun indigne soupçon, mais j'étais sûre aussi qu'elle désapprouverait ma manière de vivre...; et pourtant, comment la lui cacher, comment mentir à celle qui avait connu mon ame tout entière; comment d'un autre côté renoncer à voir, tous les instans, le seul être qui formait ma vie, mon univers....? Hélas! ce que n'auraient pu ni les convenances, ni tous les trésors du monde,

une simple différence d'opinion faillit m'y condamner. Terrible esprit de parti, que d'amitiés vous avez rompues, et quels liens de sang n'avez-vous pas même brisés!

Léopold servait alors, comme je crois l'avoir déjà annoncé, dans un régiment d'élite par suite d'un engagement que lui avait imposé la fatalité. Le regret avait suivi de près cette résolution.

Lui qui, si jeune, avait rêvé la gloire et les nobles récompenses que la guerre multipliait pour le courage, ne s'accommodait pas des ennuis de la garnison, et d'une profession alors sans éclat, comme sans espérances. Il était donc tout-à-fait résolu à prendre son congé et à cultiver les arts. Tous nos plans s'arrangeaient sous l'influence de cet impatient espoir. Je me livrais avec ardeur au travail qui devait adoucir mon avenir, n'aspirant plus qu'après cette *aurea mediocritas*, si justement célébrée des anciens. Je commençais à voir grossir le bagage de mes compositions littéraires. Mon portefeuille, déjà bien garni, contenait des romans, des nouvelles, et jusqu'au mélodrame à grands fracas. Toutes mes lettres, tous les mille souvenirs de ma bizarre existence, avaient été clas-

sés et mis en ordre. Un ami, un de ces hommes si rares qui réunissent toutes les bontés du cœur à tous les avantages de l'esprit, m'encouragea au travail, en me disant que le travail heureux était une fortune. Mais trouvant pour mon faible talent une timidité que je n'avais pas eue pour ma fatale beauté, je ne comptais sur mes productions que pour un léger auxiliaire de notre modique revenu, et encore étais-je fort en peine des moyens à prendre pour l'obtenir.

En attendant cet incertain et frêle avenir, il avait fallu profiter d'une occasion offerte de donner des leçons d'italien dans une famille anglaise, et à laquelle m'adressa madame Borlie de Londres, par une lettre aussi honorable que polie. Je l'avais montrée à Léopold, et, quoiqu'à regret il avait approuvé que j'acceptasse cette proposition, n'étant pas assez heureux, disait-il, pour pouvoir me conseiller autrement.

Je commençai donc mes leçons d'italien auprès des demoiselles Sumineux. Je réussis tellement dans cette tâche qu'on me demanda comme une grâce de vouloir bien accepter une autre écolière, fille d'une riche anglaise que je ne veux point nommer parce que l'on doit de l'indul-

gence aux petits ridicules qu'on a pris sur le fait, et qu'on a châtiés dans le moment. Milady F..... occupait avec sa fille unique un superbe hôtel où se pressait la foule des laquais, et la domesticité plus élégante des parasites de toutes classes. La maison était encore le rendez-vous de quelques gens de mérite, mais en petit nombre. On touchait aux derniers momens du règne de sa majesté Louis XVIII, et toute cette société, qui pensait fort bien, suivant l'expression consacrée d'un certain monde, s'occupait beaucoup des intérêts de la monarchie. Je trouvais assez plaisante cette rage de politique dans une étrangère, et une Anglaise ultra-royaliste à Paris me paraissait une singularité qui me rendait assez inexplicable le choix d'une personne comme moi fort suspecte.

Je me bornais, comme on le suppose bien, à mes devoirs de maîtresse de langue, qui consistaient en trois heures de leçons par semaine. Il ne m'avait pas fallu grand effort de génie pour deviner que l'application de mademoiselle Emmeline, pour apprendre la langue *del dolce favellore*, ne tenait pas au goût exclusif de la littérature. Elle désirait pouvoir chanter les airs

de Cimarosa avec son maître de guitare et de piano, espèce de petite caricature à roulade et à lorgnon, et presque original à force d'impertinence. Le contraste des deux maîtres était piquant. Le monsieur avait l'air de venir en bonne fortune, et moi à un enterrement. Ma toilette fort simple et toute composée de noir donna lieu à une explication qui, en éveillant les scrupules politiques de Milady, m'exposa à des enquêtes que j'étais aussi peu disposée à éluder qu'à souffrir, milady F..... voyait beaucoup une marquise D'Au...., célèbre dans sa société.

Un jour, en arrivant un peu avant l'heure je trouvai grande réunion dans le salon, et parmi les dames était la marquise d'Au.... J'allais passer dans le petit salon d'étude, mais milady F.... m'arrêta en me priant de dire mon opinion sur des vers qu'elle me présenta, et de bien vouloir les lire haut. J'aurais pu refuser une corvée qui n'était aucunement dans mes attributions et d'ailleurs fort indiscrètement demandée; mais un seul coup d'œil sur le couplet, que je transcris, m'avait fait deviner l'intention de contraindre, de surprendre et de blesser

mes opinions. Je refusai donc les siéges offerts par l'impolitesse, et me mis à lire. Je lus :

Une île où grondent les tempêtes
Reçut ce géant des conquêtes.
Tyran que nul n'osait juger,
Vieux guerrier qui, dans sa misère,
Dut l'obole de Bélisaire
A la pitié de l'étranger.

Si je ne me trompe, ces vers sont d'un jeune homme (1) qui entend bien l'anthitèse, mais qui n'entend pas encore la justice. Il y a dans ces vers deux mots qui m'empêchent d'admirer.

« Lesquels? me demanda-t-on de toutes parts.

« — *Tyran* et *pitié.*

« — Comment! vous ne trouvez pas que l'é-
« pithète convient à Napoléon, me dit milady
« avec un air atterrant?

« — Milady, chacun sent à sa manière. Il
« me semble à moi que Napoléon vaut bien la
« peine qu'un poëte mesure ses termes à son
« égard. Je pense comme un autre enfant d'A-
« pollon :

Que *la lyre au tombeau ne doit pas insulter*,

« et que l'étranger, s'il donna à Napoléon l'obole

(1) M. Victor Hugo.

« de Bélisaire, l'accorda moins par compas-
« sion pour une grande infortune, que par la
« secrète terreur qu'inspire encore le lion en-
« chaîné. »

Je rappelle mot à mot ce petit discours, car, inspirée par mes souvenirs, je mis, je l'avoue, une sorte d'orgueil à leur rester fidèle. Alors une voix d'un ton aigre-doux prononça : « Qu'il
« était inconcevable qu'en 1824, sous le règne
« de la légitimité, on ôsât se permettre d'afficher
« en bonne compagnie une opinion si détes-
« table. » Je me contentai de regarder cette dame, et, pour prévenir lady F.... dans son petit projet de m'humilier, je pris dans mon portefeuille sept cachets, les déposai fort paisiblement sur la table, et faisant une faible révérence; j'étais déjà chez moi avant que la noble société ne fût revenue de ma séditieuse sortie. Je sus depuis que la dame qui m'avait condamnée avec amertume était la marquise d'Au.... Je cède toujours à mes premières sensations, et je n'en ai que de vives; les lecteurs me pardonneront d'y avoir cédé. La reconnaissance ne peut jamais être coupable.

Il n'y avait pas une demi-heure que j'étais rentrée, quand le chasseur vint m'apporter non

les sept cachets, mais la totalité d'un mois de leçons, une somme de 120 fr.; sans hésiter, j'en restitue à l'émissaire de milady 50 qui ne m'étaient pas dus, et les 70 autres j'en fais don au chasseur pour les prochaines étrennes; la surprise de ce domestique me fit plaisir. C'était faiblesse vaniteuse que cette énorme générosité, mais je la savourai avec délices : « Quoi! madame, vous renvoyez cela à mi- « lady, et vous nous donnez ceci? — Oui, cela « et ceci, et rends-le avec ma réponse. » Il saluait encore que ma porte était déjà fermée sur lui. J'étais agitée, mais cependant bien contente de moi; *agir sans réfléchir*, j'étais là tout entière. J'attendais impatiemment Léopold, car son approbation était ma récompense, je comptais bien sur quelques observations, mais que j'étais loin de prévoir ce qui arriva! l'humiliation du blâme et l'amertume d'une rupture. A peine Léopold était entré que j'allais lui conter mes griefs; il me prévint en me demandant si le chasseur qu'il venait de rencontrer descendait de chez moi, et de quelle part il était venu. Alors je précipitai mon récit en le commençant par la fin; j'étais si agitée, et en même temps si convaincue que j'avais agi à mer-

veille que je ne m'apercus pas de suite de l'opinion contraire qui paraissait sur les traits et dans les regards mécontens de Léopold. « Eh « bien, vous ne m'approuvez pas? lui dis-je avec « vivacité.

« — Vous approuver, quand vous m'exposez « à perdre le seul bonheur que j'aie au monde, « à me voir forcé de renoncer à vous voir.

« — Renoncer à me voir, parce que je ne « me laisse pas offenser dans mes souvenirs! et « c'est vous, Léopold, qui me tenez ce langage!» J'ajoutai tout ce que m'inspirèrent le regret, la douleur et la colère. Le noble jeune homme ne répondit d'abord qu'en me montrant son uniforme; puis, comme pour atténuer la rigueur du sentiment délicat qu'il n'avait expliqué que par ce jeu muet, il me prit la main, tâcha de me calmer par de fort bonnes raisons; mais aucune ne pouvait arriver à mon esprit. Je fis alors comme les personnes fâchées, et qui mêlent à quelques vérités d'injustes observations. La colère étouffa l'attendrissement qui nous eût réconciliés. Léopold eut beau me faire sentir que les personnes qui fréquentaient la maison de milady F... étaient en partie de la même société que ses officiers supérieurs, que notre

liaison pouvait de la sorte s'ébruiter, et, mal interprétée, lui causer des chagrins. « Je soupire « autant que vous après le jour de mon congé, « mais, ayant volontairement pris l'uniforme, je « veux le porter sans reproche et sans avanie. « Je sens que je ne souffrirais pas une remarque « ni une défense dont vous seriez l'objet; ne « m'y exposez donc pas, par pitié pour notre « bonheur. »

Léopold me parut si péniblement agité que je ne lui fis pas connaître tout le changement qui venait de s'opérer en moi, car mon parti était déjà pris. J'appréciais les motifs de Léopold, je l'estimais de sa loyauté et de sa franchise; mais, gênée désormais dans l'expression de mes sentimens, le charme en était comme rompu. Nous nous quittâmes donc presque froidement. Léopold était de service le lendemain, et je ne devais le revoir naturellement que le second jour. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé un plus triste accablement dans toute ma vie; tout ce qui me restait d'avenir et de rêves venait de s'écrouler. Une pensée m'occupait fortement, elle était à la fois cruelle et consolante. « Léopold m'oubliera, me disais-je, puisque « déjà de nouveaux devoirs se sont placés entre

« son cœur et le mien, il m'oubliera, et la vieil-
« lesse me trouvera seule, sans appui, sans le
« fils chéri de mon adoption ; mais du moins j'y
« puis songer sans rougir ; notre rupture même
« est encore un titre de plus à son estime et à
« ses regrets. »

Je passai la nuit dans ces réflexions, et à peine avais-je ouvert ma porte qu'on me remit un billet de Léopold. Il ne fit qu'ajouter à ma résolution ; car au milieu des expressions de la tendresse se trouvaient des conseils sur la prudence, sur la nécessité de ne manifester aucune opinion, qui me choquèrent. Plus tard je connus toute mon injustice ; plus tard je fus à même de faire la part du devoir et celle des principes ; plus tard je sus que Léopold avait su allier toute la religion du drapeau à la constance des souvenirs. Il était décidé que je n'échapperais à aucun tort, à aucune imprudence. Je répondis au billet de Léopold, en lui disant « que je sentais trop le tort que notre liaison pourrait lui occasionner aux yeux de ses chefs pour ne pas me faire un devoir d'y renoncer ; que je n'avais jamais pensé au changement tout naturel qu'un autre uniforme avait dû produire ; que, pour mettre tout cela en harmonie, il me

semblait décidément convenable et naturel de cesser tous rapports ensemble jusqu'à son congé absolu; que nous nous écririons, mais sans nous voir, et sur tout autre sujet que celui qui nous séparait momentanément. » J'avoue que je m'attendais à le voir arriver hors de lui. Ma vanité put se replier sur elle-même; Léopold ne vint point; il accepta la séparation, jusqu'à sa sortie de la compagnie des gardes du corps, à des conditions qui toutes auraient dû me le faire estimer mille fois davantage, et qui me le firent détester quelques momens avec toute l'ardeur de l'amour-propre irrité. Léopold me pria de nous écrire tous les jours : « Faisons notre « journal; vous trouverez toujours dans le mien « mon cœur, mon ame, mon ardent besoin de « vous voir heureuse; puissé-je trouver dans « celui que vous m'adresserez l'amie aimable et « bonne et la mère chérie! et nos deux années « de séparation ne feront que mieux cimenter « le bonheur de notre avenir. » Léopold, fidèle à la générosité de sa conduite envers moi, m'offrait la continuation des petites ressources que nous avions partagées. Je les refusai; je lui écrivis que j'allais partir, que je le regardais toujours comme mon fils, mais que j'avais be-

soin de m'accoutumer à la nuance nouvelle qui venait de se joindre à nos relations. Léopold, s'accoutumant à m'aimer enfin comme une mère, pensa au long avenir que ma force physique pouvait faire espérer, et il veilla à l'assurer décemment autant que cela dépendait de lui. Voilà les éternelles obligations dont je lui suis redevable et dont je lui dois faire honneur.

Je reçus sur ces entrefaites un autre renvoi de cachets; celui-là me fut pénible; cela vint des charitables propos de lady F***, en partie, et de ceux de ma dévote voisine. J'y fus extrêmement sensible; c'était une honorable ressource de moins; mais je n'en fis rien paraître et me contentai d'exprimer très librement mon mépris sur ces commérages. Décidée à ne point quitter Paris, je fus arrêter un logement garni rue de Provence, dont je connaissais la maîtresse. Grâce à l'heureuse mobilité de mon esprit et à mon indifférence pour la fortune, je fus à peine installée dans une chambre où, hors les objets contenus dans mes malles, rien ne m'appartenait, que, placée devant mon bureau et rangeant mes manuscrits, je me livrai à tous les rêves, à toutes les espérances qu'une imagina-

tion comme la mienne est capable d'enfanter. Léopold me manquait, il est vrai, mais j'étais encore trop dominée par le dépit pour sentir la perte d'un pareil appui; d'ailleurs ne me restait-il pas le bonheur de lui écrire? Cette séparation et cette correspondance me donnèrent l'idée d'un roman historique que j'écrivis dans le courant d'un mois. Je composais régulièrement trente à quarante pages par nuit; car jamais je n'ai su écrire le jour dans ma chambre à la clarté du soleil; il me faut le grand air. Je trouvai dans la maison garnie où j'étais une dame de Bruxelles avec sa fille; elle me demanda si je voulais donner leçon, et j'y consentis. La petite était aimable et intelligente; la mère une excellente femme, sans façon, idolâtre de sa fille; et je passais des heures fort agréables, en même temps que je me procurais une petite ressource.

Depuis long-temps la pension de ma famille me manquait, j'avais vainement écrit à ce sujet; il me restait pour toute fortune environ 700 fr. et un revenu de 50 fr. par mois, et ma leçon. Je calculai tout cela un soir..... J'allais du jour au lendemain, et n'en fus pas plus triste ni plus prévoyante. Je sortais tous les matins et prenais

souvent un cabriolet pour me faire conduire au bois. Je mangeais des œufs et du laitage où j'en trouvais, et rentrais toujours avec une anecdote ou un chapitre composé, sans penser, dans ces courses un peu chères, qu'un jour sans bénéfice à un lendemain sans pain quand on vit comme je vivais. Il y en avait dix que j'étais séparée de Léopold, et trois qu'il ne m'avait écrit. Je commençais à m'en tourmenter lorsqu'on me remit une boîte où je trouvai des témoignages et des preuves que son cœur me restait, et que sa constante amitié m'était garantie. Il me marquait qu'il était à la maison militaire, et me priait de l'aller voir rue Blanche. J'y courus aussitôt, mais on me dit qu'il fallait un billet. Je conjurai en vain, force me fut de m'en retourner. En tournant la rue Pigal, je vois Duval et Talma qui la descendaient et prenaient la rue de la Tour-des-Dames. Cette rencontre inopinée me causa un trouble inexprimable; au lieu de courir leur parler, me confier à leur sûre bienveillance, je m'en fuis à la hâte, et ne m'arrêtai qu'au bas de la rue du Mont-Blanc; alors je réfléchis à cette sotte inconvenance. Je suis trop sincère pour ne pas avouer que dans mon soin de les

éviter entrait beaucoup la crainte de leur parler de mon fils, et des jours que nous avions passés ensemble. Je me promis bien de leur écrire, mais je n'en fis rien; et ce ne fut que lorsque la maladie et le dénuement m'eurent réduite à ne plus ni espérer ni craindre, qu'eux-mêmes vinrent au-devant de moi, comme je vais le dire plus loin, avec les accens d'une reconnaissance qui ne sera jamais à la hauteur des bienfaits.

CHAPITRE CCXIV.

Je revois sœur Thérèse. — M. Dominique Lenoir. — Délicatesse généreuse. — Rencontre singulière. — Mon roman de *Corinne*. — Six mois de misère. — Lettre au Constitutionnel.

Au lieu d'aller au-devant de Duval et de Talma, ces amis de ma jeunesse et qui devinrent les seuls protecteurs de mes jours malheureux; au lieu d'aller à leur rencontre, j'avais presque fui leur présence, et je ne veux pas en cacher les motifs, quoiqu'ils ne me soient pas tout-à-fait favorables. Si j'avais trouvé Talma seul, je lui aurais dit : « Me voilà, mon ami, pauvre, sans « espoir ni ressource, avec le remords d'avoir « seul rendu si affreuse mon existence. » Talma m'eût grondée avec douceur et secourue avec empressement, car il était l'indulgence même, et en le connaissant on ne pouvait avec du cœur craindre qu'une chose, abuser des bontés du

sien; il y avait d'ailleurs pour moi, dans mes imprudences mêmes, une sorte de recommandation sympathique près de Talma : il avait tant aimé tous ceux que je regrettais. Avec Duval, au contraire, j'avais bien plus de sévères enquêtes à redouter, et, quoiqu'il soit très certainement le plus compâtissant et le meilleur des hommes, il y a dans ses manières et son caractère une certaine rudesse de franchise et de vertu, une inflexibilité de raison et de bon sens qui comprimaient mes aveux. Je l'évitais donc d'autant plus que j'étais sûre d'être vivement blâmée pour mes voyages, mes courses sans but, mon insouciance des ressources que je pouvais trouver dans un honorable travail, et surtout de la bizarrerie de ma liaison avec Léopold; les qualités de cet excellent jeune homme et le romanesque de cette adoption n'eussent point trouvé grâce auprès de l'homme intègre et droit dont le noble intérêt eût soulagé mon malheur, mais qui ne m'eût jamais pardonné de caresser, à l'âge où j'étais, les chimères de la jeunesse, ami auquel certes je n'aurais jamais persuadé l'innocente et pure intimité de cette adoption que le cœur seul avait sanctionnée. Ce secret, que je lui fis depuis, d'une chose si

importante de ma vie, m'eût été impossible à garder dans la suite, si j'avais eu, lorsque je fus sauvée par Duval, d'autres relations qu'une correspondance avec Léopold. Mais il me reste à rendre compte avant de plus d'une année de douleur et d'agonie, que rendit plus vive la rencontre inopinée des deux hommes que j'estimais le plus et dont les noms rappelaient le souvenir de mes beaux jours.

Toute préoccupée des soucis de mon infortune, aggravée par l'absence de toutes les consolations de l'amitié, j'allai dans ces momens de noire mélancolie au cimetière du Père Lachaise. Je n'ai certes pas l'imagination sombre de Young, et cependant je trouve que rien ne fait supporter les peines de la vie comme la vue d'un cimetière; une heure de promenade méditative au séjour des morts me rendit le calme et la résignation. Il me semblait que tous les morts illustres de nos grandes époques se levaient pour me recommander le courage de la mauvaise fortune. Oses-tu te plaindre, me disais-je; tu es libre, et l'ancien maître du monde n'a pu se promener qu'avec l'escorte des geoliers de Sainte-Hélène; la vie vaut-elle une inquiétude?

La tête relevée par les souvenirs, je m'en retournai plus tranquille à mon modeste asyle pour réfléchir au genre de vie que j'allais adopter. En passant dans la rue Bergère pour me rendre chez moi, je crus reconnaître ma bonne sœur Thérèse; aussitôt je doublai le pas pour la rejoindre; c'était elle en effet. Je vis dans ses regards qu'elle ne m'avait point oubliée, et à ses premières paroles que son cœur rendait toujours justice au mien : « Vous voilà, chère « dame, c'est Dieu qui vous envoie, qui vous « a conservé. J'ai besoin de vous; il s'agit de « prendre des renseignemens que mon habit et « mes occupations me rendraient trop difficiles. « Il faut de l'activité et du secret; tenez, lisez et « voyez si vous pouvez vous en charger. » Et d'un ton doux et caressant, l'excellente fille ajouta : « Il y va du repos de cette vie et du « bonheur de l'autre. Vous y croyez à une autre « vie, car j'ai entendu vos prières et je vois en- « core vos larmes.

« — Chère bonne Thérèse, disposez de moi, « m'écriai-je après avoir parcouru le papier, « mon dévouement est à vous, et dans moins « de vingt-quatre heures vous aurez des nou-

« velles de la personne pour laquelle je vous « suis nécessaire.

« — Eh bien! c'est Dieu qui vous envoie « cette bonne œuvre. Tenez, vous pouvez ré- « pondre à cette adresse. » Je lui donnai la mienne, et l'engageai à venir avec moi déjeuner, ce qu'elle fit. Je sentais un bonheur douloureux à me retrouver avec cette excellente sœur, témoin du plus cruel moment de ma vie, et à qui je devais peut-être de ne pas l'avoir perdue dans un affreux désespoir. Elle me demanda compte avec l'intérêt d'un cœur simple et bon de mes moyens de vivre. Je ne me vantai point d'avoir un sort assuré et heureux, mais je me gardai toutefois de lui en communiquer le dénuement et les tristes incertitudes.

Je ne dois point dire à mes lecteurs quelles étaient les personnes pour lesquelles sœur Thérèse réclamait mes soins; elles existent, elles sont aujourd'hui honorablement établies. Il ne m'en a coûté que quelques démarches persévérantes pour remplir les charitables intentions de l'excellente sœur et préserver d'une ruine inévitable deux jeunes filles dignes de beaucoup d'intérêt, sauver une mère du désespoir et épar-

gner la honte et l'opprobre à toute une famille. Lorsqu'après le succès de ma charitable mission je revis sœur Thérèse pour lui en rendre compte, elle disait en pressant ma main contre son cœur : « Voilà des choses qui font du bien « à entendre. Ah! ma chère dame, j'ai toujours « prié pour vous, et je ne désespère pas de vous « voir un jour embrasser notre sainte religion. » Ce n'était plus comme au jour de la sanglante catastrophe, où mes larmes et mes prières confirmaient les espérances de la pieuse fille; en ce moment me taire eût été comme promettre, et j'étais incapable d'un hypocrite serment.

« J'espère, ma sœur, rester toujours bonne « et charitable; mais je mourrai dans la religion « de mes pères. — Ah! j'avais espéré..... » Mon seul regard suffit pour arrêter la plus libre expression de ses regrets. Ce désir de convertir était chez cette bonne sœur beaucoup augmenté depuis notre séparation, et comme il venait de sa pleine conviction, je ne dus certes lui en savoir mauvais gré; mais il jeta cependant entre nous une sorte de contrainte qui peu à peu me fit trouver moins de charmes à voir cette femme angélique, que cependant je n'ai cessé de chérir et de vénérer.

Si dans le cours de mes mémoires les lecteurs n'eussent reçu déjà la confidence d'un défaut ou plutôt d'un malheur qui ajoute encore à toutes les mauvaises chances de la fortune, le désordre, on aurait peine à croire que j'étais arrivée à cette pénurie qui semble faire du déjeuner le dernier repas possible de la journée. Je ne le prenais jamais chez moi, depuis ma séparation avec Léopold, mais toujours au café, où certes il coûte le double. J'étais d'un âge à n'avoir plus besoin de guide, et mes habitudes indépendantes me faisaient très facilement passer sur ce que celle-là pouvait avoir d'inconvenant.

Questionnée par les lettres de Léopold sur mes besoins auxquels il continuait de contribuer, je lui répondais toujours d'une manière rassurante, et lui de répliquer à mes refus : « Si vous ne « voulez me désespérer, si vous ne voulez dé- « courager mon avenir, laissez-moi mes droits « de fils près de vous, ou je croirai que vous « avez pour toujours séparé votre destinée de la « mienne. Me haïssez-vous donc pour une fata- « lité ? » — Mes dépenses consistaient en une location de 35 et 40 fr. pour les déjeuners, tout le reste allait au moins à 100 fr. Il fallut donc songer

sérieusement à me les procurer. Donner leçon d'italien était un moyen facile, mais je n'acceptais pas moins de 5 fr. par cachet, et cela rendait les élèves plus difficiles à rencontrer; d'ailleurs je n'avais point oublié les désagrémens auxquels on s'expose en allant ainsi colporter de maison en maison les petits talens que le ciel nous a départis, comme dirait Figaro. — Je me décidai donc à tenter la fortune littéraire sérieusement, comme plus honorable et plus indépendante.

Après avoir passé deux jours à mettre la dernière main à mon premier essai, je plaçai quelques cahiers de ma *Corinne* dans mon *vade mecum* et m'acheminai vers le quartier des imprimeurs. J'étais gauche et embarrassée. Le pédantisme seul donne de l'assurance, et j'ai horreur du pédantisme. J'offrais ma *Corinne* presque d'un air timide et humilié. On regardait d'un air distrait, on me renvoyait au lendemain, et... je ne retournais plus. Je pouvais traduire l'allemand, l'italien : je cherchais en vain à me procurer depuis deux mois ce genre de travail; rien ne devait me réussir, rien, jusqu'au jour qui s'approchait où les amis les plus rares allaient conjurer le sort et contraindre la fortune en ma faveur.

J'étais sortie un matin, et de nouveau armée de mon manuscrit et de quelques recueils de nouvelles qui depuis ont obtenu un favorable accueil du public.

Comme je ne suis pas sensible au plaisir des dieux, je ne me vengerai point des superbes libraires qui, à la vue d'un auteur pauvre, me traitaient en pauvre auteur. Ah! mon Dieu, le plus grand malheur de la vie, ce serait encore d'avoir de la vanité. Si j'en avais eu, je serais morte à la peine, car tous ceux auxquels j'allais présenter ma *Corinne* ne dépassaient guère l'offre de 50 écus pour un manuscrit de 1500 pages. Les négociations finissaient toujours par ces mots : Madame, vous n'avez point *de nom*, et on *n'achète* que le nom aujourd'hui. — Je répondis avec un orgueil qui m'amusa depuis moi-même, et qui dut paraître bien ridicule aux industriels de l'intelligence. — Jean-Jacques se fit un nom fort tard : je m'en ferai un, monsieur, et il vous fera peut-être repentir de la sécheresse de votre accueil et de la générosité un peu arabe de vos propositions.

Malgré cette dignité littéraire si bien gardée, le mécontentement me gagnait. Je sortais d'une de ces fréquentes scènes, et j'allais l'oublier dans

une promenade sur les quais. Je m'arrêtai près du corps législatif, admirant cette ceinture de travaux, d'arbres, de vues animées, découvrant de loin la maison de Moreau, cette maison où j'aurais pu vivre heureuse si..... si je n'avais été moi-même; car aucune autre femme n'eût sacrifié un sort pareil à..... une illusion, à une chimère. Je sentais tout cela à ce moment où, pauvre, oubliée, à l'âge funeste où rien ne ramène plus au cœur des femmes les délicieuses émotions des hommages et de la flatterie qui enivrent leurs jeunes années. Et pourtant ces tardives réflexions de la raison étaient étouffées par quelque chose de plus fort; et de tous mes regrets, le plus déchirant était encore la perte funeste de l'homme auquel j'aurais encore tout sacrifié.

J'étais plongée dans cet abîme de lugubres méditations, quand tout à coup j'en fus tirée par la vue d'une de ces figures qu'on aime à retrouver, parce qu'elles vous rendent par le souvenir un peu de ce que vous avez perdu : c'était M. Dominique Lenoir. Il ne put se tromper ni sur ma position ni sur l'agitation de mes esprits; l'obligeance de ses regards, la franchise de son abord me consolèrent, et bien

à propos. Je lui racontai l'histoire de mon pauvre roman de *Corinne;* il me conseilla de ne point me décourager, il ranima mon amour-propre et me dit : « Je regrette d'être un si « faible appui, mais il vous est acquis, ma « chère madame Saint-Elme; invoquez-le sans « crainte. » Je lui donnai mon adresse. Il n'avait été question d'aucun besoin d'argent : le soir même je reçus trois napoléons, avec ces mots touchans : *d'un vieil ami qui est désolé aujourd'hui de n'être pas riche.* J'ai, dans le cours de deux ans, reçu deux autres sommes pareilles de la même manière. J'ignorais la demeure de M. Lenoir, et lorsque le hasard me le fit rencontrer de nouveau, il a constamment nié ce trait de bonté, et toujours à l'appui de ses généreuses dénégations il m'a offert d'autres légers secours. Mais, s'il a refusé ma reconnaissance, je suis trop sûre de mon fait pour ne pas la rendre publique. Mon cœur, soumis à toutes les superstitions tendres de mon sexe, attache à la douceur de ce bienfait ignoré le bonheur d'une autre rencontre qui eut lieu le même jour.

J'avais alors 46 ans; mes cheveux déjà blanchis accusaient très exactement mon âge, une

toilette plus que modeste, c'était bien assez pour voir, dans l'intérêt que quelquefois j'excitais, que les débris de ma beauté n'y étaient pour rien, et que l'attention venait seulement de mon air étrange et singulier. J'avais, en quittant M. Dominique Lenoir, pris du côté du Cours-la-Reine, mon intention étant de griffonner mes sensations à la vue même des objets qui les portaient encore à un si haut degré de vivacité. Une fois au milieu de la place Louis XV je sentis très bien qu'on me suivait, et je doublai le pas... La personne resta en arrière; car, avec toute la rapidité militaire, sans tourner la tête ni changer de projet, je vins me reposer sur une des pelouses presque au bout du Cours. Il y avait bien un bon quart d'heure que j'y étais à écrire, lorsque je vis arriver un vieillard d'une belle figure et de fort bonnes manières. Il s'avança droit vers moi; et je vais transcrire notre conversation avec une fidélité presque sténographique :

« Pardon, madame, je vous suis depuis le « jardin, et la seule course a droit à votre in- « dulgence. Me permettez-vous de vous tenir « compagnie un moment?

« — J'en ai une, monsieur (en montrant mes

« papiers), qui ne me quitte point et ne me « laisse jamais sentir le besoin d'en avoir une « autre..... que d'ailleurs je ne serais pas réduite « à devoir au..... hasard. Quant à mon indul- « gence, le lieu est public, et la place est pour « tout le monde.

« — Je ne me suis point trompé en vous re- « gardant comme une femme peu commune; « vos manières et votre réponse confirment « mon opinion; mais n'en prenez pas une mau- « vaise de moi sans m'entendre. En vous aper- « cevant, tout en vous a excité ma curiosité et, « je l'avoue, mon intérêt; je vous ai suivie, ré- « solu à vous connaître. L'air de supériorité qui « perce dans toute votre personne vous fera « sans doute excuser ma franchise. J'ai soixante- « cinq ans, vous en avez quarante.

« — Quarante-six, monsieur.

« — Eh bien! n'y a-t-il pas de la femme supé- « rieure dans cet aveu de l'âge réel que tout « pourrait encore si bien démentir, dans cette « loyauté de cheveux blancs que rien ne dissi- « mule? »

J'avoue que je ne tins pas à la gravité de ce singulier éloge, et j'éclatai de rire. Le vieillard s'était assis, et regardant mes paperasses : « Vous

« écrivez, vous êtes auteur. Je ne suis pas un « juge irrécusable, mais je vous prédis des succès et de brillans.

« — Si j'en dois juger par l'opinion du premier libraire que j'ai consulté, la vôtre, monsieur, sera en défaut.

« — Comment ? »

Alors je lui contai tout naturellement ce qui venait de m'arriver, sans nommer le libraire. « — Je le devine à sa sottise. — Raison de plus « pour que je ne le nomme point. »

Je finissais par prendre un extrême plaisir à une conversation qui devenait de l'espérance. Pendant ce temps l'indulgent lecteur vantait quelques pages déjà lues de ma *Corinne*. « C'est écrit avec ame, c'est écrit comme vous « parlez ; achevez cet ouvrage, je vous le ferai « vendre cent louis. — C'est une plaisanterie. » Et, à cette riposte, l'admirateur, tirant sa bourse, répliqua lui-même : « Voulez-vous vingt louis « d'arrhes ? Livrez-moi le manuscrit de mois en « mois, et l'argent sera exact comme les livrai- « sons du roman. » J'étais fort étonnée, c'était de la joie mêlée à de la surprise. A l'idée de ce prix honorable de mon travail, je me disais : « Il me sera donc possible d'aborder mes amis que

je n'avais osé revoir, et de demander leurs secours que je pourrai justifier. » Je me tournai enfin vers mon ami.... d'un jour, et lui promis mon manuscrit pour le lendemain. « Vous « en jugerez à loisir, ajoutais-je; j'accepte cent « francs conditionnellement, que je rendrai dans « trois mois, si nous ne traitons pas. Voici mon « adresse : veuillez, monsieur, me porter de- « main cet argent. » Puis je me levai, et nous nous saluâmes.

Je courus chez moi relire toutes ces feuilles du roman que le plus singulier hasard venait de rendre si précieuses. J'écrivis à Léopold, car mes premières pensées de bonheur étaient toujours pour lui; je m'endormis tard avec de doux rêves d'avenir. Il eût été plaisant de me voir, moi, qui pendant si long-temps avais dépensé follement sans attacher aucun prix à l'argent, pesant, retournant, faisant sauter dans ma main quelques pièces d'or : on m'eût crue ou avare ou insensée. Il se mêlait à cette joie un doux orgueil, car c'était le prix de mon travail. M. P.... fut exact à venir chercher *Corinne*. J'étais sortie pour ma promenade accoutumée, quand il se présenta; mais il ajouta à tous ses aimables procédés la patience de m'attendre

chez ma bonne hôtesse, à qui il expliquait le motif de sa visite, et qui en témoigna tout son étonnement, car elle me croyait seulement l'ambition d'être engagée à quelque théâtre. Mes passeports me donnaient la qualification d'*artiste*. Depuis ce jour, où M. P.... m'avait désignée comme femme auteur, je me vis élevée d'un degré dans l'opinion de ma bonne hôtesse; car j'ai remarqué que les classes inférieures, quoique plus ignorantes que ce qu'on appelle le grand monde, montrent cependant pour les produits de l'intelligence plus de culte et plus d'estime. Ma bonne hôtesse fut surtout frappée de ce qu'ayant *le talent de faire des livres*, je n'en parlais jamais et ne *reprenais* personne dans la conversation. Je m'amusai beaucoup de ses étonnemens.

M. P.... me força d'accepter encore deux cents francs, et prit contre un reçu mon manuscrit de *Corinne*, m'engageant à continuer; ce que je fis, au point d'avoir dans moins d'un mois ce manuscrit entier et d'autres à lui livrer. Mais M. P...., éludant toujours l'impression, mon amour-propre, servi par un peu plus d'aisance, insista pour cette seconde condition du marché. M. P.... me prévint qu'il ne pouvait

s'occuper de l'impression qu'au retour d'un voyage qu'il allait faire, et qu'il me laisserait le manuscrit entre les mains crainte d'accident. Je ne soupçonnai pas encore l'ingénieuse ruse de sa générosité, et il partit sans que j'eusse la consolation de lui exprimer toute la reconnaissance dont sa noble et délicate bonté m'avait pénétrée. Je reçus, le lendemain de la visite de M. P...., le paquet renfermant le manuscrit, quatre bons de deux cents francs chacun, à prendre rue Chauchat, chez un banquier, le tout accompagné de ces lignes : « A votre pre-« mière vue je vous jugeai mal, votre langage « vous eut bientôt vengée; il ne fallait pas des « moyens ordinaires pour obliger une femme « qui l'est si peu : acceptez un service dont rien « ne peut vous faire rougir, continuez un tra-« vail qui peut un jour vous honorer. Osez pour « la gloire ce que naguère vous auriez osé pour « l'amour. Je m'estimerai toujours heureux d'a-« voir encouragé vos premiers essais. Je ne vous « verrai peut-être plus, mais vous ne cesserez « jamais de m'intéresser vivement. Avant d'of-« frir vos ouvrages, écrivez dans les journaux, « votre style doit plaire et piquer la curiosité; « croyez-moi, vous réussirez. » Voilà, me disai-

je en posant tristement la lettre sur mon bureau, voilà encore un rêve fini. Et je repoussai avec humeur les papiers. J'avais déjà annoncé mes espérances à Léopold, et voilà que toute cette gloire se réduisait à de l'argent. Ah! mon Dieu, que j'étais ennuyée et lasse de mes illusions! Je m'imaginai que la lecture de *Corinne* avait détruit les favorables préventions de M. P... pour mes moyens littéraires. Je me promis de m'en tenir à enseigner ce que je savais parfaitement, sans courir les chances périlleuses des muses; mais j'avoue que cette résolution me coûta, car j'avais bercé mon orgueil de tous les songes de la vanité.

Les billets de M. P., par une sage prévoyance, étaient à dates fixes et étagées de mois en mois. Le premier subside pouvait durer six mois; mais douée d'un instinct de dépense, je trouvai moyen de me le faire avancer, en promettant sur billet de rembourser 200 fr. par mois, et j'éprouvai de cette opération de banque qui avançait ma ruine la joie que donnerait à un être sensé la conquête subite et complète d'une fortune. Argent touché est pour moi argent dépensé. Le seul frein qui eût pu me retenir eût été la présence de Léopold. Il avait été fort malade, et se

disposait à aller passer de nouveau un congé de convalescence en Bourgogne. Ma première idée fut de l'accompagner dans ce voyage; mais ses devoirs nouveaux, notre triste explication, se mirent là comme une barrière, et je bornai mes voyages à de ruineuses excursions à Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Vincennes. Je dépensai en courses et en rêveries champêtres, en onéreuses oisivetés, ce qui eût pu devenir la ressource suffisante de plus d'une année. Trois écolières négligées me quittèrent. Je ne revins au gîte que quand ma bourse fut vide et mon portefeuille plein.

N'ayant jamais pris grand soin de ma santé, parce qu'elle fut toujours fort robuste, j'avais négligé entièrement les précautions indispensables pour prévenir le retour de la cruelle maladie dont les symptômes se produisaient encore quelquefois. Je commençais de nouveau à souffrir, sans avoir la patience des moindres soins, ce qui agrava tellement le mal, que lorsque je revis M. Béclard un mois après, il ne me cacha point qu'il en fallait venir à une opération. J'hésitai long-temps, et pendant ce temps une foule d'incidens singuliers vint m'occuper, comme les pages suivantes vont le faire voir.

Je déjeunais, selon mes habitudes de garçon, dans un café de la rue du Mont-Blanc. En parcourant les journaux, je lus un article sur la *Corinne* de M. Gérard, parfaitement écrit, et qui, en faisant l'éloge mérité du tableau, contenait des choses on ne saurait plus flatteuses sur les Italiennes. Je restai vivement frappée, et cédant comme toujours à mes premiers élans, j'écrivis à la hâte et du champ même de mes émotions la lettre ci-dessous, qui fut littéralement insérée le surlendemain dans le *Constitutionnel.* Je m'y attendais si peu que je ne le sus que vingt jours après, et par hasard, parce qu'un libraire de Bruxelles me demanda à acheter le roman annoncé par le *Constitutionnel.* Le manuscrit n'était plus entier. Mes lecteurs me sauront peut-être gré de mettre sous leurs yeux cette lettre, première inspiration de la Contemporaine.

Constitutionnel du 15 septembre 1824.

« Nous publions avec plaisir la lettre suivante d'une dame italienne qui cultive les lettres avec une brillante imagination et l'enthousiasme du beau. On lui pardonnera quelque *étrangeté* dans le style en faveur des sentimens. Peut-être cette dame est-elle trop sévère à l'égard des

beautés qui font l'orgueil de l'Angleterre. Lord Byron partageait à peu près l'opinion de l'auteur de la lettre; mais aussi que d'inimitiés n'a-t-il pas excitées! La mémoire du poëte en souffrira long-temps. »

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

MONSIEUR,

L'article sur la seconde *Corinne* due au pinceau, au génie créateur du célèbre peintre de la première déjà si belle, si touchante ; cet article, hommage flatteur pour les femmes de mon pays, m'inspire un enthousiasme de reconnaissance qui peut seul excuser ma hardiesse de vous importuner. Née sur les rives fleuries de l'Arno, mais Française, plus encore par mes souvenirs de félicité et d'amers regrets que par vingt-cinq années de séjour, j'aime surtout entendre les Français rendre justice aux qualités de nos Italiennes, que seuls peut-être de tous les peuples ils ont pu bien apprécier, parce que seuls les Français réunissent les dons heureux qui parlent au cœur et à l'imagination d'une Italienne de quelque mé-

rite. Je me suis déjà demandé souvent comment une femme telle que madame de Staël a pu se tromper au point de prendre son héros aux bords de la nébuleuse Tamise, plutôt que de le choisir parmi les Français, dont les noms sont chers à l'amour, à l'honneur, et qui placent la beauté et la faiblesse sous la noble et brillante égide de la valeur. Une Italienne aimer un Anglais, c'est vouloir unir le feu à la glace. L'amour de l'Anglais le plus aimable même est composé de présages, de crainte, d'hésitation, de froide tendresse, de raison, de raisonnement sur l'amalgame desquels domine..... l'orgueil. Comment de pareils hommes comprendraient-ils quelque chose aux élans passionnés, à l'abandon exalté d'une ame formée sous le plus beau ciel, et bercée avec les rêves poétiques des Tasse et des Arioste, et dont les premières impressions naquirent au sein de toutes les nobles productions des arts et du génie ? Les Français seuls ont pu les apprécier, les comprendre. Oui, noble France, vos valeureux enfans, vos poëtes et vos artistes ont éprouvé, partagé l'enthousiasme du génie; leurs cœurs ont palpité à l'unisson avec les cœurs inspirés des femmes de l'Italie, terre classique des arts,

dont elle fut le berceau, comme aujourd'hui la France en est la riche pépinière. Les remarques sur *les belles faiseuses de thé* m'ont rappelé un court séjour à Londres, et je n'ai pu qu'applaudir au *very shocking*, *very improper* qui s'applique aux élans de l'esprit comme aux maladresses d'une femme de chambre ou d'une couturière. En voyant une belle Anglaise, je pense toujours que si Pygmalion eût fait sa Galathée dans la patrie des Clarisses, au lieu de celle des Aspasies, il eût certes pu produire une blanche, régulière et belle statue. Mais jamais Vénus ni l'Amour n'eussent compromis leur puissance jusqu'à vouloir l'animer, et la beauté fut restée.... marbre. Je compose une *Corinne*. Mon héroïne née sur les bords enchanteurs de la Brenta, et mon héros, à la brillante cour de François premier, auront un bien beau sort s'ils peuvent mériter, messieurs, votre flatteuse approbation. Mon Alfred ne tient pas du beau flegmatique des Oswald d'outre-mer, mais un seul de ses regards suffit pour fixer une destinée entière, et il ne peut préférer à sa maîtresse que la gloire, seule digne rivale de l'amour, il s'applaudit en mourant de lui avoir tout sacrifié, tout hors l'honneur. Une

Corinne après madame de Staël, serait une pitoyable prétention, s'il y avait l'ombre de ressemblance. Hors le nom, ma Corinne ne parle point de l'Italie où elle vit le jour : *elle aima un Français, vécut en France, y goûta toutes les félicités du cœur, et la terre antique qui avait protégé* son amour couvrit aussi *un sein de dix-huit printemps*, près des restes mutilés du brave Alfred qui l'avait animé de tant d'amour et angoissé de tant de souffrances.

Agréez, etc.

CHAPITRE CCXV.

Nouveaux accès de maladie. — Désespoir. — Rose ou l'honnête courtisane.

Tous mes lecteurs ne savent pas combien il est doux de se voir imprimé pour la première fois, de recevoir un premier éloge des journaux. Je dois être franche sur le chapitre de l'amour-propre comme sur tout le reste; je dois dire que ce me fut un précieux encouragement que l'honneur d'occuper une colonne d'un des journaux les plus lus de la capitale. Après un pareil encouragement, je repris l'ardeur du travail et de la composition; mais ce nouveau genre de fatigue aggrava mes souffrances. Non seulement l'ardent désir de me faire une réputation littéraire me fit supporter des douleurs inouïes,

mais me donna encore l'orgueilleuse force de les cacher; reculant ainsi et malgré les avis réitérés de cet excellent Béclard, qui insistait sur la nécessité d'une opération seule capable de me sauver; mais il fallait être dix mois sans écrire, c'était mourir.

Je retardai toujours cette opération inévitable que je n'avais aucun moyen d'entreprendre chez moi; et où prendre la dépense d'une maison de santé?.... En être réduite à oublier sa santé par l'impossibilité d'y pourvoir, quelle réflexion! et le jour qu'elle se présenta à moi plus amère, je passais devant la porte de la maison rue Saint-Dominique, que j'avais occupée pendant ma liaison avec Moreau, à l'époque de la rencontre de mon pauvre Henri: je ne saurais ressaisir en ce moment le reflet des étranges pensées dont m'assaillit ce souvenir d'une existence brillante; c'était bien un regret, mais il portait moins sur moi-même que sur l'impossibilité de secourir désormais personne. Je me rappelais le bonheur que j'avais goûté à arracher cet enfant charmant des mains de l'indigence; je me rappelais son touchant journal, sa mort prématurée, et sa douce reconnaissance. Je me disais: Mon pauvre Henri, jette en ce moment d'en haut un

regard douloureux sur ta mère adoptive, intercède pour qu'il soit accordé à son infortune un peu de cette compassion qu'elle fut si heureuse de prodiguer à la tienne. Plongée dans cette morne mélancolie, je descendis la rue jusqu'au boulevart des Invalides. Là m'attendaient d'autres cruelles émotions. Presque vis-à-vis l'hôtel de M. de La Rochefoucauld je fus obligée de me ranger contre le mur pour laisser passer des hommes qui portaient un de ces lits qui servent à conduire les pauvres à l'Hôtel-Dieu. Une pauvre femme gisait sur cette ambulance de la misère : O si le sort doit me réserver un pareil moment, que je meure aujourd'hui, mon Dieu, fut le cri de tout ce qui me restait de sentiment. Je suivis d'un œil humide ce triste convoi : je trouvai assise sur un des bancs de l'esplanade, une jeune personne dont le visage charmant était couvert de larmes qu'elle cherchait vainement à dérober aux regards indiscrets des passans. Son maintien était timide, sa toilette était décente ; cependant à la première vue et malgré cette tristesse qui est déjà un titre à mon intérêt, je ne sentais pas à son aspect ma spontanéité ordinaire de bienveillance. Je m'étais approchée. Seule d'abord sur le banc,

deux hommes et des bonnes avec des enfans l'occupèrent bientôt. La jeune fille avait juste l'air de n'oser ni se lever ni savoir comment rester. Les hommes l'insultaient, et ces grossières servantes de rire. Déjà mon cœur raisonnait le parti à prendre, lorsqu'il fut résolu par un seul accent. « Ah ma pauvre mère! » A l'instant, je me place à côté de la jeune fille, et lui prenant la main, je l'interroge avec cet abandon qui fut toujours écouté. Ma toilette n'avait rien de ce qui en impose; mais là encore, ma tournure fit son effet ordinaire. Tout cela mit fin à l'impertinence des unes et à la grossièreté des autres. Je vous prie, dis-je à l'une des personnes présentes, de me faire venir un fiacre; vous serez pour quelque chose dans le service que je vais rendre à cette pauvre enfant. Après le départ du messager, la petite me dit la cause de son embarras, et me bénit de lui procurer une voiture. Elle n'eût pu se lever sans se donner en spectacle. Conduite au fiacre, qui arriva au grand trot, je demandai à mon obligée où il fallait la conduire; et nous voilà roulant vers le côté opposé de Paris, rue de Bondy.

Il ne me fallait pas grande conversation pour voir que, dans un genre plus bas encore, j'avais

écouté mon bête de cœur pour une seconde Aurélie, et ce qu'il y avait de plus fâcheux, rien dans les discours de Rose n'annonçait les qualités de la première, ni sa séduction dans le langage. Rose était tout bonnement une femme perdue, sans regrets, sans remords, mais avec un dégoût si vrai et si énergiquement exprimé, que j'ai souvent pensé que c'était une vertu encore. C'est au cœur de mes lectrices que j'en appelle pour juger par quelle étrange contradiction de sentimens bas et élevés la pudeur faisait à la piété filiale un sacrifice journalier, dont un seul conterait la vie, si la vie d'une mère n'en devenait la cruelle et consolante excuse.

Rose était fille naturelle d'une ouvrière qui, sage et belle, succomba aux promesses légitimes de l'homme qu'elle aimait, fils lui-même des maîtres de Marianne, qui, à peine enceinte de trois mois, vit qu'elle avait perdu le cœur de son amant, et qu'elle ne devait plus compter sur sa main. Marianne n'avait pas quinze ans, elle était délicate, et le chagrin agrava les incommodités de son état; son travail en souffrit, et l'homme qui l'avait immolée fut assez lâche pour se faire son oppresseur. Il se

plaignit (comme chef de l'atelier) du travail de Marianne; on diminua son salaire. Elle se résigna sans murmure, ne parla plus même à l'homme qui l'avait perdue, et cessa de paraître au magasin, vivant de la vente de son faible avoir, jusqu'au moment où elle donna le jour à Rose dans cet asile dont la bienfaisance publique fait les frais, asile généreux et triste cependant, qui enlève à la maternité son caractère divin et à l'enfance son intérêt touchant. Marianne, quoique bien faible, voulut nourrir sa fille; et lorsqu'à peine rétablie, sortant de ce lieu de souffrance sa fille dans ses bras, elle se vit sans asile, sans ressources, elle se crut riche plus qu'une reine. Elle vécut trois ans, se privant de tout, mais Rose ne manquait de rien. A six ans cet enfant, qui était d'une beauté ravissante, fut attaquée de la petite vérole; sa mère qui la veilla seule en fut atteinte, ne l'ayant pas eue. Rose se rétablit aussi fraîche, aussi jolie; mais sa malheureuse mère y perdit la vue et fut frappée d'une affreuse paralysie. La pauvre Marianne réduite à cette extrémité crut devoir faire taire tout orgueil, immoler tout ressentiment à l'amour maternel; et écrivit le touchant et simple récit de sa position au père de

Rose : « Elle est votre fille, vous le savez, « Henri, elle vous ressemble, elle est belle au- « tant que vous me parûtes beau ce jour fatal « que je croyais le plus heureux de ma vie. « Henri, ne l'abandonnez pas; moi, je puis mou- « rir; mais y exposer mon enfant, ma Rose! « ah! ne soyez pas si barbare que de m'y ré- « duire. Vous m'avez aimée, Henri, vous êtes « riche, et la pauvre Marianne vous a tout « donné, tout.... oh! oui, plus que la fortune, « plus que la vie. Henri, songez que sans vous « Marianne eût vécu heureuse et honorée, et « qu'elle meurt à vingt ans, infirme et misé- « rable, laissant un enfant, le vôtre, une fille « adorée, sous la seule garde de la charité pu- « blique. Henri, sauvez notre fille, si vous vou- « lez que Dieu vous pardonne un jour, comme « la malheureuse Marianne. »

On aura peine à croire que cette lettre d'un si déchirant intérêt obtint la réponse suivante. Je l'ai vue, et j'ai été la reprocher au monstre qui n'avait pas rougi de l'écrire dans sa brutale insolence.

« Je suis bien étonné que vous soyiez assez audacieuse pour m'étourdir de votre bâtarde et de vous. J'ai une fille et j'en ai soin; je l'aime,

elle ne manque de rien, pas plus que sa mère, qui est ma femme. On aurait affaire, nous autres *gros* marchands, à écouter toutes les réclamations des filles qui sortent de nos ateliers par leurs fredaines et voudraient bien y rester en maîtresses. Je ne vous dois rien et ne vous donnerai rien; et si vous recommencez, je vous ferai mettre entre les mains de la police; entendez-vous? »

Depuis la réception de cette lettre, la pauvre Marianne dépérissait sans être assez heureuse pour mourir: jeune et mère, elle luttait doublement contre la force de l'âge et de l'amour maternel. Les voisins, bons et charitables ouvriers, eurent quelque pitié de tant de courage et de tant de misère. Au milieu des larmes et des privations, Rose croissait en beauté, et atteignit à peine sa onzième année, que sa taille développée, son délicieux visage et sa grâce attirèrent pour son malheur l'attention d'une de ces viles misérables qui, après s'être vendues elles-mêmes, vouent le reste d'une vie passée dans l'infamie au plus odieux métier encore de séduire et de vendre les autres. Cette créature habitait le voisinage et jouissait d'une sorte d'aisance; elle avait une fille de seize ans auprès

d'elle, d'abord sa victime, et bientôt sa complice. Elles réussirent à attirer l'enfant, sous prétexte de lui donner de légers secours pour sa pauvre mère que la vieille vint voir. Il y a dans le cœur d'une bonne mère une prévision craintive pour le sort de ses enfans, qui sait long-temps les sauver : cet instinct maternel, devinant la corruption cachée sous l'aumône, fit défense expresse à Rose de voir cette femme et d'accepter la moindre chose d'elle. Qui oserait ici s'élever contre l'enfant malheureux dont l'éducation n'avait point prémuni l'esprit contre les dangers du monde, et qui opposa son opinion aux volontés de sa mère, et crut d'autant moins faillir, qu'elle ne consentit à éluder ses ordres et à la tromper que pour la voir moins malheureuse? Tous les prétextes furent inventés pour faire du bien à Marianne, non pas avec cette ostentation qui eût pu éclairer de nouveau la prudence de la mère, mais avec cette délicatesse habile de bienfaisance qui rendait bien difficile à un cœur vertueux, quoique faible, de soupçonner sous les effets d'une charité consolante un autre but que le plus noble de tous, le désir de secourir son semblable. Rose, à qui on ne faisait rien apprendre que

le prix de sa beauté, perdit en moins de deux années toutes ses vertus, excepté un amour filial auquel peu après elle s'immola avec d'autant plus d'héroïsme qu'il ne lui en revenait que l'infamie, au lieu de l'estime et l'admiration qui, dans tous les autres sacrifices que ce sublime sentiment inspire, en fussent devenues la récompense.

Marianne languissait toujours, mais moins péniblement, ne manquant plus du nécessaire, ni même d'une certaine aisance.

Rose était sa seule garde. A douze ans accomplis, Marianne crut s'apercevoir d'un dépérissement de sa fille, et d'un total changement dans son humeur qui l'inquiéta sans qu'elle osât le dire. Sa fille ne se plaignant de rien, et reprenant peu à peu de la gaieté et de la fraîcheur, les craintes maternelles cédèrent aux réponses de Rose, qui la rassurèrent entièrement. Si elle eût alors écouté ces tendres terreurs, il eût encore été temps d'échapper à l'abîme de la prostitution ; mais la mégère qui avait trafiqué de son innocence façonna l'infortunée à une infamie régulière, dont l'horrible salaire était devenu aux yeux de la pauvre Rose le pain de sa mère.

« Je mourais de dégoût et de peur, madame, « me disait cette malheureuse, chaque fois que « j'allais chez celle qui m'avait perdue; mais « comme j'en revenais heureuse quand je tenais « dans mon mouchoir de quoi donner à ma pau- « vre mère non seulement ce dont elle avait « besoin, mais toutes les petites choses qu'elle « aimait bien! Certainement j'aurais bien fait un « grand crime que de m'écouter aux dépens de « la santé, de la vie peut-être de celle qui me « l'avait donnée. »

— Pauvre Rose, quel funeste don, pensai-je, en fixant avec un incroyable attendrissement cette fille si jeune, si belle encore, qui me dévoilait au milieu même de son infamie une vertu qui, bien dirigée, l'eût honorée. Rose me fit comme trembler, en me disant d'un accent dont la persuasion était peut-être la plus forte preuve que son ame avait échappé à la corruption: « J'espérais, à force d'économies, arri- « ver à une petite fortune de douze mille francs; « cela nous eût donné les moyens de n'avoir « besoin de personne. J'aurais fait acheter un « terrain dans le pays de maman, je l'y aurais « conduite, et là, sans la jamais quitter, je lui « aurais dit: Je te dois la vie, j'ai conservé la

« tienne, vivons et mourons ensemble. » — Mais les chances de cette triste et honteuse carrière lui rendirent plus difficile même son horrible dévouement au sort de sa mère; et six mois de souffrances dont l'affreuse origine resta cachée à la malheureuse Marianne, épuisèrent le commencement du trésor qui eût dû assurer l'avenir de toutes deux. Marianne avait totalement perdu la vue; sa tête affaiblie crut facilement ce que voulut lui faire croire un enfant son idole et sa seule bienfaitrice. Celle-ci n'ayant pour but que le plus noble motif, avait pris insensiblement l'habitude de regarder comme un devoir l'affreuse ressource qu'elle avait interrompue, et qu'elle rechercha bientôt avec une nouvelle résignation.

Pendant que Rose me racontait toutes les vicissitudes d'une vie qu'elle croyait innocente, je répétais : Pauvre mère! malheureuse fille! Ici, je dois la faire parler elle-même pour dire la catastrophe qui renversa toutes ses espérances, lui enleva le seul être pour qui elle s'était immolée, et la laissait malheureuse sans retour, parce que sa mère se refusait à vivre de la honte de sa fille, du moment qu'elle l'avait connue. « Figurez-vous, madame, me dit Rose

que je connaissais si bien ma mère, que je faisais tout pour qu'elle ne sût pas ma conduite. J'avais été obligée de passer par la police, ce qui est bien terrible, car après, quand on veut redevenir femme honnête, cette tache vous reste. J'étais sortie un soir un peu à la hâte, j'oubliai le papier de police. Un inspecteur *du bureau des mœurs*, excité par d'affreuses femmes avec lesquelles j'avais refusé toute liaison, vint me menacer de la prison. Ah, mon Dieu! madame, figurez-vous que l'idée de ne pas rentrer auprès de ma mère, de n'être pas là pour l'éveiller, pour lui donner son café, pour causer avec elle, c'était me faire mourir de peur. J'offris ce que j'avais d'argent pour ma liberté, parce que j'avais appris que la police ne refuse jamais. Il fallut en outre donner mon adresse. Je rentrai encore bien effrayée et bien triste.

Je trouvai ma mère endormie, mais elle me paraissait oppressée et malade: je restai assise près de son lit; elle avait la fièvre, et cela redoubla ma peine. Je ne pus m'empêcher de pleurer. Elle se réveilla, et alors elle me dit de ne point me tourmenter pour elle, que ce n'était rien. En me voyant si triste, moi qui étais toujours si gaie avec elle pour la rendre plus heureuse, elle

crut que l'amour en était cause. Mon enfant, si vous aimiez, il faudrait me le dire, car on vous tromperait; pourriez-vous me quitter pour un homme? — Je lui dis que je les détestais, que j'en avais horreur; et c'était vrai, madame : il n'y en a pas un, jeune ou vieux, laid ou beau, que je ne paie du même accueil; et pour supporter ce qu'il faut que je supporte, je pense à ma mère, et j'oublie: c'est le dernier effort de mon courage.

« Je restai quatre jours près de ma mère plus souffrante, sans *sortir* le soir : *voilà ce qui est cause* du malheur où je suis et de la mort de ma pauvre mère, car bien sûr elle n'en reviendra pas. Le quatrième jour, nous étions à raisonner sur le loyer, je lui comptais mes épargnes, et lui faisais là-dessus les histoires accoutumées, lorsqu'une voisine vint nous dire qu'on demandait en bas *une nommée Adeline*, pour la conduire *au bureau des mœurs*. — Eh! qu'est-ce que cela nous fait? répondit ma mère, ma bonne Rose ne vous comprend même pas. La voisine est mauvaise, elle m'avait vue pâlir et rougir, elle alla dire en bas qu'elle était sûre que *j'étais cette péronnelle*. L'inspecteur monta; je crus tomber morte en reconnaissant le même de qui j'avais *cru me racheter*. Ses premières

paroles manquèrent tuer ma mère, qui se dressa sur son lit, et étendant sa main vers moi, m'ordonna de dire comme à Dieu si c'était moi. Je n'osais ni ne pouvais parler. Je passai 20 fr. dans la main de l'homme, lui promettant par signe davantage; il ne voulut rien comprendre, et m'ordonna de venir. Ma mère fit un cri, et tomba renversée. A cette vue, je poussai l'homme dehors, en lui criant : J'irai, misérable, j'irai; mais vous venez de tuer ma mère... Rose, ma pauvre Rose, me disait cette bonne mère, venez mourir près de moi. Ah! madame, nous passâmes trois heures que je ne souhaite pas même à la méchante femme qui nous les valut. Ma mère me disait des choses que je ne comprenais pas, car m'étant plutôt résignée en victime que dévouée en coupable, je ne me pouvais croire perdue. J'ai promis de chercher à travailler, j'ai promis de demander l'aumône, plutôt que retomber dans ce que me reprochait ma mère : de force elle a voulu être conduite à l'hôpital. Elle m'a remis une lettre pour mon père; vous m'avez trouvée au moment où, comme vous avez vu, je fus séparée du brancard de l'Hôtel-Dieu. Ma pauvre mère, qui n'y survivra pas, m'a ordonné de n'y venir que jeudi.

Jugez, encore vingt-quatre heures sans la voir, moi qui ne l'ai jamais quittée d'un jour, la savoir à un hospice! Ah! mon Dieu, mon Dieu, c'est à présent que je suis bien malheureuse! Que faut-il faire, madame? » — Je ne voulus pas ôter à Rose sa soumission aux ordres de sa mère. Je lui conseillai de placer ses effets dans un autre logement, de me confier la lettre de son père, de ne plus *sortir*, que j'allais m'occuper d'elle, et qu'une fois sa mère rétablie, nous aviserions aux moyens de les faire vivre ensemble dans une campagne.

« Ah! oui, madame, ensemble, car sans ma « mère j'aime mieux mourir. »

L'accent de Rose en prononçant ces mots l'absoudrait devant Dieu même de ses fautes... Était-ce à moi, moi qui avais tant failli, à être sans pitié; moi surtout qui avais appris de la plus vertueuse des mères que la pitié et l'indulgence sont les plus nobles qualités de notre sexe, et aussi les seules voies qui puissent ramener à la vertu. Rose me promit tout; elle était dans sa position plus riche que moi; je n'avais donc aucun regret de ne pouvoir la servir de secours pécuniaires; mais elle avait besoin de protection et d'aide pour effacer le

cachet de honte qu'une désignation de police inflige, et qui devient une barrière à tout heureux retour. Je n'étais plus ni jeune ni brillante, et les protecteurs étaient bien plus difficiles à trouver; mais mon activité et mon désir de réussir me tinrent lieu des avantages et des amitiés perdus, et au bout de dix jours de démarches j'eus le bonheur d'annoncer à Rose qu'elle pouvait se présenter à la police, et qu'on lui donnerait la radiation qui lui rendrait tous les moyens de redevenir honnête. Jamais joie plus pure n'anima le visage d'une femme que celle qui embellit les traits de la pauvre Rose. « Ma mère! ma mère! » fut tout ce qu'elle put prononcer.

« Nous irons la chercher après-demain, lui « dis-je; elle doit vivre et mourir près de vous. » Huit jours après Marianne était établie dans une jolie chambre, rue Ménil-Montant; et Rose, belle de son amour filial, vertueuse malgré le passé, se livrait, auprès du lit d'une mère idolâtrée, aux laborieux travaux d'une aiguille mal exercée, mais dont son zèle, sa patiente résignation portèrent bientôt le produit jusqu'au nécessaire. Quelque temps après,

Marianne mourut; sa malheureuse fille voulut se donner la mort.

Je l'ai revue, consolée, encouragée, et heureusement placée comme femme de chambre chez une dame italienne aussi vertueuse que belle, et qui m'a plus d'une fois remerciée du présent que je lui avais fait; quoiqu'elle sache tout, elle m'a souvent dit : « *Quando questa « negazza parla della sua sventurata madre, è « una divinita d' amor filiale* [1]. » Il me resterait à rendre compte de ma réception auprès du père de Rose; mais, n'aimant pas à nuire, même aux méchans, je laisse dans l'oubli l'affreuse dureté, la barbarie de cet *honnête* homme envers la malheureuse qu'il séduisit, envers son malheureux enfant. Il me reste tant de peines personnelles encore à dire, avant l'époque heureuse où l'amitié bienfaisante me prit sous sa noble et sûre égide, que je ne veux pas m'en distraire davantage par des intérêts étrangers.

[1] Quand cette fille parle de cette malheureuse mère, c'est une divinité, un ange d'amour filial.

CHAPITRE CCXVI.

Dernier degré du malheur. — Tentative de suicide. — Deux nouvelles rencontres. — Tableau du Mont-de-Piété. — Les deux Sœurs.

Je repris le cours de mon travail jusqu'à ce que l'excès des douleurs qui vinrent m'assaillir me l'eurent rendu impossible.

J'avais revu l'excellent, le généreux Béclard; c'était quelques mois avant sa mort trop précoce. Il me conseilla de nouveau l'opération, et préalablement m'engagea à me placer dans une maison de santé. Je le promis, mais ma caisse entièrement vide ne m'en laissait plus aucuns moyens. Je fus plus d'une fois prête à me décourager. En bien peu de temps j'avais dissipé des ressources qui eussent pu suffire deux ans à une vie obscure; rien ne pouvait me corriger de mes prodigalités, et je ne frémissais

qu'à l'idée d'un hospice. Quand je me portais passablement, il ne fallait souvent qu'un rayon du soleil, une tasse de café prise à ma fantaisie, pour me rendre tout l'élan d'une imagination qui m'a perdue. Jetée en dehors de ma position naturelle dans le monde, en hostilité avec tous les usages, avec toutes les salutaires convenances qu'il impose, je n'avais, abandonnée de la terre entière a espérer que les consolations que le hasard, devenu fort avare, pouvait m'envoyer.

On a dit depuis long-temps que *plus on a moins on vaut.* — Je pouvais donc, à l'époque dont je parle, me vanter de valoir beaucoup, car je ne possédais plus rien. Me demander comment, avec 50 fr. par mois, et à peu près 20 fr. que me valaient mes leçons, je pouvais me trouver réduite à cet état de dénuement, je répondrai ici avec sincérité que je n'y ai jamais rien compris moi-même, et je suis obligée de souscrire à ce jugement d'un homme qui me connaît bien: pour cette excellente Saint-Elme, une somme de vingt francs reçus représente toujours 40 francs de dépenses, et 60 francs de dettes. Hélas, oui, je faisais des dettes, mais sans avoir jamais provoqué la confiance de personne par des mensonges et de belles promesses.

Les personnes qui m'offraient des facilités pour mes modiques besoins de toilette voulaient se faire une haute opinion de mes moyens; parlant plusieurs langues, écrivant avec facilité, on croyait sans peine que je paierais un jour si je voulais travailler, et j'ai eu le bonheur d'y répondre. Ma bonne foi n'a point manqué à ces témoignages de confiant intérêt. Mais avant, quelle agonie de privations n'ai-je pas eue chaque jour à subir!

L'époque de la mort de Louis XVIII est celle de mon plus affreux dénuement. J'étais au fond de l'abîme creusé par vingt années de folies, dont l'âge et l'expérience du besoin ne m'avaient point éloignée. Il ne me restait plus que l'alternative de solliciter la pitié par *circulaire* ou de m'y soustraire par une minute de courage. J'avais depuis plusieurs mois perdu jusqu'au charme de ma liaison avec Léopold, le seul être dont la présence et l'attachement auraient pu redonner de l'énergie à mon ame et me faire vivre de cette vie de liberté, de mystère et d'illusion, dont aucune femme n'eut jamais besoin comme moi. Il était loin; ses lettres devenaient plus rares; je n'y répondais presque plus, parce que (et ceci me paraît une confession bien sincère et

bien complète) il m'obéissait trop dans cette dernière correspondance : il ne me donnait bien exclusivement que ce nom *de mère* que j'avais placé entre lui et ma faiblesse, comme la seule condition de nos rapports, que j'avais seul voulu, malgré ses prières, malgré ses désirs alors si passionnés; ce nom dont je me sentais toutes les nobles qualités pour lui, dans ses lettres me parut une sorte d'outrage, une sorte d'abdication de ses anciens sentimens. Je me disais, en froissant sa dernière lettre avec ametrume entre mes doigts : Il m'aime comme sa mère maintenant; un jour il me demandera mon *consentement* pour posséder celle qu'il *aura choisie* par amour. Jamais! jamais!.... Et dès ce moment la vie perdit tout ce qui m'y attachait encore. Si je pouvais aimer comme beaucoup d'autres femmes, bien plus que moi dignes d'être aimées, il me serait resté du bonheur pour une paisible intimité. Mais sans passion que peuvent être des attachemens sur la terre?

J'ai eu l'ambition de l'amour comme Napoléon avait celle du pouvoir : des peines déchirantes, des résolutions terribles, point d'obstacles aux sacrifices qui le prouvent à l'objet

aimé; mais aussi point de doutes, point de raisonnement, une réciprocité passionnée, ou..... rien..... J'avais trop senti ces blessures du regret, de la jalousie, du devoir, pour me flatter d'être moins femme qu'une autre femme, et de donner bien sûrement le change à tout ce qui restait de mon sexe; il me fallait encore des épreuves pour arriver à ce calme du cœur qui ne cherche plus qu'à réparer par une fin honorable une vie d'agitation et de délices. Je n'y suis parvenue que par une série d'inconcevables scènes, il est vrai; mais lorsque je pense au noble appui que me prêta la plus noble amitié, oui, j'en atteste le ciel, quand je me rappelle tout ce que firent pour moi Alexandre Duval, et Talma, son associé de bienfaits; quand je me rappelle cette constance à obliger, cette patience pour l'ennui de mes irrésolutions, il y a des momens où je suis prête à dire que j'ai été *heureuse d'être malheureuse comme cela.* Mais, avant d'en venir à ce dernier épisode, à ce terme de mes innombrables vicissitudes, je veux consigner un trait de bonté, de générosité rare d'un homme dont rien n'a pu me faire pénétrer le rigoureux incognito.

Mon habitude était, je l'ai dit, de sortir le

matin, et de ne rentrer qu'à l'heure du dîner. J'appelais cela une vie de garçon ; mais ma vie de garçon n'allait pas jusqu'à sortir le soir, tant que je pus payer ma pension; mais, depuis un mois en arrière de mon loyer, j'aurais rougi de me prévaloir de la confiante amitié de mon hôtesse pour prendre à table une place qu'un hôte plus lucratif pouvait occuper, et je lui avais dit que je donnais leçon dans des quartiers trop éloignés pour pouvoir rentrer de bonne heure. Femme excellente, elle me dit tout ce qui pouvait rassurer mon amour-propre, et bien plus que d'ordinaire on ne peut attendre des personnes dont on est le débiteur, pour m'engager à ne pas me gêner. Mais mon parti était pris, et il y avait bien quinze jours que, sortant vers deux heures alors, je ne rentrais que vers huit, courant, l'œuvre de mon déjeuner une fois accomplie, du Père Lachaise au Luxembourg, et souvent encore passant devant les divers logemens que j'avais occupés aux diverses époques de ma vie. Je ne ferai jamais comprendre à mes lecteurs tout ce que mon imagination et mon âme me créèrent encore de nouvelles douleurs dans ces courses qui me détournèrent de tout travail, et me poussèrent enfin, par regret et lassitude de

la vie, à la presque résolution de me l'ôter. Le jour que je veux rappeler, j'avais erré dans les environs du Champ-de-Mars : assise sur le beau pont d'Iéna, il se fit un tel bruit dans mon cœur que, sans penser à ce qui m'entourait, je sais que je pris ma tête à deux mains et que, dans l'abîme de mes pensées, je m'écriai : « Quelle existence d'effroi et de désespoir peut « renfermer une minute ! »

Je me retirai par le côté droit du quai, près la pompe à feu ; mon regard se tourna sur Chaillot. Toi aussi, pensai-je, tu n'es plus ; et même la gloire, même cette brillante chimère s'éloignera de ta tombe..... Eux du moins sont tombés dans les rangs français, où..... pour y avoir toujours combattu..... Moi aussi je vais mourir, et ne veux penser qu'au bonheur de quitter une existence vouée à de si déchirans souvenirs, à de si mortels regrets..... J'étais arrivée au milieu du Cours-la-Reine, lorsque je remarquai quelqu'un qui paraissait m'observer et me suivre ; je retournai sur mes pas, et continuai à marcher jusqu'à ce que la personne se fût tout-à-fait éloignée. Nous étions en septembre, et le jour était baissé. Je suis peu facile à intimider le jour ; mais, n'ayant

jamais eu l'habitude de sortir le soir sans être accompagnée, je fis tout à coup une première et triste réflexion sur mon isolement, et j'avançai de nouveau vers la barrière, très résolue à ne plus rentrer dans Paris..... Dois-je le dire?.... oui, je pensai une heure froidement et avec calme aux moyens de me donner la mort. Mes papiers étaient depuis un mois arrangés et déposés de façon à ce que cette terrible résolution apparût dans toute sa vérité. Je vais dire avec naïveté, au risque même d'un ridicule, la pensée qui me sauva la vie. J'étais arrivée tout près de l'établissement des eaux minérales de Passy, à l'endroit où le quai mal réparé offrait une facile descente sur la grève, qui en ce moment était à sec à une grande dimension; je m'assis derrière le parapet. Le bruit de la route diminuait insensiblement; la nuit était devenue obscure. J'avais, le matin, ôté le sachet contenant le sanglant souvenir de la Maternité, mis sous enveloppe, et adressé, comme tous mes papiers, à Alexandre Duval. Je m'étais assurée de l'exactitude avec laquelle la remise de ce précieux dépôt serait faite en cas d'événement. Je ne croyais pas que, pour ma tranquillité, j'eusse droit de causer du trouble à mes amis;

mais ils m'eussent pleurée, regrettée; car bons, si bons, ils savent que Saint-Elme est une bonne femme, et c'est quelque chose, puisque cela donne de tels amis quand le malheur est là escorté de vieillesse et de souffrance.

Je regardais depuis quelques instans l'eau qui coulait doucement devant moi; je commençais à sentir le froid de la soirée, et je me disais : *Ce sera pire, mais cela n'est pas long; je me glisserai la tête en avant.* — Ah! quelle différence de ce moment à celui où j'eus le bonheur de trouver madame de T*** et de la sauver. Cette pensée me fut douce, elle fit qu'un moment je me crus une victime du sort, et je m'attendrissais sur moi-même, tandis que je n'aurais dû que maudire mes extravagances qui seules m'avaient conduite au bord de l'abîme dont je mesurais depuis long-temps la profondeur. Les larmes sont un bienfait; pleurer, c'est presque échapper au désespoir; l'attendrissement ne fait point commettre d'attentat: aussi déjà je me retirais avec horreur et effroi du lieu où j'avais formé de si sinistres projets. En remontant lentement vers le parapet, une autre terreur vint me saisir. La solitude de la route prouvait que l'heure était avancée, et à

la brune même elle serait indue en pareil lieu pour une femme seule. Je ne saurais rendre toutes les peurs qui me saisirent à la fois. Seule sur une grande route, au milieu de la nuit, et voyageant, j'aurais marché sans crainte.

Je restai comme clouée au parapet. Un homme vint à moi; c'était la personne que j'avais évitée; je m'élançai au-devant, et saisissant son bras : « Ne me fuyez pas avant de m'entendre, lui dis-je d'une voix entrecoupée « de pleurs, protégez-moi, ne me laissez pas « seule ici. » Son cabriolet était à la pompe à feu, il me le disait tout en m'entraînant pour y arriver, criant du plus loin à son domestique : « Pierre, venez par ici, du côté de l'eau. » A ce mot si simple je frémis involontairement; l'inconnu me comprit, car son bras répondit au mouvement du mien. Il y eut dans ce mouvement sympathique une sensation si consolante qu'elle me ranima presqu'entièrement, et prenant une haute opinion du cœur de mon guide, je résolus de ne lui rien déguiser de ma résolution, et même peut-être de lui confier ma position tout entière. Au réverbère, je levai mes yeux sur lui, et je vis une belle et noble figure où les passions avaient laissé leurs empreintes; il était

d'une taille fort élevée. A peine étions-nous montés, qu'il me demanda si je voulais permettre qu'il me reconduisît chez moi, ou si je voulais descendre sur la place.

— « Oh ! descendez-moi à ma porte, je sens « que je ne supporterais pas ce soir de me voir « encore seule dans la rue.

— « Pauvre malheureuse femme ! confiez-« vous à mon honneur; vous êtes donc bien à « plaindre ?

— « Ah ! plus que toutes les expressions ne « pourraient le peindre, et..... par ma seule « faute.

— « Cet aveu seul les diminue grandement « à mes yeux, et si je puis les réparer, comptez « dès ce moment sur un véritable ami. Me « suis-je trompé, vous n'êtes pas Française ?

— Non de naissance, mais de cœur, d'adoption passionnée.

Nous passions, au moment où je disais ces mots, près du Pont Louis XV; tout à coup un cri de déchirant souvenir m'échappa, et tendant machinalement mes bras vers ce lieu, il y a bien près de neuf ans que j'ai éprouvé là plus que la mort. Ah, monsieur, pourquoi sur-

vit-on à de pareils jours? Et mes larmes coulèrent par torrens.

— Pauvre malheureuse femme, répétait l'étranger, je crois vous comprendre.... et je vous plains bien plus encore; mais calmez-vous, et surtout ne me faites aucune confidence au sujet du 7 *décembre*. Si les bornes d'un cabriolet n'eussent arrêté mon élan, je me serais jetée au côté opposé de la place, tant ces mots me parurent renfermer de tristes désappointemens de mes nouvelles espérances. *C'est un ennemi*, fut l'idée qui me tomba sur le cœur comme un poids terrible; et sans autrement réfléchir je fais un mouvement pour saisir les guides.

— Que faites-vous?

— Je veux, je dois descendre ici; vous m'épouvantez, vous me faites horreur.

— Moi?

Et il avait à ce mot saisi mes mains, les tenait si fortement que le cheval s'arrêta du mouvement; l'accent de ce *moi?* était au-dessus de toute idée; je voyais qu'il allait parler, ajouter une rassurante explication à cette syllabe unique, et mon âme était dans mes regards. Tout à coup la physionomie si expressive de l'inconnu devient froide, compassée.

Vous avez raison, me dit-il, et poussant vers un fiacre de la rue Royale il m'y descendit, ordonna au cocher de me conduire, me pressa la main, et me dit à voix basse en italien : Mon adresse est dans votre sac, écrivez-moi. J'étais encore sur le marchepied du fiacre qu'il avait déjà tourné la rue Saint-Honoré.

Je n'avais pas de quoi payer une course, et aller à pied à plus de onze heures jusqu'à la rue Bergère..... le portier payera; j'ai encore quelques pièces; avec cette pensée je donnai mon adresse, et le fiacre, par son monotone balancement, rendit mes idées mille fois plus lugubres encore. Je ne sais quelle épouvante profonde m'avait saisie au cœur, mais je ne savais proférer que les mots : ah, mon Dieu ! Dieu de miséricorde ! aurai-je dû la vie à un ennemi? L'inconnu m'avait dit d'une voix tout émue : pas un mot du 7 décembre. Le remords, le regret peut-être... est-ce un parent du maréchal? Mais non, ceux-là ne doivent pas repousser les regrets que sa perte a causés. Arrivée à l'hôtel, je fis payer et montai rapidement à ma chambre. Le matin, la maîtresse de l'hôtel me fit prier de ne pas sortir sans la voir. C'est mon congé, disais-je, qu'on

est contraint de signifier à qui ne paye pas; cela est naturel; et tout en achevant de m'habiller je réglai ce qui revenait à mon hôtesse par deux bons sur mes 50 francs par mois, et me disposai à chercher quelque autre obscur réduit. Je descendis dans d'assez maussades dispositions. Ce n'était pas ce que je croyais, ou plutôt c'était cela avec quelque ménagement. On me proposa une autre petite chambre plus haut: je refusai la jolie chambre plus haut; car il faut avouer ici une faiblesse dont le dénûment de toute ressource n'a pu me corriger, c'est la manie d'être logée avec quelque agrément. Puisque la vie est un voyage, pourquoi ne vivrait-on pas en voyageur?

Je reviens à mon changement de domicile. Ce que j'avais de ressources passa à l'acquit du logement que je quittais, et il ne me restait rien pour mes autres besoins. Sans argent, éprouvant toutes les douleurs d'une cruelle maladie, humiliée jusque dans ma toilette, je me mis à chercher un asile. Ce fut encore la journée aux rencontres et aux aventures. Vers la rue d'Enghien, j'aperçus un élégant cabriolet, et reconnus un M. d'Or...., dont ma vertueuse mère avait sauvé la famille. La sainteté de ce souvenir m'en-

hardit à aller droit à lui. Il me reconnut, je ne pus m'y tromper; mais inspectant encore plus vite ma toilette que mes traits, ses yeux prirent cet air insolemment compatissant qui ne promettent qu'une sèche et stérile pitié. « Quoi! « c'est vous, vous ici?

—« Oui, monsieur le chevalier, c'est moi, la « fille de la baronne Van-N***, la bienfaitrice de « vos parens aussi malheureux alors que moi « maintenant. » Ici je regardai ma robe en pensant au dénûment encore plus triste de sa famille, auquel ma bonne mère avait si promptement et si généreusement pourvu.

— Je suis bien pressé, dit le chevalier; je ne vous offre pas de monter dans mon cabriolet, mais je vous verrai, je vous aiderai.

— « Vous *le devez*, car c'est le rembourse- « ment d'une dette d'honneur et de reconnais- « sance; et... cependant je n'y compte pas. »

— « Mon Dieu, n'allez-vous pas vous fâcher! « Vous avez une singulière tête, au moins, ma- « dame Van-N***. »

— « Je vous défends de m'appeler de ce nom; « puisque vous ne pouvez oublier qu'il fut le « mien, c'est en me rendant ce que vous devez « à ma famille, que vous pourrez seulement ac-

« quérir le droit de le prononcer. — « Ma-
« dame, madame, voilà de grands et terribles
« mots. Mais convenez qu'avec votre brillante
« fortune il a fallu bien des folies pour en être
« réduite *où je vous vois;* cependant veuillez m'in-
« diquer votre domicile. »

« — Ne vous en occupez pas, monsieur, je
« saurai bien vous donner de mes nouvelles. »
Mon regard dit le reste, et je le quittai. J'avais besoin, un besoin étouffant d'être avec moi-même, mais la fatigue me gagna, et je me décidai à rester encore une nuit à mon ancien hôtel, fût-ce même dans l'élégante mansarde dont on m'avait offert la perspective. Cette journée devait être celle des plus cruelles impressions. En revenant par le faubourg Montmartre, je me trouvai en présence de deux personnes qui m'avaient connue chez le général Moreau et qui avaient souvent dîné à ma maison de Passy. La seule délicatesse m'interdit de mentionner leur accueil, et de répéter les paroles et les propositions humiliantes qui l'accompagnèrent, et auxquelles je répondis avec tout ce qui me restait de courage et de fierté. De tant de bijoux, débris d'un luxe qui dépasse toute croyance, il me restait, et par oubli, des boucles d'oreilles

plus jolies que précieuses. Dans le désespoir d'une détresse qui venait de m'humilier, je songeai à les livrer au Mont-de-Piété, et j'eus la force de me présenter moi-même dans ces tristes lieux où tout rappelle ce qu'il y a de plus hideux dans la vie, la cupidité et la misère. Témoin de ce spectacle pour la première fois, je vis là une scène de douleur qu'avec bien peu de chose je changeai en joyeuse reconnaissance, et qui me fit vraiment sentir qu'on est toujours assez riche quand on éprouve le besoin de consoler et de secourir. Je venais d'obtenir de l'usure par privilége 80 francs. Je pouvais donner encore; et à la vue d'une misère que le cinquième de ma somme pouvait alléger, je fis de bon cœur un sacrifice que j'appellerai une *bonne action*, car elle me rendit heureuse et fière. Les mourantes lèvres de l'objet de ma compassion me donnèrent des avis qui m'encouragèrent à réclamer l'appui de mes amis véritables, et de chercher dans une occupation constante les moyens d'une existence tranquille et honorable.

Voici les détails de cette félicité singulière dans mon infortune. J'attendais mon tour dans le bureau, observant les dix ou douze personnes qui s'y pressaient avec impatience. Quel

mélange de tous les rangs et de tous les états! Des femmes élégantes déposaient des bijoux et des pierreries, et d'autres des draps grossiers; un militaire jetait sa montre avec colère, et de pauvres ouvriers se débarrassaient avec gaieté de leur habit jusqu'au dimanche. Je ne répéterai pas tout ce que j'entendis; mais mes regards se fixèrent sur une femme à l'air timide, aux vêtemens de cette propreté pauvre qui m'a toujours fait tant pitié, qui, repoussée, coudoyée, se trouva contre moi. Apparemment que le malheur n'avait pas effacé de mes traits cette expression qui n'a jamais été méconnue par les infortunés, parce qu'elle n'a jamais été trompeuse pour l'infortune; car une voix bien douce et presque suppliante me dit : « Madame, vous « paraissez bien bonne; laissez-moi passer avant « vous; ma sœur est seule à la maison, et en « couche de cette nuit, et..... — Passez, et « attendez-moi sur l'escalier; ne vous en allez « pas sans m'avoir parlé. — Oh! ma chère « dame, que je vous remercie! » La pauvre petite femme présenta au bureau deux chemises de grosse toile, mais si blanches qu'elles en étaient belles, et un drap.....

« Combien?

« — Le plus que vous pourrez.

« — Il faut fixer.

« — Eh bien, huit francs.

« — Cinq, voulez-vous?

« — Mon Dieu, il le faut bien. »

Je pris la petite par la main, crainte qu'elle ne s'en allât, et lui remis dix francs dans la main, me trouvant riche et heureuse de pouvoir les lui offrir. « Ce n'est pas tout, pauvre « petite; je veux vous accompagner, je vous « suivrai de loin. — Ah! madame, que vous êtes « bonne! Pauvre sœur, elle nourrira son en- « fant. » La jeune fille pleurait tout en marchant, et nous arrivâmes en haut de la rue Cadet, à une assez belle maison. « Je vais voir « si ma sœur dort; voulez-vous, madame, at- « tendre un moment. » Elle revint presque aussitôt, et m'introduisit dans une chambre lambrissée qui m'offrit l'exact spectacle de la touchante lithographie de *la pauvre femme en couche*, avec la seule différence que les arts ont placé près de ce triste lit où repose une jeune mère donnant son sein pour berceau à son premier né, le père, l'époux de l'accouchée, tenant une de ses mains et la regardant avec une expression de mélancolique tendresse.

Il n'y avait là qu'une mère et son enfant; elle était posée plutôt que couchée sur un seul et dur matelas, tenant son enfant bien étroitement serré contre son cœur.

J'étais debout, suffoquée, contre le pied du lit; la jeune sœur de l'accouchée m'avança une des chaises, et le nouveau-né jeta un faible cri. « Ah! Lise, soulève-moi un peu, dit celle-ci « d'une voix affaiblie. » Aussitôt je m'empressai de le faire. « Vous êtes bien bonne, madame. « Voyez mon joli enfant, cela console de tout.

« — Ne vous agitez pas. Je puis bien peu; « mais nous allons causer en amies, et tout s'ar- « rangera.

« — Mais mon Dieu, madame, vous ne nous « connaissez pas; comment avons-nous pu vous « intéresser?.... Lise me l'a dit, c'est la peine où « vous l'avez vue. Ah! il faut que vous ayez « bien bon cœur; car l'ordinaire est de fuir les « malheureux. Que je regrette que mon pauvre « François ne soit pas ici!

« — Que fait-il votre mari?

« — Ce n'est pas mon mari, madame, c'est « notre frère, l'ami de nous tous. Mon mari, le « père de cette pauvre petite, voilà bien le « sixième mois qu'il est entre la vie et la mort. »

La sœur continua en ces termes : « C'était, « madame, dix francs qui manquaient au loyer; « votre bonté y a pourvu, et nous arriverons à « la fin de la semaine. Ma sœur Agathe n'est pas « exigeante : un bon repas, une soupe samedi, « répareront trois jours de privations. »

L'accouchée était forte, et cette bien petite aisance que je venais de lui procurer l'avait absolument ranimée; elle voulut me conter son histoire. Je me plaçai au pied du lit; et je ne pus m'empêcher, en comparant la différence, de me dire que, toute fière et heureuse que j'étais lorsqu'à Florence je m'asseyais sur le pied du lit impérial, où mon rôle était assez digne d'envie, près de la sœur de Napoléon, j'éprouvai beaucoup plus de véritable satisfaction, plus de contentement réel sur la dure couche, dans ce réduit de l'indigence dont j'adoucissais les rigueurs. La jeune accouchée était fille d'une riche lingère de province; elle reçut une assez bonne éducation, mais aucun bon exemple. Sa mère, veuve fort jeune, recevait les officiers de la garnison. Ernestine s'effrayait du ton leste de cette société, et attachée depuis son enfance à un cousin de son âge, elle s'était accoutumée à le regarder comme son mari et son protecteur.

Mais à quatorze ans, le désir de se débarrasser d'une rivale décida sa mère à lui proposer un mariage, dont la seule idée la remplit d'épouvante; le refus fut puni par un exil à la campagne. Le cousin avait été aussi inhumainement renvoyé; il prit du service, fit les désastreuses campagnes de Russie et de France, et se retira blessé, pauvre et sans état. La mère d'Ernestine s'était remariée en la privant de tout ce qu'elle avait pu lui ôter. Bientôt ruinée, cette mère ne reçut de l'enfant qu'elle avait repoussé que des bienfaits. Ernestine avait instruit le cousin de tout. On s'écrivait; on s'était revu, et on fit enfin l'imprudence de s'en rapporter à l'amour pour pourvoir à la fortune; mais la fortune fut sans pitié. Le cousin, vieilli par la guerre, n'était propre à aucun travail, et avait en outre rapporté des habitudes contraires. Toute au bonheur du ménage, Ernestine fut bien à plaindre. Elle avait un frère qui avait également servi, et dont le caractère plus solide n'avait conservé de sa carrière militaire que le sentiment de tous les nobles devoirs; il devint autant qu'il le put l'appui de sa sœur, dont un accident venait de mettre le mari, depuis plusieurs mois, hors d'état de travailler. La

belle-sœur d'Ernestine (celle que j'avais rencontrée) s'était dévouée au ménage de son frère, dont elle supporta seule les peines pendant la pénible grossesse et les couches d'Ernestine, qui, depuis la maladie de son mari, avait tout sacrifié peu à peu pour ajouter un peu de superflu au bien strict nécessaire que donnent les hospices. Enfin accouchée sans autre aide que la nature, Ernestine n'avait manqué de résignation qu'à la crainte de ne pouvoir conserver le triste asile où elle venait de donner le jour à l'être dont « le « premier cri m'a, disait-elle, fait croire que ma « chambre est plus belle que la riche chambre « que j'avais chez ma mère. »

J'ai déjà trop répété les louanges que la reconnaissance arracha à ces excellens cœurs. Je les quittai heureuse plus qu'eux encore, et ayant, je puis l'assurer, entièrement oublié que je cherchais un logement, et que mon fond de caisse consistait en 20 ou 25 fr. En route, j'eus lieu de me rappeler qu'un bienfait n'est jamais perdu. En rentrant au logement que j'allais quitter, je cherchai quelque note dans mon sac, et quel fut mon étonnement en fouillant d'y trouver un papier ployé qui renfermait un billet de 1,000 fr., et ces mots : *Écri-*

vez-moi, avec l'adresse, que j'ai dû croire celle de la personne qui hier m'a suivie. Jamais je n'aurais cru que l'argent pût causer tant d'émotion; la pensée de ceux que je venais de consoler n'y était pas étrangère. Je meublais déjà en idée une jolie chambre pour Ernestine, j'arrangeais une layette pour son enfant; je me disais : Léopold, cher Léopold, tu ne te priveras plus de tout pour moi. Tout cela fut une seule sensation, qui disparut comme elle était née, elle fut remplacée par une seule réflexion : « *Ne me parlez jamais du 7 décembre*, » Non, Ida, tu ne dois jamais rien devoir qu'à ceux qui regarderont ce jour comme une terrible et affreuse catastrophe.

Je ployai le billet, je n'y mis que ces mots : « Saint-Elme ne devra jamais rien à ceux pour « qui le 7 décembre fut un calcul, une joie, « une vengeance ou un remords. » Je l'adressai sous double enveloppe, et reçus le surlendemain cette réponse : « Vous avez bien et mal « deviné; j'espère vous servir un jour malgré « vous-même. »

Toutes ces agitations animèrent tellement mon sang, que force me fut de me résigner à l'opération. Je sortis pour m'entendre avec une

femme qui prenait des pensionnaires, sur les moyens de me faire soigner; la dépense m'épouvanta, et j'en revins désolée et plus malheureuse que jamais, lorsqu'une pensée sur ce qu'Ernestine m'avait dit de la consolation d'avoir trouvé un ami sûr dans son beau-frère, me reporta au souvenir des nobles qualités de mes anciens amis. Duval, Talma, me disais-je, je vous dirai tout, vous sauverez la pauvre Saint-Elme de l'horreur d'entrer, de mourir peut-être dans un hospice.... Je les vis, ils me sauvèrent; ils firent bien plus, comme on va le voir au chapitre suivant.

CHAPITRE CCXVII.

Duval. — Talma. — Lemot. — Leurs bienfaits. — Nouvelle et inutile tentative auprès de ma famille. — M. Arnault.

A. Duval demeurait alors rue de Chartres; je cherchais à m'encourager pour aller tout dire à cet ami éprouvé. Son cœur, ses qualités généreuses m'étaient connus depuis long-temps ; j'étais même sûre que l'aspect de mes chagrins et de mon dénuement, loin d'exciter la répugnance qu'éprouvent souvent même ceux qui vous ont plaint un moment, ajouterait encore à l'intérêt généreux qu'il m'avait toujours témoigné. Pleine de ces idées, je m'étais décidée à monter dans sa maison devant laquelle je venais à plusieurs reprises de passer. Il me semblait voir ce regard de bonté qui m'avait dit si souvent : « Pauvre « amie, je vous plains. » — J'avais, après quelques

hésitations, tiré le cordon de la sonnette, et la bonne m'ouvrit. C'était le moment du déjeuner de la famille.

Je fis machinalement un pas en arrière, en jetant un regard sur ma toilette ; ni le regard ni le mouvement n'échappèrent à Duval, qui, se levant de table avec vivacité, vint à moi, m'ouvrit la porte de son cabinet, m'y entraîna presque par cette bienveillante violence qui promet un accueil consolant. « *Comme vous voilà chan-* « *gée !* s'écria-t-il. » — Le ton dont ces mots furent prononcés fut déjà un immense bienfait qui prédisait tous les autres. J'avais connu Duval dans mes beaux jours, on le sait, mais jamais il n'avait montré à ma jeunesse brillante le tendre empressement qu'il prodiguait à cette même Saint-Elme vieille et presque indigente. Noble pitié que l'orgueil dédaigne, qui offense la vanité, belle vertu du cœur humain, je place ma fierté aujourd'hui dans le malheur qui m'en a fait connaître tous les bienfaits de la part de Duval, de Talma, de Lemot ; j'y retrouvai des titres à quelque estime peut-être. Placée par l'amitié près du *foyer bienfaisant*, non pas consultée sur mes besoins, mais prévenue dans toutes mes espérances, encouragée dans la pos-

sibilité d'un travail honorable par des éloges indulgens, je repris de l'énergie et du courage.

« — Talma et moi, nous n'avons pas cessé « de parler de vous, bonne *folle* que vous êtes. « Il faut maintenant travailler. Il faut écrire « avec suite, avec ordre, avec liberté, mais avec « décence. Avez-vous quelque chose de fait ?

« — J'ai, hélas ! mon pauvre ami, j'ai plus de « manuscrits que de robes.

« — Mais plus de courses, d'extravagances, « surtout plus d'enthousiasme politique, je « n'aime pas cela chez les femmes. Je ne veux « pas vous affliger, mais vous avez une tête, « une tête..... Il est vrai que le cœur par com- « pensation est excellent. » Je répète ces éloges, car ils me sont comme des brevets d'indulgence pour mes fautes passées.

Je quittai Duval, heureuse, consolée; il venait d'être convenu que je me placerais dans un logement commode, et que je travaillerais assidûment. Je ne parlai à Duval de ma souffrance que bien légèrement.... je ne la sentais plus, j'étais tout entière aux douces consolations de coin du feu, où un vieil ami, un homme plein de bonté et de génie m'expliquait en frère, et comme le meilleur des frères, tout ce

que son cœur lui inspirait d'espoir, et tout ce que son expérience lui donnait de garantie pour mes succès. Je le voyais sourire de cet air malin et bon à la fois, type particulier de sa physionomie.

Duval, en s'informant avec intérêt de mes manuscrits, me donna le courage de lui dire tout ce que je croyais avoir dans ma chanceuse existence de sujets pour occuper la curiosité du public.

« Vous mériterez son intérêt, je n'en doute « point; écrivez comme vous me parlez, comme « vous avez senti, comme vous sentez encore. »

Je quittai donc Duval avec la promesse de travailler, et la certitude sous ses auspices de réussir. Il m'écrivit d'aller voir Talma, qui me prodigua les mêmes encouragemens. Je lus plusieurs fragmens à cet homme aussi éclairé, aussi instruit qu'il était sensible et généreux. A mesure que les cahiers avançaient, je les faisais tenir à Duval, qui mettait en marge quelque observation encourageante. Chaque fois que je recevais une pareille approbation, je passais la nuit à écrire, et bientôt ma douleur au sein s'aggrava tellement que je fus enfin contrainte de m'en occuper soigneusement.

Je ne saurais trop dire le sentiment qui m'avait empêchée de faire confidence à Duval de cette grave incommodité. Sa bonne réception m'avait fait oublier mes souffrances, et depuis j'avais toujours remis à l'en instruire, espérant guérir sans l'inquiéter de ce surcroît de malheur. Je consultai de nouveau mon excellent Béclard, et le dernier avis fut qu'il fallait de toute nécessité commencer mon traitement. Épouvantée à l'idée des sommes qu'il en coûterait à mes généreux amis, je résolus de vaincre ma plus invincible répugnance, et de frapper à la porte d'un hospice. Depuis quarante-huit heures j'épuisais ma philosophie à ne plus voir dans un hôpital qu'une dernière retraite suffisante pour mourir.

Depuis mon retour à Paris, j'avais cherché à renouer les traités avec les parens de mon mari, pour une faible pension dont j'avais quelquefois touché les arrérages, mais sans avoir pu l'obtenir garantie par contrat. Depuis trois mois, une personne chargée de me transmettre les lettres et les fonds, m'avait presque donné la certitude qu'on allait enfin me constituer une rente de 1,800 francs si je voulais promettre de ne jamais signer le nom de mon mari, et renou-

veler la renonciation positive que j'avais déjà faite lors de ma fuite d'Amsterdam. Je le promis, et reçus 450 francs. N'ayant pas revu M. Duha... je me rendis chez lui, et au lieu de l'accueil ordinaire que j'en recevais, je ne rencontrai qu'un autre fort grossier personnage, qui me lassa si vite de ses intempestives observations, que je lui tournai le dos sans lui en dire davantage.

En rentrant, j'écrivis la lettre suivante au fondé de pouvoir de la famille de mon mari.

Paris, 2 février 1825.

Monsieur,

« Je ne répondrai jamais à l'homme qui vous remplace si peu dignement; mais je vous dois une justification après toutes les preuves d'intérêt que vous m'avez données. Votre départ inopiné dans le moment le plus pénible où je me sois vue depuis que le sort me poursuit, me laisserait sans espoir ni courage si je ne savais que cette résolution est le résultat de la calomnie; mais il me sera facile de vous détromper, et de vous ramener à cette bienveillance

pour moi qui déjà me fut si favorable et qui peut tout pour assurer la fin de ma triste existence. J'ose attester Dieu que depuis mon départ de la Hollande je n'ai rien signé du nom de mon mari, et ne l'ai même jamais prononcé à personne. Sa famille n'eût même rien fait et ne voudrait rien faire pour moi, que le seul respect pour la mémoire de l'homme bon et aimable dont ma jeunesse fit le malheur m'imposerait un éternel silence. Je fus bien égarée, bien coupable, monsieur, mais mon cœur n'est point dégradé, mon ame n'est point avilie, et j'aurai toujours également en horreur la bassesse et l'ingratitude. Ceux qui me peignent comme si adroite et si dangereuse par mon esprit, oublient que cette qualité qu'ils m'accordent si largement n'a servi presque toujours qu'à m'entraîner à une fatale indépendance, mais que jamais je ne m'en suis servie comme instrument d'intrigue, comme moyen de fortune ; et pourtant ces personnes si pures doivent savoir que j'aurais eu bien beau jeu si *comme elles* j'eusse consenti à servir *tour à tour Baal et le Dieu d'Israël.* Il est *faux* que *j'aie abjuré* à Florence ni à Rome. J'ai été baptisée *protestante réformée*, et c'est pour tou-

jours; parce que je fréquente peu le Temple, cela ne veut pas dire que j'aie changé de religion. Je les crois toutes aussi bonnes les unes que les autres; respecter les ministres et obéir aux lois du pays que j'habite, ne *faire jamais aux autres que ce que je voudrais qu'on fît pour moi*, voilà, je puis l'attester, la morale qui au sein même de mes égaremens a réglé ma conduite. Il est vrai que je m'occupe à rédiger l'histoire de ma vie depuis ma naissance jusqu'à nos jours, mais je n'ai parlé à qui que ce soit de vous, de la famille de mon mari ni de ses intentions à mon égard, et elle ne sera point nommée dans mes Mémoires, que j'écris sous la protection d'un de nos littérateurs les plus distingués, mon ami de trente ans, et qui ne sait cependant que mon nom de famille et non celui de mon mari. Aucun libraire n'est encore dans le secret de l'ouvrage. Je crois deviner la source des propos qui m'ôtent votre bienveillance et que rien ne justifie. Je vous ai fait passer le reçu des trois derniers 450 fr. que vous avez eu la bonté de m'avancer sans autorisation. Si on ne doit plus rien faire pour moi, vous ne perdrez point, monsieur, soyez-en convaincu : ma mauvaise santé a paralysé mes ressources; mais avec le

temps, si la famille ne vous tient point compte de vos avances, je parviendrais encore à acquitter cette dette que je regarde comme sacrée. Daignez, monsieur, écrire directement à l'oncle de mon mari; il fut toujours indulgent pour moi dans ma jeunesse; il plaidera la cause de celle qu'aima si tendrement le fils bien-aimé d'une sœur chérie; il rendra ses bontés à mon infortune qu'il protégea seul dans ma jeunesse. Parvenue aujourd'hui à l'âge où cessent toutes les illusions, souffrante et sans ressources, je regrette encore moins l'opulence que je dus à un amour légitime que les torts qui me rendirent indigne d'un nom respectable, et de cet amour qui me l'avait assuré. C'est à la parfaite justice que je rends à toutes vos qualités que vous devez l'ennui de ces longues explications, et je ne crois pas avoir besoin d'en demander excuse à celui qui donna plus d'une fois des larmes à mes malheurs, et qui n'y peut devenir indifférent. Veuillez, monsieur, faire observer aux parens de mon ami que le manuscrit de mes Mémoires est encore entre mes mains, et même fort peu avancé; je peux vous en procurer la lecture avant d'en disposer. Vous acquerrez la certitude de tous les changemens

de noms et de ma religieuse fidélité à une promesse dont entre vos mains je garantis l'exécution immuable sur le souvenir du douloureux respect que je conserve pour la mémoire d'un époux outragé. Je suis fort souffrante depuis quelque temps, et j'attends votre réponse avec toute l'impatiente inquiétude du malheur. Si la décision de la famille m'est favorable, elle me soulagera de mille maux ; dans le cas contraire, elle voue le reste de mes jours à d'effroyables peines. Je vous avoue donc, monsieur, que j'espère tout de votre obligeante et sûre entremise.

Agréez, je vous prie.

J'attendis huit jours avec assez d'agitation une réponse qui pouvait et qui eût dû me donner les moyens de ne pas épuiser les généreuses bontés de mes amis Duval et Talma qui alors à eux deux suffisaient à tout mon nécessaire. Lemot ignorait encore la triste position du modèle *de sa femme endormie*. Après huit jours d'attente, je reçus à la lettre que je viens de transcrire une réponse de deux lignes si *réfléchies*, si *froides* de prudence que la patience m'échappa ; je les déchirai de dépit et en renvoyai les morceaux

sous enveloppe avec ces mots : « Voilà des gens qui ne valent pas leur réputation, et je leur prouverai que je vaux mieux que celle qu'ils voudraient me donner. » Depuis je reçus une seule fois 300 fr. et n'entendis plus parler du négociateur que peu après le prospectus de mes Mémoires.

Peu de jours avant de me décider pour l'opération inévitable et trop retardée déjà, je reçus deux lignes de mon excellent ami Duval, qui, infatigable dans son zèle, me marquait qu'il avait parlé de moi à son ami Lemot, et qu'il m'engageait à l'aller voir; parce qu'étant légèrement indisposé il ne sortait pas; qu'il prenait une part très-vive à mes peines, et qu'il voulait être de la Société de bienfaisance. Il y avait bien loin de chez moi chez Lemot qui occupait une superbe maison de la rue Notre-Dame-des-Champs. Plus d'une fois la douleur me força de m'arrêter en route; mais une vieille amitié, cela donne du courage, et mes espérances ne furent point trompées. Du plus loin que Lemot m'aperçut, il s'écria : Ah! c'est vous, chère St.-Elme : mon Dieu, comment ne vous êtes-vous pas souvenue de moi plus tôt?—Cet accueil chassa toute autre idée pour ne laisser qu'un profond senti-

ment de joie et de gratitude. — Votre modèle est un peu déformé, mon cher Lemot : m'auriez-vous reconnue?

— Partout entre mille ; puis, comme dans sa jeunesse toujours occupé de son art : Savez-vous que vous faites une superbe Agrippine à présent? — Mon cher ami, le temps des vanités est évanoui. Autrefois je me portais fort pour Hébé, pour Diane, pour Vénus : mon amour-propre ne reculait devant aucune audace de ce genre. Aujourd'hui je vous assure que cela me paraît un rêve. Lemot me dit qu'il avait conservé copie d'une lettre que j'avais écrite à un ami du général Moreau, au moment où il était question de me faire modeler; cette lettre a couru la société de ce temps-là, et je vous la cite, ajoute Lemot, pour vous rassurer sur une vanité qui ne fut jamais ridicule. Ayant reçu de Lemot cette pièce, qui date d'une époque antérieure à toute idée de confessions, je la transcrirai tout à l'heure; puisse-t-elle inspirer à mes lecteurs l'indulgence qu'elle me valut dans mes beaux jours ! Lemot m'avait remis fort largement sa première part de la généreuse association de l'amitié. J'avais eu toute ma vie un si grand bonheur de donner, que je conce-

vais les procédés de mes trois bienfaiteurs; je ne pouvais m'y montrer sensible qu'en redoublant d'assiduité au travail, ce que je fis aux dépens de ma santé, déjà si ébranlée. Nous faisions alors avec ces trois amis des projets pour l'avenir. Talma, qui savait que j'avais beaucoup connu M. Arnault lorsqu'il était attaché au ministère de l'intérieur, l'avait aussi intéressé en ma faveur. L'auteur de Germanicus m'accueillit *une fois* avec un entier et aimable souvenir du passé; depuis il eut sans doute ses raisons pour ne pas persévérer dans la généreuse fraternité de Duval, de Talma et de Lemot. Je lui écrivis plusieurs fois : ni mes lettres ni moi ne pénétrèrent plus auprès de lui, et je me persuade tellement que le refus de l'obligeance en prouve l'impossibilité que je n'en ai gardé aucune rancune, et que j'aurais tout simplement oublié si Talma ne m'eût souvent témoigné son étonnement à ce sujet.

CHAPITRE CCXVIII.

J'entre dans une maison de santé. — Béclard. — Sa mort. — Je quitte la maison de santé. — Nouveaux bienfaits de Duval et de Talma. — Bonté de mademoiselle Mars. — Je commence mes Mémoires. — Nouvelles terreurs.

Je me décidai à entrer dans une maison de santé. J'avais une fort jolie petite chambre au rez de chaussée qui, de plain-pied, donnait sur la terrasse du jardin. J'avais, avant de prendre ma résolution, prévenu mes bienfaiteurs; leur prévoyante et généreuse amitié avait été grandement au-devant de tous mes besoins, et j'entrai riche dans ce lieu de souffrance. J'étais assurée aussi des soins de mon excellent Béclard. Hélas! pourquoi ma reconnaissance n'est-elle plus qu'un hommage à sa cendre! Béclard, au premier abord, avait une physionomie peu prévenante; mais quelle âme sous cette apparente froideur de la science.

Je ne mets aucune ostentation à savoir souffrir, car je trouve que la faiblesse et les larmes vont à mon sexe; mais les sachant inutiles et souvent nuisibles, j'ai toujours cherché à les surmonter quand il a fallu me soumettre à quelque opération, et je ne montrai pas plus d'effroi dans ce dernier combat de la douleur que je n'en avais ressenti lors du pansement de ma blessure après la bataille d'Eylau. Béclard parut étonné et charmé à la fois de me voir si résolue. « Je réponds de vous, « me disait-il, votre sang est pur et riche « comme à quinze ans; vous êtes forte de « corps et d'âme. » Aux visites suivantes, je lui confiai ma position, les souvenirs de ma brillante carrière et les noms célèbres de mes amis; sa bienveillance prit un caractère d'amitié vive et zélée; ses visites devinrent d'intimes causeries dans lesquelles il encourageait mes projets et flattait toutes mes espérances. Il y avait près de vingt jours que j'étais chez madame Deprés, lorsqu'une nuit je crus entendre sangloter dans la chambre où logeait une jeune fille. J'écoutai attentivement; la cloison était fort mince, et ses paroles m'agitèrent jusqu'à l'heure où je réussis à faire parvenir deux mots

à ma pauvre et triste voisine. « — O ma bonne « mère ! disait une voix douce et entrecoupée de « larmes, si j'avais suivi tes sages conseils, je « serais heureuse et honorée près de toi..., et « maintenant, que devenir ! me voilà desho- « norée, malade et abandonnée...! Oh mon « Dieu ! mon Dieu !... » Les pleurs ne cessèrent qu'au jour. Je ne voulus rien demander aux gardes, car en général ce sont des femmes d'une sensibilité émoussée, sur qui l'aspect de la souffrance est sans pouvoir ainsi que la pitié. Mais je frappai légèrement à la cloison, contre le chevet de mon lit, et il s'établit entre cette jeune fille et moi le dialogue suivant :

« — Ne craignez rien, je vous ai entendue « cette nuit ; je puis vous aider et je le ferai. « Où voulez-vous aller, et que vous faut-il? « Pouvez-vous venir au jardin? »

« — Madame, on me renvoie aujourd'hui « faute de paiement ; je ne possède plus rien ; « je suis bien mal encore ! mais comment at- « tendre quelque chose de la pitié? l'espérer « des étrangers, quand celui qui me doit un « intérêt sacré m'abandonne ! »

« — Ne vous désolez pas ; quand devez vous « sortir ? »

« — Ce soir. »

« — Je vais payer une semaine, puis je « tâcherai de vous faire donner pour votre « voyage. »

« — Mais je ne pourrai jamais rendre cela. »

« — Ne vous en tourmentez point. »

J'avais ici encore cédé aux premières impulsions de mon cœur, sans réfléchir que moi-même devant tout à l'amitié, il y avait indiscrétion d'accroître la charge par des infortunes étrangères. Mon Dieu! j'étais loin de vouloir abuser de la générosité de mes amis; mais il m'est impossible de faire taire mon cœur dans de pareilles circonstances; puis l'époque du trimestre de la pension de Léopold approchait: aussi je commençai par payer une semaine de la pension de la pauvre Céline.

Je venais depuis deux jours de subir, sans pousser un cri, sans trembler une minute, la douloureuse opération à laquelle je m'étais résignée; la fièvre m'avait quittée, et déjà ma santé si menacée ne présentait plus que des chances d'un prompt rétablissement. A côté de moi, la pauvre jeune fille que j'avais consolée retomba plus malade, et trois heures suffirent pour mettre sa jeunesse à l'extrémité; elle mourut

dans la nuit; et lorsqu'à midi je crus la voir arriver chez moi, on me dit qu'elle venait de rendre le dernier souffle. La veille encore nous faisions des projets d'avenir. J'avais cru si peu faire en assurant sa pension pour huit jours, et cette courte prévoyance était encore moins avare que celle de la nature.

Je ne pus rester dans cette chambre, j'y entendais encore les gémissemens de la pauvre Céline; il me semblait la voir au pied de mon lit, avec ses regards doux et expressifs. Toutes ces images m'agitèrent horriblement; on me mit au bain, le bandage de mon sein se détacha. Au moment même de cette espèce de rechute on m'apporta un billet très-pressé : ce billet m'annonçait que M. Béclard, alité avec une fièvre cérébrale fort violente, m'avait recommandée aux soins d'un de ses collègues, lequel me prévenait qu'il viendrait dans la matinée du lendemain. Je ne vis pas même le nom; je ne sais ce que je fis, mais je m'étais élancée de la baignoire en simple peignoir, et je ne repris mes esprits que saisie par le froid et la neige qui me couvroient de la tête aux pieds; j'étais dans le jardin, sans vêtemens, nus pieds; j'étais frappée de l'idée qu'on m'avait écrit la mort de Béclard. On me reporta

dans ma chambre; je repris bientôt connaissance, mais j'avais une fièvre ardente, et ma blessure était rouverte.

L'idée d'un nouveau chirurgien m'accablait; il ne vint pas, et cette négligence changea ma crainte en aversion. L'enterrement de Céline allait avoir lieu; tout à coup il me prit un besoin de n'être plus dans cette maison qui me rendit insensible à mes souffrances physiques. Mon âme seule sentait, et elle me poussait vers Paris, où je pourrais avoir des nouvelles sûres de celui dont l'habileté m'avait sauvé la vie, et qui allait peut-être.....

J'avais écrit trois lettres à Talma, restées sans réponse; ce me fut un autre motif de crainte et d'agitation. Je réglai mes comptes, et malgré toutes les remontrances j'étais une heure après sur le chemin de Passy, dans une de ces mauvaises voitures de Versailles qui rendraient malade une personne bien portante, et qui, dans la position où j'étais, était un véritable supplice.

Arrivée à la place Louis XV, je crus mourir en mettant pied à terre; je fis avancer un fiacre, et me fis conduire chez Béclard pour savoir de ses nouvelles. Hélas! j'y appris qu'on désespérait de ses jours.

Je repris pour une nuit ma chambre rue Bergère; j'étais anéantie. J'écrivis à Duval et à Talma toutes mes tribulations. Je reçus du dernier le billet suivant, dont l'original, ainsi que plusieurs autres, est entre mes mains :

« Ma chère,

« Je n'ai pu faire de réponse : vos deux pre-
« mières lettres me sont parvenues lorsque j'é-
« tais à la campagne, la troisième lorsque j'étais
« sorti; et j'ignorais votre adresse, de sorte qu'il
« a fallu attendre le retour de votre commis-
« sionnaire. Quelle maladie avez-vous donc sur
« les yeux? J'espère, d'après ce que vous me
« dites, qu'ils vont mieux.

« Tout à vous,

« *Signé* TALMA.

« Je vous envoie 150 francs. »

Non-seulement je n'avais rien demandé, mais l'amitié de ces trois hommes rares pour le cœur autant que célèbres pour leurs talens, ces amis de la pauvre Saint-Elme ne lui laissèrent pas le temps de dire : J'ai besoin de quelque chose; je souffris pendant quarante-huit heures

des douleurs inouïes, et jamais cependant mon ame n'eût plus d'énergie. J'étais soutenue par l'espérance des succès prédits par mes bienfaiteurs; il me semblait que tant que durerait la tâche d'écrire mes souvenirs, la mort ne m'atteindroit pas. Je pris encore cette fois le dangereux parti des palliatifs, et pendant deux mois je parvins à si bien engourdir ma blessure au sein, que je me crus guérie radicalement. Six mois après j'ai expié mon imprudence par tous les tourmens de l'enfer. Je voulais enfin trouver un autre logement, et le hasard me fit enfin rencontrer juste ce qui me convenait, rue Saint-Nicolas d'Antin, n° 36, hôtel des étrangers. Je donne cette adresse comme une marque d'estime et de reconnaissant souvenir pour madame Petit, maîtresse de cet hôtel où j'ai composé les tomes 4 et 5 de mes *Mémoires*, cette maison où j'ai eu dans l'espace de treize mois, toutes les illusions du bonheur, avec pourtant tous les embarras du désordre, mais où je me vis constamment appréciée pour le peu de qualités que je crois avoir.

J'aime à parler de mon séjour dans cette petite chambre au premier, où je vivais en garçon, où mes papiers, mes souvenirs réunis,

composaient à mes yeux un mobilier plus riche que tous ceux que naguère Jacob avait créés pour moi. Je n'avais qu'un lit, trois chaises, un bureau, mais j'avais quelques portraits et quelques fleurs, c'était pour moi le monde.

Voilà le domicile où j'ai passé des momens qui ne valurent jamais les plaisirs vaniteux de mes premières années. Depuis 1815, pleurer, écrire, rêver en liberté, voilà ma vie, et là, heureuse de l'amitié des trois amis, sûre d'y répondre, nourrissant l'espérance de revoir bientôt Léopold, de passer ma vieillesse sous l'égide de sa filiale protection. J'étais assez heureuse, dans mon réduit, pour ne souffrir dans mes douleurs que par la crainte de mourir, crainte que j'étais fort étonnée d'éprouver. J'avais apporté une sorte d'arrangement dans le désordre de mes journées. Je sortais toujours de neuf jusqu'à trois heures, moment du dîner chez madame Petit, qui ne reçoit à sa table que deux ou trois personnes, et toujours des locataires de son choix. Je ne m'y suis jamais trouvée qu'en bonne compagnie. Riche des bienfaits de l'amitié, je commençais enfin à vivre avec quelque économie. J'avais bien un peu de dettes, et j'aime à avouer que je dus beaucoup de re-

pos à la confiance que j'inspirai à mon hôtesse; je crois aussi y avoir loyalement répondu. Si je n'avais eu avec Léopold un lien plus cher, c'est dans la maison de madame Petit que j'aurais voulu vivre. C'est là que j'eus le bonheur de retrouver un médecin qui remplaça mon excellent Béclard, M. Boulu.

C'est dans cette bonne et aimable famille que je continuai d'écrire mes *Mémoires*. Mon travail s'avançait, non pas comme celui d'un auteur qui fait un livre, mais comme celui d'une femme qui, dans ses souvenirs, cherchait des illusions et des hommages à l'amitié. Ce bon Duval, qui avait alors à s'occuper de ses propres affaires, trouvait néanmoins le temps de songer à ce qui pouvait un jour réparer mes malheurs, et peut-être affaiblir mes torts.

Un jour, je ne l'oublierai jamais, j'étais assise à mon bureau, la porte de mon corridor étant restée ouverte, Duval était entré doucement, et je fis un saut joyeux en le voyant. Il me parut ému : il l'était en effet, mais d'une assez bonne nouvelle qu'il m'apportait. « J'ai parlé de vous « à M. Ladvocat, me dit-il, de ce que vous avez « déjà écrit de vos *Mémoires*, de ce que vous « pouvez écrire encore ; il entend à merveille

« les relations délicates de la société, et il voit « autre chose dans son état qu'un commerce. « Je crois que j'obtiendrai un bon prix de votre « ouvrage, quoique vous ne soyez pas auteur, « et peut-être justement parce que vous ne l'êtes « pas. »

« Mon cher, mon bon Duval, peu m'importe « la valeur de l'ouvrage; vous savez bien qu'en « écrivant j'obéis encore plus à la religion de mes « souvenirs qu'aux exigences de ma position. « Quel que soit l'allégement que le travail y ap- « porte, ce sera immense, et je serai riche. »— « Vous, riche..... jamais ! vous savez bien qu'il « n'y a point de trésor avec votre tête; » et ses observations raisonnables prenaient la teinte de l'attendrissement.

Je l'interrompis toute en larmes en m'écriant: « Laissez-moi désormais vous prouver combien « je suis reconnaissante de vos bienfaits en sa- « chant me suffire. Je ne suis pas, ajoutai-je, « sans autre ressource que celle dont votre « bonté s'est occupée de m'ouvrir la source, et « là-dessus je prêtai aux parens de mon mari « des procédés dont ils sont incapables, et qui « pourtant n'eussent été qu'une faible restitu- « tion de l'illégale et folle renonciation à la for-

« tune considérable qu'on m'avait arrachée. Je « persuadai à Duval que ma rente était assurée : « il le crut, et il partit de là pour me démon- « trer que l'ordre n'en était pour moi que plus « nécessaire et plus possible. »

Duval me quitta satisfait et rassuré sur cet avenir, objet de ses nobles sollicitudes. Il ajouta en me serrant la main : « Je ne vous verrai pas « riche et brillante comme madame Moreau de « 92, mais vous serez du moins encore heu- « reuse, paisible, à l'abri de l'adversité. » En me parlant ainsi, ses regards fixaient mes traits flétris par les souffrances, mais alors animés par tout l'enthousiasme de la reconnaissance.

Pour ne pas abuser de la générosité d'un semblable ami, j'avais caché quelque chose de ma position. Plus tard ils ont dû prendre pour de nouvelles folies l'emploi pourtant régulier que je fis, pour la première fois de ma vie de mon argent, enfin de l'acquittement des dettes que j'avais dissimulées de peur d'être trop à charge à mes bienfaiteurs.

J'avais agi en cela avec Duval comme je l'avais fait avec Ney dans de plus heureuses circonstances. Duval était alors sur son départ pour les eaux; il était souffrant, et certes les

peines qu'il se donna pour moi ne contribuèrent pas peu à augmenter ses souffrances; mais elles allaient finir. Je courus le jour même chez Talma lui annoncer mes espérances, qu'il partagea avec l'âme qu'on lui a connue. C'est ce jour-là que je vis pour la première fois chez lui la mère de ses enfans, qui me parut spirituelle, aimable, et qui était fort belle encore. Son accueil fut plein de grâce, et j'y répondis avec toute la cordiale facilité de mon caractère; Talma paraissait m'en remercier du regard. Je passai là deux heures délicieuses. Nous parcourions du haut en bas sa magnifique retraite où je lui promettais de longs jours. Talma souriait à toutes ces espérances d'avenir. « L'entends-tu, disait-il à son amie, comme elle est bonne, comme elle me connaît bien : c'est un si bon cœur, que notre Saint-Elme.

— Dites, Talma, notre vieille amie, comme Duval.

— Oh ! Duval, c'est notre Mentor. »

Et là-dessus de rire tous trois. Il répétait à chaque instant : « C'est un ami rare que notre Alexandre Duval; il ne cesse pas de penser à vos intérêts. J'ai parlé à Ladvocat, qui m'a paru bien disposé. Ma sollicitation était celle

d'un ami ; mais Duval, c'est une autorité. Je l'aime comme un frère, et je ne connais pas au monde un plus honnête et un meilleur homme. Allons, il faut maintenant travailler, ne plus voyager, courir. Nous irons à Brunoy, ce séjour nous inspirera.

Ces visites de consolation se renouvelaient souvent, et qu'elles étaient délicieuses ces heures d'amitié que j'allais passer le matin chez un homme de génie qui avait la candeur d'un enfant. Il faut que je remonte un peu plus haut pour raconter une politesse, une obligeance tout aimable de mademoiselle Mars. J'ai assez dit que j'étais plus que gênée, et que ma toilette était comme l'aveu public de ma position, lorsqu'enfin j'eus l'heureux courage de me confier aux cœurs de mes anciens amis. Voici la description de mon costume qui fera sourire mes aimables lectrices. J'avais pris dans mes voyages à Londres un goût pour les spincers, auquel je fus forcée d'être fidèle. J'avais donc un spincer gris à longue taille, un jupon de mérinos ponceau, un foulard noué en sautoir, un chapeau noir et un schall gris à franges, tout cela singulièrement empreint des traces d'un trop long service. Duval n'y avait fait nulle atten-

tion, et mes traits altérés l'avaient frappé davantage.

Dans l'une de mes visites Talma me dit : « Ma bonne Saint-Elme, il ne faut pas rester « comme cela à l'anglaise, avec ce vilain cha- « peau noir : comme vous ne savez pas acheter, « Caroline s'est chargée d'y pourvoir. Quelles « étoffes aimez-vous? » et il me montra de charmans échantillons.

« — C'est trop beau.

« — Pas du tout, c'est bien. — Mais, « mon bon Talma, cheveux qui grisonnent et « visage qui se ride ne valent pas qu'on dé- « pense tant pour réparer des ans l'irréparable « outrage. Si votre amie si obligeante me don- « nait un de ses chapeaux, je le porterais avec « plaisir.

— « Voulez-vous que je vous fasse une con- « fidence? eh bien mademoiselle Mars veut vous « en offrir un, elle la commandé hier. Talma, on le sait, était ami intime de cette actrice inimitable. Je sus aussi que Duval avait parlé de moi à mademoiselle Mars, et qu'elle avait paru prendre intérêt à une si grande infortune, après une vie si brillante. Je reçus en effet une capote du meilleur goût, que j'ai portée long-temps; et

lorsque je la montrai à Talma, il me fit écrire chez lui deux lignes de remerciement à cette aimable fille de mon premier maître, [1] plus heureuse aujourd'hui; je me souviens de tout, et je ne veux passer sous silence aucun des détails de l'obligeance qui m'était alors si précieuse. Cette foule de services qui me furent rendus par des personnes avec lesquelles je n'avais point d'intimité, je les rapportais au bien que mes amis pensaient et disaient de celle qu'ils secouraient si noblement. Il y a bien long-temps qu'on doit me croire capable de tout, excepté d'ingratitude.

J'allais presque tous les deux jours voir Talma, et il était bien rare que je ne trouvasse quelques uns de ses pauvres pensionnaires dont le nombre était grand; on eût dit que, comme les rois *réels*, Talma avait aussi sa liste civile, et qu'il en faisait le plus noble usage. Je me trouvai un matin de meilleure heure qu'à l'ordinaire chez Talma, on me dit qu'il était au bain; je rencontrai sous le vestibule une actrice que j'avais vue à Bruxelles faisant nombre parmi celles qui jouent la comédie, comme on fait des souliers

[1] Monvel, père de mademoiselle Mars.

pour vivre. Son air affligé me fit soupçonner sa position; elle avait fait passer un mot à Talma; le domestique vint dire qu'on répondrait, et en se tournant vers moi, il ajouta: « Montez, ma- « dame, monsieur vous attend. » Vous n'avez « besoin de rien, et vous allez le voir, et moi « je manque de tout, et la réponse n'arrivera « peut-être plus à temps. » Telles furent les paroles de la personne qui s'éloignait. En deux sauts j'étais au haut du petit escalier et près de Talma, lui contant ce que j'avais cru voir, ce que j'avais senti. — « Ah! j'en suis bien fâché, « mais je vais envoyer à l'instant même. — Oh, « oui, cher Talma, à l'instant même. »

— « Mais il n'y a pas d'adresse à sa « lettre. »

« Mon Dieu, tenez, elle n'est pas loin; voulez- « vous que je coure après? » — Son regard me remercia, et il répétait: Quelle excellente femme. — Et me voilà dehors courant après la pauvre solliciteuse.

Je la rejoignis au milieu de la rue St-George, et ce ne fut que tout auprès d'elle que je sentis quelque gêne de ma brusque manière de l'arrêter, mais je n'eus pas besoin de m'excuser. « Talma « vous prie, madame, de bien vouloir revenir, il

« désire causer avec vous. » A ces mots la tristesse disparut, la joie anima des traits flétris par le malheur, et j'appris, avant d'être arrivées rue de la Tour-des-Dames, une série d'infortunes si cruelle, qu'en pensant à mes peines passées, je crus m'être trop appitoyée sur mon sort. Rien ne fut aimable, généreux et délicat, comme les manières de Talma avec cette pauvre actrice. Il me semble le voir encore l'encourager du regard, il me semble entendre cet organe plus touchant encore dans les accens de son extrême bonhomie, que dans l'expression des plus pathétiques douleurs.

« Je suis bien fâché de ne vous avoir pas reçue « d'abord; mais je réparerai cela. Je me rappelle « très-bien votre père; il avait de l'intelligence, « du zèle. Croyez-vous qu'il ne pourra plus jouer? « Tenez, voilà une lettre qui ne vous sera pas « inutile près de votre nouveau directeur, et « voici, ma chère *camarade*, de quoi partir tran- « quille. Je ne puis mieux pour le moment, et « voilà mon grand regret; mais écrivez-moi libre- « ment: ma recommandation est quelque chose « en province, et je vous la promets partout. » J'étais restée dans un coin au pied du lit près de la porte de l'escalier dérobé; en passant près de

moi la pauvre et reconnaissante actrice me montra l'or qu'elle tenait à la main, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Celui qui, par la plus noble générosité, venait de causer cette émotion, s'était remis paisiblement à son bureau, lisant son rôle du soir, et ne songeant pas à ce qu'il venait de faire de si touchant. Ce qu'il y avait surtout d'admirable en Talma, c'était sa simplicité, sa bonhomie dans des choses sublimes.

Dans toutes ces agitations, et depuis mon obscur séjour à Paris, le souvenir de mon affreux D. L. ne s'était que bien rarement présenté à mon esprit, et j'avoue que je tâchais de l'en chasser entièrement. Vers cette époque, je reçus une invitation de me rendre rue Bourbon, qui portait son paraphe et ses initiales. Je refusai net; alors on prit une maison tierce, et là, qui le croirait! cet homme abominable, que j'avais si long-temps aidé de ma bourse pour plus de 6,000 fr., osa faire valoir une dette d'argent qui était bien moindre encore, mais que dans les jours d'angoisse et de terreur il m'avait fait accepter. Ce n'était pas cependant ce remboursement qui le tourmentait, mais le besoin de connaître mes liaisons, l'appui que j'avais pu trouver, ce que je faisais, si un jour je ne

serais pas disposée à me venger de lui. Il est des gens qui ne veulent pas croire aux qualités dont le sacrifice peut être utile. Moi qui ai manqué à tant de devoirs d'un lien sacré, moi qui ai si lestement agi avec les vertus de mon sexe, je n'ai jamais pu concevoir qu'on pût être infidèle à une parole librement donnée pour obtenir un service. J'aurais fait un serment de ne le jamais nommer à un assassin qui eût respecté les jours d'un être chéri, ou qui m'eût procuré le déchirant bonheur de recevoir son dernier regard, qu'aucun pouvoir, qu'aucune séduction, ne m'arracheraient jamais un secret juré. D. L. en fut si convaincu qu'il ne s'en inquiéta plus. Voulant néanmoins connaître mes ressources, il réclamait deux mille et quelques francs. Encore orgueilleuse dans mon indigence, je répondis sans hésiter : « Dans « moins d'un mois vous recevrez ce que vous « avez l'infamie d'exiger. » C'était lui donner l'éveil sur mes ressources et lui inspirer le besoin de connaître mes relations. J'ajoutai dans mon billet : « Je vous indiquerai bientôt le jour ; « mais puisque vous demandez ce que je ne « vous dois pas, moi je veux mes papiers et la

« cassette que vous avez osé me retenir. » Je me crus quitte ; mais, peu de jours après, il me fit écrire qu'il avait à me prévenir d'une chose qui me touchait directement. J'ai dit déjà que de temps en temps j'adressais quelques notes à des journaux : j'avais moi-même porté quelques lignes à l'un de ces journaux sur le tableau de la barrière de Clichy. Qu'on juge de ma surprise quand je vis que ma lettre, au lieu d'être parvenue au rédacteur, se trouvait entre les mains de D. L. J'avoue que j'éprouvai une sorte d'effroi à l'aspect de ma propre écriture entre les mains de cet agent du comité des noires recherches, comme dit Figaro.

— « Les boîtes sont donc visitées par la po-« lice ? m'écriai-je.

— « Je n'ai rien de commun avec elle.

— « La protestation n'est pas admissible, vous « êtes la police personnifiée à vous seul.

—« Et vous, belle dame, l'extravagance même : « quelle folie que d'être le don Quichotte fe-« melle d'une opinion qu'il convient de ne pas « afficher, et que vous, par exemple, cachez à « merveille sous votre royalisme de 1815 ! lui « répondis-je. »

De 1814 aussi, reprit-il avec un sourire que

rien ne pourrait peindre. Cette conversation est textuelle. D. L. existe; il sert aujourd'hui le trône et l'autel; au fond il est républicain et athée; mais il paraît que tout cela s'arrange à merveille. D. L. me déroula dans ce court entretien une série de promesses qui ne pouvaient augmenter mon aversion pour lui, mais qui augmentaient mon effroi. Nous étions alors au temps de la grande comédie *des comités-directeurs*, aux rêves des conspirations de toute espèce; en fabriquer une bien gentille eût été une si bonne fortune pour les honnêtes gens qui comptent sur leurs états de service les délations! J'avais parcouru la Belgique, l'Angleterre, l'Espagne, tous les pays suspects; j'étais sans fortune, et je vivais avec encore un air d'aisance. Je passais ma vie à écrire; je sortais toujours seule; enfin toutes mes allures avaient comme une odeur de faction très-capable d'attirer les mouches. J'observai et je crus voir que D. L. travaillait à quelque chose; cette expression est encore de son dictionnaire; il savait mieux que moi-même le nom de toutes les personnes militaires et autres avec lesquelles j'avais eu des relations. Je connaissais entre autres trois officiers à demi-solde que je voyais peu, mais que suivait par-

tout mon intérêt; ils n'étaient pas heureux. D. L. en me répétant leurs noms avec affectation m'effraya pour eux plus que pour moi-même. J'affectai cependant assez de calme pour le désorienter; mais en le quittant ce jour-là je pris un cabriolet, et me fis conduire fort loin. J'écrivis trois billets que je déposai au domicile des officiers; puis en rentrant en hâte j'adressai à mon excellent Duval un billet à peu près dans ces termes: « Je suis forcée de quitter Paris; ne me blâmez « pas; si mes craintes se réalisent, si vos nobles « soins pour mon repos doivent encore être sans « effet par ma seule faute, pardonnez à la fata- « lité que je me suis créée et qui me poursuit en- « core; ne regrettez pas ce que vous fîtes pour « moi; n'importe où je finirai mes jours, mon « dernier soupir sera un souvenir reconnaissant « des bienfaits dont vous avez comblé la malheu- « reuse SAINT-ELME. »

Duval, je le savais, allait dans les premiers momens se fâcher; car il m'avait si fort défendu de rien écrire; puis l'indépendance de ses opinions ne s'était jamais accommodée de l'empire ni même de ses souvenirs; mais je connaissais aussi sa bonté, et j'étais sûre qu'elle me reviendrait.

Avec Talma j'avais en fait d'opinion un peu plus mon franc parler. Je lui écrivis ce qui m'était arrivé, et lui envoyai même copie de l'article où il y avait bien un peu de culte pour le rocher de St.-Hélène. Je le prévenais que la seule crainte des interprétations de mon mauvais génie, D. L., m'imposait la loi de ne pas aller moi-même lui tout raconter. Madame Petit me dit avec un air que je crus effaré qu'on était venu me demander; cette chose si simple me parut un signe de danger; des têtes organisées comme la mienne éprouvent souvent comme une certaine coquetterie de persécution. Je ne balançai plus à croire que D. L. allait me faire arrêter. Oubliant tout, excepté mes papiers, je me sauvai, mon énorme porte-feuille sous le bras, comme si tous les agens de police eussent été sur mes pas; je pris un cabriolet rue de Provence; une terrible épreuve m'attendait en prenant le chemin du Père La Chaise, où je voulais faire une dernière station. J'aperçus en haut de la rue des Amandiers un militaire dont je ne pouvais méconnaître les traits. Léopold, mon fils, fut le cri de mon âme; il se retourna, me tendit les bras, et je m'y jetai ivre de joie et de douleur. Nous nous rendîmes

ensemble au lieu du repos. Ah! malgré les jours heureux et tranquilles qui doivent luire sur moi, je regrette de n'avoir pas expiré ce jour-là sur le peu de terre qui couvre les restes de Ney et sur le sein de mon fils d'adoption. Lorsqu'il prononça le serment d'adopter toutes mes douleurs, je fus un moment tentée de confier à Léopold mon projet de quitter Paris; mais je me rappelai ses devoirs, et j'évitai des explications qui n'étaient pas nécessaires à notre sensibilité. Quelle volupté de répandre ainsi ses douleurs dans un cœur tout à nous! Je me réservai d'instruire Léopold par une lettre de mon nouveau voyage; je le prévins seulement que, fort occupée, je ne le verrais pas d'un mois; il comptait ceux qui devaient encore s'écouler jusqu'à son congé: ma résolution manqua m'abandonner lorsqu'il me fit part de toutes ses espérances d'avenir, de tous ses projets dont mon repos et notre commun bonheur étaient seuls le but. Il s'était passé beaucoup de temps depuis que je n'avais vu Léopold, et l'idée de le quitter peut-être pour toujours me rendit d'une faiblesse que je ne pus surmonter. Je tenais son bras sans pouvoir le quitter; son bras, répondant au mouvement du mien, me causa une si violente dou-

leur au sein que j'en perdis presque connaissance.

Léopold, épouvanté de mon affreuse pâleur, m'emporta jusqu'à une maison voisine où l'on me donna un verre d'eau. Il m'interrogeait avec une extrême anxiété sur une douleur que je n'avouais plus, parce que, soit vanité ou raison, je me donnais comme guérie; circonstance qui réfute au moins *l'intimité* qu'on s'obstinait à trouver à cette époque entre nous deux. Ah! que de faux jugemens n'ai-je pas subis! Si je n'eusse été soumise qu'à ceux de gens sans reproche; mais que d'*airs de tête*, de haussemens d'épaules et de sourires dédaigneux sur mon inconduite de la part de plus d'une dame de mes vieilles connaissances qui n'ont eu de mieux ou de pire que la prudence de cacher ce que j'ai avoué avec franchise! Les femmes jeunes et sages sont indulgentes; mais les autres, ah! les autres!.... J'aurais pu me venger de leurs procédés..... Cela me ferait plus de mal qu'à elles; je ne veux pas finir par un si vilain sentiment que la haine.

Ah! que je fus malheureuse quand Léopold me quitta! C'est pour toujours, disait mon pauvre cœur; et la tête perdue, je me jetai dans

mon cabriolet, et me fis conduire à la barrière Clichy. J'y connaissais une bonne femme. Je lui demandai de me trouver une chambre pour deux nuits; elle m'offrit la sienne : c'était une sombre alcôve, et je ne pus en souffrir l'aspect; j'acceptai seulement à dîner; et prétextant un oubli de quelque affaire importante, je la quittai vers le soir, et fus chercher l'hospitalité dans une auberge hors barrière.

Les réflexions me vinrent enfin. J'avais été tellement sous l'empire de mes terreurs paniques, que je n'avais pas même pris 60 à 80 fr. que j'avais dans mon bureau, et il ne me restait que 20 fr. Je descendis pour demander combien les lettres mettaient de temps pour aller et revenir de Paris, lorsqu'en entrant dans la salle la vue de trois gendarmes me glaça la langue; je commandai mon souper au lieu de faire la question pour laquelle j'étais descendue. Je passai la nuit à ma fenêtre, et à six heures je retournai à Paris. A la borne de la rue Blanche je m'arrêtai pour écrire deux lignes à Talma, qui lui peignirent ma position, et surtout la nécessité où je croyais être de quitter la France : « Dites à votre belle amie, lui marquai-je, « qu'en fait de garde-robe et de linge, j'ai emporté

« ce que j'ai sur moi, ce qui indique le besoin de « renfort. » Je reçus un paquet énorme, et dans un foulard roulé 300 fr., et ces mots : « Pour « Dieu, allez à Londres; voilà une adresse. Ne « vous perdez donc pas ainsi. » Je restai deux jours ; car je ne voulais pas m'éloigner sans avoir soldé madame Petit et retiré ce que j'avais chez elle. J'écrivis à une personne sûre et prudente; et, faisant le tour des barrières, j'allais expédier ma lettre, lorsqu'en réfléchissant je préférai me rendre la nuit moi-même chez madame Petit, en qui j'avais pleine confiance, quoiqu'elle fût d'opinion contraire à la mienne en politique. Je suivis cette idée, et je fis bien. Je fis demander madame Petit, et elle m'assura que personne n'était venu depuis, et qu'elle savait que le monsieur qui m'avait demandée venait pour me proposer de donner des leçons d'italien dans une pension de demoiselles. Il ne faut qu'un rien pour me métamorphoser. Aux premières paroles de madame Petit, je me trouvai bien ridicule, et j'en ris aux éclats avec elle. Donner leçon chez une seule écolière est déjà fort ennuyeux pour une tête comme la mienne; mais 2,000 fr. de rente ne me feraient pas passer deux heures par jour dans un pensionnat.

Je causai jusqu'à minuit; je repris tranquillement ma petite chambre, que j'avais quittée pendant quarante-huit mortelles heures. Moi, si aguerrie à toutes les plus terribles émotions, j'étais comme honteuse de ma dernière terreur. Je fis ma confession à Talma en lui reportant les cent écus, qu'il ne reprit que parce que je lui montrai mon fond de caisse. Son amie me pria de me servir, si cela m'était agréable, des effets qu'elle m'avait envoyés, et je les ai conservés précieusement, ainsi que les foulards de Talma.

J'étais, j'en conviens, bien plus embarrassée pour Duval; car je sentais qu'il désapprouverait et la peur, et les motifs et les conséquences. J'écrivis un mot bien soumis; je me fis, je crois bien, un peu plus souffrante que je ne l'étais; car je savais qu'en parlant à sa pitié, sa colère n'y tiendrait pas.

Les temps s'écoulent et s'accomplissent; j'approche de la fin de mes *Mémoires*. La dernière époque qui me reste à peindre fut encore si remplie, que j'en réserve les matières au dernier chapitre de mon dernier volume.

CHAPITRE CCXIX ET DERNIER.

Lettres de Duval et de Talma. — Souvenir de M. de Talleyrand. — Visite de M. Ladvocat. — Traité pour la publication de mes Mémoires.

Je reçus un billet de Duval qui me rassura. Je savais que cet excellent ami avait le désir et l'espoir de voir ma vieillesse à l'abri du besoin, et j'avoue que je mettais un peu d'adresse à lui faire oublier mes folies passées par les preuves de mon active assiduité. « Il m'est im-« posssible d'aller vous voir, m'écrivit-il, je pars « pour la campagne d'où je ne reviendrai que « lundi : mardi vous me verrez. Ce que vous « m'avez envoyé me paraît bien. »

Mille amitiés.

Signé D.

Tranquille sur ce que je redoutais le plus, le

mécontentement de mon bienfaiteur, je me donnai le plaisir de causer à cœur ouvert avec Talma dans une lettre où mon cœur fut bien bavard. Je la fis porter le matin, et le soir j'eus un accès de fièvre très-violent; je fus quarante-huit heures dans un triste état d'autant plus que j'avais fermement résolu de ne consulter de médecin qu'au moment où j'aurais terminé définitivement mon travail; voulant ne point tromper l'attente de mes amis, je passais mes soirées et mes nuits en partie à écrire; je puis en appeler au témoignage de mon hôtesse; car je ne quittais mon bureau que pour causer quelques instans avec elle dans sa chambre de plain-pied avec la mienne; dans ces nuits de cruelles souffrances, je sentis le bonheur d'avoir quelques qualités qui attirent la bienveillance et l'amitié; sachant lutter avec la douleur, je me remis assez bien pour pouvoir sortir le lendemain. Inquiète du silence inusité de Talma à ma grande lettre, je lui écrivis deux lignes et fus accablée de cette réponse : « Je « n'ai point reçu la lettre dont vous me parlez; « je suis accablé de travail. »

Tout à vous,

T.

Je sortis tristement préoccupée; j'allais souvent chez Talma : je lui écrivais presque tous les jours : cela aurait-il inspiré de sinistres entreprises à ce maudit D. L.? Je ne reçus que quelque temps après l'époque que je retrace la solution du problème, et je crois respecter les mânes d'un ami en gardant le silence. Je ne puis me refuser le plaisir de transcrire encore un billet que je reçus à l'époque où Béclard vivait encore. Voici deux lettres qui datent de ce moment, et dont j'allais omettre l'insertion.

« Ma chère Saint-Elme,

« J'ai appris avec une véritable douleur votre « grave indisposition. Un peu de courage, ma « chère; j'ai vu beaucoup de ces opérations, et « toutes ont réussi; ainsi ne perdez donc pas l'es- « pérance, et donnez-moi de vos nouvelles. Je ne « vous écris qu'un mot, car je suis entouré de « monde comme à l'ordinaire, et je suis attendu « pour une répétition. Ainsi, encore une fois, « du courage et de l'espérance.

« Tout à vous,

« *Signé*, Talma. »

Le surlendemain, après mon bulletin envoyé :

« Je suis enchanté d'apprendre, ma chère Saint-
« Elme, qu'il n'y a plus de danger pour vous;
« mais point d'imprudence; faites bien tout ce
« que votre bon médecin vous dira de faire.

« A vous. T. »

Je cite ces lettres avec orgueil. De tous les amis de mes belles années, ceux qui ne me durent jamais rien, eux seuls, Talma, Duval et Lemot, me secoururent, me ranimèrent à l'espérance, et je cite ces preuves d'amitié bienveillante comme des titres de gloire.

Nous étions à la fin d'avril, le tems était doux, et je sortis un matin de fort bonne heure pour me promener dans le jardin presque détruit de l'ancien Tivoli. Que de souvenirs m'appelèrent encore là où j'avais si souvent étalé les pompes de ma jeunesse! je me regardai presque avec compassion, et le *sic transit gloria mundi* erra sur mes lèvres; mais l'aspect de ce jardin en ruines me causa un attendrissement plus élevé, et les regrets de la vanité perdirent encore là leur cause. J'avais pris avec moi un volume,

le dernier de Delphine. Je relisais, pour la dixième fois, cette scène de la dernière nuit passée dans un cachot, qui ne devait plus s'ouvrir qu'à l'heure du supplice pour l'homme à qui Delphine s'était immolée avec tant d'amour; rien ne m'avait jamais paru d'une éloquence si déchirante que ce vœu trop tardif de son amant de se séparer enfin du monde et de la société, et de vivre pour sa maîtresse. En lisant, avec des yeux baignés de larmes, ces belles pages, je sentis toute la puissance du charme qu'avait toujours exercé sur mon esprit le beau talent de madame de Staël, et je donnai de nouveaux regrets à sa perte. Je ne parle ici cependant de cette lecture que par la rencontre d'une circonstance particulière. En feuilletant machinalement l'intérieur du livre, le nom de M. de Talleyrand, qui s'y trouvait écrit de sa main, m'inspira une foule de pensées confuses. Je fus toute ma vie extrêmement dominée par ma manie de faire cas de la bienveillance des gens d'esprit, et M. de Talleyrand tient, sous certains rapports, un si haut rang dans mes souvenirs, que, malgré son silence inexorable pour Saint-Elme malheureuse, je cédai bien aisément au désir de lui témoigner un agréable

souvenir : je défis la reliure du livre, la mis sous enveloppe, et l'adressai à l'hôtel du prince avec une ligne seulement. « Je viens, mon prince, « de trouver votre nom et un discours de vous « au directoire dans un volume que je loue ; il « faudra que je le paye ; mais Didon, plus que « détrônée à présent, n'a songé qu'à une chose, « c'est qu'il vaut mieux que ces pièces de la ré- « publique circulent le moins possible aujour- « d'hui. » J'avais mis mon adresse au bas, mais je n'obtins pour réponse que le même silence qui avait accueilli mes premières tentatives. Eh bien ! mon esprit n'en inventait pas moins toutes les excuses de la bienveillance en faveur de M. de Talleyrand.

Mon ouvrage avançait à vue d'œil, mon manuscrit grossissait, mais la visite qu'on m'avait annoncée ne venait pas. Pendant toute cette attente, j'avais appris comment mes amis Duval, Talma, et même M. Arnault père, s'étaient efforcés de me mettre en relation avec une maison dont le poids dans la librairie et la littérature est déjà pour les ouvrages qu'elle publie un gage de succès. J'ai toujours espéré quelque chose de la bienveillance publique pour les inspirations de mon cœur ; mais j'étais loin de

l'ambition de voir mon nom inscrit sur les catalogues avec celui des premiers talens de notre époque. Malgré les encourageantes assurances de mes amis, j'avais peine à croire à moi-même, parce qu'enfin, me disais-je, il n'y a qu'un contrat avec un libraire qui puisse établir la véritable valeur d'un livre. Je me chagrinais des retards et de l'incertitude. J'appris heureusement, et cela me fit patienter avec un peu moins d'anxiétés; j'appris, dis-je, d'une personne qui avait dîné chez M. Évariste Dumoulin avec Talma et M. Ladvocat, que ce dernier avait parlé d'une lettre de M. Arnault où ce littérateur m'avait fort recommandée pour la traduction des théâtres étrangers. — « Talma, « ajoutait cette personne, s'est exprimé sur « votre compte avec tout le feu de l'amitié, « assurant que vous pouviez mieux faire que de « traduire les autres. M. Ladvocat a répondu « qu'il était presqu'en parole avec M. Alexandre « Duval, votre ami dévoué, pour le manuscrit « de vos *Mémoires*, et qu'il se proposait de « vous voir incessamment à cet effet. Ainsi, « madame, vous voilà encore une fois lancée « dans la carrière, et ce dernier épisode de « votre histoire peut en être le plus brillant.

— « Oui, répliquai-je, c'est une bonne et belle « fin qu'il faut faire après une vie si orageuse. « Un peu de succès me rendrait honorables et « doux mes vieux jours; je justifierais ainsi le « généreux intérêt des plus nobles amitiés, et, « malgré la franchise qui seule peut excuser « peut-être tout ce que j'avoue, je ne me ven- « gerai que de la fortune. »

Ne connaissant pas même de vue M. Lad-vocat, je ne saurais dire toutes les terreurs par lesquelles je passai jusqu'au jour qu'on m'avait indiqué enfin pour sa visite. J'avais été le matin de fort bonne heure chez Talma, qui n'était pas non plus sans impatience. Je ne pouvais tenir en place. Quand je rentrai, ma-dame Petit m'informa qu'un monsieur était venu me demander, et qu'il devait revenir.

— « Quel est ce monsieur?

— « Il ne l'a pas dit.

— « Quel est son air?

— « Fort doux.

— « Vieux?

— « Oh! non, madame, fort jeune, et avec « d'excellentes manières.

— « Ah! ce n'est donc pas un créancier? « Grâce au ciel, ce sera pour aujourd'hui! C'est

« M. Ladvocat, madame Petit, qui vient me « demander l'acquisition de mes *Mémoires*, » et je sautais comme un enfant de quinze ans. J'étais dans ce moment bien peu académique. Madame Petit était joyeuse de ma joie, elle y souriait avec une bonté parfaite. J'ai toujours trouvé que les fleurs embellissent même les plus vilains appartemens ; j'en encombrai mon modeste réduit. Je mis enfin une sorte de vanité à ce que M. Ladvocat me trouvât là plutôt par goût que par besoin.

Depuis long-temps aucune visite ne m'avait tant occupée ; j'allais même jusqu'à passer plusieurs fois devant mon petit miroir, jusqu'à mettre une certaine gravité à ma toilette. Tout cela, je le savais bien, ne changeait rien à ce que je pouvais valoir; mais il y allait de mon avenir, et souvent les impressions les plus étrangères à l'objet d'une affaire importante influent sur sa décision. Je ne pourrais jamais dire toutes les craintes, toutes les espérances, toutes les mille conjectures auxquelles je me livrai sur la personne dont la décision allait relever ou anéantir toutes mes illusions.

Assise devant mon bureau, la tête dans mes deux mains, relisant ce que je trouvais de plus

intéressant dans mes cahiers, j'écoutais le bruit des pas, et je n'entendais plus que ces battemens du cœur qui vous saisissent à toutes les vives émotions: oh mes amis, m'écriai-je, protecteurs de mon infortune, si je ne réussis pas à vous aider de mes propres efforts dans le soutien de mon avenir, c'est aujourd'hui mon dernier jour. Mourir sans élever un monument de regrets à celui dont la tombe s'est ouverte, hélas! loin des champs de la gloire où brilla si longtemps sa valeur!

C'est au moment de cette extase qu'on frappa à ma porte.... c'était M. Ladvocat... son aspect doux et bienveillant, cette bonté que madame de Genlis a si bien caractérisée, et que M. de Chateaubriand lui-même a honorée de plus d'un témoignage, me rendirent à mes riantes espérances. Ses paroles devinrent bientôt des consolations. Je m'aperçus que M. Ladvocat était surpris de mon extrême agitation. J'exprimais ma joie avec ma véhémence et ma candeur ordinaires, et je dus paraître bien étrange. Avec son parfait usage, mon généreux éditeur n'eut pas l'air de remarquer ma singularité. Il m'offrit alors avec une politesse encourageante les conditions de notre petit marché littéraire,

auxquelles j'eus de la peine à croire, tant elles surpassaient mes espérances. Tout fut facile à régler; M. Ladvocat avec une délicatesse qui, n'en déplaise aux commerçans, tenait bien plus de la politesse de la bonne compagnie, que de la haute prudence des chiffres, M. Ladvocat n'ayant que peu de cahiers et nulle autre garantie que ma bonne volonté à lui livrer au fur et à mesure mon manuscrit complet, me remit cinq cents francs en or, et deux billets de la même somme. La confiance qu'on témoigne aux autres est un sûr moyen d'en inspirer, et j'avoue que la mienne pour M. Ladvocat allait jusqu'à la reconnaissance.

On a tort de dire que la vue de l'or n'agit que sur les personnes à qui la fortune n'a pas coutume d'en montrer. Je suis bien un exemple du contraire. Des flots d'or ont passé par mes mains; loin d'être avare, je suis prodigue. Eh bien, depuis le malheur, comme au temps de la prospérité, la vue de l'argent m'a toujours causé des transports, parce qu'il me représente à l'instant toutes ces sensations dont il peut, en le dépensant, devenir la source.

A peine M. Ladvocat m'eut-il remis sa première avance sur le prix de mes *Mémoires,* que

maîtresse d'un trésor si inespéré, il fallut toute la crainte de paraître ridicule pour que je ne lui sautasse point au cou en signe de reconnaissance; ses manières distinguées, ce bon goût d'homme habitué aux plus hautes relations, effaçaient toute idée de spéculation. M. Ladvocat était auprès de moi comme venu s'associer à l'amitié de mes deux bienfaiteurs, beaucoup plus que comme un libraire qui vient traiter d'une affaire; j'expliquais de vive voix tout ce que j'avais encore à raconter dans mes *Mémoires*, et j'étais heureuse du fin sourire qui passait fréquemment sur la très agréable physionomie de mon jeune éditeur. Mon propre visage était encore plus animé que mes discours. Je parie que si M. Ladvocat veut en convenir, il me crut un peu folle ce jour-là; je l'étais en effet, mais d'un enivrement délicieux de reconnaissance, d'espoir et de ferme volonté de justifier le dévouement de mes amis, de Duval, de Talma, mes providences. Le tableau de cette dernière scène de ma vie serait incomplet, si j'oubliais celle qui la suivit.

J'ai déjà dit que je vivais comme en famille, et que chez madame Petit tout le monde me voulait du bien. En reconduisant M. Ladvocat, qui

me témoigna cette déférence si naturelle aux hommes qui connaissent le monde, j'aperçus cinq ou six têtes groupées derrière la porte vitrée de la salle à manger de madame Petit; elle ouvrait de grands yeux, elle paraissait contente de mon bonheur, et, comme je ne lui devais rien, sa joie me fit un double plaisir. A peine le cabriolet de M. Ladvocat eut-il disparu, que tous les bras se tendirent vers moi; toutes les bouches de dire : « Allez-vous publier vos « *Mémoires*? Êtes-vous contente?» Je ne pouvais parler; mais je montrais les signes palpables et matériels du commencement de mon traité.

Ce jour fut un jour de fête pour toute la maison; les enfans eux-mêmes furent de la partie. Le soir même je pris un cabriolet pour aller payer quelques obligations sacrées; mon argent passa comme à l'ordinaire. Cette fois que m'importaient des centaines de francs? j'avais des billets de banque en perspective. Soutenue par cette certitude d'avenir, je me mis au travail que je n'ai quitté qu'après avoir rempli mes engagemens contractés, heureuse d'avoir réussi à intéresser le public aux événemens d'une vie bien orageuse, et d'avoir obtenu une généreuse

indulgence sur mes égaremens, effacés peut-être par les infortunes, par les nobles souvenirs qui ont protégé mes aventures personnelles.

Ma tâche est remplie, et je puis dire comme l'empereur romain : « Je n'ai point perdu ma journée; » car il me semble que mon livre, qui apprend aux femmes jusqu'où peut les conduire le premier oubli d'un devoir, n'est pas dépourvu d'une certaine moralité profitable. J'ai écrit comme j'ai vu, comme j'ai senti; et peut-être encore que cette énergie d'émotions, et cette franchise d'aveux sur des temps si extraordinaires et des personnages si considérables ne seront pas non plus sans intérêt pour l'histoire contemporaine. En finissant je me suis attendrie; il me semble que je perds une seconde fois ma jeunesse, ma beauté, mes impressions déjà perdues, et que je retrouvais en racontant. Je suis heureuse pourtant, puisque j'ai pu communiquer à mes nombreux lecteurs quelque chose des sentimens qui m'ont toujours animée, puisque, grâce à ma faible voix, quelques gloires de la patrie ont reçu des hommages qui semblaient s'éloigner de leur tombe.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU HUITIÈME VOLUME.

Pages.

CHAP. CXCIII. Retour et voyages à Calais, Dunkerque, Boulogne, Bruxelles. — Le général Fressinet. — Les deux Espagnoles. — Mort de la princesse Élisa. — Souvenir de Tallien..... 1

CHAP. CXCIV. L'officier à demi-solde secouru. — Lettre et nouveau bienfait de Talma. — Nouvel essai dramatique dans Jeanne d'Arc. — Mes premières inspirations littéraires..... 14

CHAP. CXCV. Nouvelle tentative dramatique à Boulogne. — Heureuses rencontres. — M. Almoth. — Don Pedro, fils du duc Del..., grand d'Espagne. — Mon passage par Paris..... 24

CHAP. CXCVI. Arrivée en Espagne. — Séjour à Barcelone. — Mœurs catalanes. — Portrait du général Castagnos. — Don Felix de Villanova. — Le galant chanoine..... 32

CHAP. CXCVII. Voyage à Valence. — Le général Milans. — Déjeuner à la Chartreuse d'Ara-Cœli. — Don Vicente. — Souvenir du maréchal Suchet. — Les moines napoléonistes et constitutionnels..... 47

Pages

CHAP. CXCVIII. Valence. — M. et Mme Parad... — Arrestation de don Félix. — Le bon Gitano. — Madrid. — Premier aspect de cette capitale..... 56

CHAP. CXCIX. Confidences de D. J. A..... sur le Prince de la Paix et les mœurs espagnoles sous son ministère; les salons de la haute société de Madrid. — Portrait du général Zayas. — Audiences mystérieuses du roi. — Ferdinand VII..... 66

CHAP. CC. Excursion en Andalousie. — Cadix. — Révolution de l'île de Léon. — Les contrebandiers. — Le Mameluck. — Société de Cadix..... 82

CHAP. CCI. Retour à Madrid. — Le parti modéré. — M. Martinez de la Rosa. — La saint Ferdinand. — Journées des 6 et 7 juillet. — La garde royale et les miliciens. — Les généraux Morillo et Ballesteros. — Les deux fuyards. — Beau trait de Yusef.. 91

CHAP. CCII. Ministère d'Evariste San-Miguel. — Le corps diplomatique. — Portraits de MM. de Lagarde, de Brunetti, Bulgari, sir William A'Court, ambassadeurs de France, de Russie, d'Autriche et d'Angleterre. — Don Philippe ***, ami du roi. — La Camarilla. — Nouvelle entrevue avec le roi..... 117

CHAP. CCIII. Une séance des cortès. — Les orateurs espagnols. — Argüelles et Calliano. — Départ du roi Ferdinand pour Séville. — État de Madrid. — Affaire de Bessières et du général Zayas. — Capitulation avec les Français..... 138

CHAP. CCIV. Entrée des Français à Madrid. — Portrait du père Cyrille. — Mes entrevues avec ce personnage. — M. Ouvrard, munitionnaire général. —

Pages.

La régence. — Les généraux Eguia et Quesada. — Le duc de l'Infantado. — Ordonnance d'Andujar. 153

Chap. CCV. Soumission du reste de l'Espagne. — Capitulation de Ballesteros. Entrevue avec Riego dans sa prison. — Ses derniers momens..... 179

Chap. CCVI. Départ de Madrid. — Entrevue périlleuse avec Léopold à Lyon. — Scène d'auberge. — Excursion en Suisse..... 188

Chap. CCVII. Trois mots sur la Suisse et Genève. — Promenade à Coppet. — Nouveau voyage improvisé..... 207

Chap. CCVIII. Gênes. — Albaro. — Leigh-Hunt. — Maison roulante. — M. Duncan-Stewart. — Lord Byron. — Sylla. — M. de Jouy. — Rencontre singulière, etc..... 212

Chap. CCIX. Le château de Saluzzi et le cabinet de lord Byron. — La saignée. — Un bâtard de cardinal. — Conversation politique. — Messes pour une ame en peine..... 226

Chap. CCX. Une scène de pillage. — Rencontre d'un signor Broccolo. — Mauvaise réputation des Génois. 235

Chap. CCXI. Nouvelles visites à la casa Saluzzi. — Mémoires de lord Byron. — Vœux pour la Grèce et l'Espagne. — Souvenir de lady Caroline Lamb... — La première nuit des noces. — La comtesse Guccioli. 244

Chap. CCXII. Aventures de la jeunesse de Byron. — Le missionnaire méthodiste..... 254

Chap. CCXIII. Arrivée à Paris. — Plan de conduite. — Première maladie. — Soins de Léopold. — Folies. — Sœur Thérèse. — L'opinion. — Misère et découra-

Pages.

gement.—Je rencontre Duval. — Le trio bienfaisant. 266

Chap. CCXIV. Je revois sœur Thérèse. — M. Dominique Lenoir. — Délicatesse généreuse. — Rencontre singulière. — Mon roman de *Corinne*. — Six mois de misère. — Lettre au Constitutionnel..... 290

Chap. CCXV. Nouveaux accès de maladie. — Désespoir. — Rose ou l'honnête courtisane..... 314

Chap. CCXVI. Dernier degré du malheur. — Tentative de suicide. — Deux nouvelles rencontres. — Tableau du Mont-de-Piété. — Les deux sœurs.... 332

Chap. CCXVII. Duval. — Talma. — Lemot. — Leurs bienfaits. — Nouvelle et inutile tentative auprès de ma famille. — M. Arnault..... 357

Chap. CCXVIII. J'entre dans une maison de santé. — Béclard. — Sa mort. — Je quitte la maison de santé. — Nouveaux bienfaits de Duval et de Talma. — Bonté de mademoiselle Mars. — Je commence mes Mémoires. — Nouvelles terreurs..... 370

Chap. CCXIX et dernier. Lettres de Duval et de Talma. — Souvenir de M. de Talleyrand. — Visite de M. Ladvocat. — Traité pour la publication de mes Mémoires..... 399

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

CITÉS DANS LES MÉMOIRES

D'UNE CONTEMPORAINE.

A

Abdalha, t. IV, 5.
A'court (sir William), t. VIII, 121.
Adeline, t. III, 278 *et suiv.*
Agar, ministre des finances, t. IV, 296.
Albergati (Odoardo), t. I, 350 *et suiv.*, 360 *et suiv.*, 372.
Albergati (Paula), t. IV, 249 *et suiv.*
Albert, t. IV, 249 *et suiv.*
Albizzi (le comte), t. III, 308 *et suiv.* 314; tom. IV, 263 *et suiv.*, 298, 300 *et suiv.*, 306.
Alder, médecin anglais, t. VII, 385.
Aldini, ministre, t. III, 341.
Alexandre (l'empereur), t. V, 128, 151, 188, tom. VI, 86, 229.
Alfieri, t. IV, 17, 72.
Almoth (M.), t. VIII, 25 *et suiv.*, 268.
Alpuente (Romero), t. VIII, 126.
Amaldi (Caroline), t. IV, 119 *et suiv.*
Ambroisine, t. III, 11 *et suiv.*
Amelin (madame), t. II, 109 *et suiv.*, 124.
Amelot, tome I, 292, t. VII, 11.
Andréossy (le général), t. VI, 225, 238.
Angoulême (M. le duc d'), t. V, 135, 378, 383; t. VI, 116; t. VIII, 175 *et suiv.*
Angoulême (Mme la duchesse d') t. VI, 116.
Argüelles (Augustin), t. VIII, 140 *et suiv.*
Arnault, académicien, t. III, 38; t. VIII, 369.
Arthur (madame), t. III, 58 *et suiv.* 71, 74.
Artois (M. le comte d'), t. V, 135.
Augereau, t. III, 226, 334,

338, t. V, 176, 378, 388, t. VI, 328, 335.
Auquertin, (mademoiselle), actrice, t. III, 375.
Aurélie, t. II, 129 *et suiv.*
Autré (M.), t. VII, 189, 200 *et suiv.*

B

Babey (M.), t. IV, 396.
Bacciochi (le prince Félix), t. IV. 45, 47 *et suiv.*, 84.
Balbi (le comte), t. III, 239.
Balbi (la comtesse), t. VII, 220 *et suiv.*
Ball (M.), t. VII, 321.
Barbarini (la comtesse), t. IV, 98.
Barbérimio, t. I, 365.
Barras, t. II, 159, 161, 184, 375; t. IV, 174, 176, 180, 190.
Battle, t. IV, 302.
Baudus (M.), t. IV, 260.
Baufremont (M. de), t. IV, 286.
Beaufremont (le colonel), t. VI, 121.
Beaujolais (le comte de), t. VII, 232.
Beaussier, t. III, 76.
Béclard, médecin, t. VIII, 370 *et suiv.*
Belliard (le général), t. V, 158.
Belloc (M. de), t. VI, 298.
Beltran de Lys, négociant, t. VIII, 103.
Belzoni, t. VII, 384 *et suiv.*
Beniowski, t. I, 12.
Bernadotte, t. I, 272; t. V, 81, t. VI, 78.
Bernier, évêque d'Orléans, t. VII, 11.
Berowski, t. I, 25.
Berry (le duc de), t. VI, 95.
Berryer père, avocat, t. VI, 329, 331.
Berthier (César), t. I, 292; t. V, 170.
Berton (le général), t. VII, 399.
Bertrand, t. V, 170, 179, 288 *et suiv.*, 380; t. VI, 47, 147, 294.
Bessières, t. VIII, 148 *et suiv.*
Beurnonville, t. I, 85.
Bianca-Capello. *Voyez* Capello.
Bianchi, t. III, 317.
Bichat, t. VII, 292 *et suiv.*
Billaud-Varennes, t. VII, 232.
Bineldi (la comtesse), t. IV, 72, 73.
Blanchet (le général), t. VI, 226.
Blanes, acteur, t. III, 317.
Blücher, t. V, 119, 129 *et suiv.*
Bonafoux, t. VI, 339.
Bonald (M. de), t. IV, 388.
Bonaparte (Joseph), t. II, 281; t. III, 361, t. V, 106.
Bonaparte (Louis); t. III, 361; t. IV, 385 *et suiv.*
Bonaparte (Lucien), t. II, 308; t. III, 4, 41, 260; 356, t. IV, 205 *et suiv.*; 210, t. VI, 86, 220.
Bondy (M. de), t. IV, 367.
Bonnest (M.), t. VI, 17.
Bonnier, t. VIII, 14 *et suiv.*
Borara (le comte), t. III, 313.
Borghèse (le prince), t. III, 234, 252, 262 *et suiv.*, 267, 271; t. IV, 211 *et suiv.*
Bory de Saint-Vincent (M.), t. VI, 269.
Boucher, peintre, t. II, 323.
Bourières (le général), t. III, 226.
Bourmont (M. de), t. VI, 31.
Bouvard, t. IV, 368.
Branchu (M.), t. III, 85.
Brandi, t. V. 10.

Bréan (l'abbé de), t. VI, 93 *et suiv.*
Brekenhof (le baron de), t. V, 37.
Brekenhof (la baronne de), t. V. 37 *et suiv.*
Brihaut (M.), t. VII, 146 *et suiv.*
Brougham (M.), t, VII, 323.
Bruix (l'amiral), t. III, 155.
Brune (le maréchal), t. VI, 339, 346.
Brunetti (le comte de), t. VIII, 120.
Bulgari, t. VIII, 121.
Bunelli, t. IV, 151.
Bunelli (Marietta), t. IV, 150 *et suiv.*
Bussières, t. III, 206.
Byron (lord), t. VII, 364 *et suiv.*, 398; t. VIII, 214 *et suiv.*, 227 *et suiv.*, 235 *et suiv.* 245 *et suiv.*, 254 *et suiv.*

C

Cabre (M.) t. III, 89.
Caland (M.), t. III, 208.
Cambacérès (le général), t. V, 260.
Cambacérès (l'archichancelier), tom. VI, 193, t. VII, 69 *et suiv.*
Cambon, t. VII, 256 *et suiv.*
Cambronne, t. V, 288, t. VI, 47.
Campana (le général), t. VII, 186.
Campenon, académicien, t. V, 219, 225 *et suiv.*
Canova, t. III, 260, 288.
Capelle (le baron), t. IV, 33 *et suiv.*
Capelletto, t. III, 232.
Capello, tom. I, 351, t. V, 13 *et suiv.*
Caprara (le comte), t. III, 231.
Capulo (l'abbé), t. V, 354 *et suiv.*
Carascosa (le général), t. VI, 120.
Carnot, t. V, 229 *et suiv.*, 274 *et suiv.*, 387 *et suiv.*; t. VI, 51 *et suiv.*, 133, 160, 223 *et suiv.*; t. VII, 190, 192, 141 *et suiv.*
Caroline (la reine), t. IV, 227, 257, 262 *et suiv.*, 304, 306, 311, 317.
Caroline, reine d'Angleterre, t. VII, 317 *et suiv.*
Carret (M.), t. VI, 135 *et suiv.* 143.
Castagnos (le général), t. VIII, 33 *et suiv.*, 44, 45.
Castlereagh (lord), t. VII, 327 *et suiv.*
Catineau (le général), t. III, 226.
Cauchy (le chevalier) t. VI, 394.
Caulincourt, t. II, 390, t. V, 81, tom. VI, 273.
Cerami (le baron de), t. IV, 54.
Ceronni (le comte), t. III, 390 *et suiv.*
Cervoni (le général), t. III, 377.
Cesarotti, t. III, 319.
Cettini, t. IV, 195 *et suiv.*, 213; t. VII, 169 *et suiv.*, 185 *et suiv.*
Chabrol (le comte de), t. IV, 363; t. VII, 245 *et suiv.*
Chameroi (mademoiselle), t. V, 255 *et suiv.*
Championnet (le général), t. III, 190; t. IV, 246, 254, 255.
Chaptal, t. III, 42, 47, 54.
Charbonnières, conventionnel, t. VII, 255 *et suiv.*
Charette, t. IV, 397.
Charles (l'archiduc), t. I, 241; t. III, 184.

Charnage (le comte Édouard de), t. IV, 383.
Chateauneuf (M. de), t. III, 357 *et suiv.*, 367 *et suiv.*; t. VII, 265 *et suiv.*
Chateau-Renaud (madame), t. IV, 174.
Chauvet, t. IV, 175.
Chénier (André), t. VII, 254.
Chénier (Marie-Joseph), t. VII, 251 *et suiv.*
Cheradeschi (la comtesse), tom. IV, 78.
Choiseul (le duc de), t. VII, 296.
Cidal, actrice (mademoiselle), t. VII, 341 *et suiv.*, 347.
Clarence (le duc de), tom. VII, 322.
Clarke (mistress), t. VII, 321.
Clausel (le général), t. VI, 109.
Clavier, t. III, 114.
Colbran (mademoiselle), t. IV, 226.
Collet (M.), t. III, 85.
Contat (mademoiselle), t. I, 215; t. II, 38 *et suiv.*, 53 *et suiv.*, 57 *et suiv.*, 70, 331.
Cooper (Antoine-Ashlow), t. V, 334 *et suiv.*
Cooper (Arabella), t. V, 332 *et suiv.*
Corbineau (le général), t. V, 118.
Corday (Charlotte), t. IV, 308.
Cornier, t. I, 158.
Coulmon, t. VIII, 122.
Courcelles (le chevalier de), t. I, 118 *et suiv.*
Cyrille, général des franciscains (le père), 150, 160 *et suiv.*, 183 *et suiv.*

D

Daendels (le général), t. I, 59.
Dallemagne (le général), t. III, 190.
Dallié (madame), t. VI, 179 *et suiv.*
Dalmont (le sergent), t. VI, 157.
Damas, t. III, 50.
Dampierre, t. I, 202.
Danzel, t. II, 300, 301.
Daure, ministre de la guerre, t. IV, 296.
Davoust (le maréchal), t. VI, 364.
Dazincourt, t. III, 48.
Deborah, t. IV, 274 *et suiv.*
Decandole, t. VIII, 208 *et suiv.*
Dejean (le général), t. V, 118, 380.
Delamarre, t. II, 343.
Delarue, banquier, t. II, 17, 106 *et suiv.*, 176, 204, 223, 249 *et suiv.*, 275, 279, 294, 318.
Delarue (madame), t. II, 106 *et suiv.*, 142, 196 *et suiv.*, 248 *et suiv.*, 268.
Delelé, t. I, 287.
Delille, poëte, t. V, 216 *et suiv.*
Delmas, t. I, 207, t. IV, 367.
Delville (madame), t. II, 284.
Delzons (le général), t. III, 188.
Derville, t. II, 71 *et suiv.*
Déry (le général), t. III, 196 *et suiv.*
Desaix, t. III, 254.
Désaugiers, t. V, 253.
Desène (M.), t. V, 100, 102.
Dessoles (le général), t. I, 112, 122, 125, tom. V, 67, 151, 153.
Devram (madame), t. VII, 114 *et suiv.*

Devranne (M.), t. V, 160.
Dragomanni (la comtesse), tom. IV, 78.
Drouot, t. III, 87, t. V, 290 *et suiv.*, 380, t. VI, 47, 244.
Duchesnois (mademoiselle), t. II, 332.
Duclos (M.) , t. IV, 401.
Du Deffand (madame), t. IV, 18.
Dugazon , t. II, 332, t. III, 4, 47, 48.
Duhesme (Alfred), t. III, 344 *et suiv.*
Dulfième (le chevalier) , t. III, 231.
Dumoulin (Évariste), t. VIII, 409.
Dumouriez, t. I, 202, t. IV, 4.
Duncan-Stewart (M.), t. VIII, 216 *et suiv.*, 235 *et suiv.*
Dunderdale (M.), t. VII, 249 *et suiv.*
Dupin aîné, t. VI, 329, 355 *et suiv.*
Duprat (le général), t. III, 377.
Dupré (madame), t. III, 243 *et suiv.*
Durand (le baron), t. IV, 266, 289.
Durazzo, dernier doge, t. III, 233.
Duro, chanoine espagnol, t. VIII, 65, 68.
Duroc, t. III, 159, 166, 365, t. V, 36 *et suiv.*, 52 *et suiv.*, t. VI, 229.
Durosier, t. III, 222.
Duval (Alexandre), t. I, 258; t. II, 249, 332; t. IV, 19; t. VIII, 288, 290 *et suiv.* 336, 339, 357 *et suiv.*; 379 *et suiv.*, 403 *et suiv.*
Duvernet (le général Mouton), t. VII, 22 *et suiv.*, 66 *et suiv.*, 130, 134 *et suiv.*
Duvernot (madame), t. VII, 260 *et suiv.*

E

Edgeworth (l'abbé), t. VI, 93.
Elisa (la princesse), t. III, 3, 170, 268, 321, 356, 358 *et suiv.*, 379, 389, 391 *et suiv.*, 400; t. IV, 16 *et suiv.*, 25, 26, 29 *et suiv.*, 39, 40, 43, 44, 50 *et suiv.*, 77, 78, 81, 82, 92, 117, 137, 192, 205 *et suiv.*, 217, 220, 257, 259, 263, 292, 294, 315 *et suiv.*, 351 359 *et suiv.*; t. V, 6 *et suiv.*; t. VII, 297 *et suiv.*; t. VIII, 4 *et suiv.*
Elleviou, t. I, 258; t. II, 249 *et suiv.*
Eroles (le baron d'), t. VIII, 118.
Esménard, t. VI, 22.
Eugène (le prince), t. IV, 140, 141, 154 *et suiv.*, 159 *et suiv.*, 324, 326, 330 *et suiv.*, 346, 352, 407.
Excelmans (le général), t. IV, 225.
Exmouth (lord), t. VI, 185.
Eylau (bataille d'), t. III, 201 *et suiv.*

F

Fauchet, préfet, t. III, 86, 88, *et suiv.*, 372 *et suiv.*, 383 *et suiv.*, t. IV, 33. t. V, 9.
Félix (mademoiselle) t. III, 94 *et suiv.*
Fellower (M.), t. VII, 395.
Ferdinand VII, t. VIII, 73 *et suiv.*, 101, 127, 132.
Férino (le général), t. III, 183.
Fezenzac (le général), t. V, 151.
Flahaut (le général), t. V, 111.

Flaugergues (M.) t. V, 105.
Fleury (mademoiselle), t. III, 48.
Fontanes (M. de), t. V, 61, t. VII, 395.
Forbin (M. de), t. III, 268 *et suiv.*
Foscolo (Ugo), t. VII, 360.
Fouché, ministre de la police, t. III, 67 *et suiv.*; t. IV, 394, *et suiv.*; t. V, 58; t. VI, 51, 59, 62 *et suiv.*, 118, 133, 347.
Fournier, t. IV, 367.
Fox, t. VI, 227.
Franceschi (Cipriani), t. IV, 233 *et suiv.*, 244.
Fressinet (le général), t. VIII, 2 *et suiv.*
Friant (le général), t. VI, 245.
Fugières (le général), t. VII, 129.

G

Gaetana, t. I, 294 *et suiv.*
Gaillard (madame), t. II, 265, 273, 276 *et suiv.*, 282, 386.
Galiano, t. VIII, 122, 141.
Gallo (le marquis de), t. IV, 230, 296.
Gallois (M.), t. V, 105.
Gamot (M.), t. VI, 314, 326.
Gantheaume (l'amiral), t. III, 52.
Gardanne (le général), t. III, 194 *et suiv.*
Garnier (le major), t. VII, 218 *et suiv.*, 239, 241 *et suiv.*, 297.
Genlis (madame de), t. VII, 136.
Geoffrin (madame), t. IV, 19.
Gérace (la princesse), t. IV, 242.
Géraldina, t. IV, 153 *et suiv.*
Gérard (le général), t. IV, 337; t. V, 130; t. VI, 318.
Gérard, peintre (M.), t. VIII, 309.
Germon (madame), t. II, 152.
Gerolonni, t. IV, 150 *et suiv.*
Geronimo, t. I, 404 *et suiv.*
Gionettina, t. IV, 202.
Gironella (M.), t. VIII, 33 *et suiv.*
Godinot (le général), t. III, 187.
Godoy, t. VIII, 66.
Goeffieux, t. VIII, 117.
Gordan (mistress), t. VII, 322.
Gourgaud (le général), t. V, 119, 138; t. I, 207.
Gouvion-Saint-Cyr, t. IV, 229.
Goyon (le baron de), t. IV, 35.
Grammont (le duc de), t. VI, 76.
Gran (madame), t. III, 31.
Granseigne (l'adjudant général), t. III, 245.
Grivel (M. de), t. VI, 27 *et suiv.*
Grouchi (le général), t. I, 101, 112, 116, 123, 125, 154, 197; t. III, 276; t. V, 137, 157; t. VI, 201, 203, 244 *et suiv.*
Grundler (le général), t. VI, 332.
Gruyer (le général), t. VII, 245 *et suiv.*
Guaraguin, t. IV, 406.
Guastala (la duchesse de), t. III, 284.
Gueliani, t. VI, 339.
Guiccioli (la comtesse), t. VIII, 252.
Guidal, t. IV, 164.
Guilleminot, t. VIII, 147.
Guisti, t. I, 389.
Guyon (le général), t. IV, 336.

Hainguerlot, t. IV, 36, 37.
Hantz, domestique, t. III, 203, 210, 217, 228, 307, 309, 314.
Hautpoult (le général), t. III, 226.
Havré (le duc d'), t. VI, 93.
Hawkesbury (lord), t. VI, 234.
Heim (M. de), t. VI, 370, 401.
Hervas (M.), t. III, 57 *et suiv.*, 71.
Hoche, t. I, 202; t. V, 385.
Hogendorp (le général), t. V, 115.
Hudson-Lowe (sir), t. IV, 309.
Hugo (M. Victor), t. VIII, 279.
Hunt, poète anglais, t. VII, 347 *et suiv.*, t. VIII, 214 *et suiv.*, 242.

I

Isabey, peintre, t. II, 323; t. IV, 260.

J

Jarlot, t. III, 87.
Jars (madame), t. II, 249.
Jean Casimir, t. VII, 202 *et suiv.*
Joachim. *Voy.* Murat.
Joséphine (l'impératrice), t. II, 209, 353 *et suiv.*; t. III, 293 *et suiv.*; t. IV, 140, 162 *et suiv.*, 169 *et suiv.*; t. V, 149; t. VII, 117 *et suiv.*
Joubert, t. II, 26; t. III, 183, 334.
Jouberton (madame), t. IV, 210.
Jouffre, t. II, 308 *et suiv.*, 326; t. III, 1 *et suiv.*, 22, 41, 49.
Jourdan (le maréchal), t. VI, 328, 335.
Jouy, de l'Académie, t. VI, 219, 222.
Jumilhac (le général), t. VII, 38.
Junot (le général), t. III, 245 *et suiv.*; t. IV, 181, 363 *et suiv.*, 365 *et suiv.*, 369 *et suiv.*, 381, 408; t. VI, 82.

K

Kean, acteur anglais, t. VII, 322 *et suiv.*
Kellermann (le général), t. I, 84.
Kelly (miss), actrice anglaise, t. VII, 336.
Kent (le duc de), t. VI, 308; t. VII, 43 *et suiv.*, 77 *et suiv.*, 319.
Kléber, t. I, 155; t. II, 81, 83; t. III, 83.
Klinglin (le général), t. I, 146, 217.
Kormwitz (Ida), t. I, 15.
Krayenhof (médecin), t. I, 145; t. III, 111.

L

Labedoyère (Charles de), t. V, 188, 189, 262; t. VI, 108, 188, 244, 324; t. VII, 21, 81.
Labisbal (le général), t. VIII, 142 *et suiv.*
Lachapelle (M. de), t. VI, 48, 88.
Lacroix (madame), t. II, 169, 179, 185, 218, 257 *et suiv.*
Lacuée (le général), t. III, 226.
Ladvocat (M.), t. VIII, 319, 409 *et suiv.*
Lætitia, mère de Napoléon, t. IV, 46; t. V, 101 *et suiv.*
Lafon, t. III, 42, 50.

Lagarde (le comte de), t. VIII, 120.
Lahorie, t. IV, 164.
Lainé (M.), t. V, 105.
Lalande, astronome, t. III, 255.
Lamb (lady Caroline), t. VII, 357 *et suiv.*, t. VIII, 248.
Lamb (M.), t. VII, 359, 363 *et suiv.*
Lambertini (le comte), t. I, 310, 363 *et suiv.*
Lambertini (madame), t. I, 293 *et suiv.*; 296 *et suiv.*, 346 *et suiv.*, t. II, 239.
Landaburu, t. VIII, 98.
Lameth, t. III, 104, 257, 258.
Lanjuinais, t. V, 59, t. VI, 269.
Lannes (le maréchal), t. III, 227, t. IV, 83 *et suiv.*, 118.
Lapi, t. I, 365.
Lariboissière (le général), t. III, 202.
Laréveillière-Lepeaux, t. VII, 130.
Larrey (le baron), t. III, 205, 212; t. VII, 127 *et suiv.*
Lasalle (le général), t. IV, 118, 323; t. VI, 108.
Latour, t. I, 241.
Latour-d'Auvergne, t. III, 349.
Lavalette (madame), t. VII, 23, 133.
Lavalette (madame de), t. VI, 190; t. VII, 15 *et suiv.*, 79, 88 *et suiv.*, 105 *et suiv.*, 126 *et suiv.*, 190, 192.
Lavalette (M. de), t. VII, 105 *et suiv.*
Lavauguyon (le comte), t. IV, 225, 286; t. V, 225.
Lavello (madame), t. IV, 334 *et suiv.*
Lavello (mademoiselle), t. IV, 233 *et suiv.*
Lebel (le général), t. I, 301, 390 *et suiv.*
Lebon (Eugène), t. IV, 39.
Lecoulteux de Canteleu, t. II, 314 *et suiv.*, 326, 329 *et suiv.*, 333; t. III, 21; t. IV, 57; t. VII, 20.
Lecourbe; t. I, 207; t. III, 350; t. VI, 32.
Lefebre-Desnouettes (le général), t. III, 216, 334; t. IV, 286; t. V, 142, 170; t. VI, 241, 247.
Lemierre, t. II, 338.
Lemot; t. II, 324; t. III, 55; t. VIII, 367 *et suiv.*
Lenoir (M. Dominique), t. VIII, 299 *et suiv.*
Léopold (le prince), t. III, 400 *et suiv.*
Lepelletier de Saint-Fargeau, t. III, 182.
Lepinois, t. II, 389.
Leroi, t. II, 153.
Leval (le général), t. V, 130.
Levassor (mademoiselle), t. VI, 87.
Lhermite, t. I, 267, 382; t. II, 25, 26, 117, 118, 132 *et suiv.*, 149 *et suiv.*, 158 *et suiv.*, 170, 186, 188, 206, 207, 225, 251 *et suiv.*, 268.
Lichteau (la comtesse de), t. V, 37.
Lichtemberg (le prince de), t. IV, 406.
Lorenzo, t. IV, 197 *et suiv.*
Louis XVIII, t. VI, 69 *et suiv.*, 232.
Loweia (M. de), t. VI, 80.
Londonderry (le marquis de), t. VII, 325 *et suiv.*
Lucai (madame), t. II, 395.
Luchesini fils, (M. de), t. IV, 26.
Luosi (le comte), t. I, 293, 349, t. II, 252.

Luzerne (le baron de), t. III, 291.
Lydia, t. IV, 85 *et suiv.*

M

Macdonald, t. V, 48, 118, 142, 153, 183.
Maherault (M.), t. III, 5, 48.
Mairet, t. III, 94 *et suiv.*
Malaspina (la marquise de), t. III, 246.
Mallet, t. IV, 164, t. V, 66.
Manfredini, t. II, 337.
Mangrini, t. VII, 229 *et suiv.*, 233, 236, 241 *et suiv.*, 253 *et suiv.*
Manhès (le général), t. VI, 185.
Manuel, t. VI, 269.
Marceau, t. I, 202.
Marchand (le général), t. VI, 17.
Marescalchi (le comte), t. III, 308.
Marescot, t. I, 76 *et suiv.*, 88 *et suiv.*, 166 *et suiv.*, 181.
Marie-Antoinette, t. II, 155.
Marie-Louise, impératrice, t. IV, 137, 146; t. V, 106; t. VI, 114.
Markoof (le comte de), t. VI, 236.
Marmont (le général), t. V, 116 *et suiv.*, 125, 129 *et suiv.*, 138, 142, 143, 153, 201.
Mars (mademoiselle), t. VIII, 383 *et suiv.*
Martinez de la Rosa, t. VIII, 91 *et suiv.*, 127, 146, 157.
Masséna, t. III, 334, 347; t. V. 34, 161, 170; t. VI, 82, 328, 335.
Mazeppa, t. VII, 202 *et suiv.*
Medici (la comtesse), t. III, 379.
Médicis, t. IV, 74 *et suiv.*; t. V, 354 *et suiv.*
Meino, t. III, 299 *et suiv.*
Menou (le général), t. III, 300; t. IV, 4 *et suiv.*
Metternich, t. V, 5, 81.
Meynier, t. I, 85, 155 *et suiv.*, 195, 198.
Mézeray (mademoiselle), t. III, 48.
Mezières (Adèle), t. VIII, 8 *et suiv.*
Milans (le général), t. VIII, 50 *et suiv.*
Mina, t. VIII, 142.
Miollis (le général), t. IV, 104, 205.
Mirande (M. de), t. II, 159 *et suiv.*, 170, 184, 206, 207, 221, 222, 224 *et suiv.*, 268.
Molé, t. I, 215; t. II, 39 *et suiv.*, 53 *et suiv.*, 304 *et suiv.*, 312, 327, 330 *et suiv.*; t. III, 48.
Mollien (M.), t. III, 170.
Moncey, t. V, 142; t. VI, 335.
Monge, t. V, 256.
Montbrun (le général), t. IV, 323, 325, 328, 331.
Montchoisy (le général), t. III, 237.
Montesquiou (le colonel), t. V, 380.
Montgérault (la marquise de), t. IV. 384.
Montholon (M. de), t. II, 111; t. V, 149 *et suiv.*, 176 *et suiv.*
Montmorenci (Mathieu de), t. III, 43, 44.
Monti, poëte, t. I, 280, 389; t. II, 107 *et suiv.*, 221 *et suiv.*, 224, 225; t. IV, 19, 141 *et suiv.*
Montiyo (le comte de), t. VIII, 146.
Montozon, t. IV, 232 *et suiv.*
Monvel, t. II, 327; t. III, 21, 22, 47, 48.
Moore (Thomas), t. VIII, 248.

Moreau, t. I, 132, 139 *et suiv.*, 148 *et suiv.*, 196, 201 *et suiv.*, 208 *et suiv.*, 216 *et suiv.*, 234 *et suiv.*, 240 *et suiv.*, 248 *et suiv.*, 253 *et suiv.*, 262 *et suiv.*, 268, 270 *et suiv.*, 339 *et suiv.*, 344 *et suiv.*, 375 *et suiv.*, 378 *et suiv.*, 371 *et suiv.*, 403 *et suiv.*; t. II, 1 *et suiv.*, 12 *et suiv.*, 30 *et suiv.*, 57 *et suiv.*, 79, 80, 85 *et suiv.*, 96 *et suiv.*, 140 *et suiv.*, 160 *et suiv.*, 193, 199, 238, 241, 244, 246, 276, 291, 294, 296 *et suiv.*, 312, 318, 320 *et suiv.*, 325 *et suiv.*, 377, 378, 385; t. III, 5 *et suiv.*, 16 *et suiv.*, 25, 26, 28, 68, 94, 106 *et suiv.*, 113, 114, 121, 163, 183, 184, 217, 314, 338; t. IV, 56, 395, 397 *et suiv.*; t. VI, 170.

Morellet (l'abbé), t. V, 224.

Morillo (le général), t. VIII, 98 *et suiv.*

Morlat (le général), t. V, 181 *et suiv.*

Morochesi, acteur, t. III, 317.

Mortier, t. V, 116, 126, 138, 201, 260, t. VI, 173 *et suiv.*, 328, 335.

Muiron, t. III, 336.

Murat, t. II, 371 *et suiv.*, 377, 378, 385; t. III, 333 *et suiv.*; t. IV, 83, 179, 225, 257, 266, 267, 283, 289 *et suiv.*, 303, 307 *et suiv.*, 352, 354; t. V, 78, 121, 295 *et suiv.*, 312 *et suiv.*, 326 *et suiv.*; t. VI, 119 *et suiv.*, 184 *et suiv.*, 338 *et suiv.*; t. VII, 335.

Murhausen fils, t. III, 181, 185, 189.

Murhausen (Mme), t. III, 181.

Mylord (madame), t. III, 85.

N

Nagel (le général), t. IV, 334.

Nansouty (le général), t. III, 220, t. V, 136.

Napoléon, t. I, 255; t. II, 208, 320, 338, 353 *et suiv.*; t. III, 68, 122, 129, 149, 162 *et suiv.*, 186, 193, 233, 234, 239, 244, 253 *et suiv.*, 264, 272, 292 *et suiv.*, 338, 354 *et suiv.*, 365 *et suiv.*, 377; t. IV, 3, 7, 12 *et suiv.*, 31, 33, 34, 68, 81, 83, 106 *et suiv.*, 127, 128, 137 *et suiv.*, 144, 159 *et suiv.*, 166, 167 *et suiv.*, 208 *et suiv.*, 218, 261, 266, 288, 295, 297, 321 *et suiv.*, 330, 333, 336, 352 *et suiv.*, 362 *et suiv.*, 368 *et suiv.*, 378, 392, 407, t. V, 47 *et suiv.*, 79 *et suiv.*, 106, 109 *et suiv.*, 126 *et suiv.*, 139 *et suiv.*, 143 *et suiv.*, 176 *et suiv.*, 262 *et suiv.*, 282 *et suiv.*, 386 *et suiv.*; t. VI, 5 *et suiv.*, 20 *et suiv.*, 40 *et suiv.*, 116 *et suiv.*, 132 *et suiv.*, 147 *et suiv.*, 161 *et suiv.*, 196 *et suiv.*, 220 *et suiv.*, 266 *et suiv.*; t. VII, 118 *et suiv.*

Narbonne (madame de), t. VI, 93.

Neufchatel (le prince de), t. V, 124.

Ney, t. I, 155; t. II, 2 *et suiv.*, 29 *et suiv.*, 51, 52, 93, 112, 190 *et suiv.*, 245, 246, 317, 321 *et suiv.*, 325 *et suiv.*, 333; t. III, 4 *et suiv.*, 19, 25, 26, 28, 76, 77, 105, 109, 117 *et suiv.*, 125 *et suiv.*, 154 *et suiv.*, 163 *et suiv.*, 171, 178, 186, 193 *et suiv.*, 199, 201 *et suiv.*, 208 *et suiv.*, 220 *et suiv.*, 308,

357, 378, 382, 384; t. IV, 83, 93, 107, 108, 110 *et suiv.*, 297, 320, 322, 328, 337, 339, 340, 343 *et suiv.*, 348 *et suiv.*, 353; t. V, 34, 55 *et suiv.*, 76 *et suiv.*, 98, 113 *et suiv.*, 126 *et suiv.*, 135 *et suiv.*, 144 *et suiv.*, 177, 190 *et suiv.*, 262 *et suiv.*, 268 *et suiv.*, 304 *et suiv.*, 367 *et suiv.*, 378; t. VI, 7 *et suiv.*, 12 *et suiv.*, 20 *et suiv.*, 40 *et suiv.*, 97 *et suiv.*; 117 *et suiv.*, 225 *et suiv.*, 282 *et suiv.*, 298 *et suiv.*, 312 *et suiv.*, 322 *et suiv.*, 337 *et suiv.*, 343 *et suiv.*, 354 *et suiv.*; t. VII, 6 *et suiv.*, 19, 45, 60, 299.

Ney (madame la maréchale), t. VII, 52 *et suiv.*

Ney fils (M.), t. VII, 143 *et suiv.*

Nidia (jeune Lithuanienne), t. IV, 324 *et suiv.*, 339 *et suiv.*, 353.

Noomz (poète hollandais), t. IV, 179 et *et suiv.*

Norvins (M. de), t. IV, 217 *et suiv.*

O

Oberkampf, t. VII, 17 *et suiv.*

Obval (M.), t. II, 213, *et suiv.*, 222, 226 *et suiv.*, 232, 255.

Obval (madame), t. II, 230.

Odleben (le baron d'), t. IV, 222, 225, 258, 266, 270, 300 *et suiv.*

Orléans (M. le duc), t. VI, 81, 173; *et suiv.*, 306, t. VII, 232 *et suiv.*

Ornano, t. IV, 333.

Orosco (comtesse d'), t. I, 389, 395, 397 *et suiv.*

Orrigny (marquis d'), t. I, 68.

Ortiz (Jacobo), t. VII, 360.

Orzio (duc d'), t. I, 321, 322, 326.

Orzio (Lavinie d'), t. I, 322 *et suiv.*, 351 *et suiv.*

Oudet; t. II, 291, 312 *et suiv.*, t. III, 51, 52, 107; t. IV, 56 *et suiv.*, 70, 141, 158, 159, 166, 383, 384, 391, 400; t. V, 60, 239, 240, 384, 385; t. VI, 38.

Oudinot, t. V, 40, 116 *et suiv.*; 130, 142, 170.

Ouvrard, t. III, 31, 32, t. VIII, 154, 158 *et suiv.*

P

Pacthod (le général), t. V, 201.

Pajol (le comte de), t. IV, 367; t. VI, 208.

Palmieri (le marquis de), t. IV, 227.

Pancemont (M. de), t. VI, 375; t. VII, 10 *et suiv.*

Paris (madame), t. III, 182 *et suiv.*

Parny (M. de), t. II, 37 *et suiv.*, 53 *et suiv.*, 59.

Pascal (mademoiselle), t. IV, 389.

Pauline (la princesse), t. III, 259 *et suiv.*, 267 *et suiv.*, 285 *et suiv.*; t. IV, 260; t. V, 306.

Pelandi, actrice italienne, t. III, 161.

Penski (le comte), t. I, 15.

Penski (mademoiselle), t. I, 16.

Permon (M. de), t. III, 76, 84.

Petit (madame), t. II, 327.

Pichegru, t. I, 130, 144, 148, 217, 382; t. III, 229.

Pie VII; t. IV, 214 *et suiv.*

Pignatelli (le prince), t. IV, 221

et suiv., 256, 284, 287 *et suiv.*, 296.
Platoff (l'hetman des Cosaques), t. VII, 352.
Polignac (M. de), t. VI, 87.
Porcia (la princesse), t. IV, 405.
Poret de Morvan (le général), t. VII, 283 *et suiv.*
Porta, poète italien, t. VII, 229 *et suiv.*
Portsmouth (lord), t. VII, 384.

Q

Quesada (le général), t. VIII, 118, 155.
Quesnel (le général); t. V, 375 *et suiv.*
Quiroga, t. VIII, 122.

R

Rabaut (madame Étienne), t. VII, 225 *et suiv.*; t. VIII, 15.
Raucourt (mademoiselle), t. V, 242 *et suiv.*
Raynouard (M.), t. V, 58, 105.
Regato, médecin espagnol, t. VIII, 126.
Regnault de Saint-Jean-d'Angely, t. II, 255, 334, *et suiv.*; t. III, 22 *et suiv.*, 30 *et suiv.*, 46, 49, 52, 67, 72, 76, 94, 114, 150 *et suiv.*, 158 *et suiv.*, 170, 188, 189, 229, 363; t. V, 56 *et suiv.*, 85 *et suiv.*, 97 *et suiv.*, 112 *et suiv.*, 150 *et suiv.*, 182 *et suiv.*, 216 *et suiv.*, 258 *et suiv.*; t. VI, 2 *et suiv.*, 51 *et suiv.*, 69 *et suiv.*, 132 *et suiv.*, 160 *et suiv.*, 181, 184 *et suiv.*, 196 *et suiv.*, 218 *et suiv.*, 266; t. VII, 177 *et suiv.*
Regnault (madame), t. III, 34 *et suiv.*
Reille (le général), t. VII, 186.
Remond (madame), t. II, 307.
Renaud (M.), t. III, 85.
Renaud, sergent d'artillerie, t. VII, 214 *et suiv.*
Richard, t. I, 329 *et suiv.*, 377, 387, 399 *et suiv.*; t. II, 6, 7, 11.
Riégo, t. VIII, 122, 145, 179 *et suiv.*
Rielle (M.) t. IV, 36 *et suiv.*, 128, 318.
Rigitti, acteur, t. III, 318, 319;
Rivière (madame), t. I, 281, 287; t. III, 350.
Rocca (le duc della), t. VI, 339.
Romilda, t. IV, 248 *et suiv.*
Roquelaure (M. de), t. V, 224.
Rosetti, t. IV, 257, t. V, 339.
Rossini, t. IV, 226.
Rostopchin, t. IV, 327.
Rousselois (madame), t. III, 84.
Roustan, mameluck, t. V, 175.
Roux-Laborie (M.) t. V, 225.
Ruga (madame), t. II, 389.

S

Sabatier (M.), t. VII, 20 *et suiv.*
Saint-Aubin (madame), t. I, 259.
Saint-Elme, t. III, 11 *et suiv.*
Sainte-Suzanne, t. I, 112, 207.
Salicetti, t. IV, 222 *et suiv.*, 237 *et suiv.*, 238, 245.
Saluces (le comte de) t. III, 274 *et suiv.*, 289, 295, 298; t. IV, 308.
Santa-Cruz (le marquis de), t. VIII, 134.
Santi, évêque de Savona, t. III, 394.

Schasser, célèbre minéralogiste, t. III, 178.
Schérer (le général), t. I, 270; t. II, 18.
Schimmelpinning, t. I, 222, 237 *et suiv.*
Schimmelpinning (madame), t. I, 237 *et suiv.*
Schneider, t. III, 325.
Scitivaux, t. IV, 36, 41.
Scolforo (Raphaël), t. IV, 310.
Ségur (M. de), t. IV, 332.
Serrurier, t. III, 334.
Serti, t. V, 337 *et suiv.*
Seruzier (le colonel), t. VII, 295.
Shelley, poète anglais, t. VII, 392 *et suiv.*
Sheppard, prédicateur méthodiste (M.), t. VIII, 262.
Sheppard (mistress), t. VIII, 262.
Solié, t. I, 284 *et suiv.*
Soult (le maréchal), t. 173.
Sourdeau (M. de), t. IV, 36, 42.
Sourdeau (madame de), t. IV, 42.
Spinochi (Camilla), t. III, 323 *et suiv.*
Spinola (Argentine), t. III, 235.
Staël (madame de), t. I, 334; t. IV, 34; t. V, 104; t. VI, 28, 190; t. VIII, 209 *et suiv.*
Stendhal (M. le baron de), t. VIII, 222.
Strati (duc del), t. IV, 249, 253.
Strozzi (Philippe), t. IV, 281, 282; t. V, 314 *et suiv.*
Stuard, général anglais, t. VI, 225.
Stuard (M.), t. V, 225.
Suchet (le maréchal), t. V, 173; t. VI, 283.
Suin (madame), t. III, 51.

T

Talleyrand, t. II, 143 *et suiv.*, 149 *et suiv.*, 260 *et suiv.*; t. III, 29, 31, 43, 55, 138 *et suiv.*; t. IV, 288; t. V, 58, 148; t. VI, 229 *et suiv.*; t. VIII, 407.
Tallien, t. IV, 174, 176; t. VII, 257; t. VIII, 407.
Tallien (madame), t. I, 259 *et suiv.*; t. II, 133, 156 *et suiv.*, 187 *et suiv.*, 205, 206 *et suiv.*, t. IV, 174, 176, 190; t. VII, 284.
Talma, t. I, 214, 242; t. II, 122, 177, 178, 304, 306 *et suiv.*, 327; t. III, 48; t. IV, 19, 57, 290; t. V, 62 *et suiv.*; 67 *et suiv.*, 82, 83; t. VIII, 17 *et suiv.*, 288, 290 *et suiv.*, 336, 357 *et suiv.*, 401 *et suiv.*
Tampier (M.), t. IV, 351.
Tankerville (lady), t. VI, 76.
Thérèse (la sœur), t. VII, 5 *et suiv.*; t. VIII, 294, 298 *et suiv.*
Thibaudeau, t. III, 76.
Thierry (madame), t. VII, 236.
Thouillier, directeur de spectacle, t. VIII, 294. 295.
Tolstoy (Léopold-Ferdinand de), t. I, 12 *et suiv.*
Tomasi (madame), t. IV, 18 *et suiv.*
Torigiani (la comtesse), t. III, 379; t. IV, 78.
Treilhard (le général), t. V, 130.
Turo (dona Pepa), t. VIII, 67.

U

Ude (M.), t. VII, 331 *et suiv.*

V

Van-Aylde-Jonghe (le baron de), t. I, 91 *et suiv.*
Van-Aylde-Jonghe (mademoiselle), t. I, 18 *et suiv.*
Van-Brée, peintre, t. V, 10.
Vandamme (le général), t. I, 123.
Van-Daulen, t. I, 50, 53, 57.
Van Derke (le baron), t. I, 130.
Van-Derke (Maria), t. I, 131 *et suiv.*
Vandremer (madame), t. II, 138.
Van-Lover, t. I, 152.
Van-Maanen (M.), t. VII, 184.
Van-Perpowy (le comte), t. I, 193, 195.
Van-Schaahepen, t. I, 219 *et suiv.*
Venueza, curé espagnol, t. VIII, *et suiv.*
Verteuil (M. Armand), t. IV, 305.
Vicente, prêtre espagnol, t. VIII, 50 *et suiv.*, 57 *et suiv.*
Victor (le maréchal), t. V, 116 *et suiv.*, 130, 137; t. VI, 233.
Vigée, t. III, 38.
Villanova (don Félix), t. VIII, 38 *et suiv.*, 47 *et suiv.*, 55 *et suiv.*, 104 *et suiv.*
Villate, lieutenant-général, t. VI, 328.
Vinci (Cosimo), t. I, 313 *et suiv.*, 352 *et suiv.*, 360 *et suiv.*
Viscardi, apothicaire, t. IV, 227 *et suiv.*
Visconti (madame), t. II, 390.
Vivalda (le comte de), t. III, 299 *et suiv.*
Vivian (le commandant), t. VI, 33 *et suiv.*
Volnais (mademoiselle), t. III, 1 *et suiv.*

W

Wellington (lord), t. VI, 82, 86, 155, 242; t. VII, 325 *et suiv.*
Willhem, t. I, 32.
Wismann (M.), t. VIII, 60 *et suiv.*
Wismann (M. de), t. VIII, 63;
Witworth (lord), t. VI, 225, 229 *et suiv.*
Wrigth, t. VIII, 253.

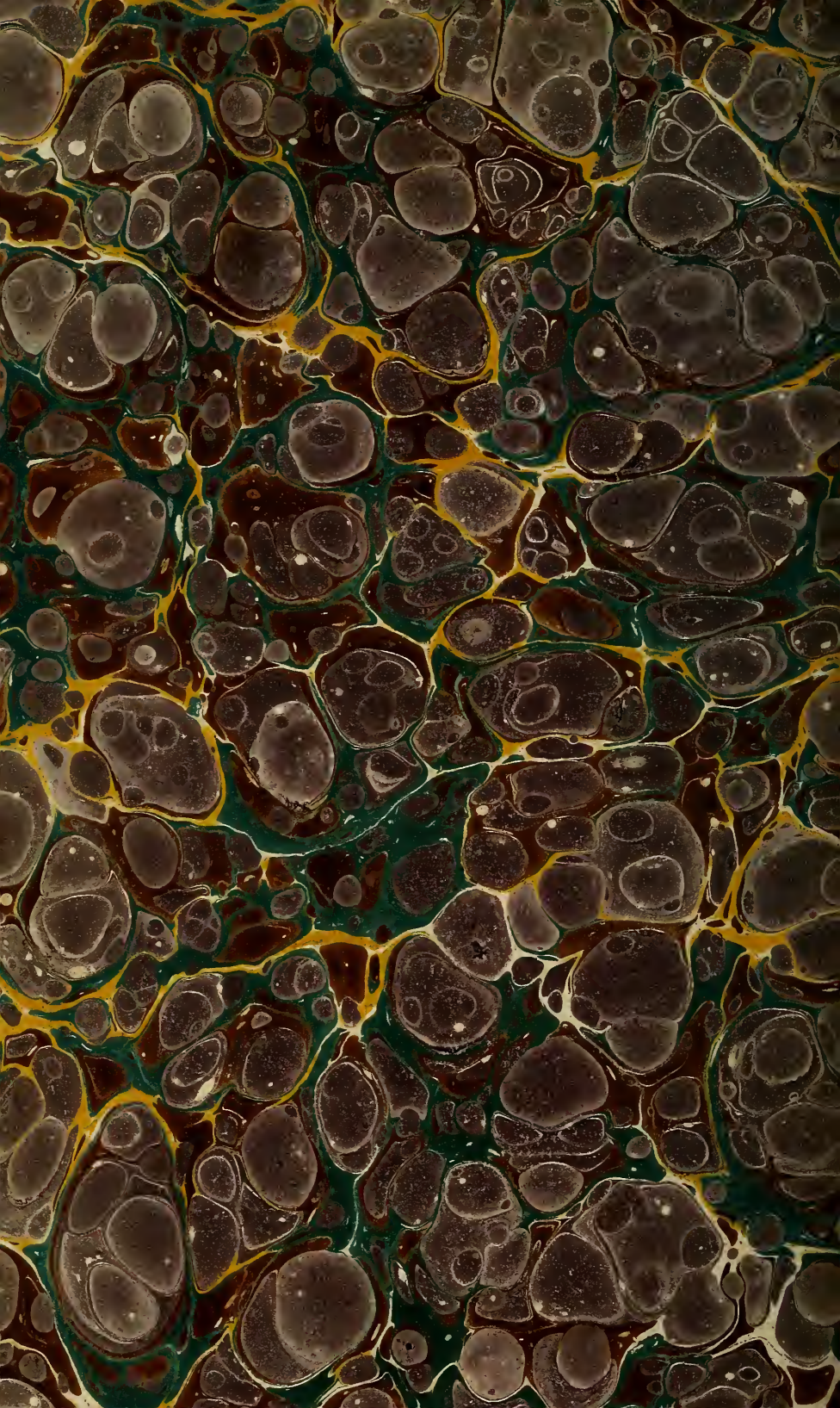
Y

Yorck (duc d'), t. I, 53, 63; t. VII, 331 *et suiv.*
Yorck (duchesse), t. VII, 332.

Z

Za (la baronne), t. VI, 189.
Zayas (le général), t. VIII, 70 *et suiv.*, 93 *et suiv.*, 124 *et suiv.* 138 *et suiv.*, 153 *et suiv.*
Zondondari, t. IV, 9, 12 *et suiv.*

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.



No P.11.393

v.7.8

Galatea Collection.

Established by Thomas Wentworth Higginson, Esq.

March 1, 1896.

This volume the gift of

Carnegie Fund.